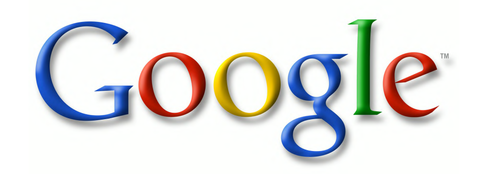
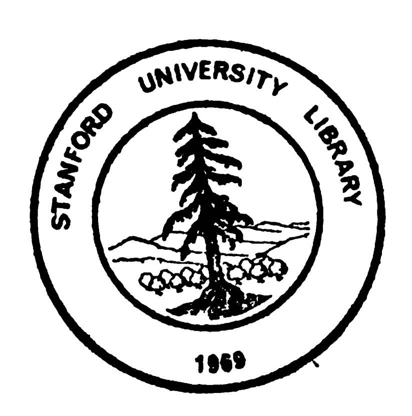








LÉOPOLD Ier

l'Illustre, de Babenberg,
margrave d'Autriche.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE D'AUTRICHE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULES JUSQU'AU RÈGNE

DE

FERDINAND I,

EMPEREUR D'AUTRICHE;

EN SIX ÉPOQUES.

AVEC PORTRAITS ET GRAVURES, TABLES GÉNÉALOGIQUES, CHRONOLOGIQUES, ET CARTES GÉOGRAPHIQUES.

PAR

LE CHEV. CHARLES DE COECKELBERGHE DE DUTZELE,
CONSEILLER DE S. M.



TOME SECOND.



VIENNE.
CHEZ CHARLES GEROLD ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
PLACE ST. ÉTIENNE.

1844.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE D'AUTRICHE.

DEUXIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS LÉOPOLD I L'ILLUSTRE, PREMIER MARGRAVE D'AUTRICHE DE LA MAISON DE BABENBERG OU BAMBERG, JUSQU'À HENRI II DIT JASOMIRGOTT, PREMIER DUC D'AUTRICHE.

DE 983 À 1141.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

LA SUITE DE LA TABLE DE LA IIIème ÉPOQUE AU VOLUME PROCHAIN.

EXTRAIT

de

Tables généalogiques concernant la Maison de Babenberg, tirées de divers chronologistes et historiens.

I. Table généalogique, selon le système d'Aventin.

Léopold I (Luitpold), duc de Bavière, tué par les Hongrois en 907 ou 908.

Arnoul I, surnommé le Mauvais; il n'obtint le duché de Bavière qu'à la mort du roi Louis, l'an 912 ou 913.	Bertoud, duc de Bavière; les fils d'Arnoul-le-Mauvais ayant été exclus de la succession paternelle par l'empereur Othon I.

Éverard, privé du duché de Bavière par Othon I, en 938, se trouve réduit à ses domaines allodiaux en Souabe, dans le Nordgau et le canton de Babenberg.	Arnoul II, comte de Scheyern et palatin de Bavière.	Herman, comte palatin du Rhin.

Bertoud II, comte de Bojarie (*Bojariae*) et possesseur de biens allodiaux.	Léopold (Luipoldus), surnommé l'Illustre, obtint d'Othon I la Marche orientale, faisant partie de la Bavière. Sa descendance fut appelée la ligne babenbergeoise, parce qu'elle possédait des biens allodiaux dans le canton de Babenberg, pour la distinguer de la ligne palatine et de celle de *Scheyern*.

II. Table généalogique, selon Fugger.

Léopold I, margrave d'Autriche, mort sans enfants: son frère lui succéda.	Albert I, chez d'autres, Éverard, II. margrave d'Autriche.

Léopold II, surnommé l'Illustre; III. margrave.

III. Table généalogique, selon Pez.

Albert, comte de Babenberg, décapité.

Léopold l'Illustre, premier margrave d'Autriche.

IV. Table généalogique, selon Eccard.

Henri, duc francique (*Franciscus*) des Thuringiens et des Saxons, mort en 886.

Adalbert, comte de Babenberg, décapité l'an 905.	Henri, comte, tué en 902.	Adelard, comte, décapité aussi l'an 902.
	Bertoud, comte.	Othon, comte.

Adalbert de Mertala ou Amardela, comte, mort en 954.

Léopold l'Illustre, margrave de la Bavière orientale, décédé l'an 994, marié à Richeza.

V. Table généalogique, selon Alold.

Henri, duc de la France orientale, mort en 886.

Adelard, comte, décapité l'an 902.	Adalbert l'Illustre, comte de Babenberg, décapité l'an 908. Épouse: Brunilde, fille d'Othon, duc de Saxe, et soeur d'Henri-l'Oiseleur et de Baba.	Henri, comte, tué l'an 902.

Adalbert II; il fut obligé de prendre la fuite avec sa mère, n'étant âgé que de cinq ans. Il mourut en héros dans la bataille qu'on livra près de Mersebourg aux Magyars, en 933.

Léopold, dans la suite surnommé l'Illustre, naquit en 923. Il fut désigné (*designatus*) pour Ier margrave d'Autriche par l'empereur Othon I, l'an 943, et arriva en ce pays dans le courant de l'année suivante. Il en expulsa les Hongrois en 979, après avoir pris Melk etc.

VI. Table généalogique, selon Adrien Rauch.

Henri, duc de Franconie, † 886.

Adalbert, comte de Babenberg, décapité l'an 905.	Adelard, comte, mort en 902.	Henri, comte, tué l'an 902, marié à Baba, fille d'Othon de Saxe.

Henri, comte → **Bertoud, comte.**

Bertoud, comte → **Adalbert de Mertala ou Amardela, † 954.**

Adalbert de Mertala ou Amardela →

Léopold, margrave d'Autriche.	Bertoud, margrave francique (*fränkischer*) contre les Bohèmes, † 980.	Popon, évêque de Wurzbourg.

VII. Table généalogique, selon Const. François de Kauz.

Othon l'Illustre, duc de Saxe en 880. Gouverneur de Milan en 894. † 912.

Henri-l'Oiseleur.	Brunilde.	Baba.

Henri, duc de Franconie, † 886.

Adelard.	Henri.	Adelbert, comte de Babenberg, décapité 908. Épouse: Brunilde.

Adelbert, comte de Babenberg → **Adelbert II, Général contre les Magyars.**

Adelbert II → **Léopold l'Illustre, I. margrave de l'Autriche au-dessous de l'Ens et du Danube.**

VIII. Table généalogique, annexée à l'ouvrage du baron *Joseph de Hormayr*, ayant pour titre: *Wien, seine Geschichte und seine Denkwürdigkeiten. Wien 1823.*

Othon, duc de Saxe.

Henri, comte et général en chef des Francs orientaux 886. Duc de Neustrie en 885. † 28 août 886. Épouse: Baba, fille d'Othon, duc de Saxe. C'est d'elle que vient le nom de Babenberg.	**Baba, épouse d'Henri de Babenberg.**	**Henri l'Oiseleur, Roi en 918. † 936.**

Adalbert de Babenberg, comte, en 897. Garde des limites (*Markhüter*) dans la France orientale (*in Ost-Franken*), décapité en 906. Épouse: Brunilde.	**Henri, margrave, 897. † 902.**	**Adelard de Babenberg, 897. † 902.**	**Othon-le-Grand, † 973.**	**Henri, duc de Bavière, † 955.**
Adalbert, né 903, † 933 *dans la bataille de Mersebourg contre les Magyars.*			**Othon II, † 983. Il confère à Léopold la Marche Orient.**	
			Othon III, † 1002.	
Léopold I (l'Illustre), né 923. Sauveur d'Othon-le-Grand, son cousin, à la chasse, et par ce motif comte du Donaugau, et 983 de la Marche Orientale. Fondateur de Melk. † à Wurzbourg le 10 août 994. Épouse: Richarde ou Richinga d'Ammerthal.				

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE D'AUTRICHE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE I.

Léopold I l'Illustre, premier margrave d'Autriche de la Maison de Babenberg ou Bamberg.
De 983 à 994.

Il n'existe peut-être point de Maison souveraine en Europe sur l'origine de laquelle il y ait tant de systèmes livers que sur celle de Babenberg ou Bamberg. À l'apui de cette assertion je joins ici un extrait de tables généalogiques concernant la susdite famille, toutes plus ou noins différentes l'une de l'autre, avec indication des chroologistes et historiens de qui elles ont été tirées [1]). Quoiu'aucune de ces généalogies ne soit à l'abri de la critiue, et qu'on ne puisse faire remonter, avec une certitude iplômatique, la filiation de cette ancienne et illustre fanille que jusqu'au margrave Léopold I; il est du moins ors de doute que l'opinion d'Aventin et d'autres historiens t généalogistes, qui ont voulu faire descendre ce prince

[1]) Voir les tables généalogiques après la table des matières.

de Luitpold ou Léopold, père d'Arnoul-le-Mauvais, duc de Bavière, tout accréditée qu'elle est dans les pays étrangers, n'a aucun fondement; car Othon, évêque de Frisingue, frère d'Henri II dit Jasomirgott, duc d'Autriche, et qui, comme descendant lui-même du margrave Léopold I, devait bien connaître la généalogie de sa Maison, parlant d'Albert, fils de ce dernier prince et 3ème margrave d'Autriche, rapporte dans le 15ème chapitre du second livre de ses annales, que la tradition dérivait son origine d'Adalbert ou Albert qui fut décapité sous le règne de Louis III dit l'Enfant (*ex hujus Alberti [decollati] sanguine Albertus, qui postmodum marchiam orientalem, id est Pannoniam superiorem Ungaris eruptam romano imperio adjecit, originem duxisse traditur*). Il est vrai que cet annaliste, en nous apprenant que le margrave Albert I, fils de Léopold l'Illustre, est issu du sang d'Albert ou Adalbert le décapité, nous laisse en doute si le margrave Albert I descend directement, de père en fils, d'Adalbert le décapité, ou seulement d'une ligne collatérale de la même Maison. Mais s'il est vrai que ce dernier est le bisaïeul paternel du premier, comme *Alold* le dit, et comme le *baron de Hormayr*, qui fait autorité, le confirme [1]), toute incertitude à cet égard vient à cesser. Au reste, quoiqu'il en soit, *Léopold I*, dit l'*Illustre*, fut incontestablement la tige des margraves et ducs d'Autriche de la Maison de Babenberg. *Bertoud*, son frère, qui selon *Adrien Rauch* et d'autres était margrave ou comte des limites de *Schweinfort*, c'est-à dire commandant de la Marche francique (*fränkische Mark*), contre les Bohèmes, fonda la ligne de Babenberg-Schweinfort.

Léopold I, né 923, passa sa jeunesse à la Cour

[1]) Voir les tables généalogiques V et VIII.

d'Othon-le-Grand, son proche parent qui, voulant reconnaître les services signalés que les ancêtres du jeune comte, et surtout son père *Adalbert II* [1]), avaient rendus à l'Empire, le garda constamment auprès de sa personne et lui servit de guide et de tuteur. Il confia son éducation à des hommes sages et vertueux, le fit instruire dans les exercices de chevalerie et lui procura les moyens d'acquérir toutes les connaissances convenables à son état. Léopold répondit à ces soins avec une docilité si cordiale et un zèle si ardent, que l'empereur Othon sentit bientôt pour son protégé une affection vraiment paternelle. Un événement qui eut lieu quelques années après resserra encore davantage ce doux lien. L'Empereur poursuivant un jour à la chasse un sanglier mâle, son arc se rompit dans l'instant même, où il allait décocher la flèche pour abattre l'animal. Léopold, qui accompagnait le prince, apercevant le danger de son maître, s'élance, lui remet son arbalète et le sauve par là d'une mort presque certaine [2]). Othon, admirant la présence d'esprit de son jeune compagnon, et pénétré de reconnaissance pour le service qu'il vient de lui rendre, embrasse son libérateur et lui promet le premier grand fief qui viendrait à vaquer. Comme aucun témoin n'était présent, le monarque donna au jeune comte l'arc cassé, en disant qu'il l'autorisait à

[1]) Quelques historiens, et nommément *Alold* et *Hormayr*, rapportent qu'Adalbert II resta dans la bataille de Mersebourg, l'an 933, et selon *Schels* il mourut des suites de ses blessures, après avoir dégagé le château de Möringen (à deux lieues d'Augsbourg), assiégé par les Magyars en 954 (voir son ouvrage: *Geschichte der Länder des österreichischen Kaiserstaates. B. 4, S 118 und 119).* *Eccard* et *Rauch* placent également la mort d'Adalbert dans l'année 954 (voir les tables généalogiques IV et VI).

[2]) Selon d'autres ce fut un ours d'une énorme grandeur, qui saisit de ses pieds et de ses dents voraces la lance dirigée contre lui et la mit en pièces.

reproduire ce signe en tout temps et en tout lieu, pour lui rappeler et sa délivrance et sa promesse.

Dès que Léopold fut parvenu à l'âge viril, il suivit son bienfaiteur dans toutes les guerres, et le seconda avec le plus grand zèle dans toutes ses entreprises. En récompense Othon lui conféra le comté de Donaugau sous Straubingen, voisinant la rivière d'Eiterach, ainsi que celui de Sundgau, entre l'Iller et l'Inn, sur les confins du Tyrol.

L'empereur Othon II trouva en Léopold un partisan aussi fidèle et aussi zélé qu'avait trouvé son père; mais, quoique ce prince rendit justice aux mérites de ce brave vassal, il donna néanmoins la préférence au comte Burcard, lors du rétablissement du margraviat de la *Marche orientale* ou *Avarie*, dont il investit ce seigneur qui avait toute sa confiance; et ce ne fut que vers la fin de sa carrière (983) que, se rappelant sans doute du temps de sa jeunesse le service important que le comte de Babenberg avait rendu à son père, et que Léopold, par une fierté naturelle, n'avait jamais cherché à faire valoir, lui conféra cette charge, vacante par la mort du margrave Burcard qui avait été tué dans un combat en Calabre (982), comme il a déjà été rapporté.

Le premier soin de Léopold, après avoir été revêtu de sa nouvelle dignité, fut de lever, à ses propres frais, un corps de troupes, avec lequel il se mit en marche pour prendre possession de son gouvernement. Cette précaution était très-nécessaire, attendu que les Magyars, que je nommerai dorénavant *Hongrois*, avaient depuis quelque temps recommencé à inquiéter et à molester les cantons entre l'Ens et le mont Cétique (*Kahlenberg*). Aussi longtemps que le margrave Burcard, qui savait très-bien défendre et faire respecter les frontières du pays confié à sa garde, avait été présent, les Hon-

grois, affaiblis par la défaite totale qu'ils avaient essuyée dans l'Orient, s'étaient tenus tranquilles; mais à peine eut-il quitté ce pays, qu'ils renouvelèrent leurs anciennes courses sur le territoire autrichien. Voulant profiter des troubles qui agitèrent l'Allemagne après la mort d'Othon II, ils entrèrent hostilement dans le pays au-dessous et au-dessus de l'Ens et fondirent même sur l'évêché de Passau, pillant et saccageant les bourgades et trainant en esclavage les habitants de ces contrées. Dans la position critique, où se trouvait alors l'Allemagne, elle eut difficilement échappé à un nouvel envahissement de la part de ce peuple belliqueux et entreprenant, si le margrave Léopold n'était arrivé à temps pour secourir les pays menacés. Ce brave capitaine, qui brûlait de combattre les Hongrois et de délivrer pour jamais l'Avarie et l'Allemagne de ces redoutables ennemis, parut tout-à-coup avec sa petite armée sur les bords de la rivière d'Erlaf. Son nom, ses vertus, ses projets, assemblent autour de lui un grand nombre de chevaliers de divers pays. Les anciens habitants de l'Autriche, à qui il fait entrevoir qu'ils pourraient briser un joug étranger, viennent en foule se ranger sous sa bannière. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On se presse autour de lui, on demande à être conduit au combat, on veut vaincre ou mourir avec lui. Pour ne pas laisser refroidir ce noble enthousiasme, notre nouveau margrave se met incontinent à la recherche de l'ennemi, et l'ayant bientôt atteint, il lui livre bataille. Léopold triomphe, et ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas le temps aux vaincus de se reconnaître. Il les poursuit jusqu'à *Melk*, leur forteresse frontière, et en fait le siège. Les Hongrois avaient une nombreuse garnison dans cette ville qu'ils croyaient avoir rendue si imprenable, qu'ils y avaient transporté une grande partie de leurs trésors. Mais les difficultés qu'offrait la conquête

de cette place, loin d'intimider Léopold, ne servirent qu'à développer la fermeté de son âme et les ressources de son génie. Il ordonne l'assaut, et la ville est enlevée de vive force (984). Afin d'empêcher que cette forteresse ne devînt un point d'appui pour les Hongrois, au cas qu'ils s'en rendissent maîtres de nouveau, il la fit démanteler. Dans la même année Léopold conquit aussi le château fort de *Mödling* [1]), qui rendait les Hongrois maîtres des montagnes et leur ouvrait constamment un libre passage dans le pays supérieur. *Geisa*, successeur de *Toxus*, duc des Hongrois, terrifié par la prise de son *château de fer* (Melk) et par celle de la forteresse non moins importante de Mödling, n'osa plus tenir la campagne, il abandonna à son vainqueur tout le pays jusqu'au mont Cétique, et de l'autre côté du Danube les cantons jusqu'aux rivières de Theya et de Morave. Voulant entretenir la bonne intelligence avec le margrave Léopold, il chercha à détourner ses sujets de leur vie inconstante et avanturière, et surtout à leur faire renoncer à leurs courses dévastatrices sur le territoire autrichien.

Léopold établit sa résidence dans le voisinage de Melk. Il fonda dans cette ville une abbaye de chanoines réguliers et y fit bâtir une église en action de grâces pour l'heureux succès de ses armes qu'il attribua, en chevalier vraiment chrétien, bien plus à la protection divine qu'à la force de son bras.

Ce fut alors que commença une ère nouvelle pour l'*Autriche* [1]), qui à l'arrivée de Léopold se trouvait à

[1]) Le château de *Mödling* ou *Medling* (Medilice, Wedlich), situé à un quart de lieue du bourg du même nom, devint dans la suite la résidence ordinaire des princes de la ligne cadette de la Maison de Babenberg. L'ancien château forme aujourd'hui avec celui de Liechtenstein et le village de Briel (quartier dit *Unter-Wienerwald)* une seigneurie appartenante au prince régnant de Liechtenstein.

[2]) Quoique ce pays, qu'on désignait jusqu'alors indifféremment sous le nom

peu près dans le même état misérable où elle était lors de sa délivrance par Charlemagne. Les bourgades étaient saccagées, les villages ruinés et presque sans habitants; il y régnait le silence du tombeau. Les traces de dévastation étaient récentes; le sol, arrosé de sang, fumait encore. On ne voyait partout que des malheureux sans abri et expirant de besoin. Léopold, voulant promptement remédier à ces maux, fit venir de nouveaux habitants de la Bavière et de la Franconie, pour cultiver les terres qui pour la plupart étaient en friche, faute de laboureurs. Pour faciliter et accélerer la population il parut en 985 un décret qui exemptait tous ceux, qui viendraient s'établir en Autriche, du payement d'impôts et du service militaire. Cette mesure de sage politique attira un grand nombre d'étrangers, à qui les grands avantages que leur procurait leur établissement en ce pays firent bientôt oublier leur ancienne patrie. Outre ces colons, quelques-uns des chevaliers et nobles francs, qui avaient combattu sous les drapeaux du margrave Léopold, se fixèrent en ces contrées, et devinrent les souches des familles les plus distinguées de l'Autriche.

Le margrave Léopold considérait le territoire que Geisa lui avait cédé comme sa propriété foncière, et ce à bon titre, attendu qu'il avait fait cette conquête avec ses propres soldats et sans le moindre secours étranger. Les princes d'Empire, ne méconnaissant point le service éclatant que Léopold avait rendu à l'Allemagne, qui sans lui aurait été indubitablement envahie et ravagée de nouveau par les Hongrois, ne lui enviaient pas sa nouvelle acquisition, qu'ils ne regardaient d'ailleurs que comme un juste

de *Marche orientale* et *Avarie*, fut appelé au temps d'Othon III *Ostirrichi* et qu'il reçut dans la suite encore d'autres dénominations à peu près semblables, je ne me servirai plus que de celle d'*Autriche*, pour éviter toute méprise.

dédommagement pour les pertes que sa famille avait jadis essuyées par la confiscation de ses domaines en Franconie.

Henri II le-Querelleur, duc de Bavière, voyait seul d'un oeil jaloux la gloire et les mérites du margrave Léopold. C'était le même Henri qui avait été rélegué par Othon II à qui il avait disputé la couronne impériale. Après la mort de ce monarque, il sortit de sa prison et, sous prétexte de servir de tuteur au jeune Othon III, son cousin [1]), qu'on avait ramené en Allemagne, il s'empara de sa personne et le conduisit à Magdebourg; mais son véritable dessein était de se placer lui-même sur le trône impérial. L'Allemagne se divisa en deux factions. Le duc Boleslas de Bohème et son beau-frère Micislas de Pologne se déclarèrent pour Henri de Bavière, qui se fit proclamer roi de Germanie à Quedlimbourg. Mais Villégis, archevêque de Mayence, qui avait été élevé à cette dignité par Othon II, guidé par la reconnaissance, défendit avec tant de zèle la cause du jeune monarque, que plusieurs princes de l'Allemagne se liguèrent contre l'usurpateur, qui fut obligé de relâcher le prince et de le reconnaître pour empereur; moyennant quoi on lui rendit la Bavière. Après la mort d'Othon I, duc de Bavière, de Carinthie *(Carantanie)* et de Souabe, les deux premiers duchés avaient été donnés à Henri III le-Jeune, vulgairement appelé Hezilon, fils de Bertoud, frère d'Arnoul-le-Mauvais. Mais dans une Diète tenue à Francfort, l'an 985, on fit un arrangement, en vertu duquel Henri-le-Querelleur eut la Bavière et Hezilon la Carinthie, y compris le Pusterthal en Tyrol *(Rhétie)* et les districts entre les sources de l'Eisach et de l'Adige jusqu'à Botzen, qui faisaient alors partie de la Carinthie. On y ajouta encore les Marches de *Vérone* et d'*Aquilée*.

À peine Henri-le-Querelleur fut-il réintégré dans

[1]) Le père de Henri était frère de l'empereur Othon-le-Grand.

ses États, qu'il commença à vexer le margrave d'Autriche qui lui faisait ombrage, comme pouvant un jour devenir pour lui un rival dangereux. N'osant toutefois rien entreprendre par lui-même contre Léopold, il eut recours à l'intrigue. L'évêque de Passau avait obtenu des empereurs carlovingiens certains droits sur quelques villes et bourgs dans la basse Autriche; mais ces droits n'existaient plus depuis l'occupation de ce pays par les Hongrois, et Léopold, qui avait reconquis ces places au prix de son sang et avec ses propres troupes, se les étaient attribuées comme de raison. Le duc Henri, qui voulait empêcher le margrave d'accroître en puissance, parvint à persuader Pélegrin, évêque de Passau, à réclamer ses anciens droits, et lui promit d'appuyer sa demande auprès de l'Empereur. Il lui était facile de remplir cette promesse; car, étant proche parent du jeune monarque et ayant su mettre Théophanie, mère et tutrice de ce prince, dans ses intérêts, il était sûr d'obtenir tout ce qu'il exigeait d'eux. Il se fit nommer commissaire impérial pour juger l'affaire litigieuse et s'adjoignit Henri, duc de Carinthie, sur l'appui duquel il pouvait compter. Dans une Diète tenue à Tuln, qui était une des villes conquises par Léopold, on décida sur le témoignage de cinq seigneurs bavarois, tous entièrement dévoués à leur duc, que la douane à Ébersberg, à Trasmaur, à S. Hippolyte *(S. Pölten)*, à Zeiselmauer, de même que la pêche de l'esturgeon, que les bourgeois de Tuln s'étaient appropriée, appartenaient à l'évêché de Passau. Aventin et autres publicistes bavarois ont induit de là que le margrave d'Autriche était sous la dépendance du duc de Bavière, ce que les écrivains d'Autriche nient de la manière la plus positive, étant évident, disent-ils, que le duc Henri de Bavière ne prononça cette sentence qu'au nom de l'Empereur qui l'avait expressément délégué

et commis à cet effet. Selon ces derniers auteurs la Bavière, dans le temps que les ducs de Bavière d'une création plus récente obtinrent ce pays par une grâce particulière des rois de Germanie, fut de nouveau restreint dans ses anciennes limites jusqu'à l'Ens; et les margraves au-dessous de cette rivière défendaient et administraient cette Marche sous la suzeraineté du chef de l'Empire germanique, tout comme ils l'avaient fait sous les empereurs carlovingiens; et lorsque Burcard, prédécesseur de Léopold I, suivit avec le duc de Bavière l'empereur Othon II en Italie, ce ne fut pas comme vassal ou subordonné du premier de ces princes, mais en qualité de grand-officier de la couronne. Chacun d'eux conduisait et commandait ses troupes séparément et n'obéissait qu'aux ordres du chef de l'Empire. Le prince bavarois chercha encore à nuire au margrave Léopold d'une autre manière. Ce dernier, qui avait accordé, comme on sait, de grands avantages aux étrangers qui se fixaient en Autriche, les considérait comme étant soumis exclusivement à sa juridiction; mais Henri de Bavière, de concert avec l'impératrice-mère Théophanie et le duc de Carinthie, pressa tant le jeune Othon que Villégis, archevêque de Mayence, signa enfin, au nom de l'Empereur, un acte qui statuait, que les colons, établis dans les villes ou bourgs sur lesquels l'évêque de Passau avait quelque droit, seraient exempts de la juridiction du margrave, qu'ils ne payeraient à ce dernier aucun impôt, et que tout ce que la Chambre impériale avait à tirer d'eux appartiendrait à perpétuité à l'Église de Passau. Pélegrin, peu satisfait de ces concessions, osa même porter atteinte à l'autorité du margrave Léopold, sans que celui-ci pût réprimer l'audace de ce prélat protégé. On convoqua successivement trois Diètes à Lorch (c'est-à-dire sur la place où est aujourd'hui la ville d'Ens), à

Mautern et à Mistelbach, pour délibérer si l'évêque de Passau était fondé en droit de lever la dîme dans le pays nouvellement conquis. Dans les deux premiers synodes on décida à l'unamité que l'évêché de Passau pouvait dîmer dans les cantons depuis l'Ens jusqu'au mont Cétique près de Königsstätten, et ce de la même manière qu'il l'avait fait avant que ce pays tombât au pouvoir des Hongrois, sans qu'il eût même besoin pour cela de l'autorisation du margrave. On n'excepta que les terres et bourgs, où la dîme avait été ou cédée par l'évêché de Passau lui-même, ou allouée par les empereurs ou rois de Germanie à d'autres églises. Dans le troisième synode, tenu à Mistelbach, on adjugea encore à l'évêque de Passau le même droit dans les cantons au delà du Danube jusqu'à la Morave.

Vers le même temps (987), une disette affreuse vint désoler l'Allemagne, et particulièrement l'Autriche et la Bavière. Nous apprenons à connaître à cette occasion un seigneur autrichien, nommé le comte Meginhelm, qui se montra très-libéral et charitable dans ce temps calamiteux. À côté de lui on trouve aussi les noms d'Arnoul, comte de Wels, de Guillaume, comte de Lambach, et de plusieurs autres Grands de distinction. Comme ces seigneurs n'avaient plus rien à craindre de la part des Hongrois, ils construisirent des châteaux et des villages. Par leurs soins les campagnes se couvrirent d'un peuple industrieux et content, et ce pays, naguère si dépeuplé et languissant dans la misère, se releva au point qu'on vit fleurir des villes et des bourgs sur les lieux qui peu d'années auparavant n'étaient qu'un vaste désert. On croit que la ville de *Stein* et les bourgs appelés *Gumpoldskirchen*, *Bertholdsdorf* et *Guntersdorf* prirent origine sous la régence de Léopold I. Avant cette époque on connaissait déjà dans ces contrées *Tuln*, *Mautern*, *Pechlarn*,

Waidhofen sur l'Ips, *Steinakirchen*, *Wiselbourg* sur l'Erlaf, *S. Hippolyte*, *Zeiselmauer*, *Ardagre*, *Crems* et *Mistelbach*; mais toutes ces villes avaient été tellement maltraitées et ruinées pendant les guerres continuelles dont ce pays avait été le théâtre, qu'il leur fallut bien des années pour se rétablir entièrement. Les principaux endroits dans l'Autriche au-dessus de l'Ens étaient *Linz*, *Wels*, *Ebersberg*, *Ens*, *Pupping*, *Hall*, *Ischel*, *Puchenau* sur le Danube, et les monastères de *Cremsmunster*, de *S. Florien* et de *Monsée*.

Un décret impérial enjoignait aux Nobles de fortifier leurs châteaux, pour se défendre contre les Hongrois, au cas qu'il leur prît envie de faire de nouvelles irruptions dans le pays. Ce fut en conformité de cette ordonnance qu'Ottocare I, qui avait succédé, vers l'an 960, au comte Aribon dans le gouvernement de la vallée dite *Muhr-Thal*, construisit le château et la ville de *Steyer*. Il étendait sa domination sur le Traungau et Ens en haute Autriche, ainsi que sur les cantons de Léoben et de Kraubat en Carinthie.

Peu d'années après l'avénement d'Othon III au trône de Germanie, Lothaire, roi de France, mourut. Ce prince laissa sa couronne à Louis V, surnommé le Fainéant, qui le suivit au tombeau, après avoir régné un an. Comme ce prince n'avait point de postérité, la couronne appartenait de droit à son oncle paternel, Charles, duc de Lorraine. Mais Hugues-Capet, fils de Hugues-le-Grand [1]), ayant réuni les suffrages des seigneurs français, monta en 987 sur le trône, au préjudice de Charles, à qui on ne pouvait pardonner d'avoir rendu hommage à Othon II pour le duché de Lorraine que lui avait donné cet empereur.

[1]) Hugues-le-Grand était fils d'Eudes, comte de Paris, qui sous Charles-le-Simple avait été placé sur le trône par une partie de la nation.

Pendant la minorité d'Othon III, trois illustres dames, l'impératrice Théophanie sa mère, l'impératrice Adélaïde son aïeule, et la princesse Mathilde, abbesse de Quedlimbourg, sa tante, tinrent le timon de l'État. Des hommes d'un mérite reconnu, et nommément l'archevêque Villégis de Mayence, le comte Hoiko, l'évêque Bernard d'Hildesheim et le docte abbé Gerbert, partagèrent, en partie comme conseillers suprêmes d'Empire, en partie comme instituteurs, avec les trois princesses les soins du gouvernement et de l'éducation du jeune monarque. Ce prince montrait, outre beaucoup de capacité et de zèle pour les sciences, un esprit et une résolution qui annonçaient le futur grand Général. Dès l'âge de six ans (986) il fit sa première campagne contre les Vénèdes septentrionaux qui s'étaient soulevés; mais il n'obtint point de grands succès, quoiqu'il fût efficacement soutenu par le duc Micislas I de Pologne. L'année suivante une partie de ce peuple fut réduit à l'obéissance. Othon III conquit, avec l'armée saxonne et à l'aide des troupes auxiliaires de Pologne, la ville de Brandebourg. À la vérité cette place fut de nouveau perdue après l'éloignement d'Othon, mais les Allemands s'en emparèrent une seconde fois, l'an 992. Quelques années avant (982), les Danois aussi avaient tenté de secouer le joug germanique et renoncé au christianisme, qu'ils avaient été forcés d'embrasser. Ils chassèrent les Allemands du margraviat de Schleswig, et pénétrèrent dans la Saxe septentrionale. Mais le vaillant duc Bernard de Saxe les empêcha de faire de plus grands progrès.

Après la mort du duc Micislas I de Pologne (992), Boleslas II, duc de Bohème, se mêla des querelles qui s'élevèrent entre les fils du prince défunt et prit le parti d'Uladiboi, fils de Micislas et de la princesse bohème Dambrowka, contre Boleslas-Chrobri qui avait été proclamé

duc de Pologne. Les Polonais commencèrent alors les hostilités et ravagèrent la Moravie. Mais ils furent surpris par Boleslas II et chassés du pays; sur quoi l'armée bohème pénétra en Pologne et conquit Cracovie et la partie de la Pologne, qui dans la suite reçut le nom de *Silésie*. À la conclusion de la paix ce pays fut cédé au prince Vladiboi; mais la ville de Cracovie et son territoire restèrent au duc de Bohème.

Pendant ce temps-là l'*Italie*, et principalement Rome, avait été le théâtre des plus affreux désordres. L'évêque de Pavie, Jean XIV, avait succédé 984 à Bénoît VII sur le siège apostolique. Mais Boniface VII, qui avait été expulsé dix ans auparavant, revint de Constantinople où il s'était réfugié; il fit assassiner le pape Jean, et eut le même sort six mois après. En 986 Jean XV fut élevé au pontificat; mais il voyait sa dignité avilie par les Grands de Rome qui depuis la mort d'Othon II avaient, surtout par le moyen du fameux patricien et consul Crescentius, usurpé le gouvernement temporel dans cette capitale. La confusion s'accrut à un tel point, que le pape Jean envoya 995 des ambassadeurs à Othon III, pour l'inviter à se rendre promptement en Italie. Les Grecs, de leur côté, avaient depuis la bataille de Bassentello pris possession de toute la basse Italie. Les princes de Bénévent, de Capoue et de Salerne, qui avaient été auparavant feudataires de l'Empire germanique, firent de nouveau hommage, comme vassaux, aux empereurs de Constantinople. Dans l'année 990 les Milanais se soulevèrent contre Landolphe, leur archevêque, tuèrent le puissant Bonizon, son père, et expulsèrent sa famille. Ensuite Milan se transforma en ville libre, confia le gouvernement à un consul et fut en guerre ouverte avec la Noblesse.

Tandis que tous ces troubles agitaient le midi et le nord de l'Europe, l'*Autriche* jouissait d'une paix et tran-

quillité à laquelle ce pays n'était guère accoutumé. Il était redevable de ce bienfait à la valeur éprouvée et à l'habile politique du margrave Léopold, qui savait à la fois contenir ses turbulents voisins et déjouer les princes, jaloux de sa fortune et de sa gloire. Les limites du margraviat d'Autriche s'étendaient dans ce temps-là depuis l'Ens jusqu'au mont Cétique, vers le sud jusqu'à la Mur, et du côté septentrional du Danube jusqu'à la Morave, la Theya et les montagnes de Bohème. La frontière occidentale d'alors entre l'Autriche septentrionale et la Bavière n'est plus connue.

L'évêque Pérégrin de Passau avait terminé sa vie, l'an 991. Ce prélat s'était montré le digne émule de Séverin, d'Emméran et de Rupert, ces apôtres zélés de la Foi; il avait envoyé des missionnaires en Hongrie, pour éclairer et convertir le peuple de cette contrée qui n'était pas encore sorti des ténèbres de l'idolâtrie. Ces respectables ministres de l'Église remplirent si bien leur mission apostolique, que plus de cinq mille guerriers hongrois embrassèrent la religion chrétienne. Après la mort de Pérégrin le margrave Léopold chercha à faire valoir ses justes prétentions; mais l'évêque Chrétien, réglant sa conduite sur celle de son prédécesseur, sut, au moyen de ses amis à la Cour et des antagonistes de Léopold, rendre vaines toutes les démarches que celui-ci fit à cet égard. Il parvint même à obtenir 993 un octroi royal qui accordait le droit d'indépendance aux bourgs que l'évêché de Passau possédait dans les terres d'un duc ou de quelque autre grand seigneur, et qui interdisait d'exiger une taille ou contribution quelconque des villes et villages appartenants à ce diocèse, quand même auparavant celui-ci aurait été obligé d'en payer une. Léopold protesta contre ces inéquitables concessions qui lésaient sensiblement ses droits seigneuriaux; mais toutes ses réclamations ne purent

faire rendre à son pays les droits qu'il avait perdus. Persuadé qu'il n'obtiendrait rien par la voie de la persuasion, et toutefois trop sage pour avoir recours à des moyens violents, Léopold, qui était septuagénaire, céda, du consentement de la régence de l'Empire, l'administration de l'Autriche à Henri, son fils aîné, comme s'il eût pressenti l'événement funeste qui devait bientôt mettre fin à sa glorieuse carrière.

En été 994, l'évêque Bernard de Wurzbourg engagea le margrave Léopold et son neveu Henri, fils du comte Bertoud, à se rendre dans cette ville, où l'on célébrait la fête de S. Kilien. Voici ce qui avait donné lieu à cette invitation. Le jeune comte Henri ayant été offensé par un officier épiscopal, nommé Évercre, s'était saisi de sa personne et lui avait fait arracher les yeux. L'évêque Bernard en porta des plaintes au chef de l'Empire, qui y fit droit en exilant Henri. Mais bientôt le monarque lui rendit ses bonnes grâces et le raccommoda même avec l'évêque de Wurzbourg. Ce prélat, voulant témoigner publiquement qu'il ne gardait aucune rancune contre le comte Henri, l'invita avec son oncle Léopold à la fête du Saint, ci-dessus nommé. Ils acceptèrent tous deux cette invitation amicale. L'évêque Bernard, cherchant à leur rendre leur séjour à Wurzbourg aussi agréable que possible, donna entre autres divertissements un tournois en l'honneur de ses deux nobles hôtes. Léopold prit tant de plaisir à ces exercices militaires, qu'il ne quittait point la croisée, où il s'était placé pour les voir. Pendant qu'il s'entretenait avec son neveu qui, comme lui, était spectateur de ces jeux, une flèche tirée par un ami d'Évercre et destinée à Henri, vint percer le sein du vieux margrave, et changea subitement la joie publique en un deuil général. La blessure de Léopold fut mortelle; il expira le troisième jour, 10 juillet 994. Le margrave fut d'abord inhumé à

Wurzbourg, d'où on le transporta plus tard à Melk, comme il l'avait expressément ordonné.

Cette cruelle catastrophe plongea la ville de Wurzbourg dans une morne consternation. L'évêque Bernard surtout en fut d'autant plus affligé, que cet événement déplorable s'était passé dans sa résidence, où il avait invité ce digne et brave prince dans la meilleure intention. Mais nulle douleur ne fut comparable à celle qu'éprouvèrent les habitants de l'Autriche, pour qui Léopold avait été un autre Charlemagne. Comme ce grand monarque, il délivra cette contrée de la dure domination qui pésait sur elle; comme ce grand monarque, il repeupla le pays qui à son arrivée était presque désert, il y fit revivre l'agriculture, fonda des établissements pieux, protégea le christianisme, et fut en un mot, comme Charlemagne, le régénérateur et le bienfaiteur de l'Autriche. Aussi la nation reconnaissante lui décerna-t-elle d'une commune voix le glorieux surnom d'*Illustre*, titre qui fut confirmé par tous les peuples de l'Empire germanique, qui perdait en Léopold un vassal fidèle, un preux et intrépide chevalier, et un de ses plus habiles et vaillants défenseurs.

Léopold I l'Illustre laissa de son épouse Richarde ou Richinge d'Ammerthal quatre fils et une fille: *Henri* et *Albert* qui lui succédèrent dans le margraviat, *Erneste* qui devint 1012 duc de Souabe, *Popon,* archevêque de Trèves 1016, et *Christine*, religieuse dans la même ville.

—∘∽∘—

CHAPITRE II.

Henri I, dit le Fort.
De 994 à 1018.

Après la mort de Léopold I, *Henri*, qui exerçait déjà du vivant de son père les fonctions de margrave d'Autriche, fut formellement investi de cette charge. Henri-le-Querelleur et ses adhérents auraient bien désiré de voir quelque autre seigneur revêtu de cette dignité; mais le Roi, ou plutôt la régence de l'Empire qui, malgré la condescendance qu'elle avait eue pour les adversaires du margrave défunt, ne partageait point leurs sentiments haineux, sentit qu'on ne pouvait sans injustice exclure Henri de l'administration d'un pays dont son père avait été à la fois le sauveur et le restaurateur. Il est vrai qu'il n'existait aucune loi écrite qui préscrivît aux empereurs de conférer les fiefs et les grandes charges aux fils de ceux qui en étaient investis; mais c'était depuis longtemps un usage généralement établi de laisser les enfans des vassaux et grands officiers qui avaient bien servi leurs princes et leur patrie, en possession des places qu'avaient occupées leurs pères, afin qu'ils eussent meilleur soin de la culture des terres, qu'ils restassent fidèles à leur suzerain et suivissent en tout le bon exemple de leurs aïeux. Cette ancienne coutume s'était tellement affermie en Allemagne que les empereurs ne pouvaient se dispenser de s'y conformer tout comme à un droit écrit, à moins qu'ils n'eussent de puissants motifs pour s'écarter de cette règle.

', bien loin qu'Othon eût la moindre raison plausible ur ôter à Henri de Babenberg le margraviat d'Autriche, reconnaissance lui faisait, comme chef de l'Empire gernique, au contraire un devoir de l'en investir. S'il avait agi autrement, il aurait encouru le blâme de la ipart des princes de l'Allemagne, qui n'avaient pas oublié e c'était à la valeur de Léopold qu'ils devaient la paix nt ils jouissaient et peut-être même leur existence poque. D'ailleurs, Othon pouvait bien disposer du maraviat d'Autriche proprement dit qui, tel qu'il subsistait as le comte Burcard, se réduisait au territoire renfermé tre l'Ens et l'Erlaf; mais il ne pouvait pas le faire à gard de la partie de l'Autriche que Léopold avait conise et qu'il possédait comme un bien allodial. Othon III rait donc agi fort impolitiquement s'il avait séparé ces ax pays qui, réunis sous le gouvernement d'un seul nce, formaient une barrière bien plus puissante contre Hongrie, que s'ils avaient été divisés.

Henri-le-Querelleur ayant cessé de vivre en 995, a fils Henri IV lui succéda dans le duché de Bavière. : prince sut conserver sur Othon III le même ascendant 'avait eu son père. Il en profita pour enrichir les évêés et les couvents, envers lesquels il était très-libéral, sque ses propres domaines n'en souffraient point; encore favorisait-il moins par zèle pour la religion que par ousie envers les margraves d'Autriche, à l'égard des-els il suivit la même politique que son prédécesseur. mme il appréhendait que le Roi, parvenu à l'âge de jorité, ne cédât tôt ou tard aux instances du margrave nri qui réclamait ses droits avec non moins de chaleur e l'avait fait son père, et qu'il ne lui donnât des terres partenantes à la couronne dans le margraviat d'Autriche, hercha sans relâche à priver le monarque des moyens faire de telles concessions. À ces fins, il le sollicitait

constamment de faire des donations aux églises; et pour l'empêcher d'approfondir ses véritables sentiments, il eut soin de cacher ses actions sous le voile de la religion. Tantôt c'était un évêque d'un mérite distingué qu'il fallait récompenser par une augmentation de territoire, et tantôt c'était une église célèbre par ses images miraculeuses qu'il fallait doter plus richement, pour obtenir l'intercession d'un tel patron ou d'une telle patronne. Par ce moyen, il sut persuader à Othon III, qui était un prince vraiment pieux, à donner à Gottschalk, évêque de Frisingue, la seigneurie et le bourg d'Ulmersfeld, qui étaient la propriété du jeune monarque, en échange d'une petite terre près de Crems, appartenante à cet évêché. Quelque temps après, Othon III, alors empereur, donna à la même abbaye l'endroit appelé *Nïuvanhova (Markt Neuhof)* entre Osterbourg et Schönbuchel, avec trente charrues de terre entre les rivières d'Erlaf et d'Ips. Dans l'acte passé à cet effet, le 1 novembre 996, la Marche orientale fut appelée, pour la première fois, *Ostirrichi*, d'où est venu le nom d'*Oesterreich (Autriche)*, comme il a été dit au commencement de cet ouvrage. Il est à remarquer que chaque fois qu'Othon III concédait aux églises des terres situées dans le margraviat d'Autriche, il faisait insérer dans l'acte de donation la clause expresse, que c'était à la sollicitation du duc Henri de Bavière; ce qui semble prover que le monarque lui-même n'était pas sûr d'avoir le droit de disposer librement de ces biens. Ce fut sans doute aussi par cette raison que le prince bavarois, qui craignait toujours que ces domaines ne devinssent un jour le partage des princes babenbergeois, et ne servissent à augmenter leur puissance, était si empressé à engager Othon de s'en dessaisir en faveur de l'Église. Mais comme, malgré toutes les donations que l'empereur régnant et ses prédécesseurs avaient faites, la couronne restait

encore en possession de beaucoup de terres en Autriche, le duc Henri engagea Othon III à en concéder aussi aux laïques, sous la condition d'en employer le produit à la fondation d'abbayes ou de couvents. C'est ainsi qu'un nommé Engéric, qu'on dit avoir été seigneur de Langenbach, devint propriétaire de tout ce que le Roi croyait lui appartenir entre les rivières de Tuln et d'Ansbach. C'est aussi à cet Engéric que doit son existence l'abbaye de S. André sur la Trasen, qu'il fonda d'après l'engagement qu'il avait contracté.

On a vu au chapitre précédent quelle était la situation de l'*Italie* à l'époque où le pape Jean XV sollicita Othon III de se rendre dans ce pays. Ce prince partit enfin au mois de février 996 pour la Lombardie. Il célébra la fête de Pâques à Pavie et continua ensuite son voyage. Pendant sa marche vers Ravenne il apprit la mort du pape Jean XV. Sur la proposition du Roi, Brunon, son cousin et fils d'Othon II, duc de Franconie et de Carinthie, fut promu au pontificat et sacré sous le nom de Grégoire V. Ce pape plaça la couronne impériale sur la tête d'Othon III, qui à son retour en Lombardie reçut aussi celle d'Italie à Milan. Pendant son séjour à Rome, l'Empereur avait rendu un arrêt de bannissement contre Crescentius, qui avait été le principal mobile des horreurs qui s'étaient commises dans cette capitale depuis bien des années. Mais il leva cette sentence à l'intercession du pape Grégoire, qui espérait que cet acte de clémence assurerait la soumission du consul romain. Le pontife se convainquit bientôt qu'il avait trop favorablement jugé cet homme ambitieux et intriguant. À peine l'Empereur fut-il retourné en Allemagne, que Crescentius chassa le pape Grégoire de Rome. Il plaça sur le siège apostolique le perfide Jean, évêque de Plaisance, qui était revenu de Constantinople où il avait négocié le mariage d'Othon III avec une prin-

cesse grecque. L'antipape Jean XVI promit aux Romains de se contenter de la puissance spirituelle et d'abandonner la puissance temporelle à Crescentius, s'engageant en même temps à reconnaître le patronage des empereurs grecs. Grégoire V prononça dans le synode de Pavie l'excommunication contre l'antipape Jean et le consul Crescentius. Mais tous les deux ne s'en mirent pas en peine; Crescentius voulait même faire passer de nouveau l'empire d'Occident aux Souverains grecs. Dans cet état de choses la présence de l'Empereur en Italie était absolument nécessaire; mais la révolte des Vendes dans le nord de l'Allemagne empêcha assez longtemps ce Souverain d'entreprendre une seconde expéditon au delà des Alpes. Enfin en 998 Othon III se mit en marche, à la tête d'une armée imposante, et alla droit à Rome dont il fut obligé de faire le siège. La ville et le château de S. Ange tombèrent bientôt au pouvoir des Allemands. Crescentius et douze autres fauteurs de la révolte furent exécutés; on creva les yeux à Jean XVI, lui coupa le nez et les oreilles, et le pape Grégoire V fut solennellement rétabli dans sa dignité. Ce pontife étant mort peu de temps après (999), Gerbert, archevêque de Ravenne, qui avait été l'instituteur d'Othon III, monta sur le trône pontifical. L'Empereur resta à Rome jusqu'au commencement de l'année 1000, où la mort de sa tante Mathilde, qui avait gouverné avec gloire l'Empire pendant l'absence de l'Empereur, le rappela en Allemagne. Mais encore dans le cours de la même année, ce prince se vit obligé de passer pour la troisième fois en Italie, pour ranger à la raison les Romains, qui ne rêvaient qu'aux moyens de rétablir l'ancienne république de leurs grands ancêtres. Ils envoyèrent des députés à l'armée grecque en Apulie, qui combattait tantôt contre les Sarrasins, tantôt contre les ducs de Bénévent et de Salerne, pour négocier une alliance défensive et offen-

sive contre les Allemands. Othon III se rendit par Pavie à Rome, réduisit la ville de Tibur (Tivoli), qui s'était soustraite à l'obéissance de l'Empereur, et pardonna aux rebelles romains, à la sollicitation du pape Silvestre. Ensuite il chassa les Sarrasins de Capoue et des autres districts qu'ils avaient conquis depuis peu dans la Campanie. En 1001 les Romains, conduits par un certain Grégorius, excitèrent une révolte contre l'Empereur, massacrèrent plusieurs soldats allemands, et assiégèrent Othon III dans son palais. Le monarque n'échappa au danger que par la présence d'esprit et l'adresse du duc Henri IV de Bavière et du margrave Hugues de Tuscie, qui surent amuser les rebelles par des propositions d'accommodement jusqu'à ce que l'Empereur eût trouvé moyen de sortir de Rome avec le pape. Les Romains alors implorèrent leur pardon, et prêtèrent de nouveau serment de fidélité. Mais Othon III avait ouvert les yeux sur le caractère perfide des habitants de Rome, et la prédilection que Théophanie avait su lui inspirer pour les Italiens et les Grecs, s'était éteinte entièrement. Sur l'appel pressant que fit l'Empereur aux Grands d'Allemagne, ils accoururent avec leurs troupes au delà des Alpes, pour l'aider à prendre vengeance de l'outrage qu'il avait reçu. Mais les Romains échappèrent par la mort subite de l'Empereur au châtiment qu'ils n'avaient que trop mérité. Othon III mourut, le 24 janvier 1002 à Paterno, du pourpre ou, selon d'autres du poison que Stéphanie, veuve de Crescentius, lui aurait fait donner, n'étant âgé que de vingt-deux ans, et sans avoir été marié.

L'empereur Othon III fit, à l'exemple de ses prédécesseurs, de grandes libéralités à l'Église; on remarque que son aïeul, son père et lui, ont donné aux ecclésiastiques de l'Allemagne les deux tiers des biens qu'ils ont possédés ou possèdent en partie encore. Othon III est le

seul prince de sa Maison qui se soit adonné avec goût aux sciences. Il était redevable de cette inclination à Gerbert son instituteur. Ce prélat était un prodige d'érudition pour son temps. Les autres savants qui se firent un nom sous les empereurs saxons furent Luitprand, évêque en Italie, Vitikind, religieux de l'abbaye de Corvey, qui écrivit l'histoire des premiers empereurs saxons, et Dithmar, évêque de Mersebourg, qui était également versé dans l'Histoire naturelle et dans l'Astronomie. Ce fut ce dernier qui apprit aux Allemands qu'une éclipse de soleil n'était occasionnée que par l'interposition de la lune entre notre terre et le soleil, et que la sorcellerie n'y avait aucune part.

Le règne d'Othon III fut remarquable par la conversion des *Hongrois*, qui furent dès lors agrégés à la grande famille des peuples civilisés de l'Europe, dont ils avaient si souvent troublé le repos et menacé la liberté. Depuis la chute de Melk cette nation guerrière et conquérante, qui dans l'espace d'un siècle avait parcouru une grande partie de l'Europe et fondé un État puissant dans l'ancienne Pannonie, se tenait tranquille dans ses limites. Elle semblait ne plus rien ambitionner que de raffermir, de civiliser et organiser son nouvel Empire. Cet esprit de paix et de modération lui fut surtout inspiré par Sarolta, épouse de Geisa et fille de Gyula, vayvode de Transylvanie, qui était une princesse aussi sage que chrétienne zélée. À l'aide des missionnaires qui étaient venus prêcher l'évangile en Hongrie, elle avait su si bien éclairer son époux sur l'impiété et l'absurdité du culte idolâtrique, et sur les grands désavantages qui en résultaient pour lui et la nation, que Geisa, après avoir été initié dans les saints mystères par Adalbert, évêque de Prague, qui avait répandu son apostolat jusqu'en Hongrie, s'était non-seulement fait baptiser en 977, mais

avait encore promis d'introduire le culte chrétien dans tous ses États. Pour contraindre les Grands du pays à suivre son exemple, il appela en Hongrie un grand nombre de chevaliers et guerriers étrangers et leur donna de belles propriétés. Ensuite il enjoignit sévèrement aux chefs des tribus de recevoir le baptême. Il commença à mettre en liberté les captifs et les esclaves, auxquels il assigna des terres pour leur entretien. Mais l'extrême mécontentement des magnats, joint à la répugnance du peuple à embrasser une religion qui, outre qu'elle était celle des Allemands, qui leur étaient odieux, affranchissait encore tous les esclaves chrétiens et leur accordait le droit de propriété, obligea le prince hongrois à modérer son zèle pieux, et surtout à renoncer aux moyens violents dont il s'était servi jusqu'alors pour faire entrer ses sujets dans la voie du salut. Geisa n'en fit pas moins baptiser, en 995, à Strigonie (Gran), *Woik*, son fils, par l'évêque Adalbert de Prague. L'empereur Othon et le duc Henri de Bavière furent les parrains du prince héréditaire qui reçut au baptême le nom d'*Étienne*. Son père le maria, l'année suivante, à Gisèle, soeur de Henri IV de Bavière, à qui son époux dut promettre d'introduire la religion chrétienne dans toute l'étendue de ses États. Toutes les filles du duc Geisa s'unirent également à des princes chrétiens; l'une d'elle épousa Othon Orséole qui devint doge ou duc de Venise, l'an 1006. Geisa étant mort, l'an 997, *Étienne* lui succéda. Ce prince, après avoir déclaré par un manifeste qu'il voulait vivre en paix et en bonne harmonie avec tous les pays voisins, s'occupa, conformément à la promesse faite à son épouse, des moyens propres à christianiser ses sujets païens. Il fit prêcher l'évangile dans toutes les provinces par les missionnaires que son père avait déjà fait venir en Hongrie; il augmenta encore le nombre des prêtres chrétiens et fit enfin émaner un dé-

cret qui ordonnait aux Hongrois de recevoir le baptême et de mettre en liberté tous leurs esclaves chrétiens. Cet ordre produisit une fermentation générale dans le pays, et irrita toutes les classes du peuple tant contre le duc Étienne que contre les Allemands qui entouraient son trône. La révolte éclata. Les rebelles, ayant à leur tête Kuppa, comte de Schimegg, furent assez hardis pour assiéger Vesprim, la résidence ducale. Mais le prince hongrois, qui était d'un caractère plus déterminé que son prédécesseur, marcha courageusement contre les séditieux et, après les avoir attaqués près de Pallota, il les anéantit et les dispersa entièrement; en quoi il fut bien secondé par les généraux et par sa garde allemande. Cette victoire établit solidement l'instauration du culte chrétien en Hongrie. Étienne partagea son Empire en dix diocèses, en déclara Primat l'évêque de Strigonie, et fit bâtir un grand nombre d'églises. Ce prince ne se borna point à convertir ses sujets à la vraie religion, il eut encore soin de les éclairer, de les polir et civiliser. Il leur donna une constitution, germanique dans ses principes, mais adaptée à l'esprit ténébreux de ce temps-là et au nouvel ordre de choses introduit dans ses États. En même temps il ouvrit avec l'empereur Othon et le pape Silvestre II des négociations qui avaient pour objet d'engager, par leur entremise, les princes chrétiens de son voisinage à le soutenir dans ses réformes contre les mécontents païens de Hongrie; il désirait obtenir en outre le titre royal, afin d'imprimer plus de respect au peuple et surtout aux Grands de sa nation. Ses voeux furent accomplis. L'Empereur et le Souverain Pontife, pour reconnaître le service éminent que ce prince vraiment apostoliqne avait rendu à la chretienté, lui conférèrent la dignité royale. Le chef suprême de l'Église, voulant lui donner une marque particulière de sa protection, lui envoya une couronne, dont

il fut solennellement décoré, comme *roi de Hongrie*, le 15 août 1000 [1]).

Pendant le cours de ces événements, l'Autriche, grâce aux soins du margrave Henri, jouissait d'une paix parfaite, dont ce pays avait tant besoin après les rudes secousses qu'il avait reçues. Ce prince, marchant sur les traces de son illustre père, en profita pour y faire naître l'abondance et la prospérité. A ces fins, il augmenta encore le nombre de colons dans nos contrées qui avaient tant déchu de leur ancienne population. Pour multiplier les fruits de la terre, il étendit les défrichements, fit dessécher les marais et abattre plusieurs des immenses forêts qui couvraient le pays et privaient les campagnes de l'action de l'astre bienfaisant qui vivifie tout. Pour prix de ses peines, il eut la satisfaction la plus douce qu'un bon prince puisse sentir, celle de régner sur un peuple heureux et content.

L'empereur Othon III n'ayant point de plus proche héritier que le duc Henri IV de Bavière, son cousin éloigné, ce prince prétendit à l'Empire. Il avait pour concurrents Eccard, margrave de Misnie et de Thuringe, et Herman, duc de Souabe. Eccard, qui était le plus opiniâtre des rivaux d'Henri, ayant été assassiné, ce dernier fut re-

[1]) Quelques écrivains, entre autres Charnitius, évêque, qui vivait sur la fin du XIème siècle, Pierre Rewa et Martin Schmeizel, qui ont traité amplement cette matière, qualifient cette couronne d'*angélique*, parce qu'un ange apparut, disent-ils, au pape Silvestre II et lui ordonna de donner cette couronne à Étienne. Selon Émile Rauch, c'était une couronne de la Maison des empereurs grecs qui, ayant été enlevée à Héraclius par les Avares et reconquise sur eux par les Francs, fut ensuite envoyée à Rome par l'empereur Charlemagne. Quoiqu'il en soit, cette même couronne existe encore, et est soigneusement conservée par les duumvirs *coronae protegendae*. Elle est en si grande vénération chez les Hongrois qu'ils ne regardent point leurs rois pour légitimes, à moins qu'ils n'aient été couronnés de la couronne de S. Étienne. Lorsqu'une reine de Hongrie ne règne pas de son chef, on lui met la couronne sur les épaules, et non pas sur la tête.

connu roi par la plupart des princes d'Allemagne, et couronné sous le nom de Henri II à Mayence, puis à Aix-la-Chapelle (1002). Pour se mettre en garde contre ses adversaires, il assembla d'abord après son avénement une armée respectable, et chercha à s'attacher autant de princes qu'il le pouvait. De ce nombre était le margrave Henri d'Autriche qu'il croyait devoir principalement ménager. Quoique le Roi ne fût guère mieux disposé pour les princes de la Maison de Babenberg que l'avait été son père, il sut cacher sous le voile de l'amitié ses véritables sentiments. Il descendit à visiter le margrave Henri en Autriche, et lui concéda même plusieurs terres domaniales, situées dans ce pays. Il n'usa point du même ménagement envers Henri de Babenberg, margrave de Schweinfort et neveu de Léopold l'Illustre, dont il a déjà été fait mention. Ce margrave de Schweinfort s'était entremis avec le plus grand zèle pour faire obtenir la couronne à Henri II, dans l'espoir d'être investi du duché de Bavière que ce prince, conformément aux lois de l'Empire, ne pouvait conserver après avoir été nommé roi de Germanie. Mais il fut déçu dans son attente; car le Roi avait destiné le duché de Bavière à Henri de Luxembourg, frère de Cunégonde son épouse. Henri de Schweinfort, piqué de voir ses services si mal récompensés, résolut de s'en venger dès qu'il en trouverait l'occasion. Les troubles qui s'élevèrent en Bohème et la guerre qu'ils firent naître entre le roi de Germanie et le duc de Pologne, lui parurent favorables à l'exécution de son dessein.

Boleslas II, duc de Bohème, après avoir régné avec justice et douceur pendant l'espace de trente trois ans, était mort en 1000. Il laissa trois fils, Boleslas, Jaromir et Udalric. L'aîné, *Boleslas III*, dit *le Roux*, prince cruel et plein de méfiance, craignant d'être supplanté par l'un de ses frères qui avaient eu en partage

quelques contrées en Bohême, prit la résolution de se défaire d'eux. À cet effet il rendit eunuque Jaromir, et ordonna d'étouffer Udalric dans le bain (1002). Le premier de ces deux princes survécut à sa cruelle opération, et l'autre s'échappa à demi-mort des mains de ses meurtriers. Ils s'enfuirent avec Emma leur mère en Bavière. Les Bohêmes, qui détestaient déjà la tyrannie de Boleslas, outrés du traitement atroce qu'il avait fait souffrir à ses frères, et mécontents d'ailleurs de ce qu'il n'avait pas protégé la Moravie contre les invasions des Polonais, le démirent du gouvernement et le chassèrent du pays. Les Grands de Bohême élurent à sa place Vladivoi, fils du duc Micislas de Pologne et de la princesse bohême Dambrowka; mais ce prince étant mort après avoir régné à peine un an, les Bohêmes, craignant que Boleslas I Chrobri (le vaillant), duc de Pologne, ne s'emparât du trône, rappelèrent les princes Jaromir et Udalric avec leur mère, et leur déférèrent le gouvernement du pays. Ces mesures ne détournèrent point le danger qui menaçait la Bohême. Le duc de Pologne, qui après la mort du margrave Eccard s'était mis en possession de la Misnie et de la Thuringe, envahit la Bohême avec une armée nombreuse et s'avança jusqu'à Prague dont il se rendit maître. Après avoir chassé Jaromir et Udalric, et rétabli Boleslas III, leur frère, sur le trône, il s'en retourna en Pologne. Dès que Boleslas-le-Roux fut de retour en Bohême, il ne songea qu'à se venger de sa détrônisation. Il fit périr un grand nombre de seigneurs distingués et commit tant d'atrocités et d'injustices, que la nation effrayée envoya secrètement des députés au duc de Pologne pour le prier de venir la délivrer de ce cruel et détestable tyran. Boleslas-Chrobri, qui avait depuis longtemps des projets sur la Bohême, profita de la conjoncture favorable pour les réaliser. Sous prétexte de conférer sur les affaires

d'État, il proposa au duc de Bohème une entrevue à Cracovie. Ce prince, qui n'avait aucune raison pour se méfier de Boleslas-Chrobri, vint dans cette ville où le perfide Polonais, après l'avoir reçu avec des démonstrations d'une intime amitié, lui fit crever les yeux pour le rendre incapable de régner. Boleslas-Chrobri entra alors à la tête d'une armée en Bohème, s'empara de Prague et du trône, et fut regardé par le peuple comme son libérateur. L'infortuné Boleslas III mourut en 1005.

Le duc de Pologne, non content d'avoir si considérablement accru sa puissance, refusa de faire hommage au roi Henri II pour la Bohème et la Moravie, et de se reconnaître en aucune manière vassal de l'Empire germanique. En même temps le margrave Henri de Schweinfort, qui était en intelligence secrète avec le prince polonais, se souleva contre son Souverain en Franconie. Il avait entraîné dans la révolte *Erneste d'Autriche*, deuxième fils du margrave Léopold l'Illustre, et même Brunon, frère du roi Henri. Ce prince marcha en personne contre les rebelles, et les vainquit près de Creusen dans le pays de Baireuth, l'an 1003. Ceux des révoltés qui ne furent pas tués ou pris furent assiégés dans les châteaux d'Ammerthal et de Cronach. Erneste d'Autriche fut fait prisonnier. Les princes d'Empire le condamnèrent à être décapité; mais le Roi lui fit grâce de la vie et lui conféra même en 1012 le duché de *Souabe*, après la mort d'Herman III (fils et successeur d'Herman II † 1004), dont Erneste avait épousé la soeur Gisèle. Erneste eut un fils, Erneste II, qui succéda à son père. Boleslas-Chrobri, voulant faire une diversion en faveur de ses confédérés en Allemagne, passa l'Elbe avec les Polonais et les Bohèmes et pénétra dans la Misnie, d'où il revint chargé de butin, et traînant à sa suite un grand nombre de captifs. Mais cette expédition ne fut d'aucun avantage pour

Henri de Schweinfort qui, battu, poursuivi partout et dépouillé de ses domaines, s'enfuit en Bohème. Il engagea Boleslas-Chrobri à faire une irruption dans la Bavière et dans les provinces d'Empire limitrophes. Mais Henri II, à qui la puissance croissante du duc de Pologne faisait déjà ombrage, informé de ces mouvements, prévint le Polonais et envahit la Lusace. Ayant été contraint par un dégel inopiné de repasser l'Elbe, il renforça les troupes postées sur les bords de ce fleuve, tant pour arrêter les Bohèmes et les Polonais dans leurs courses, que pour les inquiéter dans leurs propres pays. Henri de Schweinfort secondait de son mieux Boleslas-Chrobri dans ses entreprises. Mais, lorsqu'il vit que cet allié s'appropriait tout le butin qu'on faisait, et que tout le mal qui arrivait était mis sur son compte, il rentra en lui-même et fit faire des démarches auprès du roi Henri, pour obtenir son pardon. Ce Souverain, qui avait un coeur sensible et porté à la clémence, lui accorda la grâce qu'il sollicitait, sous la condition qu'il renoncerait à son margraviat et se constituerait prisonnier dans la forteresse de Giebichstein, jusqu'à ce qu'il lui donnât la permission d'en sortir.

Lorsque tout fut tranquille en Allemagne, Henri II passa en Italie pour y rétablir son autorité souveraine qu'Ardouin, margrave d'Ivrée, avait usurpée. Cet homme ambitieux s'était fait proclamer Roi par les Grands d'Italie, après la mort de l'empereur Othon III, et avait même pris le titre de *César*. Mais l'archevêque de Milan, en l'absence duquel cette élévation avait eu lieu, soit qu'il prétendît qu'on ne pouvait pas nommer un roi des Lombards sans lui, soit qu'il fût réellement attaché aux princes saxons, refusa de reconnaître Ardouin pour Souverain du pays. Il demanda à Henri II du secours contre l'usurpateur. Le monarque, qui dans ce temps-là ne pouvait pas quitter l'Allemagne, envoya des troupes en Italie, sous

la conduite d'Othon II, duc de Franconie et de Carinthie, et margrave d'Aquilée et de Vérone. Mais avant que ce prince eût franchi les Alpes, Ardouin s'était déjà emparé de Vérone et des défilés voisins, et nommément de celui sur l'Adige *(Chiusa veneta)*, par où il avait coupé la communication entre les partisans du roi Henri II en Lombardie et les troupes allemandes, qui s'avançaient du côté de la Carinthie par le Tyrol vers l'Italie. Le duc Othon, ayant été attaqué entre Trente et Vérone par des forces ennemies beaucoup supérieures aux siennes, fut repoussé avec grande perte (1002). Après cette victoire, Ardouin qui avait déjà, par sa hauteur et la dureté de son gouvernement, aliéné les Grands du royaume, donna encore davantage carrière à l'impétuosité de son caractère despotique, au point que les Italiens, ne pouvant supporter plus longtemps le joug qui les opprimait, envoyèrent en 1004 une députation à Henri II, pour l'inviter à venir recevoir la couronne royale. Ce Souverain se rendit aux voeux des peuples d'Italie. À peine est-il arrivé à quelque distance de Vérone, que le césar Ardouin s'enfuit. Henri II est couronné à Pavie. On y conspire contre sa vie. Il étouffe la conspiration; et après beaucoup de sang répandu, il pardonne. Mais il ne va pas à Rome et, suivant la coutume de ses prédécesseurs, il quitte l'Italie le plus tôt possible.

Après son retour en Allemagne, ce prince tourna ses armes contre le duc Bosleslas de Pologne qui manifestait de plus en plus ses intentions hostiles envers le Roi. Il se mit en marche vers la Bohème avec une armée nombreuse. Il se fit accompagner de Jaromir qu'il résolut de rétablir sur le trône dont il était l'héritier légitime; il enleva d'abord la ville de Saatz, où les habitants firent main-basse sur la garnison polonaise. Il s'avança de suite vers Prague, d'où Boleslas-Chrobri se sauva

en toute hâte avec ses troupes, sitôt qu'il apprit l'approche des Allemands. Les bourgeois de cette capitale vinrent alors en foule au-devant de Jaromir qui commandait l'avant-garde de l'armée royale; ils le conduisirent, au milieu des acclamations et des cris de joie, au Vischérad, où il prit possession du gouvernement. Henri II le suivit bientôt et se rendit avec le prince et l'évêque de Prague à l'église de S. George où, en présence de tout le peuple, il rétablit solennellement Jaromir sur le trône de ses pères (1004). Henri II s'arrêta quelque temps à Prague. Un jour qu'il assistait à un sermon de Gottschalk, évêque de Frisingue, qui avait obtenu du Roi de belles terres en Autriche, ce prélat saisit cette occasion pour parler de la miséricorde de Dieu envers les hommes; puis s'adressant au Roi, il lui rémontra que c'était principalement en cela que les Souverains devaient imiter le meilleur et le plus indulgent des pères, et finit par intercéder en faveur du margrave Henri de Schweinfort. Par ce tour adroit et inattendu de son discours, il parvint à obtenir du Roi la promesse de rendre la liberté à son prisonnier, dès qu'il serait de retour en Allemagne. Ce prince tint parole. Henri de Schweinfort sortit de la forteresse où il était détenu, récupéra les bonnes grâces de son maître et ses domaines. Mais la Bavière fut perdue pour la Maison de Babenberg. Le Roi avait investi de ce duché Henri de Luxembourg, son beau-frère, du consentement unanime des États de ce pays.

Henri II continua la guerre contre le duc de Pologne, dans la vue de reprendre la Lusace dont ce prince était encore en possession. Jaromir accompagna le Roi avec des troupes bohèmes. Quoique la saison fût déjà fort avancée, ces princes pénétrèrent encore jusqu'à Bautzen qu'ils prirent après un siége opiniâtre. L'année suivante (1005), les Polonais furent défaits près de Crossen et

poursuivis jusqu'à Posen. Alors le duc Boleslas, effrayé du danger qui le menaçait, envoya des ambassadeurs à Henri II pour demander la paix. Le Roi, voyant ses troupes épuisées par les longues marches et la disette des vivres, chargea Tagmon, archevêque de Mayence, de conclure avec le duc de Pologne un traité de pacification. Boleslas-Chrobri se reconnut vassal de l'Empire, renonça à la Bohême et à la Lusace, mais il resta en possession de la Moravie.

Ce fut après avoir si heureusement terminé cette guerre que le roi Henri II érigea l'évêché de Bamberg (nom qui fut substitué à celui de Babenberg). Il lui assigna pour dotation les biens allodiaux que la Maison de Babenberg avait autrefois possédés et en partie possédait encore dans ces contrées. L'évêque de Wurzbourg s'étant opposé à cette fondation, comme étant un démembrement de son évêché, Henri II assembla un concile à Francfort-sur-le-Mein, pour y discuter les droits de Wurzbourg et de Bamberg. Mais on se sépara sans avoir pu s'accorder. Enfin le Roi s'arrangea avec l'évêque de Wurzbourg en lui donnant d'autres terres en dédommagement de Bamberg, qui jusque-là avait fait partie du diocèse de Wurzbourg. Quoique ce Souverain eût déjà été très-libéral envers l'évêché de Bamberg, il l'enrichit encore de plusieurs districts en Autriche qui appartenaient auparavant à l'Eglise de Passau, et y attacha beaucoup de droits et priviléges, en sorte qu'il tint dans la suite le premier rang parmi les évêchés de l'Allemagne. Pour éviter toute apparence de partialité, il nomma Popon, troisième frère du margrave Léopold l'Illustre, prévôt de l'évêché de Bamberg. Cette fondation fut confirmée par le pape Jean XVII qui soumit le nouvel évêché immédiatement au Saint-Siége [1].

[1] Selon quelques auteurs le roi Henri II porta si loin sa prédilection

En 1007 le duc de Pologne rompit la paix. Il s'avança avec des forces considérables jusqu'à Magdebourg, fit de grands ravages partout où il passait, et enleva nombre d'habitants, qui furent envoyés comme esclaves en Pologne. Il attaqua aussi la ville de Bautzen qui se rendit après une longue et courageuse résistance. Le roi Henri, ayant appris que Gonzelin, margrave de Misnie, était d'intelligence avec Boleslas-Chrobri, son beau-frère, lui ôta le gouvernement de ce pays (1010). Le duc de Pologne tenta de surprendre la Misnie, mais il fut repoussé avec perte. L'année suivante, les troupes allemandes et bohèmes entrèrent en Silésie et dévastèrent tour à tour une partie de cette province. Boleslas-Chrobri se tint enfermé et évita d'en venir à un combat sérieux. La campagne suivante se passa sans faits d'armes importants. Les troupes royales se bornèrent à occuper les bords de l'Elbe pour défendre le passage de ce fleuve contre les Polonais; ce qui n'empêcha pas le duc Boleslas de faire une invasion dans la Misnie. Enfin ce prince, voyant que tous ses efforts ne produisaient aucun résultat favorable pour lui, et ne pouvant se dissimuler le danger qu'il y avait à continuer la guerre contre un aussi puissant adversaire, prit le sage parti de se soumettre au chef de l'Empire. À cet effet il se rendit avec son fils Micislas auprès de Henri II à Magdebourg, où il reçut de ce monarque l'investiture de ses fiefs et lui fit hommage comme vassal (1013).

pour ce nouvel évêché qu'il ordonna, que les grands-officiers de l'Empire seraient en même temps les officiers de l'église de Bamberg. Ce qui est certain, c'est que les électeurs de Bohème, de Saxe, de Bavière et de Brandebourg en firent remplir les fonctions par des officiers subalternes, à chaque élection d'un évêque de Bamberg, et que de plus ces quatre électeurs se firent investir non-seulement de ces grands offices par l'évêque de Bamberg, mais encore de plusieurs terres qui y étaient attachés comme arrière-fiefs de cet évêché.

Tandis que le roi Henri se voyait contraint d'avoir sans cesse les armes à la main pour maintenir son autorité et réprimer des vassaux rebelles, le margrave Henri d'Autriche avait, par sa prudente conduite autant que par l'attitude imposante qu'il avait prise, su tenir éloigné de ses États le théâtre de la guerre. Cependant, malgré le repos dont jouissaient ces contrées, les troubles qui agitaient les pays limitrophes n'en inquiétaient pas moins les habitants de l'Autriche, et leur rendaient suspects tous les étrangers. En 1012 *Coloman*, issu du sang royal d'Écosse, traversait paisiblement l'Autriche pour se rendre dans la terre sainte. Son habillement et son langage étrangers le firent prendre pour un espion et, comme tel, il fut arrêté et condamné à mort par un juge ignare de Stockerau. Ce prince infortuné, victime de sa piété et de l'ignorance de son siècle, fut pendu à un arbre en compagnie de deux voleurs de grands chemins. Le margrave Henri, ayant été informé trop tard de cette terrible méprise de la justice, fut transporter avec les plus grands honneurs le corps de Coloman, qu'on avait enterré dans une île du Danube, à l'église de Melk, où il est révéré encore aujourd'hui comme un saint martyre et un des patrons de l'Autriche. Quelque temps après, Gotthalm, son fidèle serviteur, vint en ces contrées pour chercher son maître et, ayant appris sa fin tragique, il ne voulut plus quitter les lieux où reposaient ces restes chéris. Gotthalm se retira à Mauer, village dépendant de Melk, et y mourut en odeur de sainteté. Il fut inhumé à côté de Coloman dans l'église de l'abbaye de Melk, qui dès lors devint un des plus fameux pélerinages de l'Autriche. L'un et l'autre furent canonisés.

Lorsque le roi Henri crut pouvoir s'absenter sans danger de l'Allemagne, il fit une seconde expédition en Italie dont Ardouin, margrave d'Ivrée, s'était ressaisi

après le départ de ce monarque. Dès que Henri II fut dans le Veronais, Ardouin prit de nouveau la fuite. Pour lui ôter les moyens de troubler à l'avenir la tranquillité de l'Italie, on le dépouilla de toutes ses possessions. Se voyant sans ressource, il se retira dans une maison religieuse, et déposa ses ornements royaux sur l'autel. Comme Bénoît VIII, qui était alors assis sur la Chaire apostolique, sollicitait depuis longtemps Henri II de venir recevoir la couronne impériale, ce prince se rendit à Rome. Après avoir été sacré et couronné Empereur, le 14 février 1014, Henri fit présent à l'église de S. Pierre de la couronne qu'il portait. Avant d'être couronné, il avait dû promettre, à ce qu'on prétend, qu'il défendrait l'Église et serait fidèle au Saint-Siège. C'est là le premier vestige de l'obédience que quelques empereurs ont promise depuis aux pontifes romains. Quelques écrivains ajoutent que Bénoît VIII donna en revanche à l'Empereur le globe impérial qu'on conserve parmi les insignes impériaux.

A peine Henri II fut-il revenu en Allemagne, qu'il eut à combattre de nouveau Boleslas de Pologne qui, en se reconnaissant feudataire de l'Allemagne, n'avait cédé qu'à la nécessité du moment, et n'attendait qu'une occasion favorable pour s'affranchir de cette sujétion. Comme il n'avait pas voulu fournir le contingent en troupes que l'Empereur, en sa qualité de suzerain, lui avait demandé pour son expédition romaine, ce monarque, à son retour de Rome, le somma de venir se justifier à Mersebourg. Mais le duc refusa avec une fierté arrogante de comparaître. Sur ces entrefaites, de nouveaux troubles s'étaient élevés en Bohème. Quelques Grands conspirèrent contre la vie de Jaromir. Ayant surpris ce prince dans un bois où il chassait, ils l'attachèrent à un arbre et se disposaient à l'assassiner, lorsque les gens de

sa suite arrivèrent encore assez à temps pour disperser les meurtriers dont ils tuèrent et prirent une partie. Jaromir fit mourir par la main du bourreau non-seulement un grand nombre de seigneurs coupables, mais encore plusieurs personnages distingués qui n'étaient que soupçonnés d'avoir eu connaissance de l'attentat commis sur sa personne. Cet excès de sévérité indigna tous les Nobles du pays qui dès ce moment ne respirèrent que la vengeance. Ils trouvèrent bientôt une occasion pour l'assouvir. Adalbert de Luxembourg avait été élu archevêque de Trèves, l'an 1008; mais le roi Henri II, son propre beau-frère, s'était opposé à cette nomination, parce qu'Adalbert n'avait pas, à beaucoup près, l'âge préscrit par les lois de l'Église. Adalbert, soutenu par ses frères Henri V, duc de Bavière, et Théodoric, évêque de Metz, prit les armes pour défendre ses droits. On se fit la guerre avec des succès variés jusqu'en 1017, où l'Empereur se réconcilia avec ses beaux-frères dans une diète, tenue à Aix-la-Chapelle, et où il rendit à Henri V le duché de Bavière dont il l'avait déclaré déchu depuis l'année 1009. Ce fut pendant cette lutte que les Bavarois envoyèrent des ambassadeurs à Boleslas-Chrobri de Pologne, pour lui demander du secours contre le chef de l'Empire. Jaromir, probablement dans l'intention de complaire à l'Empereur, fit arrêter et assassiner ces envoyés, à leur passage par la Bohème. Les Bavarois, irrités de cette barbarie, offrirent, pour s'en venger, des troupes à Udalric de Bohème, s'il voulait s'emparer du trône de son indigne frère. Udalric accepta avec d'autant moins de difficulté cette proposition qu'il savait que Jaromir avait perdu l'affection de ses sujets. Il se mit en marche avec une bonne armée vers la Bohème, pénétra sans peine dans ce pays et fut reconnu duc de Bohème par toute la nation (1012). Jaromir, banni de sa patrie, se réfugia

auprès de l'empereur Henri qui se trouvait à Magdebourg. Mais ce Souverain, ennemi de la trahison et de la cruauté, au lieu de lui accorder l'appui qu'il demandait, le tint en état de captivité, et confirma Udalric dans la possession de la Bohème (1013). Le nouveau duc se rendit, l'année suivante, à Mersebourg auprès de l'Empereur, lui fit hommage comme vassal, et s'assura l'amitié et la protection du monarque par de riches présents. Mais tandis que ces princes se donnaient mutuellement des garanties de bon accord, Boleslas-Chrobri faisait des préparatifs pour expulser Udalric de la Bohème et pour réunir ce pays de nouveau à ses Etats. Henri II, instruit de ces dispositions hostiles, contracta une alliance avec Udalric de Bohème, Bernard de Saxe, le margrave Henri d'Autriche et autres princes d'Allemagne, contre le duc de Pologne. L'Empereur ouvrit la campagne, l'an 1015. Ayant franchi l'Oder près de Crossen et défait Micislas, fils du duc de Pologne, qui voulait lui disputer le passage de ce fleuve, il pénétra dans la Silésie. Mais Boleslas, qui était à la tête d'une forte armée, fit partout si bonne contenance que les troupes alliées furent enfin forcées de se retirer avec une perte considérable. Le margrave Géron de Lusace fut tué dans le combat. Micislas poursuivit l'armée germanique au delà de l'Elbe, pilla Meissen, investit la citadelle de cette ville et ravagea les cantons d'alentour. Mais, comme le siége de cette forteresse se traînait en longueur par la valeureuse défense du margrave Herman et que l'accroissement de l'Elbe menaçait de couper aux Polonais leur communication avec leur armée principale, ils se hâtèrent de repasser ce fleuve. Un corps d'armée, composé de Polonais, de Moraves et de Silésiens, franchit les frontières de l'Autriche et pilla le pays. Mais le margrave Henri accourut avec sa brave milice au secours des cantons en-

vahis, attaqua vigoureusement les ravageurs et les repoussa au delà de ses limites, après en avoir tué huit cents. Deux ans après (1017), l'Empereur entreprit une nouvelle expédition en Silésie. Mais, quoiqu'il fût soutenu par le prince russe Jaroslas et le duc Uldaric de Bohème, il ne put obtenir de grands avantages. Il fut même obligé de lever le siège de Nimtsch qu'il avait commencé, parce qu'un corps d'ennemis venant de la Moravie avait envahi la Bohème, et qu'en même temps le gros de l'armée polonaise s'avançait pour attaquer en masse les troupes alliées, qui lui étaient fort inférieures en nombre. L'Empereur fit sa retraite par la Bohème, étant vivement poursuivi par les Polonais, et conduisit bientôt après son armée en Saxe. Une partie de l'armée ennemie désola les contrées entre l'Elbe et la Mulde, tandis que le prince Micislas parcourait la Bohème, y enlevait nombre d'habitants et s'enrichissait de leurs dépouilles. Un corps de Moraves, qui était aussi entré dans ce pays et y avait commis les mêmes déprédations, ne fut pas aussi heureux. Le margrave d'Autriche, informé de cette irruption, marcha contre les Moraves et, les ayant rencontrés à leur retour de la Bohème, il fondit sur ces ravisseurs, en tua plus de mille et reprit le butin et les prisonniers qu'ils avaient faits. Enfin, la paix conclue, le 30 Janvier 1018, entre l'Empereur et le duc de Pologne, mit un terme aux hostilités. Comme Udalric de Bohème n'avait pas été compris dans le traité, la Moravie resta aux Polonais.

Dans le cours de la même année (23 juin 1018) le margrave Henri d'Autriche termina sa carrière, au grand regret de son peuple dont il fut, comme son père, le soutien et le bienfaiteur. Sous lui l'état florissant de l'Autriche s'accrut beaucoup. Il résidait toujours au milieu de ses sujets, tantôt à Melk, tantôt à Herzogenbourg, uni-

quement occupée de leur bien-être et de leur prospérité. Quelques annalistes, tant autrichiens qu'étrangers, comme p. e. Fuhrmann, Aventin, Alold et autres, ont confondu le margrave Henri I d'Autriche avec Henri de Schweinfort, son cousin, et ont faussement imputé à celui-là le crime de rebellion dont celui-ci s'est rendu coupable envers l'empereur Henri II. Le margrave Henri d'Autriche resta toujours fidèlement attaché à son seigneur suzerain, et saisit avec empressement toutes les occasions qui se présentaient pour lui prouver son zèle et son dévouement. Il s'allia avec l'Empereur contre Boleslas-Chrobri, ennemi de ce monarque; il combattit les Polonais et leurs confédérés, qu'il vainquit et repoussa, comme on l'a vu, dans chaque rencontre; par où il mérita le surnom de *Fort*, et ce à bien plus juste titre que celui de *Rebelle* que lui ont appliqué ces historiens mal instruits.

CHAPITRE III.

Albert I le Victorieux, et Léopold II dit le Preux Chevalier, son fils.
De 1018 à 1056.

Henri I et Erneste étant morts, et Popon leur frère ayant embrassé l'état ecclésiastique, *Albert I*, devenu par là l'aîné des fils de Léopold-l'Illustre, fut investi du margraviat d'Autriche; ce qui doit être considéré comme une grâce toute particulière de la part de l'Empereur, attendu que c'était la première fois que la succession de la dignité de margrave eût été étendue en Autriche jusqu'à des frères ou collatéraux.

Quoique le destin n'eût pas réservé au margrave Albert une régence aussi pacifique que l'avait été celle de son frère, rien ne troubla, dans les premières années de son gouvernement, le repos dont jouissait l'Autriche. Albert I profita de cette heureuse conjoncture, pour achever l'ouvrage que ses deux prédécesseurs avaient si glorieusement commencé, et pour donner à l'État encore plus de consistance et de solidité. Chaque jour l'Autriche voyait accroître sa population. De nombreux colons de différentes contrées, attirés par la fécondité du sol, non moins que par l'ordre et la tranquillité qui régnait dans le pays, vinrent s'établir en Autriche. Ils y apportèrent avec des capitaux le goût au travail, l'encouragement à la culture, l'activité, l'industrie, et donnèrent une impulsion nouvelle aux esprits affaissés par de longues souffrances. Jamais peut-être on n'avait vu auparavant se former un si grand nombre d'a-

griculteurs sur un terrain aussi resserré, ni créer tant de productions en aussi peu de temps. Mais prévoyant que ces braves et actifs cultivateurs auraient souvent à défendre, contre des peuples étrangers, les terres qu'ils prenaient tant de soin de faire valoir, Albert leur fit comprendre que, s'ils ne voulaient pas perdre le fruit de leurs travaux, il fallait qu'ils songeassent à se mettre, autant que possible, à couvert des courses dévastatrices des peuples voisins. De cette manière ce sage prince les accoutuma aux exercices militaires, et bientôt il eut la satisfaction de voir qu'ils étaient aussi propres à manier les armes qu'à conduire la charrue, et que selon toute apparence ils sauraient, tout aussi bien qu'une milice mercénaire, résister aux invasions ennemies. Au reste, les premières années de l'administration d'Albert I ne se firent remarquer que par des lettres de grâce émanées du chef de l'Empire en faveur de prélats et couvents étrangers, auxquels il fit, comme à l'ordinaire, donation de bonnes terres situées dans le margraviat d'Autriche. Le monastère d'Altaich en Bavière eut dix charrues sur les bords du Danube, celui de Tegernsée cinq charrues entre les rivières de Piesting et de Triesting; et l'abbaye de Weichenstephan, également en Bavière, devint propriétaire d'une partie de l'île de Sachsengang sur le Danube, d'un bourg dans le Marchfeld, arrosé par le même fleuve, et du canton qui s'étend de là jusqu'à la montagne dite *Hart*.

La paix avec le duc de Pologne et la réconciliation de Henri II avec les princes luxembourgeois avaient enfin procuré à l'Allemagne le repos, après lequel elle soupirait depuis si longtemps. En *Italie* l'autorité de l'Empereur était affermie par ses lieutenants; mais les Sarrasins renouvelaient toujours leurs incursions dans la Sicile, dans la Pouille, dans la Calabre, et se jetèrent enfin sur la Tuscie. La Calabre et la Pouille étaient alors

sous la domination des Grecs. L'empereur Basile avait ordonné au catapan, c'est-à-dire au gouverneur de ces pays, d'exiger de nouveaux tributs et de faire construire de nouvelles forteresses. Mais la rigueur dont le catapan usa dans l'exécution de ces ordres, porta les Calabrois et les peuples de la Pouille à se soulever et à prendre les armes contre les Grecs. Mello, prince de Barri, qui était à la tête des séditieux, secondé par quelques jeunes Normands venus de la terre sainte, remporta quelques avantages sur les Grecs. Mais enfin ces derniers ayant gagné une bataille décisive sur les insurgés, Mello, appuyé par le pape Bénoît VIII, implora le secours de l'empereur Henri, et le détermina à passer en Italie pour arrêter les progrès des Grecs, qui pensaient déjà à assujettir ce pays à leur empire (1022). L'expédition eut un heureux succès. L'empereur Henri battit les Byzantins, leur enleva presque toute la Calabre et en abandonna une partie aux Normands qui avaient servi dans son armée, à condition qu'ils continueraient à faire la guerre aux Grecs, conjointement avec les vassaux de l'Empire. Telle fut l'origine de l'établissement des Normands en Italie. Ce peuple s'étendit bientôt par les conquêtes qu'il fit sur les Grecs, et demeura quelque temps fidèle aux engagements qu'il avait contractés envers l'Empereur. Mais, lorsque dans la suite il survint des démêlés entre les empereurs et les papes, les Normands soutinrent les pontifes romains contre les empereurs d'Allemagne, et s'assurèrent la possession de la Pouille et de la Calabre, après en avoir entièrement chassé les Byzantins. Enfin le comte Roger s'empara de la Sicile et en devint le Roi.

Cependant l'empereur Henri II était retourné en Allemagne. Il fit le tour d'une grande partie de cette contrée, laissant partout des marques de sa justice et de sa générosité. Ses infirmités, causées par les fatigues con-

tinuelles, lui firent sentir que sa fin approchait, quoiqu'il ne fût âgé que de 52 ans. Il mourut en Saxe, le 13 juillet 1024. Son corps fut transporté à Bamberg, sa ville favorite. Les chanoines de cette ville le firent canoniser cent ans après. Son épouse Cunégonde se renferma, après la mort de l'Empereur, dans un monastère; elle repose à Bamberg dans le tombeau de son époux, et fut mise ensuite au nombre des Saintes par le pape Innocent III. On prétend qu'avant sa mort Henri II dit aux parents de son épouse: *Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge*; discours étrange assurément, mais qui doit moins nous surprendre dans la bouche de l'empereur Henri II, s'il est vrai, comme on raconte, qu'à son passage par la Bourgogne en 1014, il voulut se faire moine dans l'abbaye de S. Val, et que ce ne fut que sur les sévères remontrances de l'abbé qu'il se détermina à garder la couronne impériale. Henri II savait allier une piété exemplaire à une politique sans reproche; il fut respecté des étrangers et chéri de ses sujets. Il était d'une bonté d'âme extraordinaire, et on peut dire de lui qu'il soumit plus d'ennemis par sa clémence que par ses victoires. Avec Henri II finit la race des empereurs saxons.

Peu de temps après la mort de l'empereur Henri II, les ducs de Bohème, de Saxe, de Bavière, de Carinthie, de Souabe, de Franconie, de la haute et de la basse Lorraine, et un grand nombre de comtes et autres seigneurs, tant ecclésiastiques que séculiers, se réunirent dans un champ entre Worms et Mayence pour élire un Empereur. Les suffrages de l'assemblée paraissaient partagés entre les deux Conrad de Franconie [1]. Enfin le choix tomba sur *Conrad II* surnommé *le Salique*,

[1]) C'étaient deux cousins germains qui descendaient l'un et l'autre de Guernard (Werner) de Rottenbourg, frère de l'empereur Conrad I.

parce qu'il était né aux bords de la Saale. L'Allemagne se regardait toujours comme le centre de l'Empire, et le titre d'Empereur paraissait confondu avec celui de roi de Germanie. Les Italiens, au contraire, saisissaient toutes les occasions non-seulement pour séparer les deux titres, mais encore pour se soustraire à la domination des princes allemands. Dans cette vue ils offrirent la couronne impériale à Robert, roi de France, et à Hugues son fils, qui les en remercièrent sagement. Sur ce refus les Italiens s'adressèrent au duc d'Aquitaine qui, ayant moins à risquer, accepta la proposition. Mais le pape Jean XIX et l'archevêque de Milan invitèrent Conrad-le-Salique à se rendre en Italie. Avant d'entreprendre le voyage, il fait élire et couronner son fils Henri roi de Germanie. À peine Conrad est-il couronné roi de Lombardie à Milan [1]) et empereur à Rome (1027), qu'il n'y est plus en sûreté. Il repasse en Allemagne et y trouve plusieurs Grands ligués contre lui par le motif suivant. Raoul ou Rodolphe, roi de Bourgogne, se voyant sans postérité, avait institué l'empereur Henri II son héritier (1016). Mais cette disposition resta sans effet, parce que l'Empereur cessa de vivre avant Rodolphe. Alors Conrad-le-Salique, qui se disait l'héritier en qualité de successeur de Henri II, prétendit avoir d'autant plus de droit sur les États de Bourgogne qu'il avait épousé Gisèle, fille de la soeur de Rodolphe et veuve d'Erneste I de Babenberg, duc de Souabe. Le roi de Bourgogne soutenait au contraire que, l'empereur Henri étant décédé avant que la succession fût ouverte, il n'était plus lié par la convention qu'il avait faite avec ce monarque. Cette contestation amena une rupture entre les deux Souverains. Conrad II, voulant faire valoir ses droits par la force, s'empara de la ville de Bâle; et

[1]) Selon quelques auteurs il fut couronné à Monza, où la couronne de fer est gardée.

déjà il était sur le point de pénétrer plus avant dans les États de Bourgogne, lorsque l'accord se rétablit par l'interposition de Gisèle qui engagea son oncle Rodolphe à reconnaître Conrad pour son héritier. Mais cet arrangement fut loin de convenir à Erneste II, duc de Souabe qui, étant fils de Gisèle, princesse de Bourgogne, prétendait avoir sur ce royaume des droits plus fondés que l'empereur son beau-père. Irrité de se voir frustré de ce riche héritage, il se souleva contre l'Empereur qui était en Italie, et fut assez téméraire pour vouloir s'emparer pendant l'absence de ce monarque des États de Bourgogne. Il fut soutenu dans sa révolte par Frédéric, duc de la haute Lorraine, par Conrad le jeune, duc de Franconie, et cousin germain de l'Empereur, et par Guelfe, comte d'Altdorf et de Ravensberg. Erneste s'avança avec ses troupes jusqu'au lac de Constance, dévasta les terres voisines de la ville de Brégenz et chercha à prendre pied ferme près de Zurich. Guelfe attaqua l'évêque d'Augsbourg et se rendit maître de cette ville. Mais ils furent obligés à borner là leurs entreprises. Frédéric de Lorraine mourut avant d'avoir pu rien tenter, et Conrad le jeune abandonna le parti des rebelles. La perte de ces deux alliés, le refus des soldats de combattre plus longtemps contre le chef de l'Empire et surtout le retour de ce Souverain, qui avait rassemblé ses troupes près d'Augsbourg et fait citer les princes ligués devant la Diète à Ulm (1027), abaissèrent enfin l'esprit altier d'Erneste et de ses partisans. Tous se soumirent à l'Empereur. Erneste fut dépouillé de son duché de Souabe et enfermé dans le château de Gibichstein. Guelfe n'obtint sa grâce que sous la condition qu'il dédommagerait entièrement l'évêque d'Augsbourg; et le comte de Kybourg, leur allié, perdit ses châteaux et toutes ses possessions.

Vers la fin de la même année, Brétislas, fils du

duc Udalric de Bohème, vint en Allemagne, pour demander la main de Judith, fille du margrave Henri de Schweinfort, dont on lui avait beaucoup vanté la beauté. Mais il faut croire qu'il n'ait pas obtenu le consentement des parents de la jeune comtesse, puisqu'il l'enleva du couvent où elle avait été placée pour achever son éducation. Il la conduisit en Moravie, où il l'épousa et fit bâtir, sur un rocher près d'Olmütz, un château fort que les eaux et les marais qui l'entouraient rendaient inaccessible. Quelques années après (1030), l'Empereur offrit à Erneste II de lui rendre la liberté et même la Souabe, s'il voulait renoncer à son union avec le comte de Kybourg; mais le duc ayant refusé opiniâtrément d'accepter cette équitable proposition, il fut mis au ban de l'Empire et privé sans retour du duché de Souabe, qui devint le partage d'Herman IV son frère. Erneste, qui s'était échappé de sa prison, se cantonna dans la forêt Noire (*Schwarzwald*) et, renforcé par le comte de Kybourg et d'autres adhérents, il se jeta dans la forteresse de Falkenstein. Ils firent pendant quelque temps des ravages dans les environs de ce château, et pillèrent les voyageurs et les marchands qui traversaient ce canton; mais s'étant ensuite hasardés trop avant, ils furent surpris et attaqués par les troupes impériales, sous les ordres du comte Mangold de Nellenbourg. Erneste se défendit longtemps avec beaucoup de bravoure; enfin il fut vaincu et tué dans le combat (1030).

Peu de temps après, l'Empereur fut obligé de porter son attention sur les contrées orientales de l'Allemagne, et particulièrement sur la Hongrie. Les Bulgares, qui avaient été défaits en 1018 par l'empereur grec Basile, s'étaient retirés dans la Sirmie et dans l'Esclavonie, où ils avaient fixé leur domicile. Mais vers l'année 1024 les Grecs les poursuivirent jusque dans la Sirmie et s'em-

parèrent de ce pays, qui fut incorporé à leur Empire. Un seigneur bulgare, nommé Ochtum, s'avança avec une troupe de sa nation de Widdin jusqu'aux bords du Danube, passa ce fleuve près d'Orsova, et s'établit sur les rives de la Máros et de la Kőrös, d'où il entreprit des courses dans les provinces de Hongrie les plus voisines de son cantonnement, qui furent cruellement désolées. Comme depuis trois ans le roi Étienne était retenu au lit par la goutte, il ne pouvait pas prendre des mesures efficaces pour empêcher ces entreprises. En même temps la Hongrie eut beaucoup à souffrir par les passages continuels des pélerins qui se rendaient en Palestine. Ces voyageurs, reconnaissant mal l'hospitalité prévenante et généreuse qu'ils trouvaient en ce pays, commirent tant d'excès en tout genre, que le roi de Hongrie se vit obligé, malgré lui, de mettre des entraves à ces pérégrinations. Indépendamment de ces contrariétés, Étienne eut encore en 1029, un différend avec l'empereur Conrad II au sujet de la succession de Bavière. Ce duché étant venu à vaquer par la mort de Henri V de Luxembourg, la reine Gisèle le réclama pour son fils Éméric (Henri) en qualité de plus proche parent des ducs bavarois de la Maison de Saxe. Mais, comme l'Empereur investit de ce duché Henri VI, neveu du duc défunt, cette princesse se contenta de revendiquer les biens de famille que son frère Henri II avait déjà possédés en Bavière avant son élévation au trône impérial. Cette dernière réclamation n'ayant pas eu un meilleur résultat que la première, les anciennes animosités se réveillèrent, et l'Autriche devint de nouveau la scène de luttes plus ou moins sérieuses entre les Allemands et les Hongrois. Ces derniers ne se bornèrent pas à faire de fréquentes irruptions sur les terres voisines de la Mur et de l'Erlaf, mais ils rompirent tout commerce avec les peuples de l'Allemagne auxquels ils interdirent même le

passage par la Hongrie. Malgré cette défense, Guernard, évêque de Strasbourg [1]), qui avait été nommé ambassadeur impérial à Constantinople, voulut essayer de traverser la Hongrie, comme étant la seule route pour se rendre à son poste par la voie de terre. À ces fins il manda au roi Étienne qu'il allait en pélerinage à Jérusalem, croyant obtenir par ce moyen la permission de traverser la Hongrie; mais, comme la suite nombreuse qu'il avait avec lui, trahit bientôt en quelle qualité il voyageait, il trouva à son arrivée aux frontières de ce royaume le passage occupé par des soldats hongrois qui lui fermèrent l'entrée dans leur pays. Il fut obligé de prendre la route de Venise où il s'embarqua pour le lieu de sa destination. Ces actes hostiles, et surtout l'affront fait à son ambassade, aigrirent tellement l'empereur Conrad qu'il déclara la guerre au roi de Hongrie. L'armée germanique, commandée par le margrave Albert d'Autriche, entra en 1030 sur le territoire ennemi et franchit les rivières de Fischa et de Leitha, tandis qu'un corps de Bohèmes et de Moraves, sous les ordres de Brétislas, fils d'Udalric, duc de Bohème, s'avançait au delà de la Morave jusqu'à la Gran. Les Hongrois s'enfuirent partout sans livrer bataille. Mais, comme dans leur fuite ils dévastèrent et détruisirent leur propre pays pour ôter à leurs ennemis les moyens de se procurer des subsistances, les troupes impériales ne purent pénétrer plus avant dans la Hongrie, faute de vivres; et elles se retirèrent sans avoir effectué rien d'important. On croit que le prince Henri, fils de l'empereur Conrad II donna, à l'insu de son père, l'ordre aux troupes allemandes d'évacuer la Hongrie, parce qu'il désapprouvait la guerre contre un Souverain qui avait

[1]) Ce prélat, issu d'Étichon I, duc en Alemanie, bâtit conjointement avec son frère Ratbod ou Ratboton le château de *Habsbourg*, berceau des comtes de ce nom.

si bien mérité de l'Église. L'année suivante, la paix fut rétablie entre l'Empereur et le roi Étienne, qui s'engagea de nouveau à donner un sauf-conduit aux voyageurs qui passeraient par ses États pour se rendre dans la terre sainte. L'armée hongroise, qui avait servi à couvrir les frontières du côté de l'Autriche, fut employée alors à reconquérir les cantons dont le boyard Ochtum s'était emparé. Celui-ci fut défait et tué, et ses adhérents furent en partie dispersés, et les autres réduits à se soumettre aux vainqueurs.

L'Empereur, débarrassé de cette guerre, en commença une autre contre Micislas II, fils de Boleslas-Chrobri, duc de Pologne. Ce dernier prince avait rompu, après la mort de l'empereur Henri II, les liens qui l'unissaient à l'Empire germanique, et s'était fait couronner 1025 roi de Pologne; il mourut encore la même année. Dans son testament il avait partagé ses États entre ses deux fils, Micislas et Othon; mais le premier de ces princes ravit à son frère, qui était dévoué à l'Empereur, l'héritage paternel, le chassa du pays, persista à vouloir faire de la Pologne un royaume indépendant de l'Allemagne, et fit en outre la guerre aux Slaves et aux Saxons ses voisins. Pour réprimer ces agressions et soumettre de nouveau la Pologne à la suzeraineté de l'Empire, Conrad II marcha en personne contre Micislas. Il passa l'Elbe en 1029; mais les mauvais chemins qu'il trouva au delà de ce fleuve, l'empêchèrent de gagner beaucoup de terrain. Il fut même obligé de lever le siège de Bautzen et de se retirer en Saxe, après avoir perdu beaucoup de monde dans les forêts impraticables et les marais dont le pays était couvert. Dans cette expédition le duc Udalric de Bohème soutint l'Empereur en Lusace. Un deuxième corps de troupes bohèmes sous la conduite du prince Brétislas enleva, après plusieurs combats sanglants, la Moravie

aux Polonais, en quoi il fut aidé par les habitants du pays qui avaient de l'éloignement pour la domination polonaise. Cette province fut de nouveau réunie à la Bohème dont elle était détachée depuis trente ans (999). Udalric, pour récompenser Brétislas du courage qu'il avait montré, lui confia l'administration de la Moravie. Mais la bonne union qui régnait entre père et fils fut troublée peu de temps après par la différence de leurs opinions politiques. Brétislas, peu satisfait de son titre de gouverneur de la Moravie, était parvenu à se faire confirmer par l'Empereur dans la possession indépendante de ce pays; en retour il avait assisté ce monarque dans la campagne qu'il fit en Hongrie (1030). Udalric, au contraire, qui était un ami zélé du roi Étienne, fut si mécontent de cette guerre que dès ce moment il se déclara l'ennemi de l'Empire. En conséquence il fit cause commune avec Micislas II, et l'aida à ruiner et à dévaster les pays entre l'Elbe et la Saale; car les guerres d'alors n'étaient que des ravages. En automne 1031, Conrad II combattit le duc de Pologne avec succès. Il se rendit maître de la Lusace, et vainquit Micislas qui se réfugia en Bohème auprès d'Udalric son allié. L'Empereur plaça alors le prince Othon sur le trône de Pologne. En retour le nouveau duc prêta le serment de fidélité, comme vassal de l'Empire. Othon ayant été assassiné peu de temps après (1032) par ses propres sujets, Micislas son frère, devenu plus humble par le malheur, se soumit à l'Empereur, et renonça au titre royal qu'il s'était arrogé. Il se rendit à Mersebourg pour faire hommage à l'Empereur. Ce Souverain le confirma dans le duché de Pologne à condition qu'il lui payerait un tribut annuel de cinq cents marcs d'argent. Udalric de Bohème, qui avait été cité devant la Diète de Mersebourg, n'ayant comparu qu'à celle qui fut tenue l'année suivante (1032) à Wirben, fut

condamné par l'assemblée des princes au bannissement, comme criminel de lèze-majesté, et comme convaincu d'avoir même attenté à la vie du chef de l'Empire. Mais le monarque se contenta de le tenir enfermé, et ne lui accorda 1034 la liberté qu'à condition qu'il céderait la moitié de la Bohème à son frère Jaromir. À peine Udalric se vit-il libre, qu'il refusa de remplir sa promesse. Il fit même crever les yeux à son malheureux frère, ôta à Brétislas le gouvernement de la Moravie et l'exila de ses États. Ce prince se réfugia auprès de Henri, roi de Germanie et duc de Bavière, qui entra en Bohème à la tête d'une bonne armée et réconcilia Udalric avec son fils, qui fut réintégré dans son gouvernement.

Cependant Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne, étant mort, son neveu Odon, comte de Champagne, qui prétendait être l'héritier de ce royaume, s'était mis en possession d'une grande partie des États du roi défunt et avait même déjà occupé la ville de Vienne, capitale de la Bourgogne. Ce nonobstant, l'empereur Conrad II fut élu et couronné roi de Bourgogne à Péterlingue, l'an 1033. Mais la rigueur de la saison rendit inutiles toutes les tentatives qu'il fit pour enlever Murten et Neufchâtel. À Zurich il reçut l'hommage de plusieurs Grands du royaume de Bourgogne. L'année suivante, il pénétra par la haute Bourgogne jusqu'aux portes de Genève; et, soutenu par une armée italienne que lui amenèrent le margrave Boniface d'Étrurie et Héribert, archevêque de Milan, il se rendit maître de la susdite ville. Pour mieux s'affermir dans la possession de son nouveau royaume, Conrad II convoqua à Genève une assemblée solennelle, où les États et les principaux vassaux lui prêtèrent serment comme à leur légitime Souverain. C'est ainsi que le beau royaume de Bourgogne ou d'Arles fut uni à l'Empire germanique [1]).

[1]) Ce royaume comprenait alors la Provence, le Dauphiné, la Bresse, la

Après l'expédition en Bourgogne, Conrad II se vit obligé d'en entreprendre une autre contre les Slaves qui faisaient des irruptions sur le territoire de l'Empire. Ses armes eurent un tel succès, qu'il força ces barbares à demander la paix et à se rendre de nouveau tributaires de l'Empire.

Conrad, ayant pourvu à la sûreté de l'Allemagne, passa une seconde fois les Alpes, pour apaiser les troubles qui s'étaient élevés en Lombardie entre la Noblesse et le peuple. Cette discorde, qui avait pris naissance à Milan, s'étant ensuite communiquée aux autres villes, avait enfin allumé une guerre civile. L'archevêque Héribert et quelques autres prélats, jugeant la conjoncture favorable pour augmenter leur puissance et leurs richesses en abaissant les Grands, embrassèrent le parti du peuple. L'Empereur chercha d'abord à concilier les esprits par la voie de la douceur. Mais tous les efforts qu'il fit pour y parvenir furent inutiles, et les Milanais, excités par leur archevêque, se rebellèrent ouvertement contre l'Empereur. Ce prince, indigné de la conduite d'Héribert, le fit déposer dans un synode et donna l'archevêché de Milan à Ambroise son aumônier. Mais Héribert, bravant la colère du monarque, prit de si bonnes mesures de défense que l'Empereur, qui n'avait que peu de troupes avec lui, n'osa entreprendre de forcer Milan. Il remit à un autre temps à se venger de cette ville séditieuse, et partit pour Rome qui n'était pas plus tranquille que la Lombardie. Le pape Bénoît IX, s'étant attiré la haine des principaux seigneurs romains, avait été contraint de s'éloigner de sa capitale. Dans sa disgrâce il eut recours à l'Empereur, qui le rétablit sur son Siège et fit tout rentrer dans l'ordre à Rome. De là il se rendit à Capoue et destitua le prince Pandolphe

Franche-Comté, une grande partie de la Suisse, la Savoye, le pays de Vaud et le Valois.

qui avait refusé d'indemniser, conformément aux ordres de l'Empereur, le monastère du Mont-Cassin auquel il avait porté préjudice. Pendant son séjour en Italie, Conrad II y introduisit un système féodal, qui doit être considéré comme la base de toutes les ordonnances qu'on fit depuis relativement aux fiefs. Ce prince mit aussi fin aux querelles qui étaient survenues entre les Apuliens et les Normands. Ces derniers, ayant été renforcés par de nouvelles troupes de leurs compatriotes français, se signalèrent, sous la conduite de Rainaud, dans les guerres que se firent les princes de la basse Italie. Dès l'an 1035 ils choisirent pour chefs les douze fils de Tancrède d'Hauteville, dont quelques-uns régirent, en qualité de comtes indépendants, les possessions normandes autour d'Aversa, et cherchèrent constamment à étendre de plus en plus leur domination, aux dépens de leurs voisins.

L'Empereur, après avoir rétabli son autorité dans la basse Italie, retourna en Lombardie, afin d'y prendre, avant son départ pour l'Allemagne, les mesures nécessaires à la réduction de Milan et des rebelles. Son armée avait infiniment souffert par la chaleur extraordinaire de la saison et par les maladies épidémiques qui régnaient à Rome. Cette contagion avait non-seulement moissonné une grande partie des troupes impériales, mais elle avait aussi emporté plusieurs chefs et autres personnes de distinction. De ce nombre étaient l'impératrice Gisèle, sa belle-fille Cunehilde, reine de Germanie, Ottocare III, margrave de Styrie, et Herman IV, duc de Souabe et beau-frère de l'Empereur [1]). Herman ne laissant pas d'héritier, Conrad donna son duché à son fils Henri qui était déjà duc de Bavière et de Franconie.

L'Empereur, étant de retour en Allemagne, se ren-

[1]) Avec Herman IV, mort en 1038, s'éteignit la ligne babenbergeoise ou bambergeoise de Souabe.

dit quelque temps après à Soleure, où il fit couronner son fils Henri roi de Bourgogne. Ce royaume était aussi troublé par les guerres particulières que se faisaient les Grands du pays et par les excès que de mauvaises gens y commettaient. Conrad, pour mettre un terme à ces désordres, fit publier la loi appelée la *Trève du Seigneur*, qui défendait, sous peine d'être excommunié et mis au ban de l'Empire, les combats particuliers depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin [1]). Ensuite il visita plusieurs provinces de l'Empire, y rendit la justice et laissa partout des marques de sa libéralité et de sa bienveillance. Étant arrivé à Utrecht, il fut attaqué d'une maladie qui le mit au tombeau, le 4 juin de 1039. Son corps fut transporté à Spire, où il repose dans la cathédrale qu'il y avait fait construire. Ce prince mérite d'être placé parmi les plus illustres empereurs d'Allemagne. Il était bon, juste, généreux, ferme, courageux et animé d'un zèle infatigable pour le bien de l'Empire. C'est à lui qu'il faut principalement attribuer la succession héréditaire introduite dans les fiefs de l'Empire germanique.

Après la mort de Conrad II, son fils *Henri III*, âgé de vingt-deux ans, qui était déjà roi de Germanie, fut reconnu Empereur par tout l'Empire. Son premier soin fut de concerter avec les princes d'Allemagne les mesures à prendre pour apaiser les troubles à Milan. On convint de faire partir promptement une armée pour la Lombardie; mais avant qu'elle se mit en marche, l'archevêque Héribert, prévoyant les suites funestes qu'aurait pour lui cette expédition, vint trouver l'Empereur à Ingelheim, pour lui demander pardon de sa désobéissance et l'assurer de sa fidélité et de celle des Milanais. La plupart des Italiens reconnurent Henri III pour leur roi. C'était déjà alors

[1]) On sait que Jésus-Christ a consacré ces quatre jours pour les derniers mystères de sa vie.

l'usage que les rois de Germanie, dès qu'ils étaient revêtus de cette dignité, prenaient aussi la qualité de roi d'Italie. Le titre d'Empereur était le seul qu'ils ne pouvaient porter qu'après avoir été couronnés de la main du pape.

Depuis l'époque où Henri III avait rétabli l'accord entre Udalric et son fils jusqu'en 1037, il ne se passa rien d'important en Bohême. Vers la fin de cette année, le duc Udalric mourut. Après ses funérailles, le prince Jaromir, qui s'était fait transporter de sa prison de Lissa à Prague, plaça lui-même *Brétislas* son neveu sur le trône, en présence du peuple et des Grands du pays. Micislas II, fils de Boleslas-Chrobri, duc de Pologne, avait précédé Udalric au tombeau. Comme son fils Casimir était encore trop jeune pour gouverner, Richsa sa mère administra provisoirement les affaires de l'État. Mais sa prédilection pour les Allemands, à qui elle conférait les meilleurs emplois, et les taxes énormes qu'elle extorquait à toutes les classes de la nation, indignèrent tellement les Polonais qu'ils se revoltèrent ouvertement. Richsa n'eut, pour se soustraire à la vengeance publique, d'autre moyen que de s'enfuir en Saxe avec son fils. Cet événement fit naître une guerre civile en Pologne. Les Grands se disputèrent, les armes à la main, le trône vacant et firent couler des flots de sang pour s'en frayer le chemin. Dans cet état de choses le duc Brétislas, voulant à la fois se venger des entreprises faites par les Polonais contre la Bohême et la Moravie, et faire valoir les droits de ses prédécesseurs sur la Pologne, résolut d'envahir ce pays. Il rassembla en conséquence une armée nombreuse et la conduisit bientôt en Pologne (1038), où il mit tout à feu et à sang. Comme les Polonais ne s'attendaient pas à cette irruption et qu'en outre ils se faisaient entr'eux une guerre à outrance, les Bohêmes

s'emparèrent sans beaucoup de peine des châteaux, des villes et même des forteresses. Breslau et Cracovie tombèrent aussi en leur pouvoir. Brétislas continua sa marche jusqu'à Gnèse et se rendit maître de cette ville, qui seule lui opposa une vigoureuse résistance. Les Bohèmes, ayant appris que S. Adalbert, ancien évêque de Prague, reposait dans l'église de cette ville, y entrèrent par force, enlevèrent le corps de ce martyre, et retournèrent avec ce dépôt précieux et plus de cent chariots chargés d'un riche butin dans leur pays. L'armée bohème revint à Prague vers la fin du mois d'août 1038, et Brétislas y fut reçu avec allégresse par les habitants de la capitale.

Les Polonais, désolés de l'état misérable où l'invasion ennemie et leur propre fureur avaient réduit leur patrie, reconnurent enfin que l'interrègne seul était la source de tous leurs malheurs. Ils s'empressèrent par conséquent de rappeler leur prince Casimir, qui dans l'intervalle s'était fait religieux dans le monastère de Clugny en France, et le placèrent sur le trône avec l'approbation du pape Bénoît IX qui le releva de ses voeux. En même temps l'évêque Étienne de Gnèse porta plainte à Rome au sujet des violences commises par les Bohèmes dans les différentes parties de la Pologne; le souverain pontife enjoignit au duc Brétislas de restituer, sous peine d'excommunication, tous les effets enlevés aux Polonais, et de venir ensuite se justifier à Rome des accusations portées contre lui. Mais le duc de Bohème envoya, de son côté, à Bénoît IX des ambassadeurs qui plaidèrent si bien la cause de leur maître, qu'ils parvinrent à faire mitiger la sentence prononcée contre lui. Le pape se contenta d'exiger que Brétislas, en réparation du dommage qu'il avait fait aux Polonais, fondât une riche prévôté en Bohème. En conformité de cet arrêt, Bré-

tislas fit construire une église collégiale à Bunslau, en l'honneur de S. Venceslas. Les Polonais, peu satisfaits de cette décision du pape, sollicitèrent aussi l'intervention de Henri, roi de Germanie, dans cette affaire. Ce prince ordonna au duc de Bohème d'indemniser les Polonais des pertes qu'il leur avait causées, et le fit ajourner devant le tribunal de l'Empire pour rendre compte de sa conduite. Il lui rappela en même temps le tribut que les ducs de Bohème étaient tenues de payer à l'Empire germanique, le menaçant d'employer la force s'il refusait d'obéir. Brétislas ne comparut pas en personne; il envoya son fils Spitignev, pour déclarer au Roi, qu'il n'avait aucunement l'intention de refuser le payement du tribut usité, mais que du reste les Bohèmes étaient résolus à périr plutôt que de se dessaisir de ce qu'ils avaient conquis par leur valeur. Henri s'offensa tellement de cette réponse qu'il retint le prince Spitignev comme ôtage et rassembla sur-le-champ deux corps d'armée, dont le premier se réunit près de Cham en Bavière, sur les frontières de la Bohème, et l'autre près de Dohna en Misnie. Brétislas, qui de son côté se disposait à une vigoureuse résistance, posta son armée derrière la forêt de Bohème. Le roi Henri, qui commandait en personne la première division des troupes germaniques, franchit au mois d'août 1040 les limites de la Bohème. Le margrave Othon de Schweinfort pénétra avec l'avant-garde dans la forêt de Bohème, afin de reconnaître la position de l'ennemi. Mais il fut surpris par les Bohèmes et obligé de se retirer. Le lendemain toutes les forces royales se portèrent en avant. Comme les deux armées vinrent à se choquer près de Tauss, il s'ensuivit une bataille générale dans laquelle les Bohèmes furent victorieux. Les Allemands essuyèrent une perte considérable tant en morts et blessés qu'en prisonniers; leur roi Henri même ne trouva son salut que dans la fuite.

Le corps de Saxons, sous les ordres de l'archevêque Bardon de Mayence et d'Eccard II, margrave de Misnie, était entré en Bohême par Chlumecz, et avait ravagé toute la contrée située aux environs de la rivière de Bilin. Mais la défaite du roi Henri et l'approche d'une armée bohème engagèrent les Saxons à évacuer la Bohème et à regagner leurs foyers. L'hiver suivant, Brétislas renvoya les prisonniers allemands dans leur patrie, et le prince Spitignev fut échangé contre les Allemands de distinction qui étaient tombés au pouvoir des Bohèmes à la journée de Tauss.

Le roi de Germanie, moins intimidé qu'humilié par les revers qu'il venait d'essuyer, ne pensa qu'à effacer la honte de la première campagne. En conséquence, dès l'année suivante il entra avec une nouvelle armée, du côté de la Bavière, dans la Bohème, tandis qu'un autre corps, sous la conduite des mêmes Généraux qui l'avaient commandé l'année précédente, y pénétrait du côté de la Misnie. Cette fois-ci les armes germaniques furent partout heureuses. Quoique les défilés du pays fussent occupés et très-bien défendus par les Bohèmes et par les troupes auxiliaires de Hongrie, les Allemands parvinrent à les enfoncer et à se frayer un passage jusqu'à la Moldave près de Prague où les forces royales se réunirent. Le duc Brétislas, n'ayant plus le temps de concentrer ses troupes réparties sur différents points pour la défense des frontières fort étendues de la Bohème, se vit réduit à demander la paix. Elle ne lui fut accordée qu'à condition qu'il payerait le tribut arriéré, montant pour trois années à 1500 marcs, et qu'il fournirait des auxiliaires au Roi, aussi souvent qu'il en serait requis. Après la conclusion du traité, Henri III évacua la Bohème. Brétislas se rendit en 1044 à Ratisbonne, où il fit hommage au chef de l'Empire, lui jura obéissance et fidélité, et donna des ôtages pour garantie

de ses engagements. Les difficultés avec la Pologne furent également aplanies. Le duc de Bohème resta en possession des conquêtes qu'il avait faites dans la dernière guerre contre les Polonais, notamment d'une grande partie de la *Silésie* actuelle. Conformément au traité de paix, les Bohèmes combattirent depuis lors comme auxiliaires dans toutes les guerres où Henri III fut engagé, et particulièrement dans celles contre les Hongrois.

À cette époque, les Allemands entrèrent avec la Hongrie dans des rapports qui mirent pour quelques années ce royaume sous la dépendance de l'Empire germanique. Le roi Étienne I, dont le nom révéré de toute la chrétienté est encore cher à la nation hongroise, était descendu au tombeau, le 15 août 1038. Son fils Éméric, duc de la Russie rouge, lui ayant été enlevé par une mort prématurée (1031), il avait désigné pour son successeur *Pierre*, fils de sa soeur Adèle et d'Othon d'Urséole, doge de Venise, au préjudice des autres princes de la race arpadienne qui avaient incontestablement plus de droit que lui au trône de Hongrie. Pierre, homme altier, plein de vices et sans talents, commença son règne par exercer les plus cruelles persécutions contre les membres de sa propre famille. L'ingrat fit même emprisonner la reine Gisèle à qui il était principalement redevable de la couronne. Une émeute rendit la liberté à cette princesse infortunée. Elle se retira dans une maison religieuse à Passau, où elle mourut, l'an 1042. Pour priver les princes Leventa, André et Béla, fils de Ladislas-le-Chauve, cousin d'Étienne I, qui s'étaient expatriés, de l'asile qu'ils avaient trouvé en Bohème, il contracta une alliance avec Brétislas. Les trois princes se réfugièrent alors en Pologne. Béla y obtint avec la main de Richsa, soeur du duc Casimir, le gouvernement du duché de Poméranie, en récompense de la valeur et de la sagesse

avec laquelle il avait commandé l'armée polonaise lorsqu'elle reconquit ce pays qui s'était soustrait à la domination des Polonais. Ce fut en suite de l'alliance que Pierre avait conclue avec le duc de Bohême qu'il envoya 1040 à ce dernier des troupes auxiliaires dans la guerre qu'il eut à soutenir contre Henri III. Au commencement de la campagne suivante (1041), Pierre avait franchi avec un corps d'armée les frontières de l'Autriche, et s'était avancé à travers ce pays jusqu'en Bavière, dans la vue d'opérer une diversion en faveur de Brétislas son allié. Mais cet éloignement de la Hongrie lui fut très-funeste; car à peine eut-il quitté ce royaume, que le clergé et les Grands du pays, qui s'étaient assemblés à Albe-Royale, le déclarèrent déchu du trône, et y placèrent le palatin *Samuel Aba*, époux de la troisième soeur d'Étienne I. La haine des Hongrois contre Pierre provenait principalement de ce qu'il avait aboli les anciens usages du pays, tournait en ridicule les vieux préjugés, conférait les premières charges de la Cour et de l'État à des Allemands et à ses compatriotes vénitiens, et formait son armée de mercénaires allemands. Sa prédilection pour tout ce qui était allemand était telle, qu'il trahit plus d'une fois l'intention de transformer la Hongrie en un royaume dépendant de l'Empire germanique, et de faire de la nation magyare la dernière classe des peuples soumis à la domination allemande. Aussi ne l'appelait-on en Hongrie que *Pierre l'allemand*. Le roi détrôné se retira en Autriche auprès du margrave Albert, époux de Frowitza sa soeur, et sollicita son appui. Quoique ce prince eût grand sujet de se plaindre de Pierre, qui avait violé le territoire autrichien dans la dernière guerre bohême, il reçut néanmoins son beau-frère avec cordialité, et lui promit même ses bons offices pour lui procurer le [illegible] du roi Henri. Effectivement le margrave plaida

si bien la cause du prince hongrois auprès du chef de l'Empire, que ce monarque pardonna non-seulement à Pierre son alliance avec les Bohèmes rebelles, mais se déclara encore ouvertement pour lui. Samuel, persuadé qu'une lutte avec les Allemands était inévitable, et irrité d'ailleurs de ce que le margrave Albert avait donné asile à son rival, résolut de les prévenir. Par conséquent il leur déclara lui-même la guerre. Au printemps 1042, Samuel Aba envahit l'Autriche avec une armée nombreuse. Il l'avait divisée en trois colonnes, afin de ravager d'autant plus tôt le pays. La première colonne s'avança sur la rive septentrionale du Danube. Mais le margrave Albert et son fils Léopold, s'étant mis à la tête de leurs troupes, marchèrent à la rencontre de l'ennemi et, l'ayant vivement attaqué, ils le culbutèrent et le firent rétrograder jusqu'au delà de la Morave. Le troisième corps de Hongrois, qui avait pénétré dans la Styrie, fut totalement défait près de Pettau par Geoffroi, comte de la Marche de Carniole, et par le comte Ottocare III de Styrie (Steyer). Quant à la seconde division de l'armée hongroise, qui avait dirigé sa marche le long de la rive méridionale du Danube, elle surprit pendant la nuit la ville de Tuln et, après l'avoir livrée au pillage, elle y mit le feu. Ensuite les Hongrois s'avancèrent jusqu'aux bords de la Trase et ravagèrent tous les cantons par où ils passaient. Enfin ils retournèrent dans leur pays, emmenant avec eux une grande quantité de prisonniers, de bestiaux et tous les objets qu'ils avaient pu enlever. Le roi Henri, voulant punir Samuel Aba pour avoir provoqué la guerre et dévasté l'Autriche, résolut de marcher en personne contre les Hongrois. A ces fins il se rendit, au commencement de l'été (1042), à *Fabiana* (Vienne), pour y attendre l'arrivée de ses troupes, et régler avec le margrave Albert les opérations de la cam-

pagne qu'il se proposait d'ouvrir contre les Hongrois. Lorsque l'armée fut réunie, il pénétra, l'automme suivant, dans la Hongrie (1043). Il fut soutenu par les princes autrichiens Albert et Léopold, ainsi que par les troupes auxiliaires que lui avait envoyées le duc Brétislas de Bohème, qui était alors entièrement réconcilié avec le chef de l'Empire. Les Allemands s'emparèrent de Hainbourg, de Presbourg et de plusieurs autres villes ennemies; ils défirent les Hongrois en deux combats, dans lesquels le margrave Albert et surtout son fils Léopold cueillirent les plus beaux lauriers. Comme Samuel s'était enfui au fond de la Hongrie et que les peuples de ce pays ne voulaient à aucun prix accepter Pierre pour roi, Henri III donna la couronne de ce royaume à Bucna, autre parent d'Étienne I, et repartit ensuite avec ses troupes pour l'Allemagne, à cause de l'approche de la mauvaise saison. Le nouveau roi ne jouit pas longtemps de sa dignité; car à peine Aba eut-il appris le départ de l'armée germanique qu'il chassa Bucna et remonta sur le trône. Mais ne se dissimulant point qu'il lui serait difficile de s'y maintenir tant qu'il avait le roi Henri pour ennemi, il chercha à le réconcilier au moyen des présents qu'il lui fit offrir par une ambassade à la Diète de Goslar, l'an 1043. Il est probable que Henri III qui, d'ailleurs peu disposé à continuer la guerre contre les Hongrois, aurait fini par accorder à Samuel la paix qu'il demandait, si Pierre ne l'avait sollicité avec toutes les instances possibles de ne pas abandonner sa cause, en quoi il fut fortement appuyé par son beau-frère, le margrave d'Autriche qui jouissait d'un grand crédit auprès du roi Henri. Les ambassadeurs hongrois se virent par conséquent obligés de partir sans avoir atteint le but de leur mission. Ils furent bientôt suivis par l'armée royale. Mais avant qu'elle fût arrivée aux frontières de la Hongrie, Samuel avait déjà envahi

l'Autriche, tant pour tenir les Allemands éloignés de ses États que pour se venger du margrave Albert qui prenait si chaudement le parti de Pierre son rival. Cette irruption ne fut funeste qu'à Samuel lui-même; car le margrave Albert et son fils Léopold le reçurent avec tant de bravoure, que les Hongrois, après avoir essuyé une défaite totale, furent non-seulement chassés de l'Autriche, mais encore poursuivis bien loin sur leur propre territoire. Henri III, voulant terminer d'une manière ou de l'autre les affaires de Hongrie, conduisit son armée sur les bords de la Raab. Il se disposait à passer ce fleuve, lorsque Samuel Aba, craignant de perdre une seconde fois la couronne, promit au roi Henri d'accepter la paix sous toutes les conditions qu'il plairait à ce monarque de lui prescrire. Henri fit d'abord des difficultés. Mais, Samuel s'étant engagé à lui céder entièrement la partie de la Pannonie depuis le mont Cétique (Kahlenberg) jusqu'à la Leytha que le margrave Albert avait déjà conquise, et à rendre en outre tous les prisonniers allemands, le Roi consentit enfin à lui accorder la paix. Les Hongrois donnèrent des ôtages, apportèrent des présents à Henri III et au margrave Albert, et leur remirent le territoire dont la cession avait été stipulée par le traité. Ce pays eut au commencement un margrave particulier qui s'appelait Sigéfroi; mais peu après il fut incorporé au margraviat d'Autriche. En retour, Samuel Aba resta en possession du trône de Hongrie.

Les hauts faits, par lesquels le margrave d'Autriche et son fils s'étaient signalés dans cette guerre, leur acquirent des surnoms honorables et de beaux privilèges. Albert I fut appelé *le Victorieux* et Léopold II le *Preux-Chevalier*. Henri III, considérant le margraviat d'Autriche comme le boulevard de l'Allemagne contre les entreprises que pourraient faire dans la suite les Hongrois, et

voulant en même temps récompenser les services importants que les princes autrichiens avaient rendus à la Germanie, érigea, dans une Diète tenue à Ingelheim, l'an 1043, ce margraviat en fief de l'Empire du premier rang. Quelques mois après la conclusion de la paix, Léopold d'Autriche suivit le Roi à Ingelheim pour assister au mariage de ce monarque avec Agnès, fille de Guillaume, comte de Poitou, dont les noces furent célébrées avec la plus grande pompe dans cette ville. Henri III traita le prince autrichien avec une attention distinguée; pour lui prouver qu'il savait justement apprécier ses mérites, il le nomma successeur d'Albert au margraviat d'Autriche. C'était une faveur presque sans exemple jusqu'alors. Malheureusement Léopold ne jouit pas longtemps des honneurs qu'on lui avait décernés; il mourut encore dans le cours de la même année, n'étant âgé que de 21 ans. Ce jeune héros fut généralement regretté. Tous les écrivains parlent de lui avec enthousiasme. Il n'avait point d'égal en courage, en intrépidité; son caractère était excellent, et sa figure d'une beauté ravissante. Herman de Véringes loue sa piété; Othon de Frisingue l'appelle *le fléau des Hongrois*; et en effet les défaites de ces derniers furent plutôt son ouvrage que celui de son père. C'est principalement à lui que l'Autriche doit et son agrandissement jusqu'à la Leytha et son érection en fief de l'Empire germanique. Cependant la Hongrie, en changeant de maître, n'avait fait que changer de tyran. Samuel Aba, non moins arbitraire et cruel que Pierre, avilissait comme son prédécesseur les magnats ou seigneurs du royaume, et attentait chaque jour à leurs privilèges. La conduite révoltante de ce prince, le penchant décidé qu'il montrait pour le culte idolâtrique, son peu d'exactitude à remplir quelques-unes des conditions stipulées par le traité de paix, enfin les courses que les troupes faisaient continuellement sur le territoire autrichien,

furent cause que le roi Henri parut, en 1044, pour la troisième fois avec son armée aux frontières de la Hongrie, et pénétra par Oedenbourg dans ce royaume. Les deux armées ennemies se trouvèrent en face sur les bords de la Raab. Samuel était posté avec toutes ses forces sur la rive droite de ce fleuve. Henri III et le margrave Albert en effectuèrent le passage à la vue de l'ennemi, qui leur était fort supérieur en nombre. Les deux partis en vinrent aux prises, le 5 juillet 1044, dans la plaine de Menfö non loin de la Raab. La victoire fut longtemps indécise. Les Hongrois combattirent avec le plus grand courage; et le nom de *tombeau des Allemands* que porte encore aujourd'hui l'endroit où se livra cette bataille, prouve que la perte de ces derniers doit avoir été trés-considérable. Mais la bravoure et la contenance ferme du margrave Albert qui, au milieu des plus grands dangers, montra un sangfroid et une présence d'esprit admirable, forcèrent enfin la fortune à se déclarer pour lui. La défaite de l'ennemi fut totale. Aba s'enfuit vers le fleuve Tibisque (Teisse), et les Hongrois vinrent en foule se soumettre et jurèrent fidélité et obéissance au roi Henri. Mais ce monarque, au lieu de s'approprier le royaume conquis, comme il le pouvait, rétablit généreusement Pierre sur le trône. Ce prince fut couronné de nouveau dans l'église cathédrale d'Albe-Royale, en présence du roi de Germanie, et déclara par un acte en due forme, pour lui et ses successeurs, qu'il tenait le royaume de Hongrie en fief de l'Empire. Henri III lui enjoignit de régir son royaume d'après les droits et statuts de l'Allemagne, et laissa des troupes en Hongrie pour le défendre et protéger. Samuel fut poursuivi, atteint dans la fuite et décapité. En 1045 Henri III fit un nouveau voyage en Hongrie pour raffermir encore davantage la paix et la tranquillité dans ce pays. Pierre lui renouvela, au nom de son peuple, le

serment de fidélité et s'obligea même à lui payer un tribut annuel.

Dès l'année suivante, cette union de la Hongrie avec l'Allemagne fut rompue d'une manière violente. Pierre, que l'école de l'adversité n'avait pas rendu plus sage, n'eut pas plutôt recouvré son royaume qu'il fit paraître pour les Allemands cette même partialité qui lui avait déjà une fois aliéné l'affection de ses sujets. Il persécuta en même temps les nobles qui avaient contribué à sa détrônisation, ou qui depuis son retour étaient secrètement ligués contre lui. Ces derniers furent torturés, privés de la vue ou exécutés. Il accabla en outre le peuple d'impôts, et encourut par là encore davantage la haine publique. Les mécontents se réunirent en grand nombre près de Czanad, et appelèrent en Hongrie les princes *André* et *Leventa*, qui se trouvaient alors à Kiev. André avait plusieurs fois commandé les armées du grand duc Jaromir contre les Petchenègues et autres voisins dangereux, et obtenu pour récompense de ses services la main d'Anastasie, fille du prince russe. Les deux frères signalèrent imprudemment leur rentrée en Hongrie par la publication d'un édit de tolérance dont le sens obscur, à dessein malinterprêté par le peuple, souleva les adhérents du paganisme contre les ministres de l'Église chrétienne et contre les receveurs des nouveaux impôts. Le roi Pierre s'enfuit; les soldats d'André l'atteignirent près de Wieselbourg sur les confins de l'Autriche, et lui crevèrent les yeux. Il mourut probablement peu après en prison à Albe-Royale [1]). On fit souffrir aux Chrétiens les plus cruelles persécutions, on brûla les églises et on fit mourir un grand nombre d'évêques et de prélats; parmi ces martyrs se

[1]) Selon d'autres rapports, ce prince traina encore longtemps sa triste existence, et épousa même pendant sa captivité Judith, veuve du duc Brétislas de Bohème.

trouvait S. Gérard, à qui on ordonna de se précipiter du haut d'un rocher baigné par le Danube.

André fut couronné, l'an 1047, pendant que Henri III était encore en *Italie*. Ce monarque avait entrepris le voyage au delà des Alpes bien moins pour recevoir la couronne impériale que pour apaiser les troubles violents qui agitaient Rome et le Siège apostolique. Le pape Bénoît IX, issu des comtes de Toscanelle, qui, par sa conduite peu digne du chef suprême de l'Église, s'était rendu odieux aux Romains, avait été chassé de la Chaire de S. Pierre. L'évêque de Sabine, ayant gagné par ses largesses les suffrages des factieux, fut élevé au trône pontifical sous le nom de Silvestre III. Mais Bénoît IX, dont le parti s'était fortifié pendant son absence, reparut à Rome, s'empara du palais et de l'église de Latran, et contraignit l'antipape Silvestre à se retirer au vatican. Cependant, comme il avait peu d'espoir de se maintenir, il prit le parti de céder le pontificat à Jean Gratien, archiprêtre de Rome, moyennant une rente annuelle que ce prélat s'obligea à lui payer, ne se réservant qu'une partie du palais de Latran pour sa résidence. Jean prit le nom du Grégoire VI. Mais Bénoît IX, s'étant bientôt repenti de son abdication, reprit le pontificat; et Grégoire chassé du Latran, se retira à la Rotonde. C'est ainsi que l'Église se voyait déchirée par les factions de trois papes, et l'autorité de l'empereur seule pouvait mettre un terme à tant de désordres. Henri III, ayant passé en Italie, convoqua un synode à Sutri près de Rome. Grégoire VI s'y rendit dans l'espérance qu'on déposerait les antipapes Bénoît et Silvestre, et le reconnaîtrait pour le vrai souverain pontife. Mais il fut déçu dans son attente. Les pères du concile, ayant examiné l'exaltation de Grégoire, jugèrent qu'elle était irrégulière et qu'il fallait procéder à l'élection d'un autre pape. Sur cela Grégoire renonça de bon gré

à la tiare, qu'il avait portée environ vingt mois. Le Saint-Siège se trouvant ainsi vacant, Henri III se rendit à Rome, où Suidger, Saxon de naissance et évêque de Bamberg, fut élu sous le nom de Clément II. Ce pontife, après avoir sacré et couronné Henri III en qualité d'Empereur (25 décembre 1046), tint un concile où l'on renouvela la loi, portant que l'élection du pape ne pourrait se faire que du consentement de l'empereur. De Rome Henri III passa à Capoue, où il déclara Drogon, chef des Normands, comte de la Pouille, en récompense des services qu'il avait rendus à l'Empire, en faisant la guerre aux Grecs dont il avait beaucoup rétréci la domination en Italie.

L'Empereur, qui avait alors terminé les principales affaires qui l'avaient appelé en Italie, ayant appris la révolution qui s'était faite en Hongrie, retourna en Allemagne dans la vue de punir l'infidélité des Hongrois. Mais de nouveaux événements arrivés en Lorraine l'obligèrent à suspendre cette expédition. Gothélon, duc des deux Lorraines, étant venu à mourir, Henri III avait partagé la succession entre les deux fils du prince défunt. Godéfroi dit *le Barbu* avait été créé duc de la basse Lorraine, et son frère Gothélon II avait eu pour sa part la Lorraine supérieure ou mosellanique. Mais Godéfroi, qui réclamait tout l'héritage paternel, eut recours aux armes pour s'emparer, malgré l'Empereur, des États qui étaient échus à son frère. Henri III, offensé d'une telle violence, passa aussitôt en Lorraine et força Godéfroi à la soumission; il l'envoya ensuite prisonnier dans la forteresse de Gibichstein; mais quelque temps après, il le rétablit dans son duché. Gothélon II, duc de la Lorraine mosellanique, ayant encouru la disgrâce de l'Empereur, perdit à son tour en 1046 son duché qui fut conféré à Albert, comte d'Alsace. Comme par cette disposition Godéfroi-le-Barbu se voyait pour la seconde fois privé de la haute

Lorraine qu'il prétendait devoir lui appartenir, il prit les armes pour se venger de l'Empereur. Mais, se sentant trop faible pour se mesurer seul avec un tel adversaire, il entraîna dans sa querelle les comtes de Flandre et de Hollande. Albert d'Alsace ayant été tué au commencement de cette guerre, l'Empereur donna le duché de haute Lorraire à Gérard, neveu d'Albert. Gérard le transmit à ses descendants, et est regardé comme la vraie souche de la Maison de Lorraine. Après la mort d'Albert, la guerre continua avec des efforts redoublés de part et d'autre. Mais le comte de Hollande ayant perdu la vie dans un combat, Godéfroi et son allié le comte de Flandre demandèrent la paix, qui leur fut accordée par l'Empereur.

Cependant le roi André n'était pas tranquille sur les suites du bouleversement qui s'était opéré en Hongrie. Pour apaiser l'Empereur, qui, comme il savait, était fort courroucé du nouvel ordre des choses dans ce royaume, il lui envoya à différentes reprises des ambassadeurs, pour excuser ce qui s'était passé. Ils offrirent aussi non-seulement de se soumettre à l'Empereur et de lui payer tribut, mais encore d'abolir entièrement l'idolâtrie, si ce monarque voulait reconnaître leur roi André. En effet, ce nouveau Souverain de Hongrie s'appliqua, surtout après la mort de son frère Leventa qui avait été le principal protecteur du paganisme, à rétablir la religion chrétienne dans son royaume, et à maintenir l'ordre et la tranquillité publique. Il appela auprès de lui son autre frère Béla, gouverneur polonais de la Poméranie, pour l'opposer aux ennemis dont il était menacé. Il lui confia l'administration de la troisième partie de ses États et lui conféra en même temps le titre ducal. Mais toutes ces bonnes dispositions ne furent que passagères; car du moment qu'il eut assez raffermi sa puissance, il révoqua non-seulement toutes les humbles propositions qu'il avait faites à l'Empereur, mais il per-

mit encore à ses Hongrois de recommencer leurs anciennes vexations sur les frontières de l'Autriche. Pour mettre ce pays à couvert des incursions ennemies, Henri III ordonna en 1049 au margrave Albert d'élever un fort près de Hainbourg sur les confins de la Hongrie. André, à qui cette fortification donnait de l'ombrage, fit attaquer, l'année suivante, les troupes qu'on avait commandées sous la conduite de Gebhard, évêque de Ratisbonne, et de Conrad, duc de Bavière, pour couvrir les travaux. Ensuite il entra sur le territoire autrichien et s'avança jusqu'au mont Cétique. Mais le margrave Albert, ayant promptement réuni ses guerriers, fondit sur les envahisseurs et les força à rentrer dans leurs limites. L'Empereur, qui n'avait déjà que trop sujet d'être mécontent d'André, fut tellement aigri de ces actes d'hostilité, qu'il résolut d'entreprendre une nouvelle campagne contre les Hongrois. Lui-même voulait s'avancer avec les troupes allemandes, commandées par le margrave Albert et Guelfe, duc de Carinthie, sur la rive droite du Danube, tandis que le duc Brétislas, à la tête de ses Bohèmes et des troupes auxiliaires que le duc Casimir de Pologne lui avait envoyées, dirigerait sa marche sur la rive opposée de ce fleuve. La flotille, qui portait les vivres et les munitions, avait ordre de descendre le Danube sous l'escorte des Bavarois, et d'entretenir la communication des deux corps d'armée. Comme les Hongrois n'étaient pas assez forts pour risquer une bataille décisive, ils prirent la résolution de dévaster tous les cantons qu'ils devaient laisser à la merci de leurs ennemis, pour qu'ils ne pussent s'y procurer aucunes subsistances. Ensuite ils se retranchèrent derrière les grands fleuves qui traversent la Hongrie, et derrière les marais inaccessibles dont alors ce pays était encore couvert. Les Bohèmes s'avancèrent jusqu'à la Gran, sans rencontrer de grands obstacles;

mais l'Empereur trouva tous les cantons en deçà du Danube entièrement ruinés, et les rivières secondaires qu'avaient grossies les fréquentes ondées, défendues par de nombreux archers hongrois. Ce Souverain, se voyant ainsi arrêté dans sa marche, changea son plan de campagne. Il conduisit son armée en Styrie et alla fondre sur le comitat de Sálad [1]. Mais les Hongrois lui opposèrent une telle résistance, que l'Empereur ne put pénétrer jusqu'au Danube pour rétablir sa communication avec la flotille. L'évêque Gebhard, qui commandait cette dernière, trompé par un faux ordre impérial que les Hongrois avaient eu l'adresse de substituer au véritable, mit le feu à ses vaisseaux et se sauva lui-même par la fuite. Henri III, posté alors près du lac dit *Plattensée*, se trouvait dans un état fort critique, étant coupé, harcelé de tous côtés par les troupes légères hongroises, et luttant contre le plus pressant besoin. Comme il n'avait aucun espoir d'être secouru, il prit la courageuse résolution de se frayer, les armes à la main, un passage à travers ses ennemis. Dans ce dessein il se dirigea sur Raab. L'armée impériale, qui devait gagner chaque pouce de terrain par un rude combat, perdit ses bagages près de Pallota, et une grande partie de son arrière-garde dans les montagnes qui bornent le comitat d'Albe-Royale. Ce revers, mais plus encore la disette toujours croissante de vivres, rendit la situation de l'Empereur tellement désespérée qu'il allait se voir réduit à capituler. Toutefois avant d'en venir à cette extrémité, il voulut essayer s'il ne pourrait pas se procurer un point d'appui pour assurer sa retraite. À cet effet il commanda aux Bourguignons, aux Polonais et aux Saxons de surprendre Raab. La prise de cette ville qu'on emporta d'emblée, ouvrit non-

[1] La Hongrie est divisée en cercles ou districts appelés *comitats*, en allemand *Gespannschaften* ou *Comitaten* (Comitatus).

seulement un libre passage aux Impériaux, mais produisit encore un changement avantageux dans les opérations militaires de l'Empereur. On prétend que le roi André lui-même offrit alors de faire la paix, mais qu'elle fut refusée par Henri. À la vérité, le margrave Albert, dont les États étaient entièrement ouverts aux incursions des Hongrois, se vit obligé à conclure une paix séparée avec eux; mais toutes les instances que fit le pape Léon IX auprès de l'empereur Henri et le roi André, ne furent pas capables de réconcilier les deux monarques ennemis.

La campagne que l'Empereur entreprit 1052 contre les Hongrois n'eut pas un meilleur succès que la dernière. Il assiégea Presbourg pendant deux mois, sans pouvoir se rendre maître de cette ville. Le pape Léon, persuadé que tant que cette guerre durait, l'Empereur ne se rendrait pas en Italie, où sa présence était absolument nécessaire, se porta alors lui-même médiateur. On tint une Diète à Tuln pour traiter de la paix. Le résultat de ces négociations fut que les deux parties belligérantes convinrent de suspendre les hostilités, et que l'Empereur retourna avec ses troupes en Allemagne. Mais en partie la trop grande exigence de ce Souverain, et en partie la fermeté du roi de Hongrie, rendit vains tous les efforts que fit Léon IX pour engager ces princes à conclure une paix définitive. Cependant l'année suivante, André envoya par déférence pour le pape des ambassadeurs à Tibur. Ils étaient porteurs de riches présents pour Henri III et lui offrirent, entre autres propositions acceptables, de lui fournir de l'argent et des troupes auxiliaires dans toutes les guerres qu'il aurait à soutenir, celles en Italie exceptées. Il est probable que cette démarche aurait enfin amené un accommodement entre les deux Souverains, si de nouvelles circonstances survenues en Allemagne et en Italie n'avaient engagé le roi de Hongrie à révoquer les ouvertures réconciliatrices qu'il avait faites à l'Empereur.

Lorsque Henri III, à son élévation au trône impérial, fut obligé de renoncer, conformément aux lois de l'Empire, aux duchés de Souabe et de Bavière qu'il possédait en propre, il donna ce dernier pays au neveu de son prédécesseur en ce duché, Henri VII de Luxembourg. Ce prince étant mort, en 1047 sans laisser d'enfants, l'Empereur donna la Bavière à Conrad, de la Maison des comtes palatins du Rhin. Quant à la Souabe, Henri III la retint jusqu'en 1045; il en investit alors Othon II, fils d'Othon I, comte palatin de Scheyern [1]), après la mort duquel (1348) le duché de Souabe fut conféré à Othon III, fils de Henri, margrave de Schweinfort. L'Empereur n'eut pas lieu de se féliciter d'avoir conféré la Bavière à Conrad qui, se laissant gouverner par de vils adulateurs, appuyait leurs injustices et extorsions. Le monarque, l'ayant en vain sommé de changer de conduite, le déposa dans la Diète de Mersebourg. Il conféra le duché vacant à son propre fils Henri, qui n'avait que trois ans, et lorsque ce jeune prince eut été élu en 1053 roi de Germanie et futur empereur, il donna la Bavière à son second fils Conrad, alors âgé de deux ans. Après la mort de ce dernier prince (1055) l'Empereur, au lieu de nommer un autre duc de Bavière, assigna les revenus de ce pays à l'impératrice Agnès, son épouse.

Cependant le duc dépossédé, ne respirant que la vengeance, se réfugia chez le roi André en Hongrie, et excita ce Souverain à continuer la guerre contre l'Empereur. André s'y décida d'autant plus facilement qu'il savait que d'autres affaires importantes empêchaient Henri III de s'occuper de celles de Hongrie.

Pendant ces entrefaites, Godéfroi-le-Barbu, qui

[1]) Othon III, fils d'Othon II, fit de Scheyern un couvent et bâtit à sa place le château de Wittelsbach, près d'Augsbourg, d'où il prit le nom de *comte de Wittelsbach*.

malgré sa soumission était resté privé de la Lorraine, avait épousé (1054) en secondes noces Béatrice, fille de Frédéric de la haute Bourgogne et veuve de Boniface II, margrave de Tuscie et comte de Modène, de Reggio, de Mantoue et de Ferrare. Cette princesse était proche parente de l'Empereur, puisque sa mère Mathilde, duchesse de Lorraine, était la soeur de l'impératrice Gisèle, mère de Henri III. Godéfroi acquit par la puissance, les richesses et les connexions de son épouse avec la principale Noblesse de l'Italie une telle influence, que l'Empereur avait sujet de craindre pour son royaume de Lombardie. En effet, Frédéric, fils unique de Boniface et de Béatrice, étant mort en 1055, cette princesse devint héritière de tous les États de son époux. Ces domaines s'étendaient dans l'Italie centrale depuis le Pô jusqu'à la Marche d'Ancone, y compris le duché de Spolète et le soi-disant patrimoine de S. Pierre. Dans la haute Italie Béatrice possédait la ville de Mantoue, plusieurs autres places fortes et des terres considérables.

Dans la basse Italie les Normands, dont l'ambition croissait toujours, après s'être emparés de presque tout ce qui compose aujourd'hui le royaume des Deux-Siciles, commençaient aussi depuis quelque temps à empiéter sur le territoire impérial et pontifical. C'était la raison principale qui avait déterminé le pape Léon IX à faire le voyage d'Allemagne. Il chercha à persuader l'Empereur à se rendre en Italie, pour s'opposer aux entreprises des Normands; mais ce prince, n'ayant pas encore terminé la guerre contre le roi de Hongrie, n'avait pu remplir les voeux du pontife. Cependant l'Empereur lui donna quelques troupes auxiliaires qui, s'étant jointes à celles du pape, marchèrent 1053 contre les Normands. L'armée pontificale fut totalement défaite près de Civitella dans l'Abruzze ultérieure. Léon IX attendait l'événement du combat dans cette ville. Les Normands l'y ayant assiégé

après la bataille, le pape fût non-seulement forcé de se rendre aux vainqueurs, mais encore de les absoudre de l'excommunication prononcée contre eux. Ces conquérants, non moins bons politiques que vaillants guerriers, conduisirent le pape à Bénévent où ils le traitèrent avec le plus grand respect, afin de se remettre en grâce auprès de lui. Comme ils avaient formé le projet de s'affranchir de la domination allemande, ils résolurent de mettre la Cour de Rome dans leurs intérêts. Dans cette vue ils relâchèrent non-seulement le pape qu'ils retenaient en captivité, mais ils lui restituèrent encore tout ce qu'ils avaient enlevé à l'Église, et promirent de tenir en fief mouvant du S. Siège toutes les conquêtes qu'ils avaient faites ou feraient encore en Calabre et en Sicile. Léon IX étant mort peu de temps après (1054), les Romains envoyèrent des députés à l'Empereur pour le prier de désigner un nouveau Pape. Le choix du monarque tomba sur Gérard, évêque d'Eichstädt, qui à son sacre prit le nom de Victor II. Henri III, qui n'ignorait pas les vues ambitieuses des Normands, craignant avec raison que Godéfroi-le-Barbu ne se joignît à eux et ne lui enlevât la couronne d'Italie, passa les Alpes pour contenir ce prince turbulent. Godéfroi et Béatrice, voulant dissiper les soupçons que l'Empereur avait conçus, vinrent au-devant de lui pour l'assurer de leur soumission et fidélité. Mais ce Souverain, qui avait peu de confiance dans ces protestations, conduisit sa parente avec lui en Allemagne, alléguant pour motif de cette démarche qu'elle s'était unie à l'ennemi de l'Empire. Godéfroi, furieux de cet enlèvement, et ne songeant qu'aux moyens d'en tirer vengeance, retourna en Lorraine. Il se ligua de nouveau avec le comte de Flandre contre l'Empereur, et assiégea la ville d'Anvers. Mais la garnison se défendit si vaillamment qu'il ne put se rendre maître de la place.

D'un autre côté, les Hongrois avaient recommencé les hostilités contre l'empereur Henri. Ils envahirent la Carinthie et s'emparèrent de la forteresse de Hengstbourg, qu'ils reperdirent toutefois en 1054. Ils ravagèrent ensuite la Moravie, pour se venger du duc Brétislas de Bohème qui avait fourni des troupes contre eux à l'Empereur. Afin de réprimer ces courses dévastatrices, le duc de Bohème rassembla en hâte son armée, et se rendit à Chrudim pour en prendre le commandement. Mais une maladie subite l'empêcha d'exécuter son dessein, et il termina peu après ses jours en cette ville (10 janvier 1055). Ce prince contribua beaucoup à améliorer le gouvernement de la Bohême et à extirper ce qui y restait des coutumes superstitieuses du paganisme. Prague est aussi redevable de sa première enceinte à Brétislas, qui sentit la nécessité de fortifier cette capitale, lorsque l'empereur Henri s'en approcha (1041).

Pendant ce temps, Conrad de Bavière n'était pas resté oisif. Il fondit, à la tête d'une armée hongroise, sur l'Autriche et dévasta ce pays, ainsi que la Styrie et la Carinthie. Il est vrai que tous ces succès ne furent que passagers, et que les Hongrois évacuèrent bientôt les provinces envahies et ruinées; mais si dans cette guerre ils n'étendirent point leur domination, ils parvinrent du moins à atteindre le but qu'ils se proposaient, celui de se rendre indépendants de l'Empire germanique.

Le margrave Albert I d'Autriche finit sa carrière, le 26 mai 1056. Il fut enseveli à Melk, où reposent aussi les restes de son épouse Frowitza qui le suivit dans la tombe, le 17 février 1059. Les peuples de l'Autriche regrettèrent en lui un prince qui, durant trente-trois ans, les avait défendus contre leurs ennemis et gouvernés avec douceur et sagesse. C'est de l'année de sa mort que date l'ori-

gine de l'abbaye de Lambach, située sur la Traun en haute Autriche. Cette abbaye doit son existence au comte Arnoul de Lambach, qui établit dans son château un collège de douze religieux que le fils de ce seigneur, l'évêque Adalbert de Wurzbourg, soumit à l'ordre des Bénédictins. Il leur donna Egbert pour premier abbé.

CHAPITRE IV.

Erneste - le - Vaillant.
De 1056 à 1075.

Quoique l'empereur Henri III eût pour principe de ne pas conférer les grands fiefs vacants aux fils de ceux qui les avaient possédés en dernier lieu, il se départit de cette règle en faveur d'Erneste, deuxième fils d'Albert I d'Autriche, ainsi qu'il l'avait déjà fait à l'égard de Léopold, fils aîné de ce dernier prince, et mort avant son père. Henri III était bien convaincu qu'il ne pouvait faire un meilleur choix; car, indépendamment des mérites personnels d'Erneste et des services importants que son père et son frère avaient rendus à la Germanie, les princes babenbergeois étaient des vassaux fidèles et dévoués au chef de l'Empire; ils connaissaient en outre l'ennemi, avaient beaucoup de partisans dans le pays, et pouvaient mettre des forces considérables en campagne. Le premier soin d'Erneste, après avoir reçu l'investiture de ses États, fut de pourvoir à la sûreté de ses frontières qui étaient fréquemment insultées par les Hongrois. Il avait d'autant plus de raison d'être sur ses gardes, que depuis la mort du duc Brétislas il ne pouvait plus comter sur l'appui de la Bohème, et était à la veille de perdre encore un plus puissant soutien. Brétislas avait laissé cinq fils: Spitignev, Vratislas, Conrad, Othon et Jaromir. Comme il appréhendait, qu'après sa mort ces princes ne se disputassent le gouvernement et ne fissent naître par là une

guerre intestine, il établit, peu avant sa mort, un nouvel ordre de succession auquel les princes de sa Maison eussent à se conformer à l'avenir. Cette loi statuait que dorénavant le plus ancien prince du sang ducal succéderait au trône de Bohème, de préférence même aux fils du duc défunt, et que tous les autres princes de la famille seraient soumis au duc régnant. Les seigneurs du pays sanctionnèrent volontiers cet arrangement, par lequel la Bohème devait être régie dans la suite par un prince, dont l'âge mûr et la prudence consommée étaient propres à garantir leur patrie des inconvénients qui pouvaient résulter du règne d'un prince mineur. Après avoir ainsi fixé le sort de Spitignev, l'aîné de ses fils, il détermina aussi celui des autres, en partageant la Moravie entre les trois suivants. Il donna à Vratislas la ville et le territoire d'Olmutz; à Conrad la ville et le canton de Brunn, et à Othon la ville et le district de Znaim, y mettant toutefois pour condition qu'ils tiendraient ces domaines en fiefs relevants du duc souverain de Bohème. Jaromir, destiné à l'évêché de Prague, obtint en apanage la ville de Kõniggratz. Mais comme les trois premiers de ces princes, d'accord avec la Noblesse de Moravie, et certains d'être appuyés par le roi de Hongrie et le margrave d'Autriche, cherchèrent à s'affranchir de la suzeraineté de la Bohème, *Spitignev II*, pour faire avorter leur dessein, jugea nécessaire de les éloigner de leur gouvernement. À cet effet, il les appela en 1057 à la Cour, où il les revêtit de charges d'honneur qui les retenaient constamment auprès de sa personne, et où il pouvait avoir sur eux un oeil vigilant. En même temps il fit arrêter un grand nombre de nobles en Moravie qui avaient secondé les vues ambitieuses de ses trois frères. Il paraît que plusieurs Allemands, possesseurs de terres dans ce pays, avaient pris part à ces intrigues, puisque le duc

Spitignev bannit de ses États tous ceux qui appartenaient à cette nation, sans même en excepter sa mère Judith, qui était la fille du margrave de Schweinfort. Cependant il rappela quelque temps après son frère Vratislas, qui s'était réfugié en Hongrie, où il avait épousé Adélaïde, fille du roi André, et lui rendit la partie de la Moravie que son père lui avait assignée pour apanage (1059).

Pendant que ces fâcheux démêlés troublaient le repos de la Bohème, l'Autriche avait perdu son suzerain et protecteur Henri III lequel, ayant entrepris de châtier les Slaves lusaciens qui avaient ravagé la Saxe et le Brandebourg, était mort subitement à Bothfeld, le 5 octobre 1057, n'étant âgé que de 39 ans. Ce prince, qui joignait à toutes les autres belles qualités dont la nature l'avait doué, une grande fermeté d'âme, s'efforça pendant tout le cours de son règne à rendre l'autorité royale, autant que possible, indépendante des États de l'Empire; par où il restreignit, à la vérité, les droits et les bénéfices des princes, mais augmenta d'un autre côté la force intérieure de l'Allemagne et son crédit au-dehors. La bonne intelligence qu'il sut toujours entretenir entre l'Empire et le Sacerdoce, contribua beaucoup au bonheur et à la tranquillité dont jouit l'Allemagne sous son règne. Il fut le dernier empereur qui maintint l'autorité impériale dans Rome et en Italie; car les démêlés que son fils et ses successeurs eurent avec la Cour pontificale, tournèrent tellement à leur désavantage, qu'ils finirent par y perdre tout leur pouvoir.

Henri III eut pour successeur son fils *Henri IV* qui avait déjà été couronné à Aix-la-Chapelle, le 17 juillet 1054. Comme ce prince n'était âgé que de six ans lorsqu'il perdit son père, l'impératrice Agnès se chargea de la tutelle de son fils, ainsi que de la régence de l'Empire. Le pape Victor II, qui se trouvait alors en Alle-

magne, aida cette princesse de ses conseils, et contribua beaucoup à maintenir le bon ordre et la tranquillité dans ce pays. Par son entremise, les troubles en Lorraine furent apaisés. Le comte de Flandres se raccommoda avec la Régente, et on rendit à Godéfoi-le-Barbu la basse Lorraine. La margrave Béatrice de Tuscie recouvra aussi sa liberté et ses États. Godéfroi, sensible aux bons procédés de la Régente, défendit dès lors avec un zèle fidèle les intérêts de l'Empereur. Mais Béatrice, qui avait juré de ne jamais pardonner le traitement qu'elle avait essuyé, revint en Italie comme l'ennemie mortelle de la famille impériale. Elle maria en 1067 Mathilde, sa fille et héritière, avec Godéfroi-le-Bossu de Lorraine, fils de son époux, afin de conserver par ce prince à sa Maison le margraviat de Tuscie qu'une femme ne pouvait posséder, et elle nourrit dans le sein de la jeune princesse cette haine implacable qui porta dans la suite tant de préjudice à la famille impériale.

En *Hongrie*, la naissance d'un prince royal était venu troubler le calme dont jouissait ce pays. Aussi longtemps que le roi André était resté sans postérité, la plus parfaite concorde avait régné entre lui et Béla son frère, parce que ce prince, déjà possesseur de la troisième partie de la Hongrie, se flattait d'hériter tout le royaume après la mort d'André. Mais du moment qu'André eut un fils, Béla mit tout en oeuvre pour fortifier son parti, dans l'intention de disputer, les armes à la main, le trône à son neveu. Le roi de Hongrie, qui connaissait l'ambition et les talents de son frère, voulant prévenir les suites funestes qui en pouvaient résulter pour son fils *Salomon*, chercha à faire la paix avec la Cour impériale et à l'intéresser en faveur de ce jeune prince. Il proposa une entrevue à l'impératrice Agnès qui y consentit d'autant plus volontiers que, dans les circonstances où elle se trouvait,

elle avait le plus grand intérêt à être en bonne intelligence avec le roi de Hongrie. En conséquence elle se rendit, au commencement de l'année 1059, avec son fils Henri IV sur les bords de la Morave, où le roi André les attendait. Ces Souverains conclurent ensemble un traité de paix qu'ils scellèrent par le mariage du jeune Salomon avec la princesse Sophie-Judith, soeur du roi Henri IV. Ce fut à cette occasion que ce dernier prince visita avec sa mère le margrave Erneste en Autriche. Le séjour de la Cour impériale fut pour ces contrées d'un grand avantage, parce qu'elle pouvait se convaincre par ses propres yeux de la manière dont les princes babenbergeois régissaient le pays soumis à leur gouvernement. Le roi Henri, ou plutôt la régence de l'Empire, fut tellement satisfaite de l'administration des margraves d'Autriche, qu'elle résolut de leur accorder une récompense proportionnée à leurs services. Parmi les droits et privilèges qui leur furent concédés, les suivants méritent surtout d'être rapportés: 1) que les margraves d'Autriche seraient les conseillers les plus intimes de l'Empire germanique-romain, et qu'à l'avenir rien d'important ne pourrait se faire sans leur participation; 2) que l'Empire germanique serait tenu de les secourir contre leurs ennemis; 3) qu'ils seraient autorisés à faire porter devant eux le glaive de leur juridiction et la bannière du pays, en présence de tout le corps germanique et d'un chacun, prérogatives qui appartenaient, la première aux rois et la seconde aux ducs; 4) qu'ils auraient le droit de protection et d'avouerie sur les évêchés de Salzbourg et de Passau. On conviendra que de tels droits et privilèges, concédés *en 1058 par le chef de l'Empire germanique* aux margraves d'Autriche, s'accordent bien mal avec le rapport des historiens qui ont avancé, que toute l'Autriche a été soumise à la souveraineté des ducs de Bavière, et que les margraves de la ligne de Baben-

berg en ont relevé jusqu'en 1156. Dans un autre acte du même empereur, le margrave Erneste d'Autriche est appelé: *prince très-fidèle (fidelissimus princeps)* de l'Empire germanique, nom qu'il mérita, comme on verra par la suite, à juste titre jusqu'à la fin de sa carrière. Salomon ayant été couronné futur roi de Hongrie dans le cours de la même année; son père l'envoya auprès du margrave Erneste à Melk, d'où on le fit passer quelque temps après à la Cour impériale pour y être élevé avec le jeune roi de Germanie. Béla, qui n'avait pu se dispenser d'assister au couronnement de son neveu, n'avait pas été assez maître de lui pour cacher la colère qu'excitait en lui l'idée qu'un jour il serait obligé d'obéir à cet enfant; mais, craignant la vengeance de son frère, justement indigné de pareils sentiments, il s'était réfugié avec sa famille en Pologne auprès de Boleslas II, qui avait succédé à son père Casimir, mort en 1058. Quoique le duc de Pologne fût alors engagé dans une guerre contre les Masoviens et les Poméraniens, il n'hésita point à promettre son appui au prince hongrois. André, qui s'attendait à être bientôt attaqué par son frère, et qui ne pouvait se fier sur la fidélité de ses sujets, qui inclinaient encore à l'idolâtrie, chercha à se procurer des secours étrangers. En 1061 le margrave Guillaume de Thuringe lui amena des troupes allemandes, et Vratislas d'Olmutz, beau-fils d'André, se joignit aussi avec un corps de Bohèmes et de Moraves à l'armée du roi de Hongrie. Ce prince envoya son épouse, les insignes royaux et ses trésors à Melk, sous la garde du margrave Erneste. Ce fut apparemment par cette raison que ce prince, qui ne voulait pas remettre à des mains étrangères la défense du précieux dépôt qu'on lui avait confié, ne prit pas personnellement part à cette guerre. À peine le roi André eut-il pris ces mesures de sûreté, que le duc Béla reparut en Hongrie, à

la tête d'une puissante armée; elle était composée de Polonais et de Poméraniens, que le souvenir de ses anciens exploits avait rassemblés sous sa bannière. Elle fut encore renforcée pendant sa marche par un grand nombre de Hongrois qu'il avait attirés dans son parti. Béla divisa son armée en trois corps qui se réunirent sur les bords de la Teisse. André, qui s'était emparé de la rive opposée, se fiant trop sur ses auxiliaires, passa ce fleuve et engagea la bataille; elle fut longue et sanglante. Mais les Allemands ayant commencé à lâcher pied, les troupes d'André se rangèrent du côté de Béla et par là le rendirent vainqueur. L'armée royale éprouva une défaite totale; le malheureux André fut désarçonné dans le combat et écrasé sous les pieds de son cheval [1]). Béla fut proclamé et couronné roi à Albe-Royale. Voulant faire cesser les désordres qui régnaient dans toutes les parties du pays, et y exterminer entièrement le paganisme, il convoqua les États du royaume dans cette ville. Afin de pourvoir à sa propre sûreté et d'être à même d'exécuter avec plus d'énergie les desseins qu'il avait formés, il concentra les troupes allemandes et polonaises dans les environs d'Albe-Royale, et augmenta considérablement les fortifications de la place. Les députés des comitats, qui avaient à leur suite un grand nombre de paysans païens, campèrent dans la plaine autour de la ville. Ils demandèrent avec impétuosité au roi qu'il leur fût permis, suivant l'usage de leurs pères, d'adorer les idoles, d'égorger les prêtres chrétiens, de détruire les églises et de pendre les décimateurs. Béla, indigné de cette affreuse et presque incroyable pétition, n'y répondit qu'en fondant, à la tête des Hongrois chrétiens et des troupes étrangères,

[1]) Selon d'autres relations, il fut pris dans la fuite, près de Wieselbourg aux confins de l'Autriche, trompa la vigilance de ses gardes, et mourut, peu de jours après à Czirz, des suites de ses blessures.

sur ces insensés et les vainquit, après un combat sanglant. Par son activité infatigable et par l'extrême rigueur de ses mesures, il sut au bout d'une année non-seulement rétablir l'ordre et la tranquillité, mais encore introduire le christianisme dans toute l'étendue de ses États. Cependant il ne fut pas assez ébloui par le succès de ses entreprises pour ne pas voir que, tant que Salomon existait, ou n'était en son pouvoir, il ne jouirait pas tranquillement des fruits de son usurpation, d'autant moins que la Cour impériale était, comme il n'ignorait pas, fermément résolue à replacer Salomon sur le trône dont il était l'héritier légitime. Persuadé, qu'une guerre avec l'Empereur était inévitable, il commença en 1062 lui-même les hostilités, en fondant à l'improviste sur l'Autriche avec une nombreuse armée. Il croyait par ce moyen contraindre ses adversaires à lui livrer son rival; mais il fut bien trompé dans son attente; car le margrave Erneste, secondé par son brave général Azon de Gebhartsbourg [1]), le reçut avec une fermeté et un courage inébranlable; l'ayant attaqué avec impétuosité, il le repoussa jusqu'à Wieselbourg et prit cette ville d'assaut. Par ces exploits, le margrave Erneste acquit le surnom de *Vaillant* et ce avec bien plus de fondement que celui de *Sévère* que quelques annalistes étrangers, jaloux de sa gloire, lui ont appliqué.

L'année suivante, Béla réunit ses troupes dans les environs de Strigonie; et il allait envahir de nouveau l'Au-

[1]) Ce seigneur est la souche de l'ancienne famille de Chunring et de la Maison princière de Liechtenstein. Popon, archevêque de Trèves, l'avait envoyé en Autriche pour prêter son bras valeureux au margrave Albert, comme son frère Léopold l'en avait prié au moment de sa mort. Azon justifia entièrement la recommandation du prince Léopold, et répondit si bien à l'attente publique, qu'Alold dit de lui que ses mérites envers l'Autriche le rendirent célèbre, riche et puissant. Dès la troisième année du règne de Henri IV, il avait obtenu de ce monarque trois charrues de terre près de Chunring, dans le canton de Manhartsberg.

triche, lorsqu'une chute de cheval termina subitement sa carrière [1]. Une armée allemande, à la tête de laquelle on avait placé, en vertu d'un arrêté de la Régence, le jeune roi de Germanie lui-même, se hâta de reconduire Salomon en Hongrie. Geisa, fils de Béla, et ses frères, Ladislas et Lambert, prirent la fuite, sans tenter la moindre résistance, et se retirèrent en Pologne, l'asile ordinaire des princes hongrois, lorsque leur mauvaise fortune les obligeait à s'expatrier. Salomon, ayant reçu la couronne de Hongrie, se reconnut vassal de l'Empereur et de l'Empire, et s'engagea en outre à leur payer un tribut annuel. Son mariage avec la princesse Sophie fut consommé; après quoi l'Empereur reprit avec son armée le chemin de ses États. Dès que les princes émigrés eurent appris le départ des troupes impériales qui laissait Salomon sans défense, ils revinrent en Hongrie et demandèrent qu'on leur cédât, conformément au système établi par le roi André, la troisième partie du royaume. Comme ils étaient accompagnés d'une armée polonaise, que commandait le duc Boleslas II en personne, et que la Noblesse de la partie septentrionale du pays se déclara pour eux, Salomon sentit qu'il tenterait en vain de leur résister. Ce nonobstant, il ne voulut rien relâcher de ses droits et préféra de se retirer avec le peu de troupes qu'il avait, vers les frontières de l'Autriche. Il fut poursuivi par Geisa et ses frères qui l'assiégèrent enfin dans Wieselbourg. La Hongrie serait redevenue alors le théâtre d'une guerre désastreuse, si les évêques, pour détourner les dangers dont leur patrie était menacée, n'avaient trouvé moyen d'engager les princes ennemis à se réconcilier. La paix fut signée à Raab, le 20 janvier 1064. Les fils de Béla, qui n'avaient pas moins de générosité que de bravoure,

[1] D'autres rapportent qu'il fut écrasé sous les débris d'une maison qui s'écroula.

se contentèrent de quelques comitats avec le titre ducal, et devinrent même dès ce moment les plus fermes appuis d'un trône qu'il n'aurait peut-être tenu qu'à eux de renverser.

Les premières années du règne de Salomon furent marquées par des guerres qui, pour la plupart, eurent une issue heureuse. En 1066 les Hongrois repoussèrent le prince Othon I d'Olmutz, qui avait fait des courses jusqu'à Trentschin, envahirent son propre territoire et le forcèrent à faire la paix. Quelque temps après, une armée camane, qui avait pénétré de la Moldavie supérieure en Transylvanie, et ravageait les cantons voisins de la rivière de Számos, fut enveloppée par les manoeuvres de plusieurs colonnes hongroises, habilement dirigées par les ducs Geisa et Ladislas, et presque totalement anéantie. En 1071 les Petchenègues s'avancèrent de la petite Valachie, le long du Danube, et traversèrent la Save dans le voisinage de Belgrade, en quoi ils furent soutenus par le commandant grec de Sirmie. Ayant ensuite franchi la Drave, ils entrèrent dans les comitats de Bódrog et de Bács, où ils firent les plus grands ravages. Le roi Salomon rassembla ses troupes à Szlancament et fit armer des vaisseaux, qui battirent la flotte grecque sur le Danube. Ensuite il passa la Save et investit Belgrade. Les Petchenègues accoururent pour dégager la place et furent vaincus. Cette ville fit pendant trois mois la plus vigoureuse résistance, et Salomon aurait eu beaucoup de peine à la réduire, si une jeune Hongroise, qui souffrait depuis longtemps dans ses murs les rigueurs d'une dure captivité, ne lui en avait, par un coup hardi et téméraire, facilité la conquête. Cette fille intrépide mit le feu aux différents quartiers de la ville. Le vent, qui soufflait avec violence, propagea l'incendie. Ce fut à la lueur de ces flammes que les Hongrois entrèrent par la brêche, firent main

basse sur une partie des assiégés et poursuivirent les autres jusqu'aux portes de la citadelle. La place se rendit par capitulation. La prise de Belgrade vint troubler la bonne intelligence qui avait subsisté, depuis la paix de Raab, entre Salomon et les ducs ses cousins. Ces princes, à la bravoure desquels Salomon était surtout redevable de ses victoires, se plaignirent de ce que, dans le partage des dépouilles des vaincus, il n'avait pas mesuré sa reconnaissance à leurs services. Le roi, de son côté, blâma la conduite de Geisa, qui avait traité la garnison grecque avec douceur et bienveillance, et lui avait accordé une libre retraite. Mais il fut encore bien plus irrité, lorsque Michel-Ducas, empereur de Constantinople, pour témoigner au duc combien il était reconnaissant de sa générosité, lui envoya une couronne magnifique. Salomon porta en 1073 plainte à Rome contre Geisa, qu'il accusa d'incliner à la doctrine de l'Église orientale et d'aspirer, moyennant l'appui des Byzantins, à la souveraineté de Hongrie. Mais le pape Grégoire VII, loin de prendre à coeur les intérêts de Salomon, lui reprocha d'avoir fait hommage pour la Hongrie au roi d'Allemagne et non pas au S. Siège, de qui S. Étienne tenait son royaume et sa couronne.

L'animosité entre le Roi et le duc Geisa croissait de jour en jour. Ces deux princes recherchèrent des secours étrangers, le premier en Allemagne et l'autre chez les Russes et les Polonais. Henri IV vint, au mois d'Octobre 1074, en Hongrie avec une armée qu'il avait ramassée à la hâte, et se réunit sur les bords de la Rabnitz au roi Salomon. On commença les hostilités; mais Geisa évita d'en venir à une bataille décisive. Il se retira avec son armée dans l'île de Schutt, où il trouva des vivres en abondance, tandis que celle de ses adversaires manquait de tout. Cette disette, jointe aux ravages

que les maladies contagieuses faisaient parmi les troupes allemandes, obligea l'Empereur à se retirer sans avoir cueilli aucun laurier. Ce départ fut suivi d'une suspension d'armes entre le roi Salomon et le duc Geisa; mais au commencement de l'année suivante (1075), les deux partis se remirent en campagne l'un contre l'autre. L'armée royale ayant traversé la Teisse qui était gelée, Geisa fut vaincu, le 26 février, près de Kemecze, dans le comitat de Saboltsch, par la trahison de ses troupes, dont trois quarts se rengèrent du côté de Salomon. Le duc s'enfuit au delà de la Teisse et se retira par Tokai à Waitzen, où il forma une nouvelle armée. Comme celle-ci était composée de villageois volontaires, mais mal armés, et des troupes auxiliaires que lui avait envoyées Othon d'Olmutz son beau-frère, Salomon crut qu'il parviendrait facilement à la vaincre. En conséquence, il s'avança, plein d'assurance, contre son ennemi; mais il fut lui-même défait, près de Czinkota, vers la fin de mars, et perdit ses meilleures troupes allemandes et italiennes. Le duc Marquard de Carinthie fut grièvement blessé, et Swatopluk, chef d'une bande de mercenaires bohèmes que Salomon avait pris à son service, tomba au pouvoir de l'ennemi. Le roi s'enfuit à Wieselbourg, de là à Presbourg. Geisa se fit couronner, au mois d'avril, à Albe-Royale de la couronne qu'il avait eue en présent de l'empereur Michel. Mais il ne prit pour le moment que le titre de grand-duc de Hongrie. Salomon se défendit pendant toute cette année, dans les environs de Presbourg et de Wieselbourg, ainsi qu'au lac de Neusiedel, avec beaucoup de vigueur contre les attaques réitérées de ses ennemis, surtout contre celles des Petchenègues transylvains qui, s'étant rendus tributaires de la Hongrie, avaient eux-mêmes offert à Geisa de le secourir. En 1076 Salomon ravagea avec une troupe d'Allemands

qu'il avait pris à sa solde, les cantons sur la rive gauche du Danube jusqu'à la Waag; mais peu de temps après, il fut assiégé par Ladislas, frère de Geisa, dans Presbourg. Alors ce dernier prince prit le titre de Roi et conféra à son frère la dignité ducale. Il restitua à l'empereur Michel-Ducas, son ami, la ville de Belgrade et la Sirmie. Salomon, se voyant privé de tout soutien, implora le secours de l'empereur Henri et du margrave Erneste; mais ces princes étaient alors trop occupés ailleurs, pour pouvoir intervenir à main armée dans les affaires de Hongrie.

J'ai déjà fait remarquer, que les seigneurs de l'Empire étaient très-mécontents de voir le gouvernail de l'État entre les mains de l'impératrice Agnès. Ce nonobstant, cette princesse, qui avait autant d'habileté que de courage, maintint la régence jusqu'en 1061, où Annon, archevêque de Mayence, d'accord avec les électeurs de Saxe et de Bavière, oncles de Henri IV, et d'autres princes, enleva artificieusement le jeune empereur à sa mère, qu'on accusait de tout sacrifier à l'évêque d'Augsbourg, son ministre et favori. L'impératrice se conduisit dans cette circonstance avec beaucoup de modération. Après s'être démise de la régence, elle se retira à Rome et y prit le voile. Les seigneurs restèrent maîtres de l'Empereur et de l'Allemagne jusqu'à sa majorité (1069). Il sortit alors de l'espèce de captivité où le retenaient les ducs de Saxe et de Bavière, et confia la direction des affaires à Adalbert, archevêque de Brème, qui par ses artifices avait gagné toute la bienveillance du jeune monarque. Othon de Nordheim, duc de Bavière, soupçonné de former des desseins pernicieux contre l'Empereur, fut cité à comparaître devant la Diète de Goslar, pour se purger par un combat particulier des accusations qu'on avait portées contre lui. Othon, n'ayant pas obtempéré à cette sommation, fut déclaré coupable; on lui ôta son duché, et l'Empereur le con-

féra à Guelfe, fils d'Azon, margrave d'Este [1]. Othon, pour se venger de l'Empereur, rassembla des troupes et se joignit à Magnus, fils du duc de Saxe. L'Allemagne eût alors difficilement échappé aux horreurs d'une guerre civile, si les princes d'Empire n'avaient pas trouvé moyen d'engager les rebelles à se soumettre à l'Empereur qui, de son côté, leur promit de leur pardonner. Néanmoins il voulut s'assurer de leurs personnes. Othon fut élargi au bout d'une année; mais la captivité de Magnus fut plus longue et devint le sujet de nouveaux troubles. Adalbert, archevêque de Brème, qui abusait étrangement de l'autorité que l'Empereur lui abandonnait, étant mort, ce monarque rappela à la Cour l'archevêque Annon qui, par ses lumières et ses talents, était seul capable de remédier aux maux et aux désordres qu'Adalbert avait causés à l'État. Mais la retraite de ce prélat, qui dès l'année suivante résigna son ministère pour passer le reste de ses jours dans le repos, fut le commencement des funestes calamités qui déchirèrent l'Empire, parce que Henri IV se laissa gouverner par des courtisans indignes, lâches et intéressés. Les Saxons furent les premiers à se révolter, et c'était Othon, qui ne pouvait pardonner à l'Empereur de l'avoir dépouillé du duché de Bavière, qui les y excitait sourdement. Les Saxons commencèrent par demander à l'Empereur: 1) de faire démolir les forts et châteaux que ses ministres n'avaient fait construire en Saxe, à ce qu'ils disaient, que pour les réduire à l'esclavage; 2) de rendre aux seigneurs de leur pays les biens et les charges qu'on leur avait ôtés; 3) de ne pas toujours faire sa résidence en Saxe; 4) de consulter les princes sur les affaires publiques; 5) de mettre en liberté leur duc Magnus, et 6) de renvoyer ses favoris

[1]) Guelfe, margrave d'Este, est le chef de la Maison de Brunswick et d'Angleterre. De son frère Foulque descend la Maison de Modène.

et ses maîtresses. Ils ajoutèrent qu'à ces conditions ils resteraient fidèles à l'Empereur, mais qu'en cas de refus ils renonçaient à toute obéissance. Henri IV rejeta avec indignation toutes ces propositions et méprisa les menaces des Saxons. Mais il apprit bientôt qu'ils n'avaient parlé avec tant de hauteur que parce qu'ils étaient soutenus par un grand nombre de princes, tant ecclésiastiques que séculiers, qui avaient fait une ligue contre lui. Ces seigneurs rebelles, dont les principaux étaient Othon de Nordheim, Rodolphe, duc de Souabe, le duc de Carinthie et les margraves de Misnie et de Thuringe, formèrent une armée de 70,000 hommes qui s'avança vers Goslar, où résidait l'Empereur. À cette nouvelle, le monarque s'enfuit avec grand danger dans la Hesse, où il s'efforça de rassembler des forces suffisantes pour faire face à tant d'ennemis. Mais la plupart des princes et des évêques, à qui il demanda des secours, lui déclarèrent qu'ils ne prendraient point les armes contre leurs compatriotes. Ce revers engagea Henri à faire quelques propositions d'accommodement. Il relâcha Magnus, et fit espérer à Othon de Nordheim de lui rendre la Bavière, s'il disposait les Saxons à la paix. Ils promirent de poser les armes, à condition que l'Empereur ferait raser tous les châteaux forts qu'on avait élevés par ses ordres dans la Saxe et la Thuringe; qu'il restituerait aux seigneurs tous les biens dont ils avaient été dépouillés; qu'il conserverait aux Saxons leur liberté, leurs lois et leurs coutumes, enfin que le duc Othon de Nordheim rentrerait en possession de la Bavière dans l'espace d'un an au plus tard, et que l'Empereur accorderait une amnistie générale. Quelque onéreuses et humiliantes que fussent ces conditions, l'Empereur, pressé par les circonstances, fut obligé d'y souscrire, pour obtenir la paix. Mais la guerre se ralluma bientôt. Les Saxons des environs de Goslar, en abattant les fortifica-

tions de Hartzbourg, la résidence favorite de l'Empereur, en avaient aussi, au mépris de la convention faite avec ce monarque, ruiné les édifices, sans même épargner l'église où son frère et son fils étaient inhumés. Les Saxons désavouèrent, à la vérité, ces excès de leurs compatriotes; mais Henri IV, qui était bien aise d'avoir un motif pour rompre le traité qu'il avait conclu, rejeta leurs excuses et, mêlant dans sa cause celle de la religion, il accusa hautement les Saxons devant le souverain pontife d'avoir violé les églises et les tombeaux. D'un autre côté, il mit tout en oeuvre pour affaiblir le parti des Saxons, et il réussit en effet à détacher d'eux l'archevêque de Mayence, Rodolphe, duc de Souabe et le duc de Carinthie. Il se procura en outre l'appui de Vratislas II, duc de Bohème [1]), en s'engageant à lui céder la ville et le territoire de Meissen. Mais il trouva son plus grand et plus sûr soutien dans le margrave Erneste d'Autriche qui, dans un temps où la plus grande partie des princes d'Allemagne abandonnaient le chef de l'Empire, était resté constamment fidèle et dévoué à son suzerain, se joignit à lui avec ses troupes pour combattre les rebelles. Dès que l'Empereur eut réuni son armée, qui fut encore renforcée par les troupes que lui amenèrent les ducs de Lorraine et de Bavière, il se mit en marche contre les Saxons qui étaient commandés par Othon de Nordheim. L'armée combinée s'avança jusqu'à Behrungen. Les Saxons, qui étaient campés près de Hohenbourg aux bords de l'Unstrut, ne s'attendant pas à être attaqués aussi subitement, se laissèrent sur-

[1]) Spitignev II étant mort en 1061, Vratislas son frère, qui était l'aîné des princes de la Maison ducale, succéda au trône de Bohème. Le règne de Spitignev n'eut rien de remarquable en fait de politique. Il s'occupa presque exclusivement d'affaires de religion. Il fonda une église collégiale à Leutmeritz, en l'honneur de S. Étienne, et il fit démolir l'église de S. Guy à Prague, pour en faire élever une plus belle et plus vaste au même endroit.

prendre et furent taillés en pièces, malgré tous les efforts d'Othon de Nordheim qui se défendit aveo le courage du désespoir. Ce fut surtout le duc Vratislas de Bohème qui, par sa valeur et l'habileté de ses manoeuvres, décida le sort de cette journée. Le margrave Erneste d'Autriche ne se distingua pas moins dans ce combat; mais, ayant reçu une forte blessure, il fut porté pour mort au camp, et en effet il expira le lendemain, 9 juin 1075, emportant au tombeau la consolation d'avoir contribué par le sacrifice de sa vie à la défaite des rebelles. L'heureux succès des armes impériales dissipa bientôt la ligue et contraignit les Saxons à se soumettre. Les princes de Saxe furent mis en lieu de sûreté, et on donna leurs fiefs aux partisans de l'Empereur. Cependant vers la fin de la même année (1075), Othon de Nordheim sortit de prison, mais il ne fût plus question de lui rendre le duché de Bavière. Cependant il recouvra les bonnes grâces de l'Empereur au point que ce monarque le nomma lieutenant-général dans toute la Saxe.

Le corps du margrave Erneste d'Autriche fut transporté à Melk et inhumé à côté de son épouse Svanhilde, fille de Dédon, margrave de Lusace. L'Empereur perdit en Erneste le plus fidèle et le plus loyal de ses vassaux, l'Allemagne un de ses plus dignes princes, l'Autriche un excellent Souverain. Redoutable à l'ennemi par ses victoires, respecté des nations voisines, il gouverna son peuple avec justice et magnanimité. Il joignait à un caractère doux et bénin une humeur joviale, facile et généreuse, faite pour attacher les coeurs. Aussi était-il tellement révéré et chéri de ses sujets qu'ils regardèrent sa mort comme le plus grand malheur qui pût leur arriver.

Sous le gouvernement de ce prince, Altman, évêque de Passau, jeta les premiers fondements des riches monastères et des belles églises qui s'élevèrent insensible-

ment et subsistent aujourd'hui en Autriche. S'il ne les dota pas complètement, il en fut du moins le régénérateur, puisque tous ces édifices avaient été convertis en décombres par les Huns et autres peuples barbares. Dans cette classe était le couvent de S. Florien qui avait été détruit de fond en comble par les Huns. Altman le fit rétablir et y plaça des chanoines réguliers de l'ordre de S. Augustin. Il leur assigna les revenus dont ce monastère avait eu jadis la jouissance, y ajouta quelques autres et leur accorda en outre plusieurs droits et privilèges dont les principaux furent, que les chanoines pourraient élire, en cas de vacance, un nouveau prévôt sans demander la permission de l'évêque, et que le prévôt serait libre de choisir tel avoué qu'il voudrait. Altman leur donna Hartman pour premier prévôt. Les successeurs de ce dernier prélat eurent la seconde place au collège des États de la haute Autriche. C'est au même évêque de Passau qu'on doit l'existence de la célèbre abbaye de *Goettweih* qu'on appela dans la suite, à cause de son extrême opulence, le *denier sonnant* (en allemand *klingender Pfennig*). On rapporte à ce sujet les particularités suivantes. Altman, se trouvant à Mautern, l'an 1072, vit dans le lointain une montagne dont l'aspect riant fixa fortement son attention. Ayant pris des renseignements sur ce lieu, il en entendit dire tant de choses merveilleuses qu'il se détermina à l'aller visiter. Lorsqu'il fut arrivé au sommet de la montagne, il en trouva le site si agréable qu'il résolut d'y élever une église. Il la consacra à la Sainte-Vierge, et ce temple devint la base de la superbe abbaye de Goettweih, remarquable par l'aménité de son site, par ses magnifiques édifices et par sa riche bibliothèque. Altman commença à faire bâtir ce monastère, l'an 1076. Après l'introduction des Bénédictins dans cette abbaye, on y bâtit aussi un couvent de reli-

gieuses; mais le nombre de ces dernières se trouvant réduit, en 1557, à sept personnes, l'empereur Ferdinand les répartit en d'autres couvents, et donna aux Bénédictins les biens de la communauté des religieuses. Quelques années auparavant (1068), le comte Sighard de Pleien, vice-chancelier de l'Empereur, ne pouvant plus jouir personnellement des propriétés qu'il avait sur la frontière de la Hongrie, à cause qu'il devait aller résider à Aquilée, dont il avait été nommé patriarche, jugea à propos de les aliéner. Ces domaines ne consistaient pas seulement en biens-fonds, mais aussi en églises. Altman acheta la paroisse de Pétronel et l'église de S. Pierre à Vienne, avec quelques charrues de terre. Vers le même temps (1073) prit aussi naissance le couvent de *Rot* sur l'Inn en Bavière. Conon, qui en fut le fondateur, possédait beaucoup de terres en Autriche; il les joignit aux autres domaines de son nouveau couvent, et fit confirmer sa donation par l'Empereur. La plupart de ces propriétés sont encore connues aujourd'hui sous les noms qu'elles portaient alors. Celles qui étaient situées aux environs de Neustadt s'appellent Breitenau, Schwarzenau, Loibersdorf, Knoisendorf, Haderwört. On y ajouta encore Fischament et Krupennussbaum près de Pechlarn sur le Danube. Il y avait aussi dans le district hongrois, cédé par le roi Salomon, un endroit qui appartenait à Conon et que le couvent de Rot acquit avec les autres possessions. C'était Chuninberge sur la Raab.

Avant de terminer ce chapitre, je dois encore faire mention d'un diplôme par lequel le margrave Erneste fait don à l'abbaye de Melk du village et de la terre de Weickendorf, qu'elle possède encore actuellement. Cet acte de donation est d'autant plus remarquable qu'il est le plus ancien des diplômes émanés des Souverains d'Autriche, à cette époque-là. C'est avec lui que commence la diplo-

matie autrichienne. Il existe encore dans les archives; mais on n'y trouve marqué ni le jour, ni l'année où il fut expédié, et le sceau en est endommagé. Cependant on y distingue encore clairement qu'il représente le margrave à cheval. Il tient de la main droite un drapeau fait d'un assemblage de rubans, et de la main gauche un bouclier sur lequel est peint un aigle. Ce même diplôme est signé par un grand nombre de seigneurs autrichiens en qualité de témoins, et nous fait connaître ainsi plusieurs familles dont sans cela nous ignorerions l'existence. Ces seigneurs portaient les noms de leurs terres et étaient en partie attachés au service du Margrave et de l'Église de Melk; c'est pourquoi on les nommait *ministériels*. À cette classe appartenaient: Azon de *Gebhartsbourg*, vulgairement appelé aussi *Gobelsbourg*, avec ses deux fils Anselme et Nizon; Popon de *Ror* près de Melk, Ulric de *Kattau*, Albert de *Zöbing*, *Ronzil* et ses fils, Rodolphe de *Melk*, Gondacre de *Hezingen* et autres. Ceux des témoins qui n'avaient pas d'emploi à la Cour du Margrave, étaient Ottocare de *Styrie*, Egbert, comte de *Formbach*, Frédéric, comte de *Jngelingen*, Sighard et Frédéric de *Gozheim*, Rodolphe avec son fils Valchon de *Perge*, Albert de *Culp* sur la Bielach, Aribon de *Treisem* (Traismauer) et Marcward de *Schleinz* dans le quartier d'Obermanhartsberg.

CHAPITRE V.

Léopold III le Bel.
De 1075 à 1096.

Léopold III, à qui les charmes de sa personne et ses grâces naturelles ont fait donner le surnom de *le-Bel*, était fils unique du margrave Erneste. Il vécut d'abord en bonne intelligence avec l'empereur Henri IV, de qui il avait reçu l'investiture du margraviat d'Autriche; mais des démêlés étant survenus entre ce monarque et le Saint-Siège, Léopold, entraîné par l'esprit de fanatisme de son siècle et par les conseils pernicieux d'Altman, évêque de Passau, son ami intime et entièrement dévoué à la Cour de Rome, embrassa la cause de cette dernière. Par là il diminua beaucoup non-seulement la réputation que les princes autrichiens s'étaient acquise par leur sincère et inébranlable attachement aux intérêts de l'Empereur et de l'Empire, mais attira encore sur son peuple et son pays bien des dangers et des malheurs.

Ces brouilleries entre le Sacerdoce et l'Empire avaient commencé dès l'année 1072, où Alexandre II avait été élu pape sans consulter la Cour impériale, et était resté pape malgré elle. Le siège pontifical étant devenu vacant, l'année suivante, par la mort d'Alexandre, le chancelier Hildébrand, connu sous le nom de Grégoire VII, eut le crédit de se faire proclamer pape par le peuple, sans demander les voix des cardinaux, et sans attendre le consentement de l'Empereur. Il écrivit à ce Souverain qu'il

ait été élu malgré lui, et qu'il était prêt à se démettre sa dignité. Henri IV, satisfait de cette déférence, conma l'élection de Grégoire. Ce pontife, qui avait des eurs irréprochables, de la vertu et de la science, mais nt l'esprit était trop ardent et trop prévenu des maximes uvelles, suspendit de toutes leurs fonctions les ecclé-stiques concubinaires ou mariés. Ce mal avait pris si fortes racines que les papes jusqu'alors avaient in-lement essayé de l'extirper. Il porta dans le même sy-de de sévères décrets contre les clercs simoniaques. ne s'en tint pas là. Persuadé que la collation des bé-fices ne devait pas dépendre de la volonté des princes culiers, il fit émaner un décret par lequel il défendait, us peine d'excommunication, aux évêques et à tous les clésiastiques de recevoir l'investiture de leurs bénéfices s princes ou de tout autre séculier quelconque. Il alla squ'à interdire aux empereurs mêmes d'investir les évê-es et les abbés, alléguant pour raison que ces Souve-ins ou leurs ministres abusaient de cette prérogative par trafic honteux des bénéfices [1]. Henri IV eut beau présenter qu'il ne pouvait pas renoncer au droit des in-stitures, puisque c'était un droit essentiellement attaché

[1] Avant l'empereur Henri III, le clergé et le peuple élisaient ordinairement les évêques et les abbés; les empereurs confirmaient ensuite l'élection et donnaient à l'élu l'investiture par la crosse et l'anneau; sans quoi il ne pouvait pas être sacré. Henri III changea l'usage établi, et s'empara du droit des élections, en nommant à son gré aux évêchés et même au S. Siège. Son fils Henri IV marcha sur ses traces; en sorte que de son temps on regardait le droit de nommer aux bénéfices comme une prérogative impériale. Mais sous le règne de ce prince il se glissa des abus si détestables dans la collation des évêchés et des bénéfices que le pape Grégoire VII entreprit d'opposer une digue à ces débordements. Si ce pontife s'était borné à soutenir le droit qu'avaient le clergé et le peuple de choisir leurs évêques, sa conduite n'aurait pas été à blâmer; mais en s'opposant à ce que l'autorité royale y concourût, il introduisit un plus grand abus que ceux qu'il voulait abolir.

à sa couronne; le pape n'en persista pas moins dans sa prétention. Lorsque Grégoire vit que l'Empereur ne voulait pas céder, il résolut d'employer des moyens extraordinaires pour atteindre son but. En conséquence il somma le monarque de se rendre à Rome, afin de répondre aux accusations que les Saxons avaient portées contre lui pendant les troubles, et lui déclara en même temps que, faute de comparaître, il serait excommunié et retranché du corps de l'Église. L'Empereur fut si choqué de cette démarche de la part de Grégoire VII qu'il prit la résolution de lui ôter le pontificat. Dans cette vue il convoqua à Worms une assemblée des évêques et des prélats de l'Empire. Le cardinal Hugues-le-Blanc, voulant se venger du pape qui l'avait chassé de Rome, à cause de ses déréglements, accusa dans ce synode Grégoire de simonie, d'hérésie, de magie et d'autres crimes énormes, et conclut par demander, au nom du sénat et du peuple romain, dont il disait être l'interprète, la déposition du pape. Les décrets que Grégoire avait portés contre les clercs simoniaques avaient déjà indisposé contre lui un grand nombre de prélats qui, se sentant coupables de ce délit, craignaient l'exécution de ces arrêts. L'Empereur, d'un autre côté, excitait les prélats contre Grégoire, en leur représentant les attentats de ce pontife contre le chef de l'Empire qu'il venait de citer devant son tribunal, comme son sujet et vassal, au grand mépris de la majesté du Corps germanique. Les évêques, pressés par ces motifs, déclarèrent le pape Grégoire déchu de sa dignité, tout comme s'ils l'avaient convaincu des crimes que le cardinal Hugues-le-Blanc lui imputait. Les évêques de Lombardie, informés par une lettre de l'Empereur de ce qui s'était passé à Worms, se réunirent à Pavie et confirmèrent la déposition du pape. Henri IV, se croyant alors assez fort, écrivit à Grégoire pour lui ordonner de quitter la

Chaire de S. Pierre; mais ce pontife, qui était un génie profond et incapable de plier, ne répondit à l'Empereur qu'en fulminant l'excommunication contre ce prince, et en le déposant à son tour de l'Empire. Il défendit par une bulle à Henri IV de gouverner le royaume teutonique et l'Italie, et délia ses sujets du serment de fidélité qu'ils avaient prêté à ce Souverain. Telle fut la source de cette déplorable discorde entre le Sacerdoce et l'Empire qui devint si funeste à ce dernier, et conduisit enfin l'empereur Henri IV dans un abîme de maux dont il ne put se tirer.

Le pape Grégoire VII, plus habile que l'Empereur, savait bien que l'anathème prononcé contre ce prince serait secondé par des guerres civiles. En effet, tandis que cette excommunication révoltait et indignait les uns, elle épouvanta tellement les autres qu'ils abandonnèrent le parti de l'Empereur pour se jeter dans celui du pape [1]); elle servit en outre de prétexte aux Saxons et autres ennemis de l'Empereur, pour se soulever de nouveau contre ce Souverain. Grégoire VII mit dans ses intérêts les évêques allemands; ceux-ci gagnèrent les princes et les seigneurs, et bientôt on vit les mêmes évêques et les mêmes princes qui avaient déposé Grégoire, soumettre, dans un synode, tenu à Tribur (1077), le chef de l'Em-

[1]) Les Canons défendaient de communiquer avec les excommuniés sous peine de la même censure. Il est évident que cette défense ne devait être entendue que de la communion spirituelle, c'est-à-dire de la participation aux mystères de la religion; mais les docteurs depuis environ d'un siècle, avaient enchéri sur la rigueur des anciens Canons, en confondant la communion de la vie civile avec la communion spirituelle. En sorte que manger avec les excommuniés, leur parler, les saluer et commercer avec eux, étaient selon eux des actions défendues sous peine de l'anathème. C'est d'après ces principes sans doute que le pape Grégoire VII se croyait en droit de déposer l'Empereur et d'absoudre ses vassaux et sujets de leur serment de fidélité.

pire au jugement du pape. Ils décrétèrent que le souverain pontife viendrait prendre connaissance de tous les différends dans une Diète qu'on tiendrait à Augsbourg, qu'en attendant Henri IV n'exercerait aucun acte de souveraineté, et enfin, s'il n'était pas absous dans l'espace d'un an de l'excommunication portée contre lui, il serait pour toujours déchu de l'Empire. Altman, évêque de Passau, qui parut dans cette assemblée en qualité de légat du S. Siège, contribua surtout, par son discours énergique et plein de finesse, à faire prendre aux princes et évêques cette étrange et révoltante décision. Le procédé de ce prélat est d'autant plus blâmable, que l'Église de Passau n'avait qu'à se louer de la libéralité de l'Empereur et de sa famille à son égard. Indépendamment des donations de l'impératrice Agnès, qui entre autres avait cédé à l'évêque Altman la neuvième partie de ses possessions à Persenbeug et à Ibelsberg, son fils Henri IV avait concédé au même évêché cinquante charrues de terre dans le margraviat d'Autriche, avec le bourg de Tyensfort et le droit de péage sur la Morave. Cependant toutes ces marques de générosité de la part de la famille impériale n'affaiblirent en aucune manière le zèle d'Altman à servir les intérêts de la Cour de Rome, et à favoriser de tout son pouvoir les plans que celle-ci avait formés contre le chef de l'Empire. Imbu des mêmes principes que Grégoire VII, l'évêque Altman défendit le mariage des prêtres dans toute l'étendue de son diocèse. Ces ecclésiastiques, ne voulant pas se séparer de leurs femmes, portèrent plainte contre leur évêque à l'Empereur qui, déjà mécontent de la partialité d'Altman pour Grégoire, lui ôta son évêché. Il est vrai que peu de temps après Altman recouvra sa dignité par l'entremise du pape Grégoire, mais sa déposition l'avait tellement offensé, que l'envie de se venger de l'Empereur l'emporta en lui, comme on l'a

vu, sur le sentiment des bienfaits qu'il avait reçus de ce Souverain. L'évêque de Passau avait trouvé, pendant sa disgrâce, sûreté et protection en Autriche. Il se rendit recommandable à ce pays par son zèle à y propager la Foi et par les superbes couvents et églises qu'il y fit construire. Il se lia d'amitié avec le margrave Léopold, et mit tout en oeuvre pour l'exciter à la révolte contre l'Empereur. Afin d'y parvenir plus sûrement, il nomma Léopold protecteur ou avoué des domaines en Autriche qui faisaient partie de la dotation du couvent de S. Nicolas qu'il avait fait bâtir hors des murs de Passau, sur un terrain que l'impératrice Agnès lui avait cédé à cet effet. Ces domaines comprenaient une métairie à Mautern, la terre de Rust et les endroits suivants: Eitzendorf près de Grein, Bachonie, Vreindorf près de Passau, Blat à peu de distance de Schrattenthal, Bourgwiesen, Strögen dans le voisinage de la ville de Horn, Penbach, l'église et le village de Minichreit vers les confins de la Moravie et autres. Dans le diplôme, qui conférait à Léopold cette charge d'avoué, ce prince est appelé: *Margrave de la terre australe (Marchio terrae australis)*; et il y est dit entre autres „que Léopold, de l'avis de ses nobles barons *(consilio suorum nobilium Baronum)*, affranchit l'abbaye de S. Nicolas du payement des droits de douane sur tout le territoire autrichien, tant par terre que par eau, de manière qu'elle pourra faire transporter librement ses vins, ses grains et ses autres productions, et les vendre à Stein et à Horn, sans payer aucun impôt.“ Si d'un côté cet acte doit être considéré comme la première loi qui ait paru en Autriche, relativement au commerce, il nous fournit, de l'autre côté, la preuve que, dès la fin du XIème siècle, Horn et Stein étaient des villes d'entrepôt, et que les margraves d'Autriche avaient déjà alors leur propre Conseil et étaient en jouissance du droit des péages dans leurs États.

Cependant Henri IV veut prévenir le jugement fatal d'Augsbourg; par une résolution inouïe il va, suivi de peu de domestiques, demander l'absolution au chef de l'Église. Grégoire VII était alors dans la forteresse de Canosse avec la comtesse Mathilde de Tuscie, propre cousine de l'Empereur, que sa mère Béatrice avait nourrie dans une haine implacable contre la Maison impériale [1]. Ce fut en présence de cette princesse qu'au mois de janvier 1077, l'Empereur, pieds nus et couvert d'un cilice, se prosterna aux pieds du pape pour le prier de l'absoudre de l'excommunication. Grégoire ne lui accorda sa demande qu'à condition qu'il se soumettrait au jugement des princes et des évêques de l'Allemagne sur les accusations portées contre lui; qu'il ratifierait leur sentence, fût-ce même celle de sa déposition; que s'il conservait la couronne impériale, il serait soumis et obéissant en tout au Saint-Siège; qu'en attendant il ne se mêlerait pas des affaires du gouvernement; enfin que, s'il ne remplissait pas quelqu'une de ces conditions, l'absolution serait censée nulle, et que les princes pourraient élire un autre empereur. Les seigneurs italiens, à qui la donation que Mathilde avait faite de ses terres au pape, donnait des alarmes, s'étaient déclarés pour l'Empereur; mais ils furent tellement indignés de ce qu'il s'était avili de la sorte qu'ils pensaient déjà à lui ôter la couronne de Lombardie, pour la donner à Conrad son fils. Henri IV ne parvint à les apaiser qu'en leur promettant de rompre ouvertement avec le pape. En conséquence il déclara nul le traité de Canosse, sous prétexte de la violence qu'on lui

[1]) Cette comtesse Mathilde est la véritable cause de toutes les guerres entre les empereurs et les papes, qui ont si longtemps désolé l'Italie. Son attachement pour Grégoire VII, qui était son directeur, et la haine contre les Allemands allèrent au point qu'elle fit une donation de tous ses États au S. Siège.

avait faite, et reprit les marques de la dignité impériale et royale. Alors on vit une chose dont il n'y avait pas encore d'exemple, un empereur allemand secouru par l'Italie et abandonné par l'Allemagne; car, tandis que les seigneurs italiens prennent les armes pour défendre la cause de Henri IV, les princes de l'Empire germanique, excités par les légats du pape, déclarèrent Henri déchu de l'Empire, et élurent à sa place *Rodolphe de Rhinfeld*, duc de Souabe, après lui avoir fait promettre qu'il laisserait aux Églises la liberté d'élire les évêques et les prélats, et que la dignité impériale ne passerait pas à ses enfants par droit d'hérédité. Deux jours après, Rodolphe, qui était beau-frère de l'Empereur, fut sacré à Mayence (1077).

Cette révolution ayant forcé Henri IV à repasser les Alpes pour combattre cet anticésar, il commença par ôter à Rodolphe le duché de Souabe. Il ranima par sa présence le courage des amis qu'il avait conservés, et se vit bientôt à la tête d'une armée capable de défendre la couronne dont on voulait le dépouiller. Parmi les vassaux, qui lui étaient attachés, le duc Vratislas de Bohème était le plus puissant. Ce prince lui envoya des troupes avec lesquelles Hénri dévasta la ville de Passau dont l'évêque était un de ses plus grands antagonistes. Les habitants de la Franconie et les villes rhénanes étaient aussi restés fidèles à Henri IV. Rodolphe, voulant le priver de cet appui, marcha dans la Franconie et investit Wurzbourg; mais avant qu'il se fût rendu maître de la ville, l'Empereur s'avança avec les Bohèmes et les Bavarois, et obligea Rodolphe à lever le siège de la place. Le margrave Léopold d'Autriche et le comte Ottocare de Styrie, séduits par Altman, évêque de Passau, s'étant joints aux ennemis de l'Empereur, ce Souverain marcha en personne contre ces princes rebelles. Il envahit en

1079 l'Autriche et ravagea ce pays. Pour prévenir de plus grands malheurs, Léopold se hâta de se soumettre à l'Empereur. Après cette expédition, Henri IV s'avança vers la Saxe qui devint alors le pays le plus malheureux. L'armée impériale et celle de Rodolphe s'étant rencontrées, le 27 janvier 1080, près de Fladenheim, sur les bords de l'Unstrut en Thuringe, elles en vinrent à une bataille décisive. Henri IV attaqua d'abord son rival avec tant d'impétuosité qu'il mit les troupes de Rodolphe en désordre; mais la valeur d'Othon de Nordheim, qui avait de nouveau déserté la cause de son Souverain en faveur des rebelles, rétablit le combat. Ayant poussé vigoureusement les Impériaux, il les força à son tour à lâcher pied et, malgré toute la valeur du duc Vratislas de Bohème qui lui opposa la plus vive résistance, il resta maître du champ de bataille.

Pendant qu'on se battait en Allemagne, les seigneurs italiens tenaient le pape Grégoire assiégé dans Canosse; mais il parvint à s'échapper avant qu'on eût pu réduire cette forteresse. Depuis quelque temps ce pontife paraissait être dans une disposition moins défavorable à l'égard de Henri IV, parce qu'il avait trouvé mauvais qu'on n'eût pas attendu son ordre précis pour sacrer le nouvel empereur. D'ailleurs il voulait voir quelle issue prendrait la guerre que se faisaient les deux rivaux, pour se déclarer en faveur de celui qui triompherait. En attendant il chercha à s'assurer la protection des princes normands; dans cette vue il leur donna une nouvelle investiture, sous la condition toutefois qu'ils défendraient le pape et que leurs États relèveraient toujours du Saint-Siège. Il engagea en outre Bertrand, comte de Provence, et plusieurs autres seigneurs du royaume de Bourgogne à se soustraire à l'obéissance des deux empereurs et à faire hommage au chef de l'Église; ce fut dès lors que la do-

mination de l'Empire germanique commença à décliner dans ces provinces.

La journée de Fladenheim fit cesser l'irrésolution du pape Grégoire, qui se persuada que l'Empereur ne se relèverait plus. Il tint un concile à Rome, où il excommunia de nouveau ce monarque et ses fauteurs. Il déclara ensuite qu'il donnait à Rodolphe le royaume teutonique et qu'il accordait à tous ses adhérents l'absolution de leurs péchés; après quoi il envoya à Rodolphe une couronne d'or, voulant donner à reconnaître par là que c'était du Saint-Siège que ce prince tenait sa nouvelle dignité.

L'empereur Henri, ayant appris ces démarches hardies et révoltantes du pape, en fut tellement offensé, qu'il résolut de lui faire éprouver le même traitement qu'il avait reçu du pontife. En conséquence il assembla à Brixen trente évêques allemands et lombards qui lui étaient demeurés fidèles; là, Grégoire ayant été accusé d'avoir troublé l'Empire chrétien, de semer la discorde, de soutenir la rebellion et d'exhorter au meurtre et au pillage, les évêques le déclarèrent déchu du pontificat et élurent à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, sous le nom de Clément III (1080).

Cette affaire terminée, Henri IV, qui avait rassemblé de nouvelles forces, ne pensa qu'à pousser vivement son ennemi Rodolphe. Il envahit, en octobre 1080, la Thuringe et enleva Erfort; il voulait ensuite pénétrer plus avant par Naumbourg et Mersebourg; mais l'armée ennemie, commandée par Rodolphe et par Othon de Nordheim, marcha à sa rencontre. Le 15 octobre, les deux empereurs en vinrent aux mains sur les bords de l'Elster, près de Mölsen. On combattit de part et d'autre avec une égale ardeur; mais le duc Vratislas de Bohème, qui dans cette journée rendit les plus grands services à Henri IV, ayant trop précipité l'attaque, les Impériaux furent

enfin vaincus et obligés de se retirer en Bohème. Les riches bagages des évêques, qui avaient accompagné l'Empereur, tombèrent au pouvoir des rebelles; mais ce fut aussi le seul avantage que ceux-ci tirèrent de leur victoire; car l'anticésar Rodolphe mourut peu de jours après des suites des blessures qu'il avait reçues dans la bataille. Godéfroi de Bouillon, qui fut dans la suite roi de Jérusalem, portait dans les rangs de l'armée impériale le grand étendard de l'Empire, ayant aperçu Rodolphe, l'attaqua aussitôt et le perça de la pointe de son étendard, après que ce prince eût déjà perdu la main droite dans le combat.

Henri IV, délivré de son rival, résolut de passer les Alpes, pour réduire le pape Grégoire et établir Guibert sur le siège pontifical. Avant son départ pour l'Italie, il donna sa fille Agnès à Frédéric de Hohenstaufen [1]), qui l'avait bien servi contre les rebelles. Le duché de Souabe fut sa dot. Telle est l'origine de l'illustre et malheureuse Maison de Souabe.

L'Empereur, arrivé en Italie, où ses troupes avaient déjà remporté de grands avantages sur celles de la comtesse Mathilde, fidèle amie et alliée du pape Grégoire, se décida à marcher droit sur Rome, malgré la résistance que lui opposèrent les forteresses de la Toscane. Il forma le siège de cette capitale; mais il le leva peu après, parce qu'il apprit que le duc normand Robert-Guiscard s'avançait pour secourir le pape. L'année suivante, Henri conclut avec Alexis-Comnène, empereur d'Orient, un traité d'alliance offensive contre les Normands; puis il retourna assiéger Rome, et l'attaqua avec tant de vigueur qu'il se rendit enfin maître de cette ville. Le pape Grégoire s'enferma dans le château de S. Ange. L'Em-

[1]) Ce prince fut nommé ainsi d'un château dont on voit encore les ruines près de Stougard.

pereur, ayant fait intrôniser l'antipape Clément, fut couronné solennellement par lui (1084). Ensuite il assiégea Grégoire dans la forteresse où il s'était retiré; mais il se vit obligé de retourner en Allemagne, pour s'opposer au nouvel empereur que les princes de Germanie avaient élu à la place de Rodolphe. Avant que Henri quittât Rome, les habitants de cette ville, qu'il avait su mettre dans ses intérêts, lui promirent de lui rester fidèles, de protéger le pape Clément et d'employer toutes leurs forces à réduire Grégoire VII. Mais Robert-Guiscard étant venu avec une nombreuse armée au secours de ce dernier, immédiatement après le départ de l'Empereur, les Romains furent eux-mêmes forcés de plier sous la puissance des Normands. Robert-Guiscard surprit Rome pendant la nuit et, ayant délivré le pape Grégoire, il força les Romains à demander pardon à ce pontife et, pour les punir de l'attachement qu'ils avaient montré à l'Empereur, il permit à ses troupes de ravager la ville. Grégoire renouvela ensuite l'excommunication contre l'Empereur et contre l'antipape Clément, qui s'était échappé; mais, comme il ne se fiait plus aux Romains, irrités des dévastations des Normands, il suivit Robert-Guiscard son libérateur à Salerne, où il demeura jusqu'à sa mort (1085).

Geisa était à peine assis sur le trône de *Hongrie*, qu'une mort subite et prématurée l'enleva à son peuple, dont il fut sincèrement regretté. Il expira le 25 avril 1077, ne laissant qu'un fils contrefait et mineur, nommé *Coloman*. Les suffrages des Grands et le voeu général de la Nation appelèrent au trône *Uladislas* (Wladislas), qui accepta le gouvernement, mais ne voulut prendre la couronne que Salomon ne la lui eût cédée. Uladislas était un prince modeste, rempli d'humanité et de religion; doux, affable, il avait pour ses sujets l'affection d'un père. Unissant au feu de la jeunesse la prudence d'un âge

avancé, il combattait en soldat et commandait en Général. Il fit en 1079 des courses sur le territoire grec pour se venger, à ce qui paraît, des intrigues de la Cour de Byzance qui suscitait sans cesse les Petschenègues, les Cumans, les Bulgares et autres barbares voisins de la Hongrie, contre ce florissant royaume. Il s'empara de la Sirmie et de plusieurs villes assises sur le Danube, et ravagea le pays depuis la Morave jusqu'à Nissa. Deux ans après, Salomon ayant renoncé à la dignité royale, moyennant une pension que la Hongrie s'engagea à lui payer, Uladislas fut solennellement couronné. Mais cette abdication ne paraît pas avoir été sincère, puisque Salomon passa les années suivantes à parcourir les pays voisins, pour chercher des instruments de sa vengeance contre Uladislas. Étant parvenu à gagner une horde de Cumans, à qui il avait promis de leur laisser les terres qu'ils parviendraient à conquérir en Hongrie, il pénétra avec eux jusqu'à Borsova dans le comitat de Béregh; mais il fut bientôt repoussé par Uladislas qui marcha contre lui. Salomon se joignit ensuite à des bandes de brigands, composées de Cumans et de Petschenègues qui désolaient constamment la Bulgarie et les provinces limitrophes; et ce fut dans une de ces expéditions dévastatrices qu'il périt dans un combat, ou qu'il fut tué par ses propres gens; selon d'autres, il se réfugia dans un bois ou dans un monastère où il mourut en odeur de sainteté. Peu après, Uladislas fut engagé dans une guerre contre les Croates. Svinimer-Démétrius, roi de Croatie [1] s'était

[1] La *Croatie* d'aujourd'hui était anciennement habitée par les Pannoniens et forma, après que ce peuple eut été assujetti par l'empereur Octave-Auguste, une province de l'Illyrie. Dans le partage que les fils de Théodose-le-Grand firent des États de leur père, la Croatie fut annexée à l'empire d'Orient. Vers la fin du Vème siècle de notre ère, ce pays tomba au pouvoir du roi goth Théodoric, et fit partie du royaume d'Italie, qui toutefois fut reconquis par l'empereur Justi-

oustrait à la suzeraineté des empereurs grecs et soumis au ape Grégoire VII qu'il pria de l'investir de ses États, comme d'un fief relevant du Saint-Siège. Cet arrangement fut pprouvé et sanctionné dans une assemblée générale des États, le 9 octobre 1076. Svinimer y fut solennellement

nien (535). Ensuite les Avares furent pendant quelque temps maîtres du pays jusqu'à ce que, l'an 640, les *Croates* (Grovates), peuple vénède de Bohème, vinrent s'y établir et donnèrent au pays le nom qu'il porte encore. Mais ils ne tardèrent pas à être soumis, comme les autres Slavons bohèmes, à la domination des rois francs, qui établirent un duc appelé Kotzilia pour les gouverner. Comme c'était un homme cruel et tyrannique, les Croates se soulevèrent et se mirent sous la protection du Saint-Siège. Le pape leur envoya des missionnaires chrétiens qui vers 670 convertirent le prince et une grande partie de la nation au christianisme. Mais dans le VIIIème siècle la Croatie obéit de nouveau aux Francs et fut unie depuis 819 à la Bavière, depuis 848 au royaume d'Italie et depuis 876 de nouveau à la Bavière, quoiqu'elle cherchât souvent à se rendre indépendante de ces deux États, et reconnût même en 640 l'empereur grec pour suzerain. Toutefois en 679 le duc *Muncimer*, prince fastueux et plein de fierté, s'affranchit de la suzeraineté, tant de l'empire d'Orient que de celui d'Occident et posa les fondements d'un royaume transitoire de Croatie. *Crescimir*, son frère et successeur, qui continua à travailler sur la même base, possédait, outre des villes de commerce considérables, 80 grands et 100 petits vaisseaux, et une armée de 60,000 cavaliers et de 100,000 fantassins. Après sa mort, cette puissance s'affaiblit par les guerres civiles; mais elle se releva de nouveau sous *Crescimir-le-Grand*, qui se rendit surtout redoutable aux Bulgares. Son fils *Dircislas* porta le premier le titre de *roi de Croatie*, mais du consentement de l'empereur grec qu'il reconnut pour son seigneur suzerain (994). Cependant il se vit enlever une grande partie de son Empire par les Vénitiens, qui soutinrent les villes dalmato-grecques, desquelles Dircislas exigeait un impôt de protection. Toutefois cette mésintelligence entre la Croatie et l'État vénitien s'accommoda à l'avénement d'*Étienne* dont une soeur avait épousé Othon Urséolo, duc ou doge de Venise. Son fils *Crescimir-Pierre*, l'un des plus grands rois nationaux de Croatie, agrandit son Empire par terre et par mer, recouvra l'ancien droit de protection sur tous les endroits grecs qui avaient appartenu jusqu'alors aux Vénitiens, et s'intitula par cette raison roi de Dalmatie (vers 1050). Après sa mort (1073), *Siaviso* lui succéda; mais ce prince ayant été déposé, l'an 1075, *Svinimer-Démétrius* monta sur le trône de Croatie.

élu roi et couronné par les légats de Rome, après qu'il eut juré fidélité et obéissance au pape, comme à son seigneur suzerain, et qu'il se fut en outre engagé à payer au Saint-Siège un tribut annuel de deux cents byzantins d'or. Svinimir étant mort en 1089, un fils du frère du roi Durcislas, qui avait été supplanté antérieurement, parvint au trône; mais il ne survécut que quelques mois à son prédécesseur. La mort de ce prince, qui était le dernier rejeton des anciens rois croates, causa une fermentation générale, attendu que chaque seigneur puissant du pays aspirait à la couronne du royaume. Pour mettre fin au malheur de la nation, on invita le roi Uladislas de Hongrie à s'emparer du trône de Croatie. Aussitôt ce prince rassembla ses troupes et les conduisit au delà de la Save, de la Drave et de la Colape. Il s'empara de la Croatie et du pays situé au nord des alpes dalmates, sans presque trouver de résistance de la part des habitants. Ceux qui avaient conservé quelque fermeté et courage, se retirèrent dans les châteaux des montagnes et dans les villes sur la côte, résolus à s'y défendre jusqu'à l'extrémité. Mais le même esprit de discorde, qui leur avait déjà été si préjudiciable, rendit encore vaine cette noble détermination. Le roi de Hongrie enleva successivement tous ces châteaux forts, dans le cours de l'année 1091, après quoi il pénétra en Dalmatie jusqu'à Spalatro, Trau et Zara, et fit occuper l'île d'Arbe par des troupes hongroises. Mais au milieu de ces conquêtes il fut appelé aux frontières opposées de son Empire par les incursions que les Cumans et les Petschenègues firent, par la Transylvanie, dans les comitats de Bihar et de Sábolcz. Ils avaient déjà ravagé les cantons depuis Tokai jusqu'à Bécskerek, lorsque Uladislas les atteignit, pendant qu'ils repassaient la rivière de Témes, et les extermina près de Roganiest dans le comitat de Crassov. Le Roi marcha

ensuite à la rencontre d'un second corps de Petschenègues qui s'avançait vers la frontière de Hongrie, pour venger la défaite du premier, et le força à se retirer avec une perte considérable. Les prisonniers furent réduits en servitude et répartis dans les différentes provinces du royaume. Toutefois ceux qui embrassèrent la religion chrétienne, devinrent libres et obtinrent un établissement dans le canton entre le Danube et la Teisse qu'avaient habité jadis les jazyges. Ce nom, que les descendants de ces nouveaux colons portent jusqu'à ce jour, ne leur fut pas donné en mémoire de cet ancien peuple, disparu depuis longtemps, mais à cause de leur habileté à tirer l'arc, du mot *Jaszy* qui signifie *archers*. Uladislas, après avoir humilié ainsi les peuples de la Russie-rouge, retourna en Croatie, pour mettre entièrement ordre aux affaires de ce pays. En 1093, il fit venir en Hongrie le prince *Almus*, fils de son frère cadet Lambert, mort à Constantinople, et lui donna la Croatie, dont il se reserva toutefois la suzeraineté.

Pendant que l'empereur Henri était occupé en Italie, quelques seigneurs saxons et souabes, assemblés à Bamberg, avaient élu, le 9 août 1081, à la place de l'anticésar Rodolphe, Herman, comte de Luxembourg, de la Maison de Salm d'aujourd'hui; il fut couronné à Goslar, le 26 décembre de la même année. Ce prince, qui avait beaucoup de mérite, aurait pu devenir un rival redoutable à Henri IV, si ses moyens avaient répondu à sa valeur et à sa prudence. Comme il ne pouvait agir par lui-même, faute de propres ressources, il fut obligé de se laisser conduire par les princes et les évêques à qui il devait son élévation. Le margrave Léopold II d'Autriche embrassa aussi le parti de l'anticésar. Dans une Diète tenue à Tuln en 1081, il renonça publiquement à l'obéissance de l'empereur Henri, et chassa du pays tous les Nobles autri-

chiens qui étaient demeurés fidèles à ce monarque. Ensuite il se joignit avec ses troupes à l'armée de Herman, et l'aida à faire le siège de la ville d'Augsbourg, qui était restée attachée à son légitime Souverain. Mais cette ancienne et fidèle cité sut si bien se défendre que les rebelles ne purent s'en rendre maîtres. L'Empereur, irrrité de la révolte de Léopold d'Autriche, le déclara déchu de son margraviat et en investit le duc Vratislas de Bohème, pour le dédommager de la perte de la Misnie qui, par le dernier traité de paix conclu avec la Saxe, avait été de nouveau réunie à ce duché. Vratislas, persuadé que Léopold ne se dessaisirait point de son margraviat sans y être contraint par la force, franchit, conjointement avec ses frères Conrad et Othon de Moravie, la rivière de Theya et pénétra en Autriche. Le Margrave, qui ne s'attendait pas à cette attaque subite, ayant réuni à la hâte ses troupes, marcha à l'ennemi. Les deux armées furent bientôt en présence et le combat s'engagea. Après s'être mutuellement envoyé une quantité innombrable de flèches, on en vint aux prises. Vratislas fit mettre pied à terre à ses cavaliers pour renforcer son infanterie, et fondit avec toutes ses forces sur les Autrichiens, qui plièrent en désordre et furent taillés en pièces. Le margrave Léopold eut peine à se sauver avec un petit nombre des siens. Cette bataille eut lieu, le 12 mai 1082, près de Meilberg derrière Harras, dans le quartier dit: *Viertel Unter-Mannhartsberg.* Le duc de Bohème, voulant profiter de sa victoire, poursuivit les fuyards et fit main basse sur tout ce qu'il put atteindre dans la fuite; le pays entre la Theya et le Danube fut dévasté et réduit en désert. Un plus grand désastre encore attendait l'Autriche: les semailles avaient été si totalement détruites dans la partie septentrionale du pays qu'il fallait renoncer à tout espoir de faire une récolte; il en résulta une disette affreuse,

des familles entières étaient en proie à la famine. Dans cette détresse, l'évêque Altman, qui était l'auteur de tous ces maux, s'efforça d'alléger, autant que possible, la misère publique. Il tendit une main secourable à tous ceux qui avaient recours à sa charité; il vendit même ses effets et en employa le produit à la subsistance des pauvres, et leur fit distribuer du pain à Göttweih; de cette manière il sauva la vie à des milliers d'habitants, que son zèle malheureux pour la Cour de Rome avait réduits à la mendicité. La populace, peu instruite de la source d'où provenaient ses disgrâces, lui décerna le beau nom de *père des Pauvres*.

Dans la même année (1082), Ottocare III, margrave de Styrie, fonda le couvent de *Garsten* dans le pays au-dessus de l'Ens. Ce monastère fut d'abord occupé par des chanoines, mais en 1112 Ottocare IV y établit des Bénédictins. L'abbé de ce couvent tient le quatrième rang parmi les États ecclésiastiques de la haute Autriche.

Cependant le mauvais succès de la première campagne n'avait pas découragé le margrave Léopold; il assembla de nouvelles troupes et en confia le commandement à Azon de Gebhartsbourg, dont la vieillesse n'avait affaibli ni le courage ni le génie. Ce brave vétéran s'avança rapidement contre l'ennemi, que les Autrichiens attaquèrent avec une ardeur impétueuse qu'animait encore le désir de la vengeance. Vratislas éprouva à son tour une défaite égale à celle qu'il avait fait essuyer à Léopold, l'année précédente. Ce qui échappa à la mort ou à la captivité, chercha son salut au delà de la Theya. Après cette victoire, Léopold ne fut plus inquiété dans la possession de son margraviat. Azon éleva, en mémoire de cette glorieuse journée, une église dans sa terre d'Azmannswisen [1];

[1]) Dans la suite, son petit-fils Albéron construisit près de cette église le château de Chunring, d'où ses descendants portèrent le nom.

ce temple fut consacré par l'évêque Altman, dans le cours de l'année suivante, où se fit aussi la dédicace de l'église de Göttweih.

L'empereur Henri, de retour en Allemagne, ne négligea rien pour affaiblir le parti de son rival; il réussit, par l'entremise de l'évêque de Hildesheim, à se réconcilier avec les Saxons, moyennant la promesse qu'il leur fit de les laisser tranquillement jouir de leurs lois et de leurs privilèges. Il est probable que tout se serait arrangé à la satisfaction de l'Empereur, s'il avait pu tenir ses troupes sous les drapeaux; mais comme les seigneurs, suivant le droit féodal de ce temps-là, n'étaient obligés de rester en campagne, avec leurs vassaux et sujets, que six mois de suite tout au plus, ils s'en retournèrent chez eux, après la paix conclue avec les Saxons; en sorte que Henri IV, n'ayant pas des forces suffisantes à opposer à Herman, se vit contraint d'évacuer la Saxe, dont son rival prit possession. L'année suivante, l'Empereur, étant rentré en campagne avec une nouvelle armée, prit plusieurs villes et entre autres Wurzbourg, dont les partisans de Herman s'étaient emparés.

Vers le même temps, Henri IV, jaloux d'affermir la succession dans sa famille, fit élire son fils *Conrad* roi des Romains. Sur ces entrefaites, Grégoire VII étant mort à Salerne, Victor III lui succéda. La comtesse Mathilde, fidèle à sa haine contre Henri IV, fournit des troupes au nouveau pontife, pour chasser de Rome la garnison impériale et l'antipape Clément III. Le pape Victor, marchant sur les traces de Grégoire VII, confirma l'excommunication que celui-ci avait prononcée contre l'Empereur et contre Clément III.

Henri IV se vit obligé de reprendre les armes contre les Saxons que Herman avait de nouveau entraînés dans son parti. On ouvrit la campagne, mais elle n'amena aucun résul-

at. Enfin la mort de Burcard, évêque de Halberstadt, qui était le plus dangereux ennemi de l'Empereur et qui attisait toujours le feu de la révolte, fit rentrer les Saxons dans l'obéissance et fraya le chemin de la paix. Elle se fit, dès que l'Empereur eut promis d'accorder une amnistie générale et de rétablir chacun dans la possession de ses biens. Alors Herman, se voyant abandonné de la plupart de ses partisans, se retira, avec la permission de Henri, dans ses terres de Luxembourg, où il termina peu après sa carrière [1]). Toutefois l'ambition d'Egbert, margrave de Thuringe, empêcha que la tranquillité ne fût entièrement rétablie. Ce seigneur turbulent et avide de gloire se flattait, qu'en continuant la guerre, il pourrait prendre la place de Herman; en conséquence il tenta de soulever encore une fois les Saxons contre l'Empereur Henri. Ce monarque, irrité de cette coupable et téméraire entreprise, fondit en 1089 sur la Thuringe et assiégea le château de Gleichen. Mais, ayant été inopinément attaqué par le margrave Egbert, il éprouva une telle défaite, qu'à peine il parvint à s'enfuir à Bamberg, après avoir perdu les insignes impériaux qui tombèrent entre les mains des rebelles. Egbert, fier de sa victoire, allait poursuivre ses ambitieux desseins, lorsqu'il fut surpris et tué par les vassaux de l'abbesse de Quedlimbourg, soeur de Henri IV, dans les environs de la ville de Brunswick. Cet événement mit fin aux troubles de la Saxe et de la Thuringe; mais ceux qui désolaient la Bavière et la Souabe, ne furent entièrement apaisés qu'après que l'Empereur eut rendu (1096) à Guelfe la Bavière que sa rebellion lui avait fait perdre, et que Frédéric de Hohenstaufen se fut arrangé avec Bertoud de Zaringue, par rapport à la possession de la Souabe (1098).

[1]) Ce prince n'avait guère quitté sa résidence d'Eisleben, dans le pays de Mannsfeld, où il croissait quantité d'aulx, et c'est ce qui le fit surnommer le *roi d'Aulx;* quelques autres l'appelèrent *le roi d'Eisleben.*

Lorsque l'empereur Henri fut raffermi sur le trône, il n'oublia pas les services importants que Vratislas, duc de Bohème, lui avait rendus. Ce brave et fidèle vassal ne s'était pas borné à combattre les rebelles en Allemagne, il avait aussi soutenu l'Empereur dans son expédition d'Italie, en lui fournissant quatre mille marcs d'argent et trois cents cavaliers choisis et bien équipés. Cette troupe, quoique peu nombreuse, fut d'un grand secours aux Impériaux pendant le siège de Rome; car, ayant mis pied à terre, elle escalada la première les murs de la ville, puis s'empara d'une des portes et fraya par là l'entrée à l'armée de Henri. Ce monarque, voulant accorder à Vratislas une récompense proportionnée à ses mérites, convoqua une Diète à Mayence, où il déclara aux princes et prélats qui étaient présents, qu'il avait l'intention de conférer la dignité royale à Vratislas, duc de Bohème, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à l'Empire. Cette disposition ayant été unanimement approuvée, l'Empereur posa lui-même la couronne royale sur la tête de Vratislas. L'Empereur ordonna ensuite à Engelbert, archevêque de Trèves, de partir avec Vratislas pour Prague, et de sacrer le nouveau roi dans cette capitale avec toute la solennité usitée en pareil cas; ce qui fut exécuté, le 15 juin 1086, en présence d'un grand concours de peuple. Au moment du couronnement, le clergé et la Noblesse bohèmes proclamèrent Vratislas *roi de Bohème* et de *Pologne* aussi, parce qu'il possédait la partie de ce dernier pays située en deça de l'Oder, appelée aujourd'hui *Silésie.* Peu après son couronnement, Vratislas fonda un couvent de Bénédictins et ensuite un chapitre à Vischerad, en faveur duquel il expédia des lettres de fondation, et en créa le prévôt chancelier de Bohème. Ce chapitre royal, dans son institution, était sous l'influence immédiate du Saint-Siège, et entièrement indépendant de

l'évêché de Prague, prérogative dont il a joui pendant plusieurs siècles. Vratislas reprit aussi vers cette époque (1087) la Misnie, et afin de pouvoir s'y maintenir avec plus de sûreté, il fit bâtir près de la ville de Meissen le fort de Gouzdec.

Vers le même temps, de nouveaux troubles eurent lieu en Moravie. Othon, frère de Vratislas, étant mort en 1086, ses deux fils *Swatopluk et Othon*, par le conseil de leur oncle Conrad, qui occupait la partie occidentale de la Moravie, prirent possession de la partie orientale qui avait appartenu à leur père, sans y avoir été autorisés par Vratislas, qui en était le seigneur suzerain. Une démarche si hardie ayant offensé Vratislas, il entra en Moravie, à la tête de son armée, accompagné de son fils Brétislas et de son trésorier Zdérad. Il chassa d'abord Swatopluk et Othon et investit ensuite Brunn, où se trouvait Conrad son frère. Pendant le siège de cette ville, une plaisanterie que se permit Zdérad, favori du Roi, contre Brétislas, alluma le flambeau de la discorde entre ce Souverain et son fils. Celui-ci, vivement irrité de l'insulte qu'il avait reçue de Zdérad, après s'être consulté avec ses amis, le fit assassiner, et pour se soustraire aux suites de cet acte de vengeance, il abandonna avec ses nombreux partisans l'armée de son père et alla camper dans les montagnes des environs. Cet incident n'ayant pas ralenti le siège, Walburge, femme de Conrad, inquiète sur le sort de son époux, renfermé dans la place, vint trouver le Roi son beau-frère. En abordant ce prince, elle fondit en larmes, se jeta à ses pieds et l'implora en termes si touchants et en même temps si énergiques, que le Roi en fut frappé et attendri. Après l'avoir relevée et embrassée, il fit appeler son frère Conrad et son fils Brétislas et les accueillit avec tendresse. Ensuite il retourna en Bohême avec son armée; mais Brétislas, soit

qu'il craignît encore le ressentiment de son père, soit qu'il eût quelque secret dessein, quitta la Moravie avec ses adhérents, et se retira dans les environs de la ville de Hradecz, aujourd'hui Königgratz. Vratislas fut tellement indigné de cette conduite de son fils, qu'il convoqua les seigneurs et les anciens du peuple, et leur fit promettre par serment de ne reconnaître après sa mort aucun autre que son frère Conrad pour leur Souverain [1]. Il mit ensuite ses troupes en mouvement, pour punir la témérité de son fils qui, après avoir renforcé son armée de trois mille hommes, s'était avancé vers Prague et campait à deux lieues de cette capitale, sur les bords de la petite rivière de Rokitinka. Un combat entre le père et le fils paraissait inévitable, lorsque le duc Conrad, qui s'était interposé en faveur de Brétislas, parvint à engager le Roi à pardonner à son fils pour la seconde fois. Quoique ce raccommodement fût sans doute très-sincère de la part du Roi, les partisans de Brétislas surent si bien rendre suspecte la clémence de son père, que le jeune prince prit le parti de quitter la Bohème, et se rendit en Hongrie, avec deux mille de siens, auprès de son oncle le roi Ladislas, qui l'accueillit cordialement et assigna à sa troupe des terres dans les environs de Trentschin.

Vers le commencement de l'année suivante (1092), Vratislas fit une chute de cheval qui le conduisit au tombeau; il fut inhumé dans l'église de Vischérad qu'il avait fondée. Quoique ce prince laissât quatre fils, *Brétislas*, *Borzivoi*, *Uladislas* et *Sobieslas*, son frère Conrad monta sans opposition sur le trône. Mais ce prince ayant terminé sa carrière dans le cours de la même année [2],

[1]) Suivant l'ordre de succession, établi par le duc Brétislas I, Conrad étant après Vratislas l'aîné des princes de la famille régnante, devait être regardé comme l'héritier présomptif du trône de Bohème.

[2]) Il mourut le 6 septembre 1092, laissant deux fils, *Udalric* et *Luitpold*.

les États s'empressèrent de rappeler *Brétislas*, fils aîné de Vratislas. Ce prince quitta la Hongrie et se rendit promptement à Prague, où il fut reçu avec enthousiasme et proclamé duc de Bohème, la dignité royale n'ayant été conférée à son père que personnellement.

L'empereur Henri, étant devenu veuf, l'an 1089, épousa Adélaïde, fille de Démétrius, duc ou czar de Russie. L'Allemagne était pacifiée, mais il restait encore à soumettre l'Italie. Le pape Urbain II, successeur de Victor III (mort en 1087) et aussi ennemi de l'Empereur que Grégoire VII, chassa Clément III de Rome, et renouvela l'anathème, dont ses prédécesseurs avaient frappé Henri IV, l'antipape Clément et leurs adhérents. Afin de se faire un puissant parti en Allemagne, Urbain négocia et conclut un mariage entre le jeune Guelfe, fils du ci-devant duc de Bavière du même nom, et la comtesse Mathilde de Toscane. Ces circonstances ayant obligé l'Empereur à repasser en Italie (1090), il attaqua la ville de Mantoue, appartenante à Mathilde, et s'en rendit maître après un siège de onze mois [1]. Après la prise de cette place importante, Henri s'empara de Ferrare et de plusieurs autres forteresses que la comtesse Mathilde avait en deçà du Pô: ayant ensuite passé ce fleuve, il battit les troupes de Mathilde en plusieurs rencontres, reçut la soumission des villes de Modène et de Reggio et pénétra par les Apennins vers la Toscane. Urbain II s'enfuit de Rome chez les Normands; et les Romains, intimidés par les progrès que faisait l'armée impériale, reçurent de nouveau Clément III dans leurs murs. Guelfe le vieux se rendit en Italie, pour moyenner un accommodement entre sa belle-

[1]) Il faut remarquer que la donation faite par Mathilde au Saint-Siège pouvait être valable pour les terres allodiales, mais qu'elle était nulle relativement aux fiefs de l'Empire. Elle fut cependant une source de disputes dans la suite entre les papes et les empereurs.

fille, le pape Urbain et l'Empereur; mais ce monarque, ne voulant pas reconnaître Urbain pour chef de l'Église, refusa d'entrer en négociation avec le prince bavarois. Par conséquent on recommença les hostilités. Henri IV assiégea Monteveglio et l'odieuse forteresse de Canosse (1092); mais il ne put réduire aucune de ces places. Des affaires l'ayant appelé en Allemagne, il laissa le commandement de son armée à son fils Conrad, qui avait déjà été couronné roi des Romains à Aix-la-Chapelle, l'an 1087. La comtesse Mathilde et ses partisans, entrevoyant peu d'espoir de sortir victorieux de la lutte dangereuse où ils s'étaient engagés, résolurent de se servir du propre fils de l'Empereur, pour opprimer ce monarque. Dans ce dessein, on inspira au jeune prince la crainte, que les enfants qui naîtraient du mariage de son père avec Adélaïde n'apportassent un obstacle à son élévation sur le trône de l'Empire, et on lui insinua que, s'il entendait ses intérêts, il devait se déclarer chef de ceux qui étaient fidèles au siége apostolique. Ces suggestions pernicieuses ayant enfin déterminé Conrad à renoncer à la soumission qu'il devait à son père et Souverain, il leva hautement l'étendard de la révolte et se fit couronner roi d'Italie (1093). Plusieurs villes, gagnées par son affabilité, se déclarèrent pour lui. La comtesse Mathilde et son époux contractèrent avec Conrad et la Lombardie une alliance pour vingt ans; Roger, duc de Sicile, beau-père de Conrad, lui promit également son appui; l'impératrice Adélaïde elle-même, qui s'était échappée de la prison où elle avait été enfermée pour des raisons inconnues, se souleva contre son époux et, par les plaintes excessives dont elle fit retentir toute l'Italie, rendit ce prince encore plus odieux à ses ennemis. La rebellion de Conrad facilita au pape Urbain le moyen de s'emparer d'une partie de la ville de Rome où l'Empereur, en partant d'Italie, avait laissé une garnison; mais

comme l'autre partie de cette capitale resta constamment attachée à Clément III, Rome devint le théâtre des fureurs des deux factions. Clément occupait le palais de Latran qui était encore au pouvoir des Impériaux; mais le commandant de la garnison ayant vendu à Urbain et la garnison et le palais, l'antipape Clément se vit obligé de prendre la fuite.

Le pape Urbain II, qui n'était pas moins zélé que Grégoire VII pour étendre l'autorité et la puissance du Sainte-Siège, confirma dans un concile qu'il avait convoqué, au mois de novembre 1095, à Clermont en Auvergne, non-seulement les décrets de Grégoire VII relatifs aux investitures, mais il défendit encore, sous des peines rigoureuses, aux évêques et à tout ecclésiastique de rendre aucun hommage aux princes séculiers. Mais ce qui a rendu célèbre à jamais ce concile de Clermont, c'est la résolution qu'on y prit de faire la conquête de la terre sainte. Le pape Grégoire VII en avait déjà formé le projet, comme il conste par les lettres qu'il écrivit à ce sujet aux princes chrétiens, et dans lesquelles il les exhortait avec zèle à cette pieuse entreprise. Ce qui chez Grégoire VII n'avait été qu'une idée, son successeur Urbain II le réalisa, aidé d'un enthousiaste français, nommé *Pierre l'Hermite*, prêtre d'Amiens. Cet homme étant allé en pélerinage à Jérusalem, dépeignit, à son retour, avec des traits si touchants le malheureux sort des lieux saints, profanés par les Mahométans, et la misère des Chrétiens dans ces contrées, que la délivrance du saint sépulcre devint bientôt le voeu universel de toute la chrétienté. Urbain II avait déjà proposé cette expédition dans le concile, ou plutôt dans l'assemblée prodigieuse qui s'était tenue en plein champ à Plaisance, au mois de mars 1095; mais on n'y avait pris aucune décision; et ce ne fut que dans le concile de Clermont qu'on arrêta, d'une conven-

tion unanime, qu'on ferait des croisades [1]. Le pape, prévoyant combien d'avantages il résulterait pour le Saint-Siège de cette expédition, accorda de grandes indulgences à ceux qui s'y enrôleraient. Une multitude étonnante de croisés, partagés en différentes armées, dont on fait monter ensemble le nombre à 800,000 hommes, y compris les femmes et les enfants, se mit en marche dès l'année suivante.

On avait destiné le commandement en chef de toutes les armées de croisés à Uladislas, roi de Hongrie; mais sa mort, arrivée l'an 1095, l'empêcha de jouir de l'honneur qui lui était reservé. Ce Souverain, que sa piété et ses vertus firent mettre après sa mort au nombre des Saints, avait désigné le prince *Almus* pour son successeur. Jugeant son neveu *Coloman* incapable de régner, il avait cru, pour le bien-être du royaume, devoir l'éloigner du trône, et l'avait par cette raison voué à l'état ecclésiastique. Mais Coloman, mécontent du sort qu'on lui destinait, pour s'y soustraire, se réfugia en Pologne, ce qui affecta si vivement le Roi son oncle, que le chagrin que ce prince en eut, contribua beaucoup, à ce qu'on croit, à abréger ses jours. Dès que Coloman eut appris la mort d'Uladislas, il revint en Hongrie, pour faire valoir ses droits à la couronne, dont il était l'héritier légitime. Il est à remarquer que, si la nature s'était montrée marâtre envers lui du côté de la figure, elle l'avait en revanche doué de beaucoup d'esprit, de courage et de fermeté. Il parvint sans grande peine à engager Almus à renoncer non-seulement aux droits qu'il avait acquis par la déclaration du roi défunt, mais encore au gouvernement de la Croatie et de l'Esclavonie, et à se contenter du titre ducal et de quelques comitats de Hongrie.

[1]) Ces guerres sacrées prirent le nom de croisades, parce que ceux qui s'y engageaient, se marquaient d'une croix.

Au printemps de l'année 1096, la première colonne les croisés, forte de 15,000 fantassins et de 8000 cavaiers, marcha, sous la conduite de Gauthier dit *sans avoir*, par la Bavière et l'Autriche vers la Hongrie. Coloman eur accorda le passage par ses États, à condition qu'ils s'abstiendraient de commettre aucun excès. Le chef de ces croisés, qui était un fameux guerrier, fidèle à ses engagements, sut si bien maintenir le bon ordre et la discipline parmi ses troupes, qu'après avoir tranquillement traversé la Hongrie, elles passèrent la Save près de Semlin, sans que rien eut troublé leur bonne intelligence avec le roi et les habitants de ce pays. Il en fut tout autrement du deuxième corps de croisés, à la tête duquel s'était mis Pierre l'Hermite lui-même. Cette troupe, qui ne comptait pas moins de 40,000 hommes, prit sa route par l'Autriche, passa, du consentement de Coloman, la frontière de la Hongrie près de la ville d'Oedenbourg, et continua en bon ordre sa marche jusqu'à Semlin; mais ayant trouvé dans les environs de cette ville les armes et les habits de quelques marodeurs de la division de Gauthier, que les gens de la campagne avaient tués à cause de leurs déprédations, elle se crut autorisée à venger la mort de ses camarades. En conséquence les croisés emportèrent Semlin d'assaut et égorgèrent la moitié de la garnison de cette ville; ensuite, ayant appris que Coloman s'approchait avec l'armée hongroise pour les punir, ils se hâtèrent de passer la Save. Mais comme ils exercèrent les mêmes brigandages en Serbie, les habitants de ce pays, qui avaient appelé à leur secours les Cumans, les Bulgares et les Hongrois, leurs voisins, les surprirent dans leur camp près de Nissa, en massacrèrent 20,000 et leur enlevèrent 2000 chariots. Coloman, qui ne voyait plus en ces croisés que des brigands qui pillaient les provinces par où ils passaient, défendit de les laisser

entrer sur le territoire de Hongrie, et ordonna de traiter en ennemis tous ceux qui tenteraient de franchir par force ses frontières.

Cependant la manie des croisades avait aussi gagné l'Allemagne. Dès la même année 1096, un corps de 12,000 croisés saxons, commandé par Volcmar, s'avança par la Bohème et la Moravie, et sans attendre le consentement du roi Coloman, pénétra dans le comitat de Neutra en Hongrie, pillant et ravageant tout ce qu'il trouvait sur son passage. Mais les troupes hongroises étant venues au secours des cantons envahis, cette bande de croisés fut complètement battue et exterminée.

Une autre division de 15,000 croisés qu'on avait enrôlés en Franconie, ayant Gottschalk (*Godescald*) pour chef, traversa l'Autriche et entra en Hongrie; on ignore si ce fut avec ou sans la permission du Roi. Mais ce qui est certain, c'est que ces croisés, à peine arrivés dans le canton entre la Leitha et le lac de Neusiedel, y commirent les plus affreux excès envers les gens de la campagne. Ils occupèrent ensuite Mosbourg (aujourd'hui *Altenbourg-hongrois*), en égorgèrent les habitants, et eurent même l'audace de faire le siège d'Albe-Royale. Mais ils payèrent cher cette témérité; car ayant été cernés par les troupes hongroises et forcés de mettre bas les armes, ils furent assaillis de tous côtés et pour la plupart massacrés.

Cette troupe de croisés fut bientôt suivie par une autre de 3000 cavaliers et de 200,000 fantassins, sous les ordres du Rhingrave Emicon. Cette armée, qui n'était formée que de fanatiques et de vagabonds, marchait sans ordre, sans règle et sans discipline. Comme ils manquaient d'argent, ils commencèrent leurs expéditions par les Juifs qu'ils trouvèrent dans les villes par où ils passaient, et en égorgèrent un grand nombre à Cologne, à

Mayence, à Worms et dans quelques autres endroits. Ces désordres furent suivis de beaucoup d'autres, malgré les efforts que fit l'Empereur pour les réprimer. La Bohème et l'Autriche, par où ces brigands croisés prirent leur chemin, eurent aussi à souffrir dans cette occasion; ce qui engagea Coloman à leur interdire l'entrée dans son royaume. Malgré cette défense, le Rhingrave, se fiant sur la supériorité de ses forces, tenta de se frayer, les armes à la main, le passage qu'on lui refusait. Il battit en effet les troupes hongroises qui défendaient le pont de la Leitha près d'Altenbourg, et assiégea cette ville; mais ayant appris l'approche de Coloman qui s'avançait avec une bonne armée, les croisés furent saisis d'une telle terreur panique, qu'ils s'enfuirent dans le plus grand désordre. Comme ils se dispersèrent de côté et d'autre, ils furent pour la plupart massacrés par les soldats hongrois et les habitants du pays. Le peu qui resta de cette nombreuse armée de croisés s'enfuit, partie par l'Autriche et en Allemagne, et partie par la Carinthie en Italie. Ceux qui parvinrent à passer les Alpes, s'embarquèrent en Apulie pour Constantinople. Enfin une sixième armée de 80,000 croisés, commandée par le fameux Godéfroi de Bouillon, arriva, au mois d'août 1096, par la Bavière et l'Autriche, aux confins de la Hongrie. Une convention que ce grand capitaine conclut avec le roi Coloman et qu'il garantit par des ôtages, au nombre desquels était son propre frère Baudouin, lui ouvrit le passage par le royaume. Les troupes croisées, après avoir effectué en bon ordre leur entrée sur le territoire hongrois, passa la Leitha près de Bruck, traversa les comitats de Wieselbourg, de Wesprim, d'Albe-Royale, de Tolna et de Bárany, et passa la Drave près d'Essek et la Save près de Semlin. Pendant le même temps, une autre colonne de croisés marchait, sous la conduite de Raimond de Tou-

louse, par la Dalmatie. Le comte Robert de Flandre, le duc Robert de Normandie, et Hugues-le-Grand, comte de Vermandois, frère de Philippe I, roi de France, s'étaient embarqués avec leurs corps d'armée à Brindes *(Brindisi)* sur la mer Adriatique, ainsi qu'à Tarente sur la mer Ionienne, et firent voile vers Durazzo en Romélie. Le prince Bohémond de Tarente les suivit avec ses Normands.

Toutes les troupes croisées s'étant réunies près de Constantinople; on choisit pour commandant général *Godéfroi de Bouillon*, qui était regardé comme le plus grand capitaine de son temps. Pour engager l'empereur Alexis à les aider de ses conseils et de ses moyens, autant que pour lui ôter tout sujet de prendre ombrage de l'expédition projetée, les princes croisés conclurent avec ce Souverain un traité, par lequel ils promirent de lui céder tout ce qu'ils pourraient conquérir en Asie. La Palestine seule en fut exceptée. En 1097, toute l'armée croisée passa en Asie et se rendit maître de la Bithynie. L'année suivante, les croisés s'emparèrent de la Syrie et se trouvèrent enfin devant les murs de la ville sainte, qui tomba au pouvoir des Chrétiens, le 15 juillet 1099, après onze jours de siège. *Godéfroi*, qui était monté le premier sur la muraille, fut proclamé *roi de Jérusalem*. Cet illustre prince étant mort quelque temps après, son frère Baudouin lui succéda.

Pendant que les croisades occupaient les esprits en Europe, il était survenu des circonstances qui rétablirent un peu les affaires de l'empereur Henri. Guelfe le vieux de Bavière était depuis l'année 1089 l'ami et l'allié le plus actif de sa belle-fille Mathilde, et par conséquent un des plus puissants soutiens des papes. L'intérêt avait formé cette union, et ce n'était que l'espoir d'hériter un jour les riches possessions de Mathilde, qui avait fait fer-

mer au jeune Guelfe les yeux sur l'âge de quarante-cinq ans qu'avait déjà atteint sa fiancée. Ce ne fut que bien longtemps après la conclusion de ce mariage, que les deux Guelfe, père et fils, eurent connaissance du traité secret par lequel la comtesse avait institué, l'an 1077, le Saint-Siège héritier de ses domaines. Cette disposition ayant fait évanouir la perspective brillante qui avait ébloui le jeune Guelfe, il se brouilla avec sa femme, dont le caractère d'ailleurs ne sympathisait pas avec le sien, et leur animosité s'accrut au point qu'ils en vinrent à faire divorce. Dans la vue de traverser les intérêts de Mathilde et du pape Urbain, le vieux Guelfe prit alors le parti de Henri IV avec la même chaleur que celle qu'il avait montrée à seconder leur haine contre ce monarque. À cet effet, les deux Guelfe n'oublièrent rien pour engager les princes et les seigneurs leurs voisins à demeurer fidèles à l'Empereur et y réussirent, nonobstant les sollicitations de ses ennemis qui ne cessaient de les exciter à la révolte. Frédéric de Hohenstaufen, duc de Souabe, n'eut pas un moindre succès dans les provinces situées le long du Rhin et de la Moselle. Ce fut alors que Henri IV, pour s'assurer encore davantage l'attachement et la fidélité du vieux Guelfe, le réintégra dans son duché de Bavière.

Quoique les historiens ne dénomment pas expressément le margrave Léopold III d'Autriche parmi les vassaux rebelles, qui rentrèrent dans l'obéissance, on ne saurait guère douter qu'il n'ait été de ce nombre; car Bertoud de Constance dit positivement que, par l'entremise de Guelfe de Bavière, la paix régnait partout en Germanie, depuis l'Alsace juqu'à la Souabe; depuis la Souabe jusqu'à la Bavière et depuis la Bavière jusqu'à la Hongrie. Ce qui rend la soumission du Margrave encore plus probable, c'est que l'évêque Altman de Passau n'était plus là pour l'instiguer. Dans le temps où, après la seconde

déposition de Grégoire VII, on avait chassé tous les évêques de son parti, Altman s'était vu de nouveau obligé d'abandonner son Siège, pour faire place à Herman qui avait été investi de cet évêché. Le prélat expulsé, s'étant retiré en Autriche, s'établit dans l'abbaye de Göttweih, et continua à exercer jusqu'à sa fin les fonctions épiscopales dans le margraviat. Il cessa de vivre en 1091, et fut enterré dans l'église de Göttweih qu'il avait consacrée, l'an 1081.

Comme l'Empereur, ni aucun des grands vassaux de l'Empire germanique, ne prirent part à la première croisade, le margrave d'Autriche fut assez sage pour suivre leur exemple. On lit, à la vérité, dans les annales du couvent de Zwettel que Léopold, après avoir remis le margraviat à son fils, se joignit à la grande masse des croisés et mourut en route; mais outre que l'auteur de ces annales ne fournit aucune preuve de ce qu'il avance, Ortilon et les autres historiens d'Autriche rapportent, que le margrave Léopold termina, le 12 octobre 1096, paisiblement sa carrière dans le pays qui l'avait vu naître. Il fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Melk, où les chanoines réguliers avaient été remplacés par des Bénédictins, l'an 1089. Il laissa de son épouse Ithe [1]) un fils, *Léopold IV*, et six filles, savoir:

1) *Élisabeth*, qui se maria à Ottocare IV, margrave de Styrie, avec lequel elle procréa Léopold-le-Fort, qui fut le premier qui gouverna la Styrie comme un margraviat indépendant de la Carinthie;

2) *Ithe* ou *Ide*; elle eut pour époux Luitpold, margrave de Znaim, qui devint dans la suite margrave de Moravie;

[1]) On ne connait pas le nom de famille de cette princesse. Le baron de Hormayr et d'autres disent qu'elle était issue de la maison des Guelfe; quelques historiens, entre autres Arenbeck dans Pez Script. rerum Austr. T. I, p. 1185, en font la fille de l'empereur Henri III.

3) *Gerbirge*; par son mariage avec le prince Borzivoi de Bohème, la Maison de Babenberg s'allia pour la première fois avec celle de Prémislas; après la mort de son époux (1124), elle prit le voile dans le couvent de religieuses à Göttweih, où elle mourut l'an 1142;

4) *Euphémie*, qui apporta pour dot à son époux Conrad-le-Barbu, duc de Bavière, le comté de Peilstein en Autriche, et fut appelée par cette raison comtesse de Peilstein;

5) *Richarde*; elle fut unie au comte Henri de Stephaning, burgrave de Ratisbonne, et eut en dot Yps et Persenbeug; son époux mourut à Jérusalem l'an 1101;

6) *Sophie*, qui fut mariée à Henri II d'Eppenstein, duc de Carinthie, et épousa en secondes noces Sighard, comte de Burghausen et de Schalabourg, près de Melk.

Léopold-le-Bel était un prince très-pieux et qui possédait toutes les vertus propres à rendre son peuple heureux; mais l'ascendant qu'avait gagné sur lui l'évêque Altman, et la crainte qu'il eut d'encourir les censures de l'Église et de partager la disgrâce de l'Empereur, s'il lui demeurait fidèle, l'entraînèrent dans le parti qui lui fut si funeste. C'est pourquoi le Génie de l'Autriche, détournant tristement ses regards, cache avec soin la page de l'histoire de son pays, où sont tracés les malheureux égarements de ce prince abusé.

CHAPITRE VI.

Léopold IV le Pieux.
De 1096 à 1136.

Après la mort de Léopold-le-Bel, son fils *Léopold IV* lui succéda dans le margraviat d'Autriche, qui à cette époque n'était pas encore un fief héréditaire. Cette circonstance doit nous faire croire, que le margrave défunt était effectivement réconcilié avec le chef de l'Empire. Mais en supposant même que Léopold III soit mort sans se soumettre à son suzerain, ce n'aurait pas été un motif suffisant pour priver son fils du margraviat, attendu que c'était une règle, consacrée par un long usage, de laisser les enfants en possession des fiefs dont avaient joui leurs pères, à moins que les premiers ne s'en fussent rendus indignes par la rebellion ou par quelque autre crime capital. Or, comme Léopold IV était un prince d'une conduite exemplaire, qu'il n'avait donné aucun sujet de mécontentement à l'Empereur et qu'il ne pouvait être responsable des torts de son père, c'eut été injuste de l'exclure d'une charge que ses aïeux avaient toujours remplie avec honneur. D'ailleurs, si même l'Empereur avait conféré la place de margrave d'Autriche à quelque autre vassal ou grand officier de l'Empire, le prince ou seigneur investi de cette dignité aurait probablement éprouvé le même sort que Vratislas de Bohème, qui avait fait d'inutiles efforts pour se mettre en possession du margraviat.

Léopold IV fit paraître dès l'enfance un esprit ca-

pable d'approfondir les sciences les plus abstraites, uni à un grand penchant pour la vertu et la religion. À peine eut-il pris le gouvernement qu'il pensa à organiser son pays et à en faire accroître la prospérité. Il diminua les impôts, se rendit d'un abord facile et se fit aimer de ses sujets. „Son palais, dit un Auteur, semblait être le temple de la justice et le séjour de la vertu.“ Comme au commencement de son règne les querelles entre l'Empereur et le souverain pontife duraient encore, Léopold parut, à l'exemple de son père, pencher vers le parti de la Cour de Rome; mais il eut la prudence de ne pas se déclarer ouvertement, en quoi il fit très-bien; car l'autorité de l'Empereur étant alors entièrement rétablie en Allemagne, il aurait été dangereux de manifester une affection trop partiale pour le chef de l'Église.

Henri IV, voyant que son fils Conrad persistait dans sa révolte, profita de la disposition favorable où étaient les princes à son égard, pour faire déclarer, dans une Diète qu'il avait convoquée à Aix-la-Chapelle, ce fils rebelle indigne de porter la couronne. Ensuite il fit élire et couronner son second fils Henri, après que ce prince eut promis par serment qu'il resterait fidèle à son père et qu'il ne se mêlerait d'aucune affaire du gouvernement avant sa mort. Peu de temps après l'élection de son fils, l'Empereur retourna à Ratisbonne, pour y rendre la justice, à l'instar de ses prédécesseurs. Adalram, abbé de Cremsmunster, saisit cette occasion pour se plaindre de ce que le margrave d'Autriche était, conjointement avec les comtes Bérenger et Engelbert, en possession illégitime de plusieurs domaines appartenants à cette abbaye, et il en réclama la restitution. Timon, que le parti impérial avait placé sur le siège épiscopal de Passau, appuya la demande de l'abbé. Le margrave Léopold fut condamné à se dessaisir, en faveur de sa partie adverse,

des terres de Petenbach sous Cremsmunster, de Goltbrechtscell et Geroldsdorf dans le quartier dit *Traunviertel*, dont ses prédécesseurs avaient été en jouissance dès les temps de l'évêque Chrétien de Passau.

Quoique Léopold IV fût un prince très-pieux et dévot, il n'avait témoigné jusqu'alors aucun désir de prendre part aux croisades. Il ne s'appliquait qu'à améliorer l'administration civile et ecclésiastique de son pays, à y faire régner l'ordre et la justice et à animer par sa présence les affaires publiques de l'État. Il aurait fait avoir une haute idée de son discernement, s'il avait persévéré dans cette sage et louable conduite. Mais il montra dans la suite qu'il n'était pas exempt de cet esprit superstitieux et fanatique qui faisait croire, que ne pas concourir à la délivrance du saint sépulcre, c'était négliger les devoirs d'un bon chrétien et se rendre responsable envers Dieu. Mû par ces sentiments, il envoya en Palestine une somme si considérable qu'elle lui aurait suffi pour y conduire lui-même trois cents guerriers et les entretenir. Adalram de Perge, Hadémar de Kuopharn et Udalric de Wolinstein, Nobles autrichiens, qui désiraient faire le voyage à la terre sainte, furent chargés de distribuer cet argent aux croisés qui étaient dans le besoin. La nouvelle de l'heureux succès de la croisade électrisa toute la chrétienté. Ceux que l'issue incertaine de cette expédition avait laissés indécis, brûlèrent alors du désir de visiter les lieux saints et de pleurer leurs péchés sur la tombe du Rédempteur. Ithe, mère du margrave Léopold, qui était une princesse respectable sous tous les rapports, fut elle-même saisie de l'enthousiasme qui s'était emparé de tous les esprits, et se prépara à partir pour Jérusalem avec la première troupe de croisés qui passerait par l'Autriche. Elle n'attendit pas longtemps l'occasion désirée; car à peine une année était-elle écoulée (1101), qu'une masse

de 160,000 croisés des deux sexes, qui s'était réunie en Allemagne, traversa le margraviat d'Autriche pour se rendre en Palestine. Comme le vieux Guelfe de Bavière, Timon, alors archevêque de Salzbourg, Udalric, évêque de Passau, et Giselbert, abbé d'Admont, s'étaient joints à ces croisés, Ithe résolut de faire le voyage d'Orient en compagnie de ce prince et de ces prélats. Léopold, loin de s'opposer au pieux dessein de sa mère, crut faire une oeuvre méritoire en soutenant les croisés de tous ses moyens. Il recommanda sa mère aux soins et à la protection du prince bavarois et des évêques, et remit à la princesse trois cents marcs d'argent, pour les employer au profit de la guerre sainte à Jérusalem. Ithe partit et arriva sans accident en Palestine; mais elle ne revit plus ni sa famille, ni sa patrie. Les croisés ayant été défaits par les Turcs, cette malheureuse princesse, victime de son zèle pieux, trouva la mort dans la mêlée. Selon d'autres, elle fut emmenée captive en Perse.

Jusqu'à cette époque, les margraves d'Autriche avaient eu leur résidence à Melk; mais Léopold IV fit construire un nouveau bourg ou château sur la cîme la plus élevée du mont Cétique ou *Callenberg*. Lorsqu'il fut achevé, le Margrave alla s'y établir avec sa Cour. Cet édifice, dont la structure était aussi solide que magnifique, avait une forme ronde, et était garni de plusieurs grosses tours. L'intérieur était orné de statues de marbre; elles y restèrent jusqu'au règne du duc Albert III, où on les transporta dans le château que ce prince avait fait bâtir à Laxenbourg. Depuis lors le château de Callenberg s'en alla en décadence et resta dans un entier abandon jusqu'au temps de l'empereur Albert II qui le fit restaurer, en l'honneur de S. George, patron de la chapelle de ce château. Pendant le siège de Vienne (1683), il fut entièrement détruit; mais dix ans après, l'empereur Léo-

pold I fit construire des débris de cet ancien édifice une nouvelle église qu'il consacra à S. Léopold; et depuis ce temps le sommet de la montagne, sur lequel il était bâti, porte le nom de Mont-Léopold (*Léopoldsberg*).

Cependant le pape Urbain II étant décédé à Rome, on lui donna pour successeur Pascal II, qui suivit en tout la politique des deux derniers papes. Le roi Conrad ne survécut guère à Urbain; ce prince mourut subitement à Florence, l'an 1100, de chagrin, dit-on, de voir que ceux qui l'avaient élevé au trône d'Italie, le négligaient et commençaient à le mépriser. Henri IV, qui s'était inutilement efforcé de rétablir son autorité en Italie, se flattait que la mort de ce fils rebelle ferait rentrer ce pays dans l'obéissance de son légitime Souverain; mais Pascal II et la comtesse Mathilde, qui avait renouvelé sa donation à l'Église romaine, surent le frustrer de ses espérances. Henri IV, persuadé qu'il tenterait en vain de soumettre l'Italie par la force de ses armes, et voulant mettre fin aux démêlés qui divisaient depuis si longtemps l'Empire et le Sacerdoce, convoqua les États d'Allemagne à Mayence, et leur notifia qu'étant disposé à se réconcilier avec le pape, il avait résolu de tenir un concile général à Rome, pour terminer tous les différends entre lui et le Saint-Siége. Le pape s'attendait alors à recevoir une ambassade solennelle de la part de l'Empereur; mais comme il n'en vit paraître aucune, et qu'il apprit au contraire sous main, que ce monarque avait dessein de désigner un nouveau pape dans le concile projeté, il résolut de le prévenir. En conséquence, il renouvela non-seulement l'excommunication lancée contre Henri par les deux papes précédents, mais il confirma aussi tous les décrets que Grégoire VII avait portés contre ce prince (1102). Cette conduite hostile et arrogante du pontife romain, jointe à des affaires indispensables qui exigeaient sa présence

en Allemagne, empêcha l'Empereur d'entreprendre le voyage qu'il s'était proposé de faire en Italie. En revanche il fit publier par Eméhard, évêque de Wurzbourg, dans l'église à Mayence, qu'il avait pris la résolution d'aller à la terre sainte, et qu'il se mettrait à la tête de tous les croisés qui voudraient se joindre à lui dans cette pieuse expédition; c'était, comme il savait, le seul moyen alors de se concilier tous les esprits. On applaudit généralement à cette décision, et tout le monde s'en rejouissait, quoique par des motifs bien différents; le clergé parce qu'il croyait avoir gagné sa cause, et les laïques, parce qu'ils espéraient trouver occasion pour chercher des aventures et acquérir de la gloire. Quant au peuple, il voyait dans la détermination prise par Henri une marque certaine de la grande piété de son prince. Mais personne n'éprouvait autant de satisfaction que Henri, fils de l'Empereur, qui pendant l'absence du monarque devait être chargé du gouvernement. Ce jeune ambitieux attendit avec impatience le jour où il prendrait en main les rênes de l'Empire qu'il se promettait bien de ne plus lâcher, une fois qu'il les tiendrait. Mais, soit que l'Empereur eût entrevu les coupables desseins de son fils, soit que les troubles survenus en Saxe, ou d'autres raisons d'État l'eussent retenu en Allemagne, il différa de jour à l'autre son voyage en Palestine et finit par y renoncer entièrement. Le jeune Henri, furieux de voir son attente déçue, s'échappa de la Cour et se révolta ouvertement contre son père. Si nous en croyons quelques historiens, il fut excité à cette révolte par l'archevêque de Mayence et par l'évêque de Constance, légats du pape en Allemagne, qui ne voyaient dans la croisade de l'Empereur qu'une feinte, tendante à augmenter le nombre de ses partisans. Quoiqu'il en soit, cette révolution inattendue eut pour Henri IV les suites les plus funestes. Son fils, pour colorer l'horreur de son

attentat d'un prétexte spécieux, fit partout publier, que ce n'était pas par envie de régner qu'il s'était soustrait à l'obéissance de son père, mais par zèle pour la paix de l'Église, et que du moment où l'Empereur aurait satisfait le Saint-Siège, il serait le premier à se soumettre. Au moyen de cet artifice, il fortifia si considérablement son parti, qu'il se vit en peu de temps à la tête d'une nombreuse armée, composée de Saxons et de Thuringiens. Vainement l'Empereur essaya-t-il de ramener son fils à son devoir par les lettres les plus touchantes; ce fils ingrat répondit qu'il ne reconnaissait point un excommunié pour son père, ni pour son Souverain. Cette obstination du jeune Henri détermina l'Empereur, qui ne pouvait se résoudre à prendre les armes contre son propre fils, à écrire au pape pour l'assurer qu'il était prêt à se raccommoder avec le Saint-Siège, pourvu qu'on n'exigeât rien qui fût contraire à la dignité de l'Empire. Mais le pontife, loin de se prêter à ces offres, se déclara ouvertement pour le fils, et donna ordre à son légat en Allemagne, de le relever de l'excommunication qu'il avait, dit-il, encourue en demeurant fidèle à son père, et de le délier du serment qu'il lui avait prêté. Enfin, après que l'Empereur eut tenté inutilement toutes les voies imaginables pour éviter d'en venir à une guerre, il résolut d'employer la force pour soumettre son fils.

Le margrave d'Autriche s'était trouvé présent à Mayence, lorsque l'Empereur avait déclaré son intention de se rendre en Palestine. Cette résolution le réconcilia entièrement avec l'Empereur, et il se décida à accompagner ce monarque dans sa croisade. À cet effet, il revint promptement en Autriche, pour faire toutes les dispositions nécessaires à ce grand voyage, et voulant s'y préparer d'une manière digne de celui qui en était l'objet, il se fit armer chevalier et croiser solennellement

à Melk par Udalric, évêque de Passau. Comme il était impatient de se mettre en route pour la terre sainte, il fut extrêmement désappointé d'apprendre que l'Empereur avait différé son départ; néanmoins rassuré par l'espoir que l'expédition projetée aurait lieu peu de temps après, il était si éloigné d'approuver et de soutenir la révolte du jeune Henri, qu'il se joignit avec ses troupes à l'armée que l'Empereur avait rassemblée à Ratisbonne. Le duc *Borzivoi II*, son beau-frère qui, après la mort de Brétislas II son frère, avait succédé au trône de Bohème, ne tarda pas à le suivre avec ses Bohèmes et Moraves. Au moyen de ces renforts, l'armée impériale se trouva sur un pied si respectable, que le prince Henri, qui s'était avancé pour combattre son père, n'osa l'attaquer en rase campagne. Les deux armées restèrent durant trois jours en face l'une de l'autre, sans se livrer de bataille. Avant d'en venir à cette extrémité, on essaya d'effectuer un accommodement; l'Empereur, pour avoir la paix, consentit à partager l'empire avec son fils; mais dans le temps même où ce prince donnait à entendre qu'il se contenterait de l'assurance de succéder à son père, il ne songeait qu'à le tromper, en lui débauchant ses fidèles serviteurs. Ses intrigues furent si heureuses qu'il engagea Léopold, margrave d'Autriche, le duc Borzivoi de Bohème et quelques autres seigneurs, à abandonner l'Empereur et à se ranger du côté des ennemis de ce monarque. On doit cependant rendre à Léopold la justice qu'il fut longtemps sans pouvoir se résoudre à devenir parjure envers son Souverain, tant lui était naturel le sentiment de ce qui est juste et bon; mais séduit par les offres brillantes du jeune Henri, qui entre autres lui promit la main de la belle *Agnès*, sa soeur et veuve de Frédéric I de Hohenstaufen, duc de Souabe, il finit par céder aux pressantes sollicitations de ce prince ambitieux. Il allégua pour raison de sa conduite

que, l'Empereur n'ayant pas rempli l'engagement sacré qu'il avait pris d'aller à la terre sainte, lui, Léopold, n'était pas obligé non plus de tenir la promesse qu'il avait faite de lui rester fidèle, subterfuge pitoyable qui, dans ces temps de simplicité et de fanatisme, pouvait bien lui servir à se disculper aux yeux du monde, mais ne le garantit point des reproches que lui fit sa conscience, lorsqu'il n'était plus temps de réparer le mal que sa trahison avait causé. L'Empereur, affaibli par la défection du margrave d'Autriche et du duc de Bohème, qui étaient ses meilleurs soutiens, se retira, n'osant plus tenir la campagne contre son fils, qui profita alors de la retraite de son père, pour se rendre maître de Spire, où il s'empara du trésor que l'Empereur y avait. On indiqua à Mayence une Diète, pour apaiser tant de troubles. Le jeune Henri feignit de se réconcilier avec son père. Il lui demanda pardon, les larmes aux yeux, et l'ayant attiré près de Mayence dans le château de Bingen, il l'y fit arrêter et le retint prisonnier. La Diète de Mayence se déclare pour le fils rebelle contre le père infortuné (1106). Cependant, comme on craignait une révolte de la part des habitants de cette ville et de quelques seigneurs qui étaient fidèles à l'Empereur, le jeune Henri eut recours à une nouvelle ruse pour s'assurer l'Empire. Sous prétexte de s'arranger à l'amiable avec son père, il se rendit à Ingelheim et y fit conduire le monarque, auquel il proposa, pour le bien de la paix, d'abdiquer sa couronne et de lui céder tous ses droits à l'Empire. Henri IV refusa d'abord d'acquiescer à une demande si injuste; mais son fils l'ayant menacé des derniers maux s'il persistait dans son refus, le malheureux père céda à la force et signa une charte, dans laquelle il se reconnaissait coupable de toutes les fautes dont on l'accusait, promettait d'en faire pénitence, et renonçait enfin à la dignité impériale en faveur de son

s, à qui il donna en même temps son propre patrimoine : les troupes qui lui restaient. On le dépouille ensuite es insignes impériaux et les porte à Mayence, où usurpateur dénaturé s'en fait solennellement revêtir par s légats, en protestant toujours que c'était malgré lui n'il prenait la couronne, et qu'il la rendrait à son père, ès que Henri IV serait obéissant au Saint-Siège.

L'Empereur avait espéré qu'après avoir renoncé à a couronne, il serait du moins absous de l'excommuniation; mais les légats, à qui il s'adressa pour cet effet, ii répondirent que le pape s'était reservé le jugement de ette affaire. Alors l'Empereur, n'ayant plus rien à ménaer, s'évada et se réfugia à Cologne, où les bourgeois, ui lui étaient attachés, le reçurent avec les plus grands onneurs, et de là il se rendit à Liège, dont l'évêque était ussi dans ses intérêts, de même que les ducs de Limourg et de basse Lorraine qui, révoltés et indignés de hypocrisie et de l'inflexible dureté du fils rebelle, armèrent ussitôt en faveur du monarque persécuté. Mais le jeune mpereur, ayant assemblé son armée, vint aisément à bout e dissiper cette ligue. Enfin Henri IV, abandonné de out le monde, et près d'être forcé dans son asile, mouut à Liège, le 7 août 1106, à l'âge de 56 ans. L'évêue de Liège lui fit faire des obsèques magnifiques; ais cet office de charité rendu à un excommunié yant déplu à la Cour de Rome, elle ordonna qu'il ût privé de sépulture. En conséquence le corps du moarque défunt fut déterré, transporté ensuite à Spire et osé sous une voûte, où il demeura jusqu'à ce que son ls Henri V, s'étant brouillé aussi avec le pape Pascal II, e fit absoudre de l'excommunication et ensuite inhumer ans le tombeau des empereurs (1111). Henri IV était rave, intrepide et capable de grandes choses; mais les mauvaises habitudes qu'il avait prises dans sa jeunesse,

suite ordinaire d'une éducation négligée, lui firent perdre les avantages qu'il aurait pu tirer de ses belles qualités. S'il avait été moins susceptible pour les petites offenses qu'ils prétendait avoir reçues des habitants de la Saxe, et n'avait pas permis que ses courtisans fissent un trafic honteux des évêchés et des bénéfices, les Saxons ne se seraient pas soulevés contre lui, et le pape Grégoire n'aurait pas osé lui disputer le droit des investitures; et quand même il l'aurait fait, il ne serait pas venu à bout de ses desseins, faute d'appui. En sorte que les malheurs de Henri IV provinrent principalement de ce qu'il n'avait pu faire céder de petites considérations personnelles à de grands intérêts d'État, ni régler sa conduite d'après les circonstances et l'esprit du siècle dans lequel il vivait.

Le mariage de Léopold IV d'Autriche et de la princesse Agnès eut lieu le 1 mai 1106, ainsi encore avant la mort de l'empereur Henri IV. Udalric, évêque de Passau, Ottocare, margrave de Styrie, avec sa soeur Sophie, et un grand nombre de seigneurs autrichiens et souabes assistèrent aux noces, qui furent célébrées avec une magnificence extraordinaire dans la ville de Melk, le château de Callenberg n'étant pas assez spacieux pour recevoir tant d'illustres étrangers. Mais dès que les fêtes furent terminées, Léopold conduisit son épouse dans sa nouvelle résidence.

L'âge et le caractère de Léopold et d'Agnès étaient si bien assortis que tout leur promettait une union fortunée; l'événement ne démentit point ce présage heureux. Pendant 30 ans qu'ils vécurent ensemble, il se passa peu de jours qu'ils ne rendissent grâce au Ciel d'avoir uni leurs destins. Agnès, qui joignait toutes les vertus aimables de son sexe à une grande sagacité dans les affaires, était conseil de son époux; et ce fut principalement à la per- et à la prudence de cette sage princesse, qu'il dut

le bonheur d'un règne paisible dans les circonstances politiques les plus orageuses. Ces illustres époux jouissaient depuis trois mois des douceurs de l'union la plus tendre, lorsqu'ils apprirent la fin déplorable de l'empereur Henri IV. Cette nouvelle, qui affligea profondément Agnès, fille de ce monarque, altéra aussi le repos et le bonheur du margrave Léopold, qui s'accusait d'être la cause principale des malheurs qui avaient accablé ce Souverain. Ce reproche était assez fondé; car si Léopold n'avait pas abandonné son maître dans un moment où il avait si grandement besoin de son appui, l'Empereur aurait été assez fort pour soumettre son fils rebelle, ou du moins pour effectuer un accommodement qui l'aurait préservé de l'état misérable et avilissant, où le réduisit la haine implacable de ses ennemis. Aussi le margrave Léopold ne put jamais se pardonner la conduite peu loyale qu'il avait tenue en cette occasion, et les remords qu'il en sentit, troubla la sérénité de ses jours. Voulant expier sa faute par la prière et des oeuvres méritoires, il se rendait à l'abbaye de Melk, aussi souvent que ses affaires le permettaient; il y chantait les pseaumes avec les Religieux dans l'église, s'édifiait de leur dévotion et réforma même leur discipline. Pendant ce temps, Agnès son épouse exerçait sa piété par des actes de charité et de bienfaisance. Elle accueillait avec bonté les pauvres et les malheureux; elle les secourait et soulageait de tous ses moyens, et ils ne la quittaient jamais qu'en la comblant de bénédictions.

À cette époque les seigueurs des grands fiefs commençaient à s'affermir dans le droit de souveraineté. Ils s'intitulaient *coimperantes*, se regardant comme des Souverains dans leurs fiefs, et comme vassaux de l'Empire, et non pas de l'Empereur. Ils recevaient, il est vrai, de lui les fiefs vacants; mais la même autorité qui les

leur donnait, ne pouvait les leur ôter. Plusieurs vassaux de l'Empire se qualifiaient déjà de princes et comtes *par la Grâce de Dieu*. Cette indépendance, que les princes s'assuraient et que les empereurs voulaient réduire, contribua du moins autant que les papes aux troubles de l'Empire germanique et à la révolte des enfants contre les auteurs de leurs jours. Ce gouvernement féodal était à peu près le même en France et autres pays. Il n'y avait plus de royaume d'Italie. L'Europe était toute hérissée de châteaux et infestée par des brigands. Les habitants de la campagne étaient dans la servitude, les citoyens des villes méprisés et rançonnés; et à l'exception de l'Autriche et d'un petit nombre d'autres pays, l'Europe n'était d'un bout à l'autre qu'un théâtre de désordre et de misère.

La première chose que l'empereur Henri V fit après avoir été couronné, fut de maintenir le même droit des investitures, contre lequel il s'était élevé pour detrôner son père. Le pape Pascal étant venu en France, va jusqu'à Châlons en Champagne pour conférer avec les princes et les évêques allemands, qui s'y rendent au nom de l'Empereur. Dans ce congrès, les deux parties soutinrent leurs droits avec une égale chaleur; mais on finit par se séparer sans avoir rien conclu. L'Empereur se propose de passer en Italie pour finir de gré ou de force cette querelle; mais quelques guerres qui surviennent l'empêchent de faire ce voyage aussi promptement qu'il l'aurait désiré; la première fut celle en *Hongrie*, où des brouilleries s'étaient élevées entre le roi Coloman et le duc Almus son cousin. Coloman s'était marié, l'an 1097, avec Pusilla, fille du comte Roger de Sicile; ce qui avait donné de l'ombrage à Almus qui, après s'être chargé de la commission de demander la main de la princesse pour son cousin, et avoir lui-même conduit la fiancée en Hon-

grie, se mit tout à coup dans la tête, que cette union pourrait être préjudiciable à ses intérêts. Il en résulta une rupture entre les deux princes, qui aurait presque allumé une guerre civile. Déjà les deux armées étaient en présence près de Tisza-Varkony sur la Theisse, dans le comitat de Heves, lorsque les magnats de Hongrie moyennèrent une trêve entre les princes rivaux qui fut suivie d'une réconciliation apparente. En 1098, le roi de Hongrie envoya des troupes auxiliaires au comte Roger son beau-père qui avait à combattre les habitants de Capoue révoltés. Elles l'aidèrent à réduire cette ville et à enlever Brindes et Monopoli aux Grecs. L'année suivante Coloman, qui avait un désir ardent d'acquérir de la gloire et d'étendre son Empire, profita de la mésintelligence qui régnait entre les princes russes, pour porter la guerre dans la Russie rouge, c'est-à-dire dans les pays dont une partie forme aujourd'hui le royaume de Gallicie et Lodomérie, et parvint à réunir temporairement cette contrée à la Hongrie. Peu d'années après (1101-1103), il agrandit encore sa puissance par des traités avec les seigneurs de la Croatie et par des conquêtes en Dalmatie. À l'époque où Almus avait perdu le gouvernement de la Croatie et de l'Esclavonie, une partie des montagnards de la Croatie, de même que les habitants des villes littorales de la Dalmatie, n'étaient pas encore subjugués; et d'autres s'étaient soustraits par la révolte à la domination hongroise. Coloman, voulant achever la conquête de ces pays méridionaux, rassembla une armée entre la Save et la Drave, persuadé qu'il ne trouverait qu'une faible résistance dans cette expédition. Mais les Croates et les Dalmates, qui n'avaient pas envie de renoncer à leur indépendance, mettant de côté leurs dissentions intestines, se réunirent pour leur défense commune. Ces peuples, partagés en différentes tribus, formèrent sous le commandement de douze sou-

pans ou comtes une armée si considérable, que le roi de Hongrie ne jugea pas à propos de se mesurer avec une nation aussi déterminée. Il entra en négociation avec les chefs de ces peuplades, et on fit un traité par lequel Coloman accordait aux Croates une liberté presque illimitée, à condition qu'ils reconnaîtraient la suzeraineté de la Hongrie et fourniraient au roi un certain nombre d'auxiliaires dans les guerres qu'il aurait à soutenir. Coloman prit le titre de *roi de Croatie et de Dalmatie*, et fut couronné par l'archevêque de Spalatro à Albe-Maris (Zara-vecchia). La Dalmatie méridionale était encore sous la domination du puissant soupan Pierre, frère du roi Slavizon, résidant à Knin, ainsi que de plusieurs petits princes et seigneurs indépendants. Coloman, après avoir divisé leurs forces par les traités particuliers qu'il conclut avec les moins importants de ces chefs, attaqua et vainquit le soupan Pierre, qui dans l'intervalle s'était arrogé la dignité royale. Ce prince fut tué dans le combat. Les villes de Trau et de Spalatro se soumirent au vainqueur, après qu'il leur eut confirmé leurs droits et privilèges. Ensuite il se rendit maître de Zara et d'autres villes et îles appartenantes aux Vénitiens. À Clissa, Scardone et Sébénico, ainsi que dans les îles de Veglia, de Cherso et d'Arbo, Coloman reçut en personne l'hommage des habitants. Il établit un Ban pour régir la Croatie et la Dalmatie. Ce gouverneur n'avait que peu d'autorité; il n'était proprement là que pour surveiller la perception des revenus, les châteaux et les domaines du roi, et pour protéger le pays contre les ennemis extérieurs. On divisa les provinces nouvellement acquises en comitats, à la place des anciennes soupanies. Les affaires publiques se traitaient dans les Diètes. Le haut clergé exerçait une grande influence sur les décisions de ces assemblées, de même que sur l'administration intérieure du pays. Les Vénitiens,

désolés de la perte de leurs possessions en Dalmatie, excitèrent les habitants d'Idria à se révolter contre le roi de Hongrie; mais ce prince réduisit cette ville (1105), et conclut ensuite avec les Vénitiens une trêve de cinq ans. *Ordélafe Falieri*, alors doge de Venise, employa ce temps à l'augmentation de ses forces militaires, afin de se mettre en état de reconquérir les domaines que les Hongrois avaient enlevés à la République. Tandis qu'il s'occupe de cette importante affaire, je rendrai compte des événements qui eurent lieu à Venise depuis l'année 983, où cette ville, investie par l'empereur Othon II, échappa si heureusement au danger qui la menaçait.

La mort d'Othon II et la levée du siège, qui en fut la suite, ayant ôté aux partisans de ce monarque tout espoir d'humilier leurs antagonistes, c'est-à-dire les adhérents de l'Empereur grec, trois Caloprini, qui avaient passé sur la terre ferme, revinrent, comme suppliants, à Venise. Mais au lieu du pardon qu'ils sollicitaient, ils trouvèrent la mort. Tous les trois furent assassinés à leur retour. Le peuple, révolté de cette horreur, sans examiner si le doge y avait pris part ou non, surprît *Memmo* dans son palais et le força à se démettre de sa dignité. Après un interrègne de quelques années, *Urséolo II*, fils d'Urséolo, qui avait abdiqué quinze ans auparavant, fut placé, à ce qu'on croit vers 991, à la tête du gouvernement. Les Vénitiens eurent tous lieu de se féliciter de ce choix; car ce nouveau doge s'attacha avec le plus grand zèle à faire fleurir et à étendre le commerce; il punit les Narentins, hardis corsaires qui, maîtres des îles de Veglia, de Curzola et de Lesina, troublaient le commerce dans la mer Adriatique; il détruisit les repaires de ces pirates, et soumit les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie, important échelon pour le commerce vénitien, aux lois de la République. Le doge, qui commandait en personne la

flotte vénitienne, fit voir dans cette expédition qu'il était guerrier aussi valeureux qu'homme d'État expérimenté. Il établit dans les pays conquis des magistrats nommés *Podestats*, et ajouta à son titre de duc de Venise celui de *duc de Dalmatie*. Urséolo II était en si grande considération auprès des princes de l'Europe, que l'empereur Othon III vint lui-même à Venise pour tenir le fils du doge sur le fonds de baptême. Il cessa de vivre, l'an 1009, vivement regretté du peuple qui l'appelait le *père de la patrie*. Il eut pour successeur son fils *Othon Urséolo* qui, quelque temps avant son avénement, épousa la soeur d'Étienne I, roi de Hongrie. Othon se montra digne d'occuper la place de son père. Il réprima les habitants d'Adria qui formaient des prétentions sur une partie du territoire vénitien, fit la guerre à son propre beau-frère, le roi de Croatie, qui voulait lui enlever la ville de Zara, et conserva ainsi à l'État les acquisitions faites par son père. Cependant, malgré tous ces mérites, il s'éleva contre lui une faction, à la tête de laquelle se trouvait Dominique Flabanigo. Elle accusa le doge de gouverner tyranniquement l'État, le surprit dans son palais, et l'ayant condamné au bannissement, elle fit élire à sa place *Pierre Centrani* (1026). Ce doge n'eut pas une plus heureuse destinée que celui qui l'avait précédé; car nonobstant la sagesse et la modération avec laquelle il gouvernait la République, il se forma contre lui un nouveau parti, dont le patriarche de Grado, frère d'Othon Urséolo, était le chef. Pierre fut à son tour déposé (1036) et envoyé dans un couvent. On rappela le doge exilé, qui avait trouvé un asile à Constantinople. Mais Othon étant descendu au tombeau avant l'arrivée des ambassadeurs vénitiens dans cette capitale, *Dominique Urséolo*, son troisième frère, chercha à s'emparer du gouvernement. Cette tentative souleva le peuple contre lui. Dominique se vit

obligé de s'enfuir à Ravenne, et *Dominique Flabanigo*, l'ennemi de sa maison, fut proclamé doge. Comme jusqu'à cette époque la plupart des ducs de Venise avaient aspiré à rendre la dignité de doge héréditaire dans leurs familles, en cherchant à effectuer de leur vivant la nomination d'un successeur, et en forçant ensuite, au moyen de leur influence, les électeurs à choisir leur fils ou leur frère, il émana sous la régence de Flabanigo une loi qui défendait de procéder à une nouvelle élection avant la mort du doge. Flabanigo ayant terminé sa carrière (1041), *Dominique Gradenigo* monta sur le trône ducal. Sous le gouvernement de cet habile et sage prince, les démêlés entre les patriarches d'Aquilée et de Grado prirent un caractère si sérieux, que le doge fut obligé de s'adresser au pape, afin que ce pontife ordonnât au premier des deux prélats de se tenir en repos. Plus dangereuse encore fut la révolte des Dalmates, qui cherchaient à s'affranchir de la domination vénitienne et avaient appelé le roi de Croatie à leur secours. Le doge se rendit lui-même en Dalmatie, conquit la ville de Zara et comprima la révolte par sa sage modération, *Dominique Silvio*, successeur de Gradenigo (1069), fut enveloppé dans la guerre entre les Normands, qui s'étaient emparés de l'Italie méridionale, et l'empereur grec. Il se rangea du côté de ce dernier, dégagea Durazzo, assiégé par les Normands, et les força à la retraite. Mais, l'année suivante, il fut vaincu à son tour par le roi Robert, qui détruisit la flotte vénitienne. Silvio fut déposé à cause de ce funeste revers, et *Vital Falieri* monta sur le siège ducal (1082). La guerre contre les Normands continua sous ce doge. En récompense des services que l'État vénitien rendit à l'Empire grec, l'empereur renonça, sur la demande de Falieri, aux prétentions qu'il pouvait former sur la suzeraineté de Venise et de la Dalmatie, et concéda des avantages com-

merciaux considérables aux Vénitiens. Les progrès des Sarrasins, qui étendaient de plus en plus leur domination dans l'Empire grec, et les croisades des peuples occidentaux en Orient, qui en étaient la suite, mirent Venise dans un extrême embarras. Si d'un côté elle devait désirer l'expulsion des Sarrasins, elle appréhendait d'autre part que, si tant de nations prenaient pied ferme dans le Levant, les privilèges du commerce de la République ne vinssent à cesser, ce qui sans contredit aurait été pour elle une fort grande perte. Mais dans le premier cas, Venise devait, si elle voulait avoir une part dans le butin, concourir efficacement à l'expédition contre les Sarrasins. Aussi, le doge n'aurait-il probablement pas balancé à se joindre aux croisés, si l'empereur de Constantinople ne l'avait prié de ne point prendre part à la guerre sainte. Comme les Vénitiens auraient perdu, en cas de refus, les grands avantages que leur procurait le commerce avec l'Empire grec, il fallait mûrement réfléchir sur le parti qu'on avait à prendre dans l'intérêt de la République. La mort surprit Falieri dans cet état d'indécision (1096). *Vital Michieli*, qui lui succéda dans le gouvernement, montra plus de résolution. Il fit partir en 1098 deux cents vaissaux pour la terre sainte. Cette flotte, commandée par le fils du doge, rencontra près de l'île de Rhodes celle de Pise, et bien que les deux Républiques vécussent en paix ensemble, bien que les deux flottes eussent la même destination, elles en vinrent néanmoins au combat, qui se termina par la défaite des Pisans. La flotte vénitienne se dirigea sur Smirne, conquit cette ville et fit ensuite voile vers Jaffa, dans la vue d'investir cette place par mer, tandis que Godéfroi de Bouillon l'assiégeait par terre. Après la conquête de cette forteresse, la flotte vénitienne retourna à Venise; mais elle prit, l'année suivante, de nouveau part aux sièges d'Ascalon et de Kaipha. Le doge Michieli mourut

en 1102, et fut remplacé par *Ordélafe Falieri*, qui envoya encore dans le cours de la même année une flotte sur les côtes de Syrie. *Baudouin*, roi de Jérusalem, accorda aux Vénitiens, de même qu'aux Génois et aux Pisans, de grands avantages commerciaux. Cependant, les Padouans, jaloux de la gloire et de la puissance de Venise, attaquèrent alors cette République, sous prétexte qu'elle avait étendu trop loin ses limites. Mais, bien que la force principale des Vénitiens combattît en Palestine, les Padouans n'en furent pas moins vaincus et se virent obligés d'implorer l'assistance du roi germanique Henri (dans la suite l'empereur Henri V), qui se trouvait alors à Vérone. Ce prince exhorta les parties belligérantes à la paix, fixa les frontières entre les deux États et demanda à Venise une robe d'étoffe d'or pour tribut. Celui-ci, il est vrai, avait déjà été supprimé auparavant; mais il prouve toujours qu'au moins dans un temps antérieur Venise avait été dépendante de l'empereur et l'empire d'Allemagne, comme elle l'avait été avant ce temps des empereurs grecs. Ce fut environ à la même époque qu'éclata à Venise l'horrible incendie qui réduisit en cendres un tiers de la ville, avec la résidence ducale. Ce malheur causa un grand tort au commerce, mais il donna en même temps aux habitants l'occasion d'embellir leur ville. Ils ne manquèrent point d'en profiter. À la place de bâtiments de bois s'élevèrent bientôt de superbes maisons et palais de marbre, qui excitent encore aujourd'hui l'admiration des étrangers qui visitent cette cité fameuse et unique dans son genre.

La reine de Hongrie, Pusilla, étant morte dans l'intervalle, Coloman épousa, en 1104, Predslava, deuxième fille de Swatopluk, grand-duc de Kiev et de Halics. La soeur ainée de cette princesse s'était mariée peu avant avec Boleslas III, duc de Pologne. Le roi de Hongrie

conclut un traité d'alliance avec ces deux princes, et comme depuis son second mariage une grande quantité de Russes s'étaient établis en Hongrie, il créa une garde russe, qui depuis lors veilla toujours sur la sûreté de la résidence royale. Le motif de ces mesures étaient les brouilleries croissantes entre Coloman et son cousin Almus, qui prétendait une part au gouvernement. Le duc ne pouvant obtenir ce qu'il exigeait, s'était retiré à Passau, pendant le temps que le roi était occupé en Dalmatie (1105). Il tâcha d'engager Henri V et les princes d'Allemagne à faire la guerre au roi son parent, et pour les y déterminer plus facilement, il leur rappela les anciennes prétentions des empereurs francs sur une partie de la Dalmatie. Ses démarches restèrent sans effet, à cause de l'extrême confusion qu'avait répandue en Allemagne la lutte impie et scandaleuse dont ce pays alors était la scène. Almus, se voyant trompé dans son attente, feignit de se repentir de l'oubli de ses devoirs, et retourna en Hongrie, où il fut reçu avec cordialité par Coloman, qui lui rendit ses bonnes grâces. Mais dès l'année suivante le duc s'enfuit de nouveau du royaume; il se rendit auprès de Boleslas III en Pologne. Tandis que celui-ci s'efforçait de terminer à l'amiable les différends qui divisaient les princes hongrois, Almus rassembla quelques bandes de Polonais, avec lesquelles il fit une invasion en Hongrie; mais ayant été assiégé dans Aba-Ujvar, il se vit de nouveau réduit à se soumettre au roi, qui eut la générosité de lui pardonner encore une fois. Sa clémence fut bien mal récompensée; car peu de temps après (1107), son inquiet et turbulent cousin prit la fuite pour la troisième fois, et alla trouver l'empereur Henri V en Allemagne pour solliciter de nouveau son appui. Ce Souverain avait réclamé quelques villes en Dalmatie, qui au temps des Carlovingiens avaient appartenu à l'Empire germanique, et dont Colo-

man, qui venait d'en prendre possession, n'avait pas voulu se dessaisir. Il ne fut donc pas difficile à Almus d'engager l'Empereur, déjà aigri par le refus de Coloman, à prendre les armes contre ce prince. Il entra, au mois d'octobre 1108, avec une bonne armée en Hongrie et, secondé par le margrave Léopold d'Autriche, par Swatopluk de Bohème et par Guelfe, duc de Bavière, qui s'étaient joints avec leurs troupes aux Impériaux, il fit le siége de Presbourg et ravagea le comitat de ce nom, ainsi que ceux de Neutra et de Trentschin jusqu'aux bords de la Waag. La rive gauche de ce fleuve était occupée par les troupes hongroises, et le roi Coloman s'était campé avec un autre corps d'armée de ce côté-ci du Danube, pour défendre le passage des deux fleuves. Il avait pour soutien Boleslas III de Pologne, son beau-frère, qui voulant faire une diversion en faveur de son parent et allié, envahit la Bohème; ce qui obligea Swatopluk à reprendre promptement le chemin de son pays. Ce départ imprévu ayant affaibli les forces de l'Empereur, et d'ailleurs la saison étant trop avancée pour continuer les opérations militaires, ce monarque retourna en Allemagne avec son armée, après avoir raccommodé, du moins en apparence, les deux princes ennemis.

En *Bohème*, la famille régnante n'était pas mieux d'accord qu'en Hongrie. Nous savons qu'après la mort du duc Conrad (1092), *Brétislas II*, fils aîné de Vratislas II, avait été élevé au trône de Bohème. Ce prince commença son règne par employer tous les moyens de son autorité, pour extirper de ses États les derniers vestiges du paganisme, qui entretenait encore la superstition parmi le peuple, et surtout parmi les gens de la campagne. Après avoir rétabli l'ordre dans toutes les parties de l'administration intérieure du pays, il résolut de faire valoir ses armes contre Uladislas I, duc de Pologne, pour l'obliger

à payer le tribut arriéré pour la Silésie au delà de l'Oder. Dans ce dessein, il rassembla en 1093 son armée à Hradecz sur l'Elbe, et marcha par la Silésie jusqu'à Glogau sur l'Oder, où il s'arrêta, après avoir désolé tous les pays qu'il avait traversés. Les Polonais, pour s'en venger, pillèrent, l'année suivante, une grande partie de la Moravie, sans y trouver la moindre résistance. Ils eurent lieu de s'en repentir; car les Bohèmes renouvelèrent alors leurs dévastations dans la Silésie polonaise avec une fureur si effroyable, qu'Uladislas s'empressa d'acquitter le tribut arriéré, et donna en outre son fils Boleslas, âgé de sept ans, en ôtage, pour garantir l'exactitude du payement de ce tribut à l'avenir. Brétislas, satisfait de l'heureux résultat de son expédition, reconduisit son armée en Bohème, où il ne se passa rien de remarquable jusqu'en 1098. À cette époque, la Noblesse et le clergé, assemblés par ordre du duc à Bunslau, élurent Herman, prévôt du chapitre de cette ville, à la place de l'évêque de Prague qui venait de mourir. L'empereur Henri, ayant été informé de cette élection, ordonna au duc de Bohème de se rendre avec le nouvel évêque auprès de sa personne à Mayence. Brétislas, qui considérait cette citation comme une grâce particulière de la part du chef de l'Empire, n'hésita pas de se faire accompagner dans ce voyage par son frère *Borzivoï*, auquel il désirait assurer, pendant sa vie, la succession au trône de Bohème; et afin de captiver la bienveillance de l'Empereur et des princes d'Allemagne, il se fit précéder par des présents considérables. Cette attention plut tellement à Henri IV et aux grands seigneurs réunis à Mayence, qu'à l'arrivée du duc de Bohème près de cette ville, ils allèrent à sa rencontre et lui firent faire une entrée pompeuse. Après que l'élection de l'évêque Herman eut reçu la sanction impériale, Brétislas travailla à faire agréer son projet de suc-

cession en faveur de son frère, et il sut si bien profiter des bonnes dispositions que l'Empereur avait pour lui, que ce monarque déclara Borzivoi duc futur de Bohème, quoique suivant l'ordre de succession établi par Brétislas I, l'an 1055, Udalric de Brunn, fils aîné du duc Conrad, fût l'héritier légitime du trône, en sa qualité de plus ancien prince de la famille ducale de Bohème. Comme Udalric et son frère Léopold de Znaim protestèrent contre cet arrangement, qui était une violation manifeste de la loi donnée par Brétislas I et sanctionnée par la nation bohème, Brétislas II, de retour en son pays, expulsa les deux princes moraves de leurs possessions et les donna à Borzivoi son favori; mais s'étant fait beaucoup d'ennemis par son injuste partialité, il mourut victime d'une conspiration [1]), laissant deux fils, *Uladislas* et *Bracislas*.

Sitôt que Borzivoi, qui était alors en Moravie, eut appris la fin tragique de son frère, il se rendit à Prague où, par l'influence de l'évêque Herman et des autres seigneurs de son parti, il fut proclamé duc de Bohème. Après son départ de Moravie, les princes Udalric et Léopold rentrèrent sans opposition de la part du nouveau duc dans la jouissance de leurs biens. Pour s'affermir davantage sur le trône, Borzivoi II se fit confirmer par l'Empereur dans la souveraineté de Bohème; ce qui lui attira la haine des Grands du pays, extrêmement jaloux de l'indépendance de leur patrie. Ils excitèrent Udalric à faire valoir son droit d'aînesse, et lui promirent de soutenir de tous leurs moyens ses prétentions. Mais ce prince, qui comptait plus sur la justice de sa cause que sur l'appui des seigneurs bohèmes, se rendit auprès de l'Empereur à Ratisbonne, et à force de représentations, de présents et de promesses, il parvint à obtenir de ce monarque l'in-

[1]) Il fut assassiné, le 21 décembre 1100, en revenant de la chasse, par un de ses chasseurs, nommé Lorkum.

vestiture de la Bohème, à condition toutefois qu'il se ferait encore élire duc par les Grands du pays. Cette démarche d'Udalric, au lieu de le conduire à son but, produisit l'effet tout contraire; car ceux-mêmes de la Noblesse qui avaient pris le plus chaudement son parti, irrités de ce que, pour monter sur le trône, il avait choisi la même voie que celle qu'ils avaient condamnée en Borzivoi, abandonnèrent entièrement ses intérêts. N'ayant donc pu se procurer assez de suffrages, Udalric sollicita et obtint de l'Empereur l'autorisation de faire valoir ses droits, les armes à la main. Sans perdre du temps, Udalric chargea son frère Léopold de lever une armée en Moravie. Il entra à la tête de ces troupes en Bohème, tandis qu'un corps d'auxiliaires qu'il avait enrôlés en Allemagne du consentement de l'Empereur, y pénétrait d'un autre côté. Mais le duc Borzivoi, qui avait été informé de ces dispositions hostiles, avait pris ses mesures en conséquence. Il s'était campé à huit lieues de Prague dans une position très-avantageuse, où il résolut d'attendre ses ennemis. Les Allemands, à qui Udalric avait assuré qu'ils n'avaient qu'à se montrer pour faire fuir les Bohèmes, voyant la bonne contenance de leurs adversaires, n'osèrent les attaquer et prirent le parti de s'en retourner dans leur pays. Cet abandon ayant ôté à Udalric et à Léopold tout espoir de réussir dans leur entreprise, ils se raccommodèrent avec Borzivoi, qui les laissa en tranquille possession de leurs domaines en Moravie.

Bientôt après (1103), le duc de Bohème prit part à la querelle qui s'était élevée entre les princes polonais Boleslas III et Spignei, au sujet de l'héritage de leur père, et entreprit, conjointement avec Swatopluk d'Olmutz son cousin [1]), une expédition dans la Silésie polonaise. Spignei était secrètement d'intelligence avec les ennemis

[1]). Ce prince était fils d'Othon, frère de Vratislas II, duc de Bohème.

de son frère, tandis qu'il feignait d'avoir pour lui le plus intime attachement. Les Bohèmes, soutenus par ce prince perfide, remportèrent de grands avantages sur les troupes de Boleslas, qui ne put se délivrer de ces ennemis qu'en leur payant mille marcs d'argent. Spignei, loin de tirer quelque profit de sa trahison, se vit contraint de donner une forte somme aux Bohèmes, pour les empêcher de ruiner ses possessions. Comme Swatopluk avait particulièrement contribué au succès de cette campagne et que d'ailleurs il avait secondé le duc de Bohème contre Udalric, il s'attendait à participer aux présents et au butin que l'expédition en Pologne avait valu à son cousin. Mais Borzivoi n'ayant voulu consentir à aucun partage, Swatopluk fut tellement outré de cette injustice qu'il résolut de mettre tout en oeuvre, pour priver Borzivoi du trône de Bohème. Il envoya d'abord des émissaires dans ce pays pour soulever le peuple contre son Souverain, et étant parvenu à se faire un parti dans la capitale même, il entra en Bohème, à la tête de son armée, et s'avança vers Prague dont il espérait se rendre maître par le secours de ses partisans. Mais l'évêque Herman, à qui Borzivoi avait confié la défense de cette ville, prit si bien ses mesures que Swatopluk, voyant son attente déçue, et craignant d'être lui-même attaqué, retourna avec ses troupes en Moravie. Cependant le mauvais succès de cette première tentative ne le fit pas renoncer à son projet, d'autant moins que, grâces au zèle actif de ses adhérents, une grande partie de la nation bohème était favorablement disposée pour lui. Il profita de cette circonstance pour faire insinuer secrètement à Borzivoi, que Bosey et Mutina de Wrssowecz, d'accord avec lui, Swatopluk, conspiraient contre sa vie. Borzivoi ajoutant foi à ce rapport calomnieux, ordonna sur-le-champ l'arrestation de ces deux seigneurs; mais ceux-ci ayant été prévenus à temps de cet ordre injuste,

étaient déjà partis pour aller se réfugier chez le prince Uladislas, frère de Borzivoi. Cet étrange et indigne procédé du duc envers deux personnes distinguées, qui jusqu'alors lui avaient été inviolablement fidèles, irrita tellement les Wrssowetz, qu'ils firent tous leurs efforts pour indisposer Uladislas contre son frère. Le premier, qui n'aimait pas beaucoup Borzivoi, se laissa persuader à faire partir un courrier pour Olmutz, afin d'engager Swatopluk à revenir avec une armée en Bohème et à s'emparer du trône. Dès que le prince morave eut reçu ce message, il se mit en marche avec ses troupes vers Prague, et arrivé en cette ville, il prit possession du duché de Bohème sans le moindre obstacle, le 14 mai 1107. Avant l'arrivée des Moraves, Borzivoi, se voyant abandonné de ses sujets, avait quitté le pays avec son frère cadet Sobieslas et quelques seigneurs, pour se rendre auprès de son beau-frère, le duc Boleslas de Pologne.

Après un court séjour en Pologne, Borzivoi alla trouver l'empereur Henri V à Goslar, où il lui exposa ses malheurs en termes si touchants que ce monarque, pénétré de compassion, lui promit de s'intéresser en sa faveur. En conséquence il envoya à Swatopluk une sommation de se rendre à Goslar et lui déclara que, s'il refusait d'y obtempérer, il devait s'attendre à la guerre. Swatopluk n'osant braver l'Empereur, partit contre son gré et celui des États; mais avant de quitter la Bohème, il prit la précaution de charger son frère Othon du commandement de son armée, avec l'ordre de la concentrer dans les environs de Chlumecz, à dix lieues de Prague. À son arrivée à Goslar, Swatopluk fut arrêté et emprisonné par ordre de l'Empereur; et toutes les personnes qui l'accompagnaient furent obligées de prendre service dans le corps d'armée que Henri envoyait en Bohème, pour rétablir Borzivoi sur le trône. Le comte Wipert, qui commandait les

troupes impériales, entra en Bohème, et n'ayant rencontré aucune opposition sur la route, il assit en peu de jours son camp près du village de Donin sur l'Elbe, d'où un des individus de la suite du duc s'échappa pour aller instruire Othon de l'emprisonnement de son frère et de la présence de l'armée impériale. À cette nouvelle inattendue Othon, qui était encore à Chlumecz, détacha une partie de son armée et la conduisit, pendant la nuit, par des chemins difficiles et détournés, vers le camp de l'ennemi; il le surprit à la pointe du jour et le défit si complètement, que Borzivoi désespéra de remonter sur le trône. Ce brillant succès d'Othon engagea l'Empereur à élargir Swatopluk, à condition qu'il lui payerait mille marcs d'argent, dont il lui relâcha peu après trois cents marcs qu'il lui devait encore, à cause de la promesse qu'il lui avait faite de l'assister dans la guerre contre les Hongrois. Swatopluk, fidèle à sa parole, s'était joint en 1108 à Henri V pour soumettre Presbourg; mais comme Borzivoi et Boleslas de Pologne, son allié, avaient profité de l'éloignement de Swatopluk pour envahir la Bohème, ce dernier s'était vu obligé de retourner avec ses troupes dans son pays. Wacek et Mutina de Wrssowecz, qui avaient été chargés d'en défendre les frontières, du côté de la Pologne, furent tellement consternés de l'approche subite de Boleslas, qu'ils lui abandonnèrent le fort de Kamenz en Silésie et se retirèrent en Bohème. Swatopluk, indigné de la lâche conduite de ces deux seigneurs, et inquiet d'ailleurs de l'extrême influence que la puissante famille de Wrssowecz exerçait sur les Grands et le peuple du pays, résolut de se délivrer de cette race dangereuse. Par conséquent il convoqua au château de Vratislas, dans les environs de Leutmeritz, les membres les plus distingués de la Noblesse bohème. Il leur dépeignit tous les genres d'intrigues employés de tout temps par

cette famille de Wrssowecz, pour troubler le bonheur et le repos de la nation; il les dénonça comme les plus acharnés ennemis des Souverains, quoiqu'ils fussent eux-mêmes dévorés d'ambition et avides de régner; il avoua même qu'il n'était parvenu à détrôner son cousin que par leurs odieuses cabales et perfides insinuations. Après ce discours, Swatopluk quitta l'assemblée, et fit signe au bourreau d'exécuter les ordres qu'il lui avait déjà fait donner. Mutina de Wrssowecz perdit la vie, et ses deux fils furent mis aux fers, ainsi que Vnislas et Domassa. Ces victimes ne suffirent pas au ressentiment de Swatopluk; il promit des recompenses à tous ceux qui coopéreraient à l'exécution de l'horrible dessein qu'il avait formé, et il se trouva assez de misérables qui, séduits par l'appât du gain, se livrèrent sans pudeur à ces excès de barbarie. Bosey fut surpris et assassiné avec tous les siens, dans la ville de Libicz qui lui appartenait, et tous les autres individus de sa famille subirent le même sort. Les deux fils de Mutina, encore adolescents, périrent par la main du bourreau. L'annaliste de Saxe porte le nombre des victimes de cette famille à trois mille; mais Cosmas comprend aussi dans ce nombre leurs partisans. Malgré la fureur avec laquelle Swatopluk faisait poursuivre tout ce qui appartenait à la maison de Wrssowecz, quelques rejetons de cette famille parvinrent à se réfugier en Hongrie et en Pologne, où ils demeurèrent jusqu'à leur rappel par Frédéric, duc de Bohème, en 1181. Peu de temps après, l'Empereur Henri V se disposa à faire la guerre à Boleslas III qui, depuis l'avénement de ce monarque au trône de Germanie, cherchait à se rendre indépendant de cet Empire. Il avait non-seulement refusé le payement du tribut usité et pris arbitrairement le titre royal, mais il s'était encore montré rebelle envers l'Empereur en commettant des hostilités sur le territoire des

alliés de ce Souverain. Henri V fit sommer le duc de Pologne de restituer au prince Spignei, son frère, la partie du pays qui lui appartenait, d'acquitter le tribut qu'il devait à l'Empire et de fournir trois cents hommes pour son expédition romaine. Boleslas ayant refusé d'obéir à ces commandements, l'Empereur se mit en marche, au mois de septembre 1109, par la Saxe vers la Silésie où, après avoir été d'abord repoussé dans une attaque qu'il avait entreprise contre Beuthen sur l'Oder, il fit le siège de Glogau et ravagea le pays sur les deux rives de ce fleuve. Boleslas, qui était en Poméranie, accourut au secours de la place assiégée. À son approche, l'armée impériale se replia sur Breslau. Entouré et harcelé de toutes parts par les troupes polonaises, et réduit à l'extrémité par la disette de vivres, par des marches fatiguantes et par les maladies, l'Empereur prêta volontiers la main à un accommodement. Boleslas se reconnut de nouveau vassal de l'Empire germanique, et s'engagea à payer le tribut arriéré.

Le duc Swatopluk de Bohème, qui avait accompagné l'Empereur dans son expédition de Pologne, fut assassiné en sortant de la tente de ce prince pour rentrer dans la sienne, le 21 septembre 1109. Cet événement mit le camp des Bohèmes dans une grande agitation; Henri V tâcha de calmer les troupes et leur laissa la liberté de se choisir un nouveau duc. L'armée, après s'être déclarée en faveur d'*Othon*, se mit en marche pour la Bohème. À l'arrivée d'Othon à Prague, les États refusèrent de le reconnaître pour duc de Bohème, parce qu'il n'avait pas été élu par eux, et que d'ailleurs ils s'étaient engagés par serment envers Swatopluk, en 1107, de ne reconnaître d'autre prince pour son successeur qu'Uladislas, troisième fils du roi de ce nom. L'évêque Herman appuya ces raisons, et *Uladislas* fut élu à l'unanimité, sans

qu'Othon, qui était un prince d'un caractère noble et loyal, en conçût la moindre jalousie.

Le nouveau duc de Bohème, peu de temps après son élection, s'était mis en route pour Ratisbonne, afin d'assister à une Diète où l'Empereur l'avait invité; mais à peine eut-il passé Pilsen, que Borzivoi arrive avec une armée dans les environs de Prague, s'empare de cette ville ainsi que du Vischérad, et se fait de nouveau prêter foi et hommage comme duc de Bohème. Dès qu'Othon fut instruit de ce qui se passait à Prague, il s'y porta avec ses troupes à marches forcées, et commença le siège du Vischérad. Uladislas, de son côté, ayant appris la fâcheuse nouvelle de l'occupation de sa capitale par Borzivoi, dépêcha sur-le-champ les comtes Herman et Sézeman à l'Empereur, pour lui faire part de cet événement, et lui fit offrir, à ce qu'on prétend, cinq cents marcs d'argent, s'il voulait envoyer des troupes contre Borzivoi. Ensuite il se rapprocha avec sa suite de Prague, et s'étant réuni avec Othon, il attaqua conjointement avec lui Wipert de Groitsch, général de Borzivoi, dont l'armée fut culbutée et forcée de se retirer dans la ville. Soit que l'Empereur voulût gagner les cinq cents marcs promis par Uladislas, ou qu'il eût quelque autre motif pour intervenir en faveur de ce prince, il ne tarda pas à entrer en Bohème avec son armée. Il campa près du village de Rokitzan, d'où il fit enjoindre à Uladislas et à Borzivoi de comparaître devant lui. Ils s'y rendirent, et cette citation eut pour résultat que Borzivoi et le jeune Wipert, qui était venu avec ce prince par ordre de l'Empereur, furent arrêtés et enfermés dans la forteresse de Hammerstein sur le Rhin. Wipert fut racheté par son père, l'année suivante; mais Borzivoi resta prisonnier plusieurs années. À son retour à Prague, Uladislas fit sévir contre tous ceux qui s'étaient déclarés pour Borzivoi;

les uns furent cruellement mutilés et les autres bannis, avec confiscation de leurs biens. Toutes ces rigueurs ne rétablirent point la tranquillité en Bohème. Les ennemis du prince Othon étant parvenus à le rendre suspect au duc, celui-ci voulut s'assurer de la personne de son cousin, et pour y réussir avec plus de facilité, il l'invita à venir à Prague pour assister à une assemblée des États qu'il avait convoquée, sous prétexte d'y délibérer sur les affaires du pays. Othon s'y trouva; mais au moment où il se disposait à retourner en Moravie, il fut arrêté et envoyé prisonnier dans la forteresse de Purglitz. Après s'être ainsi assuré d'Othon, le duc de Bohème se crut à l'abri de tout danger; mais peu de temps après, son frère Sobieslas se ligua avec le duc Boleslas de Pologne, et ils entrèrent ensemble en Bohème (1111). Les Polonais ravagèrent le pays et défirent les troupes d'Uladislas; mais ils perdirent eux-mêmes tant de monde qu'ils ne purent se maintenir longtemps en Bohème. Cette lutte aurait pu avoir des suites plus funestes pour le pays, si Sventochna, reine douairière de Bohème, n'avait employé tous ses moyens pour réconcilier ses deux fils, qui ne parvinrent cependant à être parfaitement d'accord qu'en 1115. Dans cet intervalle, le caractère d'Uladislas s'était beaucoup adouci: il avait rendu la liberté à Othon, et l'avait même réintégré dans sa principauté d'Olmutz, à condition qu'il reconnaîtrait la suzeraineté du duc de Bohème. Sobieslas resta en possession du district de Groitsch qu'il avait conquis en 1114. Environ au même temps, Udalric de Brunn et Léopold de Znaim, tous deux fils du duc Conrad, frère du roi Vratislas, cessèrent de vivre. Le premier laissa deux fils, *Vratislas* et *Spitignev*. Comme ces princes, de même que Conrad, fils de Léopold, étaient encore mineurs, ils ne succédèrent pas alors à leurs pères, dont les possessions en Moravie devinrent le partage de Sobieslas.

Henri V, ayant terminé son expédition en Bohème, donna ses soins à celle d'Italie où il voulait se faire couronner, rétablir l'autorité de l'Empire qui y était fort déchue, et contraindre enfin le pape à renoncer à ses prétentions relativement aux investitures. Pour s'assurer du succès de son entreprise, il se fit accompagner au delà des Alpes d'une armée de 30 mille hommes. Le pape Pascal, effrayé de l'apparition de cette force imposante, députa vers l'Empereur, pour l'assurer qu'il était prêt à le recevoir avec les plus grands honneurs et à le couronner, pourvu qu'il renonçât aux investitures, et s'engageât en outre à lui faire rendre tous les fiefs et droits de régale que le clergé avait obtenus des empereurs depuis Charlemagne. Henri V, satisfait de cette proposition, n'insista plus sur les investitures et se rendit à Rome, pour terminer l'affaire sur ce pied-là et y recevoir la couronne impériale. Il fit son entrée avec une pompe extraordinaire, et alla droit à la basilique de S. Pierre où le pape l'attendait. Après la prière, ce pontife demanda à l'Empereur qu'il jurât sur l'Évangile qu'il se désistait des investitures, et qu'il lui donnât un diplôme, portant cette renonciation. Henri répondit qu'il était prêt à le faire, pourvu que Pascal lui remît de son côté une bulle par laquelle il ordonne aux évêques d'abandonner à l'Empereur tous leurs fiefs relevants de l'Empire. Le pape y consentit; mais tous les évêques d'Italie et d'Allemagne qui étaient à Rome, protestèrent contre cet accord, représentant au pape qu'il n'avait pas le droit de les dépouiller de biens qu'ils ne tenaient pas de lui, à moins que lui-même ne leur donnât l'exemple de ce désintéressement, en restituant le premier ce que les empereurs avaient donné aux papes. Comme cette opposition de la part des prélats empêchait Pascal d'accomplir la condition qu'il avait offerte à l'Empereur, ce monarque déclara de son côté qu'il ne renonçait pas

non plus à son droit, ajoutant qu'il voulait être couronné et sacré sans aucune condition. Le pape ayant constamment refusé d'acquiescer à cette demande, l'Empereur le fit arrêter par ses gardes. Il se fait un soulèvement dans Rome en faveur du pape. L'Empereur est forcé de se sauver; mais il revient sur-le-champ avec des troupes, livre un combat aux Romains, en tue un grand nombre et emmène le pape prisonnier avec quelques cardinaux. Après une détention de deux mois, Pascal fit sa paix avec l'Empereur qu'il couronna et à qui il confirma en même temps le droit des investitures. Mais il paraît par la conduite que tint ensuite le pape, qu'il n'avait conclu cet accommodement que pour le rompre dès qu'il se verrait en état de le faire avec sûreté. En effet, à peine Henri fut-il retourné en Allemagne qu'il apprit que tout se disposait à Rome, pour annuller le traité qu'il avait fait avec Pascal. Plusieurs cardinaux et prélats avaient reproché à ce pontife qu'il avait trahi les intérêts et l'honneur de l'Église, en détruisant par sa condescendance envers l'Empereur le grand ouvrage dont les papes ses prédécesseurs avaient jeté les fondements avec autant de peines que de bonheur. Le pape s'excusa par la nécessité où sa captivité l'avait mis d'accepter les conditions auxquelles l'Empereur mettait son élargissement, et promit de remédier au mal qui pouvait résulter de la démarche à laquelle il avait été comme forcé par la fâcheuse position où il s'était trouvé. En conséquence il assembla un concile dans la basilique de S. Jean de Latran et déclara nul tout ce qu'il avait fait. Ce ne fut pas tout; les légats du pape, dispersés dans les différents pays chrétiens, ayant reçu ordre d'en faire autant, tinrent des synodes dans lesquels, après avoir cassé et annullé le traité conclu entre le pape et l'empereur, ils allèrent jusqu'à excommunier ce monarque. Malgré tout cela, Henri V se-

rait venu facilement à bout de faire subsister le traité, si les guerres civiles n'avaient recommencé en Germanie. Lothaire, duc de Saxe, depuis empereur, était à la tête de la faction qui s'était élevée contre Henri V. Ce Souverain, ayant à combattre les Saxons, comme son père, est défendu, comme lui, par la maison de Souabe. Frédéric de Hohenstaufen, duc de Souabe, l'empêche de succomber. Les ennemis les plus dangereux de Henri sont trois prêtres, le pape en Italie, l'archevêque de Mayence et l'évêque de Wurzbourg-Erlangen qui, envoyé par l'Empereur contre les troupes de la ligue, le trahit et se range du côté des adversaires de Henri. Ce prélat se prétendait Souverain direct de toute la Franconie, quoiqu'il y eût des ducs et que ce duché même appartînt à la Maison impériale. Henri V, vainqueur de l'évêque de Wurzbourg, le mit au ban de l'Empire (1116).

Ce fut vers ce temps-là que mourut la célèbre Mathilde, appelée la *grande comtesse*, margrave de Tuscie, de Spolète, de Parme, de Plaisance et de la majeure partie de la Lombardie. Elle avait laissé par testament tous ses biens à l'Église romaine, sans considérer que, la plupart de ces domaines étant des fiefs de l'Empire, elle n'avait pas le droit d'en disposer. D'ailleurs l'Empereur, en qualité de parent de Mathilde, avait personnellement des prétentions sur sa succession. Pour ne pas laisser échapper un héritage de cette importance, il sentit la nécessité de se rendre lui-même en Italie. Avant de partir, il confia ses intérêts en Allemagne à ses deux neveux, Frédéric de Hohenstaufen, duc de Souabe, et Conrad son frère, qu'il avait investi quelque temps auparavant du duché de Franconie. Comme Henri avait levé une armée considérable, il prit possession des terres de Mathilde sans trouver de résistance; ensuite il marcha sur Rome, pour se venger du pape qui l'avait excom-

munié. Mais Pascal II, ne voulant pas s'exposer à de nouvelles disgrâces, n'attendit pas son arrivée; il se retira à Bénévent, abandonnant Rome à l'Empereur qui y fut reçu avec de grandes acclamations. La chaleur excessive qu'il faisait à Rome ayant obligé l'Empereur de quitter cette ville pour passer en Lombardie, les Normands, à la sollicitation du pape, se mirent en marche, s'emparèrent d'une partie de la ville de Rome, et ils se préparaient déjà à réduire le reste, lorsque Pascal tomba malade et mourut. Les cardinaux qui se trouvaient à Rome lui donnèrent pour successeur Gélase II. Dès que l'Empereur eut appris cette élection, il retourna à Rome; Gélase, averti de son approche, se retira à Gaëte sa patrie. Henri V lui envoya des ambassadeurs pour lui notifier que, s'il voulait confirmer le traité fait avec Pascal, il le reconnaîtrait pour pape, si non, qu'il en ferait élire un autre. Gélase répondit que les différends entre le Sacerdoce et l'Empire devaient être jugés dans un concile qu'il avait résolu de désigner. Comme cette réponse montrait assez les dispositions de Gélase, l'Empereur convoqua le clergé et fit placer sur le siège pontifical Maurice Bourdin, qui prit le nom de Grégoire VIII. Le pape Gélase, après avoir fait de vains efforts pour rentrer et s'établir de nouveau dans Rome, prit enfin le parti de passer en France, pour y convoquer un concile contre l'Empereur, tandis que son légat suscitait contre ce monarque de nouveaux ennemis en Allemagne. Mais la mort enleva le pape Gélase, avant qu'il pût exécuter ses projets. Guy, archevêque de Vienne (en Dauphiné), fils d'un duc de Bourgogne et du sang royal de France, lui succéda sous le nom de Calixte II. Comme ce pontife se fit un devoir de marcher sur les traces de ses prédécesseurs, la lutte entre l'Empereur et le Saint-Siège continua encore plusieurs années, et elle devint d'autant plus dangereuse pour Henri, que

l'archevêque de Mayence, ennemi irréconciliable de ce Souverain, avait entraîné plusieurs princes et la plupart des évêques dans sa révolte. Enfin Henri, las de toutes ces tracasseries, et craignant peut-être d'éprouver un sort pareil à celui qu'il avait fait subir lui-même à son malheureux père, consentit à négocier un accommodement.

Après que les articles préliminaires eurent été réglés à Wurzbourg, on tint en 1122 une Diète à Worms pour conclure un traité de paix définitif entre l'Empire et l'Église. En conséquence l'Empereur donna aux légats du pape un diplôme, signé de sa main et par un grand nombre de princes. Ce diplôme portait en substance: que l'Empereur renonçait aux investitures par l'anneau et la crosse; qu'il accordait les élections canoniques et les consécrations libres; qu'il restituait à l'Église romaine tout ce qu'il lui avait ôté depuis le commencement de la discorde; que les domaines de l'Église seraient affranchis de la suzeraineté de l'Empire; enfin qu'il serait toujours prêt à secourir le Saint-Siège, lorsqu'il en serait requis. D'un autre côté, les légats remirent à l'Empereur, de la part du Pape, une bulle dont l'essentiel était: que le pontife consentait que les élections des évêques et des autres prélats de la Germanie se fissent en présence de l'Empereur et que, s'il survenait quelque différend sur un partage des voix, l'Empereur le déciderait en donnant sa protection à la plus saine partie des votants, selon le jugement des métropolitains et des comtes provinciaux; que l'élu serait obligé de recevoir de l'Empereur l'investiture, par le sceptre, des terres que son Église tiendrait de l'Empire, ainsi que des droits compris sous le nom de *supériorité territoriale*. Ce traité a toujours fait depuis un des principaux articles de notre droit public; car de là vient que l'empereur d'Allemagne envoyait des commissaires à toutes les élections des princes ecclésiastiques, pour y assister en son nom,

et que l'élu devait, après que son élection eut été sanctionnée par le pape, recevoir de l'Empereur l'investiture des terres et fiefs de l'Empire. Il est encore à remarquer que, bien que Henri V ait consenti à l'élection canonique pour les évêchés et les abbayes, il conserva cependant le droit des premières prières dans tous les chapitres. Au reste, comme l'Empereur par cet accord se trouvait privé du droit de nommer aux évêchés d'Italie et de leur donner l'investiture, il perdit insensiblement sa juridiction sur la plus grande partie de ce pays. Quant à l'antipape Grégoire, il avait été chassé de Rome par Calixte II, et s'était retiré à Sutri où il continuait de fomenter le Schisme. Il y fut assiégé par le pape Calixte qui, s'étant rendu maître de la personne de son rival par la trahison des habitants de la ville, le fit enfermer dans un monastère.

Pendant que la Bohème, l'Allemagne et l'Italie, étaient agitées par les guerres et les troubles dont je viens de tracer le triste tableau, un calme parfait régnait en Autriche, grâces à la prudente politique du margrave Léopold qui, trop pénétré de ses devoirs envers l'Empereur, son suzérain et son proche parent, pour lui devenir infidèle, mais trop pieux aussi pour se brouiller avec le chef de l'Église, sut également ménager ces deux potentats, et se conduisit de manière que ni l'un ni l'autre n'eut sujet de se plaindre de lui. Il profita de la paix dont jouissait l'Autriche, pour faire prospérer ce pays, qui sous le règne de ce prince gagna beaucoup en culture et en population. La passion prédominante de Léopold était celle de bâtir; en 1108 il fit restaurer l'abbaye de Melk et lui subordonna six églises paroissiales avec leurs dîmes, savoir: les églises de Mödling, de Traiskirchen, de Ravelspach près de Meissau, de Lasser dans le Marchfeld, de Wullersdorf et de Weickendorf. L'année suivante (1109), Udalschalc, noble et libre seigneur, fit construire près de S. Guy-au-pré *(Sanct-*

Veit in der Au) un couvent de chanoines réguliers. Mais comme ces religieux n'exerçaient pas le culte divin avec autant de zèle que le fondateur le désirait, il supprima ce monastère et en érigea un de Bénédictins dans sa terre héréditaire de Seitenstetten *(Sytansteten)*, en l'honneur de la Sainte-Vièrge. Ce couvent fut achevé en 1112 et consacré en 1116 par l'évêque Udalric de Passau, parent d'Udalschalc. Le nouveau monastère fut compris dans le diocèse de Passau, et eut pour dotation les biens patrimoniaux d'Udalschalc, entre autres les terres de Stille et de Heft en haute Autriche. L'évêque de Passau y ajouta encore la paroisse d'Aspach avec les églises d'Adilharthsberge, de Biberach et de Crenstetten sur l'Urla, avec leurs dîmes. Udalschalc échangea lui-même la cuirasse contre le froc, et se fit moine dans le couvent qu'il avait fondé. Plus tard le comte Reinbert d'Haguenau et Haide, son beau-frère, suivit cet exemple et se retira avec Hélène son épouse et Richarde sa fille dans le même couvent, où ils prirent tous les trois l'habit religieux. Le premier abbé de Seitenstetten fut Léopold, religieux de Göttweih.

Le Margrave avait fait entamer à Rome des négociations, tendantes à soumettre l'abbaye de Melk, qui jusqu'alors était sous la juridiction de Passau, immédiatement au Saint-Siège. Comme l'évêque y donna son assentiment, Léopold reçut bientôt du pape Pascal II la bulle d'exemption. Le pontife loua beaucoup dans ses lettres les sentiments du Margrave, ajoutant que son zèle pieux ne resterait pas sans récompense. En même temps Léopold, ses héritiers et descendants furent nommés avoués perpétuels de l'abbaye de Melk. La nouvelle église qu'on y avait bâtie fut consacrée par l'évêque Udalric de Passau, le jour de la fête de S. Coloman, l'an 1113. Outre les domaines que cette abbaye possédait déjà, elle fut encore considérablement enrichie par la libéralité du margrave

Léopold IV, qui lui donna le bourg de Melk et beaucoup de terres et villages, qu'elle possède encore aujourd'hui.

Léopold IV, qui ne croyait pas encore avoir fait assez pour expier le parjure dont il s'était rendu coupable envers l'empereur défunt, suivit l'avis de son épouse Agnès, qui lui conseilla de faire bâtir un nouveau monastère, comme étant, disait-elle, le meilleur moyen de réparer sa faute. Ils choisirent pour la construction de cet édifice la pente du mont Cétique, du côté où est le Danube, non loin de la montagne appelée *Leopoldsberg*. Ce choix avait été fixé par un événement remarquable qui leur était arrivé. Un jour (1106) que Léopold et Agnès se trouvaient sur la terrasse ou le balcon de leur château de Callenberg, où ils s'entretenaient entre autres objets aussi de la fondation d'une église et d'un couvent, ainsi que d'un lieu convenable pour cet établissement pieux, le vent enleva le voile de la princesse et le fit voler au bas de la montagne, dans un buisson bordant le Danube. Au bout d'un certain temps, la chasse ayant conduit le Margrave dans le voisinage de ces halliers, ce prince fut attiré par l'aboiement de ses chiens vers un sureau, et y vit suspendu, à sa grande surprise, le voile de son épouse emporté par le vent. Léopold et Agnès, qui rapportaient toutes leurs pensées, toutes leurs actions à la Divinité, regardèrent cet événement comme une marque que l'endroit, où cette heureuse rencontre avait eu lieu, était destiné au service du Très-Haut. En conséquence ils firent commencer en 1114 la construction d'un couvent de chanoines séculiers à Neubourg (*Neuburg*, en tudesque *Nuenburch* ou *Niwenburch*), qu'on appela dans la suite Closterneubourg (*Claustro - Neoburgum*), pour distinguer cette petite ville de Corneubourg (*Korneuburg*) qui est situé sur la rive gauche du Danube. Le margrave Léopold ayant refusé par humilité de poser la pierre fondamentale du nouveau monastère, Othon, prévôt d'une petite

église collégiale, qu'on avait d'abord établie à Neubourg, le remplaça dans cette cérémonie (12 juillet 1114). L'année suivante, Léopold signa un diplôme, par lequel il affranchit les domaines du couvent de S. Florien en haute Autriche du payement de tous les impôts; ce qui ne s'accorde aucunement avec l'opinion des historiens qui disent, que la domination des margraves d'Autriche ne s'étendait que sur le pays au-dessous de l'Ens ou basse Autriche.

Cependant, quelque soigneux que fût le margrave Léopold d'éviter toute collision avec les puissances voisines de ses États, il eut néanmoins à repousser les agressions des Hongrois qui, après la mort de leur roi Coloman, envahirent le territoire autrichien. Dès l'année 1108, ce monarque avait fait prêter aux Croates et Dalmates foi et hommage à Uladislas, fils aîné de son premier mariage avec Pusilla, en qualité de son successeur au trône; mais ce prince cessa de vivre, l'an 1112. Bientôt après, Predslava, seconde épouse de Coloman, fut accusée d'adultère et renvoyée enceinte au grand-prince, son père, à Kiev, où elle mit au monde un fils qui fut nommé Boris. Le roi voulut assurer la couronne à Étienne, son fils cadet du premier lit; mais comme il craignait de voir ses desseins traversés par le duc Almus, qui avait si souvent abusé de son indulgence, et qui s'était de nouveau enfui en Autriche avec des intentions hostiles contre le roi son parent, il mit tout en oeuvre pour l'engager à revenir en Hongrie avec son fils Béla, âgé de cinq ans. Almus paya cher sa trop grande confiance en la générosité de son cousin; car à peine les deux princes furent-ils de retour dans leur patrie que Coloman, pour les mettre hors d'état de nuire, leur fit crever les yeux et les confina dans un couvent à Dömös. Coloman étant mort le 11 février 1114, *Étienne II* monta sur le trône de Hongrie; mais comme il n'avait que treize ans, on établit un
seil de régence pour gouverner le royaume pendant la
roi.

Vers le même temps, il s'éleva des troubles en Dalmatie qui eurent des suites fâcheuses pour la Hongrie. Manasse, archevêque de Spalatro, méditait depuis longtemps le dessein de livrer cette ville libre aux Hongrois; mais avant qu'il put mettre son plan à exécution, les habitants de Spalatro et de Trau découvrirent sa trahison et massacrèrent les troupes hongroises destinées à occuper la première de ces villes. En même temps, Ordélafe Falieri, doge de Venise, que les Dalmates avaient appelé à leur secours, déclara la guerre à la Hongrie et chercha en outre à obtenir la coopération des empereurs d'Orient et d'Allemagne, pour arracher la Dalmatie aux Hongrois, leur rappelant à cette fin leurs anciens droits et prétentions sur ce pays [1]).

[1]) Pour faire connaître les rapports antérieurs de la Dalmatie envers les empires d'Orient et d'Occident, un précis de son histoire sera, je pense, ici à sa place. — La *Dalmatie* reçut son nom des *Dalmates*, peuple corsaire fort courageux, d'une origine inconnue, qui habitaient les alpes et les côtes de l'Illyrie. Cette contrée, qui renfermait les monts Bébiens et Scardiens (aujourd'hui *Schar-Dag*) et les côtes entre le Drin et le Titius (la Kerka d'aujourd'hui), faisait anciennement partie de la Thrace et de la Scythie, et n'était que peu connue des Grecs. Après la conquête de ce pays par Octave-Auguste, il fut divisé en *Dalmatie maritime* et en *Dalmatie méditerranée* et réuni à l'Illyrie. Plus tard les *Esclavons* envahirent la Dalmatie et poussèrent les habitants jusqu'à la mer; c'est pourquoi il n'y a que la partie du sud-ouest de l'ancienne Dalmatie qui porte encore à présent le nom de Dalmatie. En 476 Théodoric, roi des Goths, conquit ce pays, qui appartenait à l'empire romain oriental, et en fit une province de celui d'Occident. La Dalmatie devint alors une pomme de discorde entre les deux Empires. Après avoir été conquis par Bélisaire et reconquis par Totila, le pays tomba sous Narsès de nouveau au pouvoir des Romains. Ils restèrent maitres de la Dalmatie jusqu'au règne d'Héraclius, où ils perdirent enfin entièrement cette province, à quelques villes maritimes et iles près. Aux temps de Charlemagne ce pays formait une province de l'empire des Francs; mais il retourna plus tard à celui des Grecs. Dans le dixième siècle les Croates, qui s'étaient déjà établis depuis 640 en Dalmatie, s'emparèrent de ce pays, sur lequel ils dominèrent sous des rois particuliers jusqu'en 1089. La partie septentrionale reçut le nom de *royaume de Croatie* (voir la note au chap. V, page 116 et 117), et la partie méridionale conserva celui de *Dalmatie*. Enfin, dans l'année 1089 les rois de Hongrie se rendirent maitres du pays qui fut gouverné

En effet Alexis envoya une flotte, et Henri V un corps d'armée, au secours des Vénitiens. Falieri parut sur les côtes de la Dalmatie. L'île d'Arbo et la ville maritime d'Albe-Maris (aujourd'hui Zara-Vecchia) se soumirent les premières; en 1115 Zara en fit de même; mais ce ne fut que l'année suivante que le doge se rendit maître de la citadelle de cette ville, après avoir vaincu le ban de Croatie qui s'était avancé pour dégager la place. Cette conquête fut suivie de celle de Sébénico qui passait pour imprenable. Spalatro et Trau ouvrirent volontairement leurs portes aux troupes confédérées; après quoi on conclut une trève avec les Hongrois.

Vers la fin de la même année (1116), Étienne II, qui désirait contracter une alliance avec le duc Uladislas de Bohème, lui proposa une entrevue, dans laquelle on devait en même temps ratifier l'arrangement qui avait été fait en 1115 par la médiation de Boleslas de Pologne, entre les princes moraves, et assurer la possession immédiate des cantons de Brunn et de Znaim au prince Sobieslas qui, par son mariage avec la fille du duc Almus, était proche parent du roi de Hongrie. Uladislas, flatté de cette proposition, s'empressa de se rendre avec une suite nombreuse au lieu désigné sur les bords de la Morave, où le roi se trouvait déjà avec un nombre considérable de Nobles hongrois. Mais avant que ces princes se fussent rencontrés, le bruit se répandit dans le camp des Hongrois, que le duc de Bohème n'avait amené tant de troupes avec lui que dans la vue de se saisir de la personne du roi; tandis que d'un autre côté on fit courir un bruit pareil dans le camp des Bohèmes. Quoique ces Souverains ne cherchassent à se voir que dans des vues pacifiques, la nature de cette nouvelle extraordinaire, dont un nommé Soltkus, Hongrois expa-

depuis par des princes particuliers, tantôt sous la protection de la Hongrie, tantôt sous celle des empereurs grecs.

trié, était l'auteur, leur inspira à l'un et à l'autre de la méfiance. Les Hongrois détachèrent d'abord plusieurs corps pour observer le mouvement des Bohèmes, qui regardèrent cette mesure de précaution comme un commencement d'hostilité. Soit que le roi Étienne eût donné ordre à ses Hongrois d'attaquer les Bohèmes, ou qu'une querelle fût éclatée entre les deux suites, toujours est-il certain qu'elles se livrèrent un combat sanglant, dans lequel les Bohèmes eurent d'abord le désavantage; mais les princes moraves Othon et Sobieslas étant accourus avec leurs troupes au secours de leurs frères, et ayant attaqué l'ennemi sur ses derrières et assailli son camp, les Hongrois furent vaincus et mis en déroute. Le palatin de Hongrie Jean fut tué, et le roi Étienne et l'archevêque Laurent ne trouvèrent leur salut que dans la fuite. Après cet événement, Uladislas s'occupa du sort de son frère Borzivoi, encore détenu à Hammerstein, et obtint le consentement de l'Empereur pour déposer la couronne ducale en faveur de ce malheureux prince. Borzivoi accepta, à condition qu'Uladislas resterait en possession de la partie du duché, située au delà de l'Elbe.

Les revers, que les armes hongroises avaient éprouvés en Dalmatie et en Bohème, ne découragèrent point le roi Étienne. Ce prince, jeune, bouillant et avide de conquêtes, voulant tenter de nouveau la fortune, alla sans raison, même sans prétexte, porter le ravage dans le pays du margrave Léopold, qui était l'allié du duc de Bohème (1117). Les Hongrois désolèrent les frontières de l'Autriche et emportèrent tout ce qu'ils purent ravir. Léopold fit faire des représentations au roi, demanda satisfaction et la restitution des objets que ses soldats avaient enlevés. Mais, au lieu de réparer le dommage qu'ils avaient fait, les Hongrois continuèrent leurs déprédations et emmenèrent captifs tous les Autrichiens dont ils purent se saisir. Le Margrave se vit donc contraint d'avoir recours aux armes pour

réprimer ces brigandages. À l'aide d'un corps auxiliaire de Bohêmes, il battit deux fois les troupes hongroises, et les chassa au delà de ses frontières. Afin de garantir ses États de nouvelles invasions, Léopold fit fortifier les villes les plus proches du territoire ennemi et principalement sa résidence sur le Callenberg, qui ne se trouvait pas encore dans un état de défense capable de soutenir un siège. Le Margrave s'était borné jusqu'alors à repousser les agressions des Hongrois, dans l'espoir qu'ils feraient enfin droit à ses justes réclamations; mais voyant qu'ils persistaient à refuser toute espèce de dédommagement, il prit à son tour l'offensive et pénétra dans la Hongrie. Comme l'ennemi s'enfuit partout devant l'armée austro-bohème, elle n'en put venir au combat et dut se contenter de ravager les contrées qu'elle occupait. Cependant, pour ne pas avoir entrepris cette campagne infructueusement, on fit le siège d'Oedenbourg et d'Eisenbourg (aujourd'hui Eisenstadt), qui après une courte résistance tombèrent au pouvoir du margrave d'Autriche. Après cette expédition, Léopold, qui était un prince ami de la paix et peu désireux d'agrandissement, retourna avec ses troupes en Autriche, où il ne fut plus inquiété par les Hongrois; et comme dans l'intervalle on avait découvert la fausseté du bruit que le traître Soltkus avait répandu, l'an 1116, pour désunir les deux Souverains de Hongrie et de Bohême, Étienne se réconcilia avec Uladislas, et conséquemment avec Léopold aussi.

Le roi de Hongrie tourna ensuite ses armes contre les Vénitiens, pour reconquérir les villes en Dalmatie qu'ils lui avaient enlevées. Il entra dans ce pays, à la tête d'une bonne armée, sans attendre l'expiration de la trève, conclue avec le doge de Venise. On se livra près de Zara une bataille sanglante et opiniâtre, dans laquelle le doge *Ordélafe Falieri* fut défait et tué (1117). Cette victoire mit Étienne en possession de Zara; mais son armée étant dépourvue des objets

nécessaires pour faire un siège, il ne put se rendre maître de la citadelle qui resta au pouvoir des Vénitiens. *Dominique Michielis*, qui fut alors revêtu de la dignité ducale, conclut avec les Hongrois une trève de cinq ans.

Peu de temps après la paix de Worms, le margrave de Misnie étant mort sans postérité, l'empereur Henri V donna ce margraviat à Wipert de Groitsch, à l'exclusion du comte Conrad de Weltin, proche parent du défunt. Il en résulta de nouveaux troubles en Allemagne, parce que Lothaire, duc de Saxe, qui s'était déclaré pour le comte Weltin, prit les armes pour l'aider à conquérir la Misnie. L'Empereur saisit cette occasion pour faire de grands préparatifs de guerre: toutefois, quelque envie qu'il eût de punir le duc Lothaire, ce n'était pas contre lui, mais contre Louis-le-Gros, roi de France, qu'il voulait employer ses forces, afin de se venger de ce prince qui avait favorisé la Cour de Rome, au préjudice de la Maison impériale. La guerre que Henri I, roi d'Angleterre, frère du duc de Normandie, et le roi de France se faisaient au sujet de ce duché, était une circonstance favorable à l'exécution de ce dessein. L'Empereur n'attendait, pour commencer son expédition, que l'arrivée des troupes qu'il avait demandées à la Diète. Mais les princes d'Allemagne, craignant que Henri V, s'il parvenait à humilier la France, ne cherchât à borner leur puissance, comme il en avait effectivement l'intention, loin de le seconder dans cette guerre, se liguèrent en secret entre eux, et se mirent en mesure pour s'opposer aux entreprises que ce prince pourrait former contre eux. En effet Henri V, irrité de leur refus, se préparait à abaisser leur orgueil, lorsqu'il fut atteint, à Utrecht, d'une maladie contagieuse à laquelle il succomba, le 12 mars 1125, âgé environ de 45 ans. L'empereur Henri V avait des talents distingués: il était entreprenant et courageux, avide de gloire et jaloux de sa dignité; mais ces brillantes qua-

lités étaient ternies par son avarice, par sa nonchalance à rendre la justice, et par son ambition démesurée qui le dominait au point, que pour monter plus tôt sur le trône, non-seulement il se souleva contre son père, mais fut encore assez dénaturé pour lui faire souffrir tous les genres d'opprobre et de persécution.

Henri V fut le dernier empereur de la Maison des Saliques ou de Franconie, qui tint l'Empire pendant 101 ans. Si l'Empire parvint sous les premiers princes de cette race au plus haut dégré de grandeur et de puissance, ce fut aussi sous elle qu'il commença à décliner.

Comme Henri V n'avait pas laissé d'enfants, Adalbert, archevêque de Mayence, convoqua une Diète en cette ville pour l'élection d'un nouvel empereur. L'assemblée jeta les yeux principalement sur trois princes: Léopold IV, margrave d'Autriche, Frédéric II de Hohenstaufen, duc de Souabe, et Lothaire, duc de Saxe. On a tout lieu de croire que Léopold, qui était honoré dans toute l'Allemagne par sa piété et par son caractère pacifique et exempt d'ambition, aurait eu la pluralité des suffrages, s'il n'avait lui-même engagé les princes à choisir un autre pour le poste éminent qu'ils paraissaient disposés à lui conférer. La Diète ne pouvant s'accorder sur le choix d'un empereur, on donna à dix des premiers seigneurs d'Allemagne le plein pouvoir de le nommer, et c'est là le premier compromis dans l'histoire d'Allemagne, pour l'élection d'un empereur. La plupart de ces électeurs penchaient vers Frédéric; mais le célèbre Suger, abbé de S. Dénys et ministre d'État de France, et surtout l'archevêque de Mayence, ennemi de tous ceux qui appartenaient à la Maison de l'empereur défunt, intriguèrent tant que le plus grand nombre des suffrages tomba enfin sur *Lothaire*, duc de Saxe, qui fut aussitôt proclamé Empereur. Conrad, duc de Franconie, et son

frère Frédéric de Souabe, qui étaient neveux de Henri V, protestèrent contre l'élection. Lothaire employa la force pour soumettre ces princes; mais il échoua dans son entreprise. Conrad se fit proclamer roi par ses adhérents et passa ensuite les Alpes avec son armée, dans le dessein de s'emparer de la Lombardie, jugeant qu'il restait encore assez de forces à son frère, pour tenir tête à Lothaire en Allemagne. Les Italiens reçurent Conrad avec joie, et l'archevêque de Milan le couronna roi de Lombardie. Mais peu après, Frédéric se vit tellement pressé par les efforts que faisait Lothaire pour le forcer à la soumission, que Conrad fut obligé de quitter l'Italie pour aller au secours de son frère. Sur ces entrefaites Honoré II, qui avait succédé au pape Calixte II, étant mort en 1130, les cardinaux s'étaient divisés en deux factions, dont l'une élut Innocent II et l'autre, composée des cardinaux qui n'avaient point assisté à la première élection, éleva Anaclet sur le trône pontifical. Comme le parti d'Anaclet était beaucoup plus puissant que l'autre, il força bientôt Innocent à sortir de Rome. Mais cela n'empêcha pas l'empereur Lothaire et le roi de France de se déclarer pour Innocent. Ce pontife passa en France, et de là se rendit à Liège où l'Empereur, qui se trouvait alors dans cette ville, le reçut avec toutes les démonstrations possibles d'attachement et de respect. Lothaire espérait par cet accueil et par la promesse qu'il fit à Innocent de le rétablir sur le siège apostolique, engager le pape à lui rendre le droit des investitures sur le pied que les anciens empereurs l'avaient exercé; mais S. Bernard lui fit de si fortes remonstrances à ce sujet qu'il renonça de bonne grâce à ses prétentions. En revanche Innocent II céda à l'Empereur les droits que formait le Saint-Siège sur les fiefs délaissés par la comtesse Mathilde, et nommément sur la Tuscie, dont Lothaire investit ensuite Henri-le-

Superbe, qui avait succedé, l'an 1126, à son père Henri-le-Noire, duc de Bavière. L'Empereur, voulant remplir la promesse qu'il avait faite au pape, passa en Italie, l'an 1132; et ayant reconquis la Lombardie dont Conrad s'était emparé, il marcha sur Rome et se rendit maître de cette ville, où il rétablit Innocent II qui s'empressa de couronner son royal protecteur. Pour rendre la paix à l'Église, il aurait encore fallu soumettre Anaclet; mais cet anti-pape avait en sa puissance plusieurs forteresses que l'armée impériale, réduite à 4000 hommes, était hors d'état d'assiéger. Cette considération détermina Lothaire à retourner en Allemagne, où la guerre entre lui et ses rivaux durait toujours. Enfin Frédéric et Conrad, abandonnés de leur parti, se réconcilièrent avec Lothaire et le reconnurent pour Empereur. Pour se faire un appui dans les circonstances fâcheuses où il se trouvait lors de son avénement au trône de Germanie, Lothaire avait donné sa fille Gertrude en mariage à Henri-le-Superbe, et ce fut en reconnaissance des services que ce prince lui rendit que Lothaire, après lui avoir déjà donné la Tuscie, lui conféra encore plus tard (1137) son propre duché de Saxe.

Cependant Borzivoi, proclamé pour la seconde fois duc de Bohème, au lieu de chercher à se concilier l'affection de son peuple, lui fit sentir toutes les rigueurs de son autorité. Il excita surtout le ressentiment de la Noblesse par sa prédilection pour les Allemands à qui il donnait presque toutes les charges de l'État. Par cette conduite aussi injuste qu'impolitique, il se fit chasser pour la troisième fois par les Bohèmes, qui sollicitèrent vivement Uladislas de reprendre les rênes du gouvernement. Borzivoi se retira en Hongrie où il termina sa carrière, le 2 février 1124. Uladislas, étant remonté sur le trône, s'occupa d'abord de la sûreté de ses frontières, et donna

ensuite ses soins à l'organisation intérieure de la Bohème. En 1123 il se vit obligé d'expulser le turbulent Sobieslas, son frère, de ses domaines en Moravie, pour prévenir une guerre civile. Conrad, fils de Léopold, fut mis en possession du canton de Znaim dont il était le légitime héritier, et Othon, prince d'Olmutz, eut le canton de Brunn. Uladislas mourut le 12 avril 1125, laissant trois fils : *Uladislas*, *Henri* et *Théobald*, et trois princesses. Pendant la maladie qui le conduisit au tombeau, la reine douairière était parvenue à réconcilier Sobieslas avec son frère, de manière que celui-ci fut nommé par Uladislas, son successeur au trône de Bohème. Mais ce choix n'étant pas conforme à la loi de succession établie par Brétislas I, le prince Othon d'Olmutz qui, en sa qualité de plus ancien des princes de la Maison ducale, avait seul des droits légitimes à la couronne de Bohème, se disposait à les faire valoir, lorsque Sobieslas, qui en fut instruit, entra dans la Moravie, en chassa Othon et donna Brunn et tout ce qui appartenait à ce prince, à Vratislas, fils d'Udalric. Othon se réfugia auprès de l'empereur Lothaire, et parvint à déterminer ce monarque à faire une tentative en sa faveur. L'issue en fut très-malheureuse; car l'armée impériale éprouva une telle défaite, que l'Empereur se vit obligé d'évacuer la Bohème, et reconnut Sobieslas pour duc légitime de Bohème. Sobieslas, pour s'affermir sur le trône qu'il venait de défendre si vaillamment, se rendit en Hongrie, pour conclure une alliance avec le roi Étienne, et en retournant dans ses États, il fit arrêter et emprisonner les princes moraves, par la seule raison qu'ils lui donnaient de l'inquiétude. Il s'assura de l'amitié de l'Empereur, en lui envoyant des troupes auxiliaires, sous les ordres de son neveu Jaromir, pour l'accompagner en Italie. N'ayant plus rien à craindre pour son duché, Sobieslas consentit à la de-

mande de son beau-frère Béla II, roi de Hongrie, de faire en 1132 une campagne contre les Polonais qui avaient envahi la Hongrie, dans l'intention de détrôner Béla, et de mettre à sa place le prince Boris, fils du défunt roi Coloman.

Boris avait quitté vers l'an 1120 la Russie, et était venu en Hongrie, où il fut bien reçu par le roi. Ce Souverain le maria à Judith, fille de Boleslas de Pologne, qui avait été destinée à lui-même pour épouse, et le nomma en outre comte de Zips, au grand déplaisir des Hongrois, qui commençaient à craindre que Coloman ne voulût leur faire accepter ce prince bâtard pour son successeur au trône. Pour empêcher l'exécution de ce projet, on fournit au duc Almus les moyens de s'échapper de sa prison (1127). Almus se réfugia auprès de Jean-Comnène, empereur d'Orient, qui par son mariage avec Prisca, fille du roi Uladislas de Hongrie, était proche parent du prince fugitif. Plusieurs de ses partisans le suivirent dans son émigration, pour se soustraire à la vengeance d'Étienne, qui traitait avec une sévérité atroce tous ceux qu'il subçonnait avoir eu part à l'évasion d'Almus. Comme on n'avait pu procurer aussi la liberté au jeune Béla, ses amis le tinrent caché dans un monastère, et le firent passer pour mort, afin de le mettre à l'abri de toute persécution ultérieure. Étienne demanda à l'empereur grec l'extradition d'Almus, et sur son refus lui déclara la guerre. Dans la première campagne l'avantage fut du côté des Grecs qui, après avoir gagné une bataille décisive contre les Hongrois, s'emparèrent d'Uj-Palanka, de Belgrade, de Semlin et de toute la Sirmie. Mais l'année suivante (1128), le roi Étienne, soutenu par les troupes de Sobieslas de Bohème, gendre d'Almus, avec lequel il avait contracté une alliance, arracha aux Grecs leurs conquêtes. Jean-Comnène conduisit encore une

fois son armée aux bords du Danube, près de Belgrade; mais le roi de Hongrie sut la tenir dans l'inaction jusqu'à ce que l'approche de l'hiver, la famine et les épidémies obligèrent l'empereur d'Orient à faire sa retraite, sans avoir pu se mesurer avec son adversaire. Enfin la mort du duc Almus, arrivée en 1129, ayant fait cesser la cause de cette guerre, la paix se rétablit. Étienne s'étant pleinement convaincu de l'extrême éloignement des Hongrois pour l'élevation de Boris au trône, et ayant en même temps appris que Béla existait encore, il le reconnut pour son successeur, et le maria à Hélène, princesse de Serbie, qui en 1130 donna le jour à un fils, qu'on nomma Geisa. Boris, qui depuis l'année 1127 était roi de Halics, sous la suzeraineté de la Hongrie, ayant perdu de cette manière tout espoir d'hériter de ce dernier royaume, son beau-père Boleslas III de Pologne, déclara qu'il soutiendrait à main armée les droits de son gendre. En effet il menaçait déjà le pays de Zips; mais l'approche d'Étienne, qui s'était mis, avec des forces imposantes, en marche vers les frontières, jointe à l'aversion que la plus grande partie de la nation montrait ouvertemeut pour Boris, l'engagea à se prêter à un accommodement, en vertu duquel le roi de Hongrie renonça en faveur de Boris à ses prétentions sur Pérémyschel.

Étienne II ayant fini sa carrière, au mois d'avril 1131, Béla II l'Aveugle fut proclamé roi et couronné avec la princesse Hélène qui, vû la cécité de son époux, eut une part fort influente au gouvernement du royaume. Le premier acte d'autorité que cette princesse exerça, fut de convoquer une assemblée nationale dans la plaine d'Arad. Elle y parut, accompagnée de son époux, et le montrant au peuple, „braves Hongrois, dit-elle, voilà votre Roi; il n'aura jamais le plaisir de voir cette nation qu'il chérit; le monstre qui lui a fait arracher les yeux n'est plus,

mais les instigateurs de cette barbarie existent encore; ils jouissent, les perfides, de la lumière du jour dont ils ont privé mon malheureux époux.“ La populace à l'instant se jette sur les magnats qui ont donné cet affreux conseil à Coloman; les uns sont mis aux fers, dépouillés de leurs biens et bannis du royaume avec leurs familles; d'autres sont décapités. Près de soixante-dix seigneurs périrent dans ce massacre. Il est à croire, que parmi ce nombre il y eut beaucoup d'innocents, qui dans cette occasion furent immolés à la vengeance de leurs ennemis secrets. Cette catastrophe procura à Boris un grand nombre de partisans parmi les magnats, indignés de cet excès de barbarie. Boleslas III envoya à son gendre un corps d'armée, auquel se joignirent plusieurs boyards russes. À l'aide de ces alliés, Boris franchit en 1132 les frontières septentrionales de la Hongrie, et vint camper sur les bords de la rivière de Sajo. Cette entreprise ne fut pour lui d'aucun avantage; car la majeure partie des Hongrois ayant hautement déclaré qu'ils n'accepteraient jamais un bâtard pour Souverain, les Polonais et les Russes abandonnèrent Boris, qui n'eut d'autre parti à prendre que de retourner dans son pays de Halics.

Béla II avait pour alliés ses deux beau-frères Albert d'Autriche, fils aîné du margrave Léopold, et Sobieslas, duc de Bohème. Celui-ci, après avoir fait en 1132 une invasion dans la Silésie polonaise et ravagé ce pays, jusqu'à Breslau, passa, l'année suivante, l'Oder et désola une partie de la Pologne. Boleslas III, irrité de ces courses dévastatrices, se mit à la tête de son armée, et pénétra, conjointement avec Boris, par la Moravie en ngrie. Son intention était de placer d'abord son re sur le trône de ce royaume, et de se venger duc de Bohème. Mais Béla, secondé par Albert

d'Autriche qui lui avait amené un corps d'auxiliaires, remporta, le 22 juillet 1133, une victoire sur les Polonais et les Halicsiens qui se hâtèrent de repasser les Carpathes. Deux ans après, la paix entre les Hongrois, les Polonais et leurs alliés respectifs, fut conclue par la médiation de l'empereur Lothaire, que les deux partis avaient choisi pour arbitre. Par ce traité de pacification, le prince Boris se vit obligé de renoncer à tout espoir de porter la couronne royale de Hongrie.

Peu de temps avant cette dernière guerre, Engelbert, duc de Carinthie, assiégea la ville de Friesach, que l'évêque de Gurk possédait comme un fief relevant de l'archevêché de Salzbourg. Ce prélat, se sentant trop faible pour resister longtemps à son adversaire, sollicita l'appui du margrave Léopold, qui fit partir un corps d'armée pour le secourir. Ces troupes battirent les Carinthiens, forcèrent leur camp retranché et dégagèrent la ville assiégée. On ne trouve pas dans les annales le nom du Général qui commanda l'armée autrichienne dans cette expédition; il est à présumer que ce fut le prince Albert, qui donna de grandes preuves de valeur dans les campagnes qu'il fit, les années suivantes, contre les Polonais: car pour le margrave Léopold, il était trop peu guerrier pour prendre, sans nécessité urgente, en personne le commandement de ses troupes; quoiqu'il ne lui manquât, comme on l'a vu, ni énergie, ni courage, lorsqu'il s'agissait de défendre ses États contre les agressions de ses ennemis. Ce prince, ami de l'ordre et de la paix, consacrait son temps à des occupations qui n'avaient pour but que la gloire de Dieu et le bien-être du pays. Sa piété le rendait libéral à l'excès envers les églises et les couvents. Surtout depuis qu'il avait refusé la couronne impériale, son âme s'était entièrement détachée des choses terrestres. Il avait une telle prédilection pour l'état ecclésiastique qu'il lui destina deux

de ses propres fils. Othon, premier abbé de Closterneubourg, étant décédé, Léopold lui donna en 1121 pour successeur son fils Othon, quoique ce prince, qui n'avait alors que 14 ans, n'eût ni l'âge ni les connaissances requises pour occuper cette place. Le Margrave l'envoya à la célèbre université de Paris, pour s'instruire dans les Belles-Lettres, et fit remplir, pendant l'absence de son fils, les fonctions abbatiales par le vicaire Opold. Othon, né avec des talents supérieurs et avide d'acquérir des connaissances, fit bientôt de si grands progrès dans les sciences que ses maîtres le proposaient pour modèle à ses condisciples. Après avoir terminé le cours de ses études, le prince autrichien quitta Paris pour retourner chez ses parents (1126). Il était acompagné de quinze jeunes gens qui avaient voulu le suivre dans son voyage; mais étant arrivés à l'abbaye de Morimont, qui était une des quatre filles des Citeaux, et y ayant passé la nuit, ils furent tellement entraînés par le site riant de ce monastère et par la vie sainte de ses religieux, qu'ils prirent la résolution d'entrer en noviciat dans cette communauté. Othon, qui avait une grande vocation pour l'état ecclésiastique, suivit l'exemple de ses pieux compagnons; et lorsque son année de probation fut expirée, il prit publiquement l'habit: ensuite il retourna à Paris pour y apprendre la Théologie. Les Citeaux s'étaient rendus très-recommandables par leur zèle à répandre les lumières de la Foi et à soulager l'humanité souffrante; toutefois ils n'avaient pas encore de propre maison en Germanie. Enfin, le margrave Léopold de Styrie, neveu du margrave Léopold IV d'Autriche, leur assigna en 1129 le couvent qu'il avait fait bâtir en l'honneur de la Saint-Vièrge à Rein, originairement appelé *Rune*, situé à deux milles de la ville de Gratz. Pendant ce temps-là le prince Othon s'était si bien appliqué à l'étude de la Théologie que personne ne

le surpassait en cette science; ce qui joint à ses grandes vertus et à sa haute naissance, engagea les moines de Morimont à l'élire pour successeur de leur abbé Gauthier, mort en 1131. Comme par là le couvent de Neubourg (*Closterneuburg*) se trouvait sans Supérieur, il fallait pourvoir à cette place; mais avant de s'occuper de la nomination d'un prévôt, le margrave d'Autriche jugea à propos de réformer ce monastère, où il s'était glissé beaucoup d'abus, et où les chanoines qui en formaient la communauté menaient une vie peu convenable à la sainteté de leur état. En conséquence il remplaça ces religieux par des chanoines réguliers de l'Ordre de S. Augustin. Ce changement se fit sans peine; mais il n'était pas aussi facile de trouver un homme capable de commander avec dignité aux nouveaux religieux. Enfin, le choix de Léopold tomba sur Hartman, prieur de Chiemsée, qui à la persuasion de Conrad, archevêque de Salzbourg, accepta la charge qu'on lui offrait. Hartman, qui avait une vertu austère et rigide, prescrivit dans la suite à la prévôté dont il était devenu le Supérieur, de nouvelles règles qu'on y observe jusqu'à ce jour. Le trait suivant fera connaître le caractère ferme et l'âme élevée de ce digne pasteur. Le margrave Léopold, qui avait une grande prédilection pour l'abbaye de Neubourg dont il était le fondateur, voulait lui subordonner plusieurs églises; mais Hartman refusa d'y consentir et allégua pour motif, qu'il ne pouvait se charger de la cure d'âme d'un si grand nombre d'individus, ajoutant qu'il était déjà assez dangereux pour lui d'avoir à répondre de ceux qui vivaient avec lui en communauté. Le Margrave, n'ayant pu favoriser son couvent de Neubourg de cette manière, usa d'un autre moyen pour l'élever et le mettre de niveau avec l'abbaye de Melk. Il envoya Wolfram de Bubenkirchen à Pise, où le pape Innocent tenait un concile,

pour le prier de soumettre Closterneubourg à la juridiction immédiate du Saint-Siège. Le pontife lui accorda volontiers sa demande, et pour donner au Margrave une marque particulière de sa bienveillance, il le nomma lui et ses descendants avoués perpétuels de ce monastère (1134).

Vers la même époque, les Citeaux furent aussi introduits en Autriche, à la sollicitation du prince Othon qui avait fait de ces religieux un rapport avantageux, tel qu'en effet ils le méritaient. Le Margrave fit venir onze moines de cet ordre, avec l'abbé Gottschalc. Ils furent entretenus aux frais du trésor de la Chambre, en attendant qu'ils pussent habiter le cloître qu'on bâtit pour eux à Sattelbach. Lorsque cet édifice fut achevé, Léopold en fit dresser l'acte de fondation. Ce fut aussi environ au même temps que le couvent des Bénédictins à *Maria-Zell* près Altenmarkt, dans le quartier dit: *Unter-Wiener-Wald*, prit son origine. Ce monastère, qui fut appelé *Klein-Mariazell*, pour le distinguer de Mariazell, bourg en Styrie, renommé par ses nombreux pélérinages qu'on y fait tous les ans, doit son existence à Henri et Rathod, fils d'un riche seigneur nommé Hadéric, qui, poussés par leur zèle pour la religion, avaient résolu de consacrer une partie de leurs domaines à cette pieuse fondation; voici les terres et les endroits dont ces seigneurs dotèrent le nouveau couvent: la ville de Schwarzenau, ou selon d'autres le château nommé *Schwarzenbourg*, héritage de leurs pères, avec les deux villages de Diernbach ou Durrenbach et d'Alberdorf (aujourd'hui *Aspersdorf*) sur la Bulka; leurs possessions près de Boigen au delà de la rivière de Camp, avec l'église d'Hadersdorf, leurs terres près de Rottenbrun et de Perendorf sur la Trase, ainsi que sept charrues non loin de Wullendorf sur le Danube, sous Agsbach. L'acte de dona-

tion de toutes ces propriétés fut passé à Neubourg, l'an 1136, et publié encore deux fois à Tuln et à S. Hippolyte. Comme les deux fondateurs ne pouvaient se décider sur l'emplacement de l'église qu'ils voulaient construire, le margrave Léopold la fit bâtir à ses frais sur son propre territoire, y mettant toutefois pour condition qu'il aurait le droit de patronage sur tout le monastère; après quoi il donna encore à cette maison religieuse, composée de Bénédictins, plusieurs de ses propres terres. On expédia, le 2 février 1136, les lettres de fondation de ce couvent, en présence du Margrave, de son épouse Agnès et de ses fils Albert, Léopold et Erneste, ainsi que de l'archevêque de Salzbourg, de l'évêque de Passau et plusieurs autres. Comme dans cet acte, rapporté mot pour mot par *Bernard Pez* dans son *Cod. dipl. P. I. n. 97, col. 321*, il est dit qu'il fut passé *in nova civitate*, (ville-neuve, en allemand *Neustadt*), quelques annalistes, entre autres Adrien Rauch, en ont inféré que la ville connue aujourd'hui sous le nom de *Wiener-Neustadt* existait déjà au temps de Léopold-le-Libéral; ce qui me paraît être une conjecture un peu trop hasardée, attendu que les meilleurs historiens placent l'origine de cette ville vers l'an 1200. Quant à l'opinion du révérend père *Hanthaler (Fast. Campilil. T. I. p. 199)*, qui entend sous les mots *nova civitas* la ville de Vienne, elle a encore moins de fondement. Je suis plutôt porté à croire que par les mots précitées on a voulu désigner Neubourg qui veut dire autant que *Neuf-bourg*, parce que ce fut dans cet endroit qu'on passa et signa l'acte de donation des domaines qui servirent à doter le couvent de Mariazell, et que par conséquent il se peut fort bien qu'on ait choisi le même lieu pour expédier le diplôme de fondation du même monastère: on sait d'ailleurs que dans ces temps-là on donnait souvent le nom de ville à ce qui

n'était qu'un bourg; et si l'on considère que Neubourg, qui existait déjà avant qu'on y bâtit l'abbaye de ce nom, mais avait été beaucoup embelli et agrandi, tant par les bâtiments qui formaient l'ensemble de ce beau monastère que par d'autres maisons que sans doute on n'aura pas tardé à construire dans le voisinage, on ne trouvera pas surprénant que le margrave Léopold ait intitulé de *ville-neuve* un établissement dont il se considérait avec raison comme le créateur. Cette même charte contient ce passage remarquable: „et au cas qu'à l'avenir l'un de mes fils ou petits-fils vienne à obtenir le margraviat d'Autriche;“ ce qui prouve évidemment qu'à cette époque ce margraviat n'était pas plus un fief héréditaire que toutes les autres provinces de l'Empire, mais que les rois de Germanie et les empereurs seuls décidaient qui devait y succéder.

Quoique Léopold n'eût épargné ni son temps, ni son bien, pour faire avancer la construction de l'abbaye de Neubourg, dont il se plaisait à diriger lui-même les travaux, ce ne fut qu'en 1136 qu'il put mettre la dernière main à ce grand et superbe ouvrage. Il en signa les lettres de fondation le jour de sa fête et fit consacrer l'église le même jour. Ce diplôme ne désigne point les domaines qu'on assigna pour dotation à ce couvent; on sait seulement que le Margrave eut la précaution de faire publier par trois fois, que ceux qui croyaient avoir des droits ou des prétentions sur les terres concédées à ce monastère, eussent à les réclamer dans un temps déterminé. Le prévôt de Closterneubourg a le deuxième rang parmi les membres ecclésiastiques des États de la basse Autriche.

L'émanation de la charte concernant cette belle abbaye fut le dernier acte public du règne de Léopold, qui semblait n'avoir attendu que ce moment pour payer le tribut à la nature. Ce prince descendit au tombeau le 15 novembre de la même année (1136), étant âgé de 64

ans, dont il en avait régné 41. Il fut inhumé à Closterneubourg par Réginmar, évêque de Passau. Sa postérité fut très-nombreuse. *Albert*, son fils aîné, aurait dû lui succéder; mais comme il était d'une constitution faible et d'une santé fort délicate, on n'osa pas lui confier les rênes du gouvernement; aussi ne survécut-il qu'un an à son père. *Léopold*, deuxième fils du margrave Léopold IV, fut son successeur. Le troisième, *Othon*, qui devint en 1137 évêque de Frisingue, se distingua par sa profonde érudition et ses écrits. Le quatrième, *Henri II*, succéda à son frère Léopold qui n'eut point de descendants. *Conrad*, le cinquième fils de Léopold IV, après avoir fait ses études à Paris, se fit moine au couvent des Citeaux à Sainte-Croix, qui le choisirent en 1141 pour leur abbé; il devint évêque de Passau, l'an 1148, et en 1164 archevêque de Salzbourg; après avoir essuyé bien de malheurs, il termina saintement sa carrière dans le couvent d'Admont en Styrie, l'an 1168. Enfin *Ernest*, le sixième fils, mourut en 1142 dans la fleur de son âge. Les filles de Léopold IV: *Berthe*, *Agnès*, *Gertrude*, *Elisabeth* et *Judith*, furent mariées à Henri II, burgrave de Ratisbonne, au duc Uladislas de Silésie, à Uladislas, duc et puis roi de Bohême, à Herman, margrave de Thuringe et à Guillaume, margrave de Montferrat. Le margrave Léopold IV eut encore neuf autres enfants qu'une mort prématurée enleva au monde.

Les comtemporains de Léepold IV lui donnèrent le surnom de *Pieux*, à cause de son amour pour la religion, de sa justice, de sa charité et de toutes les autres vertus qui le distinguaient entre tous les princes de son temps, et après sa mort il fut mis au nombre des Saints [1]), et déclaré patron de l'Autriche, où l'on célèbre sa fête le 15 novembre qui est le jour anniversaire de sa mort. Plu-

[1]) Il fut canonisé sous le pontificat d'Innocent VIII, le 6 janvier 1485.

sieurs historiens ont fait au margrave Léopold IV le reproche d'avoir eu plus à coeur les fondations pieuses que le bien-être et la prospérité de ses sujets; mais ce blâme me paraît mal fondé; car dans le parallèle que l'auteur de la Vie de Conrad fait de la Styrie avec l'Autriche, il dit, en parlant du premier pays, qu'il était tellement rempli de villes et de châteaux qu'il n'était plus à comparer avec ce qu'il était dans un temps plus reculé, et y ajoute qu'il n'était pas beaucoup au-dessous de l'Autriche, à qui d'ailleurs il ne devait guère céder quant à la fécondité et à la richesse de ses productions; ce qui démontre que l'Autriche était alors dans un état florissant, et que le margrave Léopold sut très-bien concilier les intérêts des peuples commis à ses soins avec son penchant pour la religion. Mais admettons aussi que ce prince ait poussé trop loin son zèle pour les églises et les couvents, l'Autriche ne peut que lui en savoir bon gré, puisque c'est à cet esprit de dévotion et de piété qu'elle doit les progrès rapides qu'elle fit dans l'agriculture et dans les arts utiles, ainsi que l'existence de tant de superbes édifices et monuments qui embellissent encore aujourd'hui ses contrées.

CHAPITRE VII et dernier.

Léopold V le-Libéral (de 1136 à 1141). Tableau de la situation où se trouvaient les différents États de l'Europe dans cette période.

Le margraviat d'Autriche n'étant pas encore un fief héréditaire, les fils de Léopold IV avaient besoin, pour lui succéder dans cette charge, d'en être de nouveau investis par l'Empereur. Comme ce Souverain, à qui ils s'étaient adressés pour cette inféodation, était en route pour l'Italie, où il avait été appelé par le pontife Innocent II, pour le secourir contre l'antipape Anaclet, qui à l'aide des troupes de Roger, roi de Sicile, l'avait chassé de Rome, Agnès, épouse du margrave défunt, écrivit conjointement avec ses fils une lettre au pape Innocent, dans laquelle cette princesse le priait de faire souvenir Lothaire de cette investiture, lorsqu'il verrait ce monarque en Italie. Le pape, qui était très-favorablement disposé pour la Maison d'Autriche qu'il regardait comme un des plus fermes appuis de l'Église romaine, promit à la margrave Agnès de satisfaire à sa demande; mais dans sa réponse à cette princesse il ne convint pas qu'il dépendait de l'Empereur seul de conférer le fief vacant à qui il voulait; il y dit seulement qu'il prierait ce prince de confirmer les droits et privilèges des Babenbergeois. Dès que l'Empereur eut quelques moments de loisir, il donna l'investiture du margraviat d'Autriche à Léopold, deuxième fils du margrave défunt, attendu qu'Albert l'aîné était, comme je l'ai

déjà marqué, si valétudinaire qu'il ne pouvait espérer de vivre longtemps. En effet il mourut encore dans le cours de la même année (1137). Peu de temps après, le nouveau margrave épousa *Marie*, fille de *Sobieslas*, duc de Bohème, qui lui apporta en dot trois cents marcs d'argent. Léopold V commença son règne par améliorer l'organisation de son pays qui avait encore besoin de plusieurs réformes et changements; mais ses travaux furent bientôt interrompus par des affaires survenues en Allemagne, dans lesquelles il était destinée à jouer un grand rôle.

Lothaire II, après avoir soumis de gré ou de force le plus grand nombre des villes, tant en Lombardie qu'en Tuscie, conquis la Pouille et rétabli Innocent II sur le siège pontifical, repassa les Alpes avec son armée pour se rendre en Allemagne. Mais étant tombé malade en route, il mourut le 3 décembre 1137, dans le village de Breduan (qui est probablement le même que *Breitwang*) entre l'Inn et le Lech, après encore avoir investi Henri-le-Superbe, duc de Bavière son gendre, du duché de Saxe. Tous les historiens font l'éloge de l'empereur Lothaire, qu'ils nous dépeignent comme un prince valeureux et habile dans l'art de la guerre, et en même temps plein de piété et de religion. C'est à lui que la Maison de Saxe d'aujourd'hui doit son élevation; elle descend de Conrad, comte de Wettin, auquel Lothaire conféra en 1127 le margraviat de Misnie. Il faut aussi remarquer que ce fut sous ce règne que parurent les premiers *Landgraves* souverains en Allemagne. Lothaire ayant donné, l'an 1130, l'investiture de la Thuringe à Louis, margrave de ce pays, celui-ci prit le titre de *Landgrave*. Cet exemple fut suivi, six ans après, par Thierry, comte de la basse Alsace et un demi-siècle plus tard par Albert de Habsbourg, comte de la haute Alsace, qui s'intitulèrent également landgraves.

L'empereur Lothaire avait fait choix de son gendre, Henri-le-Superbe, pour lui succéder, et lui avait par conséquent remis les ornements impériaux. Mais les princes d'Allemagne, prévoyant ce qu'ils avaient à craindre du despotisme d'un prince fier et hautain, dont les États s'étendaient depuis les bords de la mer du Nord jusqu'aux rives du Tibre, lui préférèrent Conrad de Hohenstaufen, duc de Franconie (fils d'Agnès, margrave douairière d'Autriche et de Frédéric I de Hohenstaufen son premier époux), qui était moins dangereux. Dans cette vue, ils s'assemblèrent secrètement à Coblence et y élurent ce prince, qui immédiatement après fut couronné à Aix-la-Chapelle par le cardinal-légat Théoduin. Ce prélat avait favorisé l'élection de Conrad III, d'après l'ordre qu'il avait reçu de la Cour de Rome, qui enviait à Henri-le-Superbe la possession des terres de Mathilde qu'elle prétendait devoir appartenir au Saint-Siège. Henri-le-Superbe et les seigneurs saxons protestèrent hautement contre l'élection de son compétiteur qu'ils disaient être illégitime. Les Saxons finirent par reconnaître l'empereur Conrad dans une Diète tenue à Bamberg; Henri et les Bavarois refusèrent d'y comparaître; enfin à force de promesses, ce prince se laissa persuader à remettre à Conrad la couronne et les autres insignes impériaux dont il était dépositaire (1138). Mais l'Empereur, au lieu de se montrer reconnaissant de cette déférence, ne dissimula plus la haine qu'il nourrissait depuis longtemps contre Henri, et son dessein d'abattre sa trop grande puissance. Par conséquent il somma Henri-le-Superbe de rendre à l'Empire le duché de Saxe, par la raison qu'un seul prince ne pouvait posséder deux grands duchés à la fois. Henri refusa de consentir à cette demande. Il comparut à la Diète qu'on avait convoquée pour cet effet à Augsbourg; mais il resta campé avec un corps de troupes au delà du Lech.

Les négociations qu'on entama ayant été rompues, Conrad, qui ne se croyait pas en sûreté dans Augsbourg à cause du voisinage de Henri avec son armée, quitta cette ville, et tint une autre Diète à Wurzbourg où Henri, après avoir refusé d'y comparaître, fut mis au ban de l'Empire, et comme il persistait toujours à braver Conrad, les princes assemblés à Goslar, au mois de décembre 1138, le déclarèrent d'abord déchu du duché de Saxe. L'Empereur donna ce duché au margrave de Brandebourg, Albert-l'Ours, fils d'Othon de Ballenstât et d'Élique, fille de Magnus, dernier duc de Saxe de la maison de Billung, qui prit aussitôt possession de ce pays. La sentence portée contre Henri-le-Superbe fit une telle impression sur les Bavarois qu'ils abandonnèrent son parti. Cette défection obligea Henri à se retirer en Saxe, où il espérait trouver plus de fidélité et d'attachement; il ne se trompa point; presque toute la Noblesse et l'archevêque de Magdebourg se déclarèrent pour lui; ce qui le mit en état non-seulement de repousser Albert-l'Ours, mais de détruire encore plusieurs châteaux qui appartenaient à ce prince. Sur ces entrefaites, l'empereur Conrad s'était mis en marche vers la Bavière, et il donna en 1139 l'investiture de ce duché à Léopold V, margrave d'Autriche, son frère utérin, ayant l'un et l'autre Agnès pour mère. Léopold entra aussitôt en Bavière et s'empara d'Augsbourg, ainsi que de Ratisbonne, capitale de ce pays, avant que les Bavarois fussent en mesure de soutenir leur ancien maître. La plupart des seigneurs de la Bavière prêtèrent foi et hommage au prince autrichien. Le comte Guelfe, frère de Henri-le-Superbe, fut le seul qui opposât la plus courageuse résistence. Dans le cours de la même année, l'Empereur et le margrave d'Autriche marchèrent en Saxe au secours d'Albert-l'Ours, et assirent leur camp près de Hersfeld sur la Fulde. Le duc

Henri, que les Saxons avaient pourvu d'une nombreuse armée, attendait de pied ferme son ennemi près de Creutzbourg sur la Werra; il avait pris une position si avantageuse que l'Empereur Conrad n'osa l'attaquer, et on finit par conclure un armistice, sous la médiation du duc Sobieslas de Bohème. Henri, enhardi par le succès qu'il avait eu en Saxe, se proposait d'arracher aussi la Bavière au margrave d'Autriche; mais la mort l'arrêta au milieu de ses projets. Il termina sa vie à Quedlimbourg, le 20 octobre 1139, laissant un fils unique, nommé aussi Henri, âgé alors de 10 ans, auquel dans la suite on donna le surnom de *Lion*. Henri-le-Superbe avait été dépossédé aussi de ses domaines en Tuscie qui furent annexés au royaume d'Italie. L'Empereur en investit un comte Udalric.

Les Saxons, auquels Henri-le-Superbe avait recommandé en mourant son jeune fils, se soumirent à ce prince et lui restèrent si attachés, que tous les efforts d'Albert-l'Ours pour rentrer en Saxe, furent inutiles. Pendant que le margrave Léopold se trouvait avec l'Empereur en Saxe, plusieurs seigneurs de la Bavière s'étaient unis au comte Guelfe, oncle et tuteur de Henri-le-Lion. Ils combattirent vaillamment contre le margrave Léopold, et l'empêchèrent d'affermir complètement sa domination en Bavière. Ce prince ayant assiégé, l'an 1140, les deux comtes de *Schyre (Scheyern)* dans leur château de Vallay, voisin de Holzkirchen et d'Aibling sur la rivière de Mangualđ, Guelfe surprit et força le camp des Autrichiens qui, après s'être longtemps défendus avec courage, furent obligés de se retirer. Conrad III accourut au secours du Margrave avec des forces considérables; il battit Guelfe près de Néresheim et une seconde fois dans le voisinage d'Ellenhofen; après quoi il alla assiéger le château de Vinsberg (*Weinsberg*). Le prince bavarois eut la témé-

rité d'attaquer lui-même l'Empereur, pour le contraindre à lever le siège; mais il éprouva pour la troisième fois une entière défaite. Cette bataille, qui eut lieu le 21 décembre 1140, donna naissance à la dénomination des deux partis de *Guelfes* et des *Gibelins*, si connus dans l'histoire d'Allemagne et d'Italie. Les troupes de Guelfe (en allemand *Welf*) prirent dans cette journée pour cri de guerre le nom de leur Chef, et l'armée impériale celui de la petite ville de Waiblingen, où Frédéric de Hohenstaufen, frère de Conrad III, qui la commandait, avait été élevé. De là vinrent les deux noms de *Guelfes* et de *Waiblingiens*; ces noms passèrent ensuite en Italie, et comme les partisans de l'Empereur conservèrent le nom de *Waiblingiens*, dont les Italiens ont fait *Gibelins*, on donna par opposition celui de *Guelfes* aux partisans des papes, lorsque le chef de l'Église romaine avait des démêlés avec celui de l'Empire germanique. Conrad III, après cette victoire, réduisit la ville de Vinsberg à une telle extrémité, qu'elle fut contrainte de se rendre à discrétion.

Le duc Sobieslas de Bohème, qui avait rendu de bons services à l'empereur Lothaire, offrit aussi son assistance à Conrad, pour soumettre les princes de la maison de Guelfe; en retour l'Empereur lui accorda la demande qu'il lui fit de reconnaître son fils aîné Uladislas pour son successeur au trône de Bohème. L'alliance de Sobieslas, qui était un capitaine habile et aussi brave que l'armée qu'il commandait, aurait été d'un grand avantage pour l'empereur Conrad et le margrave Léopold; mais malheureusement le duc de Bohème mourut le 15 février 1140. Ce prince, qui jusqu'à cette époque peut être considéré comme l'un des Souverains les plus distingués de la Bohème, laissa cinq enfants: *Uladislas*, *Sobieslas*, *Udalric* et *Venceslas*, ainsi que la princesse *Marie*, épouse du margrave Léopold d'Autriche. Immédiatement

après la mort de Sobieslas I, les Grands du pays s'assemblèrent pour procéder à l'élection d'un nouveau duc. Comme le fils aîné de Sobieslas I, âgé de 12 ans, était trop jeune pour régner, et que d'ailleurs suivant l'ordre de succession établi en Bohème le prince *Uladislas*, fils du duc Uladislas I, avait un droit plus fondé à la couronne, celui-ci fut élu duc par les États, et confirmé quelque temps après dans cette dignité par l'Empereur, quoique ce monarque eût reconnu Uladislas, fils du duc défunt, pour successeur de ce dernier. Ce jeune fils se trouvant déçu dans ses espérances, se retira chez son oncle, le roi Béla de Hongrie.

Ce royaume avait considérablement étendu, sous Béla II l'Aveugle, les bornes de sa domination. Les villes de Dalmatie que le doge Michieli avait conquises 1126, mécontentes du gouvernement despotique de Venise, s'étaient de nouveau soumises volontairement à la Hongrie, l'an 1136; la ville de Zara seule, qui trouvait son avantage à demeurer réunie à cette florissante République, ne suivit point cet exemple. Deux ans après, la Bosnie méridionale choisit pour Souverain Béla-l'Aveugle qui joignit à ses autres titres celui de *roi de Rama*. Il destina cette nouvelle province avec le titre ducal à son deuxième fils Ladislas, comme un fief mouvant de la couronne de Hongrie. Geisa, son fils aîné, devait lui succéder dans les royaumes de Hongrie, de Croatie et de Dalmatie; et la province de Sirmie était réservée à Étienne, le plus jeune de ses fils. L'année suivante (1139), Béla fiança sa fille Sophie à Henri, fils de l'empereur Conrad III: cette princesse n'étant pas encore nubile, fut placée dans le couvent de religieuses à Admont en Styrie, pour y achever son éducation. Béla II, après avoir gouverné ses sujets avec sagesse, et amélioré les lois et surtout les moeurs, mourut le 23 février 1141. Son fils *Geisa II*, qu'il avait élevé dans les prin-

cipes les plus sages, lui succéda, et se fit un devoir d'imiter les vertus dont son père lui avait donné l'exemple.

Dans la même année, Othon de Wittelsbach suscita à Ratisbonne une révolte contre le margrave Léopold d'Autriche qui résidait en cette ville. Ce prince, ayant promptement rassemblé ses troupes, fit mettre le feu à plusieurs quartiers de la cité, et à la faveur de la confusion générale que causa cet incendie, il se fit jour au travers des séditieux. Le Margrave, indigné de cette rebellion, ravagea les environs de Ratisbonne, fit le siège de cette ville et la força à la soumission. Comme sa santé avait été fort altérée par les fatigues de la guerre et par toutes les contrariétés qu'il avait éprouvées, il crut qu'en changeant d'air il parviendrait à se rétablir. En conséquence il quitta Ratisbonne pour retourner en Autriche; mais son état empira tellement pendant le voyage qu'il fut obligé de s'arrêter à *Nieder-Altaich* en Bavière, où il expira le 1 octobre 1141. Ses dépouilles mortelles furent transportées en Autriche et déposées à Göttweih, ainsi qu'il l'avait expressément ordonné. La perte de ce prince fut vivement ressentie par les peuples de l'Autriche, et il méritait bien d'en être regretté; car il était pieux, bon, franc, affable, courtois et tellement ami de la justice, que même au milieu du tumulte de la guerre il veillait à ce qu'elle fût rigoureusement maintenue dans ses États. Il se montra aussi généreux envers les églises et les maisons religieuses, auxquelles il fit encore des donations peu de temps avant de mourir. Le couvent de Zwettel que Hadémar de Cuopharn, l'un des descendants du célèbre Azon de Gebhartsbourg, avait fondé, en 1138, et ceux de Neubourg, de Sattelbach et de Reichersberg dans le cercle dit *Inn-Viertel*, furent le mieux partagés. Mais quoique ses largesses envers l'Église et le clergé lui eussent valu le nom de *Libéral*, il ne leur donna cependant pas aussi profusément que l'avait fait

son père; avant d'obtenir quelque concession, ils devaient l'avoir mérité, ou savoir la lui arracher à force de prières ou d'importunités. Ce fut de cette manière que les Citeaux de Sattelbach acquirent la terre de Truenau sur la Triesting; quoique ce monastère fût déjà fort riche, l'abbé Gottschalc prétendait que les revenus du couvent n'étaient pas suffisants pour l'entretien de ses religieux, et pria le Margrave de lui céder encore une terre, si non de lui permettre d'aller s'établir avec toute sa communauté en Hongrie, à quoi il avait été plusieurs fois invité par le roi Béla-l'Aveugle. Comme Léopold pouvait d'autant moins consentir à cette émigration que son frère Conrad venait d'entrer dans l'ordre des Citeaux à Sattelbach, il céda à ce couvent la dite terre que l'abbé Gottschalc avait lui-même désignée. Le margrave Léopold V fut exposé à de grands dangers; mais par sa présence d'esprit et sa fermeté il sut faire échouer toutes les tentatives de ses ennemis. S'il ne fit pas toujours la guerre avec succès, c'est à sa trop grande sécurité et non pas à son défaut de courage qu'on doit en attribuer la cause. Pendant le peu d'années qu'il gouverna, il fit plus de grandes choses que son père n'en fit dans le cours de son long règne. C'est incontestablement Léopold V qui posa la première base de la grandeur et de la puissance où l'Autriche parvint sous ses successeurs; car, s'il n'avait pas mérité d'être investi du duché de Bavière, et ne l'avait transmis à Henri II son frère, l'Autriche n'aurait pas fait l'acquisition du pays au-dessus de l'Ens et été sitôt érigée en duché. La briéveté de l'administration de Léopold V empêcha seule les habitants de la Bavière de le bien connaître et de l'apprécier selon son mérite; ou plutôt l'éloignement naturel pour une régence étrangère les prévint contre lui; si Léopold avait été un prince de leur nation, les Bavarois, en voyant accroître par ses soins actifs leur bien-être et leur prospérité, loin de fuir sa domination,

auraient rendu grâces au Ciel de leur avoir donné un tel Souverain.

Avant de terminer le dernier chapitre de la deuxième époque de l'Histoire de l'empire d'Autriche, nous examinerons rapidement le tableau de la situation où se trouvaient les différents États de l'Europe dans cette période.

L'Allemagne, lors du règne des Othon et celui de leurs premiers successeurs, était le plus puissant Empire parmi le reste des Etats de l'Europe. Elle étendait sa domination depuis l'Océan jusqu'à la Leitha en basse Autriche, et depuis la Baltique jusqu'au delà du Tibre. L'empereur d'Allemagne était considéré comme le premier potentat de l'univers. Il était le Chef temporel de la chrétienté, et il avait en cette qualité le droit de convoquer les conciles généraux et de commander les armées chrétiennes contre les Mahométans etc., sauf toutefois l'indépendance des autres Souverains. Parmi les principales prérogatives dont jouissaient alors les empereurs, étaient sans doute celles de créer les rois, de choisir ou du moins de confirmer les papes et de les déposer. Mais de tous ces droits, de toutes ces prérogatives que les empereurs avaient dans le moyen âge sur les autres Souverains, il ne leur resta dans la suite que la préséance, ainsi qu'un titre et un appareil pompeux. Cependant l'Empire germanique, parvenu au plus haut degré de grandeur, ne sut s'y maintenir; bientôt il déclina, et plusieurs raisons concoururent à sa décadence. La première fut la faute que firent les empereurs de combler de biens les évêques, tant pour satisfaire au zèle qui les animait pour la religion, que pour se faire de ces prélats, qui étaient dans leurs intérêts, un appui contre les ducs et les princes, qui commençaient à devenir trop puissants. C'est à Othon-le-Grand que les évêques doivent principalement leur puissance temporelle. Ce prince leur donna non-seulement de grands biens et des revenus considé-

rables, mais des duchés et principautés entières, avec les droits de régale, tels que le droit de faire battre monnaie, de percevoir des péages et impôts publics. Ses successeurs suivirent constamment le même système, tout contraire qu'il était à la vraie politique. Le résultat en fut que l'autorité des empereurs tomba avec leurs richesses, et que les évêques eux-mêmes tournèrent souvent contre les empereurs les forces qu'ils devaient à la libéralité de ces Souverains.

Une seconde cause de la décadence de l'Empire est le gouvernement féodal et la manière de ce temps-là de faire la guerre. Toutes les provinces de l'Empire appartenaient ou à des évêques ou à des princes et comtes, qui relevaient des empereurs en qualité de vassaux, et ceux-ci avaient sous eux des arrière-vassaux. Le devoir féodal consistait à porter à leur suzerain des secours militaires en cas de guerre. Celle-ci étant déclarée, l'empereur convoquait ses grands vassaux, qui rassemblaient à leur tour l'arrière-ban et marchaient, à leurs propres frais, au secour du chef de l'Empire. Ces vassaux avec leurs troupes retournaient chez eux après la campagne, et si la guerre n'était point terminée, il fallait des convocations réitérées pour la campagne suivante. On n'entretenait ni des troupes réglées en temps de paix, ni des garnisons dans les provinces et les villes. On ne payait pas non plus des impôts ou contributions aux empereurs; mais chaque citoyen offrait, à des jours solennels, des présents à son Souverain, à proportion de son état et de sa faculté. Mais ces subsides ne suffisaient pas aux empereurs, qui n'avaient d'ailleurs d'autre revenu que celui de leurs propres domaines pour entretenir la quantité de troupes nécessaires. On comprendra facilement, que, sous un tel régime les empereurs n'étaient pas assez forts pour soutenir la majesté de leur trône, et qu'il ne leur était guère possible de contenir dans le devoir tant de vassaux

puissants et tant de provinces qui composaient les vastes États de l'Empire germanique. Les troubles et les guerres civiles qui ont si souvent désolé l'Allemagne, et surtout les malheurs qui n'ont cessé d'accabler l'Italie, depuis la conquête qu'en fit Othon-le-Grand, firent les tristes conséquences du gouvernement féodal. Chaque empereur, depuis Othon, a été, pour ainsi dire, obligé de reconquérir cet État transalpin, et malgré le grand nombre d'hommes et les sommes immenses qu'on a dû sacrifier à ces guerres éternelles, il n'a jamais été possible aux empereurs de se maintenir dans ce pays; de leur côté, les papes, qui voulaient être seuls les maîtres dans Rome, et à qui les empereurs devenaient trop formidables, employèrent tous leurs moyens pour affaiblir ces Souverains et les tenir éloignés de l'Italie. C'est cette conduite hostile des pontifes romains, les démêlés qui survinrent entre eux et les empereurs, ainsi que les guerres qui s'ensuivirent, qu'on peut envisager comme la troisième cause de la décadence de l'Empire d'Allemagne.

En *France*, Hugues Capet, fils de Hugues-le-Grand, comte de Paris, avait été porté au trône par les États du royaume à Noyon, l'an 987, au préjudice de Charles, duc de Lorraine, oncle du feu roi Louis V, dernier prince du sang de Charlemagne, et il s'y était maintenu malgré les efforts de l'héritier légitime, qui fut fait prisonnier et enfermé à Orléans, où il mourut. Mais Hugues, pour conserver sa couronne, se vit obligé de relâcher la souveraineté des gouvernements que possédaient les Grands de son royaume, en faveur desquels il les rendit héréditaires. Ce fut là probablement l'origine de plusieurs grands duchés et comtés anciens qui, en vertu de la convention, faite alors, ont été réunis depuis à la couronne. Les six premiers rois capétiens, pour mieux assurer le sceptre dans leur famille, firent chaque fois

prêter, encore de leur vivant, le serment de fidélité par les États, et introduisirent ainsi imperceptiblement la primogéniture et indivisibilité de leur royaume. Hugues Capet, qui était un prince pieux, vaillant et excellent politique, transmit en mourant (996) la couronne à Robert II son fils. Ce règne fut troublé par les querelles du roi avec le pape Grégoire V, qui l'excommunia et l'obligea à répudier Berthe, sa parente, qu'il avait épousée sans dispense. Robert s'unit ensuite à Constance, comtesse d'Arles, avec laquelle il procréa deux fils, Henri I qui fut son successeur (1031), et Robert. La mère de ces deux princes, croyant avoir plus d'ascendant sur l'esprit de Robert, son fils cadet, que sur l'aîné, pour satisfaire la violente passion qu'elle avait de gouverner, souleva un parti contre Henri, à qui elle voulait enlever la couronne pour la mettre sur la tête de Robert, à la place duquel elle espérait régner. Mais lorsque les deux frères, excités l'un contre l'autre par cette mère dénaturée, furent sur le point d'en venir aux mains, Robert eut horreur de son crime, et par sa soumission rendit la paix à sa patrie, se contentant de la Bourgogne qui lui avait été destinée par son père. Robert devint la tige de la première branche des ducs de Bourgogne, et laissa une florissante postérité. Après la mort de Henri I (1060), son fils Philippe I monta sur le trône. Ce fut sous son règne (1060-1108), que Guillaume, duc de Normandie, fit la conquête de l'Angleterre, ce qui eut cela d'avantageux pour le roi de France qu'il fut délivré de la présence dangereuse d'un fier et audacieux vassal, qui ne reconnaissait qu'avec peine l'autorité royale et avait même souvent osé la braver. Louis VI, dit le Gros, qui régna après Philippe (1108-1137), affranchit les villes et communes, et leur accorda la permission d'administrer leurs affaires par des maires, des consuls et des échevins (1135). Il

rangea à leur devoir les séditieux qui s'étaient soulevés dans l'espoir d'améliorer leur fortune pendant les troubles publics, et prépara par son courage et sa fermeté la restauration de la puissance royale, qui avait été fort affaiblie sous les derniers rois.

L'*Espagne* continuait d'être le théâtre des guerres que les rois chrétiens faisaient aux Mores. Ces rois chrétiens étaient ceux de Castille, d'Aragon et de Navarre. Les rois de Castille surtout se signalèrent par les conquêtes qu'ils firent sur les Sarrasins, qui s'étaient extrêmement affaiblis en divisant leurs forces et leurs intérêts. Depuis longtemps quelques princes arabes en Espagne avaient transformé leurs gouvernements en petites principautés indépendantes du califat, comme Saragosse ou Aragon (853-1115), Tolède ou Nouvelle-Castille (1013), Valence (1026), Séville (1027), et vers le temps où les princes de la race d'Omiade s'éteignirent en Hescham ou Al-Mohammed en 1051, et après cette époque, les gouverneurs des principales villes se rendirent Souverains indépendants les uns des autres, et ne laissèrent à la fin au calife que la seule ville de Cordoue. Les rois chrétiens profitèrent de la faiblesse et de la désunion des États arabes pour étendre de plus en plus leur empire. Sous Sanche III la Navarre était déjà un grand royaume qui comprénait, outre la Navarre proprement dite, l'Aragon et la Vieille-Castille. Ce prince en mourant (1035) partagea ses États entre ses quatre fils: Garcie IV, l'aîné, eut la Navarre; le deuxième, Ferdinand I, la Castille; le troisième, Gonsales, Sobrave, Ribagorce aux Pyrénées etc., et le quatrième, Ramire I, l'Aragon. Leurs descendants mâles régnèrent sur la Navarre depuis 1035 jusqu'en 1234, et à leur extinction le trône passa aux princes de la [illegible]ine, jusqu'à ce que Ferdinand-le-Catholique

sépara en 1512 la Navarre ultérieure de la Navarre citérieure, et incorpora la première à l'Espagne. — Ferdinand I, deuxième fils de Sanche III, réunit à son royaume de Castille celui de Léon, en épousant Sanchie, soeur du dernier roi de Léon. — Ramire, quatrième fils de Sanche III, roi de Navarre, qui dans le partage que son père fit de ses États, avait eu pour lot l'Aragon, accrut encore son royaume par l'héritage de son frère Gonsalez (troisième fils de Sanche III), qui avait eu pour sa part Sabrave et Ribagorce. Les descendants de Ramire agrandirent encore leurs États par Huesca, Tudèle et Saragosse qu'ils conquirent sur les Mores (1096-1115). Dans l'année 1137 la princesse Pétronille, arrière-petite-fille de Ramire et héritière d'Aragon, se maria avec le comte Raimond V de Barcelone, qui gouverna les États de son épouse sous le titre de *Prince d'Aragon.*

Le *Portugal*, après avoir été successivement soumis aux Alains, aux Suèves, aux Visigoths et aux Arabes, fut conquis par les rois visigoths de Léon (745), qui le firent régir par des comtes ou préfets. Ces gouverneurs étaient ordinairement investis d'un pouvoir fort étendu, à cause des guerres qu'ils avaient fréquemment à soutenir contre les Sarrasins. En 1109 le prince Henri de Bourgogne (arrière-petit-fils d'Hugues Capet), à qui Alphonse IV de Léon avait confié l'administration du Portugal, épousa la fille de ce Souverain, qui lui apporta en dot cette province avec le titre de comte héréditaire. Alphonse II, fils et successeur de Henri II, par la grande victoire qu'il remporta sur les Mores près d'Ourique, l'an 1139, étendit sa domination jusqu'aux confins de l'Algarve. Il prit alors le titre de *roi de Portugal.* Mais comme les rois de Léon et de Castille ne voulaient pas le reconnaître en cette qualité, il eut recours au pape Alexandre III qui, moyennant une modique somme annuelle que Henri s'obligea à lui payer, le confirma dans la dignité royale.

L'*Angleterre* éprouva dans cette époque de grandes révolutions. Les Danois et Norwégiens, qui ravageaient depuis longtemps les côtes de cette île, se rendirent entièrement maîtres du pays, l'an 1002, où Suénon, roi de Danemark et de Norwège, débarqua avec une armée pour venger la mort d'un grand nombre de ses sujets que le roi Ethelred avait fait massacrer. Il chassa ce prince et fut déclaré roi d'Angleterre. Il laissa en mourant (1017) le trône à Canut-le-Grand son frère, qui gouverna à la fois l'Angleterre, le Danemark et la Norwège. Ses deux fils Harald et Hardacanut ou Hardicnut, qui lui succédèrent, étant morts sans postérité, les Anglais profitérent de la conjoncture favorable pour secouer le joug danois, et se donner un roi de l'ancienne race anglo-saxonne. Ils élurent Édouard, surnommé le *Confesseur* (1042), qui avait trouvé un asile auprès de Guillaume, duc de Normandie, son parent. Edouard étant descendu au tombeau sans laisser d'héritiers, trois princes se présentèrent pour lui succéder; c'étaient le roi de Norwège, le comte saxon Harald et Guillaume de Normandie. Les armes décidèrent bientôt en faveur de Guillaume, qui fut surnommé le *Conquérant*. Ce prince descendait de Rollon, chef des Normands, qui du temps de Charles-le-Simple s'était emparé d'une partie de la France et l'avait appelée *Normandie*. C'est ainsi que par le caprice de la fortune l'Angleterre, après avoir chassé les Normands danois, fut ensuite subjuguée par une colonie française de ces mêmes Normands. Guillaume introduisit en Angleterre le régime féodal, et divisa le royaume en plus de 60,000 fiefs; il en garda une bonne partie comme bien domanial et distribua les autres à ses chevaliers normands. Les biens allodiaux qu'il laissa aux églises, aux couvents et aux plus puissants barons, furent transformés en terres homagées, et on ôta au clergé la juridiction sur les laïques.

Ce renversement de l'ancien ordre, auquel le peuple était si longtemps accoutumé, causa une grande fermentation dans le pays; il s'établit entre les rois et la Noblesse une lutte terrible qui dura un siècle entier et devint dans la suite si funeste à la dignité de la couronne. Guillaume I, considérant le royaume conquis comme sa propriété dont il pouvait disposer selon sa volonté, désigna pour son successeur Guillaume-le-Roux, son deuxième fils, en qui il avait trouvé l'énergie et la fermeté d'esprit nécessaire pour régir le royaume sur le pied qu'il l'avait organisé, et réduisit son fils aîné Robert, qui n'était qu'un preux chevalier, à la possession du duché de Normandie. En conséquence Guillaume-le-Roux monta, après la mort de son père (1087), sur le trône d'Angleterre. Mais sa dureté et son ambition le rendirent si odieux aux principaux seigneurs du pays qu'ils se liguèrent pour lui ôter la couronne, et il n'en dut la conservation qu'au retard que mit Robert de faire valoir ses droits, circonstance dont Guillaume profita pour négocier avec le reste des Nobles qu'il gagna par ses promesses et retint ensuite dans ses intérêts, en partageant entre eux les biens des conspirateurs proscrits. Après sa mort (1100) Henri I, le plus jeune de ses frères, profita de l'absence de Robert, duc de Normandie, son frère aîné, qui était en Palestine, pour se mettre en possession du trône d'Angleterre. Mais comme il craignait de ne pouvoir se maintenir sur le trône après le retour de Robert dont les droits à la couronne étaient incontestables, il chercha à s'assurer d'avance l'appui de la Noblesse et de la ville de Londres, comme étant les deux corps de son royaume dont dépendait l'issue de la lutte, où il allait être engagé avec son frère. À ces fins il ne se borna point, comme l'avait fait son prédécesseur, à des promesses verbales, mais il fit expédier des lettres de franchise écrites qui, si elles ne concédaient

pas de nouveaux droits et privilèges, mitigeaient du moins les lois féodales. Ce procédé libéral disposa si favorablement les esprits pour Henri, qu'au moment où les frères rivaux allaient en venir au combat, les chevaliers ménagèrent un accommodement entre les deux princes. Henri resta roi d'Angleterre et Robert duc de Normandie. Mais une nouvelle guerre ayant éclaté, quelque temps après, entre les deux frères, Robert fut vaincu et fait prisonnier par Henri, qui s'empara de la Normandie et l'incorpora à son royaume. Cette réunion fut un sujet de jalousie pour les rois de France et la source de ces guerres cruelles qui eurent lieu dans la suite entre les Anglais et les Français. Henri I, ayant perdu son fils unique, fit venir sa fille Mathilde, veuve de l'empereur Henri V et la maria à Godéfroi Plantagenet, comte d'Anjou. Immédiatement après, les barons du royaume prêtèrent serment de fidélité à cette princesse, croyant lui assurer ainsi le trône après la mort de son père. L'événement ne répondit pas à leur attente; car lorsque Henri I cessa de vivre (1135), Étienne de Blois, son neveu, qui était principalement soutenu par le clergé, arriva en Angleterre et fut déclaré roi. Ce prince nomma, après une sanglante guerre de succession, Henri, fils de Godéfroi et de Mathilde, son successeur au trône après sa mort.

Le *Nord* de l'Europe, dans cette époque, était partagé en trois principales régions, savoir: 1) le *Nord scandinave* qui comprenait le *Danemark*, la *Norwège* et la *Suède*; 2) le *Nord slavon*, contenant la *Pologne* et la *Russie*, et 3) le *Nord lettonien*, qui était composé de la *Prusse*, de la *Lithuanie*, de la *Livonie* et de la *Courlande.*

Le *Danemark*, qui dans l'histoire offre une brillante époque sous le règne de Canut-le-Grand, le conquérant de l'Angleterre (1014–1036), perdit après sa mort sa puissance et sa splendeur. Encore dans les dernières an-

nées de ce prince (selon d'autres la même année où il mourut), la Norwège se rendit indépendante de l'empire danois; en Angleterre la race de Canut s'éteignit avec ses fils, et le Danemark passa à Suénon-Estriton III, fils de sa soeur, qui régna de 1047 à 1076. La famille de ce dernier prince resta, il est vrai, pendant 400 ans en possession de la couronne du royaume, mais le premier siècle de sa domination s'écoula dans la plus grande confusion intestine. Plusieurs rois tombèrent sous les coups de lâches assassins, et les autres disparurent rapidement du trône; les Slaves païens des bords de la Baltique profitèrent de ces troubles pour faire des courses depuis les côtes danoises jusque dans l'intérieur du pays. Cet état de choses dura jusqu'au règne de Valdémar-le-Grand, qui purgea le royaume de ces barbares et devint un nouveau régénérateur de sa nation.

La *Norwège* etait encore dans l'idolâtrie à l'époque où Olaf I Triggweson ou Trygvaeson, arrière-petit-fils d'Harald-Harfagre, monta sur le trône. Ce prince introduisit, au milieu des obstacles que lui opposèrent les prêtres païens, par ruse et par la force le christianisme dans son royaume. Mais les effets salutaires de cette conversion ne se manifestèrent que lentement, tant à cause de la guerre que le Danemark et la Suède firent tour à tour pour réunir la Norwège à leur empire (1000-1047) qu'à cause des troubles qui agitèrent le pays, surtout après la mort de Magnus III (1108). Le partage qu'on fit alors des États norwégiens et les guerres intestines qu'ils occasionnèrent, affaiblirent le royaume et procurèrent au clergé les moyens de se rendre presque entièrement indépendant de la puissance royale, à quoi l'érection du diocèse de Drontheim en archevêché (1157) concourut aussi.

La *Suède*, au commencement de cette époque, était gouvernée par Olaf-Skautkonung ou l'Enfant (appelé

ainsi, parce qu'il fut couronné encore comme enfant sur le giron) de l'ancienne race des Unglingars, qui reçut le baptême, l'an 1001. Ce qui contribua beaucoup à tirer la Suède de l'obscurité où elle était demeurée jusqu'alors, ce fut le mariage des trois filles d'Olaf avec des rois étrangers, en l'honneur desquels il prit probablement le titre de *Sueakonung* (roi de Suède). La dynastie d'Unge cessa de fleurir environ à la même époque où le christianisme fut solidement établi en Suède (1060). Stenkil-Ragualdson, le plus proche parent de la Maison éteinte, parvint au trône. Pendant 73 ans Stenkil, ses fils et ses petits-fils régnèrent sur la Suède, mais rarement sur tout le pays; car durant toute cette période le royaume fut divisé en factions, ce qui fit que souvent trois rois régnaient à la fois, l'un à côté de l'autre. Enfin un seigneur (jarl) gothlandais, nommé Kol, s'érigea sous le règne de Raduald-Olaf, petit-fils de Stenkil, en anti-roi (1134), et transmit le trône à Suerker, son fils (1137). Ce prince eut pour successeur Éric de la famille suédoise des Bonde, qui forma la seconde race des Souverains de ce royaume.

En *Pologne*, le titre royal qu'avait pris Boleslas I Chrobri, fut pendant deux siècles un sujet de querelles entre les successeurs de ce prince et les empereurs d'Allemagne, qui de temps en temps les forcèrent à se reconnaître vassaux de l'Empire germanique, et quelquefois aussi à renoncer au titre royal; ce qui est cause que les Souverains de la Pologne depuis 1025 jusqu'à 1295 portèrent tantôt le titre de roi et tantôt celui de duc. Boleslas III, qui cessa de vivre, l'an 1138, partagea ses États, qui étaient composés de la grande et de la petite Pologne, de la Silésie et de la Masovie, entre ses quatre fils, par où il affaiblit infiniment son Empire et l'exposa aux malheurs de la guerre civile.

La *Prusse*, dont le nom n'est connu dans l'histoire que vers la fin du Xème siècle de notre ère, ne s'étendait alors que jusqu'à la Vistule. Ce pays était habité par des Lettes ou Lettons idolâtres, appelés *Borusses* ou *Pruces*, qui ont donné leur nom au royaume de Prusse d'aujourd'hui. Depuis l'année 1015 les Borusses furent presque sans interruption en guerre avec les Polonais, qui voulaient subjuguer cette nation et la convertir par la force au christianisme. Ce peuple païen tenait si fort à leurs dieux qu'il fit souffrir le martyre à S. Adalbert, évêque de Prague, qui s'était rendu en Prusse pour y prêcher l'Évangile. Aussi longtemps que la Pologne demeura réunie, les Borusses eurent le dessous et se virent contraints de payer aux Polonais un tribut, dont ils ne purent que rarement s'affranchir et par intervalles seulement. Mais après le partage des États polonais, les Prussiens n'ayant plus à combattre que les ducs de Masovie, la supériorité pencha de leur côté, et ils n'eurent pas de peine à maintenir leur indépendance.

La *Russie* était divisée en différentes principautés, conformément à la volonté de Vladimir-le-Grand, qui avant sa mort (1015) avait ordonné que l'Empire serait chaque fois partagé entre les princes russes contemporains, qui formeraient ensemble une confédération sous un chef revêtu de la dignité de grand-duc. D'après ce principe général le reste devait s'arranger de soi-même, sans qu'on eût même fixé l'ordre dans lequel les grands-ducs avaient à succéder les uns aux autres. Cette disposition peu sage alluma les torches de la discorde et des guerres sans fin entre les frères et autres membres de la famille régnante, jusqu'à ce que vers l'an 1158 les grands-ducs de Kiev chassèrent ceux de Vladimir, et établirent dans cette dernière ville le siège de leur gouvernement.

L'*Italie*, depuis les règnes malheureux de Henri IV

et de son fils Henri V (1056-1125), était constamment agitée par un désir ardent de se procurer des constitutions libres. Cet esprit révolutionnaire, né en Lombardie, se répandit par l'Italie centrale jusqu'à Rome, et se communiqua même plus tard à la partie méridionale de cette péninsule soumise aux Normands. Les empereurs Lothaire II et Conrad III, occupés ailleurs, ne purent s'opposer au nouvel ordre de choses qui commençait à s'établir en Lombardie, et laissèrent ainsi aux cités et communes le temps d'affermir les droits qu'elles s'étaient arrogés. Exercées au maniement des armes, fortifiées et encouragées par le succès de leurs entreprises et par leur prospérité toujours croissante, les villes lombardes s'affranchirent l'une après l'autre de la juridiction des gouverneurs impériaux, et s'administrèrent par leurs propres municipalités; elles privèrent les ducs et les comtes, les évêques et les abbés, tous les barons tant spirituels que séculiers, des droits de régale qu'ils avaient auparavant usurpés, et les forcèrent à se soumettre à la communauté. Elles réduisirent en outre les ecclésiastiques à leur ministère primitif, c'est-à-dire aux fonctions pastorales et au soin des âmes, et érigèrent des légions nationales et une bonne milice pour la défense commune. Cependant ces villes, malgré le régime républicain qu'elles avaient établi, concédèrent à l'empereur d'Allemagne le droit de porter le titre de roi de Lombardie, et on le couronnait sans contradiction dès qu'il venait dans le pays, sans même faire attention s'il avait auparavant été élu, comme l'exigeait l'ancien usage. Mais bien que les Lombards eussent consenti à avoir l'empereur d'Allemagne pour roi, ils ne lui en contestèrent pas moins la jouissance des régales et autres prérogatives attachées à cette dignité, et prétendirent qu'il se contentât des subsides que les différentes villes libres voudraient bien lui accorder. Comme cet arrangement

ne convenait point aux empereurs, qui méprisaient un titre imaginaire, sans autorité, ils se virent obligés d'employer la force pour soutenir leurs droits: c'est ce qui occasionna les expéditions réitérées que ces princes entreprirent contre les peuples de la Lombardie, dans le cours de cette période. Le résultat heureux qu'eurent quelques-unes de ces campagnes doit être en grande partie attribué à la désunion des villes et principalement à la rivalité qui existait entre Milan et Pavie. Ces deux cités, devenues florissantes par leur situation, fort avantageuse pour leur commerce, et par l'industrie de leurs habitants, étaient à la tête des autres petites républiques qui s'étaient unies aux deux villes principales pour maintenir, sous la protection de ces dernières, la liberté qu'elles avaient nouvellement acquise. Tous ces petits États libres formaient ensemble une masse redoutable qui aurait pu braver tous les efforts de leurs ennemis; mais Milan et Pavie, par suite de la jalousie que chacune de ces villes avait conçue de la prospérité, des alliances et de la puissance de l'autre, les empêchait d'agir de concert pour le bien-être général. Une autre circonstance non moins préjudiciable aux intérêts des nouvelles républiques était celle que Milan et Pavie, comme toutes les autres grandes villes d'Italie, se trouvaient divisés en factions. Ceux qui aspiraient à des fiefs et à des titres, se déclarèrent Gibelins, c'est-à-dire partisans de l'empereur. Les Guelfes étaient plus adhérents de la liberté italique. Ces factions, qui avaient commencé par les querelles des papes et des empereurs, se subdivisaient encore en plusieurs autres partis différents, et servaient d'aliment aux discordes des communes et des familles.

La ville de *Rome* n'était pas exempte de la contagion dont étaient attaqués le nord et le centre de l'Italie. Cette capitale était également partagée en deux

factions. Le parti guelfe était, à la vérité, pour le pape quand il s'agissait de se réunir contre l'empereur qui prétendait être Souverain de Rome; mais le même parti s'opposait au pape, lorsque celui-ci voulait être le maître à son tour. Remplis du même esprit d'indépendance qui avait animé leurs ancêtres, les Romains tentèrent plus d'une fois de rétablir leur ancienne république; et s'ils ne vinrent pas à bout de réaliser leurs projets, ils surent du moins empêcher que les papes n'exerçassent un pouvoir absolu dans Rome. Ceci fait voir que ces pontifes, si puissants par les foudres qu'ils lançaient, par les guerres qu'ils entretenaient et par les divisions qu'ils fomentaient, étaient très-faibles chez eux. Les pontifes romains eurent cela de commun avec les empereurs germaniques, qu'ils étaient les maîtres du monde et avaient une puissance bornée.

Pendant que l'Empire et le Sacerdoce luttaient ensemble, que l'Italie était partagée en factions, que l'Allemagne était désolée ou languissante dans son anarchie, et que la plupart des autres États européens étaient engagés dans des guerres extérieures ou agités par des troubles intestins, les deux républiques de *Gènes* et de *Venise*, qui s'étaient enrichies par leur commerce, accroissaient leurs possessions et affermissaient de plus en plus leur puissance.

Gènes se distingua dès le Xème siècle par son commerce et par sa marine. Au commencement du siècle suivant, les Génois firent des guerres sanglantes aux Sarrasins; il leur enlevèrent l'île de Corse et une grande partie de la Sardaigne. Depuis 1070 jusqu'à vers la fin du XIIIème siècle, Gènes combattit sans interruption avec Pise pour l'empire de la Méditerranée occidentale et pour la possession de la Corse et de la Sardaigne. Nonobstant la résistance des Pisans, qui n'étaient pas moins puissants sur mer que les Génois, ces derniers s'étendirent sur la

terre ferme, surtout depuis l'année 1120; leurs nouvelles acquisitions commençaient au golfe de Spezia et s'étendirent à la fin pendant quelque temps sur le Montferrat, Monaco, Nice, et même sur Marseille et une partie de la France méridionale. Quoique des traces obscures, qu'on trouve dans les anciennes, annales semblent indiquer que Gènes s'affranchit dès le Xème siècle, au milieu des guerres contre les Arabes africains, de la dépendance des empereurs germaniques, ce n'est cependant que sous le règne de Frédéric II (1238) que cette ville se déclara formellement libre et indépendante.

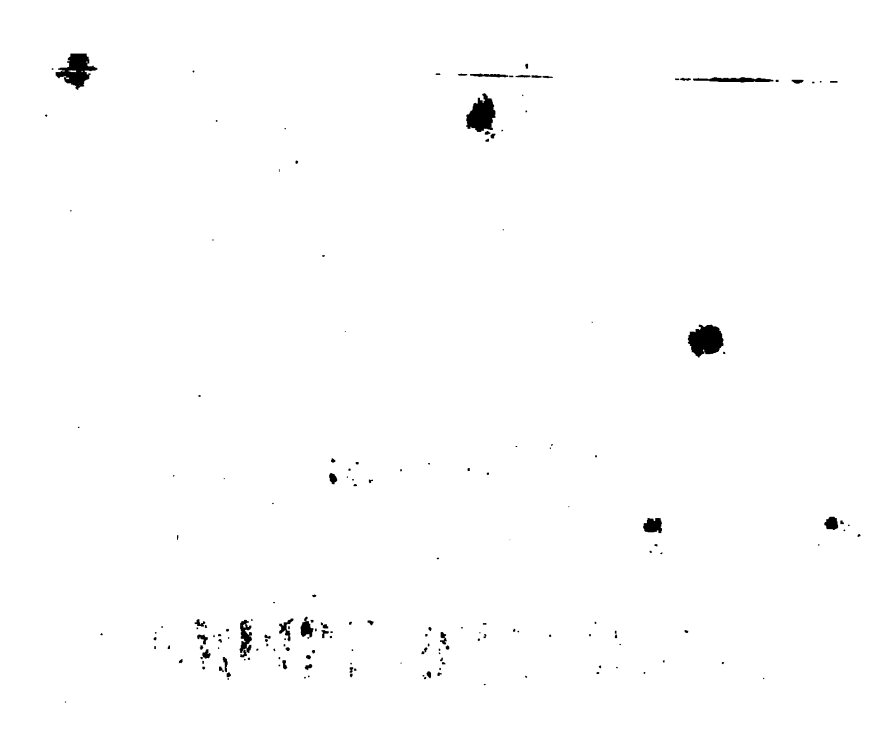
Quant à *Venise*, qui fait aujourd'hui partie intégrante de la Monarchie autrichienne, et doit par conséquent nous intéresser particulièrement, j'ai déjà tracé son histoire jusqu'à l'époque où *Dominique Michieli*, successeur du doge Ordélafe Falieri, tué dans la bataille près Zara (1117), conclut avec le roi Étienne II de Hongrie une trève de cinq ans. Ce nouveau doge entreprit en 1122, sur la demande de Baudouin II, roi de Jérusalem, une croisade contre les Sarrasins. Avec une flotte de 200 vaisseaux il fit voile vers Jaffa, vainquit celle des Sarrasins et entra, l'an 1124, triomphant dans Jérusalem. Ensuite il aida les croisés à faire le siège de Tyr, dont ils se rendirent maîtres par ruse, après une longue résistance. Immédiatement après, Ascalon tomba aussi. L'empereur Jean-Comnène, alarmé de l'établissement des croisés en Palestine, et surtout inquiet des progrès que faisaient les Vénitiens, ordonna de traiter leurs vaissaux en ennemis. Le doge, indigné de cet étrange procédé, se dirigea avec sa flotte vers l'Archipel et dévasta plusieurs îles grecques, entre autres Samos et Paros. Quelques années après (1126), il reprit Spalatro, Trau et Zara-Vecchia en Dalmatie, et brûla cétte dernière ville séditieuse, sans que le roi Étienne de Hongrie, alors occupé

dans le Nord, pût s'y opposer. Après toutes ces brillantes expéditions, Dominique Michieli revint couvert de gloire à Venise, où il mourut, et selon d'autres abdiqua, l'an 1130. *Pierre Polani*, qui monta alors sur le siège ducal, quoique d'humeur plus pacifique que son prédécesseur, prit cependant part à la guerre que l'empereur Manuel-Comnène fit au roi Roger de Sicile au sujet de l'île de Corfou. L'empereur grec demanda l'assistance de Venise, et comme il fit de nouvelles concessions, fort avantageuses pour le commerce de la République, on envoya une flotte vénitienne à Corfou au secours des Grecs. Le doge Polani étant venu à mourir vers le même temps (1148), *Dominique Morosini*, son successeur, continua la guerre contre la Sicile, et força le roi Roger à signer un traité très-avantageux pour Venise. Il érigea aussi le diocèse de Zara en archevêché.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.



LE CHÂTEAU DE BABENBERG,





LE CHÂTEAU DE BADENBERG.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE D'AUTRICHE.

TROISIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS HENRI II DIT *JASOMIRGOTT*, PREMIER DUC D'AUTRICHE DE LA MAISON DE BABENBERG, JUSQU'À L'EXTINCTION DE LA RACE MASCULINE DE CETTE FAMILLE, AINSI QUE LE RÈGNE DE L'EMPEREUR RODOLPHE I. DE HABSBOURG.

DE 1141 À 1291.

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE D'AUTRICHE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE I.

Henri II dit Jasomirgott, premier duc d'Autriche.
De 1141 à 1177.

Léopold V étant mort sans postérité, son frère *Henri II*, qui avait eu en apanage le château et la seigneurie de Mödling, fut investi du margraviat d'Autriche. Le surnom de *Jasomirgott* [1]) qu'on donna à ce prince vient de l'habitude qu'il avait de se servir de cette expression, lorsqu'il voulait protester ou affirmer positivement une chose. Pour acquérir aussi un droit à la possession de la Bavière, il épousa en 1142 à Francfort-sur-le-Mein la princesse Gertrude, veuve de Henri-le-Superbe. Le jeune Henri-le-Lion, fils de ce prince, renonça en faveur du margrave d'Autriche, devenu son beau-père par ce mariage, à ses prétentions sur la Bavière dont l'empereur Conrad III in-

[1]) Ce mot est, si l'on en ôte la particule *ja*, une contraction abrégée des dernières parolés de la formule ordinaire du serment: *so wahr mir Gott helfe* (ainsi que Dieu me soit en aide).

vestit *Henri-Jasomirgott*, son frère utérin. Henri-le-Lion resta en possession du duché de Saxe. Albert-l'Ours dut se contenter de la Saxe septentrionale que l'Empereur transforma en archiprincipauté immédiate. De cette manière on mit fin aux troubles qui désolaient la Saxe; mais en Bavière ils étaient loin d'être apaisés. Le comte Guelfe de Bavière protesta contre la renonciation faite par son neveu mineur, et réclama en même temps la Bavière pour lui-même, en qualité de frère de Henri-le-Superbe. Il prit les armes pour soutenir ses droits, et moyennant les fortes levées de troupes qu'il fit dans ses domaines allodiaux et l'assistance des nombreux partisans qu'il avait parmi la Noblesse de Bavière, il parvint à mettre sur pied une armée considérable, avec laquelle il envahit et ravagea ce pays (1142). Henri d'Autriche, appuyé par l'Empereur, marcha à l'ennemi; mais il ne put l'atteindre avec le principal corps de son armée. En revanche il s'empara de Frisingue et de Dachau qui tenaient le parti de Guelfe, et rétablit pour le moment la tranquillité en Bavière. Mais la mort de la margrave Gertrude ayant rompu en 1143 le faible noeud qui avait pendant peu de temps uni les Babenbergeois et les Guelfes, les troubles éclatèrent de nouveau en Bavière.

Quoique Henri-Jasomirgott résidât habituellement à Ratisbonne, capitale de son duché, où sa présence était nécessaire pour tenir en respect les Bavarois et surveiller de près les mouvements de ses ennemis, il ne perdit cependant pas de vue les intérêts et le bien-être de son pays natal. Vienne, ou comme on l'appelait encore alors, *Favia* ou *Favianis* (dont on fit successivement *Viana*, *Viena*, en allemand *Wene*, *Wīēn*, *Wien* [1]) était l'objet de

[1]) Dans les diplômes de fondation du couvent des Écossais, émané en 1158 et 1161, il est dit: *in praedio nostro fondavimus, et in territorio scilicet Fariae, quae a modernis Viennae nuncupatur*; puis un autre acte de l'an 1159, où le même Henri II dit Jasomirgott,

ses soins particuliers. Cette antique cité lui plaisait infiniment à cause de l'aménité de son site, et il avait pour elle une si grande prédilection, qu'encore au temps où il n'était qu'un prince apanagé et châtelain de Mödling, il y avait fait construire, à ses propres frais, plusieurs maisons, uniquement pour son plaisir. Cette ville, qui était encore alors fort petite [1]) et de peu d'apparence, prit une toute nouvelle face sous le règne de Henri II. Comme elle ne renfermait dans son enceinte que quatre églises assez insignifiantes, savoir: celles de *S. Rupert*, de *S. Pierre*, de *S. Pancrace* et de *Notre-Dame-aux-Degrés*, ce prince, qui n'avait pas moins de zèle pour la religion que ses prédécesseurs, sentit le besoin d'augmenter avant tout le nombre des temples sacrés. En 1144 il fit commencer par l'architecte Octavien Wolzner, natif de Cracovie, la construction de l'église de S. Étienne qui, faute d'emplacement convenable dans la ville même, fut bâtie hors de ses murs, mais à très-peu de distance de la place. Cet édifice fut achevé, l'an 1147, ce qui prouve assez qu'il n'était pas d'une grande étendue. Quoique les accroissements que reçut

fondateur de l'abbaye des Écossais, promit à Luitpold, abbé de S. Blaise à Admont, d'accepter et d'exercer gratuitement le protectorat de son couvent, porte à la fin: *in Civitate nostrà Favianis, quae alio nomine dicitur Wiennae, feliciter Amen.*

[1]) Elle n'embrassait que l'étendue de terrain suivante: du coin appelé *Peiler* ou plutôt *Pfeilerthor* vers la rue des vierges *(Jungferngasse)*, le *Graben* (qui était alors réellement le fossé de la ville), la maison de Trattner, par la rue des serruriers, en traversant celle des orfèvres, vers la petite place nommée *Brandstaette*, le Lichtensteg et le Haarmarkt, puis remontant vers le Lazenhof et le Seitenstettenhof sur le Katzensteig jusqu'à l'ancien bureau de sel (maintenant démoli); de là derrière l'écrevisse bleue jusqu'à la Fischerstiege; puis derrière le Passauerhof et l'église de Notre-Dame-aux-Degrés, en longeant la hauteur qui domine la rue appelée *Tiefengraben*, qui formait également un des fossés de la ville, jusqu'au bout de la place nommée *Hof*; enfin de-là par la Nagiergasse en revenant au ci-devant Pfeilerthor.

dans la suite cette cathédrale en aient beaucoup changé la forme primitive, néanmoins le choeur de pierres qui se trouve près de la porte appelée *Riesenthor*, ainsi que les deux tours antérieurs dites *Heiden-Thürme* qui faisaient alors les coins de l'église, attestent l'époque où ce temple a été construit, le goût byzantin dans lequel il a été bâti, l'habilité du maître qui en a dirigé les travaux, et l'esprit élevé du prince qui en a été le fondateur. Réginbert, évêque de Passau, consacra la nouvelle église, et la déclara paroisse principale, à la place de celle de S. Pierre que les dévastations des Hongrois avaient mise dans un fort triste état.

Vers le même temps prit naissance le couvent de *Baumgartenberg* dans le quartier de Machland, ainsi que celui d'*Erlach* dans le cercle nommé *Hausruckviertel* en haute Autriche. Les fondateurs de ces deux monastères furent le comte Othon de Machland et son épouse Gutha. Le couvent de Monsée fut soumise à la juridiction immédiate du Saint-Siège.

La Bohème n'était pas plus tranquille que la Bavière. Quoique le duc Uladislas II eût commencé son règne par employer tous ses moyens pour s'attacher les coeurs de ses sujets, il y eut cependant des esprits malveillants et séditieux qui parvinrent à le brouiller avec les princes moraves, ses parents. Quelques seigneurs, que le duc avait fait punir pour cause de malversation dans les emplois qui leur avaient été confiés, se rendirent en Moravie et proclamèrent Conrad de Znaim duc de Bohème. Ce prince, ayant rassemblé une nombreuse armée, entra en Bohème, et après avoir défait Uladislas II au pied du mont Wyssoka, il alla mettre le siège devant Prague (1142). Dans ces circonstances fâcheuses, le duc Uladislas implora le secours de l'Empereur qui marcha avec ses troupes vers frontières de la Bohème. Le prince Conrad de Mo-

ravie, ayant appris l'approche de l'armée impériale, leva promptement le siége de Prague et se mit en marche vers Pilsen, pour aller à la rencontre de l'ennemi. Mais les troupes moraves furent saisies d'une terreur panique et abandonnèrent pour la plus grande partie leurs drapeaux, ce qui obligea leur chef à reprendre le chemin de son pays. Henri, frère du duc Uladislas, qui venait d'arriver de Lusace avec un corps de troupes, poursuivit Conrad de Znaim dans sa retraite, et l'ayant atteint sur les confins de la Moravie, il le vainquit et alla l'assiéger dans Iglau, dont cependant il ne put se rendre maître.

Le duc Uladislas ne voulant pas laisser impunie une révolte qui avait failli lui faire perdre son trône, marcha avec un corps de troupes en Moravie et chassa les princes rebelles de leurs possessions (1143). Quelque temps après Boris, fils du roi Coloman, qui en 1137 avait été expulsé de Halics par Vladimirko, prince de Svenigrod, après avoir erré sans patrie dans différents pays, sollicita l'appui du duc Uladislas II, pour lui faire recouvrer la couronne de Hongrie, dont il prétendait avoir été injustement privé. Mais le prince bohème, bien qu'il fût indisposé contre Geisa II à cause du bon accueil qu'il avait fait à Uladislas le jeune, compétiteur au trône de Bohème, se borna à recommander Boris à l'Empereur. Ce monarque refusa de s'immiscer dans les affaires de la Hongrie, d'autant plus que la soeur du roi Geisa II était, comme nous savons, fiancée à son fils Henri. Les démarches que Boris fit auprès du margrave d'Autriche furent plus heureuses. Ce prince lui promit de le placer à main armée sur le trône de Hongrie, voulant se venger ainsi de Geisa qui, de concert avec Roger II de Sicile, fournissait de grosses sommes d'argent à Guelfe pour l'exciter à se soulever de nouveau contre Henri d'Autriche, duc de Bavière. Le comte Guelfe avait aussi attiré dans

son parti l'évêque Henri de Ratisbonne et Ottocare V, margrave de Styrie. Ces trois princes étaient convenus que le margrave de Styrie et l'évêque de Ratisbonne attaqueraient Henri-Jasomirgott, tandis que le comte Guelfe occuperait l'Empereur, afin d'empêcher par là ces deux princes d'entreprendre quelque chose contre la Hongrie en faveur de Boris. Henri d'Autriche réduisit, à l'aide des troupes auxiliaires que lui avait envoyées le duc de Bohème, l'évêque de Ratisbonne. Pendant que les Autrichiens assiégeaient cette ville, Ottocare envahit leur pays et en ravagea plusieurs cantons. Un corps d'observation, commandé par le comte Ratbod, Général autrichien, était posté sur les bords de la Leitha. Ce chef, gagné par Boris, attaqua la Hongrie à l'insu du margrave Henri, et dans une nuit orageuse il enleva Presbourg par surprise. Geisa rassembla promptement ses troupes pour faire le siège de cette ville. Ratbod, ne pouvant espérer d'être secouru par le margrave Henri, qui avait assez d'occupation en Bavière, évacua Presbourg, après s'être fait payer par le roi de Hongrie la somme de 3000 marcs d'argent. Geisa, qui avait résolu de se venger de cette agression, entra en 1146, à la tête de 70,000 hommes, par Altenbourg dans la plaine entre le Danube et la Leitha, et fit incendier tous les endroits de l'Autriche que ses coureurs purent atteindre. Le Margrave concentra son armée, composée d'Autrichiens et de Bavarois, dans un camp au delà de la rivière de Fischa. Le roi de Hongrie assaillit inopinément les troupes allemandes et les mit tellement en déroute qu'elles n'eurent plus le temps de se rallier: néanmoins les Autrichiens se défendirent encore longtemps, en troupes isolées, avec un courage héroïque; mais enfin ayant été défaits de tous côtés, ils furent poursuivis jusqu'à la Fischa et pour la plupart exterminés. Le margrave Henri se sauva à Vienne [1]), et Ratbod fut pris par les

[1]) Ceci semble prouver que cette ville n'était pas une place ouverte,

Hongrois. Cette guerre n'eut pas d'autres suites, par la raison que Geisa ne jugea pas à propos de profiter de sa victoire, et que d'un autre côté la Germanie n'osait ou ne voulait pas venger la défaite du margrave d'Autriche.

À l'exemple de l'Allemagne, l'*Italie* était ébranlée par des troubles continuels et des guerres civiles. L'antipape Anaclet étant mort en 1138, les partisans de Roger II, roi de Sicile, élurent à l'instigation de ce prince un autre antipape, sous le nom de Victor II; mais ce pontife ayant bientôt renoncé à la tiare, Innocent II se vit seul possesseur du siège pontifical. Il s'empressa de déclarer nuls tous les actes émanés d'Anaclet et de mettre le roi Roger II, allié de cet antipape, au ban de l'Église. En 1139 le pape, secondé par le prince Roger de Capoue, marcha contre le roi de Sicile. Innocent II, ayant passé Saint-Germain (*San Germano*) avec son armée, entreprit une attaque contre le château de Galluzzo; mais pendant qu'il s'efforçait à réduire cette place, il fut lui-même assailli par le jeune Roger, fils du roi de Sicile, qui le vainquit et le fit prisonnier. Le pontife recouvra sa liberté en signant, le 25 juillet 1139, un traité de paix, par lequel il reconnaissait Roger II pour roi légitime de Sicile. Il confirma en même temps les Normands dans la possession de l'Apulie et même de Capoue, quoique Roger, Souverain légitime de cette dernière principauté, eût fidèlement servi le pape dans cette guerre. En retour le roi Roger s'engagea, tant pour lui que pour ses successeurs, à reconnaître la suzeraineté des papes et à payer au Saint-Siège un tribut annuel de 600 pièces d'or. Le prince expulsé et plusieurs Grands de la basse Italie, qui ne voulaient pas se soumettre aux Normands, vinrent en 1140 trouver l'empereur Conrad en Allemagne, pour

mais qu'elle était ceinte de murailles, de fossés et de tours, où l'on pouvait demeurer sans un trop grand danger.

solliciter son assistance et sa protection; mais ce prince fut retenu pendant plusieurs années en Germanie par les troubles qui agitaient la Bavière. Toutefois il avait conclu avec l'empereur grec Jean-Comnène, ainsi qu'avec Manuel, son fils et successeur, une alliance tendante à se défendre contre les Normands, leurs ennemis communs. Dans ce temps-là une nouvelle révolte avait éclaté à Rome contre le pape Innocent; elle avait été préparée par la doctrine d'Arnoul de Brescia qui prêchait contre la domination séculière, la propriété foncière et l'opulence des ecclésiastiques qu'il voulait ramener à la vie pauvre et simple des apôtres; la paix que le pape fit avec les Tiburtiniens contre la volonté des Romains, qui étaient déjà mal disposés à son égard, fut le signal de l'explosion (1143). Les Romains avaient établi un sénat selon l'ancienne forme et élu un certain Jordanès patrice et chef de ce Corps. Innocent II et son successeur Célestin II moururent pendant ces troubles (1143-1144). Luc II, qui remplaça ce dernier pontife dans la Chaire de S. Pierre, ayant rassemblé quelques troupes, alla assiéger le nouveau sénat dans Rome; mais cette entreprise lui fut très-funeste; il reçut une si forte blessure qu'il en mourut peu de jours après. Eugène III, son successeur, fut plus heureux; car il se conduisit avec tant de vigueur et de prudence, qu'il força en 1145 les Romains à un accommodement, par lequel ils renonçaient à leur nouvelle forme de gouvernement et se soumettaient à la souveraineté papale. L'empereur Conrad s'était déclaré en faveur du pape contre les Romains, quoiqu'ils prétendissent avoir tout entrepris pour rétablir l'autorité déchue du chef de l'Empire germanique; mais ce Souverain ne songeait pas à soutenir efficacement le pape Eugène; ce qui releva le courage des Romains, qui en 1146 se soulevèrent nouveau et invitèrent Conrad III à se rendre à Rome,

à faire sa résidence dans cette ancienne capitale du monde, et à y rétablir l'empire des Césars, suivant l'ancienne forme romaine. Eugène III, ayant été contraint de s'enfuir de Rome, se réfugia en France auprès de Louis VII. Ce pontife, qui craignait plus la présence de l'Empereur dans Rome que l'esprit séditieux des Romains, résolut de profiter de l'état où se trouvaient alors les affaires de la chrétienté en Palestine, pour éloigner ce monarque de l'Italie.

La perte d'Edesse, le boulevard de la ville sainte, qui en 1144 était tombé au pouvoir du sultan Sanguinus (*Zenghi*) d'Aleppe, mettait le nouveau royaume de Jérusalem dans un grand et imminent danger, et ce n'était que par les plus prompts et les plus vigoureux efforts qu'on pouvait espérer de prévenir sa ruine. Le fameux S. Bernard, abbé de Clairvaux, homme doué de talents supérieurs et d'une éloquence persuasive, sut par ses prédications pleines d'énergie et d'onction tout à coup terminer toutes les guerres et dissentions qui déchiraient l'Europe chrétienne. Après avoir engagé le roi de France à se croiser pour la terre sainte, cet habile missionnaire se rendit à la Diète de Spire, où il échauffa tellement le zèle de cette assemblée que l'Empereur, le duc Guelfe et un grand nombre de puissants seigneurs de tous les partis, mettant de côté leurs démêlés particuliers, se donnèrent la main en signe de réconciliation et prirent la croix. Comme il fallait pourvoir au gouvernement de l'Empire pendant l'absence de l'Empereur, Conrad [1]) fit élire son fils Henri roi des Romains, et on lui adjoignit pendant sa minorité l'archevêque Henri de Mayence, en qualité de vicaire de l'Empire. À cette occasion Henri-le-Lion revendiqua le duché de Bavière, comme son héritage pa-

[1]) J'ai suivi l'exemple de la plupart des historiens, qui donnent à Conrad III et à ses successeurs à l'Empire le titre d'*Empereur*, soit qu'ils aient été couronnés ou non à Rome.

ternel. L'Empereur, qui connaissait l'esprit bouillant de ce jeune prince, et qui craignait compromettre par un refus le repos de la Germanie, renvoya la décision de cette affaire à son retour de la Palestine, lui promettant d'examiner alors à fond l'objet de sa demande : en revanche il exigea de Henri-le-Lion qu'il veillât soigneusement à ce que le calme et le bon ordre ne fussent point troublés dans l'Empire pendant son absence.

En 1147 l'empereur Conrad se mit en marche pour la terre sainte. Il y avait dans son armée 70,000 cavaliers harnachés. L'infanterie était estimée à 200,000 hommes, à quoi il faut encore ajouter la cavalerie légère et le train de l'armée. Un grand nombre d'évêques, de princes et d'autres seigneurs, parmi lesquels étaient Frédéric-Barberousse, neveu de Conrad III, le margrave Henri II d'Autriche, le duc Uladislas II de Bohème, Ottocare V, margrave de Styrie, le comte de Spanheim, frère de Henri VI, duc de Carinthie, le comte Guelfe et Othon d'Autriche, évêque de Frisingue, suivirent l'Empereur dans cette guerre sacrée. Ce monarque, Henri d'Autriche, le comte Guelfe et la plus grande partie des troupes, s'embarquèrent sur le Danube à Ratisbonne. Après avoir célébré la fête de Pâques dans le camp aux bords de la Fischa en basse Autriche, l'armée passa la Leitha et entra en Hongrie, tandis qu'une partie des bagages et des troupes continuaient leur route sur le Danube. Cette grande masse de croisés s'avança avec lenteur par la Hongrie et la Bulgarie vers Constantinople. L'empereur Manuel-Comnène, qui craignait les excès d'une armée qui était en partie formée d'un ramas de brigands et de gens sans aveu, ne pouvant empêcher le passage de ces troupes dangereuses, chercha du moins à les tenir éloignées de sa capitale. En conséquence il envoya des ambassadeurs à Adrianople, afin d'engager les croisés à diriger leur route

pour l'Asie par Sestos (en Thrace). L'armée chrétienne, après avoir pris souvent querelle avec les Grecs, et avoir été assaillie près de l'Hellespont par un furieux ouragan et une ondée qui la mirent en grand danger, débarqua enfin heureusement dans l'Asie mineure. Manuel-Comnène employa tous les genres de trahison pour affaiblir et détruire les croisés; sur le chemin de Nicée à Antioche une grande partie de leurs troupes, conduites par des guides infidèles dans des cantons déserts, dénués de tous les moyens de subsistance, sans cesse inquiétées de tous les côtés par les Turcs et plusieurs fois battues par eux, furent exterminées. Avec le reste, qui faisait à peine le dixième de la masse partie d'Allemagne, l'empereur Conrad se fit jour à travers l'ennemi et retourna à Nicée. Il fut joint dans cette ville par le roi Louis VII avec ses croisés français. Dans la suite de ce Souverain se trouvait le malheureux prince Boris, qui à l'aide d'un déguisement s'était glissé par la Hongrie dans la Grèce; l'empereur Manuel lui fit un accueil grâcieux et lui donna une de ses parentes en mariage. Conrad III et Louis VII s'avancèrent alors avec leurs troupes, le long de la côte, par Smyrne vers Éphèse; mais la santé fort affaiblie de l'empereur d'Allemagne l'obligea à quitter l'armée; il s'embarqua avec Henri d'Autriche pour Constantinople, tandis que l'armée croisée poursuivait sa marche vers Antioche. Conrad III, cette fois-ci, fut très-bien reçu et amplement pourvu de tout par l'empereur byzantin, aux yeux duquel ce prince, privé d'armée et de pouvoir, n'était plus un hôte dangereux. Le margrave d'Autriche obtint même la main de Théodore, nièce de l'empereur d'Orient.

Au printemps de l'année 1148, l'empereur Conrad et le margrave Henri d'Autriche firent voile sur une flotte grecque pour l'Asie. Ils débarquèrent à Ptolémaïs, aussi

appelée Accon (Saint-Jean-d'Acre), où les troupes croisées n'étaient pas encore arrivées, et visitèrent Jérusalem, ainsi que les autres lieux saints. Dans le conseil que les princes chrétiens tinrent au mois de juin 1148, il fut décidé qu'on commencerait la campagne par le siège de Damas. Cette entreprise, de même que le siège d'Ascalon, échoua par la perfidie des princes chrétiens de l'Asie, qui voyaient avec défiance et jalousie chaque conquête que les Européens faisaient dans cette région. Conrad III fut tellement courroucé de cette trahison qu'il reprit le chemin de l'Europe. À Thessalonique il convint avec l'empereur grec de faire la guerre à Roger II, roi de Sicile; après quoi il continua par mer son voyage pour l'Istrie. Il aborda à Pola dans le cours du mois de mai 1149 et se rendit en Allemagne. Le roi Louis VII, aussi peiné qu'humilié du mauvais succès d'une expédition qui avait privé l'Europe de la fleur de ses guerriers, retourna également en France. Le duc Uladislas de Bohème et son frère Henri, voyant qu'il n'y avait point de lauriers à cueillir dans cette guerre, avaient déjà regagné leur pays par Constantinople, l'an 1148. Quant au comte Guelfe, il était revenu en Europe encore avant que l'Empereur eût quitté la Palestine, prenant pour prétexte le mauvais état de sa santé; il avait passé par la Sicile, où il s'était concerté avec le roi Roger, qui l'avait soutenu dans sa révolte par des subsides, sur de nouvelles entreprises contre le chef de l'Empire.

À peine Conrad III fut-il de retour en Germanie, que Henri-le-Lion, se fondant sur la promesse qu'il avait reçue de l'Empereur, réclama de nouveau la Bavière. Ce monarque lui refusa sa demande, sous prétexte que selon les lois de l'Empire aucun prince ne pouvait posséder deux grands duchés en même temps; sur quoi Henri-le-Lion et Guelfe son oncle commencèrent en 1150 les

hostilités. Ce dernier, qui avait attaqué le château impérial de Flohberg, dans le voisinage de Nördlingue, fut mis en fuite par Henri le jeune, roi des Romains, qui était accouru pour dégager la place. Le margrave d'Autriche tint Henri-le-Lion bloqué dans une ville de Souabe; mais celui-ci parvint à s'échapper et se réfugia à Brunswick. L'année suivante, Othon de Wittelsbach, que sa place d'avoué de beaucoup d'églises et de couvents en Bavière rendait fort puissant, fut accusé de mal administrer sa charge et mis au ban de l'Empire. Henri d'Autriche l'assiégea dans son château de Kehlheim, le réduisit et le força à donner son fils pour ôtage.

Henri, roi des Romains, descendit au tombeau en 1150, et il y fut suivi, deux ans après, par Conrad III, son père, au milieu des préparatifs que ce prince faisait pour son expédition romaine, à laquelle il avait été plusieurs fois engagé par le pape Eugène, et qui était principalement dirigée contre le roi Roger de Sicile, ennemi de ces deux Souverains. Comme Conrad III ne laissait qu'un fils appelé Frédéric, qui était encore trop jeune pour remplacer son père, l'empereur défunt avait témoigné le désir d'avoir pour successeur son neveu *Frédéric*, duc de Souabe, surnommé *Barberousse*. Les princes, ayant égard à ce choix, proclamèrent d'un commun consentement Frédéric de Souabe chef de l'Empire. Il fut couronné à Aix-la-Chapelle, le 8 mars 1152.

Henri-le-Lion réitéra sa demande relativement à la Bavière auprès du nouvel empereur qui, voulant s'attacher le prince saxon dont il connaissait l'esprit ardent et la valeur, se montra disposé à lui rendre le duché qu'il réclamait; mais comme d'un autre côté il sentait qu'il ne pouvait sans injustice forcer le margrave d'Autriche à se déssaisir d'un pays dont il était le possesseur légitime, il convoqua, en octobre 1152, une Diète à Wurzbourg,

où les deux ducs rivaux furent assignés à comparaître, afin de terminer le différend qui subsistait entre eux au sujet du susdit pays. Henri-le-Lion, comptant sur l'amitié de l'Empereur, s'y présenta avec assurance; mais le margrave d'Autriche, pour empêcher la décision de cette affaire qu'il prévoyait bien ne devoir pas lui être favorable, ne comparut point. Cependant l'Empereur, qui désirait que le duc de Saxe l'accompagnât dans le voyage qu'il se proposait de faire en Italie, tint l'année suivante une nouvelle Diète à Worms où les deux Henri furent présents. Henri-le-Lion allégua sa jeunesse pour excuse de sa renonciation, dont d'ailleurs il n'avait pas, dit-il, connu l'importance. Henri d'Autriche refusa de répondre aux questions qui lui furent adressées, parce qu'il prétendait n'avoir pas été légalement assigné. Othon de Frisingue ne nous apprend pas, à la vérité, sur quoi le Margrave son frère appuya son refus; mais comme suivant l'ancienne coutume ces sortes de Diètes devaient toujours se tenir dans le pays contentieux, où l'on pouvait le plus facilement se procurer des témoins et les autres preuves nécessaires, il est probable que le margrave Henri aura usé de ce refuge pour prévenir un jugement injuste. Quoiqu'il en soit, l'Empereur et les princes d'Empire, ayant jugé les moyens fournis par le prince autrichien pertinents et admissibles, remirent l'affaire à une autre fois. Cependant, afin que le Margrave ne pût plus exciper de l'illégalité de la Diète, l'Empereur en convoqua bientôt une nouvelle à Ratisbonne, où tous les grands seigneurs de Bavière furent invités à se rendre comme témoins. Cette fois-ci le margrave d'Autriche entra en explication, et il défendit son droit par de si puissantes raisons que l'Empereur, malgré sa partialité pour Henri-le-Lion, ne put adjuger à celui-ci le duché de Bavière; néanmoins, voulant faire un nouvel essai pour frustrer Henri d'Au-

triche de son duché, il assembla pour la troisième fois dans cette même année les États de l'Empire à Spire, où les deux rivaux furent aussi présents. Mais la décision de l'affaire fut de nouveau renvoyée, parce que le margrave d'Autriche protesta de nullité contre tout ce que la Diète ferait, comme n'ayant pas été tenue en Bavière. Enfin, comme Henri-le-Lion renouvelait sans cesse ses réclamations au sujet de ce duché, et que le margrave d'Autriche ne comparut point devant la Diète qu'on convoqua l'année suivante (1154) à Goslar, la majorité des princes condamnèrent ce dernier par défaut à rendre la Bavière à Henri-le-Lion. Mais l'opposition de quelques princes qui protestèrent contre une sentence si injuste, et les affaires qui survinrent dans ce temps-là à l'Empereur en Italie, ne lui permirent pas d'exécuter pour le moment cet arrêt. Henri-Jasomirgott établit alors sa résidence à Vienne, où vers l'an 1150 il avait fait construire un bourg ou château. Cet édifice se trouvait à l'endroit où est aujourd'hui la chancellerie de guerre, et c'est par cette raison que la place, où cette nouvelle résidence était située, est encore appelée jusqu'à ce jour le *Hof* (la Cour).

L'état critique de l'Italie avait attiré l'attention de Frédéric I dès le commencement de son règne. Rétablir son autorité souveraine qui était considérablement déchue dans la péninsule, et placer la couronne impériale sur sa tête, étaient deux choses qui lui paraissaient être d'une égale importance. La basse Italie était entièrement au pouvoir de Roger II; ces provinces méridionales, naguère encore soumises à divers dominateurs, avaient été réunies sous ce prince en une Monarchie puissante et bien organisée. Dans la haute Italie, Venise et Ravenne se combattaient par terre et par mer: Vérone et Vicence faisaient la guerre à la ville de Padoue. Les Génois avaient fait la conquête de Ventimiglia et des autres en-

droits de ce canton. Le centre de l'Italie, c'est-à-dire la Tuscie, était mis en désordre par les hostilités des Pisans et des Lucquois. Les habitants de l'Italie septentrionale étaient divisés en deux factions, dont celle des Gibelins tenait le parti de l'Empereur, et celle des Guelfes le parti de ces derniers princes et du pape. Un grand nombre de cités en Lombardie avaient profité de l'excommunication lancée contre quelques empereurs précédents pour s'arroger une espèce d'indépendance. Ces villes avaient, moyennant la culture de leur territoire, les arts, l'industrie et le commerce, considérablement accru leur population; plusieurs d'entre elles étaient devenues si puissantes qu'elles pouvaient mettre sur pied de fortes armées dans l'enceinte de leurs murs. Milan était le plus important de ces petits États libres. Cette jeune République commençait à inquiéter ses voisins par ses entreprises militaires; elle avait rangé Come et Lodi sous ses lois, et traitait en ennemies les villes de Pavie et de Crémone; en 1153 les Milanais s'oublièrent au point qu'ils maltraitèrent les commissaires de l'Empereur qui voulaient les détourner de faire la guerre aux Lodiens. Frédéric I, jugeant que de semblables abus méritaient un sévère châtiment, se mit en marche avec son armée vers l'Italie; il était accompagné de Henri-le-Lion, de Henri V de Carinthie, d'Ottocare V de Styrie et d'Engelbert II de Gorice. Il conduisit, au mois d'Octobre 1154, ses troupes par le Tyrol au delà des Alpes, et après avoir franchi ces monts avec beaucoup de peines et de dangers, il établit son camp dans la plaine de Roncale, entre Vérone et Plaisance. Il y cita, selon l'usage, les vassaux italiens à venir lui rendre hommage. Tous obéirent. La plupart des villes de Lombardie envoyèrent des députés à cette Diète; l'Empereur écouta leurs plaintes respectives, et leur promit de rétablir le bon ordre

et la tranquillité. Les cités de Lombardie s'étaient divisées en deux grandes factions, à la tête desquelles étaient Milan et Pavie. Chaque parti chercha à gagner l'Empereur; mais tous les deux formèrent des prétentions qui étaient incompatibles avec la dignité royale. Si l'Empereur avait tenté de réduire les deux partis à l'obéissance, ils auraient probablement fait cause commune ensemble et empêché par là Frédéric I d'exécuter de plus grands desseins, tels qu'il les méditait. Ce fut cette considération qui engagea le monarque à se déclarer en faveur de Pavie contre Milan, dont les habitants l'avaient grièvement offensé, ainsi qu'on l'a déjà dit. Comme dans l'entrefaite une guerre venait d'éclater en Piémont entre le margrave de Montferrat et l'évêque d'Asti, d'une part, et les habitants de Caïro et d'Asti, d'autre part, l'Empereur résolut de secourir le margrave. En conséquence Frédéric se mit en marche avec son armée et traversa le territoire de Milan; mais les députés de cette ville conduisirent, à dessein prémédité, les troupes royales par des cantons dénués de vivres, ce qui irrita tellement l'Empereur qu'il saccagea le pays jusqu'aux portes de la ville et fit détruire plusieurs châteaux milanais. L'année suivante (1155), les villes de Caïro et d'Asti furent pillées, livrées aux flammes et leurs murs rasés. On assiégea ensuite la ville de Tortone, l'alliée de Milan, qui après une longue défense se rendit enfin par capitulation. Frédéric I, s'étant fait couronner roi d'Italie à Pavie, mit les Milanais au ban de l'Empire, parce qu'ils avaient dévasté Lodi et Come, et n'étaient pas comparus devant lui pour rendre compte de leur conduite.

Lorsque l'Empereur crut avoir suffisamment puni les rebelles de Lombardie, il prit la route de Rome. Adrien IV, qui avait remplacé Eugène III et son successeur Anastase VI sur le siège pontifical, députa à Frédéric I trois cardinaux

avec l'ordre d'exprimer à ce monarque le plaisir qu'il aurait à le recevoir et à le couronner. Les Romains envoyèrent aussi leurs députés à l'Empereur pour le féliciter sur son arrivée et l'assurer de leur soumission, pourvu qu'il les affranchît du joug des papes et leur payât le poids de cinq mille livres d'argent. Frédéric, indigné de cette arrogance, entra avec son armée dans Rome, sans que les habitants de cette ville osassent lui résister. Mais dès que l'Empereur eut été couronné, les Romains, irrités de ce que cette cérémonie s'était faite sans leur consentement, prirent les armes et tombèrent sur tous les Allemands qu'ils rencontrèrent. On combattit de part et d'autre avec fureur; enfin les Impériaux eurent le dessus et repoussèrent les séditieux, dont on fit un grand carnage. Peu après, l'Empereur s'apercevant que les chaleurs excessives du pays causaient beaucoup de maladies dans son armée, reprit la route de la Lombardie, pour repasser ensuite les Alpes.

Immédiatement après son retour en Germanie, Frédéric I s'occupa de nouveau de la question bavaroise qu'il lui importait beaucoup de voir terminée. La Diète avait, comme nous savons, adjugé la possession de la Bavière à Henri-le-Lion. Ce prince, qui s'était fait pendant la dernière expédition romaine de grands mérites envers l'Empereur et l'Empire, demanda l'exécution du jugement rendu en sa faveur. L'arrêt porté à Goslar fut confirmé dans une Diète tenue à Ratisbonne, l'an 1155. L'Empereur chargea Othon, évêque de Frisingue et frère du margrave Henri d'Autriche, d'accommoder ce différend à l'amiable; mais cet illustre prélat n'ayant pu y parvenir, Frédéric I mit Henri-le-Lion formellement en possession de la Bavière et lui donna l'investiture à Ratisbonne, où l'Empereur lui-même l'avait introduit. Le margrave d'Autriche, se fondant sur son bon droit, refusa con-

stamment de renoncer à la Bavière, et quoiqu'il se vît obligé de transférer sa résidence en Autriche, il n'en continua pas moins à porter le titre de duc de Bavière qui lui appartenait légitimément. Enfin cette affaire importante fut entièrement arrangée au mois de mai 1156. L'Empereur, qui était revenu en Bavière et avait célébré sans cérémonies les fêtes de Pentecôte dans un château d'Othon de Wittelsbach, eut dans les environs de Ratisbonne une entrevue avec le margrave Henri II qui, cédant aux représentations et aux instances de son suzerain, consentit enfin à abandonner ses droits sur le duché de Bavière. L'Empereur, charmé de la déférence du Margrave, convoqua, au mois de septembre, une Diète à Ratisbonne pour y effectuer un arrangement définitif entre les deux princes ennemis. Le margrave Henri remit le duché de Bavière et le margraviat d'Autriche à la disposition de l'Empereur, qui investit aussitôt Henri-le-Lion du premier de ces pays, et Henri-Jasomirgott du margraviat. Pour indemniser en quelque sorte ce dernier prince de la perte de la Bavière, Henri-le-Lion fut obligé de lui céder le pays entre l'Inn et l'Ens, appelé la *Marche de Bavière*, qui faisait encore partie de ce duché, et l'Empereur accorda en outre, avec l'approbation unanime des États de l'Empire, à Henri d'Autriche, tant pour lui que pour ses descendants, des lettres royaux contenant des droits et prérogatives considérables. Par ce diplôme le margraviat d'Autriche avec la Marche de Bavière fut séparé pour toujours du duché de ce dernier nom et érigé en *duché indépendant*. Le nouveau duché d'Autriche fut déclaré indivisible et héréditaire dans la famille de Henri-Jasomirgott, selon le droit de primogéniture; en sorte que l'Autriche devint dès lors une principauté immédiate de l'Empire germanique. Il fut réglé que les femmes au défaut de mâles hériteraient de ce du-

ché, et qu'au défaut d'héritiers de l'un et de l'autre sexe, le dernier possesseur pourrait laisser par testament son duché à qui bon lui semblait. Cette charte impériale accordait en outre au duc Henri-Jasomirgott et à ses successeurs les droits et privilèges suivants: 1) le duc d'Autriche ne sera pas tenu de sortir de ses États pour prendre l'investiture, mais l'Empereur devra la lui donner sur le territoire autrichien même, et si après en avoir été réquis par trois fois, ce monarque ne paraît pas pour la lui présenter, le duc sera censé l'avoir reçue et en plein droit de posséder ses fiefs, tout comme s'il en avait été investi personnellement; 2) le duc d'Autriche ne recevra point, comme les autres princes de l'Empire, l'investiture à genoux, mais seulement debout ou assis à cheval, et la tête couverte du Chapeau ducal; 3) il ne devra assister aux Diètes que de sa propre et pure volonté; 4) il y occupera la première place à la droite de l'Empereur, après les princes électeurs, et sera égal en dignité aux archiducs palatins; 5) l'Empire germanique ne pourra avoir des fiefs en Autriche, mais le duc de ce pays aura la suzeraineté sur les terres hommagées, juridictions etc. sises dans ses États; 6) les ducs d'Autriche ne seront justiciables ni devant le Corps germanique, ni devant aucun tribunal en dépendant; ils seront libres, pour juger les procès dans l'intérieur de leur pays, d'établir des tribunaux particuliers dont les décisions ne seront assujétties à aucun appel; 7) les Juifs, qui sous le nom de valets de la Chambre (*Kammerknechte*), étaient serfs de l'Empereur dans tous les autres États de l'Empire, seront en Autriche sujets du Souverain du pays; 8) les ducs d'Autriche ne payeront à l'Empire aucun impôt ni contribution quelconque, et le fisc impérial sera aboli dans les États autrichiens; 9) les ducs d'Autriche seront dispensés à perpétuité de fournir un contingent dans

les guerres de l'Empire, excepté dans celles contre la Hongrie, où ils mettront en campagne douze chevaliers avec leurs vassaux qu'ils entretiendront pendant l'espace d'un mois. Finalement il fut statué que tous ces droits et immunités s'étendraient sur les pays dont les ducs d'Autriche feraient dans la suite l'acquisition.

Ces lettres patentes, qu'on appela communément le *Diplôme* ou *Privilège frédéricien (Privilegium fridericianum)* furent signées, le 17 septembre 1156, par beaucoup de princes, en qualité de témoins, et l'Empereur les sanctionna par sa signature et l'apposition de la bulle d'or. La décision de cette fameuse affaire avait attiré une telle foule de gens de toutes les classes que, Ratisbonne ne pouvant contenir une aussi grande affluence de monde, on fut obligé de dresser un camp devant la ville, pour faire lecture de l'acte souverain dont on vient d'apprendre le contenu. On approuva généralement la manière dont l'Empereur avait terminé le différend au sujet de la Bavière, et Frédéric I lui-même en éprouva une telle satisfaction que, d'après le témoignage d'Othon de Frisingue, ce Souverain mettait cet arrangement au-dessus de toutes les belles actions de sa vie, et se glorifiait d'avoir réconcilié, sans effusion de sang, deux aussi grands princes.

La Diète de Ratisbonne ayant été si heureusement terminée, l'Empereur résolut d'aller, les armes à la main, rétablir aussi l'harmonie entre les princes polonais qui s'étaient divisés pour la possession de leur duché, ainsi qu'il était convenu, l'année précédente, avec le duc Uladislas II de Bohème, qui était du nombre de ses plus braves et de ses plus fidèles vassaux. Ce prince se mit bientôt en marche avec son armée, accompagné de ses frères Théobald et Henri, et d'une suite nombreuse de seigneurs bohèmes et moraves. Ayant joint l'armée impériale, ils passèrent

l'Oder et ravagèrent ensemble les cantons de Breslau et de Posen, ce qui répandit la consternation parmi les Polonais. Cependant Frédéric I, avant de pénétrer plus loin, voulut essayer si la voie de la douceur et de la persuasion ne serait pas plus efficace que les moyens de rigueur; il chargea dans ce dessein le duc Uladislas d'aller trouver les princes polonais, et de les engager à terminer leur différend à l'amiable. Cette démarche eut le succès désiré. Uladislas, duc de Pologne exilé, prit possession de la Silésie, et son frère, le duc Boleslas de Pologne, s'engagea à fournir des auxiliaires à l'Empereur pour agir contre les Milanais. Pour garantir l'exécution de ces articles de paix, le duc de Pologne donna à l'Empereur des ôtages, dont son frère Casimir faisait partie. L'armée impériale et bohème étant de retour dans ses foyers, Frédéric I assembla les États de l'Empire à Ratisbonne, afin de fixer le contingent que chacun d'eux aurait à fournir pour la campagne qu'il se proposait de faire en Italie. Ce monarque saisit aussi cette occasion pour proclamer le duc Uladislas *roi de Bohème*, en considération de sa valeur et des services qu'il avait rendus récemment à l'Empire (11 janvier 1158).

Dans la même année, le duc Henri d'Autriche fit expédier les lettres de fondation pour l'abbaye des *Écossais* à Vienne. Dans l'enthousiasme général pour la délivrance des lieux saints, les Écossais et les Irlandais (Hiberniens) avaient été les plus ardents à exhorter les Fidèles à prendre la croix et à aller en pélerinage à Jérusalem. Aucun monastère en Allemagne ne s'était fait plus de réputation que celui des Écossais de S. Jacques à Ratisbonne, tant par sa discipline sévère et la vie exemplaire de ses religieux que par leur zèle à enseigner la jeunesse, par leurs écoles de chant et par les missions qu'ils envoyaient dans les pays les plus lointains. Des

colonies de ce couvent s'étaient établies, à la sollicitation de grands et riches seigneurs, à Memmingen, à Nuremberg, à Erfort et à S. Pierre dans la ville de Ratisbonne. L'abbé de S. Jacques avait beaucoup d'influence sur ces nouvelles maisons religieuses, et il en était regardé comme le père spirituel et le directeur général. Henri-Jasomirgott avait fait bâtir en 1155 hors de l'enceinte de la ville de Vienne, un couvent en l'honneur de la Sainte-Vierge et en mémoire de S. George, pour servir de gîte et d'hôpital aux pélerins et aux croisés. La construction de ce monastère et de son église ayant été achevée en 1158, le Duc y établit les Bénédictins écossais dont on lui avait vanté la simplicité et les mérites [1]. Ils eurent Sanctinus pour premier abbé. Henri-Jasomirgott assigna, avec l'agrément de son épouse Théodore et de ses trois enfants Léopold, Henri et Agnès, ainsi que de son frère Conrad, évêque de Passau, et d'Éverard, archevêque de Salzbourg, pour dotation au nouveau couvent la métairie de Wirchperge ou Wirochberge dans les environs du faubourg dit *Landstrasse,* et la propriété foncière de tout le territoire qui s'étendait depuis sa nouvelle résidence sur le *Hof* jusqu'à l'endroit où le ruisseau d'Als se jette dans le Danube; il y joignit du consentement d'Éberger, curé de Vienne, la concession des droits curiaux dans toute l'étendue de ces domaines, et donna à la paroisse de S. Étienne pour indemnité quelque bienfond dans la rue dite *Wollzeile* qui était alors un des faubourgs de Vienne. Le duc Henri accorda aussi au couvent des Ecossais le droit d'asile, la libre élection de leur abbé, et leur donna en outre les chapelles de Notre-Dame-aux-Degrés, de S. Pierre, de S. Rupert et de



[1] Ils y demeurerent jusqu'en 1418, où ils furent remplacés par des Bénédictins allemands; malgré cela le nom d'*Écossais* est resté aux religieux de cette abbaye.

S. Pancrace, qui étaient soumises au patronage du Duc, de plus la chapelle de S. Coloman à Laa, les paroisses de S. Étienne à Crems, de Sainte-Croix à Tuln, ainsi que celles de Pulka et d'Eggendorf. Le prélat de l'abbaye des Écossais occupe le huitième rang parmi les États ecclésiastiques de la basse Autriche. Le 22 avril 1161, le duc d'Autriche confirma et étendit par trois différents diplômes la fondation de cette même abbaye. Il choisit l'église des Écossais pour être dépositaire de ses dépouilles mortelles, de celles de ses descendants et de tous les princes et princesses de la famille ducale, et y ajouta encore plusieurs donations en terres et maisons sur le Schwechat, dans le Marchfeld, ainsi qu'aux frontières de la Moravie et de la Hongrie.

Pendant ce temps-là les Milanais, après avoir pris les armes contre les villes voisines qui se signalaient par leur fidélité et leur soumission à l'Empereur, les traitaient de la manière la plus cruelle, et toute la Lombardie était dans une telle confusion que la présence seule de l'Empereur avec une bonne armée était capable de rétablir l'ordre dans ce pays. Par conséquent Frédéric I pressa d'autant plus les préparatifs de son voyage d'Italie, que le pape Adrien IV lui avait aussi donné des sujets de plainte. Guillaume de Sicile, ayant fait une descente à Naples avec une nombreuse armée, avait exterminé les Byzantins, reconquis la Campanie et l'Apulie et contraint l'empereur Emanuel à signer la paix, dont la première condition était l'évacuation de l'Italie par toutes les troupes grecques. Comme il y avait déjà quelque temps que Frédéric-Barberousse avait rappelé le corps d'armée qu'il avait laissé dans Rome pour protéger le pape, Guillaume profita de cette circonstance pour s'avancer jusqu'à Bénévent où se trouvait ce pontife, qui se vit obligé d'entrer en négociation avec le prince normand. En 1156 Adrien

fit la paix avec Guillaume, et le confirma comme roi de Sicile, duc d'Apulie et prince de Capoue, de Naples, de Salerne et de Chieti. Quoique le pape eût été forcé par les circonstances à signer une paix si contraire aux intérêts de l'Empire germanique-romain, néanmoins le mystère qu'il fit des conditions de ce traité, par crainte sans doute de déplaire à l'Empereur, donna sujet à ce monarque de soupçonner que le pape voulût se servir à l'avenir des Normands pour appui contre les empereurs.

Au mois de juin 1158, l'armée impériale se mit en marche vers la haute Italie, sous la conduite de Frédéric I. Le comte palatin Othon de Wittelsbach et Renaud, chancelier de l'Empire et archevêque de Cologne, étaient déjà entrés avec un corps de troupes en Italie, et avaient pénétré sans obstacle par Ravenne jusqu'à Ancone. L'armée impériale, forte de 100,000 hommes, était divisée en sept grands corps qui avaient pour chefs le roi Uladislas de Bohème, les ducs Henri d'Autriche, Henri II de Carinthie, Bertoud IV de Zaringue, Henri-le-Lion de Bavière et de Saxe et Ottocare V, margrave de Styrie. Il est à remarquer que le duc d'Autriche aurait pu se dispenser de prendrc part à cette expédition, parce qu'il n'était tenu de fournir des auxiliaires que dans les guerres contre la Hongrie; mais ce prince magnanime, loin d'user de cette prérogative, au lieu du contingent stipulé dans le diplôme frédéricien, appela aux armes un grand nombre de ses comtes et de ses chevaliers avec leurs vassaux, et se mit lui-même à leur tête; procédé noble et d'autant plus digne d'éloge, que le duc d'Autriche n'avait pas lieu de se louer de la manière dont l'Empereur en avait agi envers lui dans l'affaire de la Bavière. Afin de ne pas fatiguer ses troupes par de longues et inutiles marches, le prince autrichien ne les conduisit pas au lieu du rassemblement général en Allemagne, mais il prit sa route par

le Frioul et le Véronais directement vers Milan. Le roi de Bohème avec le corps sous ses ordres faisait l'avant-garde de l'armée impériale. Il s'empara de Brixen et pénétra jusqu'au delà de l'Adige. Vérone, Mantoue et Crémone ouvrirent leurs portes aux Impériaux. La ville de Brescia fut enlevé de vive force et condamnée à une amende, pour avoir opposé de la résistance. Les princes et les villes qui étaient demeurés fidèles à l'Empereur, joignirent leurs troupes à celles de ce Souverain. Les Milanais, qui avaient soumis à leurs lois toutes les villes depuis le lac de Come jusqu'au Tésin, y exerçaient un pouvoir si tyrannique que les habitants de ces cités supplièrent l'Empereur de les délivrer du joug qui les opprimait. Frédéric I fit sommer les Milanais à comparaître devant son tribunal; leurs délégués se justifièrent si mal des graves accusations portées contre leur ville, qu'on la mit au ban de l'Empire. Frédéric I se porta avec son armée sur les bords de l'Adda. Un corps de troupes milanaises, qui défendait ce fleuve non loin de Cassano, fut tourné, culbuté et mis en fuite. Vers la fin du mois de juillet, l'Empereur fit le siège de Milan. Cette ville était en bon état de défense; aussi fit-elle une grande et longue résistance. Les auxiliaires cumans et les autres guerriers hongrois, qui avec la permission de leur roi Geisa avaient suivi les drapeaux de l'Empereur au delà des Alpes, étaient sous les ordres du duc Henri-Jasomirgott, et aidèrent les Autrichiens à repousser les Milanais qui, pour empêcher les travaux des assiégeants, avaient fait une vigoureuse sortie. Le duc d'Autriche avec le corps qu'il commandait se signala pendant ce siège par ses exploits militaires; mais il paya cette gloire par la perte de Dietmar de Spilberg, l'un de ses meilleurs capitaines qui fut tué dans le combat. Enfin, les Milanais épuisés par la disette et les maladies auxquelles la ville était en proie,

se virent dans la nécessité de recourir à la clémence de l'Empereur. Il leur fit grâce à condition que la haute Noblesse, le clergé et le peuple viendraient, pieds nus et en habit de pénitents, lui demander pardon à genoux dans son camp. Les Milanais prêtèrent à l'Empereur serment de fidélité et lui promirent de ne plus inquiéter aucune ville de leur voisinage, de faire confirmer par l'Empereur les consuls qu'ils avaient choisis, de ne plus jamais s'approprier les droits de régal appartenants au domaine impérial, de construire dans leur ville un palais pour servir de résidence aux rois d'Italie, de payer 9000 marcs d'argent et de donner trois cents ôtages, en garantie de tous ces engagements. Quelque dures que fussent ces conditions, Frédéric I, qui était transporté de colère contre les Milanais, leur en aurait imposé encore de plus accablantes, si le roi de Bohème et le duc d'Autriche, dont les assiégés dans leur détresse avaient sollicité la protection, n'avaient vivement intercédé pour les suppliants.

La réduction de Milan ayant rendu l'Empereur maître de toute l'Italie, le duc Henri-Jasomirgott reprit avec ses troupes le chemin de ses États. L'Empereur permit aussi au roi de Bohème, qui par son habilité et son courage avait beaucoup contribué aux succès de la campagne, de retourner dans son pays, après lui avoir fait des présents magnifiques. Un grand nombre de guerriers bohèmes et moraves, qui s'étaient particulièrement distingués dans cette guerre, furent élevés par l'Empereur à la dignité de Chevalier. La chronique de Trébicz cite les *Kolowrat*, les *de la Rose*, les *Melnik* ou *Gutenstein*, les *Waldstein*, les *Ralsky* ou *Wartenberg*, les *Ostrowec* ou *Berka*, les *Chiss* ou *Pietipesk*, les *Chotauczy* ou *Malowetz*, les *Chanov*, les *Hodiegov* et autres. Frédéric I resta en Italie avec le reste de l'armée, pour régler les affaires et raffermir son autorité souveraine. Voulant

rentrer en possession des droits de régale qui avaient été détachés de la couronne par l'usurpation des princes et des villes d'Italie, il convoqua dans la plaine de Roncale une Diète, à laquelle assistèrent les plus célèbres jurisconsultes de l'université de Bologne et les députés de toutes les villes de Lombardie, afin de faire la recherche des droits et impôts appartenants au Domaine, et de les fixer pour l'avenir. Les villes donnèrent à l'Empereur le droit de conférer ou au moins de sanctionner toutes les charges supérieures. Frédéric régla ensuite le système féodal d'après des principes justes et équitables. La cession ou la vente des biens féodaux aux ecclésiastiques fut interdite. On fit jurer la paix publique à tous les Lombards parvenus à l'âge viril, et des fortes amendes furent infligées aux contrevenants. La ville de Gènes fut obligée de payer une contribution de 1200 marcs d'argent. On établit une commission impériale pour examiner les prétentions que les Pisans et les Génois formaient sur les îles de Sardaigne et de Corse. Rome fut élevée au rang de ville libre et impériale, l'administration civile et militaire fut confiée au sénat, sous la suprême autorité et surveillance de l'Empereur, et on ne laissa au pape que la direction des affaires ecclésiastiques. Frédéric I fit encore plusieurs autres sages arrangements qui montrent sa perspicacité et sa bonne politique, autant que son amour pour la justice et sa grande sollicitude pour le bien-être public; aussi aurait-il sans doute gagné l'affection de toute l'Italie, si plusieurs villes de Lombardie, déjà trop accoutumées à un régime libre et indépendant, n'avaient pas méconnu les avantages d'un gouvernement monarchique. Afin de mettre à exécution les nouvelles lois constitutionnelles qu'on venait d'établir pour l'Italie, Frédéric I envoya des plénipotentiaires dans les villes de Lombardie. Le chancelier de l'Empire Renaud, le comte palatin Othon de Wit-

telsbach et le comte Gozvin, qui avaient été nommés commissaires de l'Empereur à Milan, ayant voulu installer dans leur place un consul et un podestat désignés par ce monarque, le peuple se souleva; les ministres impériaux furent assaillis dans leur demeure, et une prompte fuite seule put les garantir de la fureur des révoltés. Frédéric cita les Milanais devant son tribunal suprême; leurs députés n'ayant pu se disculper de l'acte de violence dont leur ville s'était rendu coupable, celle-ci fut mise de nouveau au ban de l'Empire. Mais comme l'armée impériale était beaucoup diminuée par le départ du roi de Bohème, du duc d'Autriche et de plusieurs autres princes, Frédéric fut obligé d'attendre les renforts qu'on devait lui envoyer d'Allemagne, pour agir avec efficacité contre Milan. Les habitants de cette puissante cité, voulant mettre à profit cet intervalle, sortirent de leur enceinte et enlevèrent la ville de Trezzo occupée par les Impériaux. Mais leur triomphe fut de courte durée; car l'Empereur fit investir Milan et ravager tous les environs de cette ville, et Frédéric, fils du roi Uladislas II de Bohème, Henri-le-Lion, le comte Guelfe et Bertoud IV de Zaringue, étant arrivés avec leurs troupes, Frédéric I fit le siége de la ville de Créma, l'alliée de Milan. Les habitants se défendirent avec une opiniâtreté dont il y a peu d'exemples; mais les Impériaux pressèrent si vivement la place qu'elle fut obligée de se rendre. Les Crémasques obtinrent pour toute capitulation, qu'ils sortiraient librement de la place et conserveraient de leurs effets ce que chacun pourrait emporter; dès que les habitants eurent évacué la ville, les Impériaux y entrèrent, et après l'avoir pillée, ils la saccagèrent et la réduisirent en cendres (1160).

Pendant ce temps-là le pape Adrien IV, mécontent de la conduite de l'Empereur, qui avait restreint la domi-

nation du Saint-Siège autant qu'il avait étendu la sienne propre, s'était lié plus étroitement avec Milan, Brescia et autres villes de Lombardie, ainsi qu'avec les Normands, afin d'abaisser à son tour la puissance impériale; et il allait lancer les foudres du Vatican contre Frédéric, lorsqu'une mort subite vint l'arrêter (1159). Le plus grand nombre des cardinaux lui donnèrent pour successeur le cardinal Roland, qui prit le nom d'Alexandre III; mais la faction qui lui était opposée élut pape le cardinal Octavien sous le nom de Victor III. L'Empereur, informé de cette double élection, convoqua une Diète à Pavie, pour y examiner auquel des deux élus on devait se soumettre. Alexandre, qui n'ignorait pas que Frédéric I favorisait son rival, refusa de reconnaître la compétence du concile de Pavie. Victor, au contraire, y comparut, et sa soumission, jointe à l'appui de l'Empereur, engagea les Pères de Pavie à prononcer en sa faveur. Cette décision fut confirmée par les États de l'Empire. La Hongrie, la Bohème, le Danemark et la Norwège, reconnurent de même Victor pour le pape légitime; mais l'Angleterre, la France et la Sicile se déclarèrent pour Alexandre III. Les Milanais s'allièrent avec ce pontife, qui excommunia et le pape Victor III et l'Empereur, comme le principal moteur du schisme de l'Église. L'année suivante (1160), le concile de Lodi ayant déclaré Victor pour le véritable pape, Alexandre, qui ne se croyait pas sûr en Italie, se réfugia en France (1161).

Immédiatement après le concile de Lodi, l'Empereur avait congédié ceux de ses soldats qui avaient fait leur temps, et comme le manque de vivres dans la haute Italie, extrêmement épuisée et dévastée par la guerre, mettait beaucoup d'obstacles à l'approvisionnement du reste de ses troupes, il en renvoya bientôt après encore la plus grande partie au delà des Alpes. Néanmoins, il dégagea avec

les faibles restes de son armée la ville de Lodi, assiégée par les Milanais, et l'année suivante (1161) le château de Léone qu'ils avaient également investi. Ce revers n'intimida point les Milanais qui, persuadés que l'Empereur était hors d'état de leur nuire, persistèrent d'autant plus opiniâtrement dans leur rebellion. Mais ils eurent bientôt lieu de déplorer cette malheureuse obstination; car le duc d'Autriche et plusieurs autres princes étant revenus, au mois d'avril 1161, avec des troupes fraiches en Italie, Frédéric I marcha aussitôt avec toute l'armée vers Milan. Arrivé avec le glaive du châtiment près de cette ville, il exerça d'abord sa vengeance sur la campagne environnante, et ayant ensuite étroitement bloqué la ville, il coupa aux habitants les vivres et même l'eau; après quoi il commença à faire le siège en règle. Les Milanais lui opposèrent la plus vigoureuse résistance et firent de fréquentes sorties qui enlevèrent de part et d'autre beaucoup de monde. Enfin tous les moyens de défense ayant été épuisés au bout d'onze mois de siège, les Milanais, dont toutes les offres de capitulation avaient été rejetées par l'Empereur irrité, se virent réduits à se rendre à discrétion. Frédéric I, voulant faire servir les Milanais d'exemple aux autres séditieux d'Italie, ordonna à tous les habitants de la ville de sortir, et après avoir livré la place au pillage, il la fit détruire de fond en comble. Les églises seules furent respectées et conservées. Le malheur de Milan causa une telle épouvante aux autres villes alliées des Milanais, comme Brescia, Plaisance et Bologne, qu'elles rentrèrent sur-le-champ dans l'obéissance; elles furent obligées de payer de fortes amendes, de démolir leurs tours et leurs murailles, et de recevoir des magistrats impériaux.

L'extrême sévérité avec laquelle Frédéric I avait sévi contre les Milanais, le pouvoir tyrannique qu'exer-

çaient les fonctionnaires impériaux en Italie et les impôts dont ce pays était accablé, firent naître de nouveaux troubles après le départ de l'Empereur. Pour en prévenir les suites, ce prince entreprit en 1163 un troisième voyage au delà des Alpes. Comme il parut cette fois-ci sans armée et qu'il n'avait avec lui qu'une suite peu nombreuse, les Italiens en devinrent d'autant plus hardis. Les villes de Padoue, de Vérone, de Vicence et de Trévise, formèrent une ligue, l'an 1164; les Vénitiens leur accordèrent des subsides, pour les soutenir dans leur révolte. On entama des négociations pour rétablir la paix et la tranquillité en Italie; mais elles furent rompues, parce que l'Empereur avait établi en principe qu'il fallait traiter les Lombards avec la plus grande rigueur. Ce Souverain, qui avait résolu de réduire les villes séditieuses par la force de ses armes, marcha avec un corps de troupes lombardes qu'il avait ramassées à la hâte, contre les Véronais et leurs confédérés; mais voyant qu'ils lui étaient fort supérieurs en nombre, il se retira promptement à Pavie. Le pape Victor étant mort en 1164, cet événement fournissait à l'Empereur une occasion favorable pour se réconcilier avec Alexandre III; mais Frédéric ayant appris que ce pontife intriguait pour exciter les Italiens à la révolte, il se déclara pour Pascal III que le parti Gibelin avait élevé sur le trône pontifical. L'Empereur, convaincu qu'il ne pourrait soumettre les rebelles avec le peu de forces qu'il avait, prit le parti de retourner en Allemagne. Il tint, au mois de mai 1165, une Diète à Wurzbourg, où Pascal III fut déclaré chef légitime de l'Église. Les princes et les évêques jurèrent même de ne jamais reconnaître Alexandre III. Frédéric ordonna ensuite les armements nécessaires à la nouvelle expédition qu'il se proposait de faire en Italie; mais les princes mirent tant de lenteur dans l'exécution des ordres de l'Em-

pereur, que ce monarque ne put partir avant l'automne de l'année suivante. Dans l'entrefaite, les agents impériaux en Italie avaient poussé l'oppression jusqu'au bout. Alexandre III qui, après avoir été reconnu par les habitants de Rome en 1165, avait pris sa résidence dans cette ville, approuva les plaintes que faisaient partout retentir les habitants de la Lombardie. Ces peuples présentèrent à l'Empereur, qui avait convoqué une Diète à Lodi, leurs griefs contre leurs oppresseurs; mais ils ne furent pas écoutés. Il paraissait que Frédéric I ne fût venu en Italie que dans la vue d'établir Pascal III sur le siège apostolique. En effet, il se mit en marche vers Rome pendant l'hiver de 1166 à 1167; mais à peine eut-il quitté la Lombardie que la révolte éclata dans ce pays. Les délégués de Vérone, de Vicence, de Padoue, de Trévise, de Crémone, de Brescia, de Bergame, de Mantoue, de Ferrare, de Bologne, de Modène, de Reggio, de Parme et de Plaisance, s'assemblèrent, le 7 avril 1167, dans le couvent de S. Jacques en Pontide, entre Milan et Bergame, et y formèrent une ligue, qui avait pour but l'éloignement des employés impériaux et la réintégration des Milanais dans leur ville. Les cités confédérées s'engagèrent en outre à se secourir réciproquement en cas que l'une ou l'autre d'entre elles fût attaquée par les Impériaux. Cependant pour se ménager un débouché, si par hasard l'affaire venait à manquer, on inséra dans l'acte de confédération la clause, que le tout aurait lieu sans préjudice de la fidélité due à l'Empereur. Mais lorsque dans la suite la ligue se trouva encore fortifiée par l'accession des villes de Novare, de Vercelli, d'Asti et de Tortone, et que le margrave Obizon de Malaspina se fut mis à la tête des confédérés on résolut de faire la guerre à l'Empereur sans aucun ménagement. Les Milanais quittèrent les lieux, où ils s'étaient réfugiés après la destruction de leur ville, et s'étant ren-

dus au lieu désigné pour leur rassemblement, ils furent conduits par les Lombards ligués sur la place couverte de ruines, où fleurissait naguère Milan. Ils commencèrent aussitôt à relever avec le plus grand zèle et leurs demeures et leurs fortifications, sous l'égide d'un corps de troupes de la ligue, commandé pour protéger et défendre ces travaux. Les confédérés forcèrent ensuite les habitants de Lodi à entrer dans la ligue, et se saisirent de la ville de Trezzo qu'ils livrèrent aux flammes.

Vers le même temps, les Byzantins commencèrent de nouveau à aspirer à la possession d'une partie de l'Italie, et ils étaient même assez vains pour penser au recouvrement de l'empire d'Occident. Un corps de troupes grecques avait occupé Ancône. Frédéric I, qui était en route pour se rendre à Rome, assiégea Ancône pendant trois semaines, au bout desquelles il fit une convention avec les Grecs qu'il laissa en possession de cette ville, moyennant une somme d'argent qu'ils s'engagèrent à lui payer. Au mois de mai 1167, les Romains ayant fait le siège de Frascati qui était sous la protection de l'Empereur, l'avant-garde de l'armée germanique, conduite par les archevêques de Cologne et de Mayence, battit l'armée romaine qui était vingt fois plus forte que celle des Impériaux, et dégagea la place assiégée. La perte des Romains dans cette journée se monta à 15,000 hommes, tant en morts qu'en prisonniers. Environ deux mois après, Frédéric I arriva à Rome avec le gros de son armée, et se rendit maître de la plus grande partie de la ville en deçà du Tibre. Une troupe de Romains s'était retranchée dans l'église de S. Pierre, où elle se défendait avec opiniâtreté; mais l'Empereur fit mettre le feu aux bâtiments voisins et même à une tour du temple, et contragnit ainsi les assiégés à s'enfuir au delà du Tibre. Frédéric se fit couronner, pour la seconde fois, par le pape Pascal III.

Alexandre III s'évada de Rome en habit de pélerin et se retira à Bénévent. Les Romains se soumirent à l'Empereur et reconnurent Pascal III pour pape.

La fortune, qui avait jusqu'alors favorisé les entreprises de l'empereur Frédéric, abandonna tout à coup ce prince. Une maladie contagieuse emporta en peu de temps la plus grande partie de l'armée germanique et des chefs qui la commandaient. Au nombre des seigneurs et des prélats qui furent victimes de cette épidémie, se trouvaient Frédéric de Rothembourg, fils de feu l'empereur Conrad III, le comte Guelfe le jeune, les comtes de Sulzbach et de Tubingue, l'archevêque Renaud de Cologne et plusieurs évêques. Pour sauver le reste de ses troupes, l'Empereur se hâta de quitter Rome avec elles, et se rendit, à marches forcées par la Tuscie à Pavie. Mais l'ange de la mort suivit l'armée impériale et en moissonna encore une grande partie, avant qu'elle fût arrivée au lieu de sa destination. Frédéric I convoqua une Diète à Pavie, où les villes liguées furent mises au ban de l'Empire. Les troupes impériales entreprirent ensuite, avec des succès variés, quelques incursions dévastatrices sur le territoire des cités rebelles; mais celles-ci renouvelèrent, le 1 décembre 1167, leur pacte fédératif, et les Vénitiens leur promirent de les soutenir par une flotte de galères. Le pape Alexandre, qui était revenu à Rome, fulmina de son côté une nouvelle excommunication contre Frédéric, le déclara déchu de sa dignité impériale et royale, et délia ses sujets du serment de fidélité qu'ils lui avaient prêté. Les chefs lombards avaient rassemblé une armée de 20,000 hommes, avec laquelle ils poursuivirent l'Empereur d'une ville à l'autre, se donnant toutes les peines possibles pour parvenir à le bloquer dans quelque forteresse. Mais l'Empereur, évitant l'ennemi avec beaucoup d'habilité, se porta pendant l'hiver avec le peu de troupes qui lui res-

taient de Pavie successivement à Novare, à Vercelli, à Asti. Enfin, ne voyant plus de sûreté pour sa personne en Italie, il se retira dans la Savoye, au mois de mars 1168. Mais il courut risque d'être assassiné à Suse, et n'échappa à ce danger qu'en se sauvant, déguisé en valet. Après cette retraite, tout ce qui tenait encore au parti de l'Empereur, fut contraint de se soumettre à la ligue. Les Lombards bâtirent, au mépris de l'Empereur et en l'honneur du pape Alexandre, une ville sur le Pô et la nommèrent *Alexandrie*. Pascal III étant mort, le 20 septembre 1168, les cardinaux du parti gibelin élurent pour pape Calixte III qui fut reconnu par la partie de la ville de Rome qu'occupaient les Impériaux.

Tandis que les schismes de l'Église, la révolte des villes, la contagion qui extermina l'armée germanique, et d'autres désastres conduisaient la belle Italie aux bords de sa ruine, le repos de l'Allemagne avait été fréquemment troublé par les guerres intestines que se faisaient les princes. Les querelles survenues entre les Guelfes et le comte palatin de Tubingue, auxquelles prirent bientôt part le roi de Bohème, les ducs de Souabe et de Zaringue et plusieurs autres princes, tant ecclésiastiques que séculiers, désolèrent la Souabe (1164-1165). Les troupes auxiliaires que le roi Uladislas avait envoyées au comte palatin commirent surtout les plus affreux ravages dans ce pays. Mais la lutte, où Henri-le-Lion se trouvait engagé avec quelques seigneurs saxons, eut un caractère plus sérieux. On sait que ce prince depuis sa jeunesse possédait le duché de Saxe, comme patrimoine héréditaire, et la Bavière depuis l'année 1156; ce qui l'avait rendu beaucoup plus puissant qu'aucun autre prince de l'Empire. Les Grands de Germanie, et particulièrement ceux de Saxe et de Bavière, croyant la liberté de l'Empire menacée par cette prépondérance, se liguèrent se-

crètement contre Henri-le-Lion. La faveur où ce prince était auprès de l'Empereur empêcha, il est vrai, assez longtemps les confédérés d'agir hostilement contre le duc de Saxe et de Bavière; mais la sévérité arrogante avec laquelle il traitait ses vassaux fit éclater le mécontentement général pendant l'absence de l'Empereur, l'an 1166. Les seigneurs saxons prirent les armes contre leur duc. Cette guerre, qui dura plusieurs années, dévasta une grande partie de l'Allemagne septentrionale jusqu'à la mer. L'Empereur, à son retour d'Italie, chercha avec empressement à mettre fin à ces dissentions civiles, dans l'assemblée des États qu'il avait convoqués à Bamberg, l'an 1168; mais ce Souverain s'étant montré partial pour Henri-le-Lion dans la décision de cette affaire, ce ne fut que dans la Diète tenue en 1170 qu'on vint à bout d'effectuer un accommodement.

Sur ces entrefaites, l'empereur Frédéric avait considérablement augmenté ses possessions par des pactes d'hérédité faits avec différents princes. La mort de son neveu Frédéric de Rothembourg le rendit aussi propriétaire de riches domaines en Souabe. Le comte Guelfe, ayant perdu son fils unique en Italie, offrit à son neveu Henri-le-Lion de lui laisser tous ses États, moyennant le payement d'une certaine somme; mais comme le jeune prince différait d'acquitter cette dette, dans la persuasion où il était que l'héritage de son oncle ne pouvait également pas lui échapper, Guelfe, offensé de cette conduite indélicate, institua en 1168 l'empereur Frédéric, qui était fils de sa soeur, héritier de tous ses États en Allemagne et en Italie, à condition qu'il lui ferait compter la somme que Henri-le-Lion aurait dû lui payer. Guelfe céda encore de son vivant à l'Empereur les terres de la comtesse Mathilde, dont il avait été mis en possession quelque temps après l'arrangement définitif fait entre Henri-Jasomirgott et

Henri-le-Lion. Frédéric I acheta aussi le droit de succession des comtes de Pfullendorf et de plusieurs grands seigneurs qui n'avaient point d'héritiers. Il destina tous ces biens et possessions pour apanage à ses quatre fils cadets. Il fit élire dans la Diète de Bamberg son fils aîné Henri, alors âgé de cinq ans, pour son successeur, et le fit sacrer, le 15 août 1169, en cette qualité à Aix-la-Chapelle. Henri prit dès lors le titre de *roi des Romains*, et son exemple fut suivi depuis par tous ceux qui furent élus du vivant des empereurs, comme leurs successeurs éventuels.

Geisa II, roi de Hongrie, étant mort le 31 mai 1161, son fils *Étienne III*, qui en 1155 avait épousé une fille du prince Jaroslas de Halics, fut couronné roi. Béla, deuxième fils du roi défunt, possédait un duché en Dalmatie. Outre ces deux fils, Geisa en laissa deux autres en âge de minorité, et quatre filles dont deux furent mariées à Frédéric et à Swatopluk, fils du roi Uladislas de Bohème, et la troisième au prince autrichien *Léopold*. L'empereur de la Grèce, Manuel-Comnène, qui avait formé le projet de soumettre la Hongrie à sa suzeraineté et de donner ce royaume, à titre de fief, à Étienne, frère de Geisa II, fit sommer les Hongrois de placer la couronne sur la tête de ce prince. Ils rejetèrent d'abord résolument cette proposition et déclarèrent, qu'ils ne reconnaîtraient jamais un vassal étranger, et qui par son alliance avait contracté des engagements dangereux à leur nation. Mais les troupes grecques, qui s'étaient rassemblées en grand nombre près de Sardica, s'étant portées à Belgrade et sur les frontières de la Hongrie, et ayant franchi le Danube et enlevé le bourg de Haram *(Uj-Palanka)*, les seigneurs laïques élurent roi Ladislas, deuxième frère de Geisa II. Le prince Étienne obtint la troisième partie du royaume, sous le titre de duché, avec l'assurance de

succéder à Ladislas son frère. Le roi Étienne III s'enfuit à Presbourg avec le haut clergé et sa mère Euphrosine, qui était une princesse de Kiev. Ladislas II fut excommunié per l'archevêque de Strigonie *(Gran)*, et cessa de vivre peu de temps après (le 14 janvier 1162). Son frère Étienne IV s'empara alors du trône. Ce prince connaissant la haine que toute la nation lui portait, appela des chevaliers allemands et des armées grecques en Hongrie. Mais avant que la plus grande partie de ces forces eussent encore atteint Philippopoli, l'usurpateur fut vaincu et fait prisonnier dans sa fuite, le 19 juin 1162. Il n'obtint sa liberté qu'après avoir promis par serment qu'il ne mettrait plus jamais le pied en Hongrie.

L'empereur grec, se voyant trompé dans son attente, employa alors un autre moyen, pour préparer peu à peu l'assujettissement de la Hongrie. Il quitta avec ses troupes le camp près de Philippopoli et marcha à Nissa, où il démit Techomyl, grand-soupan de Serbie qui était fort attaché à la Hongrie, et conféra cette dignité à Etienne Néman, fils du prince déposé. Ayant passé ensuite la Save près de Belgrade, il força le roi Étienne III à faire une convention, par laquelle son frère Béla entra réellement en possession du duché en Dalmatie que lui avait destiné son père, et la Bosnie fut réunie à la Serbie et cédée à l'empereur grec. Ce monarque, qui dans ce temps-là n'avait pas encore de fils, prit Béla avec lui à Constantinople, lui donna le nom d'Alexis, le maria à une de ses filles, et lui assura la succession au trône impérial de la Grèce. Mais Manuel exigea ensuite que la Dalmatie fût remise sur-le-champ aux troupes grecques; le roi Étienne III ayant refusé d'acquiescer à cette demande, l'empereur lui déclara de nouveau la guerre, l'an 1164. Il envoya Étienne IV avec une armée en Hongrie. Ce prince fut battu et mis en fuite. Il alla rejoindre un

autre corps de troupes grecques qui, après avoir franchi le Danube et la Teisse, s'était posté dans le voisinage de Titel. Étienne III passa également le premier de ces fleuves, par où les Byzantins se virent contraints d'abandonner leur position et de se replier jusqu'à Peter-Varadin. L'empereur Manuel, qui quelque temps après se rendit en personne à l'armée, la conduisit à Posséga en Esclavonie. Le roi Uladislas de Bohème et le prince Jaroslas de Halics amenèrent des troupes au secours d'Étienne III qui avec le ban hongrois s'était retiré derrière la Teisse. Manuel s'avança au delà du Danube jusqu'à Bács pour empêcher ces auxiliaires de se réunir avec les Hongrois; mais étant arrivé trop tard, il repassa le Danube avec ses troupes. Les Bohèmes et les Moraves surprirent l'armée grecque pendant qu'elle traversait ce fleuve, en tuèrent une grande partie et lui enlevèrent son camp et ses bagages. L'empereur grec, persuadé qu'il ne pourrait rien effectuer par la force de son bras, eut recours aux armes de la politique: présents, trahison, flatterie, promesses, il mit tout en usage pour ébranler la fidélité des magnats envers leur roi et pour priver ce Souverain de ses alliés extérieurs. Il atteignit en partie son but; car on fit, sous la médiation du roi de Bohème une convention, en vertu de laquelle la Dalmatie devait être occupée par les troupes grecques, pour et au nom toutefois du duc Béla. L'armée hongroise fut dissoute. Les Bohèmes reprirent le chemin de leur pays. L'empereur Manuel retourna à Constantinople; mais il laissa en Sirmie un corps de troupes considérable sous le commandement d'Étienne IV, auquel il enjoignit de n'évacuer cette province qu'après la remise de la Dalmatie, avec l'ordre secret d'alimenter autant qu'il le pourrait les troubles intérieurs en Hongrie. Étienne IV fit plus que l'empereur lui avait commandé; car il passa le Danube et envahit

les comitats de Bodrog et de Bács. Le roi Étienne III battit et dispersa ces ennemis, et après avoir lui-même traversé le Danube, il occupa la Sirmie et assiégea son rival dans Semlin. Une saignée empoisonnée ayant mis fin aux jours d'Étienne IV, cette ville se rendit à son légitime Souverain. L'empereur de la Grèce, indigné de cet acte d'atrocité, s'efforça d'inciter toutes les Puissances de l'Europe contre la Hongrie. On appela aux armes les Serbiens et enrôla des mercenaires petchénègues. Le prince Jaroslas fut obligé de redemander la reine de Hongrie sa fille. La Cour de Byzance contracta avec l'empereur Frédéric I et le duc d'Autriche une alliance offensive contre la Hongrie, et fit avec Venise un traité de subsides, en vertu duquel cent galères vénitiennes devaient attaquer les côtes de la Dalmatie, dans le même moment où la flotte grecque pénétrerait dans l'intérieur de ce pays.

Manuel passa en 1165 la Save et emporta Semlin d'assaut, après un long siège. Pendant ce temps-là, une seconde colonne de troupes grecques pénétra en Dalmatie et fit la conquête de la plus grande partie de cette province. Cinquante sept villes de ce pays, parmi lesquelles étaient Spalatro, Trau et Sébénico, tombèrent au pouvoir des Byzantins. On laissa Zara aux Vénitiens. Étienne III, ne recevant point de secours de ses alliés, demanda et obtint, non sans peine, de l'empereur grec une trêve d'un an: il en profita pour perfectionner autant que possible ses armements. Afin de s'assurer un soutien étranger, il répudia en 1166 son épouse russe pour s'unir à Agnès, fille du duc Henri II d'Autriche, qui était aussi petite-nièce de l'empereur Manuel. L'empereur Frédéric I assista aux noces qui furent célébrées à Vienne. Henri-Jasomirgott prêta dans cette occasion entre les mains de l'Empereur le serment de reconnaître Pascal III pour chef légitime de l'Église, serment

que les autres princes de l'Empire avaient déjà prêté dans la Diète de Wurzbourg. Mais lorsqu'on exigea la même chose de Conrad, archevêque de Salzbourg, frère du duc d'Autriche, ce prélat, très-attaché au pape Alexandre III, ne voulut pas satisfaire à cette demande. Comme il persista dans son refus, malgré toutes les persuasions de son frère et de l'Empereur même, ce monarque lui ôta son archevêché et le mit au ban de l'Empire. Conrad se retira à Frisac (en Carinthie), et mourut au couvent d'Admont en Styrie, l'an 1168.

Le roi Étienne III s'allia aussi avec la république de Venise; il entretint des intelligences secrètes en Serbie et chercha à persuader l'empereur Frédéric à prendre une part active à la campagne qu'on était à la veille d'ouvrir contre les Byzantins. Selon d'autres, Étienne III acheta l'appui de Frédéric I par l'offre de 5000 marcs d'argent. De cette manière, l'empereur Manuel se vit privé en peu de temps de toutes les alliances qu'il avait à peine acquises. La trêve étant expirée, Étienne III fit avancer en 1167 une partie de son armée vers la Sirmie: elle défit deux corps de troupes grecques qui voulaient l'arrêter dans sa marche. Le roi lui-même, à la tête d'une autre colonne, pénétra en Dalmatie et fit la conquête de presque tout ce pays. Ces revers, joints à l'insurrection qui éclata contre les Grecs en Serbie, firent perdre à l'empereur Manuel les fruits des victoires qu'il avait remportées dans la dernière campagne. Néanmoins, il envoya le duc Béla avec une armée aux bords de la Save, et fit marcher un autre corps par la Moldavie et la Transylvanie dans le comitat de Marmarosch. Cependant l'empereur Frédéric, qui désirait mettre fin à cette guerre, avait envoyé le duc Henri d'Autriche et le comte Othon de Wittelsbach à Constantinople, pour entamer des négociations; ces princes vinrent effectivement à bout de conclure une trêve entre les

parties belligérantes. Mais elle ne fut pas de longue durée; car dès l'année suivante l'empereur de la Grèce mit en mouvement une armée nombreuse et recommença les hostilités. Étienne III, qui ne s'attendait pas à cette soudaine rupture de l'armistice, fit partir un corps de 15,000 hommes qu'il avait ramassés à la hâte pour la Sirmie, menacée par les Grecs, et employa tous ses moyens pour mettre sur pied des forces plus considérables. Lorsque son armée fut rassemblée et eut encore été renforcée par des auxiliaires autrichiens, elle se mit en marche pour aller rejoindre la colonne qui l'avait devancée: mais cette dernière, trop faible pour résister à un ennemi qui lui était beaucoup supérieur en nombre, avait été anéantie, le 8 juillet. Dès que les Grecs eurent avis de l'approche du roi de Hongrie, ils se dirigèrent vers la Dalmatie et conquirent sans beaucoup de peine cette province, qui n'était que faiblement garnie de troupes. Cette disgrâce engagea Étienne III à conclure un traité de paix, par lequel il céda la Sirmie à l'empereur Manuel et la Dalmatie à Béla, qui obtint en même temps le titre ducal et l'expectative de la succession au trône de Hongrie.

Comme ce prince avait déjà été désigné pour héritier de la couronne impériale d'Orient, le vaste projet qu'avait formé Manuel de réunir l'Empire grec et le royaume de Hongrie sous une seule et même domination, semblait vouloir se réaliser. Mais en 1170 la naissance imprévue d'un prince impérial fit d'elle-même échouer ce dessein, attendu qu'elle privait Béla de la perspective de la succession au trône de Byzance. Dès ce moment, l'empereur Manuel traita le duc Béla, bien qu'il fût son gendre, avec la plus grande indifférence, et fit occuper en 1171 par ses troupes la Dalmatie pour lui-même. L'empereur grec avait aussi fait déclarée nulle l'union de Béla avec la princesse Marie, sous prétexte de proximité du sang. Néanmoins

il favorisa le second mariage du duc avec sa belle-soeur Agnès, qui était fille du prince Bohémond d'Antioche. Béla, voyant qu'il n'avait plus d'espoir de monter sur le trône de Constantinople, chercha du moins à s'assurer au plus vite celui de Hongrie. Pour atteindre ce but, il fit donner du poison à son frère Étienne III qui termina sa carrière, le 4 mars 1173. L'empereur de la Grèce, à la tête de quelques légions, conduisit alors lui-même le duc Béla jusqu'à Sardica. Les seigneurs laïques de la Hongrie offrirent la couronne à Béla: mais ce ne fut qu'après bien des oppositions de la part des évêques que son couronnement eut lieu (1174). Ce prince fut obligé de jurer auparavant d'être fidèle au pape. On prétend aussi qu'il s'engagea par serment d'observer avec exactitude les traités, en vertu desquels des provinces hongroises avaient été cédées à l'Empire grec, et ce en reconnaissance de la protection que l'empereur Manuel lui avait accordée. Comme la reine Agnès, épouse d'Étienne III, de même que Geisa et Arpad, frères de ce prince et du roi actuel, avaient beaucoup de partisans dans le royaume, Béla III donna ordre d'arrêter et d'emprisonner ces trois illustres personnages. Cependant Geisa sut éviter le sort qu'on lui destinait et se sauva en Autriche auprès du duc Henri II qui le reçut fort amicalement.

Pendant que Béla III se frayait le chemin du trône par un fratricide, le roi Uladislas de Bohème quitta volontairement le sien. Ce Souverain, chéri de son peuple et estimé des nations étrangères, se sentant affaibli par l'âge, abdiqua, du consentement des états, la couronne en faveur de son fils Frédéric. Cette disposition était contraire à la loi de succession établie par Brétislas I, puisque deux princes plus anciens, fils du duc précédent Sobieslas I, Sobieslas le jeune et Udalric, vivaient encore. En conséquence le premier, qui était depuis plusieurs années prisonnier pour crime de rebellion, fut élargi et reconnu duc de Bohème par

l'Empereur, auquel Sobieslas avait promis de fournir des troupes auxiliaires dans la guerre que ce monarque allait entreprendre contre les Lombards. Sobieslas II prit en 1174 les rênes du gouvernement, et Uladislas II se retira dans les terres de son épouse Judith en Thuringe où il cessa de vivre, le 18 janvier 1175. Ce fut la reine Judith qui fit construire le premier pont sur la Moldave: il fut commencé en 1171 et fini trois ans après. Le prince Frédéric parcourut tantôt l'Allemagne, tantôt la Hongrie, pour trouver protection et appui.

Cependant l'état des choses en Italie était de nature, à faire sentir à l'empereur Frédéric la nécessité d'y reparaître le plus tôt possible avec des forces imposantes. Mais indépendamment des guerres intestines qui désolaient l'Empire, la dernière expédition en Italie avait tellement intimidé les esprits en Allemagne, que ni les princes, ni leurs vassaux ne pouvaient se résoudre à entreprendre une nouvelle campagne au delà des Alpes. Enfin, la Germanie ayant été pour la plus grande partie pacifiée dans les Diètes de Goslar en 1170, et de Worms en 1173, on se décida à faire une cinquième expédition, l'année suivante. Dans l'entrefaite, l'Empereur avait déjà envoyé en 1171 l'archevêque Chrétien de Mayence en Italie, pour y protéger et défendre ses fidèles partisans. Ce prélat, après avoir fait de vains efforts pour s'emparer d'Ancône, parcourut en 1172 la Lombardie, la Tuscie, le pays de Spolète et prit, l'année après, Ferrare d'assaut. Au mois de septembre 1174, Frédéric-Barberousse se mit en marche avec son armée vers l'Italie. Elle prit sa route par le Mont-Cénis. L'Empereur se vengea de la trahison dont les habitants de Suse s'étaient rendus coupables en 1168 par la destruction de leur ville. Turin, Asti, Tortone, Crémone et Come, se soumirent à l'Empereur. L'archevêque de Mayence fit ensuite le siège de Bologne, et Frédéric at-

taqua en même temps la nouvelle cité d'Alexandrie, afin d'obliger l'ennemi à diviser ses forces. Quoiqu'on eût à peine commencé à fortifier cette ville, elle ne s'en défendit pas moins avec opiniâtreté jusqu'au printemps de l'année 1175. Le prince Udalric, frère du roi de Bohême, commandait le corps d'auxiliaires employé au siège d'Alexandrie. Mais ses soldats, mécontents de ne pas recevoir régulièrement leur solde, abandonnèrent leur chef, jetèrent les armes et reprirent en bandes détachées le chemin de leur pays. Pendant le temps que l'Empereur traversait encore avec ses troupes les Alpes et le Piémont, les villes de la Romagne et de la Lombardie avaient tenu un congrès à Modène, où leurs députés et les légats du pape avaient délibéré sur les armements à faire et fixé les contributions qu'aurait à payer chacun des confédérés pour subvenir aux frais de la guerre. Le long siège d'Alexandrie avait donné à la ligue le temps de rassembler une armée: elle se mit en marche pour secourir la ville assiégée. Mais avant qu'on en vînt au combat, les Lombards proposèrent un accommodement. On conclut un armistice, et les délégués des partis hostiles se réunirent pour traiter d'un accord. En attendant, Frédéric I se rendit à Pavie, et on congédia une partie des troupes allemandes qui avaient achevé le terme de leur service. Mais ni l'un ni l'autre des deux partis ne songeait sérieusement à faire la paix: ils ne cherchaient qu'à temporiser pour augmenter leurs forces et être ainsi à même d'agir avec d'autant plus de vigueur. L'Empereur, qui devait attendre l'année suivante pour avoir des renforts de l'Allemagne, voulant tenir jusqu'alors les Lombards en suspens, négocia même en apparence la paix avec le pape Alexandre III.

Plusieurs d'entre les princes d'Allemagne qui avaient accompagné l'Empereur en Italie, et nommément le duc Sobieslas II de Bohême et Henri-le-Lion, étaient retour-

nés dans leur pays. Frédéric I concentra les troupes qui lui étaient restées et qu'il avait renforcées par les auxiliaires des villes et des seigneurs italiens de son parti, dans Pise et ses environs, où il se borna à se défendre contre les Lombards, qui avaient recommencé les hostilités au milieu de l'hiver (1175-1176). Dans cette fâcheuse conjoncture, l'Empereur manda à Henri-le-Lion de venir le trouver à Chiavenne, et le pressa instamment de lui prêter un prompt secours. Mais Henri fut inflexible aux prières de son Souverain, et paya ainsi de la plus noire ingratitude tous les bienfaits qu'il avait reçus de ce monarque. Frédéric I fut indigné de ce procédé déloyal, et dès ce moment la vive affection qu'il lui avait portée, se changea en une haine implacable, qui dans la suite devint très-funeste à ce puissant et orgueilleux vassal. Au mois de mai 1176, l'archevêque Philippe de Cologne arriva en Italie avec les troupes qui s'étaient rassemblées en Allemagne, et se réunit aux Impériaux dans le voisinage de Come. Mais encore avant que ces guerriers se fussent remis de leurs longues marches, l'armée lombarde, qui était six fois plus nombreuse que celle de l'Empereur, s'avança pour attaquer cette dernière. Le combat eut lieu près de Legnano, le 30 mai 1176. Les Impériaux eurent d'abord le dessus; mais ayant été pris en dos par les Bressans, ils furent mis en déroute et taillés en pièces, malgré les efforts incroyables qu'ils firent, à l'exemple de l'Empereur, pour repousser les rebelles. Leur drapeau principal fut enlevé par l'ennemi. Frédéric I eut son cheval tué sous lui. Le camp et les bagages devinrent la proie des vainqueurs. Les débris de l'armée impériale s'enfuirent en désordre. On croyait l'Empereur même perdu, et ce ne fut que le quatrième jour après la bataille que ce prince vint rejoindre les siens.

Cette déconfiture et la victoire signalée, que le Vénitiens remportèrent quelque temps après sur la flotte impé-

riale, anéantirent tous les projets de Frédéric sur l'Italie. Dénué d'argent, de vivres, de troupes, abandonné d'une grande partie des princes d'Allemagne qui avaient embrassé la cause de son antagoniste, le pape Alexandre, il ne lui restait d'autre ressource que de rendre la paix à l'Italie et à l'Église, sous les conditions qu'on voudrait lui prescrire. Voulant toutefois dans cette circonstance critique frustrer ses sujets rebelles des avantages qu'ils s'étaient promis de tirer de leur victoire, il proposa au pape Alexandre de faire une paix séparée avec lui. Ce pontife, qui craignait également et les Romains qui ne voulaient pas de maître, et l'Empereur qui voulait l'être, y ayant acquiescé, on ouvrit, le 31 juillet 1176, les négociations à Anagni, où le pape s'était dès longtemps retiré. On y convint des conditions de la paix, dont les principales étaient, que l'Empereur reconnaîtrait Alexandre pour pape légitime, qu'il lui ferait recouvrer la puissance temporelle dans Rome et le Patrimoine de S. Pierre et qu'il lui céderait les allodiaux de la comtesse Mathilde. Après la conclusion de ces préliminaires, on tint à Venise un congrès général de pacification, auquel assistèrent les délégués du pape et de l'Empereur, du roi Guillaume II de Sicile et des Lombards. L'Empereur s'accommoda entièrement avec le pape; mais il ne conclut qu'une trêve de quinze ans avec le roi de Sicile, et en accorda une de six ans aux villes de Lombardie. En sorte que le pape jouit des fruits des sacrifices et des victoires des Lombards, tandis que ceux-ci n'avaient acquis par la suspension d'armes aucune concession de leurs droits, ni aucun redressement de leurs griefs. Frédéric I se rendit à Venise, où se trouvait alors Alexandre III, pour y solenniser avec éclat sa réconciliation avec le chef de l'Église. L'Empereur, après avoir été absous de l'excommunication par les cardinaux au couvent S. Nicolas dans l'île de Rialto, alla à l'église de S. Marc,

où il s'humilia devant le souverain pontife qui lui donna le baiser de paix. Calixte III fut obligé de renoncer à la tiare et de se contenter d'une abbaye. L'Empereur ne quitta l'Italie qu'en 1178, et à son départ il confia la direction des affaires de ce pays à l'archevêque Chrétien de Mayence.

Conrad d'Autriche, déposé de l'archevêché de Salzbourg, avait eu pour successeur le prince Adalbert, fils du roi Uladislas de Bohème et de la princesse autrichienne Gertrude, par conséquent proche parent de l'empereur Frédéric et de Henri-Jasomirgott. Ce prélat tint, à l'exemple de son prédécesseur, le parti du pape Alexandre III, et il préféra même quitter en 1169 sa nouvelle dignité, plutôt que de reconnaître Calixte III, comme l'Empereur et Henri II l'avaient exigé. Mais le chapitre de Salzbourg refusa d'élire un autre archevêque. Pendant le séjour que l'Empereur fit en Bavière en 1169, et l'année suivante en Styrie, ce Souverain chercha en vain à persuader les chanoines à procéder à cette élection. Adalbert, de son côté, continua d'exercer les fonctions épiscopales, nonobstant qu'il y eût renoncé. En 1172 Frédéric I tint exprès une Diète à Salzbourg pour arranger cette affaire, mais ce fut tout aussi inutilement; oui, ce qui plus est, Adalbert osa s'y présenter devant l'Empereur et lui refuser obstinément de se soumettre à sa volonté souveraine. Ce monarque courroucé le déposa alors formellement dans la Diète de Ratisbonne, l'an 1174. Le duc d'Autriche défendit, contre l'opinion très-prononcée de tous les princes, son neveu Adalbert avec une telle violence qu'il s'attira la haine de Frédéric I. Henri-Jasomirgott arma pour soutenir Adalbert par la force; mais dès que l'Empereur en fut informé, il donna ordre aux Bohèmes, aux Moraves, aux Styriens et aux Carinthiens, d'attaquer l'Autriche. En 1175 le duc Sobieslas II pénétra dans l'Autriche septentrionale et se rendit maître de Retz. Herman, duc de Carinthie, son gendre,

et les Styriens, commandés par leur jeune duc Ottocare VI, saccagèrent plusieurs endroits dans l'Autriche méridionale. Le prince autrichien Léopold était chargé de défendre la partie du nord contre les Bohèmes; mais il avait trop peu de forces pour faire un grand dommage à l'ennemi. Le duc Henri, plus heureux, incendia la ville d'Ens qui appartenait encore alors à la Styrie, et combattit Herman et Ottocare avec avantage. Au printemps de l'année suivante, le duc de Bohème et le prince Conrad de Moravie envahirent avec une armée de 60,000 hommes l'Autriche septentrionale et ravagèrent les cantons entre la Theya, la Morave et le Danube. Henri-Jasomirgott, trop faible pour se mesurer avec un ennemi qui lui était si fort supérieur en nombre, se tint sur la défensive derrière le Danube. Pour surcroît de disgrâce, le roi Béla III de Hongrie fit dévaster par un corps de ses troupes le territoire autrichien jusqu'à la Leitha, pour se venger de la protection que son frère Geisa avait trouvée en Autriche. L'année suivante, Henri II, cherchant à prévenir ses ennemis, attaqua le duc Sobieslas, avant que celui-ci se fût réuni à Conrad de Moravie. Mais le duc d'Autriche fut défait près de Znaim. Dans sa fuite, un pont se rompit sous lui; il tomba avec son cheval dans le fossé et se fracassa la jambe. Ce prince mourut trois jours après à Vienne des suites de sa blessure (13 janvier 1177).

Telle fut la fin malheureuse du premier duc d'Autriche et du plus grand régent qu'eut ce pays sous le gouvernement des Babenbergeois. Sous lui l'Autriche devint un État indépendant, et l'ordre de succession au trône dans les branches masculine et féminine de la Maison régnante reçut sa première base. La ville de Vienne lui a les plus grandes obligations; il l'augmenta de plusieurs rues, il l'embellit de superbes et vastes bâtiments et en fit, pour ainsi dire, une toute nouvelle cité. Henri-Jasomirgott

était un Souverain juste et généreux, plein de vivacité et de courage. Il avait beaucoup de respect pour la religion et un grand dévouement pour l'Empereur et l'Empire. Il tenait si fortement à ses droits et prérogatives, qu'il se brouilla plus d'une fois avec ses propres frères Othon et Conrad, évêques de Frisingue et de Passau, qui voulaient empiéter sur son autorité souveraine en faveur de leurs diocèses.

Les restes inanimés du duc Henri II reposent dans l'église des Écossais, à côté de sa seconde épouse Théodore, qui le suivit au tombeau, l'an 1184. Il eut de cette princesse trois enfants : *Agnès*, qui fut mariée à Étienne III, roi de Hongrie, et après sa mort à Herman d'Ortenbourg, duc de Carinthie ; *Léopold VI*, qui succéda à son père, et *Henri III*, qui eut pour apanage le château et la terre de Mödling ; ce dernier prince épousa Raiza, Richarde ou Richeza, fille d'Uladislas, roi de Bohème et de Judith, et eut d'elle un fils nommé *Henri IV le jeune de Mödling*, qui mourut sans postérité.

CHAPITRE II.

Léopold VI le Vertueux.
De 1177 à 1194.

L'Empereur Frédéric I avait, lors de son séjour à Vienne en 1166, assuré à Léopold VI la succession au trône autrichien. Ce prince se rendit, immédiatement après la mort de son père, auprès de l'Empereur en Italie, et s'étant réconcilié avec ce Souverain, il reçut l'investiture dans le château de Candelare près de Pésaro. Pour faire sa paix avec le roi Béla de Hongrie, Léopold VI lui livra le prince Geisa qui avait trouvé un asile en Autriche. Mais il eut de nouveau à combattre les Bohèmes. Arpad, deuxième frère du roi de Hongrie, s'étant réfugié en Bohème, le duc Sobieslas le fit remettre entre les mains de Béla III, et trahit ainsi la confiance du prince fugitif, qui avait reçu de l'Empereur la promesse qu'il trouverait sûreté et protection dans les États de l'Empire. Frédéric I, que l'infidélité des Bohèmes dans la campagne de 1175 en Italie, et les excès commis par eux en Autriche avaient déjà indisposé contre Sobieslas II, le fut encore davantage en apprenant l'extradition du prince Arpad, et tous les seigneurs de l'Allemagne partagèrent ce sentiment. Malgré tout cela, le duc de Bohème inquiéta de nouveau en 1178 la partie septentrionale de l'Autriche, et il avait déjà recommencé à la ravager, lorsque Léopold VI, qui était accouru avec ses troupes au secours des cantons envahis, fondit sur les Bohèmes et les força

à évacuer son pays. Cette irruption de Sobieslas le perdit entièrement dans l'esprit de l'Empereur.

Le prince Frédéric, fils du roi Uladislas, profita de cette circonstance pour offrir à l'Empereur une somme considérable, s'il voulait lui donner l'investiture du duché de Bohème, et lui fournir les troupes nécessaires pour en prendre possession. Ce monarque, indigné des procédés de Sobieslas, et connaissant d'ailleurs le peu d'affection des Bohèmes pour ce prince que sa longue captivité avait rendu dur et farouche, accepta la proposition de Frédéric, et après l'avoir reconnu pour duc de Bohème, il mit à sa disposition un corps de troupes, auquel se joignit le duc Léopold d'Autriche avec un grand nombre de Bohèmes mécontents. Dès que Sobieslas II fut instruit de ces préparatifs hostiles, il rassembla promptement une armée nombreuse, et se porta avec elle sur les frontières de son duché; mais ayant été battu en 1178 près de Skalka, et une seconde fois près de Prague, l'année suivante, il fut déclaré déchu de sa dignité, et mourut dans la misère, l'an 1180.

Frédéric monta sur le trône de Bohème en 1179; mais il ne put s'y maintenir longtemps. Les taxes considérables qu'il fut obligé d'imposer au peuple pour satisfaire ses engagements envers les princes qui l'avaient secouru, et principalement envers l'Empereur, causèrent un grand mécontentement, et la préférence qu'il donnait aux Allemands dans la nomination aux charges et dignités de l'État, acheva de le rendre odieux à la nation. Les Bohèmes se soulevèrent contre lui et offrirent la couronne ducale au prince Conrad-Othon de Znaim, qui s'empara aussitôt de Prague et chassa Frédéric. L'Empereur rétablit, à la vérité, en 1180 le prince Frédéric sur son trône, mais il déclara en même temps Conrad margrave de Moravie indépendant de la Bohème. Quelques années

après (1184), Vratislas, l'un des fils de Sobieslas II, profitant de l'absence du duc Frédéric, qui était à la Diète de Mayence, excita une révolte en Bohème, et trouva un si grand nombre d'adhérents qu'il se vit en état, surtout avec l'assistance que lui prêta le margrave de Moravie, de faire le siège de Prague. À la nouvelle de cette rebellion, Frédéric se mit promptement en route pour retourner dans son pays, et soutenu par son frère Adalbert que l'Empereur avait réintégré dans son archevêché de Salzbourg en 1183, et par le duc Léopold d'Autriche, il s'avança avec une bonne armée vers la capitale de son duché. Dès que les rebelles furent instruits de l'approche de ces forces imposantes, ils levèrent le siège de Prague et se dispersèrent. Le prince Vratislas chercha son salut dans la fuite, et les Moraves se hâtèrent de regagner leur pays. Prémislas-Ottocare, frère du duc de Bohème, entra avec un corps de troupes considérable en Moravie et défit Conrad près de Lodnitz. Celui-ci se soumit au duc en 1186, et renonça au titre de margrave. Frédéric termina sa carrière, le 25 mars 1189. Ce prince n'ayant pas laissé d'héritier mâle, Conrad-Othon de Moravie, en sa qualité d'aîné des princes de la Maison ducale, prit sans difficulté possession du trône de Bohème.

L'emperenr grec Manuel-Comnène étant mort en 1180, le roi Béla de Hongrie s'empara de nouveau de la Dalmatie qui avait été détachée de son royaume, et repoussa les attaques des Vénitiens qui cherchaient à se rendre maîtres de Zara, qui 1169 s'était soustraite à leurs lois, et d'autres villes de ce pays. Peu d'années après (1183), Béla III, qui avait été fort lié avec Manuel-Comnène, se mit en marche avec un corps de troupes pour aller secourir le jeune Alexis, fils de l'empereur défunt, auquel des parents ambitieux disputaient

le trône; il avait déjà pénétré jusqu'à Nissa en Serbie, lorsqu'il apprit que le prince Alexis avait été assassiné. Le roi de Hongrie profita de la conjoncture favorable où l'Empire grec, déchiré par des guerres intestines, ne pouvait résister aux ennemis du dehors, pour réunir de nouveau Semlin, la Serbie et l'Esclavonie à son royaume. Quant à la partie de la Serbie qu'il avait occupée, il la céda en 1185 à l'empereur Isaac-l'Ange, pour dot de sa fille Marie qu'il maria à ce prince. Ensuite il fit couronner son fils aîné *Emméric* ou *Henri*, en qualité de futur roi de Hongrie.

Les derniers revers que l'empereur Frédéric-Barberousse avait éprouvés en Italie, l'avaient extrêmement aigri contre Henri-le-Lion qu'il regardait comme l'auteur de ces malheurs. Dès qu'on sut le changement qui s'était opéré dans les dispositions de l'Empereur à l'égard du duc de Saxe et de Bavière, une foule de seigneurs et de prélats se présentèrent pour porter plainte contre ce prince. Les évêques des provinces soumises à sa domination l'accusèrent d'opprimer l'Église, et les princes de son voisinage se plaignirent des violences qu'il leur avait faites. Frédéric I, qui ne pensait qu'à se venger de Henri-le-Lion, le cita devant trois Diètes consécutives, pour y rendre compte de sa conduite et répondre aux accusations portées contre lui; mais le duc s'obstina à ne point comparaître, et refusa même de payer une amende de 5000 marcs d'argent, dont l'Empereur voulait se contenter pour lui faire grâce. Les Grands, charmés de trouver une occasion d'humilier un prince dont l'orgueil et la puissance leur étaient à charge, s'assemblèrent à Wurzbourg et l'assignèrent pour la quatrième fois à comparaître devant leur tribunal. Sur son refus, ils le condamnèrent par contumace comme coupable de lèse-majesté, et le déclarèrent déchu de ses honneurs, fiefs et héritages. Cette dure

sentence fut mise à exécution dans la Diète de Gellenhausen, au mois de mars 1180. Les pays d'Ost- et Westphalie, et le duché de Saxe proprement dit furent partagés entre les comtes d'Ascagne *(Anhalt)* et de Holstein, les archevêques de Cologne et de Mayence, ainsi qu'entre un grand nombre d'évêques et de princes. Le duché de Bavière fut conféré à Othon V l'ancien, appelé aussi le grand, comte de Wittelsbach [1]). Othon VI, frère de ce prince prit alors le titre de comte de Wittelsbach. Ratisbonne, qui avait été jusqu'alors la capitale de Bavière, fut déclarée ville libre impériale, et Bertoud, comte d'Andechs, qui était auparavant vassal de la Bavière, fut élevée au rang de duc de Meran. Lubeck devint ville libre de commerce. Dans le nord de l'Allemagne, Henri-le-Lion avait conquis les terres des Vendes depuis l'Eider jusqu'à la Pène, ainsi qu'une partie de l'île de Rugen; l'Empereur établit dans ces cantons le duché de Poméranie et le donna au prince Bogislas, Vende de nation. Henri-le-Lion ne se soumit aucunement au jugement porté contre lui par la Diète. Il se fiait sur sa force, et en effet il parvint à mettre sur pied une armée considérable. Il combattit avec succès les princes que l'Empereur avait chargés de l'exécution du ban prononcé contre lui. Mais l'Empereur étant entré lui-même en Saxe, à la tête de ses troupes, l'an 1181, il força Henri-le-Lion à s'humilier et à demander grâce. Frédéric I la lui accorda sous la condition qu'il s'absenterait de l'Allemagne pendant trois ans et se contenterait des allodiaux de sa Maison, consistant dans les terres actuelles de Brunswick et de Lunebourg.

Pendant que ces événements se passaient en Allemagne, le duc Léopold VI d'Autriche, animé par son zèle pour la religion, se préparait à se rendre en Pales-

[1]) Il était arrière-petit-fils d'Arnoul, comte palatin de Scheyern.

tine pour combattre les Sarrasins. Mais avant d'entreprendre ce long et dangereux voyage, il désirait assurer à son fils Frédéric la possession de ses États. Il en fit part à l'Empereur qui, jaloux d'obliger un prince qui lui montrait beaucoup de fidélité et d'attachement, investit, au mois de décembre, *Frédéric* du duché d'Autriche. L'année suivante, le duc Léopold se mit en route pour la terre sainte, avec une suite peu nombreuse. Il traversa heureusement la Hongrie et la Grèce, et fut bien reçu par les Souverains de ces pays qui lui étaient alliés de près. Après un court séjour en Orient, Léopold reprit le chemin de son pays. Mais comme dans le temps intermédiaire il s'était élevé de grands troubles à Constantinople, il fit le voyage par mer. Étant arrivé en Apulie, il s'embarqua sur l'Adriatique et revint en Autriche dans le cours de la même année où il en était parti. Il apporta de Jérusalem un grand morceau de la sainte croix et en fit présent au couvent de Sattelbach, qui en reçut le nom de Sainte-Croix ou *Heiligenkreuz* qu'il porte encore aujourd'hui. Léopold VI amena aussi avec lui en Autriche des Templiers [1]; il leur donna le village et le domaine d'Erdberg, au faubourg dit *Landstrasse*, et y fit construire pour leur usage une église, à l'endroit où fut bâti plus tard le couvent des Dominicains. Deux ans après, le duc d'Autriche, toujours dévoué à l'Empereur qui aimait à l'avoir auprès de lui, tant dans les grandes cérémonies que dans ses expéditions militaires, accompagna Frédéric I à la Diète de Mayence, où ce monarque créa et arma chevaliers ses deux fils aînés; c'était un usage qui dans ce temps-là se pratiquait non-seulement en Germanie, mais encore dans tous les États de l'Europe.

[1]) Ils étaient nommés ainsi du temple de Jérusalem, dans le voisinage duquel ils demeuraient. Ils étaient destinés par leur institut à protéger les croisés et à veiller sur la sûreté des routes.

Ensuite Léopold VI suivit l'Empereur dans son sixième voyage d'Italie.

La trêve de six ans que Frédéric I avait conclue avec les Lombards, était expirée en 1183. Comme l'Empereur n'avait pas d'armée pour continuer la guerre, il fallut bien qu'il cherchât à faire la paix. Les négociations furent ouvertes à Plaisance, au mois d'avril 1183, et le traité définitif fut signé par l'Empereur et son fils Henri, roi des Romains, à Constance, le 25 juin suivant. On y régla l'autorité et les prérogatives des empereurs, comme rois d'Italie, et fixa les taxes et contributions qu'on pourrait exiger des villes de Lombardie, ainsi que les droits et privilèges dont ces villes conserveraient la jouissance. Afin de tout arranger conformément à ces traités, et surtout dans la vue de conclure non-seulement une paix durable, mais encore une étroite alliance avec Guillaume II, roi de Sicile, l'Empereur passa lui-même les Alpes, l'an 1184. Le pape Luc III, qui avait succédé à Alexandre III dans le pontificat en 1184, avait été chassé par les Romains. Il tenait un concile à Vérone, dans le même moment où Frédéric I arriva en cette ville. Il s'éleva un différend entre ces deux princes au sujet des terres de Mathilde et de l'élection d'un archevêque de Trèves, sur laquelle on n'était pas d'accord. L'Empereur se rendit de Vérone à Milan, où son fils Henri reçut des mains du patriarche d'Aquilée la couronne d'Italie. L'année après, l'Empereur visita les villes de la haute Italie et mit partout en exécution les derniers traités. Quant à ses négociations avec le roi Guillaume, le résultat en fut si heureux, que ce prince non-seulement se réconcilia avec l'empereur Frédéric, mais choisit encore Henri, roi des Romains, pour époux de la princesse Constance, fille de Roger I et tante de Guillaume II, à laquelle les États siciliens devaient un

jour revenir, ce dernier prince n'ayant pas d'enfants. Ce mariage se fit à Milan, le 25 janvier 1186. La princesse Constance, avant de quitter sa patrie, avait reçu l'hommage des États de Sicile en qualité de leur future Souveraine; ce qui déplut beaucoup au pape Urbain, successeur de Luc III, qui craignait les suites de cette alliance. Le dépit qu'il en eut, le porta à inquiéter l'Empereur par différentes prétentions qu'il forma au préjudice de ce monarque, ainsi que par les trames secrètes qu'il ourdit pour exciter les évêques et les princes contre leur Chef suprême. Frédéric I laissa à son fils Henri le soin de maintenir la tranquillité en Italie, et repassa les Alpes pour retourner en Allemagne, qui commençait à s'agiter. La mort d'Urbain III, qui était l'auteur de ces mouvements, ramena un peu le calme dans les esprits; mais il aurait été de courte durée, si un événement aussi subit qu'inattendu n'avait fait mettre de côté les affaires de Rome, pour s'occuper des choses plus importantes qui se passaient en Asie.

Le fameux sultan Saladin s'était rendu maître de Jérusalem (2 octobre 1187), et avait ainsi détruit le royaume que Godéfroi de Bouillon avait fondé. Le pape Grégoire VIII, qui n'occupa que deux mois le Siège pontifical, et son successeur Clément III conjurèrent l'Empereur et les autres princes chrétiens d'arracher de nouveau le tombeau du Sauveur aux Mahométans. On prêcha une croisade par toute l'Europe. L'Empereur donna l'exemple à l'Allemagne, en prenant solennellement la croix à Mayence, l'an 1188; son fils Frédéric et plus de soixante princes, tant ecclésiastiques que lais, montrèrent le même zèle.

Le souverain pontife pressa vivement le roi Béla III de coopérer avec toutes ses forces à la délivrance de la ville sainte; mais ce prince était retenu en Dalmatie par les différends qui subsistaient depuis bien des années sur

la possession de Zara, et il avait en outre des démêlés avec le duc Léopold VI d'Autriche, au sujet des limites de la Styrie. L'Empereur avait érigé ce pays en *duché*, l'an 1180. Le duc Ottocare VI, qui n'avait pas d'enfants, avait désigné, le 18 mars 1186, en présence des États de Styrie, Léopold VI d'Autriche pour lui succéder. Béla III réclama à cette occasion quelques districts, le long de la Mur vers Pettau, qu'il prétendait avoir appartenu jadis à la Hongrie, et il les avait même déjà fait occuper par ses troupes. Mais le duc d'Autriche arma pour défendre le droit qu'il avait acquis sur la succession de toute la Styrie. Pour lever toutes les difficultés qui apportaient du retardement au départ de l'armée croisée, le pape Clément ménagea en 1188 une trêve de deux ans entre la Hongrie et Venise, et l'Empereur prit sur lui d'arranger les affaires de la succession de Styrie.

Sur ces entrefaites, les croisés, au nombre de 150,000, s'étaient rassemblés dans les environs de Ratisbonne. L'Empereur se mit en marche vers l'Autriche, au milieu de cette armée. Il était accompagné de son deuxième fils Frédéric, duc de Souabe, et de beaucoup d'autres princes ecclésiastiques et séculiers. L'Empereur fut joint à Vienne par les troupes auxiliaires sous les ordres du prince Théobald de Bohème, ainsi que par Bertoud, duc de Meran, et par plusieurs autres grands vassaux. Le duc Léopold VI, craignant que le roi de Hongrie ne profitât de son absence pour tenter quelque entreprise contre l'Autriche, ne jugea pas à propos de suivre pour le moment l'Empereur en Palestine. Béla III se borna à permettre aux croisés le passage par son royaume et à les renforcer de 2000 hommes, sous le commandement de son frère Geisa qu'il avait remis en liberté, à l'intercession de l'Empereur. Ce monarque tint à Presbourg une revue générale de toutes ses troupes et conclut, le 28

mai, avec les délégués hongrois une convention relative à l'approvisionnement et au passage de l'armée; après quoi les croisés continuèrent leur marche par Strigonie, où l'Empereur fut reçu de Béla, qui l'accompagna jusqu'à Belgrade. Dans cette dernière ville, le roi de Hongrie prit congé des princes croisés. Mais à peine l'armée impériale eut-elle passé les frontières de la Hongrie, que Béla se repentit même du faible renfort qu'il avait donné à l'Empereur. Il envoya l'ordre à Geisa de revenir avec sa troupe; mais ce prince, craignant de perdre de nouveau sa liberté, prit le sage parti de rester à la Cour de Constantinople. Les croisés n'eurent pas plutôt mis le pied sur le territoire grec, qu'ils rencontrèrent toutes sortes d'obstacles. L'empereur Isaac-l'Ange, non content de leur refuser des vivres, avait encore fait occuper les défilés par ses troupes, en sorte qu'on était forcé de combattre sans relâche pour se frayer un passage. Ces difficultés n'arrêtèrent cependant pas les croisés; ils dissipèrent les troupes grecques, ce qui intimida tellement l'empereur Isaac, qu'il engagea lui-même les croisés à poursuivre rapidement leur route, et leur fournit des vivres et des vaisseaux pour passer en Asie. Ce trajet s'étant fait heureusement, l'armée chrétienne continua sa marche, et après avoir traversé la Mysie, la Phrygie et la Lydie, elle arriva sur les terres du soudan d'Iconium (Cogni). Ce prince rompit le traité qu'on avait fait avec lui, et employa tous ses moyens pour nuire aux croisés. Le 17 mai 1190, l'Empereur défit près d'Iconium un corps de troupes turques qui voulait s'opposer à son passage, et en même temps le duc Frédéric de Souabe emporta d'assaut la ville de Cogni même, où il trouva beaucoup de richesses et des vivres en abondance. Le soudan demanda la paix, donna des ôtages et fournit des provisions pour la subsistance des croisés. L'Empereur,

après avoir laissé reposer pendant quelques jours son armée, fort affaiblie par les attaques continuelles des Sarrasins, par la disette et les maladies, se mit en marche pour l'Arménie, franchit le mont Taurus et alla camper près de la ville de Séleucie dans la vallée arrosée par le fleuve *Calycadnus* (Saleph). Ce fut là, où ce grand prince termina sa glorieuse carrière. S'étant voulu baigner dans cette rivière, il fut attaqué d'un coup d'apoplexie et expira, le 10 juin 1190, âgé de 70 ans. Cette catastrophe répandit la consternation dans l'armée croisée, qui perdait en Frédéric-Barberousse un Chef, plein de bravoure et de talents militaires et doué d'une fermeté héroïque dans les plus grands revers. L'Allemagne le regretta comme un prince qui joignait à l'amour de la justice et de la gloire, une grande prudence et une habile politique. En partageant les États de Henri-le-Lion entre plusieurs princes, et en affranchissant le plus de villes qu'il lui fut possible, il divisa les forces de l'Allemagne et rétablit ainsi l'autorité impériale, qui était fort déchue sous les règnes précédants.

Après la mort de l'Empereur, son fils Frédéric se chargea du commandement de l'armée, et continua sa marche vers la Palestine. Ce prince érigea, ou plutôt confirma solennellement le fameux ordre Teutonique dont un riche Allemand avait commencé la fondation à Jérusalem, dans la vue de secourir les guerriers blessés et les pélerins de sa nation. Cet ordre ne diffère point de celui des chevaliers de S. Jean et des Templiers, excepté que par uu statut particulier les Nobles qui ne sont pas de race germanique, ne peuvent y être admis. Le premier Grand-Maître fut Henri Valpott de Bassenheim. Le duc Frédéric étant arrivé avec ses troupes dans la contrée d'Antioche, eut le malheur de perdre la plus grande partie de son armée par des maladies contagieuses. Il se

porta avec le reste des croisés à Acre qui était déjà investi par un corps de troupes françaises, italiennes et anglaises, qui avait débarqué sur les côtes de Syrie. Frédéric ne vit pas la fin de ce siège, car il mourut au mois de novembre 1190. Cette nouvelle perte abattit le courage des Allemands, et les dégoûta tellement de la croisade qu'ils se dispersèrent entièrement, et que chacun d'eux ne pensa qu'à trouver quelque moyen pour retourner dans sa patrie.

Henri-le-Lion avait profité de l'absence de l'empereur Frédéric pour récupérer, s'il était possible, ses États de Saxe: mais Henri, roi des Romains, s'étant mis en campagne, le vainquit et le força à demander la paix; elle fut de courte durée, car le duc recommença la guerre dès que le roi Henri VI, devenu empereur, eut passé les Alpes pour aller recueillir la succession du roi Guillaume II de Sicile, qui était mort sans postérité, l'an 1189. Constance, épouse de Henri VI, était, comme nous savons, l'héritière naturelle et avait été reconnue pour telle par les États de Sicile; mais Tancrède, frère naturel de cette princesse, parvint à l'aide des principaux Seigneurs tant de la Sicile, que de la Calabre et de la Pouille, qui craignaient la domination allemande, à se faire proclamer roi; en quoi il fut aussi soutenu par le pape Clément. Henri VI arma sans délai pour défendre par la force les droits de son épouse et chasser l'usurpateur: mais avant de commencer cette expédition, il jugea à propos de se faire couronner à Rome. En conséquence, il se rendit dans cette capitale, où il reçut, le 14 avril 1191, avec son épouse la couronne impériale des mains du pape Célestin III, qui avait remplacé Clément III, mort peu auparavant. Ensuite l'Empereur pénétra avec son armée en Apulie. La plupart des villes et des châteaux se soumirent volontairement: mais Naples refusa d'ouvrir ses portes, ce qui obligea l'Empereur à faire

le siège de cette ville. Il fut secondé par les Génois et les Pisans, qui bloquèrent la ville par mer avec une flotte nombreuse. Malgré ce soutien, Henri échoua dans son entreprise; car la retraite de la flotte des Pisans qui avait été battue par les Siciliens, et une contagion violente causée par les grandes chaleurs survenues peu après, affaiblirent tellement l'armée de l'Empereur qu'il se vit contraint de lever le siège et de retourner en Allemagne, pour y rassembler de nouvelles forces. Mais avant que les Impériaux fussent en état de reparaître en campagne, Tancrède reconquit toutes les places qui lui avaient été enlevées. À Salerne, l'impératrice Constance tomba au pouvoir de son ennemi, qui ne relâcha cette princesse qu'aux instantes prières du pape Célestin.

L'Empereur, voulant punir Henri-le-Lion qui avait excité des troubles en Allemagne, et qu'il soupçonnait être secrètement d'accord avec Tancrède, donna ordre aux comtes de Holstein et de Ratzebourg de combattre le vassal rebelle; mais le mariage que le prince Henri, fils de ce dernier, contracta en 1194 avec la fille de Conrad, comte palatin et oncle de l'Empereur, amena une entière réconciliation entre ce monarque et Henri-le-Lion. Celui-ci ne survécut guère à cet événement. Il mourut en 1195 à Brunswick et laissa trois fils, savoir: Henri qui succéda, du consentement de l'Empereur, à son beau-père dans le Palatinat du Rhin; Othon qui parvint à l'Empire et Guillaume qui fut la souche des ducs de Brunswick-Lunebourg, d'Hanovre et de Wolfenbuttel.

En Asie, de nombreuses armées chrétiennes en étaient toujours aux prises avec les Mahométans. Mais la désunion des princes qui dirigeaient les entreprises, et le peu de discipline qui régnait parmi les troupes, firent perdre les fruits des victoires acquises par une grande effusion de sang. Le duc Léopold d'Autriche, qui s'était arrangé à

l'amiable avec le roi Béla III au sujet des limites de la Styrie, prit la résolution de passer en Palestine pour coopérer à la conquête du tombeau sacré. Ce prince, accompagné de son frère Henri de Mödling et d'un corps de troupes d'élite, se mit en marche, l'an 1190. Mais au lieu de prendre sa route par la Grèce, il se rendit par l'Italie à Brindes, où il trouva une nombreuse armée, composée de Colonais et autres habitants du Rhin qui se disposaient à s'embarquer pour la terre sainte. Henri, roi des Romains, qui précisément dans ce temps-là apprit la mort de son illustre père, Frédéric I, nomma le duc Léopold d'Autriche commandant des croisés allemands. Celui-ci mit bientôt à la voile avec ses troupes et alla se joindre à l'armée chrétienne qui faisait le siége de Ptolémaïs (aujourd'hui Saint-Jean d'Acre), où étaient arrivés peu auparavant les rois Philippe-Auguste II de France et Richard I d'Angleterre. Ces puissants secours mirent les croisés à même de pousser plus vivement le siège de cette importante forteresse qui, après une longue et opiniâtre résistance, fut emportée d'assaut, le 12 juillet 1191. Léopold, à la tête de ses Autrichiens, monta le premier sur la muraille de la place, et comme par conséquent il croyait avoir un droit principal à l'occupation de la ville conquise, il y établit son quartier avec ses gens, et arbora le drapeau autrichien sur sa demeure. Quelques Anglais de la suite du roi Richard arrachèrent par ordre, à ce qu'on supposait, de leur maître, la bannière de Léopold, et après l'avoir jetée dans un égout, ils placèrent l'étendard d'Angleterre sur la maison ou la tour où se trouvait celui d'Autriche. D'autres racontent que, ces deux princes s'éfforçant à l'envi d'escalader la brêche, Léopold planta le premier sa bannière sur la tour dite *des Mouches*, et que Richard, qui voulait s'arroger toute la gloire de la conquête d'Acre, et qui d'ailleurs était choqué de ce qu'un prince allemand osât arborer son propre drapeau en

présence de deux rois, le fit enlever, fouler aux pieds et jeter dans un cloaque. On ignore ce qui empêcha les Autrichiens de tirer dans l'instant même une vengeance sanglante de cet affront. Ce qui est certain, c'est que le duc d'Autriche, encore dans le cours de la même année, se rembarqua avec ses troupes et retourna dans son pays; qu'il porta plainte à l'empereur Henri VI de l'outrage qu'il avait reçu, et que ce Souverain lui promit satisfaction. En attendant l'Empereur, pour témoigner publiquement qu'il rendait justice au courage du duc d'Autriche et à la conduite qu'il avait tenue en Palestine, lui accorda une distinction très-flatteuse, mais aussi bien méritée. Léopold VI avait combattu, au siège de Ptolémaïs, avec une valeur si intrépide, que tout son vêtement, hors le ceinturon, fut couvert de sang sarrasin. Pour éterniser la mémoire de cette extrême bravoure, l'empereur Henri VI ajouta aux armes d'Autriche, qui consistaient en cinq alouettes en champ d'azur, un nouvel écu représentant une fasce ou raie d'argent en champ rouge, tel que porte l'archiduché d'Autriche jusqu'à ce jour [1]).

Le duc Ottocare VI de Styrie ayant terminé ses jours le 8 mai 1192, ses États échurent au duc Léopold VI d'Autriche. L'empereur Henri, qui avait déjà confirmé la donation faite par Ottocare en faveur du prince autrichien, investit celui-ci du duché de Styrie [2]) à Worms, le 24 du

[1]) Voir M. Fuhrmann et autres auteurs autrichiens.

[2]) La *Styrie* appartenait anciennement en partie à la Norique et en partie à la Pannonie. Dans la période celto-gauloise, ce pays était habité par les Taurisques, dont il a été parlé au commencement de cette histoire. Après avoir été soumise pendant plusieurs siècles à l'empire des Romains qui y apportèrent leurs lois et leur religion *), cette province passa tour à tour sous la domination des Marcomans, des Goths, des Lombards, des Huns ou Avares, et enfin sous celle des Francs. Sous les Carlovingiens, la Styrie partagea les destinées de la Marche orientale (Autriche) et des pays

*) D'après les inscriptions qu'on a trouvées à Rohitsch, à Cilli, à Pettau, on adorait dans ce pays Mithra (le soleil), Jupiter, Isis, Sérapis, Mars et autres divinités.

ıême mois. Je dois faire remarquer que c'est en vertu de
ette investiture seule que le duc Léopold entra légitimé-

limitrophes. Pour repeupler cette contrée, dont les Huns avaient fait un désert, Charlemagne y transplanta des peuplades bavaroises et slavonnes ou vénèdes. On croit assez généralement que c'est à cette colonie de Bavarois que Gratz, capitale de la Styrie, qu'on appelait aussi *Baierisch-Gratz*, doit son origine, et que les Slaves ou Vénèdes furent les fondateurs de *Windisch-Feistritz* et de *Windisch-Gratz*. Depuis le règne de Louis-l'Enfant jusqu'à la grande victoire que l'empereur Othon I remporta sur les Magyars près d'Augsbourg, l'an 955, ce peuple guerrier désola la Germanie et les terres des Slavons, par conséquent la Styrie aussi. Le résultat de la susdite mémorable journée fut la réunion de la haute Styrie, qui faisait partie de la grande Carantanie, avec la basse Styrie, connue alors sous le nom de *Marche carantanienne*. Ces contrées furent régies en partie par des comtes ou margraves particuliers qui étaient subordonnés immédiatement aux empereurs et rois de Germanie, ainsi que l'a démontré Caesar dans son *Histoire politique et ecclésiastique de Styrie*. Presque tous les historiens s'accordent à dire que *Ottocare, comte de Traungau*, qui vivait vers la fin du dixième siècle, fut le premier margrave de Styrie; mais ils diffèrent d'opinion sur l'origine de cet Ottocare. Les annalistes les plus accrédités, entre autres le baron de Hormayr, lui donnent pour souche Aribon, margrave de la Marche orientale, qu'on connait déjà. Celui-ci eut trois fils: Isanric qui fut assiégé dans Mautern par l'empereur Arnoul, l'an 898 ou 899; Ottocare Ier de ce nom qui était comte de Traungau (900), de Léoben et seigneur d'Ens et de Murthal; et Sighard, comte en Carinthie et de Salzbourggau, qui fut la tige des comtes de Peilstein. Ottocare fut également père de trois fils, dont l'ainé, Aribon, comte de Léoben, continua la lignée de son nom; le deuxième fils, Diotbald, devint Camerier *(Kämmerer)* de Salzbourg, et le troisième, Ottocare, IIème du nom, eut le comté de Traungau et de Chiemgau. Ce dernier cessa de vivre vers l'an 965, laissant un fils unique, qui est le même qu'on désigna communément sous le nom d'Ottocare I, margrave de Styrie, par la raison sans doute que c'est à lui qu'on attribue la fondation du château et de la ville actuelle de Steyer, qui a donné son nom à la Styrie, en allemand *Steyermark* *). Ce château, qui était situé dans le Traungau en haute Autriche, fut appelé ainsi parce qu'il était bâti sur la rivière de Styre ou Steyer, qui tient lui-même son nom

*) La dénomination *Steyermark* provient apparemment de ce que la basse Styrie, qu'on appelait auparavant la Marche carantanienne, étant devenue peu à peu la propriété des comtes ou margraves de Steyer, on aura changé son ancien nom en celui de *Marche styrienne, steyerische Mark*, ou par contraction *Steyermark*, qu'on a ensuite appliqué à toute la Styrie. Cependant cette contrée ne commença à porter ce nom que sous Ottocare II, c'est-à-dire dans le onzième siècle.

ment en possession de cette province; car le duc de Styrie n'ayant pas, comme le duc d'Autriche, le droit de disposer

des Taurisques, anciens habitants de ces cantons *). Pour ceux qui trouveront avec raison trop peu d'analogie entre les mots *Styre* et *Taurisque*, je dois faire remarquer que *Taurus*, nom de la montagne en Asie d'où les Taurisques tirent leur nom et leur origine, est aussi la signification latine de *taureau*, en allemand *Stier*, dont on a fait d'abord *Styre* et ensuite *Steyer*. C'est aussi par suite du faux sens qu'on a donné au mot *Taurus* que les armes primitives de la Styrie représentaient un taureau. On remplaça dans la suite celui-ci par une panthère qui jette du feu. Le susdit Ottocare I hérita le comté que son père possédait dans le Traungau. Il mourut vers l'an 995. Son fils Ottocare II, qui lui succéda, fut un fidèle et zélé vassal des empereurs Henri II et Conrad II qui, pour le récompenser des grands services qu'il avait rendus à l'Empire, lui donna, vers 1030, le canton d'Ensbourg ou Anesbourg *(tractum anaburgensem)* que l'empereur Othon II avait jadis cédé à l'évêque Pérégrin de Passau. *Ottocare II* termina sa carrière à Rome, vers l'an 1038, et laissa de son épouse N. fille d'Arnoul, comte de Putten, de Lambach et de Wels, un fils *Ottocare III* appelé aussi Oezy, Oson, comte de Traungau qui en 1056, après la mort de son cousin Godéfroi, devint margrave de la haute Marche carantanienne *(Marchio de Styre)*. Il fut aussi avoué des abbayes de Lambach, de Cremsmunster, de Gurk et d'Admont. Le couvent de Garsten doit son existence à Ottocare III. Ce prince embrassa dans le dernier période de sa vie le parti du pape contre l'empereur Henri IV, et se joignit à Léopold-le-Bel d'Autriche pour la défense d'Altman, que les troupes impériales avaient expulsé de son diocèse de Passau. Ottocare III mourut 1088 et eut pour successeur son fils *Ottocare IV*, qui épousa Élisabeth, fille du margrave Léopold-le-Bel. Cette princesse lui apporta en dot de riches domaines en Autriche, dans lesquels était compris le territoire depuis le monastère de Lilienfeld jusqu'à la rivière de Piesting avec plusieurs autres endroits. Par ce mariage, Ottocare IV entra en étroite liaison avec les margraves d'Autriche; il suivit alors aussi leur système politique dans les démêlés entre les empereurs et les papes. Ottocare IV, fondateur de l'abbaye de Gleink, eut une fin bien malheureuse: il fut déchiré par un sanglier à la chasse, l'an 1121. Son fils *Léopold-le-Fort* lui succéda. Pendant le peu d'années que ce prince régna (il mourut 1129), il augmenta considérablement les domaines de sa Maison. Il acheta en 1122 de son beau-frère Bernard, comte de la Marche carantanienne, de Cilli et de Pettau, le comté de Marbourg, et par la mort de ce parent, il devint possesseur de toute la Marche précitée. En 1224 il hérita du

*) Cette rivière prend sa source sur la frontière de la Styrie et se jette dans l'Ens près de la ville de Steyer.

librement de son duché au défaut d'héritiers, il ne pouvait le laisser par testament au duc Léopold que du consente-

comte Waldon le comté de Rain avec le district de Gratz, et du duc Henri IV de Carinthie les comtés d'Eppenstein, d'Afflenz et de Murzthal (1127).

Léopold procréa avec son épouse Sophie, fille de Henri-le-Noir, duc de Bavière, et veuve du duc Bertoud II de Zaringue, *Ottocare V* qui, n'étant pas encore sorti de l'enfance, régna jusqu'à sa majorité sous la tutelle de sa mère. Ce prince doubla sa puissance par de riches héritages; il acquit de cette manière pacifique le comté de Portenau (Pordenone) en Frioul, les seigneuries de Neubourg, de Formbach (que d'autres appellent Varnbach), de Schaerding sur l'Inn, de Lambach sur la Traun en haute Autriche, ainsi que le comté de Putten (le canton de Neustadt) en basse Autriche *). Ottocare V était un prince très-pieux et d'un zèle ardent pour le bien et la gloire de l'Église. Il fonda la chartreuse de Seitz, l'hospice de Cerewald près de la montagne de Semmering, et la chanoinie de Vorau. Il fit aussi une croisade en Palestine; il était en route pour s'y rendre une autre fois, lorsqu'il mourut à Cinq-Églises (*Fünfkirchen*) en Hongrie, l'an 1164. Quoique son fils *Ottocare VI* fût encore au berceau, l'empereur Frédéric I ne lui conféra pas moins le margraviat de Styrie, mais sous la régence de sa mère Cunégonde, fille du margrave Diepold de Vohbourg, et en 1180 ce monarque érigea cette province en *duché*. Ottocare VI était alors le seul prince qui restât de la race des Traungaviens, et cependant il passa sa vie dans le célibat, ce qu'on doit probablement attribuer à son état maladif. Depuis l'année 1184, une lèpre engendrée par des humeurs corrompues, mina sa santé; ce qui lui inspira d'abord le dessein de faire donation de ses vastes domaines aux couvents et autres établissements pieux: mais les Grands et les Nobles du pays l'en ayant dissuadé, il se détermina enfin à léguer tous ses États au duc Léopold VI d'Autriche, son cousin.

On ne connait point l'époque où le christianisme s'est établi en Styrie. Cependant, si l'on considère que déjà vers la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne il existait plusieurs évêchés dans ce pays, on est fondé à croire qu'on aura commencé de bonne heure à prêcher l'évangile dans ces contrées et qu'il y aura peut-être été apporté de Trieste ou d'Aquilée par S. Hémagore ou par ses disciples. S. Victorin, évêque de Pettau, et celui de Cilli étaient suffragants de l'archevêque d'Aglar. Jusqu'au règne de Constantin, plusieurs membres de l'Église souffrirent le martyre. L'empereur Valérien supprima, l'an 369, l'arianisme que favorisait Fortunatien, métropolitain d'Aglar. Après la conversion des Slaves, on érigea un évêché national pour ce peuple; le service s'y faisait probablement

*) Le comté de Putten comprenait la partie de terre qui s'étend depuis la montagne dite *Semmering* jusqu'à la ville de Wienerisch-Neustadt. Ce district fut réuni dans le quinzième siècle à la basse Autriche par l'empereur Rodolphe II.

ment du chef de l'Empire. Léopold, qui prit alors le titre de *duc d'Autriche et de Styrie*, se rendit à Gratz, ville capitale de cette dernière province, et y reçut l'hommage et le serment de fidélité de ses nouveaux sujets. Les comtés de Steyer et de Putten furent entièrement incorporés à l'Autriche. Pour mettre ce pays à couvert des irruptions des Hongrois, les États de l'Autriche et de la Styrie convinrent, dans une assemblée tenue sur les bords de la Fischa, de construire une forteresse sur les frontières de la Hongrie. Ainsi prit naissance, l'an 1192-1194, la ville de *Wienerisch-Neustadt* [1]) qui, par les grandes franchises qu'on accorda aux colons qui venaient s'y établir, devint bientôt une place considérable.

Vers le même temps, des troubles survenus en Bavière attirèrent l'attention de Léopold. Les comtes de Bogen et d'Ortenbourg étant engagés dans une guerre

en langue slavonne ou vénède. Cet évêché s'éteignit, l'an 865 : ceux de Pettau et de Cilli éprouvèrent le même sort dans le septième siècle. Les archevêques de Salzbourg et d'Aglar exerçaient la juridiction spirituelle en Styrie. Le diocèse du premier de ces métropolitains s'étendait du côté de l'orient jusqu'a Esseck, et du côté de l'occident jusqu'à la Marche carantanienne ou basse Styrie, où commençait la juridiction de l'archevêque d'Aglar.

1) Cette ville, qui fut bâtie à l'embouchure du Kehrbach dans la petite Fischa, reçut le nom de *Wienerisch-Neustadt*, qui veut dire ville neuve de Vienne ou viennoise, tant à cause de sa proximité de la capitale d'Autriche que pour la distinguer du grand nombre d'autres endroits qui portent également le nom de Neustadt. Cuspinien dit, qu'on lui donna cette dernière dénomination à cause des incendies qui y étaient si fréquents, qu'on devait la rebâtir presque tous les ans. Si cela est, elle érite aujourd'hui encore davantage d'être appelée ainsi, car au mois de septembre 1834, le feu prit à cette ville avec une telle violence et fit des progrès si rapides, qu'en peu d'heures de temps elle fut totalement consumée. De plus de 600 maisons qu'elle contenait, le feu n'épargna que l'école militaire, la caserne, la raffinerie de sucre, et deux ou trois autres maisons et églises. Tout le reste devint la proie des flammes. Avec le secours du gouvernement cette cité, qui est la première de la basse Autriche après Vienne, et dont la population est aujourd'hui de dix mille âmes, s'est depuis relevée plus belle que jamais.

particulière, le duc Louis de Bavière, fils d'Othon de Wittelsbach, après avoir en vain interposé son autorité pour faire cesser ces désordres, recourut aux armes; mais il fut défait par Ottocare, duc de Bohème, qui avait pris parti pour le comte de Bogen et pour ses alliés. Cette intervention étrangère donna de l'ombrage au duc d'Autriche qui marcha aussi tôt au secours de Louis de Bavière. Il assiégea Ortenbourg, s'empara de Vilshofen et d'Osterhofen, et ravagea le pays entre l'Inn et le Danube. Malgré cela, les deux vassaux rebelles continuèrent à se faire la guerre avec acharnement, et ils ne posèrent les armes qu'après que l'Empereur et la Diète les eurent mis au ban et menacés de l'exécution de l'Empire.

Après la prise de la ville de Ptolémaïs, le roi Philippe-Auguste, qui s'était brouillé aussi avec Richard d'Angleterre, reprit le chemin de son royaume et ne laissa en Asie que 10,000 hommes sous les ordres du duc de Bourgogne. Richard, surnommé *Coeur-de-Lion*, à cause de sa valeur et de ses grands exploits, étant devenu le chef des croisés, quitta Ptolémaïs et se rendit à Césarée, où il établit les deux reines [1]; il alla ensuite camper dans la plaine d'Asoph. Quoique son armée pour la plus grande partie ne fût composée que d'Anglais, il eut le courage de se mesurer avec le puissant Saladin, et la victoire qu'il remporta sur ce grand capitaine mit le sceau à cette gloire éclatante dont la Palestine conserve encore le souvenir. Le monarque anglais, poursuivant ses conquêtes, enleva Joppe, Ascalon et plusieurs autres villes. La terreur de son nom remplit la Palestine et tout semblait alors lui réussir Il avait déjà pénétré si loin dans le pays ennemi,

[1]) Richard, pour donner plus d'éclat à sa Cour pendant la croisade, s'était fait accompagner de Bérengère de Navarre qu'il avait épousée dans l'île de Chypre, qu'il avait conquise en venant à la terre sainte, et de Jeanne d'Angleterre, sa soeur, reine douairière de Sicile et veuve de Guillaume II, dernier prince en ligne légitime de la race des Normands.

qu'il pouvait songer à entreprendre le siège de la ville sainte. Mais le roi de Jérusalem, les princes de Sidon, de Tyr, les grands-maîtres des deux Ordres militaires et religieux et autres chefs chrétiens, lui enviaient ses grands talents militaires, dont il leur faisait quelquefois fortement sentir la supériorité; ils haïssaient son impétuosité arrogante, et étaient jaloux de ses victoires et de son bonheur. Le roi Richard, ne pouvant espérer d'être efficacement secondé par ces princes malveillants, et ayant d'ailleurs reçu l'avis que des troubles avaient éclaté en Angleterre, et qu'en outre Philippe-Auguste se préparait à attaquer ce royaume, se détermina à conclure une trêve de trois ans avec Saladin et de repasser ensuite en Europe. La reine, son épouse, s'embarqua la première, en automne 1192, pour retourner en Angleterre. La reine de Sicile la suivit bientôt. Richard monta sur un autre vaisseau avec les guerriers qui l'avaient suivi à la terre sainte. Tout semblait d'abord favoriser leur trajet; mais tout à coup une tempête effroyable les poussa vers la mer Adriatique, et ils firent naufrage non loin d'Aquilée. Le roi congédia les faibles débris de son équipage et se décida à se rendre par terre à Lubeck ou dans quelque autre port de l'Océan, où il comptait s'embarquer pour l'Angleterre. Mais comme, pour se rendre par la Bohème en Saxe, il devait passer par les États du duc d'Autriche, dont il s'était fait un ennemi mortel à la prise de Ptolémaïs, il résolut de les traverser, déguisé en paysan tyrolien. Cependant la nouvelle de son naufrage s'étant rapidement répandue dans le pays, tout fut en mouvement pour se saisir de la personne de l'illustre fugitif. Le comte Mainard de Gorice, ayant découvert les traces de Richard, se mit à sa poursuite et s'empara de huit Anglais qui accompagnaient le roi. Le monarque échappa à ses ennemis et se réfugia à Frisac, où il fut découvert

de nouveau. Il eut le bonheur de se sauver une seconde fois avec trois de ses compagnons; mais six autres tombèrent entre les mains de leurs ennemis. Ce vaillant prince, après avoir erré longtemps sous divers travestissements, arriva enfin, vêtu en Templier, à *Erdberg*, village près de Vienne, appartenant aux chevaliers du Temple, où il croyait trouver protection et sûreté. Ce fut là le terme de son voyage aventureux; car pendant qu'il aidait ses gens dans la cuisine à préparer le dîné, pour mieux rester inconnu, il fut découvert par un Autrichien qui avait accompagné le duc Léopold en Palestine. Le roi fut arrêté, le 11 décembre 1192, par ordre du duc d'Autriche qui, charmé de pouvoir se venger de l'affront sanglant qu'il avait reçu en Asie, envoya d'abord son royal captif à Greifenstein, château fort sur un rocher baigné par le Danube [1]). Léopold manda à l'Empereur l'arrestation du monarque anglais et le conduisit plus tard à la Diète de Ratisbonne. Mais comme l'on n'y prit aucune décision sur le sort du roi captif, le Duc le ramena en Autriche, et le fit garder au château de Durrenstein par le chevalier Hadémar de Chunring. L'empereur Henri VI était fort satisfait de la détention du roi d'Angleterre qu'il haïssait par

[1]) On montre encore aujourd'hui à ceux, qui visitent ce château, dans la chambre de la haute tour une vieille cage, où on leur fait accroire que le roi d'Angleterre fut pendant quelque temps enfermé; je dis fait accroire, parce que, en supposant même que le duc Léopold, prince très-pieux, eût été capable de pousser si loin la vengeance, il suffit de jeter un coup d'oeil sur cette loge de bois, qui par sa forme et sa dimension n'est propre qu'à servir de gite aux volatiles ou à quelques autres animaux, pour se convaincre que le prétendu *encagement* est une histoire forgée par quelque esprit malveillant, qui tomberait bientôt d'elle-même, si l'on faisait disparaitre le misérable objet qui y a donné matière. Personne n'est plus la dupe de cette fable que les voyageurs anglais que la curiosité conduit à Greifenstein. Dans la ferme croyance, que leur héroïque roi Richard fut réellement enfermé dans la cage fatale, ils en emportent souvent des morceaux qu'ils gardent comme une relique!

plusieurs raisons. Indépendamment de l'alliance que Richard avait contractée avec Tancrède de Sicile, il avait par l'insulte faite à la bannière du duc d'Autriche, investi par l'Empereur du commandement général des troupes allemandes en Asie, outragé d'une manière sensible tout le Corps germanique; on l'accusait en outre d'avoir racourci les croisés allemands dans le partage du butin fait sur les Sarrasins. Si l'on en croit quelques historiens, Henri VI aurait dès le commencement offert à Léopold la somme de 60,000 marcs d'argent, s'il voulait lui livrer son prisonnier. Ce qui est certain, c'est que Léopold conduisit, au mois de mars 1193, le roi Richard à Spire et le remit entre les mains de l'Empereur pour le garder. Pendant qu'on négociait avec les États de l'Angleterre pour fixer la rançon de leur Souverain, ce grand prince resta emprisonné au château de Dreifels en Allemagne. La reine Éléonore, sa mère, sollicita la médiation du pape Célestin III, mais celle-ci resta sans effet. Cette princesse alors s'adressa au duc Léopold lui-même, et ce prince, voulant mériter la confiance que la reine mettait dans sa générosité, et touché peut-être des malheurs qui accablaient alors l'Angleterre, et dont on l'accusait d'être la cause, intercéda pour son ennemi auprès de l'Empereur. Mais ce monarque, loin de céder aux instances du prince autrichien, porta plainte aux États assemblés à Haguenau de toutes les offenses faites aux Allemands par le roi Richard qu'il accusa d'être l'auteur de l'assassinat du duc de Montferrat. Il attribua aussi à l'union qui existait entre le roi d'Angleterre et Tancrède de Sicile, tous les revers que les armes impériales avaient essuyés dans la basse Italie. Richard se défendit avec éloquence contre toutes ces imputations, mais ce fut infructueusement. Enfin l'Empereur, qui se voyait menacé d'une guerre de la part de la France, consentit à relâcher

Richard, à condition que l'Angleterre payerait pour sa rançon la somme de 150,000 marcs d'argent de Cologne, et qu'elle donnerait en outre 20,000 marcs même monnaie au duc Léopold d'Autriche. Pour se procurer cette somme, exorbitante dans ce temps-là, on fut obligé, selon *Pez* et autres historiens, d'engager les ornements des églises en Angleterre. *Émilien Janitsch* [1]) assure même, que Richard se vit dans la nécessité d'exiger le quart des revenus de chaque Anglais, ce qui me paraît toutefois un peu exagéré. Le roi Philippe-Auguste de France et Jean, propre frère de Richard qui portait ses vues sur le trône, offrirent à l'Empereur la même somme énorme, s'il voulait leur remettre son prisonnier, ou le tenir seulement encore un an en captivité. Il paraît que l'avide Henri VI était incliné à accepter cet accord; mais les sérieuses représentations des princes, qui avaient signé comme témoins le traité de rançonnement et en demandaient la fidèle exécution, engagèrent l'Empereur à mettre le roi Richard en liberté, le 2 février 1194. Par une bulle particulière, le pape Célestin avait pris pendant la croisade sous la protection immédiate de l'Église tous les guerriers qui combattaient pour la délivrance des lieux saints. Le roi d'Angleterre, s'appuyant sur cette bulle, engagea le souverain pontife à le venger du traitement indigne qu'on lui avait fait souffrir. Comme le duc d'Autriche avait reçu 4000 marcs en argent comptant et sept ôtages pour sûreté du restant de sa part dans la rançon, un légat exigea, au nom du pape, et la restitution de cet argent et l'élargissement des ôtages. Le prince autrichien lui refusa l'un et l'autre. Célestin, irrité de ce refus, excommunia le duc Léopold et en fit promul-

[1]) Voir son ouvrage: *Geschichte der Entstehung und des Wachsthums der österreichischen Monarchie, von der ältesten bis auf unsere Zeit.* V. 2. Pag. 250.

guer la sentence par l'évêque Adelard de Vérone. Peu de temps après, le duc d'Autriche fit une chûte de cheval dans un tournoi à Gratz et se cassa la jambe. La gangrène qui s'y mit le conduisit rapidement aux portes du tombeau. Avant d'y descendre, ce prince, dont la fin fut aussi édifiante que l'avait été tout le cours de sa vie, pria l'archevêque Adalbert de Salzbourg de lever l'excommunication portée contre lui; mais ce prélat ne voulut l'en absoudre, qu'après que Léopold eut consenti à remplir les ordres du souverain pontife, et enjoint en termes précis à son successeur de les exécuter. Léopold VI expira, le 31 décembre 1194; il fut inhumé à Sainte-Croix (Heiligenkreutz). L'annaliste Ortilon, qui assista aux funérailles du duc Léopold, fut témoin de la vive affliction où sa mort prématurée plongea les peuples de l'Autriche, qui perdaient en ce prince un protecteur généreux et vigilant, un père soigneux de leur bien-être et prospérité. Cet auteur ne peut assez dépeindre les bonnes qualités de ce Souverain, qui fut surnommé *le Vertueux* à cause du courage qu'il montra dans les guerres contre les ennemis de la Foi et du zèle ardent qui l'animait pour la religion. Il fit de grandes donations aux couvents de Zwettel et de Sainte-Croix; il concéda aux religieux de Closterneubourg le droit d'élire un sous-évêque, dota libéralement les Templiers qu'il avait introduits en Autriche, et contribua de tous ses soins au bien de l'Église. Il laissa de son épouse Hélène, qui était fille du roi Geisa II de Hongrie, deux fils, *Frédéric* et *Léopold*, qui régnèrent après lui.

Avant de terminer ce chapitre, il me reste à rapporter les événements qui se passèrent en Bohème depuis l'élevation de Conrad-Othon sur le trône de ce duché. Ce prince ayant reçu de l'empereur Frédéric I l'investiture de la Bohème, convoqua quelque temps après une assem-

blée des États du pays à Satzka où, conjointement avec Henri-Brétislas, évêque de Prague et plusieurs autres prélats, il s'occupa de l'amélioration des lois de son duché. Ensuite il accompagna Henri VI, fils et successeur de l'empereur Frédéric, comme auxiliaire, dans l'expédition que ce prince entreprit pour s'assurer de la souveraineté de la Sicile. Cette campagne malheureuse coûta la vie au duc de Bohême, qui fut une des victimes de la contagion qui en 1191 ravagea l'armée impériale au siége de Naples. Après sa mort, le prince Venceslas, fils de Sobieslas I, en sa qualité d'aîné de la Maison ducale, fut élu duc de Bohême. Mais l'évêque Henri de Prague sut, par l'offre d'une forte somme d'argent, engager l'Empereur à déposer Venceslas et à donner l'investiture de la Bohême à *Ottocare-Prémislas* et celle de la Moravie à *Uladislas*, tous deux fils du roi de ce dernier nom. Venceslas soutint pendant trois mois un siége dans Prague contre Ottocare; mais voyant qu'il n'avait à attendre d'aucun côté le moindre secours, il abdiqua sa dignité en faveur de son rival, et se réfugia avec son fils Spitignev à Meissen, où le margrave Adalbert le fit arrêter et enfermer. Ottocare-Prémislas étant monté sur le trône ducal, prit une part active aux différends qui s'étaient élevés entre les comtes Bogen et Ortenbourg, ainsi qu'il a déjà été dit. Ces troubles à peine apaisés, Ottocare, oubliant qu'il devait son trône à l'empereur Henri, se joignit aux ducs de Lorraine et de Limbourg, à l'archevêque de Cologne et à quelques autres princes qui s'étaient ligués contre le chef de l'Empire, sous prétexte de l'assassinat de l'évêque de Liége qu'on imputait à ce monarque. Henri VI vint à bout de contenter les princes confédérés, et déchargea sa colère sur Ottocare dont le procédé déloyal le remplissait d'indignation. Il déclara ce prince ingrat coupable de haute-trahison, le destitua de

son duché et en investit l'évêque Henri-Brétislas de Prague, à qui il donna une armée pour se mettre en possession de la Bohème. Henri-Brétislas arriva devant Prague qui se soumit, après quatre mois de siége. Ayant été proclamé duc de Bohème par les différents ordres de l'État, l'an 1194, il marcha contre le prince Uladislas de Moravie, qui avait pris parti pour son frère Ottocare, se saisit de sa personne et le fit emprisonner. Il partagea ensuite la Moravie entre plusieurs princes de la famille régnante; mais il prit lui-même le titre de margrave de Moravie, pour marque de sa suzeraineté sur ce pays.

CHAPITRE III.

Frédéric I le Catholique.
De 1194 à 1198.

Le règne de *Frédéric* ne commença point sous d'heureux auspices. L'Autriche eut beaucoup à souffrir de la famine, causée par les inondations et par des nuées innombrables de sauterelles qui étaient venues fondre sur ce pays, et avaient désolé tous les lieux où elles s'étaient arrêtées. Le duc Frédéric employa tous ses moyens pour adoucir le sort des malheureux habitants; en quoi il fut efficacement secondé par son frère Léopold, auquel il était uni dès l'enfance par la plus tendre et la plus intime amitié. Frédéric ne tarda pas à donner une preuve convaincante de l'attachement qu'il portait à son frère. Dans l'acte de donation, fait par le margrave Ottocare VI en faveur de Léopold VI, il avait été statué que le duc d'Autriche serait aussi duc de Styrie, à quoi il fallait bien que Frédéric se conformât. Néanmoins ce prince, ne pouvant voir sans peine qu'un frère qu'il aimait tant, fût entièrement exclu de l'administration, le nomma gouverneur de la Styrie. Il est vrai, que Léopold dans les actes qu'il signait se qualifiait de duc de Styrie; mais cela ne prouve aucunement que cette province ait été partagée entre lui et son frère. En fait de titres on était dans ce temps-là bien moins difficile qu'aujourd'hui. On a des diplômes signés par Henri de Mödling, dans lesquels ce prince prend le titre de duc de Mödling, sans que ce district ait jamais été

érigé en duché. On trouve de même dans une chartre concernant Osterhofen Léopold décoré du titre de duc d'Autriche et de Styrie, bien qu'il n'ait eu aucune autorité en Autriche, tant que son frère Frédéric vivait. Celui-ci, au contraire, est nommé duc d'Autriche et de Styrie dans presque tous les actes et diplômes émanés de lui. La chronique de Melk rapporte positivement que la Styrie fut substituée à Léopold.

Sur ces entrefaites, Tancrède de Sicile étant mort en janvier 1194, Guillaume III son fils, encore enfant, avait été reconnu roi de Sicile, sous la tutelle de la reine Sibylle sa mère. L'empereur Henri VI résolut de profiter de cette conjoncture favorable pour faire la conquête de ce royaume qui lui appartenait du chef de son épouse. Après avoir engagé par de belles promesses les Génois et les Pisans à équiper des escadres en sa faveur, il parut, au mois de mai 1194, en Italie, à la tête d'une nombreuse armée qu'il avait rassemblée en Allemagne. La fortune, qui lui avait été si contraire dans sa dernière expédition transalpine, ne l'abandonna pas un moment dans cette campagne-ci. L'Apulie et la ville de Naples se soumirent presque sans résistance. Salerne, où l'Impératrice avait été faite prisonnière, l'an 1191, fut emportée d'assaut, livrée au pillage et démantelée. Ces succès furent suivis de la conquête de toute la Sicile. La reine Sibylle et le prince héréditaire Guillaume tombèrent entre les mains de l'empereur Henri, qui se fit couronner à Palerme roi de Naples et de Sicile. Au mois de décembre 1194, les États assemblés à Palerme condamnèrent, sous prétexte d'une conspiration, un grand nombre de seigneurs siciliens à perdre la vie, et d'autres à une captivité perpétuelle dans des forteresses de la Germanie. En 1195 l'Empereur reprit le chemin de l'Allemagne, et laissa son épouse Constance en Sicile, pour

avoir soin du gouvernement. Il mena avec lui beaucoup d'ôtages de l'Apulie et de la Sicile, afin de s'assurer de la fidélité de ces provinces. On priva le jeune Guillaume de la vue et le confina ensuite, de même que sa mère et ses soeurs, dans un monastère d'Allemagne.

L'empereur Henri VI avait formé le grand projet de rendre l'Empire héréditaire dans sa famille et d'abolir le droit électif des princes. Pour engager les États à y consentir, il offrit d'incorporer pour toujours la Sicile, l'Apulie et la Calabre à l'Empire germanique, d'accorder aux princes le droit de transporter les fiefs d'Empire aux femmes, et de renoncer lui-même à l'ancien droit royal d'hériter les biens meubles délaissés par les évêques et les abbés. L'offre fut acceptée par le pape Célestin et la majorité des princes de l'Empire. Mais l'archevêque de Mayence et les seigneurs saxons s'opposèrent avec tant de fermeté à cette innovation, que l'Empereur se vit obligé de renoncer à son dessein. Cela n'empêcha cependant pas que la Diète n'élût à Francfort en 1196 Frédéric, fils de l'Empereur, roi des Romains, quoique ce prince ne fût âgé que de deux ans.

Cette affaire étant réglée, Henri VI se mit en marche vers la basse Italie, où les peuples se soulevaient de tous côtés contre les Allemands qui, non contents d'exclure les nationaux des charges publiques, les vexaient et molestaient encore de mille manières. L'Empereur eut à soutenir un rude et dangereux combat; car la cruauté inouïe avec laquelle il se vengea des séditieux, au lieu de les ranger au devoir, ne fit que les aigrir encore davantage et qu'accroître de jour en jour le nombre de ses adversaires. Henri VI fut atteint, au siège de Castro-Giovanni en Sicile, d'une maladie à laquelle il succomba, le 28 septembre 1197, dans la trente-troisième année de son âge. Le corps de ce prince resta longtemps sans sépul-

ture, parce qu'il était mort sans avoir été absous de l'excommunication que le pape Célestin avait lancée contre lui, pour le contraindre à rendre la somme qu'il avait extorquée du roi Richard. Le pontife ne permit de l'ensévelir qu'après que le monarque anglais eut lui-même renoncé à cette restitution et accordé par là à son ennemi le repos du tombeau. Après la mort de l'empereur Henri VI, les Siciliens secouèrent le joug des Allemands et rompirent toute liaison avec l'Empire germanique; mais par attachement pour l'impératrice Constance qui, indignée de la manière cruelle dont on avait traité les seigneurs normands, parmi lesquels il s'en trouvait qui lui étaient alliés de près, et piquée en outre du refroidissement de l'Empereur à son égard, avait, dit-on, favorisé les projets des rebelles, ils reconnurent pour leur roi son fils Frédéric, qui fut confirmé dans cette dignité par le pape Célestin.

La mort de l'empereur Henri VI ramena la discorde en Allemagne et ruina entièrement les affaires des chrétiens en Asie. Le sultan Saladin était mort à Damas, l'an 1193. La désunion qui se mit entre ses fils, fit naître en Europe l'espoir de recouvrer Jérusalem et toute la Palestine. Comme la France et l'Angleterre étaient alors en guerre, l'Empereur était le seul qui pût exécuter ce vaste projet. Le pape Célestin III avait vivement sollicité ce monarque d'entreprendre cette glorieuse expédition. Henri VI, se rendant aux voeux du pontife, avait favorisé de tout son pouvoir une nouvelle croisade, mais sous la condition que le pape le reconnaîtrait pour roi des deux Siciles. Sitôt que cette détermination de l'Empereur fut connue, une infinité de personnes de tout rang et de toute condition vinrent se ranger sous les drapeaux de ce Souverain, qui avait déclaré qu'il se mettrait lui-même à la tête des croisés. Parmi les princes qui s'enrôlèrent, le

duc Frédéric d'Autriche fut le premier qui prit la croix, ce qui joint à sa piété exemplaire le fit surnommer *le Catholique*. Il se forma bientôt une armée considérable. Mais comme il n'était pas possible de la faire marcher commodément ensemble, l'Empereur la divisa en trois corps, dont le premier prit en 1196 sa route par la Hongrie; la seconde colonne s'embarqua à Hambourg; quant à la troisième, que l'Empereur commandait en personne, elle marcha par l'Italie où ce prince, avant de passer en Asie, voulait se servir de ces troupes pour rétablir l'ordre dans son royaume de Sicile. Le duc Frédéric I d'Autriche, qui avait pris la résolution de suivre l'Empereur en Italie, se mit en route pour la Sicile, l'an 1197, après avoir remis à Léopold son frère, déjà nommé par lui administrateur de la Styrie, le gouvernement de l'Autriche aussi. Le duc Frédéric, accompagné de son oncle Henri de Mödling et de Mainard, comte de Gorice, arriva à Messine d'où ils mirent à la voile pour Ptolémaïs. Ces princes prirent part à la conquête de plusieurs villes de Syrie. On était fondé à attendre de cette croisade les plus brillants succès, lorsque la mort de l'empereur Henri VI fit évanouir toutes ces belles espérances. Les princes allemands, croyant qu'il était de leur intérêt de ne pas être absents pendant la minorité du nouvel empereur Frédéric II, retournèrent dans leur pays. Le seul duc d'Autriche et quelques princes ecclésiastiques demeurèrent encore pendant quelque temps avec leurs troupes en Asie, pour défendre les intérêts des chrétiens. Mais le peu de forces que Frédéric avait à sa disposition, et surtout la maladie dangereuse dont il fut attaqué, le détermina enfin à repasser en Europe. Il avait pris trop tard cette résolution; car son mal empira si rapidement qu'il mourut, le 15 avril 1198, dans cette même ville d'Acre qui avait désuni son père avec le roi Richard. Ce bon et pieux prince, qui mourut beaucoup

trop tôt pour la gloire et le bonheur de son peuple, pria son fidèle ami et compagnon Wolfger, évêque de Passau, de transporter ses dépouilles mortelles dans sa chère patrie et de les enterrer dans le couvent de Saint-Croix, auquel il avait, peu avant d'expirer, donné le village de Wetzelsdorf. Comme Frédéric I n'avait pas été marié et ne laissait par conséquent point d'héritiers naturels, ses États seraient dévolus à l'Empire germanique, si en vertu du diplôme de l'empereur Frédéric I, le duc d'Autriche n'avait pas eu le droit d'en disposer selon sa volonté. Usant de ce privilège, il laissa par testament l'Autriche et la Styrie à son frère Léopold VII.

Sous les margraves et les ducs précédents on ne découvre aucune trace de monnaie en Autriche; mais il est hors de doute que le duc Frédéric exerça le droit de monnayage. On ignore si l'on frappait la monnaie dans une seule ville ou dans plusieurs, mais il est certain qu'une monnaierie existait à Crems en basse Autriche. Le duc avait dans cette ville son maître monnayeur; ce fonctionnaire était en si grande considération qu'il avait le droit de signer, conjointement avec les nobles du pays, les diplômes émanés du Souverain.

CHAPITRE IV.

Léopold VII le Glorieux.
De 1198 à 1230.

Ce prince avait reçu une excellente éducation, grâces aux soins de son sage et habile instituteur qui lui avait surtout inspiré l'amour pour son peuple. Les habitants de Vienne, pour qui Léopold VII avait une affection toute particulière, furent les premiers qui éprouvèrent les effets de ces sentiments bienveillants; car il leur avança non-seulement des fonds pour étendre davantage leur négoce, mais il éleva encore Vienne au rang de ville de commerce et d'entrepôt, et il fit plusieurs lois politiques et civiles, tendantes à enrichir les bourgeois et à les mettre à l'abri de la fraude de la part des étrangers. Moyennant toutes ces faveurs et concessions, cette antique cité accrut rapidement sa population et sa prospérité. Les habitants, encouragés par ces progrès, s'appliquèrent avec ardeur à tous les genres d'industrie, et même aux beaux-arts dont ils n'avaient jusqu'alors que peu de connaissance. Léopold VII donna ensuite ses soins aux autres villes et contrées soumises à sa domination, et s'attacha à faire fleurir partout l'industrie et le commerce, qu'il regardait avec raison comme deux principales sources de la force et de la richesse d'un Empire. Cependant ce sage prince, faisant réflexion que le commerce peut être poussé trop loin, et que l'excès des richesses finit par affaiblir l'État, chercha à diriger l'esprit d'industrie vers des objets d'une utilité

plus solide. De tous les arts qui peuvent également exercer l'esprit et le corps de l'homme, l'agriculture est le plus honorable et le plus utile en même temps. C'est elle qui produit les richesses, qui entretient les beaux-arts, en nourrissant ceux qui les cultivent; c'est elle qui accroît la population en lui fournissant les moyens de subsistance. Aussi Léopold VII n'eut rien tant à coeur que d'améliorer la culture dans toute l'étendue de ses États, et il y réussit si bien, qu'en peu de temps les plaines furent couvertes des plus riches moissons, et que des vaisseaux étrangers vinrent apporter aux habitants du pays les productions de leurs manufactures, en retour du superflu de leurs denrées. Mais au milieu de ces nobles et bienfaisants travaux, les troubles qui agitaient l'Empire vinrent attirer l'attention du duc Léopold.

La couronne impériale appartenait de droit à Frédéric, fils de Henri VI, puisqu'il avait déjà été élu roi des Romains et que, comme tel, il avait reçu le serment de fidélité des États; mais les princes, persuadés que la jeunesse de Frédéric, alors âgé de trois ans, ne manquerait pas d'occasionner beaucoup de désordre, convinrent à l'unanimité d'annuller le serment qu'ils avaient prêté à Frédéric, et de procéder à une nouvelle élection. Malheureusement pour le repos de l'Allemagne, les électeurs se divisèrent en deux partis. L'un, parmi lequel étaient les Saxons, les Souabes, les Autrichiens, les Bavarois, les Bohèmes et quelques Franconiens, élurent, au mois de mars 1198 à Muhlhausen, le duc Philippe de Souabe, frère de l'empereur défunt. Philippe fut absous par le légat du pape à Worms de l'excommunication que Célestin III avait prononcée contre lui, parce qu'il avait été investi des biens allodiaux de la comtesse Mathilde par l'empereur Frédéric I son frère; après cela Philippe fut couronné à Mayence par l'archevêque de Tarantaise.

L'autre parti, composé des princes rhénans, des Lorrains, puis de quelques seigneurs de la basse Saxe, de la Westphalie et de tous les autres partisans des Guelfes, proclama empereur le fils de Henri-le-Lion, Othon de Brunswick, qui tenait alors en fief de son oncle Richard d'Angleterre le duché d'Aquitaine et le comté de Poitou. Ce prince reçut la couronne royale de la main de l'archevêque de Cologne à Aix-la-Chapelle, le 4 juillet 1198. L'Allemagne, l'Italie et toute l'Europe, prirent part aux funestes démêlés qui résultèrent de cette double élection. Du côté de Philippe de Hohenstaufen étaient les nombreux princes allemands qui l'avaient élevé à l'Empire, et en Italie le parti gibelin, comprenant tous les possesseurs de grands fiefs et la plus haute Noblesse, puis Philippe II, roi de France. Othon IV avait pour lui une partie des princes d'Allemagne, les villes libres et tous les prélats, enfin son oncle Richard, roi d'Angleterre. En Allemagne le parti de Philippe était beaucoup supérieur en nombre et en puissance à celui de son compétiteur; il s'accrut encore chaque jour par ceux qui désertèrent la cause d'Othon pour se ranger du côté de Philippe. Ce dernier prince prodigua ses grandes richesses à ses amis et partisans, et se les attacha par les fermes liens de l'intérêt et de la reconnaissance. La guerre entre les deux rivaux commença avec la plus grande vivacité. Philippe fit d'abord la conquête de l'Alsace, et repoussa son adversaire de Spire jusqu'au delà de la Moselle. Ensuite il ravagea l'archevêché de Cologne et y fit une nouvelle invasion, l'an 1199. Le pape Innocent III, à qui la Maison de Hohenstaufen était odieuse, se déclara alors pour Othon; il fit annuller à Cologne, au mois de juin 1201, par le cardinal-légat de Préneste, l'élection de Philppe et excommunier ce prince ainsi que tous ses adhérents. La plus grande partie des princes de l'Empire, parmi lesquels

était Ottocare-Prémislas, *roi de Bohème*, et Léopold VII, duc d'Autriche et de Styrie, protestèrent contre cette intervention arbitrale du pape et de ses légats. Mais le pontife romain insista sur le droit qu'il prétendait avoir d'examiner les qualités personnelles des princes proposés pour la dignité royale, avant qu'ils reçussent la confirmation spirituelle. Malgré cette déclaration et les menaces du pape, la plupart des partisans de Philippe lui demeurèrent fidèles.

On n'aura pas vu sans surprise Ottocare-Prémislas de Bohème qui, comme nous savons, avait été dépossédé de son duché et contraint de fuir sa patrie, reparaître tout à coup sur la scène, revêtu de la dignité royale. Voici comment s'était opéré ce changement inattendu. Peu d'années après qu'Ottocare eut été forcé d'abandonner son trône, ce prince, qui errait dans les pays étrangers, ayant appris que le duc Henri-Brétislas s'affaiblissait visiblement par une maladie de langueur qui le consumait, rassembla quelques troupes et entra en Bohème; mais arrivé près de Prague, il trouva un corps, commandé par Spitignev, fils du duc Venceslas déposé en 1191, si bien disposé en faveur du duc Henri, qu'Ottocare fut obligé de se retirer. Henri, dont la santé déclinait de plus en plus, craignant de nouvelles hostilités de la part d'Ottocare, se fit transporter à Egre où il cessa de vivre, le 13 juin 1197. Dès qu'Ottocare eut appris la mort du duc Henri, il revint en Bohème avec ses partisans; mais il trouva à son arrivée que les États avaient déjà disposé de la couronne ducale en faveur d'Uladislas qui avait été margrave de Moravie et ensuite emprisonné sous le règne du duc défunt. Bientôt après mourut l'empereur Henri VI, l'ennemi irréconciliable d'Ottocare qui, n'ayant plus rien à craindre de l'influence de ce chef suprême, résolut de concert avec ses nombreux adhérents, parmi lesquels on

distinguait un Cirnin ou Czernin, de faire une nouvelle tentative pour remonter sur le trône. À cet effet il rassembla un corps de troupes assez considérable, avec lequel il marcha sur Prague, bien résolu de ne poser les armes qu'après avoir réussi dans son entreprise. Uladislas avait, il est vrai, des forces suffisantes pour ne pas craindre son frère; mais ne voulant pas exposer la Bohême à une guerre civile dont les résultats pouvaient être très-funestes au pays, prit la généreuse résolution de céder volontairement sa couronne à Ottocare. En conséquence, il alla à sa rencontre, accompagné de l'évêque de Prague et de quelques seigneurs, le plaça lui-même sur le trône ducal, et ne se reserva que le margraviat de Moravie. Comme il n'y avait plus alors tant de princes de la famille régnante qui, à force d'argent, pouvaient espérer le soutien de l'Empereur pour parvenir au trône, la Bohême prit tout à coup une attitude plus imposante. Aussi les deux compétiteurs à l'Empire, Philippe de Souabe et Othon de Brunswick, sentant de quelle importance il était de s'assurer l'appui d'Ottocare, recherchèrent à l'envi l'alliance de ce prince et le comblèrent de faveurs. Le duc de Bohême se déclara pour Philippe qui, lors de son couronnement à Mayence, avait conféré à Ottocare, tant pour lui que pour ses successeurs, la dignité royale, et l'avait fait couronner à Boppard. Par cette élévation Philippe croyait s'être attaché Ottocare pour toujours; mais il ne tarda pas à être convaincu du contraire. Le roi de Bohême, au grand mécontentement de l'empereur Philippe, répudia son épouse Adélaïde, soeur du margrave Thierry de Misnie, et se maria en 1199 avec Constance, soeur du roi Béla III de Hongrie. Philippe, abusé par les insinuations calomniatrices du vindicatif Thierry, déclara en 1202 Ottocare déchu de son royaume, et le remplaça par un jeune prince de la Maison régnante de Bohême qui

faisait encore ses études à Magdebourg. Philippe fit conduire le jeune prince en Bohème par une troupe de soldats peu nombreuse; mais il fut bientôt chassé par Ottocare qui, voulant se venger de Philippe, embrassa la cause de son compétiteur à l'Empire, et se joignit à Herman, landgrave de Thuringe, qu'Othon IV avait gagné moyennant la cession de quelques villes. Cette nouvelle alliance releva le parti d'Othon que la mort du roi Richard d'Angleterre avait privé de son principal soutien; l'argent anglais seul avait jusqu'alors mis Othon à même de tenir dans l'équilibre le riche et libéral Philippe. Le roi Ottocare et le landgrave Herman réunirent leurs troupes, et ayant encore été renforcés par Henri, comte palatin du Rhin, frère d'Othon IV, ils se présentèrent devant Erfort où était Philippe, qui trouva moyen de s'échapper ou qui, selon d'autres, fut dégagé par le duc Léopold d'Autriche, son fidèle allié, et se retira en Misnie. Les confédérés le poursuivirent dans ce pays qu'ils ravagèrent de la manière la plus cruelle. Ottocare reçut alors pour la seconde fois la couronne royale de Bohème à Mersebourg de la main d'Othon IV, en présence de plusieurs princes de l'Empire; il fut ensuite sacré par le cardinal de Prémeste, légat romain. Dans le cours de l'année 1204, Philippe pénétra en Thuringe et fit le siège de Weissensée; ce qui intimida tellement le roi Ottocare qu'il retourna en Bohème avec ses troupes et se soumit, de même que le landgrave de Thuringe, à l'empereur Philippe. Le comte palatin Henri lui-même abandonna la cause de son frère Othon. L'archevêque Adolphe de Cologne, qui avait couronné Othon IV, et le duc de Brabant suivirent cet exemple. Philippe se fit couromner de nouveau par cet archevêque dans l'assemblée des États tenue à Aix-la-Chapelle, le 6 janvier 1205; ce qui attira à ce prélat la disgrâce du pape qui l'excommunia et le démit de sa dig-

nité. La ville de Cologne, qui était restée fidèlement attachée à Othon, se rendit à Philippe, l'an 1206, après plusieurs mois de siège. La fortune alors favorisa ce dernier prince de tous côtés. Il s'unit étroitement avec le roi Ottocare de Bohème, dont le fils Venceslas, âgé de trois ans, fut fiancé, l'an 1207, à la jeune princesse Cunégonde, fille de l'Empereur. Le pape Innocent III se réconcilia aussi avec ce monarque, et le fit absoudre par deux légats à Spire de l'excommunication qu'il avait portée contre lui. Ce pontife chercha en outre à moyenner un accommodement entre les deux princes rivaux. Mais Othon, quoiqu'il se trouvât abandonné de presque tous ses partisans et que Philippe lui offrît la main de sa fille Béatrice, et le duché de Souabe et encore d'autres domaines pour dot, refusa opiniâtrement de renoncer à ses prétentions sur l'Empire. En conséquence les négociations de paix furent rompues, et la guerre entre les deux concurrents aurait bientôt recommencé avec une nouvelle fureur, si les légats du pape n'étaient parvenus à conclure une trêve d'un an. Les deux partis en profitèrent pour faire de nouveaux armements. Mais un événement funeste mit tout à coup fin à cette guerre civile. Philippe fut assassiné, le 21 juin 1208, par Othon, VIIème du nom, comte de Wittelsbach qui, dans un transport de colère, le poignarda à Bamberg, pour se venger du refus qu'il avait fait de lui donner sa fille Cunégonde après la lui avoir promise, et de l'obstacle qu'il avait mis ensuite à son union avec la fille du duc Henri de Pologne, à qui Philippe avait fait un rapport désavantageux de la personne du comte. Le meurtrier parvint, il est vrai, à se sauver pour le moment par la fuite; mais après avoir été proscrit et déclaré déchu de tous ses titres et possessions, il fut tué, l'année suivante, par Henri de Calatin, maréchal ou sous-chancelier de l'Empire, dans le voisinage de Ra-

tisbonne. Le margrave d'Istrie, Henri d'Andechs et son frère Egbert, évêque de Bamberg, étant soupçonnés d'avoir été d'intelligence avec l'assassin, le premier fut mis au ban de l'Empire et l'autre destitué de sa dignité.

Après la mort de l'empereur Philippe, tous les suffrages s'étant réunis en faveur d'Othon IV, on confirma d'un consentement unanime son élection. Le pape Innocent III se déclara aussi pour lui et l'invita à se rendre à Rome pour y recevoir la couronne impériale. Les États de l'Empire réglèrent en même temps qu'Othon épouserait Béatrice, fille de Philippe, afin de réconcilier par ce mariage la Maison de Guelfe avec celle de Hohenstaufen, et de gagner les partisans de cette dernière. Les fiançailles se firent à Wurzbourg, au mois de juin 1209. Le duc Léopold d'Autriche y assista en qualité d'oncle de la fiancée; car ce prince s'était marié avec la princesse Théodore, soeur d'Irène, fille de l'empereur grec Isaac-l'Ange et épouse de l'empereur Philippe, en présence duquel ce mariage avait été célébré à Vienne, l'an 1203. L'année suivante, Othon IV arriva à Rome, où il fut couronné par le pape Innocent, après qu'il eut promis auparavant par serment de maintenir les droits de l'Empire, de protéger l'Église et son chef, de rendre au Saint-Siége les allodiaux de la comtesse Mathilde et nommément la Marche d'Ancône et le duché de Spolète, de renoncer au droit de main-morte, c'est-à-dire à l'héritage des prélats qui mouraient, de permettre les appellations à Rome dans les causes ecclésiastiques, enfin de ne rien entreprendre contre le jeune Frédéric, roi de Sicile, que l'impératrice Constance avait mis en mourant sous la protection du Saint-Siége. Mais l'Empereur se repentit bientôt des promesses qu'il avait faites au pape et lui déclara que, comme il avait fait serment de maintenir les droits de l'Empire, ce serment annullait les concessions que le pontife avait exigées de lui,

attendu qu'elles étaient contraires aux droits de l'Empire. Par conséquent il chassa les troupes pontificales des villes cédées au Saint-Siège, et cita Frédéric à venir lui rendre hommage pour son royaume de Sicile. Ce jeune prince n'ayant pas obtempéré à cette sommation, Othon IV le déclara déchu de tous les fiefs mouvants de l'Empire; et voulant faire valoir par ses armes les droits de l'Empire germanique, il entra, au printemps de l'année 1210, dans la Marche d'Ancône que le pape s'était également appropriée, l'an 1198. Ensuite il se rendit maître de l'Apulie et de la ville de Naples, méprisant et les menaces du pape et l'anathème qu'il avait prononcé contre lui. L'année suivante, Othon fit la conquête de toute la Calabre, et il se préparait à passer en Sicile, lorsque les troubles, survenus en Allemagne par suite de l'excommunication portée contre lui, arrêtèrent le cours de ses victoires. En effet, quelques princes de l'Empire, parmi lesquels étaient le roi de Bohème, les ducs d'Autriche et de Bavière, de concert avec l'archevêque Sigéfroi de Mayence, qui avait été nommé légat du pape, avaient tenu une assemblée à Bamberg et manifesté leur dessein d'élever sur le trône impérial Frédéric de Sicile, qui déjà au berceau avait reçu leur serment de fidélité. L'empereur Othon, de son côté, convoqua une Diète à Lodi. Mais l'absence de la plupart des grands vassaux et le petit nombre des villes qui envoyèrent des députés à cette assemblée, ayant assez montré que le parti du pape était plus puissant que celui de l'empereur, ce monarque retourna, au mois de mars 1212, en Allemagne.

À peine le mariage d'Othon et de Béatrice fut-il consommé, que la mort enleva cette princesse au monde. Les seigneurs de Souabe, que cette alliance seule avait fait embrasser le parti d'Othon, passèrent alors dans celui de ses adversaires, qui firent partir des députés pour Rome et la Sicile. Innocent III et les Romains se déclarèrent

pour le jeune roi, qui se mit aussitôt en route pour l'Allemagne, suivant l'invitation qu'il en avait reçue. Dès qu'on apprit l'arrivée de Frédéric à Constance, la plupart des princes se joignirent à lui avec leurs forces. Toute la haute Allemagne s'était déjà rangée du côté de Frédéric, lorsque Othon quitta la Thuringe où il faisait la guerre au margrave Herman, et s'avança à marches forcées vers la Souabe pour anéantir son jeune rival. Mais arrivé près d'Uberlingue, il fut abandonné par la plus grande partie de ses troupes. Il se retira à Brisac, où les habitants se soulevèrent et massacrèrent un grand nombre de ses soldats. Othon lui-même courut un grand risque; mais il parvint à se sauver en Saxe. Frédéric s'empara de Haguenau et conclut à Vaucouleux un traité d'alliance avec Philippe-Auguste de France contre Othon IV et Jean, roi d'Angleterre. Dans les Diètes tenues à Mayence, au mois de novembre 1212, puis à Francfort, à Ratisbonne et à Egre, l'an 1213, la plupart des princes de l'Empire se soumirent à Frédéric et lui prêtèrent serment de fidélité. Othon, de son côté, renouvela son alliance avec l'Angleterre. Ce prince se mit en marche, l'an 1214, pour les Pays-Bas, à la tête d'une forte armée qu'il avait rassemblée dans le nord de l'Allemagne. Un corps d'auxiliaires anglais, puis le duc de Brabant, les comtes de Flandre, de Hollande et de Bologne, tous alliés de l'Angleterre, se joignirent à lui. Cette armée, forte de 150,000 hommes, rencontra celle de Philippe-Auguste et de Frédéric II près de Bouvines entre Lille et Tournai, le 27 juillet 1214; elles en vinrent bientôt aux prises. On combattit fort longtemps de part et d'autre avec une valeur héroïque; mais enfin la victoire se décida pour Philippe-Auguste et Frédéric. Othon IV fut complètement battu et perdit près de 30,000 hommes. Cette journée porta un coup mortel aux affaires de ce prince qui, abandonné de ses alliés anglais et pressé de toutes parts

par son puissant rival, se vit contraint de se retirer dans ses États héréditaires. Il termina ses jours dans son château de Hartzbourg, le 19 mai 1218. Comme il ne laissait pas d'enfants, ses États échurent à son frère Guillaume.

Pendant que tout cela se passait dans le midi et l'occident de l'Europe, la Hongrie n'était pas exempte de troubles. Le roi Béla III, qui, sur les instances pressantes du pape Célestin III, s'était enfin décidé à entreprendre une croisade en Palestine, faisait les préparatifs nécessaires à cette expédition, lorsque la mort le surprit, le 23 avril 1196. À peine son fils Emméric fut-il monté sur le trône qu'il eut des démêlés avec son frère André, irrité de ce que le Roi ne lui avait pas encore remis la Dalmatie qui lui avait été destinée par son père. Le monarque défunt avait chargé son fils André d'accomplir, à sa place, le voeu qu'il avait fait d'aller à la terre sainte et dont il n'avait pu s'acquitter lui-même, et l'avait pourvu de fortes sommes d'argent à cet effet. André employa ces fonds à enrôler des troupes; mais au lieu de les conduire en Palestine, il s'en servit pour conquérir la Croatie et la Dalmatie (1197), et il subjugua en outre le Ban de Bosnie. Le pape Célestin le punit de ces actes de violence en l'excommuniant lui et ses adhérents. Innocent III, successeur de ce pontife, adressa aux princes hongrois des représentations dans un ton si menaçant qu'ils consentirent à se racommoder. André resta en possession de tous les pays conquis et de la dignité ducale. Cependant le Roi ne se fia point à son frère, parce qu'il savait que celui-ci avait de nombreux partisans dans le royaume. C'est pourquoi il attira un grand nombre de chevaliers de l'ordre Teutonique en Hongrie, auxquels il donna de riches possessions dans ce pays, afin de s'en faire un appui contre son frère (1198). Il forma en outre des Allemands établis dans le royaume plusieurs légions, avec lesquelles il attaqua en 1199 son frère

André qu'il chassa du pays. La Croatie et la Dalmatie redevinrent alors provinces immédiates du royaume de Hongrie. Le prince André se réfugia en Autriche, où il fut reçu avec hospitalité; ce qui déplut au roi Emméric qui se vengea par le ravage des terres frontières de l'Autriche. André remporta d'abord, à l'aide des troupes autrichiennes, quelques avantages sur son adversaire; mais la force supérieure de ses ennemis le fit enfin succomber. La forteresse de Neustadt arrêta la marche des Hongrois qui cherchaient à pénétrer plus avant dans le pays. Le duc Léopold VII accorda aux habitants de cette ville de nouveaux privilèges, pour les récompenser de leur fidélité et de la courageuse résistance qu'ils avaient opposée à l'ennemi. Il fit ensuite construire dans cette ville une résidence, où son épouse Théodore mit au monde, l'an 1211, un fils nommé *Frédéric*. Le duc Léopold VII continua aussi la fortification de Vienne que son prédécesseur avait déjà commencée, et procura ainsi à l'Autriche un puissant boulevard contre les incursions ennemies.

Vers le même temps, le roi Emméric épousa Constance, princesse d'Aragon, et en 1199 il donna sa soeur, nommée aussi Constance, en mariage au roi Ottocare-Prémislas I de Bohème. Par la médiation des princes de l'Empire germanique et surtout de l'archevêque Conrad de Mayence, qui venait d'arriver de la terre sainte en Hongrie, une convention fut conclue entre Emméric et son frère André, en vertu de laquelle ce dernier recouvra la Croatie et la Dalmatie. Ces deux princes avaient pris la croix, à la sollicitation du pape Innocent III; mais Emméric n'était guère disposé à entreprendre une expédition en Palestine. Pour avoir un prétexte de retarder son départ, il chercha querelle avec les Souverains de Bosnie, de Serbie et de Bulgarie, l'an 1201 et 1202. Il y enleva des cantons considérables, réunit le district serbien depuis la Morawa jus-

qu'à Nissa avec la Hongrie, et nomma régent du reste de la Serbie le prince Vulcan, qui fut obligé de se reconnaître vassal de la Hongrie. Après cela, Emméric s'arrogea le titre de *roi de Rascie et de Bulgarie*. Pour engager le roi de Hongrie à entreprendre enfin la croisade, le souverain pontife lui promit d'assurer, par tous les moyens de son autorité spirituelle, au jeune Ladislas son fils, qu'il avait déjà fait couronner, le 26 août 1204, comme roi futur, la succession au trône de Hongrie. Mais le roi Emméric et le duc André trouvèrent toujours de nouvelles raisons pour différer leur voyage d'Asie. Comme les deux frères se méfiaient l'un de l'autre, qu'aucun d'eux ne voulait s'éloigner seul du pays, et que chacun de son côté cherchait cependant à contraindre l'autre à un prompt départ, ils finirent par se brouiller de nouveau. Emméric avait envoyé dans ce temps-là des troupes auxiliaires à Ottocare de Bohème, son beau-frère, pour soutenir Othon IV contre Philippe; ce qui fut cause qu'il ne put opposer qu'une faible armée à celle de son frère; néanmoins il le défit dans deux combats en Dalmatie et le poursuivit jusqu'aux côtes de la mer. Là, le Roi lui-même se rendit seul et sans armes dans le camp des rebelles et arrêta son frère au milieu de ses troupes, étonnées de ce coup hasardeux. André fut enfermé dans le château de Keene près de Warasdin, et on renvoya son épouse Gertrude, fille du duc Bertoud II de Meran, à sa famille.

Dans l'année 1202 la ville de Zara était tombée au pouvoir des Vénitiens. La perte de cette cité florissante porta beaucoup de préjudice au commerce de la Hongrie, qui déjà auparavant avait reçu un coup sensible par l'anéantissement de la grande influence qu'elle avait acquise sur la Serbie et les contrées adjacentes par les victoires que le roi Emméric avait remportées dans ces pays. En Bulgarie, un prétendu descendant de l'ancienne famille régnante, le

valaque Calo-Jean, avait été couronné roi indépendant par un légat du pape, l'an 1204, après que ce prince eut déjà deux ans auparavant soumis à ses lois une partie de la Serbie. Le roi Emméric aurait sans doute fait valoir ses armes, tant pour reconquérir Zara que pour abaisser le nouveau roi de Bulgarie, si la mort ne l'avait enlevé, au mois de décembre 1204. Avant de mourir, il rendit non-seulement la liberté à son frère André, mais il le nomma encore tuteur de son fils Ladislas et régent du royaume pendant sa minorité. La reine douairière Constance, qui se méfiait de son beau-frère, se réfugia avec le jeune prince héréditaire, la couronne de S. Étienne et le trésor royal à Vienne, où elle fut très-bien accueillie par le duc Léopold. André, offensé de cette démarche hardie de la reine, la fit poursuivre par quelques troupes qui s'avancèrent jusqu'aux portes de Vienne; après quoi il arma pour faire la guerre à l'Autriche. Le duc Léopold, de son côté, rassembla ses forces sur les frontières de la Hongrie. Déjà les deux armées étaient en présence, prêtes à se combattre, lorsque la mort du jeune Ladislas, arrivée le 7 mai 1205, les empêcha d'en venir aux mains. Le duc d'Autriche fit la paix avec André et lui renvoya la couronne de Hongrie et les trésors. La reine Constance quitta Vienne pour retourner en Aragon sa patrie. André II fut couronné encore dans le cours du même mois.

Ce prince, par la conduite qu'il tint sur le trône, fit oublier les écarts de sa jeunesse. Il régna avec sagesse et gloire; mais ce ne fut qu'après avoir fait l'expérience qu'il est dangereux pour les Souverains d'accorder un trop grand ascendant à leurs épouses, qui en abusent quelquefois, pour élever et enrichir leur propre famille et parenté, au dépens des indigènes de leur pays adoptif. La reine Gertrude, connaissant l'extrême affection que son époux lui portait, en profita pour s'immiscer dans les affaires du

gouvernement; ce qui produisit une mauvaise impression sur le peuple qui regardait les réformes, faites par le Roi dans l'administration au détriment du bien public, comme l'effet de l'influence que la reine exerçait sur son époux. Par le crédit de cette princesse, Bertoud d'Andechs son frère fut nommé archevêque de Colocza, Ban de Croatie et de Dalmatie et vayvode de Transylvanie. Uu autre des frères de la reine, l'évêque Egbert de Bamberg, le même qui avait été démis de sa dignité, comme prévenu de complicité avec le meurtrier de l'empereur Philippe, se mit aussi en grande faveur auprès du faible roi André. Deux autres frères de Gertrude, Othon de Meran et Henri, margrave d'Istrie, qui étaient également impliqués dans ce crime exécrable et qui par cette raison avaient été mis au ban de l'Empire, vinrent à la Cour de Hongrie, où ils révoltèrent tous les esprits par leur arrogance, leur effronterie et leur conduite scandaleuse. Certes il était dur pour la nation hongroise de voir les plus hautes dignités, les biens et les richesses de l'État, passer dans les mains d'étrangers et encore d'étrangers d'un si mauvais caractère, tandis que les régnicoles étaient tellement surchargés d'impôts qu'ils ne savaient de quelle manière y subvenir. Quelques Nobles, voulant faire cesser cet état malheureux de choses, formèrent une conspiration, et ayant surpris la reine dans son palais, ils lui ôtèrent la vie (1213). On maltraita ses frères et les chassa du pays. Le roi André, furieux de cet horrible attentat, livra au bourreau les conjurés, leurs familles et leurs parents. Après avoir ainsi assouvi sa vengeance, il fit voeu d'entreprendre une croisade à la terre sainte, au bout de trois ans. La reine Gertrude l'avait rendu père de deux fils, Béla qui, à peine venu au monde, fut couronné futur roi de Hongrie (14 octobre 1216), et Coloman que son père André, avec l'approbation du pape Innocent III, avait fait couronner roi de *Halics* et de *Wlo-*

domir [1]), à la sollicitation des habitants de ces pays, qui dans une émeute populaire s'étaient saisis de la personne de leur prince Romain, et l'avaient livré à la mort (1212). Coloman fut fiancé à Salome, fille de Lesco-le-Sage, âgée de six ans.

Frédéric II était redevable de l'accroissement de sa bonne fortune à l'appui du pape Innocent, à l'attachement d'un grand nombre de princes pour la Maison impériale de Souabe et à sa libéralité envers ses partisans. L'un des plus puissants entre ces derniers, Ottocare-Prémislas de Bohème, obtint du roi Frédéric un diplôme daté de Bâle 1212, par lequel lui et ses successeurs furent confirmés dans la dignité royale. Par ce même acte, la Bohème fut exemptée de toutes les redevances auxquelles ce pays était assujetti envers l'Empire, et autorisée à réclamer les di-

[1]) Le royaume de *Galicie* et *Lodomérie* tient son nom des deux anciennes vayvodies de *Halics* et de *Wlodomir*. Ces deux vayvodies ou duchés appartenaient autrefois, sous le nom de Wlodomir, à la Russie rouge, et étaient habités et gouvernés par les Russes. Après la mort du grand-prince Jaroslas (1054), ses cinq fils partagèrent l'héritage paternel. Le quatrième d'entre eux eut Wlodomir. Les frères se firent la guerre pour la possession du pays. Boleslas, duc de Pologne (1083) et le roi Ladislas de Hongrie (1091) firent aussi des tentatives pour faire la conquête de Wlodomir; mais ce fut inutilement. Le prince russe Ivor, Souverain de Wlodomir (1097), ayant été déposé quelque temps après, son duché échut à Swatopolk, grand-prince de Kiev, qui en confia l'administration à Jaroslas son fils. Comme Swatopolk maria bientôt après ses deux filles au roi de Hongrie et au duc de Pologne, il donna à la dernière de ces princesses une châtellenie dans la province de *Halics* (nom qui parait vers cette époque pour la première fois dans l'Histoire). Bientôt les beaux-frères se désunirent par rapport à la dot: mais le duc de Pologne étant mort, on convint (1108) d'unir Judith sa fille avec Étienne, fils du roi Coloman de Hongrie, et d'administrer, vu la grande jeunesse des nouveaux mariés, le pays dotal comme un royaume. Ce fut-là l'origine du royaume de Halics ou Galicie. Ce pays ne resta que peu de temps sous la domination de Hongrie; puis il retourna aux princes russes, attendu que la veuve du dernier des princes hongrois épousa un Russe. Vladimir de Halics, son fils, étant mort (1198) sans enfants, Romain, duc de Wlodomir, prit possession de Halics sous la suzeraineté de la Hongrie.

stricts qui dans le cours des temps avaient été détachés de ce royaume. Il fut en outre statué, que les rois de Bohème ne seraient obligés de comparaître en personne qu'aux Diètes qui se tiendraient dans les villes voisines des frontières de leur royaume, nommément à Bamberg, à Nuremberg et à Magdebourg, et qu'ils seraient libres ou d'accompagner avec trois cents hommes les rois de Germanie dans les expéditions romaines, ou de leur payer, en compensation, le même nombre de marcs d'argent. Enfin Frédéric consentit à ce que le roi Ottocare abolît l'ancien ordre de succession en Bohème, et à ce qu'il déclarât, avec l'agrement des États et de son frère Vratislas de Moravie, son fils aîné Venceslas son successeur au trône (1216). Par suite de cet arrangement, Ottocare fit couronner en 1228 ce prince en qualité de futur roi de Bohème, et conféra à Prémislas, son fils cadet, la souveraineté de la Moravie, vacante par la mort du margrave Vratislas (1223).

Le roi Frédéric avait aussi un puissant soutien en Léopold VII, duc d'Autriche et de Styrie. Ce prince avait fait voeu d'aller combattre les Mahométans, si le Ciel lui accordait encore un fils. La naissance d'un troisième prince, Frédéric (1211), ayant comblé ses plus chères espérances, Léopold prit, conjointement avec un grand nombre de chevaliers de l'Autriche et de la Styrie, la croix dans le monastère de Sainte-Croix (*Heiligenkreuz*). La guerre que se faisaient les Espagnols et les Mores fournit au duc Léopold le moyen de satisfaire à ses pieux engagements, sans sortir de l'Europe. En 1212 il se mit en marche avec ses troupes vers la France méridionale, étant accompagné d'un grand nombre de seigneurs de l'Autriche et de la Styrie, parmi lesquels on distinguait les *Liechtenstein*, les *Stubenberg*, les *Auersperg*, les *Chunring*, et *Hadémar*, abbé de Melk. Il aida le comte Henri de Montfort à com-

battre les Albigeois [1]), et se transporta ensuite avec son armée au delà des Pyrénées pour se mesurer avec les Sarrasins. Mais dans le temps intermédiaire, le roi Alphonse de Castille avait déjà totalement défait les Mores et conclu une trêve avec eux. Les troupes autrichiennes, se voyant par là privées de l'occasion d'exercer leur courage en Espagne, quittèrent cette péninsule et allèrent rejoindre l'armée du roi Frédéric en Flandre, où elles concoururent à rendre ce prince vainqueur d'Othon IV dans la bataille de Tournai, l'an 1214.

Frédéric II, voulant prouver au pape Innocent, combien il était reconnaissant des services que ce pontife lui avait rendus, concéda au Saint-Siège des terres considérables et des avantages politiques importants. Il augmenta aussi les droits et prérogatives des princes ecclésiastiques. Frédéric fut couronné à Aix-la-Chapelle, le 25 juillet 1215. Innocent III le confirma dans sa dignité de roi de Germanie et d'Italie. En retour, Frédéric s'engagea envers le pape à ne jamais réunir sur sa tête les couronnes de Germanie et d'Italie et celle de Sicile; en conséquence il fit couronner son fils Henri en qualité de roi de Sicile. On régla en même temps que ce dernier gouvernerait, en roi indépendant, mais sous la suzeraineté du pape, le royaume de Sicile, du moment où Frédéric II son père recevrait la dignité impériale. Mais le pape Innocent III ayant cessé de vivre en 1216, Frédéric II ne pensa plus à la séparation des susdits royaumes. Othon IV étant descendu au tombeau, l'an 1218, la Diète de l'Empire confirma Frédéric II dans la possession du trône de Germanie; et deux ans après, les princes d'Allemagne élurent à Francfort son fils Henri, roi de Sicile, qui entrait dans sa huitième année,

[1]) Les Albigeois étaient des sectaires qui admettaient la métempsycose et rejetaient l'ancien testament. Le pape Innocent III avait fait prêcher contre eux une croisade dont S. Dominique fut l'apôtre.

aussi roi des Romains Au mois d'août 1220, Frédéric passa en Italie et fut couronné empereur par le pape Honoré III, successeur d'Innocent, après qu'il eut promis de satisfaire à toutes les prétentions formées par ce pontife, et principalement à celle, relative à l'indépendance de la Sicile. L'année suivante, l'Empereur fit remettre le pape en-possession des terres de Mathilde en Toscane. De Rome ce prince se rendit dans ses États héréditaires de la basse Italie et rétablit avec des forces imposantes son autorité, extrêmement déchue dans ces pays.

Pour complaire au chef de l'Église, l'Empereur avait déjà pris la croix lors de son couronnement à Aix-la-Chapelle (1215). Mais tant qu'Othon IV, son concurrent au trône impérial, vivait, il était impossible à Frédéric d'accomplir ce voeu sacré. Dans l'entrefaite le roi André de Hongrie s'était acquitté du sien. Ce Souverain, après avoir fait couronner Béla, son fils aîné, en qualité de roi de Hongrie le jeune, et nommé régents l'archevêque de Strigonie pour ce royaume, et Pontius de Cruce, Provincial (*Landmeister*) des Templiers, pour la Croatie et la Dalmatie, se mit, au mois d'août 1217, en marche par Zagrab (Agram) pour Spalatro. Son armée consistait en 10,000 cavaliers hongrois et en 50,000 fantassins hongrois et allemands. En Dalmatie, il fut rejoint par le duc Léopold d'Autriche, qui lui amenait un corps considérable de chevaliers et d'hommes d'armes, tous gens choisis et de la plus belle tenue. Les croisés s'embarquèrent sur des vaisseaux vénitiens pour l'île de Chypre et abordèrent, au mois de novembre 1217, sur les côtes de Phénicie, non loin d'Acre. L'armée chrétienne s'avança jusqu'à Betsaida, à la mer de Galilée et au Jourdain, d'où le roi André et le duc Léopold allèrent visiter les endroits remarquables par la vie terrestre du Sauveur. Pendant le même temps, l'armée chrétienne pilla des villes et villages ma-

hométans et revint, l'année d'après, à Ptolémaïs, chargée de butin et avec un grand nombre de prisonniers. Peu après, on entreprit une nouvelle excursion jusqu'à Nazareth, et commença à faire le siège du mont Tabor, que le soudan Corradin avait entouré de formidables retranchements, et garni de ses meilleures troupes. Les Hongrois, les Autrichiens et les Templiers, donnèrent les plus grandes preuves de leur valeur et de leur persévérance; mais la jalousie et les querelles des autres princes croisés firent échouer toute cette entreprise.

L'armée chrétienne alors entra en quartiers d'hiver; les Autrichiens prirent les leurs à Césarée, où se trouvait aussi Jean de Brienne, roi de Jérusalem; les chevaliers de S. Jean et les Templiers se cantonnèrent sur le Mont-Carmel. Les Hongrois et le roi Hugues de Chypre se mirent en quartier à Tripolis. Au milieu de l'hiver 1217-1218, le roi André, à qui ses exploits dans cette guerre sacrée valurent le surnom de *Hiérosolimitain*, fut contraint par une maladie dont il fut attaqué, et par les mauvaises nouvelles qu'il reçut de la Hongrie, de retourner dans ses États. Il fit ce voyage par terre, et se rendit par Antioche et l'Asie mineure à Constantinople, d'où il partit bientôt pour gagner la Hongrie. Mais avant qu'il eut atteint les frontières de son royaume, il fut fait prisonnier par Jean Asan, nouveau dominateur de la Valachie et de la Bulgarie, qui ne le relâcha qu'après qu'il lui eût promis la main de sa fille ainée, Marie.

En Palestine et en Syrie, les armées croisées avaient chaque fois éprouvé une grande disette de vivres; ce qui détermina les princes à entreprendre de conquérir l'Egypte. Au printemps 1218, les Chrétiens firent voile d'Acre vers les embouchures du Nil, et mirent le siège devant [illegible]miette. Dans le cours du mois de mai, les Autrichiens [illegible]rs de S. Jean assaillirent une tour, située

au milieu du Nil et qui défendait les approches de la ville; mais ils furent repoussés avec grande perte. On renouvela l'attaque, au mois de juillet suivant. Déjà les Autrichiens avaient escaladé les créneaux de la tour, lorsque les Sarrasins détruisirent par le feu grégeois les échelles et les machines de guerre de leurs ennemis; mais nonobstant la résistance désespérée des Mahométans, les Autrichiens continuèrent résolument l'assaut de la tour et s'en rendirent maîtres. Au commencement de l'anné 1219, les croisés passèrent le Nil et bloquèrent Damiette. Corradin accourut de la Syrie au secours du soudan Melédin son frère. Le duc Léopold d'Autriche défendit avec beaucoup de courage contre Corradin le pont de bateaux sur le Nil; mais il fut obligé de céder aux forces supérieures de l'ennemi. Les Mahométans s'avancèrent jusqu'au pont et y mirent le feu; toutefois ils n'osèrent poursuivre les Autrichiens, qui se replièrent en bon ordre sur le camp principal de l'armée des croisés. Léopold qui, après avoir assez fait pour sa gloire et pour la cause des Chrétiens, désirait revoir sa famille et son pays, repassa en Europe, emportant à la fois l'estime de ses alliés et l'admiration de ses ennemis. Damiette se rendit aux Chrétiens, le 5 novembre 1219.

Le roi André, qui était revenu en Hongrie l'année précédente, avait trouvé ce royaume dans un désordre incroyable. Les magnats, le clergé, les officiers de la couronne, tous y avaient concouru avec un égal empressement. Les domaines et revenus royaux avaient été usurpés par les seigneurs séculiers et spirituels, et l'argent comptant était entre les mains des Juifs et des Ismaélites. Le peuple, de son côté, s'était mis à égorger en plusieurs endroits les décimateurs et les receveurs des impôts. Tout cela avait plongé les finances dans un tel état de délabrement qu'à peine le Roi fut à même de mettre sur pied

un petit corps d'armée, pour faire recouvrer à son fils Coloman son royaume de Halics et de Wlodomir, dont il avait été expulsé par Micislas, prince de Novogorod (1226). Néanmoins, avec l'assistance du duc Lesco de Pologne qui lui envoya des troupes auxiliaires, commandées par le palatin de Cracovie, il parvint à rétablir Coloman dans ses États galiciens. Mais en 1220 les Russes vainquirent les Hongrois et leurs alliés, investirent et emportèrent Halics, et firent Coloman prisonnier. Le duc de Pologne alors moyenna un accommodement entre les princes hongrois et Micislas. Coloman fut obligé de renoncer à la Galicie; toutefois on convint qu'après trois ans revolus ce pays deviendrait le partage du prince André, troisième fils du roi de Hongrie, à condition qu'il épouserait la fille du prince Micislas: jusqu'à cette époque la contrée précitée devait être régie par les Russes. Mais avant que la seconde année fût expirée, le pape Honoré déclara cette convention nulle et comme non avenue, et insista à demander que, puisque Coloman avait déjà été couronné roi de Halics, il restât aussi en possession de ce royaume. Malgré cette déclaration catégorique du souverain pontife, ni Coloman que son père avait nommé duc d'Esclavonie et à qui on avait donné pour marque de sa royauté le titre insignifiant de roi des *Ruthéniens* [1]), ni le prince André, à qui la mort avait enlevé sa fiancée russe, ne purent entrer en possession d'aucune partie des cantons au delà des Carpathes, et les noms seuls de *Galicie* et de *Lodomérie,* que les rois de Hongrie ajoutèrent à leur titre, conservèrent le souvenir de leur domination passée sur ces pays.

Béla, prince héréditaire de Hongrie, qui avait déjà fait de fortes et pressantes remontrances au Roi son père sur l'état malheureux où se trouvait la nation, le persuada

[1]) Nom d'un peuple de race slavonne, fixé en Serbie.

enfin à déployer toute son énergie pour prévenir la ruine du royaume. Entre autres mesures qu'on prit à cet effet, on annulla les donations captatoires et força les Grands à se dessaisir des revenus de l'État et des biens royaux qu'ils avaient dilapidés, pour s'enrichir. Mais pour remédier à la pénurie d'argent toujours croissante, André se livra entre les mains des agioteurs juifs et bulgares, par où il accrut la misère publique, et par conséquent la haine de ses sujets contre son gouvernement. Les Grands du royaume, qui se trouvaient lésés par cette réforme, semèrent la discorde entre le roi André et Béla son fils. Elle porta bientôt des fruits; car en 1222 ces deux princes se trouvèrent, chacun à la tête de ses cohortes, en face l'un de l'autre, pour vider leur querelle, les armes à la main. Dans cette extrémité, le pape Honoré se rendit médiateur entre père et fils, et parvint à leur faire signer une convention, qui ne fut que le préambule de ce fameux édit, connu sous le nom de Bulle d'or de Hongrie. André y confirma l'ancienne constitution du royaume, et créa plusieurs nouvelles lois. Mais au lieu de consulter dans ce décret le bien-être et la prospérité de toute la nation en général, il ne s'y occupe que du bonheur et de la sûreté de la Noblesse. Il y conféra de grands privilèges aux gentilshommes qu'il appelle exclusivement serviteurs de la patrie (*servientes patriae*), comme si le laboureur qui la nourrit, le marchand qui l'enrichit, le milicien qui la défend, n'étaient pas aussi ses serviteurs. Il ôte à lui-même et à ses descendants le pouvoir d'arrêter un Noble, avant de l'avoir cité et convaincu en justice. André exempte ensuite les Nobles et les gens de l'Église de tous les impôts de quelque nature qu'ils soient Il s'engageait encore à n'exiger d'aucun Noble l'hospitalité dans ses voyages, à moins d'y être convié. Enfin il accordait à la Noblesse le pouvoir légal de s'opposer aux volontés du Roi, lorsqu'elles

seront contraires aux lois constitutionelles [1]. Cependant, malgré ces concessions plus que libérales, les Grands du royaume ne renoncèrent point à la haine qu'ils portaient à André, et ils parvinrent à animer le père et le fils tellement l'un contre l'autre, que Béla se réfugia en Autriche (1223). Sur la réquisition du pape, le roi Ottocare de Bohème et les ducs Léopold d'Autriche et Bernard de Carinthie s'entremirent pour accorder les deux princes hongrois. Cette réconciliation s'étant effectuée, le Roi conféra à Béla le gouvernement de la Croatie et de la Dalmatie. André, voulant rétablir aussi son fils Coloman dans son royaume de Galicie, entreprit, l'an 1225, une nouvelle campagne contre les Russes. Cette expédition n'ayant pas eu un succès heureux, le Roi se laissa induire par ses ministres à ôter à Béla son gouvernement, pour en investir Coloman (1226). Comme le prince dépossédé se plaignait de cette injustice, son père, pour le dédommager, lui confia, l'an 1228, l'administration de la Transylvanie et des comitats situés sur la rive gauche de la Teisse, et en outre la surveillance de quelques tribus cumanes, qui avaient été chassées de la Moldavie par les Mogols et étaient venues se fixer en Hongrie. Béla s'appliqua avec un zèle infatigable à améliorer l'administration intérieure et la législation de la province confiée à ses soins, et surtout à faire restituer à la couronne les domaines que les Grands du pays s'étaient appropriés; par où il s'attira tellement leur haine qu'ils tentèrent de lui ôter la vie (1229). Afin de retarder autant que possible l'exécution des excellentes lois, établies par Béla, les seigneurs incitèrent André son frère à demander le gouvernement indépendant

[1]) Chaque roi, à son avénement, est obligé de confirmer la Bulle d'or d'André II par un serment solennel; cependant la fameuse clause, qui accordait à chaque Noble hongrois le droit *de veto*, fut abolie à jamais, l'an 1687, sous le règne de l'empereur Léopold I.

d'une province. Cette prétention n'ayant pas été écoutée, le prince André envahit, l'an 1232, la Croatie qui appartenait à son frère Coloman; ce qui engagea le faible roi André à assigner à son fils du même nom la Sirmie pour apanage.

Depuis plusieurs années, les Chrétiens d'Asie sollicitaient vivement le secours des princes européens. Frédéric II, en recevant la couronne impériale en 1220, s'était de nouveau engagé par serment à faire, l'année suivante, une croisade en Palestine. Mais les affaires de Sicile le retenaient en Europe. En attendant qu'il pût remplir sa promesse, il fit partir quatorze galères pour Damiette; mais avant qu'elles y fussent arrivées, cette ville était déjà retombée au pouvoir des Sarrasins. Le pape Honoré III, qui attribuait la perte de cette place importante au retard qu'avait mis l'Empereur à secourir les Chrétiens, menaça d'excommunier ce prince qui, pour apaiser la colère du pontife, jura dans l'assemblée, tenue à Ferentino en 1223, d'entreprendre une expédition en Palestine au bout de deux ans. En retour, on lui promit la main de Jolantha, fille du roi Jean de Jérusalem, et l'expectative de ce royaume. Le pape mit tout en oeuvre pour engager les peuples à se croiser; mais ses efforts n'eurent que peu de succès. La difficulté de former une armée suffisante de croisés, fournit à l'Empereur un bon prétexte pour différer encore plus longtemps son voyage d'Asie. D'ailleurs les rebelles siciliens lui donnaient déjà assez d'occupation. Néanmoins, il renouvela en 1225 au pape la promesse d'accomplir son voeu dans l'espace de deux ans. Vers le même temps, il célébra son mariage avec la princesse Jolantha, et prit le titre de *roi de Jérusalem.*

Les Lombards n'avaient reconnu jusqu'alors Frédéric II ni pour roi d'Italie, ni pour empereur. Ce Souve-

rain, voulant réduire ces peuples obstinés à l'obéissance, convoqua, sous prétexte de délibérer sur les affaires de la croisade, les seigneurs italiens à Crémone, l'an 1226. Mais les habitants de Milan et d'autres villes lombardes, entrevoyant les intentions de Frédéric, avaient renouvelé, l'année précédente, leur ligue, qui fut appelée *Société lombarde*, et se fortifia encore par l'accession de plusieurs villes qui jusqu'alors étaient demeurées fidèles à l'Empereur. Ces cités séditieuses firent en 1227, pour leur défense mutuelle, un pacte fédératif pour cinq ans. Frédéric II réunit les troupes qu'il avait pu amasser en Sicile et en Italie, dans le voisinage de Crémone, où il attendit l'arrivée de son fils Henri et du duc Léopold d'Autriche, qui devaient venir le joindre avec leur armée. Le roi Henri s'était effectivement mis en marche vers l'Italie, et s'était même déjà avancé jusqu'à Trente; mais les Véronais avaient si bien bouché les défilés, qu'il fut impossible aux Allemands de descendre dans la plaine. Henri, après s'être arrêté pendant six semaines à Trente, où le duc d'Autriche était venu le joindre, fut obligé de se retirer. L'Empereur, se voyant de cette manière coupé de l'armée germanique, et n'ayant pas des forces suffisantes pour soumettre, à main armée, les Milanais et leurs confédérés, remit la décision de cette affaire au pape qui s'était offert pour arbitre. Ce pontife décida en 1227, que l'Empereur accorderait une amnestie générale aux Milanais; que ceux-ci en retour se réconcilieraient avec les villes qui étaient attachées à ce monarque; qu'on rendrait de part et d'autre les prisonniers de guerre, et que les Lombards fourniraient quatre cents cavaliers pour l'expédition d'Asie, deux ans durant.

Cette affaire terminée, l'empereur Frédéric commença sérieusement à faire des préparatifs pour son voyage à la terre sainte. Honoré III, et après sa mort, arri-

vée le 18 mars 1227, Grégoire IX son successeur, exhorta sévèrement les Lombards, ainsi que les princes allemands, à prendre part à la croisade. Cette admonition pontificale eut un si heureux résultat, qu'encore pendant l'été de la même année une nombreuse armée de croisés de toutes les nations se rassembla en Apulie. L'Empereur fit embarquer à Brindes une division de son armée, qui était déjà beaucoup affaiblie par les épidémies qu'avait causées la grande chaleur. Le monarque lui-même mit à la voile, le 8 septembre 1227; mais il aborda bientôt après à Otrante, pour aller voir encore une fois son épouse. Il y fut atteint d'une maladie qui l'empêcha de continuer son voyage. Le pape Grégoire, croyant fort et ferme que l'Empereur faisait le malade pour se dispenser d'aller à la terre sainte, le frappa d'anathème. Toutes les peines que Frédéric II se donna pour désabuser Grégoire, ne servirent qu'à exaspérer le pontife qui confirma, au mois de novembre 1227, la sentence d'excommunication, et la fit notifier à toute la chrétienté d'Occident. L'Empereur se justifia envers les princes de l'Empire et les Cours étrangères dans un manifeste très-détaillé; mais le ton véhément, dans lequel cet écrit était conçu, aigrit tellement le pape Grégoire, qu'il lança pour la troisième fois sur Frédéric ses foudres toujours prêtes (1228). Les partisans de ce Souverain dans Rome, outrés de la conduite de Grégoire envers le chef de l'Empire, se soulevèrent contre ce pontife, qui fut contraint de se sauver à Pérugia.

Enfin, au mois de juillet 1228, l'empereur Frédéric s'embarqua à Brindes pour Accon ou Ptolémaïs. Ce prince, avant de partir, avait prié le pape de lever l'excommunication prononcée contre lui; mais Grégoire lui en refusa l'absolution, et lui fit même un nouveau crime de ce qu'il se rendait à la terre sainte, étant proscrit par l'Église.

La Cour de Rome employa tous ses moyens pour empêcher le départ des troupes qui devaient suivre l'Empereur dans son expédition, et pour traverser les entreprises de ce prince en Orient. On enjoignit particulièrement aux chevaliers de S. Jean, du Temple et de l'ordre Teutonique, de n'avoir aucunes relations avec le monarque excommunié. Le pape Grégoire alla jusqu'à soutenir les rebelles en Apulie. Pendant l'hivers 1228-1229, il fit entrer dans cette province un corps d'armée qui s'empara d'un grand nombre de villes. Cependant en Palestine les chevaliers de l'ordre Teutonique, les Génois, les Pisans et les troupes siciliennes demeurèrent fidèles aux drapeaux de l'Empereur. Frédéric II fortifia Joppe qui devint une place d'armes, et fit ensuite toutes les dispositions nécessaires pour pénétrer jusqu'à Jérusalem. Mais ayant reçu la nouvelle que, tandis qu'il se préparait à reconquérir le tombeau du Rédempteur, le chef de l'Église envahissait ses États, Frédéric conclut, le 18 février 1229, avec le sultan de Babylone une trêve de dix ans fort avantageuse pour les Chrétiens. Le sultan leur rendit Jérusalem, Bethlehem, Nazareth et Sidon avec leurs territoires, et l'Empereur prit, le 17 du mois suivant, possession de la ville sainte et du royaume de Jérusalem. Il plaça lui-même la couronne royale sur sa tête, attendu qu'aucun ecclésiastique n'osait couronner un prince proscrit par l'Église. Au mois de mai de la même année, Frédéric II fut de retour en Apulie.

L'arrivée inattendue de l'Empereur pensa renverser les desseins de Grégoire. Ce pontife rejeta toutes les propositions d'accommodement que lui fit Frédéric, et renouvela encore une fois la sentence d'excommunication contre ce prince. L'Empereur, perdant enfin patience, eut recours à la force, et chassa les troupes pontificales de l'Apulie. Grégoire demanda du secours aux Lombards; il chercha en même temps à faire armer les rois

d'Angleterre, de France et de Portugal, en sa faveur, et à soulever les princes allemands contre le chef de l'Empire. Mais tous ses efforts furent infructueux. L'Empereur s'était déjà mis en marche avec son armée pour entrer sur les terres papales, et les Romains mêmes prirent envers ce pontife une attitude si menaçante, qu'il déclara enfin être disposé à entrer en négociation. L'Empereur nomma pour ses plénipotentiaires le patriarche d'Aquilée, l'archevêque de Salzbourg, l'évêque de Ratisbonne, les ducs Léopold VII d'Autriche, Bernard de Carinthie et Othon II de Meran. On ouvrit le congrès avec les légats du pape à Saint-Germain en Campanie (Terra di Lavoro), et la paix fut conclue, le 23 juillet 1230. L'Empereur accorda une amnistie générale à tous les séditieux et rendit au Saint-Siège les cantons qu'il avait conquis dans la Marche d'Ancône et dans le duché de Spolète. Le pape fit absoudre, par ses légats, l'Empereur de l'excommunication. Une entrevue amicale, que le pontife et l'Empereur eurent, le 7 septembre suivant, rétablit entièrement la bonne harmonie entre ces deux potentats.

Le duc Léopold d'Autriche avait, par son zèle et par son habileté dans les affaires, principalement contribué à l'heureuse issue des négociations. Mais il ne vit point les fruits de cette réconciliation; car il mourut peu de jours après la signature du traité de paix (le 28 juillet 1230) à S. Germain, le lieu même où s'était tenu le congrès. Ses restes, qu'on transporta en Autriche, furent déposés dans l'église du couvent des citeaux de Lilienfeld qu'il avait fondé, l'an 1206 [1]. Ce prince avait contracté avec les premières Maisons princières de l'Europe différentes

[1]) Ce monastère fut achevé en 1230, et le duc Frédéric II la fit consacrer par l'archevêque Éverard de Salzbourg, le 30 novembre de la même année, qui était le jour, où les ossements du duc Léopold VII furent inhumés dans le choeur de l'église de ce couvent.

alliances de famille qui, après l'extinction de la race babenbergeoise, influèrent beaucoup sur le sort de l'Autriche et de la Styrie. Il maria, l'an 1222, *Agnès* sa troisième fille avec le duc Bernard d'Anhalt, et trois ans après, son aînée, *Marguerite* avec Henri, roi des Romains. Ses deux autres filles, *Constance* et *Gertrude*, étaient encore libres à la mort de leur père. Avec ses fils le duc Léopold eut bien du malheur; il perdit en 1216 son fils aîné *Léopold VIII* qui, étant tombé d'un arbre à Closterneubourg, où il faisait ses études, mourut des suites de ses blessures, à l'âge de dix ans, et *Henri*, son second fils, avait singulièrement dégénéré de ses dignes et respectables ancêtres. Ce prince ambitieux, pressé par l'envie de régner, se révolta contre son père. Profitant de l'absence de ce dernier, qui se trouvait à Trente avec le roi des Romains, pour passer en Italie, Henri s'empara du château de Hainbourg et en chassa la duchesse *Théodore* sa mère, qui y faisait sa résidence. Le duc Léopold accourut aussitôt du fond du Tyrol, et réduisit sans peine son fils rebelle. Henri obtint sa grâce à la sollicitation des États. Mais ce jeune insensé, loin de rentrer dans le devoir, s'oublia au point d'attenter à la vie de son trop bon et trop indulgent père. N'ayant pu atteindre son but infâme par le moyen du poison, comme il en avait d'abord formé le projet, il chercha à se défaire de l'auteur de ses jours dans un tournoi à Straubingen, l'an 1228. Mais la Providence ne permit point qu'un crime aussi exécrable fût consommé. Le criminel démasqué se sauva en Moravie où il mourut repentant, le 26 septembre de la même année. Cette mort prématurée fut regardée comme une punition du Ciel par les peuples de l'Autriche qui, pour manifester l'horreur que leur inspirait cet affreux attentat, appliquèrent à Henri le surnom d'*Impie* et de *Cruel*, surnom

offre un étonnant contraste avec les titres honorables

qu'avaient acquis ses pères par leurs grandes qualités et vertus. Ce malheureux prince laissa de son épouse Agnès de Thuringe une fille nommée *Gertrude*, dont il sera fait souvent mention dans la suite de cette histoire. La mort ayant ainsi enlevé au duc Léopold ses deux fils aînés, il ne lui resta plus que le jeune *Frédéric* qui fut son successeur. Henri de Mödling, oncle du duc Léopold VII, était mort l'an 1223. Il avait procréé avec son épouse Richezza, fille du roi Uladislas de Bohème, un fils également nommé *Henri*, par la mort duquel, arrivée l'an 1232, la deuxième ligne de Babenberg-Autriche s'éteignit. Le château de Mödling et les terres en dépendantes passèrent alors à la branche aînée de cette Maison, et furent unis au reste de l'Autriche.

Les mérites que Léopold VII avait acquis envers l'Empereur et l'Empire, antérieurement aux brouilleries avec le souverain pontife, avaient déjà été récompensés par Henri, roi des Romains et vicaire de l'Empire pendant l'absence de son père, dans la Diète d'Eslingue, l'an 1228. Ce prince y confirma non-seulement tous les anciens privilèges du duc d'Autriche, mais il lui accorda encore la faculté de porter sur son chapeau ducal le diadème des rois romains de Germanie. Il concéda en outre aux ducs d'Autriche le droit illimité d'augmenter leur territoire par l'acquisition de fiefs de l'Empire, par achat, échange, héritage etc., sans qu'ils fussent tenus d'en demander auparavant la permission à l'Empereur et à l'Empire. Dès l'année suivante, Léopold VII fit un usage très-avantageux de cette dernière concession. Il acheta de l'évêque Géraud de Frisingue, pour la somme de 1650 marcs d'argent de Cologne, plusieurs terres, villes et bourgs en Carniole, dont ce prélat était seigneur suzerain, et fit un traité de succession avec le margrave Engelbert de Crainbourg qui n'avait pas d'héritiers.

Léopold VII joignait aux vertus qu'on estime dans un Particulier, toutes les qualités qui constituent un bon et grand Souverain. Ni les affaires politiques, ni les expéditions militaires qui occupaient constamment ce prince, ne lui firent perdre de vue l'administration intérieure de ses États et le bien-être de son peuple. J'ai déjà dit que les habitants de Vienne surtout furent l'objet de sa plus grande sollicitude. Cette ville lui est redevable de son droit municipal (*Stadtrecht*), qui est un des plus anciens codes de l'Allemagne. À la tête du Magistrat se trouvaient les juges de la ville, dont le rang et la dignité étaient encore dans les derniers temps au-dessus de ceux de bourgmestre. Le comité des *vingt-quatre*, qui était chargé de la direction de l'économie, de la police et des affaires de commerce de la Commune, formait déjà alors avec celui des *cent nommés* (*Nominati*), qui étaient choisis dans les différentes classes de la bourgeoisie, la base du *Conseil intérieur* et *extérieur* (*innerer und äusserer Rath*), dont aujourd'hui est composé le Magistrat de la ville de Vienne. Plus tard la ville d'Ens obtint également sa propre magistrature; toutefois ses attributions se rapportaient plus aux affaires criminelles qu'aux affaires civiles et politiques. Mais ce qui rend le règne de Léopold VII surtout remarquable, c'est le code qu'il fit paraître sous la dénomination de *Droit provincial* (*Landrecht*). Les publicistes, à la vérité, ne sont pas d'accord sur l'auteur de ce code qui resta longtemps inconnu. Quelques-uns l'attribuent à Léopold VI le-Vertueux. Le baron de *Senkenberg*, au contraire, place l'émanation de ces lois dans l'année 1281. Il en existe deux exemplaires, dont l'un se trouve dans la bibliothèque du comte de *Harrach*; l'autre était la propriété du comte de *Wurmbrand*, vice-président du Conseil aulique d'Empire, qui fit connaître le premier ce code dans ses

ouvrages manuscrits. Ce dernier exemplaire commence par ces mots: „Voici quels sont le Droit et les coutumes du pays chez le duc Léopold d'Autriche“ *(das sindt die Recht und Gewohnheit des Landts bey Herzog Leopold von Österreich)*; ce qui prouve évidemment que ces lois ont été données par un Léopold de Babenberg-Autriche. Or, comme aucun prince de cette Maison n'a eu plus à coeur que Léopold VII de régir par de bonnes lois les pays confiés à son administration, il n'y a nul doute que le susdit Droit provincial ne soit l'ouvrage de cet excellent prince. Ce code traitait des affaires civiles, criminelles et féodales; du monnayage, de la préscription, des prérogatives de la Noblesse, de la compétence des juges, de la construction des ponts et des fortifications, de la douane, du droit de succession des enfants, du maintien des anciens us et coutumes, de la paix publique etc. Parmi les vassaux, qui signèrent comme temoins ces lois provinciales et municipales, se trouvent trois anciens citoyens notables de Vienne, savoir *Liechtenstein*, *Stuchs de Trauttmansdorf* et *Auersperg*, desquels descendent les princes actuels de ces noms. Léopold VII fut aussi un zélé protecteur de la poésie et de ceux qui cultivaient les Muses. Ce fut probablement sous le règne de ce prince, au commencement du XIIIème siècle, que le fameux poème héroïque de *Nibelungen* reçut sa dernière forme antique sous laquelle il nous a été transmis. Klingsohr de Hongrie, ou bien Henri d'Ofterdingen d'Eisenach, est tenu pour être le poète qui acheva ce superbe ouvrage. Parmi les poètes du douzième et treizième siècle, on cite aussi plusieurs Autrichiens et Styriens, comme les seigneurs de *Wildon*, de *Hardegg*, Ulric de *Liechtenstein*, *Stadeck*, *Schärfenberg*, *Sonneck*, *Horneck*.

Le duc Léopold VII fit bâtir dans sa ville capitale une nouvelle résidence, à l'endroit où se trouve présente-

ment le palais ou bourg impérial [1]. Il agrandit beaucoup la ville, en y enclavant quelques faubourgs qu'il entoura de murailles. Que Vienne était déjà à cette époque une ville marquante et populeuse, se voit par la lettre que ce prince écrivit, l'an 1207, au pape Innocent III, par rapport à la fondation d'un évêché dans cette capitale. Il y appelle Vienne l'une des villes les plus considérables de l'Allemagne après Cologne; il vante son site riant, et avantageux à cause du voisinage du Danube, ainsi que le grand nombre de ses habitants. Sous le règne du duc Frédéric I, le pape Célestin avait déjà eu l'intention d'ériger un évêché à Vienne, par la raison que, le diocèse de Passau étant trop étendu pour être administré par un seul évêque, il en résultait beaucoup de mal pour les habitants de l'Autriche et pour la religion même. Le digne et respectable Wolfger, qui occupait alors le siège épiscopal de Passau et agissait d'après les principes de la saine chrétienté, loin de s'opposer à la fondation projetée, l'avait fortément appuyée auprès de la Cour de Rome. Manégold qui, après la mort d'Ulric, successeur de Wolfger, avait été élevé à l'évêché de Passau, ne fut pas aussi traitable; car le pape Innocent, à qui Léopold VII avait demandé l'autorisation d'établir un évêque particulier à Vienne, ayant enjoint à Manégold de ne point mettre obstacle à l'érection de cet évêché, en cas qu'il fût trouvé nécessaire et utile, ce prélat se rendit à Rome pour engager le pape à ne pas consentir à ce nouvel établissement. Le pontife fut indécis sur ce qu'il avait à faire; enfin il ordonna à ses légats en Allemagne d'examiner si l'érection d'un évêché à Vienne était praticable, sans qu'il en résultât un trop grand préjudice pour celui de Passau, et si le duc d'Autriche avait réellement l'intention

[1]) Bourg est l'ancienne dénomination des châteaux qu'habitaient autrefois les princes et seigneurs de l'Allemagne.

d'assigner sur la recette de l'État les revenus du nouveau diocèse, comme il l'avait promis. En cas que ces deux points fussent décidés à leur satisfaction, les légats étaient autorisés à ériger un évêché à Vienne, sans s'embarrasser de l'opposition de l'évêque de Passau ou de son appel. Mais soit que les légats du pape n'eussent point fait les perquisitions ordonnées, soit que Manégold fût parvenu à les faire révoquer, soit enfin que d'autres empêchements fussent survenus, toujours est-il certain que le duc Léopold renonça à son projet. En revanche, ce prince eut le plaisir de voir naître dans sa capitale une autre fondation non moins pieuse (1208). Vers la fin du siècle précédent, on avait créé un nouvel Ordre hospitalier, qui s'était imposé l'obligation de secourir et soigner les pauvres, les orphelins, les étrangers et les malades. C'était celui du S. Esprit. Un Autrichien, nommé Gérard, excité par les vues humaines et bienfaisantes des chevaliers de cet Ordre, se détermina à consacrer ses richesses au même charitable usage. En conséquence il forma le projet de construire pour cet Ordre un hôpital avec une église dans le faubourg de Vienne, appelé aujourd'hui *Wieden*, et de lui léguer toutes ses possessions. Il fit part de son dessein au duc Léopold, qui non-seulement lui donna son entière approbation, mais le porta encore à la connaissance du pape, afin que ce nouvel institut fût réuni au grand hospice à Rome; il lui concéda ensuite plusieurs franchises. Sous ce règne, l'ordre Teutonique vint s'établir à Vienne, au même endroit où est à présent la maison Teutonique dans la rue dite *Singerstrasse*. Il est à présumer aussi, que c'est du temps de Léopold VII que les chevaliers de S. Jean de Jérusalem se sont fixés en cette ville, où ils bâtirent la chapelle de S. Jean, située dans la rue de Carinthie. Enfin c'est aussi à ce prince que le couvent des Frères-mineurs à Vienne doit son existence (1224); ils furent remplacés dans la suite par des Dominicains.

Il conste par tout ce que je viens de rapporter, que le duc Léopold VII d'Autriche était à la fois un vaillant guerrier, un habile politique, un sage législateur; et le surnom de *Glorieux* que lui ont donné les annalistes, tant étrangers qu'autrichiens, n'est qu'un juste hommage qu'ils ont rendu à ses hauts faits et à ses éminentes vertus; mais un titre qui l'honore bien davantage, c'est celui de *père de la patrie* que lui décernèrent ses peuples, qui ressentirent vivement sa perte, et pour qui en effet, comme nous verrons, la mort de ce bon prince fut une vraie calamité.

Dans la même année, où le duc Léopold VII d'Autriche mourut, Ottocare-Prémislas, roi de Bohème, finit aussi sa carrière. Ce prince, sentant décliner ses forces, désirait voir encore avant sa fin son fils Venceslas couronné comme roi de Bohème. L'archevêque de Mayence, en qualité de Métropolitain de ce royaume, fut chargé par le Roi de faire cette cérémonie, qui eut lieu dans l'église de S. Guy à Prague, le 15 juin 1228. Dans cette occasion, le roi Ottocare et son fils Venceslas firent dresser un acte, par lequel ils reconnurent, avec le consentement des évêques de Prague et d'Olmutz, que le droit de couronner les rois de Bohème appartenait aux archevêques de Mayence privativement à tout autre. En 1230, le roi Ottocare-Prémislas fut atteint d'une maladie sérieuse à laquelle il succomba, le 15 décembre. Il laissa trois fils, *Venceslas* qui lui succéda, *Uladislas* et *Prémislas*. Pendant son règne, Ottocare fonda plusieurs couvents et établit dans ses États les chevaliers de l'ordre Teutonique.

CHAPITRE V.

Frédéric II le Belliqueux, dernier duc d'Autriche de la Maison de Babenberg. De 1230 à 1246.

Ce prince n'était âgé que de 19 ans lorsqu'il monta sur le trône, et déjà il avait sa troisième épouse. Dans sa uinzième année (1226), il avait reçu la main de la belle *ertrude* de Brunswick; mais cette princesse étant norte après un mois de mariage, il épousa encore dans e cours de la même année *Sophie*, fille de l'empereur rec Théodore-Lascare et soeur de Marie, épouse de éla, prince royal de Hongrie. Frédéric vécut avec elle eux ans et demi en parfaite union; mais comme cette rincesse ne lui donnait point d'enfants, et qu'il était e dernier rejeton de son illustre famille, il se sépara e son épouse, du consentement de son père, qui espé-ait prévenir par là l'extinction de sa race. Le roi ndré et le prince Béla, offensés de l'outrage fait à ne princesse qui leur était alliée de près, envahirent, our s'en venger, l'Autriche et la Styrie, et rava-èrent plusieurs cantons sur les frontières de ces pays. ependant la paix se rétablit par le mariage que Frédé-ic contracta avec une autre parente de la famille royale, t notamment avec *Agnès*, fille d'Othon-le-Grand, duc de Ieran, frère de Gertrude, première épouse du roi André t mère de Béla.

À peine Frédéric eut-il pris les rênes du gouverne-

ment, que la tranquillité intérieure fut troublée par une conspiration des Nobles contre leur prince; ce qui était un événement dont on n'avait pas encore d'exemple en Autriche, depuis qu'elle était régie par les princes babenbergeois. Le duc Léopold VII avait, avant son dernier voyage d'Italie, confié la direction des affaires d'Autriche et de Styrie à son fils Frédéric, et lui avait adjoint l'un des plus puissants barons, Henri de Chunring *(Kuenring)*, grand-maréchal [1], qu'il avait investi de pouvoirs très-étendus. Celui-ci avait un frère nommé Hadémar. Ils étaient issus en ligne directe de ce célèbre Azon de Gebhartsbourg qui, sous les margraves Erneste-le-Vaillant et Léopold-le-Bel, avait si bien mérité de l'Autriche; mais la vertu de ce héros n'avait pas passé avec le sang dans ses deux susdits descendants. Pleins d'ambition et avides de rapine, Henri et Hadémar s'appelaient eux-mêmes, suivant l'usage de ce temps-là (et à l'exemple de grands princes mêmes, comme Henri-le-Lion et Albert-l'Ours), les *chiens de Chunring*, non pour exprimer leur fidélité, mais pour indiquer leur morgue provoquante et l'active vigilance qu'ils mettaient dans la défense de leurs châteaux. Ils nourrissaient depuis longtemps en secret le dessein d'augmenter leurs richesses et leurs domaines, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour l'exécuter. La jeunesse de Frédéric et la puissante influence qu'ils exerçaient dans le pays, leur parurent propres à réaliser leurs téméraires espérances. Henri de Chunring habitait le château de Weitra, et Hadémar son frère avait son siège dans ceux d'Aggstein et de Durrenstein sur le Danube. Zwettel était une fondation de leur famille. Leurs terres et leurs bourgs, de même que ceux de leurs vassaux, euvironnaient cette petite ville.

[1]) On lit dans les actes émanés de l'Empereur même: *Henricus de Chunring, tunc temporis, rector Austriae*, ou *primus vel summus Marescallus Austriae*.

Sous prétexte de mieux pourvoir à la sûreté de cette place, qui n'était ceinte que d'une haie, les Chunringeois parvinrent sans peine à engager Henri, abbé du lieu, de l'entourer d'une forte muraille. La construction de ce rempart étant achevée, et le bon duc Léopold VII ayant cessé de vivre, ces perfides et hardis chevaliers levèrent le masque et s'emparèrent de Zwettel, dont ils firent une quatrième place d'armes. Bientôt les alentours de cette ville devinrent le théâtre de brigandages et de violences; ce fut le signal pour tous les chevaliers turbulents, qui se mirent à dépouiller ceux de leurs voisins qui ne pouvaient pas faire résistance. Henri de Chunring abusa, pendant l'absence de son maître, du sceau ducal dont il était dépositaire, pour accorder des grâces et des faveurs à ses adhérents; et il eut même l'incroyable effronterie de faire enlever en plein jour le trésor de la Maison ducale qu'on gardait à Vienne. On ne saurait se faire une idée de tous les excès qui furent commis dans cette occasion. Tout le territoire depuis Weitra jusqu'à Zwettel et Durrenstein fut détruit par le pillage, le fer et le feu. On n'épargna pas même les églises et les lieux sacrés. Les villes de Crems et de Stein furent réduites en cendres par les séditieux. Le voyageur paisible qui allait tranquillement son chemin, comme le marchand laborieux qui avec sa cargaison descendait le Danube, était assailli, dépouillé et même quelquefois assassiné, ou du moins enfermé dans un affreux cachot, jusqu'à ce que l'arrivée de la riche rançon promise vint l'en tirer.

On peut bien penser, que ceux qui hasardaient des entreprises si criminelles, devaient compter sur un soutien puissant et étranger. En effet les Chunringeois en avaient trouvé un en Venceslas, roi de Bohème, qui épiait depuis longtemps une occasion pour abaisser la puissance des ducs d'Autriche dont il était jaloux. Venceslas, sous prétexte

de quelques redevances de l'Autriche envers la Bohème, franchit la Theya et pénétra jusqu'au Danube, pillant et saccageant tous les lieux par où il passait. Les Hongrois, qui de leur côté n'avaient pas oublié, que les princes babenbergeois les avaient jadis repoussés depuis les bords de l'Ens jusqu'à la Leitha, et qui n'avaient pas renoncé à l'espoir de recouvrer ce qu'ils avaient perdu, avaient été les premiers à inciter les Chunringeois à la révolte; la répudiation de la princesse Sophie avait servi à leur roi de prétexte pour agir hostilement contre le duc Frédéric. Ce prince, abandonné d'une grande partie de la Noblesse qui s'était rangée du côté des rebelles, et privé de son trésor, était trop faible pour se mesurer avec tant d'adversaires à la fois. En conséquence il prit le prudent parti d'éviter le choc des forces supérieures de l'ennemi en rase campagne, et se retira dans des villes et châteaux fortifiés et bien pourvus de tout, persuadé que les horreurs de la destruction se vengeraient bientôt elles-mêmes sur ceux qui en étaient les auteurs. Il ne se trompa point; car, après cinq semaines de rapine et de ravage, les Bohèmes se retirèrent peu à peu dans leur pays, et laissèrent à Frédéric le champ libre pour châtier ses séditieux vassaux. Les Hongrois, instigateurs de cette guerre, se tenaient fort tranquilles, laissant l'Autriche se détruire par elle-même, et Frédéric et Venceslas s'affaiblir réciproquement. Le Duc fondit sur les Chunringeois, leur enleva Zwettel et en fit abattre les nouvelles fortifications. Le château de la ville fut rasé. Il fit pendre au plus proche arbre, comme brigands et perturbateurs du repos public, les premiers chevaliers qui tombèrent entre ses mains, afin qu'ils servissent d'exemple pour ceux qui se révolteraient à l'avenir. Les autres furent punis par de fortes amendes. Henri de Chunring, se voyant par là privé de ses partisans, n'avait plus d'autre refuge que Hadémar son frère; mais celui-ci ne

pouvait lui être d'un grand secours, étant lui-même pressé par toute la force du duc Frédéric et par les foudres ecclésiastiques. Gebhard, évêque de Passau, dès qu'il s'était aperçu que la fortune abandonnait les Chunringeois, les avait frappés d'anathème, à cause des violences qu'ils avaient commises dans les lieux sacrés et les terres de l'Église. Cependant une seule ressource restait encore à ces fiers vassaux; c'étaient leur courage opiniâtre et la longue sûreté que leur offraient les châteux d'Aggstein et de Durrenstein qui, bâtis sur des rochers inaccessibles et défendus par des hommes déterminés, pouvaient braver tous les efforts de leurs ennemis. Mais ce que la force ne pouvait faire, la ruse l'effectua. Un marchand, qui avait beaucoup perdu par les brigandages des Chunringeois, se rendit, déguisé et pourvu par Frédéric de fonds suffisants, à Ratisbonne; il y équipa un grand et fort navire, le chargea de riches marchandises, entre autre de draps très-fins, le garnit de matelots affidés et y cacha trente guerriers bien armés. Ensuite il descendit le Danube, et étant arrivé près d'Aggstein, il fut, comme il s'y attendait, arrêté dans sa course par les gens du château qui, d'une voix tonnante lui crièrent d'aborder. Le marchand, faisant l'effrayé, hésita en apparence d'obéir à cet ordre. Enfin il commanda au pilote de conduire le bâtiment vers le rivage. À peine avait-il touché la terre que l'avide Hadémar, espérant faire une bonne prise, accourut avec ses valets pour visiter le vaisseau. Pendant qu'ils étaient occupés à transporter les plus beaux draps au château, Hadémar demeura seul à bord, pour choisir ce qu'il y avait encore de mieux. Le patron saisit ce moment pour faire dériver son navire. Tandis que les hommes d'armes, qui y étaient cachés, avec leurs balistes et javelots en tenaient éloignés les soldats d'Hadémar, qui se mirent à la poursuite du vaisseau qui emportait leur maître, le duc Frédéric, comme on était convenu,

surprit les deux châteaux ennemis, et les attaqua avec une telle impétuosité, que la plus forte tour de Durrenstein et presque toute la forteresse d'Aggstein furent converties en décombres. Henri de Chunring, réduit à l'extrémité, se rendit à Vienne, où l'on avait conduit son frère, et alla se jeter avec celui-ci aux genoux de son Souverain offensé, pour implorer sa clémence. Frédéric, voyant à ses pieds ces superbes et téméraires vassaux, que la force de son bras avait terrassés, fut un moment indécis s'il devait écouter la voix de la vengeance ou celle de la miséricorde. La première lui suggérait de châtier exemplairement des sujets, qui non-seulement avaient indignement abusé de sa confiance et pris les armes contre leur prince, mais qui s'étaient encore ligués avec les ennemis de la patrie; et l'autre lui remontrait que ce serait outrepasser les bornes de la sévérité que d'anéantir entièrement une race illustre qui avait toujours fidèlement servi son père et ses aïeux, et rendu les plus éminents services à l'État. Mais bientôt sa générosité naturelle l'emporta; il fit grâce aux deux frères, et se contenta de retenir comme ôtages leurs fils avec plusieurs de leurs vassaux, et de se faire restituer le trésor dérobé. Frédéric poussa la clémence jusqu'a laisser Henri de Chunring en jouissance de sa place de grand-maréchal d'Autriche. Quant à Hadémar, le changement subite de sa fortune l'avait tellement consterné, qu'il s'achemina, en habit de pélerin, vers Passau, pour faire lever l'excommunication prononcée contre lui et son frère; mais il mourut en route, le coeur dévoré par le chagrin.

Cette action magnanime de Frédéric fut suivie d'un autre trait, plein de délicatesse et qui prouve le respect que ce prince avait pour les anciens usages de ses pères. Le jour de la Chandeleur 1232, l'évêque de Passau, ayant célébré dans l'église des Écossais à Vienne une messe solennelle, à laquelle assistèrent Frédéric avec toute sa

Cour et une multitude innombrable de peuple, ceignit ce prince, avec les cérémonies usitées, du glaive de la chevalerie et de la justice. Cette fonction eut lieu devant le tombeau du duc Henri-Jasomirgott, fondateur de l'abbaye des Écossais. Pour augmenter l'éclat de cette journée, Frédéric créa et arma chevaliers deux cents jeunes Nobles de l'Autriche et de la Styrie, dont il n'existe plus aujourd'hui que les *Liechtenstein*, les *Starhemberg*, les *Trauttmansdorf*, les *Traun d'Abensberg* et les *Hackelberg* en Autriche; puis les *Windischgratz*, les *Wurmbrand*, les *Stubenberg*, les *Herberstein*, les *Dietrichstein*, les *Auersperg*, les *Gallenberg* et les *Saurau de Wolkenstein*, qui en ce temps-là étaient en partie Styriens et en partie aleutiers Babenbergeois de la Carinthie et de la Carniole.

Dans la même année, l'empereur Frédéric II manda le duc d'Autriche à Ravenne, pour y recevoir l'investiture de ses duchés. Mais, comme d'après les privilèges autrichiens les ducs n'étaient pas obligés de sortir de leurs États pour en prendre l'investiture, le duc Frédéric refusa de comparaître à cette assignation. L'Empereur alors l'invita à venir le trouver à Aquilée; le prince autrichien persistant dans son refus d'être inféodé ailleurs que sur son propre territoire, l'Empereur se décida enfin à se rendre à Pordenone (*Portenau*), ville appartenante au duc d'Autriche, et y donna à celui-ci l'investiture de ses États. Cette entrevue des deux Frédérics se termina par une très-froide séparation. L'année d'après (1233), le duc d'Autriche, voulant tirer raison de l'assistance que le roi Venceslas avait prêtée aux vassaux autrichiens rebelles, entra en Bohème avec une nombreuse armée, et s'empara de la ville de Bittow sur la Theya. Venceslas, qui était en marche par la Moravie pour se porter aux frontières de l'Autriche, évita son ennemi et reprit le chemin de la Bohème.

Le roi André de Hongrie était alors occupé à faire une croisade en Russie, dans la vue d'y propager la religion catholique. Les magnats de Hongrie, mécontents du gouvernement d'André, profitèrent de son absence pour offrir la couronne à Frédéric d'Autriche. Il paraît que ce prince se laissa éblouir par la brillante perspective qu'on lui présentait; car immédiatement après, un corps de troupes autrichiennes passa, près de Hoeflein et de Theben, les frontières de la Hongrie, tandis que les Styriens les franchissaient entre la Raab et la Mur. Mais le roi André, ayant été informé assez tôt de cette conspiration, revint promptement en Hongrie et en chassa les Allemands; après quoi il fit à son tour attaquer les États de Frédéric par deux armées. La première, conduite par le Roi lui-même et Béla son frère, pénétra, près de Hoeflein, en Autriche; et l'autre envahit la Styrie. Frédéric, qui était encore en Moravie avec une grande partie de ses troupes, accourut au secours de son pays, et ayant vivement attaqué le roi André, il le battit complètement. En hiver on fit la paix à Neustadt avec la Hongrie.

Au printemps de l'année suivante (1234), André et Béla assistèrent aux épousailles de Constance, soeur du duc d'Autriche, qui fut unie, à Stadlau non loin de Vienne, avec le margrave Henri de Misnie. Quelques semaines après, le roi de Hongrie se maria en troisièmes noces avec Béatrice d'Este. Le duc Frédéric avait été invité à cette fête, qui fut célébrée avec grande pompe à Albe-Royale. Ce prince y éclipsa tout par sa bonne mine, son esprit, son adresse et sa galanterie. Au grand dépit de Béla, qui haïssait mortellement Frédéric, celui-ci fixa les regards des magnats, des dames de la Cour, des princesses royales mêmes, et sut tellement captiver tous les coeurs, que les Hongrois lui donnèrent des preuves non équivoques qu'ils désiraient encore toujours l'avoir pour Souverain.

entôt le bruit se répandit que Frédéric avait réellement
s vues sur la couronne de Hongrie et que, pour attein-
e ce but, il avait des intelligences secrètes avec plusi-
rs Grands du royaume. André et Béla, irrités de ce
océdé injuste et présomptueux, firent des courses en
utriche, et en ravagèrent plusieurs cantons (1234–1235).
omme les Bohèmes menaçaient en même temps les États
Frédéric et que ses forces étaient affaiblies par la fidé-
é chancelante de plusieurs de ses vassaux, il chercha
faire la paix avec le roi de Hongrie; mais il ne l'obtint
e moyennant une forte somme d'argent qu'il s'engagea
payer. Cependant cette perte fut compensée par l'ac-
isition que fit Frédéric des domaines du comte Engel-
rt de Crainbourg, qui mourut, l'an 1234, sans laisser
éritier, et avec lequel le duc Léopold VII d'Autriche
ait conclu un traité de succession. Frédéric incorpora
s nouvelles possessions, qui étaient situées en Carniole,
ec celles que son père avait déjà achetées de l'évêque
éraud de Frisingue dans ce même pays, au duché de
yrie, et joignit dans les actes publics à ses autres titres
lui de *Seigneur de Carniole* [1]).

[1]) La *Carniole* faisait partie de l'ancienne *Carnie*, dont il a été parlé dans le IIème chapitre de la Ière époque de cette histoire. Cette contrée fut peuplée par les Carnutes, les Illyriens, les Pannoniens, les Vandales, les Scordisques, et enfin par les Romains et les Lombards. Ces derniers y établirent des ducs particuliers. Mais l'un de ceux-ci, nommé Pemmo, étant tombé en disgrâce auprès de Luitprand, roi des Lombards, et ayant été déposé l'an 735, les Carnioliens paraissent s'être affranchis de la domination lombarde, et soumis à celle de *Boruth, duc de Carinthie*. Ce prince sollicita la protection des rois francs et envoya, pour assurance de sa fidélité, son fils Chetimar en Bavière, afin qu'il y fût élevé dans la religion chrétienne. Le duc *Boruth* étant venu à mourir, le roi Pepin nomma à sa place *Curastus*, fils du défunt (751). Comme ce nouveau duc ne survécut que trois ans à son père, *Chetimar* son frère fut rappelé de la Bavière. Il amena le prêtre Majoran qui prêcha l'évangile en Carinthie et en Carniole. Après la mort de Chetimar, la Carniole fut gouvernée par *Baudouin* (Baldung), qui eut pour successeur *Érir*, que

Le duc Frédéric aurait pu goûter alors les douceurs de la paix, et s'occuper avec loisir du bien-être de ses peuples qui, après tout ce qu'ils avaient souffert par les troubles intestins et par les invasions des ennemis étrangers, avaient bien besoin de repos et de soulagement. Mais son esprit bouillant et inquiet ne lui permit point de rester longtemps tranquille, et l'entraîna dans des démarches qui replongèrent le pays dans de nouveaux malheurs, et eurent pour lui-même des suites très-fâcheuses.

L'empereur Frédéric, s'étant réconcilié avec le pape Grégoire IX, son plus puissant adversaire, songea enfin à réduire entièrement les Lombards. Mais les villes confédérées, fortes par leur grand nombre, par leurs réssources et surtout par la parfaite union qui régnait entre elles, se préparèrent à une vigoureuse résistance. Frédéric II ayant

Charlemagne nomma en 788 duc de Carinthie et de Frioul. Depuis 800 jusqu'en 1165 la Carniole fut régie par des princes dont la plupart étaient ducs de Carinthie. Après la mort du dernier de ces grands vassaux, *Henri IV*, l'empereur Frédéric I sépara de nouveau la Carniole de la Carinthie et donna la première de ces provinces, comme fief héréditaire, à des margraves particuliers qui avaient leur siège à Crainbourg, d'où ils prirent le nom de comtes ou margraves de Crainbourg. Après l'extinction des comtes de la famille de Spanheim, la Carniole échut aux comtes d'Andechs, qui en restèrent maîtres jusque dans le XIIIème siècle. On trouve la dénomination de *Carniole*, qui veut dire la *petite* ou *jeune Carnie*, pour la première fois dans deux diplômes émanés de l'empereur Othon II en faveur de l'évêque de Frisingue, à qui ce Souverain fit donation de beaucoup de terres et endroits situés sur la Save. Othon III, Henri III, et autres empereurs confirmèrent et augmentèrent encore ces donations, par où les évêques de Frisingue se virent insensiblement en possession de la plupart des villes et terres de la Carniole. Ces prélats en inféodèrent à volonté différents princes voisins, et particulièrement les ducs de Carinthie et les margraves d'Istrie. L'évêque Géraud vendit cette partie des domaines épiscopaux, vacants par la mort de Henri, margrave d'Istrie, qui les tenait en fief, au duc *Léopold VII d'Autriche* pour la somme de 1650 marcs d'argent de Cologne, dont ce prince lui paya 1150 marcs. Le reste du prix d'achat fut acquitté, l'an 1236, par son fils Frédéric II, qui céda à l'évêque Conrad, successeur de Géraud, le bourg d'Aspach en Autriche, au lieu d'argent.

convoqué, l'an 1231, une Diète à Ravenne, les villes lombardes n'y envoyèrent aucun député, et fermèrent même le passage des Alpes à Henri, roi des Romains, ainsi qu'aux princes allemands. Frédéric, pour voir son fils, fut obligé, en décembre 1232, de s'embarquer pour Aquilée, ne pouvant passer nulle part par terre. L'Empereur était depuis longtemps mécontent de son fils Henri, qui avait durant plusieurs années gouverné l'Empire. Ce jeune prince ayant été élevé par des princes allemands, et étant entouré de ministres et conseillers de la même nation, ses vues et ses idées étaient souvent en opposition avec celles de son père. Leur mésintelligence croissait chaque jour. Enfin le roi Henri, excité par les Lombards, et séduit par des courtisans flatteurs et intéressés, se déclara en 1234 ouvertement contre l'Empereur son père. Frédéric, qui se trouvait alors en Apulie, ayant été informé de cette révolte, s'embarqua au printemps de l'année suivante pour Aquilée, d'où il se rendit en toute diligence par l'Autriche et la Bavière dans les cantons du Rhin. La plupart des princes de l'Allemagne s'empressèrent de lui témoigner la soumission qu'ils lui devaient, en sorte qu'il ne resta à Henri d'autre parti à prendre que d'implorer la clémence de son père. Ce prince, cédant à la voix de la nature, lui pardonna sa faute. Mais Henri n'ayant pas rempli les conditions auxquelles il avait juré de se soumettre, l'Empereur le déclara, du consentement des États assemblés, au mois d'août 1235 à Mayence, déchu de la dignité de *roi des Romains*, et le rélegua en Apulie, où il mourut en prison, l'an 1242. Dans cette même Diète, on mit aussi fin à la longue discorde entre les Guelfes et les Gibelins en Allemagne par l'érection du duché de Brunswick-Lunebourg, qui fut conféré à Othon dit l'Enfant, dernier rejeton de la famille guelfe.

Comme tous les efforts que le pape Grégoire IX avait

faits pour retablir la paix entre l'Empereur et les Lombards, avaient été infructueux, ce monarque repassa, au mois de juillet 1236, les Alpes, et se rendit à Vérone qui était récemment entrée dans son parti, n'étant accompagné que de quelques milliers de cavaliers: là, il réunit les troupes que les villes et les vassaux, qui lui étaient demeurés fidèles, envoyèrent à son secours. Frédéric II enleva plusieurs places fortes, et somma ensuite encore une fois les villes de Lombardie de se soumettre. Mais les prétentions outrées de l'Empereur et la ferme opiniâtreté des Lombards firent échouer toute tentative de réconciliation. On continua par conséquent la guerre. Les Padouans, les Trevisans et les Vicentins assiégèrent Rivalta, forteresse véronaise, mais l'Empereur mit en fuite l'armée ennemie; après quoi Vicence fut emportée d'assaut et incendiée. Déjà presque toutes les dispositions pour faire le siège de Milan étaient achevées, lorsque les troubles croissants de l'Autriche rappelèrent l'Empereur en Allemagne.

Il paraît que le duc Frédéric II d'Autriche fut impliqué dans la rebellion de Henri, roi des Romains; car ce dernier ayant attaqué Othon de Bavière, qui était tout dévoué à l'Empereur, et ayant investi Ratisbonne l'an 1233, le Général autrichien Erchanger de Wesen pénétra avec un corps d'armée par Schaerding en Bavière, et après avoir détruit le couvent de Varnbach et ravagé les cantons de l'Inn, il conduisit un grand nombre de riches Bavarois en Autriche, dans la vue sans doute d'en tirer une bonne rançon. Lorsqu'au printemps 1234, le roi Henri, intimidé par les menaces de son père, posa les armes, le duc Frédéric suivit, à la vérité, cet exemple; mais Othon de Bavière, pour se venger des ravages faits par les Autrichiens dans ses États, envahit le pays au-dessus de l'Ens et saccagea le couvent de Lambach. L'inimitié,

qui existait déjà entre les deux Frédérics, augmenta encore, l'année suivante où l'Empereur traversa, comme il a été dit, les États autrichiens pour se rendre au Rhin. Dans l'entrevue que ces deux princes eurent pendant ce voyage, le Duc n'exigea pas moins de 2000 marcs d'argent pour indemnité des dévastations que les Hongrois et les Bohèmes avaient commises en Autriche, et contre lesquelles l'Empereur et l'Empire ne l'avaient point protégée, comme ils le devaient en vertu du diplôme de Henri III de l'année 1043. L'Empereur, de son côté, demanda de nouveau le payement encore arriéré de la dot de Marguerite, soeur de Frédéric d'Autriche que son époux Henri, roi des Romains, avait déjà une fois vainement réclamé. Ces prétentions mutuelles ne servirent qu'à aigrir l'Empereur et le Duc, qui se quittèrent également animés l'un contre l'autre.

Le roi André II de Hongrie cessa de vivre au mois de novembre de la même année (1235), laissant son épouse Béatrice enceinte. Cette princesse mit au monde un fils, *Étienne*, qui fut le père d'André III, lequel monta dans la suite sur le trône de Hongrie. Béla IV, successeur d'André II son père, prit dans une assemblée des États qu'il tint peu après son couronnement, le titre de *Roi de Cumanie* (Moldavie). Il continua avec le plus grand zèle les améliorations commencées sous le règne précédent; il chercha à régler les finances, à humilier l'orgueil des Grands et à rétablir l'autorité royale dans son ancienne extension. Mais comme il prévoyait que, pour effectuer ces réformes, il aurait besoin de toutes ses forces, il évita autant que possible les guerres étrangères. Cependant il fut engagé, malgré lui, dans une lutte avec l'Autriche. Les mécontents de la Hongrie, ayant fait offrir par des ambassades réitérées la couronne au duc Frédéric, ce prince entra, l'an 1236, avec 30,000 hommes en

Hongrie. Mais comme les conjurés avaient déjà auparavant été découverts et arrêtés, il ne trouva point de soutien dans le pays. Par dépit il fit ravager le comitat de Wieselbourg. Béla IV étant arrivé avec son armée, les Allemands se retirèrent, chargés de butin. Le roi de Hongrie les poursuivit jusqu'aux portes de Vienne; après quoi il inonda l'Autriche et la Styrie de ses troupes légères, qui dévastèrent une grande partie de ces provinces. Le duc Frédéric, pour préserver ses États de plus grands malheurs, se vit encore une fois contraint d'acheter la retraite des Hongrois et la paix par de fortes sommes d'argent.

Il faut convenir, que la conduite impolitique de Frédéric, et surtout ses fréquentes agressions, qui n'aboutissaient qu'à appauvrir le pays et le trésor de l'État, étaient peu propres à lui concilier l'affection de ses sujets, accoutumés au gouvernement sage et paternel de son illustre prédécesseur. Aussi Frédéric reprocha-t-il à la Noblesse et aux peuples de ses pays de ne pas l'avoir efficacement soutenu dans la dernière guerre. Pour les en punir, il dépouilla les Grands de leurs biens, et imposa des taxes et contributions exorbitantes à la nation. Alors toutes les voix s'élevèrent contre Frédéric, qu'on traita de prince dur et injuste. Ses propres sujets, comme ceux des États voisins, portèrent plainte contre lui au tribunal de l'Empereur. Ils l'accusèrent d'avoir inhumainement opprimé son peuple et spolié la Noblesse, d'avoir fait injustement la guerre aux rois de Bohème et de Hongrie, et conspiré avec le roi rebelle Henri et les Lombards contre le chef de l'Empire. L'Empereur, bien aise d'avoir l'occasion d'humilier le duc d'Autriche, le cita devant la Diète de l'Empire, pour répondre aux accusations portées ntre lui. Mais le Duc, se fondant sur les privilèges triche, ne comparut point. L'Empereur alors le

mit au ban de l'Empire, et le déclara déchu de ses fiefs. Comme ce monarque partait précisement en ce temps-là pour l'Italie, il chargea les princes voisins de l'Autriche d'exécuter la sentence prononcée contre le duc Frédéric. En conséquence le roi Venceslas de Bohème entra, l'an 1236, avec un corps d'armée dans l'Autriche septentrionale. Le duc Othon de Bavière, les évêques de Passau, de Ratisbonne et de Frisingue, pénétrèrent dans le pays au-dessus de l'Ens, et le duc Bernard de Carinthie, l'évêque de Bamberg, l'archevêque de Salzbourg et le patriarche d'Aquilée, envahirent la Styrie et la Carniole. La plus grande partie de la Noblesse se rangea du côté des ennemis de Frédéric qui, voyant l'impossibilité de lutter seul contre tant d'adversaires à la fois, s'enferma dans sa forteresse de Neustadt. Il y fut suivi par le petit nombre de nobles vassaux qui lui étaient restés fidèles, et dont les noms, consignés dans un acte que ce prince fit dresser près cette ville (*Dat. apud novam Civitatem III id. Nov. 1236*) méritent d'être connus de la postérité; c'étaient: Albert de *Bogen*, Anselme de *Justingue*, Leuprand (Luitprand), archidiâcre de *Carinthie*, Bertoud de *Traun*, le maréchal Bertoud d'*Emmerberg*, gentilhomme de bouche (*Truchsess*), Gondacre de *Starhemberg*, Thierry et Ortolfe de *Wolkenstein*, Albert de *Nussberg*, Ulric de *Chirnberg* et Cholon de *Frauenhofen*. Presque toutes les villes et châteaux des provinces autrichiennes tombèrent au pouvoir des princes coalisés. La ville de Vienne leur ouvrit ses portes, sans faire la moindre résistance. La duchesse Agnès fut faite prisonnière à Gratz et conduite auprès de l'Empereur, qui ne lui rendit la liberté qu'en 1241. Cependant la ville de Linz, capitale de la haute Autriche, se défendit avec fermeté et courage contre un corps nombreux qui l'assiégeait [1]. Les châteaux de Mödling et de Starhemberg

[1]) Les comtes de Chirnberg (*Kirnberg*) étaient anciennement propriétaires

repoussèrent avec une intrépidité rare toutes les attaques de l'ennemi. Le burgrave Conrad de Nuremberg fut nommé capitaine et gouverneur-général des provinces autrichiennes, et il établit sa résidence à Vienne.

L'empereur Frédéric, à son retour d'Italie l'an 1236, vint lui-même dans la capitale d'Autriche. Ayant soumis à ses lois ce qui restait encore à conquérir dans les deux duchés, il réunit immédiatement ces pays à l'Empire germanique, et déclara Vienne ville libre impériale. Il y donna, au mois d'avril 1237, la fameuse bulle d'or, par laquelle il concédait de grands droits et privilèges aux habitants de cette capitale. Il y était, entre autres, statué que l'Empereur ne pourrait leur imposer aucune espèce de taxe ou de contribution, mais qu'il devait se contenter des subsides qu'ils voudraient bien lui accorder; que les bourgeois ne seraient justiciables, tant en matière civile qu'en matière criminelle, sauf pour crime de lèse-majesté ou de trahison envers le bien commun, que devant leurs propres tribunaux; que, pour augmenter la population et la prospérité de la ville, il y aurait liberté et franchise générale pour tous ceux qui seraient, pendant l'espace d'un an, citoyens ou habitants légitimes de Vienne; qu'ils seraient exempts du droit de *Varech*, c'est-à-dire qu'ils pourraient réclamer tous les biens et effets qu'ils viendraient à perdre par les naufrages et les inondations etc. On fit aussi une ordonnance pour les Juifs, qui furent déclarés valets de la Chambre et exclus de tous les emplois publics. L'Empereur fonda aussi à Vienne une école latine, qui peut être regardée comme la première origine de l'université de cette ville. Dans une Diète tenue à Vienne, l'Empereur fit proclamer son fils Conrad roi des Romains. Cette élection fut confirmée dans l'assemblée des États

de cette ville qui fut vendue, l'an 1140, par Gottschalc, le dernier [illegible] Maison, à Léopold V, margrave d'Autriche.

à Spire, l'an 1237. Après avoir séjourné à Vienne durant quatre mois, sans que le duc Frédéric eût fait la moindre démarche pour se réconcilier avec l'Empereur qui paraissait disposé à lui pardonner, le monarque quitta, vers la fin d'avril 1237, cette capitale pour se rendre à Ratisbonne. A son passage par Ens, il confirma dans cette ville les franchises qu'Ottocare et Léopold avaient accordées à la Styrie, et il fut décidé que cette province resterait réunie pour toujours à l'Empire Germanique, ou ne serait du moins jamais conférée à un prince qui fût en même temps possesseur de l'Autriche. À Efferding l'Empereur signa encore en faveur de Wolfgang de *Stubenberg* un diplôme particulier, qui est un monument précieux, tel que peu de familles nobles de l'Autriche et de la Styrie sont en état de produire. L'administration de ces deux duchés fut confiée à l'évêque Egbert de Bamberg; mais ce prélat étant mort, peu de temps après, les rênes du gouvernement furent de nouveau remis au burgrave de Nuremberg qui avait été nommé, conjointement avec les évêques de Passau et de Frisingue, pour commander l'armée d'exécution, qui devait tenir occupés les pays conquis et expulser le duc Frédéric de Neustadt, son dernier refuge. Mais il en arriva tout autrement. À peine l'Empereur fut-il parti, au mois d'août 1237, pour l'Italie, que le duc d'Autriche, qui s'était jusqu'alors tenu tranquille dans la forteresse de Neustadt, commença la guerre avec la plus grande activité. L'armée impériale s'était campée dans la plaine dite *Steinfeld* entre Neunkirchen et Neustadt, dans la vue d'attaquer cette dernière place. Frédéric, ayant promptement rassemblé ses troupes, surprit l'ennemi dans cette position, mit le burgrave de Nuremberg en fuite, et fit les évêques prisonniers. Cependant il relâcha bientôt ces prélats qui, par reconnaissance, devinrent des médiateurs zélés entre lui et l'Empereur. Frédéric étant venu

à bout de reprendre quelques places fortes dans l'Autriche méridionale, passa le Danube et défit le roi de Bohême en plusieurs combats.

L'année suivante, le roi Venceslas de Bohême se brouilla avec l'Empereur. Le duc Frédéric, profitant de cette circonstance, offrit à Venceslas l'Autriche septentrionale, s'il voulait l'aider à continuer la guerre. Le roi de Bohême accepta volontiers cette proposition, et facilita ainsi à Frédéric le moyen de reconquérir Laa, Ens et autres forteresses. La première de ces places fut remise aux Bohêmes pour garantie des engagements pris par la dernière convention. En retour, le roi Venceslas employa ses troupes à nettoyer l'Autriche d'ennemis. Il se raccommoda aussi avec son frère le margrave Ottocare-Prémislas de Moravie, qui dès l'année 1231 avait tenu le parti du duc d'Autriche et qui, après la conclusion de la paix entre Venceslas et Frédéric, s'était réfugié chez le roi Béla IV de Hongrie lequel, quoique ennemi du duc Frédéric, observa dans la guerre contre l'Autriche la plus stricte neutralité. Après la mort du margrave Ottocare, le roi de Bohême partagea la Moravie entre ses propres fils, Uladislas et Prémislas-Ottocare. La Noblesse et les habitants de la campagne en Autriche retournèrent, pleins de repentir, à leur légitime Souverain. Les Styriens restèrent opiniâtres, et un corps de leurs troupes entra même, par ordre de l'Empereur, en Autriche pour soutenir les ennemis de leur prince. Mais celui-ci n'eut besoin que de se montrer avec ses braves guerriers, pour faire rentrer les Styriens dans leurs limites. Le Duc marcha ensuite contre le comte d'Eberstein que l'Empereur avait envoyé avec une nouvelle armée en Autriche, dont il avait été nommé gouverneur; l'ayant attaqué près de Tuln, il le battit complètement et le poursuivit jusqu'aux portes de Vienne.

L'année d'après (1239), on célébra à Neustadt le mariage de Gertrude, soeur cadette de Frédéric d'Autriche, avec Henri Raspon, landgrave de Thuringe (dans la suite anticésar). À cette époque toute l'Autriche supérieure et la plus grande partie du pays au-dessous de l'Ens étaient déjà au pouvoir du duc Frédéric. Comme quelques Nobles refusaient obstinément de se soumettre, ce prince ravagea leurs terres. Ensuite il porta ses armes en Styrie, et après avoir en peu de temps achevé la réduction de cette province, il revint avec ses troupes victorieuses aux bords du Danube et parut, le 9 juillet, devant Vienne dont les habitants persistaient dans leur rebellion. Le Duc somma la ville de se rendre; mais ni promesses, ni menaces, ne purent lui ouvrir l'entrée de sa capitale; et ce ne fut qu'après un long siège, et après avoir éprouvé tout ce que la famine a d'horrible, que les Viennois, réduits à l'extrémité, se soumirent à leur prince et vainqueur. Ils s'attendaient, comme de raison, à recevoir un châtiment proportionné à leur délit; mais quel fut leur étonnement, leur confusion, lorsqu'ils virent paraître Frédéric, non comme un maître irrité et prêt à punir, mais comme un père indulgent et sensible, tendant une main réconciliatrice et secourable à des enfants perdus et malheureux! La perte de leurs privilèges fut la seule punition qu'il leur infligea. Cet excès de modération agit plus puissamment que les victoires qu'il avait remportées. Toute les villes et châteaux s'empressèrent à l'envi de se soumettre; et bientôt le duc Frédéric se vit de nouveau en parfaite possession de tous ses États. Pour reconnaître la fidélité et l'attachement, que les habitants de Neustadt lui avaient montrés dans la position critique où il s'était trouvé, ce prince leur accorda deux diplômes. Le premier, expédié à Neustadt le 5 juin 1239, exemptait cette ville de tout impôt jusqu'à ce qu'elle se fût re-

mise des pertes et dommages qu'elle avait essuyés pendant l'invasion ennemie, et l'autre, daté de Starhemberg le 28 mai 1244, réglait les douanes à Neustadt pour tous les principaux articles de commerce, ainsi que pour les marchands de Venise, de Vienne, de Gratz, de Leoben, de Bruck, de Judenbourg, d'Ebenfort, de Hainbourg. Le même acte prouve aussi que Frédéric, dans les temps de danger, avait établi une poste, et ordonné de tenir prêts partout quatre chevaux de selle (*reservandos pro expediendis nunciis nostris*).

Dans ces entrefaites, l'Empereur avait fait avec succès la guerre aux Lombards. Ce monarque, irrité contre les Milanais et leurs alliés, qui avaient appuyé son fils Henri dans la révolte, était entré en Italie avec toutes ses forces, bien résolu de ne quitter les armes que lorsqu'il aurait fait rentrer toute la Lombardie dans le devoir. La marche de l'Empereur jeta une telle alarme dans plusieurs villes, qu'elles se pressèrent d'apaiser sa colère par une prompte soumission. D'autres furent réduites par la force; et une victoire complète, que les Impériaux remportèrent sur les rebelles, acheva de rendre Frédéric maître de toute la Lombardie. Milan et Brescia seuls refusèreut de se soumettre, par la raison que l'Empereur exigeait qu'ils se rendissent à discrétion. Ce prince assiégea Brescia; mais les habitants de cette ville se défendirent si vaillamment, qu'après deux mois de traveaux infructueux, Frédéric fut obligé de renoncer à son entreprise. La levée de ce siège causa une grande joie au pape Grégoire IX qui, ne craignant rien tant que de voir l'autorité de l'Empereur s'affermir en Italie, avait, sous prétexte que les horreurs d'une guerre mettaient obstacle au recouvrement de la terre sainte, défendu à ce Souverain de prendre les armes contre les Lombards. Mais cette démarche de Grégoire n'ayant pu [dét]urner Frédéric II de son expédition, le pontife en con-

çut un grand mécontentement, qui s'accrut encore, lorsque l'Empereur, après avoir marié Entius son fils naturel à une riche héritière de Sardaigne, déclara ce prince roi de cette île et ce nouveau royaume fief de l'Empire, malgré l'opposition du pape qui formait lui-même des prétentions sur la Sardaigne. Grégoire alors ne garda plus aucune mesure; il excommunia l'Empereur, et délia ses sujets du serment de fidélité. Le roi de Bohème et le duc Othon de Bavière embrassèrent la cause du pape, qui invita aussi Frédéric d'Autriche à se joindre à lui contre l'Empereur. Mais le prince autrichien, dédaignant une vengeance préjudiciable aux intérêts de la patrie germanique, rejeta avec mépris toutes les offres séduisantes qu'on lui fit pour le rendre parjure envers son suzerain. L'Empereur, qui avait déjà appris avec une grande satisfaction la manière généreuse dont le duc Frédéric avait traité ses sujets rebelles, fut tellement touché et ravi de ce procédé noble et loyal du prince autrichien à son égard, qu'il fit lui-même le premier pas pour se réconcilier avec le Duc. Il confirma tous les droits et prérogatives autrichiens et abolit aussi le privilège de ville libre impériale qu'il avait accordé à la ville de Vienne. Le roi de Bohème réclama la partie septentrionale de l'Autriche qui lui avait été promise; mais Frédéric lui refusa tout nettement sa demande. Il allégua pour motif que, l'Empereur l'ayant formellement réintégré dans tous ses États, il possédait par conséquent aussi les cantons au delà du Danube par un nouveau titre légal; il donna encore pour raison de son refus, que les Bohèmes avaient tellement désolé l'Autriche qu'il ne pouvait confier ses sujets à de pareilles mains. Le roi Venceslas, furieux d'avoir été la dupe des promesses de Frédéric, recommença en automne 1240 à ravager les terres entre la Theya et le Danube. Mais l'approche de Frédéric et la rigueur extraordinaire

de la saison obligèrent Venceslas à se retirer. Sur cela les bourgeois de Laa, occupé par les Bohèmes, se rendirent à Frédéric, à l'insu du roi. Dans l'hiver on conclut la paix, qui fut cimentée par les fiançailles d'Uladislas, prince royal de Bohème, et de Gertrude, fille de Henri-le-Cruel et nièce du duc Frédéric d'Autriche.

Cependant la guerre ravageait toute l'Italie. Le pape avait fait prêcher une croisade contre l'Empereur; il s'était ligué avec les Milanais, et avait engagé les Vénitiens et les Génois à prendre part à cette guerre. Louis IX (saint), roi de France, prévoyant les maux qu'allait causer cette désunion, s'efforça en vain de réconcilier les deux chefs de la chrétienté. Grégoire fut inflexible, parce qu'il avait résolu d'ôter l'Empire à Frédéric. Plein de ce dessein, il mit tout en oeuvre pour engager les princes d'Allemagne à élire un autre empereur; mais ils ne prêtèrent point l'oreille à ses sollicitations. L'Empereur, de son côté, ne ménagea pas le pontife romain; il le représenta dans un manifeste, composé par son secrétaire, le fameux *Pierre de Vignes*, sous les plus noires couleurs, et l'accusa de n'avoir d'autres vues que de mettre le désordre dans la chrétienté, pour s'agrandir de plus en plus à la faveur des troubles qu'il suscitait. Frédéric ne borna pas là sa vengeance. Il résolut d'attaquer le pape avec toutes ses forces. En conséquence, après avoir mis de bonnes garnisons dans les villes conquises, il marcha vers la basse Italie. Il pénétra par la Toscane et le duché de Spolète jusqu'aux environs de Rome. Il y avait dans cette ville un nombreux parti qui était prêt à se déclarer pour l'Empereur; mais le pape s'y prit si bien, que la majeure partie des habitants se déterminèrent à défendre leur ville. L'Empereur laissa son armée dans la position près de Viterbe, et se rendit en toute diligence en Apulie pour aller chercher de l'argent et des troupes fraiches. Pendant ce temps-

là, les Vénitiens et les Milanais prirent Ferrare après un siège de quatre mois. En revanche Frédéric enleva Ravenne (1240), et assiégea Bénévent et Faenza qui succombèrent, l'année d'après. En 1240 le pape avait convoqué un concile général à Rome, dans la vue d'y faire élire un nouveau Roi des Romains. Mais comme l'Empereur était maître de tous les environs de cette capitale, Grégoire demanda une trêve, afin que le chemin fût ouvert aux prélats pour se rendre au concile. Frédéric refusa, comme on pense bien, cette singulière demande, et protesta contre le concile même. Le pape alors fit en sorte que les évêques se rendissent à Gènes, où ils s'embarquèrent pour Rome. Mais Frédéric, résolu de tout tenter pour empêcher la tenue de ce concile, chargea son fils naturel Entius, roi de Sardaigne, de se mettre en mer avec la flotte impériale et s'opposer au passage de l'escadre génoise, qui transportait à Rome deux cardinaux, les ambassadeurs des villes lombardes et un grand nombre d'évêques, tant français qu'allemands. Entius obéit, et ayant attaqué la flotte ennemie, il la défit si totalement que de 27 vaissaux dont elle était composée, il n'en resta que cinq; tous les autres furent pris ou coulés à fond. Les cardinaux et plusieurs autres prélats tombèrent entre les mains des vainqueurs.

Avant de raconter la suite des événements d'Italie, je crois devoir rapporter ce qui se passait en ce moment-là dans l'orient de l'Europe, qu'inondaient des essaims de barbares, venus des confins de la Chine, et qui semblaient vouloir jouer le même rôle qu'avaient jadis joué les Huns et Avares. Le chef des *Mongols*, Temudschin, communément nommé *Gengis-Kan* (Dschengis-Chan, dominateur du monde) avait, par une longue suite de conquêtes, fondé un puissant Empire en Bucharie, en Tartarie, en Sibérie et dans les autres pays habités par des

tribus tatares. Après avoir vaincu un grand nombre de peuples, il les avait incorporés à ses Mongols. Il cessa de vivre l'an 1227, après avoir étendu sa domination jusqu'à peu de distance de l'Europe. Ses fils Oktai, Duschi, Tuli et Geagataï, partagèrent entre eux le vaste Empire de leur père. Cependant ces différents États étaient soumis à la suzeraineté d'Oktai, en sa qualité de Grand-Kan. Celui-ci prit la résolution de continuer les conquêtes de son père et d'étendre de plus en plus sa puissance vers l'Occident jusqu'en Europe, qui lui promettait un riche butin. En 1236, un corps de Mongols, sous la conduite de Batou, se mit en marche de l'Asie, passa à côté du Mont-Caucase, et ayant traversé le Volga, il entra en Russie. Dès l'automne 1239, le grand-duc Michel de Kiev et le prince Daniel de Halics s'enfuirent en Hongrie. Les Polonais effrayés s'unirent étroitement avec Béla IV et demandèrent la main de sa fille Cunégonde pour le duc Boleslas V, surnommé le Chaste. Le prince cuman de Moldavie, Kutan (Kuthen), députa vers le roi de Hongrie pour lui mander, qu'ayant déjà été défait par les Mongols il priait ce prince de le recevoir avec tout son peuple dans ses États, y ajoutant que lui et ses sujets étaient prêts à embrasser le christianisme. Béla accepta cette proposition avec empressement. Mais la plus grande partie des Cumans s'étaient déjà courbés sous le joug des Mongols, et il n'y eut que 40 à 50,000 familles cumanes qui se transportèrent en Hongrie. Le Roi leur assigna pour demeure les cantons incultes entre le Danube et la Teisse, et à gauche depuis cette dernière rivière jusqu'à Debretzin, puis l'île de Schutt. Ces colons, peu reconnaissants de l'asile qu'on leur avait accordé, s'attirèrent, par leur conduite grossière et offensante, la haine de tous les Hongrois. Béla vit bientôt que, pour accélérer la civilisation de ces sauvages étrangers, il était nécessaire de

les entremêler, par familles isolées, avec lés naturels du pays. Mais ce projet mécontenta au plus haut degré les Cumans, qui ne désiraient rien tant que de former une seule tribu séparée dans un canton de la Hongrie. Au reste, le prince Kutan et son peuple reçurent le baptême, comme ils en avaient pris l'engagement. Dans l'entrefaite, les *Mongols*, qu'on appelait aussi *Tatars*, commandés par Batou-Kan, après avoir ravagé les pays russes, ainsi que Halics et Wlodomir, s'avançaient vers les limites de la Hongrie. Béla, voyant son royaume sur le point d'être envahi par ces barbares, envoya des ambassadeurs à tous les princes, pour les prévenir du terrible malheur que l'Europe avait à redouter, s'ils ne se hâtaient de venir au secours de la Hongrie. Mais le pape faisait alors prêcher une croisade contre l'Empereur, qui était obligé d'employer toutes ses forces pour tenir tête à ses nombreux adversaires en Italie. Quant aux autres princes, le danger, que Béla leur faisait entrevoir, leur paraissait encore si éloigné, qu'ils ne croyaient pas qu'il valût la peine de s'en occuper sérieusement. La Hongrie elle-même était déchirée par des factions qui paralysaient et la puissance du Roi et les forces de la nation. Néanmoins Béla, voulant prendre toutes les précautions qui dépendaient de lui, fit occuper par quelques troupes les défilés de la Transylvanie et de la Hongrie qui conduisaient en Russie. Il visita lui-même cette partie des frontières et y fit élever partout des batteries et des retranchements. Un mandement royal enjoignit sévèrement à toute la milice du royaume de se tenir prête à marcher au premier ordre.

Au mois de février 1241, on tint à Bude une assemblée générale des États, pour prendre en délibération la situation critique où se trouvait le royaume. La Diète décida, que le prince Kutan et les autres chefs cumans

avec leurs familles seraient conduits à Bude. On regardait cette mesure comme le moyen le plus propre à vaincre l'obstination, avec laquelle les Cumans s'étaient jusqu'alors opposés à leur répartition dans les provinces. Comme les Mongols s'approchaient de plus en plus des frontières de Hongrie, des ordres pressants, expédiés dans toutes les parties du royaume, appelèrent toutes les milices à Bude où le Roi voulait attendre leur arrivée. Mais à peine les messagers royaux furent-ils partis pour les différents comitats, que le palatin Dénis, qui commandait le corps d'armée sur la frontière de Russie, envoya un courrier pour avertir que les Mongols s'avançaient pour l'attaquer, et que ses troupes étaient beaucoup trop faibles pour défendre la longue ligne des défilés, fort distants les uns des autres. Immédiatement après, le palatin fugitif apporta lui-même au Roi la désolante nouvelle que des hordes innombrables de Mongols, après avoir franchi les Carpathes et défait le corps hongrois au défilé de Veresch, s'étaient répandus en Transylvanie et dans le comitat de Marmaros, et en avaient égorgé les habitants. Béla rassembla sur-le-champ les troupes cantonnées dans le voisinage de Bude, ainsi que les Cumans, en état de porter les armes; le duc Coloman ne tarda pas à se joindre à lui avec les cohortes qu'il avait formées en Bosnie, en Croatie et en Esclavonie. Le Roi envoya l'évêque de Waitzen au duc Frédéric d'Autriche, pour solliciter une prompte assistance; il fit transporter en même temps son épouse, son fils Étienne âgé de deux ans et le trésor du royaume, en Autriche, pour les mettre en sûreté. À Pesth il attendit avec anxiété l'arrivée des troupes plus éloignées.

L'armée mongole, forte de 500,000 hommes, pénétra en quatre colonnes dans le royaume de Hongrie. La première, conduite par Batou en personne, entra dans le comitat de Marmarosch; la seconde, sous les ordres de

Cadan (Cajuk), fils du grand-kan Otkai, s'avança dans la Transylvanie; la troisième, commandée par Bechetor, après avoir passé le Széreth et traversé la Moldavie, entra également en Transylvanie. Enfin la quatrième, qui avait pour chef Péta, suivit plus tard, par la Moravie, les autres colonnes dans la Hongrie. Cette dernière division, qui avait traversé la Pologne et la Silésie, avait incendié Sendomir, Wieliczka et Cracovie, mis en fuite près d'Oppeln le duc Boleslas et le vayvode de Sendomir, ensuite enlevé Breslau et anéanti, non loin de Liegnitz, le duc de ce nom, Henri-le-Pieux avec la fleur des guerriers polonais et silésiens (le 9 avril 1241). Après cette bataille, la horde victorieuse s'était arrêtée pendant plusieurs jours dans le voisinage d'Ottmachau, indécise si elle devait se diriger vers la Bohème ou aller rejoindre les bandes de leur nation qui l'avaient dévancée dans la Hongrie. Mais comme le roi Venceslas de Bohème avait posté un corps d'armée considérable près de Glatz, que les forêts frontières de ce royaume étaient coupées par des abattis d'arbres, et qu'un grand nombre de villes, tant en Bohème qu'en Moravie, étaient très-bien fortifiées, les barbares prirent le parti de se rendre par la Moravie en Hongrie. Pendant leur marche, ils assiégèrent Olmutz; mais Jaroslas, tige des seigneurs de *Sternberg*, fit une sortie héroïque, culbuta les Mongols et tua de sa propre main Péta, chef de ces barbares. Après cet échec, ils poursuivirent sans s'arrêter leur chemin vers la Hongrie et se contentèrent de piller et de ravager les cantons de Moravie par lesquels ils passaient.

L'armée mongole était précédée d'une avant-garde de 40,000 Cumans païens et d'autres tribus tatares, qui portaient partout la mort et la désolation. Batou, avec la première ou principale colonne, après avoir saccagé Cassovie, Miskolz, Gyöngyös et beaucoup d'autres endroits,

se montra bientôt dans les environs de Pesth. Il dévasta le pays d'une manière affreuse; et après avoir exterminé, non loin de Waitzen, un corps de Hongrois qui venait à sa rencontre, il prit cette ville d'assaut et y entra la flamme à la main (17 mars 1241). Pendant ce temps-là, Béla se trouvait toujours à Pesth, se flattant de l'espoir que les Puissances étrangères, dont il avait sollicité l'assistance, lui enverraient enfin des troupes auxiliaires. Le duc Frédéric d'Autriche, quoique son ennemi, fut le seul qui le secourut dans sa détresse. La troupe que ce prince amenait, était, à la vérité, peu nombreuse; mais le courage des guerriers autrichiens et le génie du chef qui les commandait, doublèrent les forces de cette petite armée. Il conseilla au Roi de suivre dans cette guerre le système de défense qui l'avait tiré lui-même d'embarras deux fois, et qui était aussi le seul applicable contre des barbares, tels que les Mongols. Toutefois, pour empêcher ces derniers de franchir le Danube, Frédéric attaqua à plusieurs reprises des bandes détachées de Mongols qui inquiétaient les cantons voisins, et revint triomphant chaque fois. Dans un de ces combats Frédéric, poursuivant les fuyards, en atteignit un dans sa retraite, et lui porta un coup si furieux que sa lance se brisa. Le barbare tomba, un chef voulut le relever; mais à l'instant où il s'inclinait, le Duc, armé de son cimeterre, lui abattit le bras. Comme il se trouvait parmi les prisonniers que fit Frédéric, aussi des Cumans, cette circonstance aigrit au suprême degré les Hongrois contre ceux de la même nation qui avaient trouvé un asile dans le royaume. Le prince Kutan et les siens furent regardés comme des traîtres qui avaient favorisé l'invasion des Mongols; et pour tirer vengeance de cette prétendue perfidie, on courut à la demeure de ce malheureux prince, s'élança sur lui et ses officiers, et les hacha en pièces [1]).

[1]) Le baron de Hormayr, dans son *Plutarque autrichien*, rapporte que

Une rage sanguinaire éclata partout contre les femmes, les enfants et les vieillards des familles cumanes, distribuées dans les provinces. À la nouvelle de cette atrocité inouïe, tous les Cumans, qui étaient dans le camp hongrois près de Pesth, prennent les armes, abandonnent les drapeaux du Roi, et massacrent un grand nombre de Hongrois. Ils firent surtout main basse sur plusieurs détachements de troupes isolés qui se rendaient à l'armée royale près de Pesth; après quoi ils passèrent à l'ennemi. Le duc Frédéric retourna en Autriche pour accélérer, à ce qu'il disait, l'arrivée des troupes qui devaient renforcer l'armée.

Batou se retira derrière la rivière de Sajó, pour y attendre ses autres colonnes qui s'avançaient du côté de la Transylvanie et de la Moldavie. Le roi Béla et son frère Coloman, qui étaient enfin parvenus à rassembler une armée de 100,000 hommes, suivirent, malgré l'avis que leur avait donné le duc d'Autriche, lentement celle des Mongols, et ne s'arrêtèrent que dans la plaine de Mohy sur la rive droite du Sajó. Là, le roi de Hongrie, peu habile dans l'art militaire, et se trouvant à la tête de troupes découragées, désunies et mutines, au lieu de songer à la défense du pont et des endroits où la rivière était guéable, s'entoura de barricades de chariots. Quoique les Hongrois eussent bien pris leur position, les Mongols, se fiant sur la supériorité de leur nombre, traversèrent le Sajó dont on avait, comme je viens de dire, négligé de défendre le passage, et fondirent avec toutes leurs forces sur l'armée hongroise qui fut culbutée, défaite et dispersée avec une perte énorme. Le commandeur des Templiers avec tous ses chevaliers, les archevêques de Colocza et de Strigonie, trois évêques et un grand nombre de seigneurs ecclésiastiques et sécu-

Kutan, voyant que toute résistance était vaine, donna de sa propre main la mort à ses deux épouses favorites, et se tua après lui-même avec ses principaux officiers.

liers, périrent dans cette malheureuse journée. Le Roi s'enfuit, par les forêts gömöréennes et les comitats de Sohl et de Barsch, à Presbourg; le duc Coloman mourut près d'Agram des suites de ses blessures. Pour ne pas laisser aux vaincus les moyens de se rallier, les Mongols les poursuivirent avec célérité et sans relâche, et parvinrent ainsi à anéantir entièrement les débris de l'armée fugitive. Le Danube arrêta enfin les progrès de l'ennemi. Batou divisa le pays au delà de ce fleuve en gouvernements. Après que les Mongols eurent été renforcés par les trois autres divisions de leur armée, ils s'occupèrent pendant l'été à massacrer les habitants en Transylvanie et dans les cantons entre le Danube et la Teisse, ainsi qu'à conquérir les places fortes, nommément Strigonie, le château de Grand-Varadin et plusieurs autres.

Le roi Béla étant arrivé à Presbourg, le duc Frédéric l'invita avec une cordialité apparente à se rendre en Autriche; mais à peine le monarque hongrois fut-il arrivé à Hainbourg que le Duc lui déclara qu'il eût à lui restituer incessamment toutes les contributions de guerre et autres sommes, que les Hongrois avaient extorquées à l'Autriche depuis le règne d'André II, et qu'on évaluait à 10,000 marcs d'argent. Dans cette étrange perplexité, Béla, pour conserver du moins sa liberté, abandonna à Frédéric les diamants et la vaisselle d'or et d'argent sauvés avec la reine Marie et estimés à 2000 marcs; et il lui engagea pour le restant de la somme exigée les comitats de Wieselbourg, d'Oedenbourg et d'Eisenbourg, limitrophes de l'Autriche. Le Duc fit occuper ces cantons par ses troupes et y fortifier les villes et les châteaux. Peu de temps après, les Autrichiens s'emparèrent par surprise de la ville de Raab. Les Hongrois, outrés d'un tel procédé, reprirent la place d'assaut et brûlèrent la citadelle avec la garnison autrichienne. Frédéric alors fit arrêter

tous les Hongrois qui s'étaient réfugiés en Autriche, et les dépouilla de leurs effets, à titre de contribution pour les frais des armements contre l'ennemi commun.

Lorsque Béla fut parvenu à s'échapper des mains de son faux ami, il envoya son épouse et son fils en Dalmatie. Quant à lui, il resta à Szégedin, d'où il dépêcha de nouveau des ambassadeurs aux princes chrétiens, pour les conjurer de venir au secours de la Hongrie et de pourvoir à la sûreté de l'Europe, menacée du même sort. En hiver plusieurs partis de coureurs mongols franchirent le Danube, ravagèrent et pillèrent les environs d'Albe-Royale, dont cependant ils ne purent se rendre maîtres, cette résidence étant très-bien fortifiée et ayant une nombreuse garnison. Des hordes barbares se montrèrent aussi sur les confins de l'Autriche; mais les bonnes mesures de défense qu'avait prises le duc Frédéric, et la crainte que le passage sur la rive opposée du Danube ne leur fût coupé en cas d'un dégel subit, les empêchèrent de rien entreprendre d'important en deça de ce fleuve. En janvier 1242, un corps de Mongols, sous la conduite de Cadan, s'avança vers Szégedin où se trouvait toujours le roi de Hongrie, qui y attendait avec impatience le résultat des sollicitations qu'il avait adressées à l'empereur Frédéric II à Faenza, au pape Grégoire IX à Rome et au roi Louis IX à Paris. Béla, ayant appris l'approche des barbares, s'enfuit par Agram en Dalmatie; mais comme les Mongols le poursuivirent jusque dans ce pays, il se réfugia avec sa suite, d'abord à Spalatro et plus tard dans l'île de Veglia. Cadan, qui avait pénétré jusqu'à Spalatro et Trau, voyant les préparatifs formidables que ces villes faisaient pour se défendre, s'en éloigna et alla attaquer la forteresse de Clissa; mais tous les efforts qu'il fit pour s'emparer de cette place, fortifiée par la nature et défendue par de braves soldats, ayant été infructueux, il se porta par la Bos-

nie et la Serbie, en Bulgarie. Les contrées par où les Mongols passèrent furent ravagées de la manière la plus cruelle. Tout ce qui respirait fut massacré. Quand ces hordes barbares ne trouvèrent plus rien à détruire, elles repassèrent le Danube en Bulgarie, pour se réunir au kan Batou.

Sur ces entrefaites, l'armée principale des Mongols avait continué la guerre de dévastation en Hongrie. Au mois d'août 1242, un corps de ces ravageurs traversa le Danube, la Raab et la Leitha. Ils vinrent camper dans le voisinage de Neustadt, d'où ils firent des courses jusqu'aux portes de Vienne. La ville de Neustadt, qui avait déjà été si souvent le boulevard de l'Autriche, se défendit cette fois aussi avec un courage héroïque contre des ennemis beaucoup plus redoutables. Le duc Frédéric rassembla les habitants de la campagne qui avaient pris les armes, et les réunit avec ses chevaliers et ses vassaux. Néanmoins les pays autrichiens auraient probablement éprouvé les mêmes désastres que la Hongrie, si le roi de Bohême, le duc de Carinthie, le patriarche d'Aquilée et le margrave de Bade, poussés et excités par le danger commun, n'étaient accourus avec leurs troupes au secours des provinces menacées. Les princes coalisés, ayant uni leurs forces, marchèrent droit à l'ennemi; mais celui-ci n'attendit pas leur arrivée, et s'enfuit dans le plus grand désordre en Hongrie. L'arrière-garde des Mongols fut atteinte par les Allemands et entièrement anéantie, de même que les bandes de barbares isolées qui s'occupaient à piller, à massacrer et à incendier, le long de la Leitha. Enfin le kan Batou abandonna la Hongrie réduite en désert. Il dirigea sa marche par la Moldavie vers la Russie. La retraite précipitée de ces terribles ennemis fut principalement causée par la mort du grand-kan Otkai. Comme le grand

des descendants de Gengis-Kan faisait craindre

des troubles intérieurs dans l'empire des Mongols, les chefs de leur armée jugèrent à propos de retourner en Asie. Cadan, fils aîné d'Otkai, devint grand-kan. Les princes russes demeurèrent encore pendant l'espace de plus de deux siècles tributaires des Mongols.

Le roi Béla avait rassemblé en Dalmatie un corps de troupes, que lui avaient fournies en partie les villes, en partie les chevaliers de S. Jean, en partie les Nobles du pays et particulièrement le puissant comte de Frangipani. En automne 1242, il revint en Hongrie sous l'escorte de cette force militaire. Il trouva son royaume dans l'état le plus pitoyable, qu'empirèrent encore les nuées de sauterelles, les années stériles et la famine, qui désolèrent ce malheureux pays. Le premier soin de Béla fut d'attirer des colons allemands dans ses provinces, pour en accélérer la repopulation; ensuite il prit à tâche d'améliorer la constitution militaire des Hongrois. Mais bientôt ce prince fut de nouveau engagé, malgré lui, dans une guerre étrangère. La ville de Zara avait, pendant le séjour de Béla en Dalmatie, chassé son gouverneur (*comes*) vénitien, et s'était soumise à la domination hongroise. Les Vénitiens reconquirent cette ville, au mois de juin 1243, nonobstant la vigoureuse résistance qu'ils éprouvèrent de la part des habitants. Ces derniers, ayant épuisé toutes leurs forces, et voyant l'impossibilité de se défendre plus longtemps, aimèrent mieux abandonner leurs foyers et d'aller demeurer à Nona que de consentir à vivre sous le gouvernement vénitien. L'année suivante, le roi de Hongrie, par le traité de paix qu'il fit, céda la ville de Zara à la République. Vers le même temps on étouffa aussi par la force des armes la guerre intestine des habitants de Spalatro, soutenus par les Bosniaques, contre la ville de Trau.

Par la mort de Coloman (1241), le titre de *Roi de Halics* s'était éteint pour la Maison royale de Hongrie.

Le prince Daniel Romanowitsch, qui était possesseur effectif de Halics, sous la suzeraineté de la Hongrie, avait, encore avant la bataille près du Sajó, quitté ce dernier pays avec le grand-prince Michel de Kiev, pour se réfugier en Bohème ou en Moravie. Un autre prince russe, Rostislas, qui avait fidèlement suivi Béla dans les moments du plus grand danger, obtint en récompense de son noble dévouement, la main de la princesse Anne, fille de ce monarque, et l'expectative du pays de Halics. Mais, comme le prince Daniel Romanowitsch s'était déjà mis en possession de cette province, après la retraite des Mongols, Rostislas, pour l'en expulser et pour punir les princes russes, qui avaient conseillé aux Mongols de se porter en Hongrie, marcha, l'an 1243, avec un corps de troupes hongroises par les Carpathes vers Halics. Les princes russes, étant venus au secours de Daniel, Rostislas fut défait près de Jaroslas sur la rivière de San. Béla IV alors se mit lui-même en marche vers Halics; mais il trouva les défilés dans les Carpathes si bien défendus par les Russes et les Galiciens, que toutes ses attaques furent repoussées avec une grande perte. Le roi de Hongrie, intimidé par ce revers, renonça à toute intervention ultérieure en faveur de Rostislas; et pour mettre fin aux hostilités, on fit un traité, par lequel Daniel se reconnut vassal de la Hongrie, et promit d'embrasser la religion catholique et d'épouser Constance, fille de Béla. En 1247, le pape Jean IV fit couronner, par un légat, Daniel roi de la Russie méridionale. Le prince Rostislas ne conserva que le titre de duc de Halics.

Cependant les affaires d'Italie avaient pris un tour très-avantageux pour l'Empereur. Dès que ce Souverain eut appris la défaite de l'escadre génoise qui transportait les évêques et prélats appelés au concile de Rome, il se dirigea vers cette capitale, prit plusieurs des villes voisines,

il était sur le point d'attaquer Rome même, lorsque le
ıpe Grégoire IX termina sa carrière (21 août 1241).
rédéric II fit cesser les hostilités et ne troubla point la
ɔre élection d'un nouveau pape. Les suffrages des car-
naux se réunirent en faveur de Godéfroi de Chatillon qui
it le nom de Célestin IV; mais la mort enleva ce pon-
fe peu de temps après son exaltation. Il eut pour succes-
ıur Innocent IV qui était des amis de l'empereur Frédé-
c. Mais ce monarque ayant refusé de se soumettre aux
ɔnditions dures et outrées sous lesquelles Innocent voulait
i faire acheter la paix, le pontife devint son plus grand en-
ɔmi. Innocent, résolu, à l'exemple de Grégoire IX, de
ɔusser l'Empereur à bout, mais ne se croyant pas en sû-
ɔté à Rome et en Italie, s'enfuit à Lyon en France et y
ɔnvoqua un concile pour le mois de juin 1245. Il accusa
Empereur de plusieurs crimes, entre outres d'avoir fait
ec les Sarrasins un traité préjudiciable à la chrétienté,
ɔ s'être emparé des biens de l'Église, de laisser les évê-
ɔés vacants pour en tirer les revenus, d'obliger les ec-
ésiastiques à paraître devant des juges laïques, enfin
être coupable d'hérésie. Les ambassadeurs de l'Empe-
ıur refutèrent toutes ces accusations; mais ce fut inutile-
ent. Le pape, qui avait entraîné dans son sentiment les
ères du concile, excommunia Frédéric et le déclara dé-
ıu de l'Empire et ses sujets déliés du serment de fidélité
ı'ils lui avaient prêté. Ce fut dans ce même concile qu'on
ɔnna le chapeau rouge aux cardinaux. Innocent IV fit
ıblier son anathème dans toutes les églises et employa
ɔus ses efforts pour soulever les princes contre l'Empe-
ıur; mais il n'y réussit qu'auprès des archevêques de
Iayence, de Cologne, de Trèves et de quelques autres
ɔêques qui, s'étant réunis à Wurzbourg, élurent, le 2 mai
246, empereur *Henri Raspon, margrave de Thuringe.*
'onrad IV, roi des Romains, qui gouvernait l'Allemagne

pendant l'absence de son pére Frédéric, marcha contre l'anticésar et l'attaqua près de Francfort, le 5 août 1246; mais il fut mis en fuite par les forces supérieures de son ennemi. Les troupes souabes abandonnèrent le parti de l'empereur Frédéric et passèrent du côté de Henri. Ce prince assiégea, en hiver, la ville d'Ulm; mais le froid excessif et le manque de vivres le contraignirent à abandonner cette entreprise et à se retirer en Thuringe, où il mourut le 27 février 1247.

Le duc Frédéric II d'Autriche étant déjà depuis treize ans uni à la princesse Agnès, sans en avoir d'enfants, l'illustre race des Babenbergeois, dont ce prince était le seul rejeton mâle, menaçait de s'éteindre. Pour prévenir ce malheur, le Duc répudia sa troisième épouse; ce qui offensa le roi Béla, proche parent de cette princesse, au point qu'il envoya un corps de ses troupes sur les bords de la Leitha, dans la vue d'envahir l'Autriche (1243); mais les Hongrois trouvèrent le passage de cette rivière si bien défendu qu'ils n'osèrent tenter de la franchir. Frédéric se fiança, à Wels, pour la quatrième fois à Elisabeth, fille d'Othon de Bavière; toutefois ce mariage ne fut jamais consommé, à cause des hostilités qui eurent lieu, l'an 1244, entre l'Autriche et la Bavière pour le sujet suivant. Henri de Waldeck, vassal de l'évêque de Passau et châtelain du fort d'Obernberg sur l'Inn, ayant commis des brigandages sur le territoire autrichien, sans que ce prélat eût réprimé ces excès, comme Frédéric l'en avait plusieurs fois réquis, ce prince, usant de représailles, détruisit le château d'Ebersberg sur la Traun, appartenant à l'évêché de Passau, et enleva le fort d'Obernberg, dont il confia la garde aux comtes de Schaumbourg, frères. Ceux-ci se mirent à faire, à leur tour, des courses dévastatrices en Bavière; ce qui de part et d'autre aigrit tellement les esprits qu'il n'y avait plus à penser à une al-

liance de famille entre les deux Cours respectives. En 1245, le duc Frédéric envoya Drusiger de Schrattenthal et Henri de Liechtenstein avec un corps de troupes au secours des chevaliers de l'ordre Teutonique contre les Prussiens païens. Il ne pouvait prendre part lui-même à cette croisade, parce que l'Empereur l'avait invité à la Diète qu'il avait convoquée à Vérone. Là, ce monarque confirma de nouveau les privilèges autrichiens et accorda au Duc la faculté de porter sur son chapeau ducal la croix de la couronne impériale. Il lui offrit même le titre royal; mais le prince, par modestie, ne voulut point l'accepter.

Pendant que l'Empereur comblait ainsi le duc Frédéric de faveurs, le roi Béla cherchait avec ardeur à se venger du dur traitement qu'il avait essuyé de la part du prince autrichien, l'an 1241. Pour atteindre plus facilement son but, il s'allia en 1245 avec le roi Venceslas de Bohème, ainsi qu'avec les ducs Othon de Bavière et Bernard de Carinthie, contre l'Autriche. Le roi de Bohème envahit l'Autriche septentrionale. En même temps les Bavarois assiégèrent le fort d'Obernberg, que les comtes de Schaumbourg défendirent pendant plusieurs semaines avec un grand courage. Le duc de Carinthie s'avança avec un corps de troupes en Styrie. À la nouvelle de ces envahissements, le duc Frédéric retourna avec la plus grande célérité dans son pays et commença par dégager le fort d'Obernberg. Ensuite il tira à lui les garnisons de Neustadt, de Starhemberg et d'autres endroits; environ deux cents chevaliers autrichiens et styriens vinrent se joindre à lui avec leurs hommes d'armes. Dès qu'il eut réuni cette petite armée, il ne balança point d'attaquer, près de Laa sur la Theya, celle du roi Venceslas qui, malgré sa grande supériorité, fut totalement défaite et dispersée. Plusieurs milliers de Bohèmes restèrent sur le champ de bataille, et 13 capitaines, 300 chevaliers et

4000 soldats furent faits prisonniers. Le roi de Bohème, ne pouvant se flatter de réparer sitôt la perte qu'il venait d'essuyer, souscrivit aux conditions de paix que lui dicta son vainqueur. Par suite de ce traité, Ulric, prince de Carinthie, qui se trouvait au nombre des prisonniers, épousa Agnès, duchesse d'Autriche divorcée, et en 1246 les fiançailles de Gertrude, nièce du duc Frédéric, avec Uladislas, prince héréditaire de Bohème, eurent lieu pour la seconde fois

Quoique le roi Venceslas et les ducs de Bavière et de Carinthie n'eussent entrepris cette guerre qu'à l'instigation de Béla IV, ce prince ne s'empressa point de seconder ses alliés dans leurs opérations militaires, et ce ne fut qu'au milieu de l'été 1246 qu'il se mit en campagne. Il se porta alors avec une armée considérable sur les bords de la Leitha vis-à-vis de Neustadt, où le duc Frédéric s'était posté avec ses troupes. Bientôt l'avant-garde des Hongrois, composée de Cumans et de troupes légères, passa cette rivière et vint voltiger autour du camp autrichien. Le 15 juin 1246, Frédéric, quittant tout à coup sa position, fondit avec tant d'impétuosité sur les ennemis, qu'en peu de temps ils furent culbutés et mis en déroute. Alors une grande partie de l'armée hongroise franchit promptement la Leitha, pour soutenir son avant-garde; mais les Autrichiens se jetèrent courageusement sur ces nouveaux ennemis et les forcèrent à chercher leur salut dans la fuite. L'intrépide et trop ardent Frédéric, dont la valeur éprouvée dans tant de combats s'était signalée en cette occasion avec plus d'éclat que jamais, poursuivant les fuyards avec trop de chaleur, se sépara de ses troupes et se vit bientôt seul avec deux chevaliers. Dans ce moment, un soldat cuman, se retournant tout à coup, décocha une flèche qui alla percer la tête du coursier de Frédéric. L'animal tomba, entraînant avec lui son ca-

valier qu'il couvrit de tout son poids. Cette chute ayant été aperçue de plusieurs Hongrois, ils revinrent aussitôt sur leurs pas, et entourèrent le prince. En vain ses deux fidèles serviteurs s'efforçaient-ils de le dégager de son cheval, ils furent hachés en pièces; et avant que le Duc pût se relever, l'un des comtes de Frangipani, qui nourrissait une haine personnelle contre le héros autrichien, lui plongea son fer dans l'oeil. La blessure fut mortelle, et Frédéric expira peu d'instants après, sans que personne des siens sût ce qu'il était devenu. Pendant que ce déplorable événement se passait, Henri de Liechtenstein [1]), qui commandait, sous les ordres du Duc, l'armée autrichienne, continuait à poursuivre les Hongrois; mais la nouvelle de la mort du Duc, qui fut trouvé par son fidèle secrétaire Henri, fit bientôt cesser le combat, et laissa le champ libre à la retraite de l'ennemi. Cette funeste catastrophe eut lieu le 15 juin 1246, qui était précisément le jour anniversaire de la naissance de Frédéric. Ce prince mourut à l'âge de 35 ans, sans qu'aucune de ses trois épouses lui eût donné un héritier de son grand nom. Ses restes inanimés furent transportés à Sainte-Croix, où il jouit enfin, aux côtés de sa première compagne chérie, Gertrude de Brunswick, d'un repos que le destin lui avait refusé pendant le cours de sa glorieuse vie. La duchesse douairière Théodore fut si douloureusement affectée de la perte de son fils, qu'elle ne lui survécut que peu de jours. Cette princesse mourut le 22 du même mois, et fut inhumée à Closterneubourg.

Le duc Frédéric II d'Autriche et de Styrie était un prince infatigable, patient et ferme dans l'adversité, courageux, entreprenant et passionné pour la guerre, ce qui lui fit donner le surnom de *Belliqueux*. Plusieurs histo-

[1]) De ce seigneur descend la ligne masculine des princes de Liechtenstein-Nicolsbourg. Son frère Ulric fonda celle de Styrie.

riens ont peint son caractère sous les plus noires couleurs; mais comme ce sont pour la plupart des étrangers, et que Frédéric fut en guerre avec tous les peuples voisins, leurs rapports sont fort sujets à caution. Si ses actions ne furent pas toujours marquées au coin de la justice et de la modération, son coeur, qui était bon et généreux, les désavouait, et il répara presque toujours les fautes que sa grande jeunesse et l'extrême vivacité de son esprit lui faisaient commettre. Quant au reproche que quelques chroniqueurs monastiques lui font de ne pas s'être assez occupé du bien de l'Église et des couvents, il est bien mal fondé. Frédéric n'était pas, à la vérité, aussi libéral envers le clergé que l'avaient été quelques-uns de ses prédécesseurs qui, comme la plupart des princes de ce temps-là, épuisèrent leurs trésors pour enrichir les églises et les maisons religieuses; mais il distingua du moins les évêchés et les monastères autant que l'exigeaient le bon voisinage, la culture des terres, l'instruction publique et le culte divin. Il arrangea les différends qui existaient depuis longtemps entre l'Autriche et l'évêché de Frisingue, au sujet des mariages entre les ministériels respectifs et de la sujétion des enfants nés de ces unions (1233). Peu d'année après (1236), Frédéric céda, comme il a déjà été mentionné, au susdit évêché le bourg d'Aspach, pour libérer entièrement l'Autriche de la dette contractée par le duc Léopold VII son père envers ce diocèse. Les relations de Frédéric avec Salzbourg furent fort amicales: il confirma les immunités de cet archevêché, et lui rendit les ôtages qu'il avait donnés dans des temps antérieurs. Il assura à Passau sa protection particulière: et dans un diplôme, remarquable sous plusieurs rapports, daté du 11 mars 1241, il se reconnut, relativement à ses nombreux fiefs mouvants de l'évêché, vassal de cette ancienne métropole. Ce prince

a (1236) à l'abbaye de Melk le droit de présentation

à la cure de S. Martin dans cette ville, et lui fit donation de la terre de Sulz et en outre d'une forêt près de Schala, pour dédommagement des fréquents dégats causés par la guerre. Il n'oublia point les couvents de Closterneubourg, de Zwettel, de Seitenstetten, de S. Florien et de Crems-munster, qui obtinrent, soit une augmentation de territoire, soit des franchises ou d'autres concessions.

Avec *Frédéric II le Belliqueux* s'éteignit cette ancienne et noble race des margraves et ducs d'Autriche de la Maison de Babenberg, qui défendirent avec une valeur intrepide et une fermeté inébranlable l'Allemagne contre l'invasion des Magyars, qui délivrèrent l'Autriche de leur domination et en firent un boulevard invincible contre ces redoutables conquérants, qui repeuplèrent cette contrée, presque réduite en désert, y rétablirent la vraie religion, relevèrent les temples et les couvents renversés ou saccagés, restaurèrent et agrandirent les cités ruinées, firent revivre l'agriculture, les arts et le commerce, érigèrent et dotèrent richement nombre de monastères et d'autres établissements utiles, et qui furent enfin les premiers fondateurs de la belle et florissante Monarchie autrichienne, qui brille encore aujourd'hui avec éclat parmi les grandes puissances de l'Europe.

CHAPITRE VI.

Prétendants à la succession d'Autriche après l'extinction de la race masculine de la Maison de Babenberg. Troubles et guerres pendant l'interrègne de l'Empire. De 1246 à 1251.

La race masculine des Babenbergeois s'étant éteinte en la personne de Frédéric II le-Belliqueux, *Marguerite* et *Constance* ses soeurs [1]), et *Gertrude*, fille de son frère Henri-le-Cruel, étaient ses plus proches héritières. Marguerite était veuve de Henri, roi des Romains qui, à cause de sa révolte contre son père l'empereur Frédéric II, avait été déposé et emprisonné en Apulie où il était mort. Constance avait épousé le margrave Henri de Misnie, et Gertrude était unie depuis peu à Uladislas, prince royal de Bohème, comme il a déjà été mentionné. D'après le privilège accordé aux ducs d'Autriche par l'empereur Frédéric I, il n'y avait que les enfants, soit mâles, soit femelles, du duc régnant, ou à défaut de postérité de l'un et de l'autre sexe, celui ou ceux à qui il laisserait ses États par testament, qui eussent le droit de lui succéder. Or, le duc Frédéric II étant mort sans descendance et intestat, les pays autrichiens ne pouvaient être adjugés à aucune des trois princesses nommées ci-dessus, mais étaient tombés en deshérence, et comme tels dévolus à l'Empereur et à l'Empire. En conséquence, ce Souve-

[1]) Le duc Frédéric II avait encore laissé une troisième soeur, appelée *Gertrude* qui fut mariée à Henri Raspon, margrave de Thuringe; mais cette princesse mourut avant l'année 1248, sans laisser d'enfants.

rain fit prendre, immédiatement après la mort du duc Frédéric II, possession de ces provinces par le comte Othon d'Eberstein, qu'il envoya pour cet effet à Vienne qui, pour la seconde fois, fut déclarée *ville libre impériale*. Plusieurs prélats, qui avaient donné des terres en fief aux ducs d'Autriche, entre autres les évêques de Passau, de Frisingue et de Salzbourg, suivirent l'exemple de l'Empereur et retirèrent ces terres hommagées.

Cependant, quelque peu fondés que fussent les droits de Gertrude sur l'héritage de son oncle Frédéric, Uladislas de Bohême n'en réclama pas moins les provinces autrichiennes du chef de son épouse, et arma pour soutenir ses prétentions. Le duc polonais d'Oppeln et de Ratibor, qui n'avait point d'enfants, avait légué au roi de Bohême ces deux duchés, dont le prince Uladislas s'était mis en possession, après la mort du duc (1246). Cette acquisition avait beaucoup augmenté la puissance d'Uladislas; mais la mort l'enleva (16 janvier 1247), avant qu'il eût pu tenter quelque entreprise contre l'Autriche. La princesse Gertrude, devenue veuve, retourna quelque temps après dans sa patrie, et prit sa résidence au château de Mödling.

L'occupation des pays autrichiens par l'Empereur causa de vives inquiétudes à la Cour de Rome, qui craignait de voir la puissance de ce monarque s'accroître encore par la possession de ces importantes provinces. Pour empêcher une réunion si contraire à ses intérêts, le pape Innocent IV mit tout en usage, pour engager la reine Marguerite à se remarier et à se mettre en possession de l'Autriche et de la Styrie, comme d'un héritage qui lui appartenait de droit. Ce projet ne réussit point au gré de ses désirs. Marguerite, qui, après la mort de son époux, s'était retirée dans un couvent de religieuses à Trèves, vint effectivement en Autriche; mais elle n'y trouva point de partisans. Le comte d'Eberstein, qui

commandait, au nom de l'Empereur, à Vienne, ayant interdit à cette princesse l'entrée de la capitale, elle établit sa résidence à Hainbourg. Le pontife romain, voyant qu'il atteindrait difficilement son but par la voie qu'il avait choisie, incita les rois de Hongrie et de Bohème à s'approprier les États autrichiens. Béla IV, qui ne demandait pas mieux que d'étendre son empire jusqu'à l'Ens, qu'il regardait comme la frontière naturelle du royaume de Hongrie, pénétra dans la basse Autriche et la Styrie, tandis que le duc Othon de Bavière envahit la haute Autriche qu'il avait le dessein de réunir à son duché dont elle avait été démembrée. Le duc Bernard de Carinthie, voulant avoir sa part dans la succession dont on avait projeté le morcèlement, entra avec un corps de troupes dans la Styrie supérieure. Le roi de Bohème seul ne put alors rien entreprendre contre l'Autriche, à cause des troubles qui agitaient son propre pays. Les autres princes voisins profitèrent des fâcheuses circonstances, où se trouvait l'Autriche pour s'agrandir autant que possible. Le comte d'Eberstein, gouverneur impérial, aidé par une partie de la Noblesse autrichienne, défendit, aussi bien que ses faibles moyens le permettaient, les provinces confiées à ses soins; mais comme il n'avait pas, à beaucoup près, des forces suffisantes pour opposer de la résistance partout, et qu'il s'aperçut d'ailleurs que l'attachement des Autrichiens pour l'Empereur commençait à chanceler, il quitta Vienne, sous prétexte d'aller trouver ce monarque et de lui demander un corps de troupes assez considérable pour défendre et protéger le pays contre tant d'agresseurs (1248).

Le départ du gouverneur fut favorable aux vues de la princesse Gertrude, qui aspirait à la souveraineté des États autrichiens, sur lesquels, comme fille de Henri-le-Cruel, frère aîné de Frédéric-le-Belliqueux, elle préten-

dait avoir des droits plus fondés que Marguerite et Constance, soeurs de ce dernier prince. Se prévalant de ce prétendu droit, elle contraignit, de concert avec ses adhérents, le chevalier Ortolfe de Starhemberg à lui livrer le trésor ducal, qu'on gardait dans le château de ce nom. On le partagea en portions égales entre les trois princesses. Dans l'entrefaite, l'Empereur avait conféré le gouvernement de l'Autriche au duc Othon de Bavière, et celui de la Styrie au comte Meinard de Gorice. Il eut bientôt lieu de regretter le choix qu'il avait fait du premier de ces princes; car Othon, au lieu d'agir d'après les intentions de l'Empereur, conseilla lui-même à Gertrude de ne pas laisser échapper la succession sur laquelle, comme il lui fit accroire, elle avait un droit incontestable, et lui proposa pour époux le margrave *Herman de Bade.* D'un autre côté, les habitants de l'Autriche, voyant leur pays à la veille de devenir la proie d'avides voisins, et n'ayant à attendre aucun secours de la part de l'Empereur, qui avait à lutter à la fois contre un nouvel anticésar et les rebelles italiens, désiraient ardemment de sortir de l'état d'incertitude et d'abandon où on les laissait; ce qui fut cause que le nombre des partisans de Gertrude s'accrut de jour en jour. Le mariage de cette princesse avec le margrave de Bade fut consommé. Le pape, à qui il était fort indifférent quel prince devînt possesseur de l'Autriche, pourvu seulement qu'elle fût soustraite à la domination de l'empereur Frédéric, approuva cette alliance. Il invita même les rois de Hongrie et de Bohème à soutenir le margrave contre le chef de l'Empire. Mais les deux premiers Souverains, à qui le pape Innocent lui-même avait récemment offert les provinces autrichiennes, loin de se rendre aux voeux du pontife, protestèrent contre un arrangement, fait sans leur aveu et à leur préjudice. Innocent IV leva, à la sollicitation de Herman, qui était arrivé en Autriche

où il fut nommé corégent, l'excommunication qu'il avait lancée sur ce pays, lors de son occupation au nom de l'Empereur. Il recommanda en même temps le margrave Herman à l'anticésar Guillaume de Hollande; mais ce prince ne voulut ni reconnaître les prétentions de Gertrude, ni donner l'investiture à son époux. Celui-ci avait pris, l'an 1249, le titre de *duc d'Autriche et de Styrie* et établi son siège à Vienne. Le comte Meinard de Gorice, plus fidèle à ses devoirs que le duc Othon de Bavière, défendit la Styrie non-seulement contre les Hongrois, mais encore contre les prétentions de Herman, et conserva cette province à l'Empereur, qui le nomma aussi gouverneur de l'Autriche. Herman se trouvait dans une position fort précaire et assez critique; il ne pouvait ni défendre le pays contre les Hongrois, ni dompter les Styriens et les seigneurs autrichiens qui étaient restés attachés à l'Empereur. Une envie extraordinaire de combattre était alors venue à ces derniers. Un grand nombre de chevaliers de nos contrées servirent dans la guerre qui avait éclaté entre le roi Venceslas et le prince royal Prémislas-Ottocare de Bohème, les uns sous les drapeaux du père, et les autres sous ceux du fils. D'autres combattaient dans leur patrie, soit pour l'empereur Frédéric, soit pour Herman, suivant le parti auquel ils adhéraient. Quelques bandes armées osèrent aussi faire une irruption en Hongrie, pour punir, à ce qu'elles disaient, le roi Béla de ses dernières agressions; ce qui enflamma tellement la colère de ce prince qu'il pénétra de nouveau en Autriche, l'an 1250. Cependant, comme il espérait toujours acquérir cette belle et fertile contrée, il chercha d'abord à s'y faire un parti; mais voyant qu'il ne pouvait gagner ni les Grands, ni le peuple, il assouvit sa vengeance en désolant impitoyablement l'Autriche jusqu'aux hautes montagnes. Ces contrées auraient difficilement échappé à une

entière dévastation, si l'intervention très-énergique de la Cour de Bohême, qui ne voulait pas laisser ruiner de fond en comble un pays qu'elle convoitait elle-même, n'avait obligé le roi Béla à cesser ses ravages et à retourner avec son armée en Hongrie. Après cette retraite, Herman songea sérieusement à combattre les Nobles du parti impérial. Il attaqua d'abord les Chunringiens et assiégea leurs châteaux. Mais il mourut, pendant son expédition, au château de Callenberg, le 4 octobre 1250, laissant sans protection son épouse enceinte et un fils, Frédéric, âgé d'un an. Le pape et le duc Othon de Bavière ne firent plus rien pour Gertrude; au contraire ce dernier prince envoya son fils Louis avec un corps de troupes dans la haute Autriche, et y fit occuper les villes de Linz et d'Ens, ainsi que tout le pays entre l'Inn et l'Ens, pour et au nom, à ce qu'il disait, de l'Empereur et de l'Empire.

Après la mort de l'anticésar Henri de Thuringe, le pape Innocent avait engagé les princes d'Allemagne à élire un nouveau roi. On avait tour à tour offert la couronne à Henri, duc de Brabant, au comte Othon de Flandre et à Richard, comte de Cornouailles, frère de Henri III, roi d'Angleterre; mais ces princes avaient refusé ce dangereux présent, qu'accepta enfin un jeune ambitieux, le comte *Guillaume de Hollande*. On tint, en septembre 1247, à Woringue, château situé entre Cologne et Nuys ou Neus, une Diète, qui pour la plus grande partie n'était formée que de prélats; ils y proclamèrent, le 3 du mois suivant, Guillaume, âgé seulement de 20 ans, roi de Germanie. Un grand nombre de princes, d'évêques et de villes impériales, réfusèrent de le reconnaître. Mais les comtes souabes persistèrent dans leur rebellion contre le roi des Romains Conrad, leur duc, et l'expulsèrent même du pays. Il se forma alors en Allemagne deux partis, aussi violents que l'étaient les Gibelins et les Guel-

fes en Italie. L'un tenait pour l'empereur Frédéric II et son fils Conrad, et l'autre pour Guillaume de Hollande. Chacun de ces deux partis chercha à profiter de la confusion où était l'Empire, les princes ecclésiastiques pour accroître leurs possessions, les chevaliers et les comtes pour s'affranchir de la suzeraineté des ducs, et ces derniers pour s'arroger un pouvoir souverain. Partout le peuple se plaignait des vexations et violences que les Nobles se permettaient envers les villes et les habitants paisibles de la campagne. Le bruit des armes rétentissait dans toutes les provinces, et quiconque avait du courage et de la hardiesse, entreprenait des guerres particulières, allait au pillage, guettait les passants, exerçait, en un mot, sans crainte et impunément, le métier de brigand. L'empereur Frédéric et le roi Conrad étant empêchés, celui-ci par les démêlés avec ses Souabes et celui-là par les affaires d'Italie, d'agir avec de grandes forces, ou en personne, contre Guillaume de Hollande, ce prince sut si bien tirer parti de ces conjonctures, qu'après avoir enfin réduit Aix-la-Chapelle qui, par fidélité envers le chef légitime de l'Empire, se défendit longtemps contre l'anti-césar, il y fut couronné roi, le 1 novembre 1248.

La crise fatale, où se trouvait l'Allemagne, jointe au peu de succès qu'avaient les armes impériales au delà des Alpes, fit vivement désirer à Frédéric II de s'accommoder avec le pape Innocent. Mais ce pontife inflexible, loin de se prêter à un arrangement, fulmina une nouvelle sentence d'excommunication contre Frédéric, qui en fut tellement choqué, qu'il résolut d'aller chercher son ennemi jusqu'à Lyon où celui-ci continuait à résider. Déjà l'Empereur avait passé Turin avec son armée, lorsque la nouvelle qu'il reçut de la prise de Parme l'obligea à retourner promptement sur ses pas. Les Gibelins avaient enlevé, l'an 1245, cette ville aux Guelfes ou partisans du

pape qui venaient de la reprendre (1247), après avoir totalement défait le podestat impérial, qui était allé à leur rencontre avec ses troupes. Comme par la perte de Parme, l'Empereur se trouvait coupé de Modène, de Reggio et les villes de la Toscane, la première de ces places était trop importante pour que ce prince ne fît pas tous ses efforts pour la reconquérir. Son fils naturel, le roi Enzius de Sardaigne, qui était alors campé près de Brescia, alla en toute hâte occuper les bords du Taro, pour empêcher les confédérés de Lombardie d'envoyer des troupes au secours de Parme; mais avant qu'il eut atteint cette rivière, les Milanais et leurs alliés y avaient déjà fait passer des renforts. L'Empereur, ayant réuni toutes ses forces, marcha sur Parme et en fit le siège. Il attaqua cette place avec tant d'impétuosité que les habitants, pressés par la famine, offrirent de capituler. Mais les villes de Mantoue et de Ferrare ayant, au même moment, trouvé le moyen de faire entrer des vivres dans Parme, les assiégés ne songèrent plus qu'à se défendre avec un nouveau courage. L'Empereur quittait souvent son camp pour aller à la chasse, ce qui fut remarqué par les Parmesans, qui profitèrent un jour de l'absence de ce prince pour faire une sortie générale. Ils fondirent si brusquement sur les Impériaux, que ceux-ci furent mis en déroute et perdirent leur camp et leurs bagages (1248). Frédéric II, ayant rallié ses troupes, les conduisit de nouveau contre la ville de Parme qu'il resserra étroitement; mais enfin ennuyé de la longueur de ce siège, il remit le commandement général en Lombardie au roi Enzius, et retourna en Apulie. Cette brillante, mais dangereuse commission causa la ruine d'Enzius; car il fut battu et fait prisonnier près de Fossolta, peu distant de Modène, le 6 mai 1249. Cette dernière ville, place forte, tomba au pouvoir des vainqueurs. L'Empereur aurait bien voulu

alors diriger de nouveau ses opérations militaires contre les rebelles italiens; mais il en fut empêché par son état maladif, qui empira au point qu'il mourut à Fiorentino en Apulie, le 13 décembre 1250. Le malheureux Enzius ne suivit son père au tombeau, qu'après avoir langui vingt-deux ans dans la prison à Bologne (1271).

Frédéric II était courageux, actif, vigilant et d'une fermeté que rien ne pouvait ébranler. Il aimait les gens de Lettres, et parlait plusieurs langues. Il fut de tous les empereurs celui qui chercha le plus à établir l'empire en Italie; mais les efforts réunis du pape, qui voulait être seul Souverain dans Rome, et des villes de Lombardie, qui avaient si souvent défendu leur liberté contre les empereurs, firent échouer toutes ses tentatives. Les troubles, qui suivirent la mort de Frédéric II, achevèrent d'affaiblir l'Empire. Les Italiens s'affranchirent en grande partie de la domination des empereurs; les seigneurs du royaume d'Arles imitèrent leur exemple, et les princes d'Allemagne s'arrogèrent une indépendance qui réduisit presque la dignité impériale à un simple titre d'honneur. Après la mort de Frédéric II, l'Empire se trouva partagé entre deux rivaux. *Conrad IV*, fils du monarque défunt, et couronné deux fois roi des Romains, fut reconnu par la plupart des princes séculiers; mais les princes ecclésiastiques restèrent attachés à Guillaume de Hollande qu'on appela pour cette raison le *roi des prêtres*. Pendant que les deux concurrents continuaient à se faire la guerre, les Grands de l'Allemagne, principalement ceux des environs du Rhin, profitèrent de ces dissentions pour envahir les domaines et les droits de leurs voisins. Comme on ne songeait d'aucune part à réprimer ces désordres, parce que chaque parti voulait ménager ses adhérents, les seigneurs, enhardis par cette impunité, continuèrent leurs usurpations, alléguant pour toute raison qu'ils étaient les plus forts; et ils s'accoutumèrent

peu à peu si bien à faire valoir ce motif, qu'il parut enfin, comme aux temps de barbarie, en quelque façon légitime; ce qui donna naissance à ce qu'on nomma ensuite le ***Faust-recht***, c'est-à-dire le droit du plus fort.

La mort de Frédéric II n'éteignit pas la haine du pape Innocent IV contre la famille impériale. Ce pontife s'efforça de détacher du parti de Conrad IV les princes allemands qui étaient encore fidèles à ce prince, et de soulever les peuples d'Apulie et de Sicile contre lui. Il confirma, l'an 1251, Guillaume de Hollande dans la dignité royale, et excommunia Conrad IV. Le plus grand nombre des princes dans le nord de l'Allemagne se déclarèrent alors pour Guillaume. Il n'y eut presque que le seul duc Othon de Bavière qui restât attaché à Conrad, dont il était le beau-père. Malgré tout cela, Guillaume était si peu considéré en Allemagne, que les décrets de la Diète qui émanaient de lui, avaient besoin chaque fois d'être sanctionnés par le pape, avant qu'ils fussent mis à exécution. Innocent IV quitta, au mois d'avril 1251, la ville de Lyon, et se rendit par Marseille et Gènes à Milan. Vers l'automne de la même année, le roi Conrad IV se mit également en route de la Bavière pour l'Italie. À son arrivée à Vérone, il fut reçu avec les plus grands honneurs. Bientôt après il tint une assemblée de ses partisans à Goito sur le Mincio; après y avoir concerté le plan des opérations de la campagne qu'il se proposait d'entreprendre, il se rendit par Pordenone en Frioul, sur les côtes de la mer Baltique, s'y embarqua et arriva, au mois de décembre, en Apulie. Il ne trouva point ce pays dans un état plus tranquille que l'Allemagne. Mainfroi, prince de Tarente, autre fils naturel de l'empereur Frédéric II, s'étant chargé, après la mort de son père, du gouvernement des royaumes de Naples et de Sicile, avait fait tous ses efforts pour maintenir ces pays dans l'obéissance; mais il n'avait pu y ré-

usair. Naples et plusieurs autres villes s'étaient déclarées pour le pape Innocent, qui prétendait que les deux Siciles étaient dévolues à l'Église par l'excommunication portée contre l'empereur défunt. Le roi Conrad réduisit, l'an 1252, les villes et les vassaux infidèles. Au mois d'octobre de l'année suivante, il se rendit maître de Naples, fit démolir les murs de cette ville, de même que ceux de Capoue et d'autres cités coupables, et punit les rebelles vaincus par le bannissement et la confiscation de leurs biens.

Guillaume de Hollande déclara, l'an 1252, Conrad IV déchu de son duché de Souabe et de tous ses biens patrimoniaux en Allemagne. En même temps le pape offrit successivement la souveraineté des États siciliens au comte Richard de Cornouailles, à Charles d'Anjou, comte de Provence, frère de Louis IX, roi de France, et enfin au comte Edmond de Lancastre, deuxième fils de Henri III d'Angleterre. Mais il exigea, en retour de ce don, de très-fortes sommes et beaucoup d'autres insignes avantages. Henri d'Angleterre accepta avec joie ces dures propositions, et fit passer à Rome des trésors considérables que le pape employa à enrôler des troupes pour combattre le roi Conrad. Mainfroi, qui avait eu de son père l'empereur Frédéric la principauté de Tarente et trois comtés dans la basse Italie pour apanage, était beaucoup plus aimé des Siciliens que son frère consanguin, ce qui excita la méfiance de ce dernier et lui fit prendre en haine Mainfroi. Pour empêcher que celui-ci ne mît à profit l'attachement que les Siciliens lui montraient, Conrad chercha en partie à le dépouiller de ses pays, et en partie à restreindre de toute manière le pouvoir qu'il y exerçait. Mainfroi ne haïssait pas moins son frère qu'il n'en était haï; c'est pourquoi Conrad étant mort subitement au camp près de Lavello, le 21 mai 1254, on imputa à Mainfroi d'avoir fait périr par le poison le roi son frère. Conrad IV, mort à la fleur de

son âge, laissa de son épouse Élisabeth, princesse de Bavière, un fils, né le 25 mai 1252. Ce fut le malheureux *Conradin*. Son père avait nommé par son testament le margrave Bertoud de Hochberg tuteur de son fils et régent de la basse Italie, jusqu'à la majorité du jeune prince, et recommandé celui-ci à la protection du pape. Mais Innocent IV réclama lui-même l'autorité suprême dans les royaumes de Naples et de Sicile; il promit toutefois d'examiner, lorsque Conradin aurait atteint l'âge réquis pour régner, les prétentions de ce prince et d'y avoir égard; c'était un moyen adroit pour ne s'engager à rien. Une grande partie des seigneurs siciliens, las de la domination des princes de la Maison de Hohenstaufen, entrèrent dans les intérêts du pape. Celui-ci rassembla une armée avec laquelle il menaça l'Apulie et la Calabre. Comme l'empereur Frédéric avait, par ses dernières volontés, désigné Mainfroi pour son successeur au trône des deux Siciles, si ses deux autres fils Conrad et Enzius venaient à mourir sans postérité, le premier de ces trois princes, à qui le margrave de Hochberg avait remis la tutelle de Conradin, se prévalut de cette disposition testamentaire pour recevoir dès à présent l'inauguration éventuelle, en cas que Conradin mourût dans sa jeunesse ou bien plus tard sans laisser d'enfants. Mais il fut obligé de céder aux forces du pape et de ses nombreux partisans. Innocent IV entra, à la tête d'une armée, en Apulie et s'empara de Naples. Mainfroi ne lui opposa aucune résistance; néanmoins il avait publié auparavant un manifeste, pour se pourvoir contre tout ce que se ferait au préjudice de ses droits et de ceux de son pupille. Le pontife confirma Mainfroi provisoirement dans la possession de la principauté de Tarente; après quoi Guillaume, légat du pape, reçut partout l'hommage pour et au nom du chef de l'Église.

Mainfroi ne tarda pas à prendre querelle avec les ad-

hérents du pape, qui le cita devant son tribunal à Capoue, pour rendre compte de sa conduite. Mais le prince sicilien, au lieu d'obtempérer à cette sommation, se réfugia auprès des Sarrasins à Nocera, qui lui donnèrent des troupes auxiliaires, et lui remirent des sommes considérables que l'empereur Frédéric avait mises en dépôt chez eux. Par ces moyens, le prince de Tarente se vit à même d'entrer en campagne, et il fit la guerre avec tant de succès qu'il emporta la ville de Foggio d'assaut; ce qui causa une telle terreur panique à l'armée pontificale, qu'elle abandonna en toute hâte son camp près de Troja et se retira dans la ville de Naples, où le pape se trouvait avec sa Cour. Innocent IV étant mort précisément dans ce temps-là (le 7 décembre 1254), son successeur Alexandre IV quitta Naples et se rendit à Anagni. Les troupes du pape ayant été anéanties par des défaites et des maladies, dans le cours de la campagne de 1255, les villes de Naples, de Capoue, d'Aversa et autres, ouvrirent, l'année suivante, leurs portes à Mainfroi. La Calabre et la Sicile se soumirent l'an 1257. Ce prince se fit couronner, le 11 août 1258, roi de Sicile, sur le bruit qui s'était répandu que le jeune Conradin était mort en Allemagne. Quoique la fausseté de cette annonce eût été prouvée peu après par des ambassadeurs, envoyés de la Bavière, Mainfroi refusa de se dessaisir du pouvoir qu'il s'était arrogé; néanmoins il promit de reconnaître Conradin pour son héritier et successeur, en cas qu'il fût élevé sous ses yeux en Sicile. Mais ni la reine-mère, ni Louis de Bavière, oncle de Conradin, ne voulurent confier ce prince à des mains si dangereuses. Conradin resta donc en Allemagne, et Mainfroi fut pendant plusieurs années paisible possesseur du trône de Sicile.

Pendant ce temps-là, l'Italie supérieure et centrale avait été désolée par une furieuse guerre civile. Les Flo-

rentins, qui avaient constitué, l'an 1251, leur ville en république, ligués avec Gènes et Lucques, défirent les habitants de Sienne et de Pistoie, attachés au parti gibelin, et combattirent ensuite avec avantage les Pisans (1251-1256). Ezzelin de Romano, hardi avanturier, mais excellent capitaine, avait été le meilleur soutien de Frédéric II et de Conrad IV en Lombardie. L'Empereur l'avait récompensé par la main d'une de ses filles. Comme alors l'Italie était sans gouvernement fixe et stable, Ezzelin, voulant profiter de cette circonstance, tâcha de s'ériger en chef des Gibelins, dans la vue de se former, s'il était possible, une domination indépendante. Après la mort de Conrad IV, il était en possession de Vérone, de Vicence, de Padoue, de Belluno, de Monfelice et de toute la Marche de Trévise. Il persécuta les Guelfes avec un acharnement cruel, et refusa d'obéir aux ordres du pape, de même qu'à ceux des rois de Germanie. Innocent IV et Alexandre IV l'excommunièrent, et ce dernier pontife alla jusqu'à faire prêcher une croisade contre lui. Les Guelfes se rassemblèrent sous les drapeaux de l'archevêque Philippe de Ravenne, nommé commandant en chef des troupes papales. Ce prélat se rendit maître de Padoue; mais il fut vaincu et fait prisonnier par Ezzelin, l'an 1258, et Brescia tomba au pouvoir des Gibelins. L'année suivante, la fortune abandonna entièrement Ezzelin qui, s'étant mis en marche vers Milan pour s'emparer de cette ville, fut défait et pris par le margrave Azon d'Este, et mourut des suites de ses blessures, le 8 octobre de la même année. Son frère Albert, qui avait également cherché à exterminer les Guelfes en Italie, tomba entre les mains des Trévisans qui le firent périr avec toute sa famille au milieu des plus affreux tourments.

Par la mort de Conrad IV, Guillaume de Hollande devint roi légitime de Germanie, sans éprouver d'opposi-

tion. Cela n'empêcha point, que ce prince ne vît son autorité décliner de jour en jour. Les guerres interminables dans lesquelles il était enveloppé avec différents prélats et villes de l'Empire, et principalement celle qu'il eut à soutenir contre Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, ne lui permirent pas de faire le voyage de Rome pour recevoir la couronne impériale. Peu après, il fut obligé de tourner ses armes contre les Frisons, qui ne cessaient de molester la Hollande par leurs irruptions. Cette expédition lui fut très-funeste; car s'étant hasardé, au mois de janvier 1256, de passer un marais gelé, peu distant de Medenblick dans la Hollande septentrionale, la glace se rompit tellement sous son cheval qu'il y demeura pris, sans pouvoir être secouru par les siens. Aussitôt les Frisons, qui étaient en embuscade dans les roseaux, se jetèrent sur Guillaume, sans le connaître, et l'assommèrent.

Après la fin malheureuse de Guillaume, les princes, soit que l'anarchie leur parût un bon moyen pour affermir l'indépendance qu'ils avaient usurpée, soit qu'il ne se trouvât personne qui voulût se charger d'une couronne si fatale à ceux qui la portaient, ne se pressèrent pas d'élire un nouveau roi de Germanie. Ils étaient, à la vérité, assez disposés à déférer cette dignité au roi Premislas-Ottocare II de Bohème qui avait succédé, l'an 1253, à Venceslas son père; mais ils redoutaient la puissance de ce prince. On prétend aussi que, lorsque l'archevêque de Cologne offrit l'Empire au roi de Bohème à Prague, ce Souverain le refusa comme une chose à laquelle il n'attachait pas un grand prix. Il ne pouvait pas être question non plus de donner la couronne d'Allemagne à Conradin, à cause de sa trop grande jeunesse, et le pape ayant d'ailleurs défendu, sous peine d'anathème, de mettre ce prince au nombre des candidats. De cette manière, le trône germanique resta vacant pendant plus d'un an. Au

bout de ce temps, les désordres et les abus que l'anarchie multipliait de plus en plus, contraignirent les princes à mettre fin à l'interrègne. Dans cette vue, ils s'occupèrent d'une nouvelle élection. Mais, quoiqu'ils fûssent tous d'accord qu'il ne fallait pas se donner un chef puissant et capable de reconquérir les anciens droits et prérogatives attachés à la couronne impériale, ils ne l'étaient pas sur la personne à choisir. Il s'ensuivit de nouveau une double élection. Les archevêques de Mayence et de Cologne, et le comte palatin du Rhin, s'étant assemblés à Francfort-sur-le-Mein, proclamèrent, le 13 janvier 1257, Richard de Cornouailles. Le roi de Bohème accéda à cette élection. D'un autre côté, l'archevêque de Trèves et quelques autres princes élurent, le 1 avril suivant, Alphonse X, roi de Castille. Ils est à remarquer que les grands officiers de l'Empire s'étaient peu à peu mis en possession du droit de choisir ceux qui étaient propres à occuper le trône impérial et de les proposer aux États assemblés. Leur nombre était fixé à sept, trois ecclésiastiques, les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, et quatre séculiers, le roi de Bohème, le duc de Saxe, le margrave de Brandebourg et le comte palatin du Rhin, qui était en même temps duc de Bavière. Les trois princes ecclésiastiques étaient archichanceliers de l'Empire (le premier pour la Germanie, le second pour la Gaule et le royaume d'Arles, et le troisième pour l'Italie). Le roi de Bohème était archiéchanson de l'Empire, le duc de Saxe archimaréchal, le margrave de Brandebourg archichambellan et le comte palatin archisénéchal *(Dapifer)* ou archiécuyer de Bouche *(Erztruchsess* [1]*)*,

[1]) Le mot *Truchsess* vient de *Trug 's Essen*, signifiant littéralement en français: *portait le manger*, et correspond parfaitement à la charge de Sénéchal, à laquelle était attachée la prérogative de poser, dans les jours de grand gala, et particulièrement au banquet de couronnement, le premier plat sur la table de l'empereur.

et non pas archimaître ou grand-maître du Palais, comme l'appellent quelques écrivains français. C'est sans doute en vertu de ces dignités que les princes, qui en étaient revêtus, s'arrogeaient, exclusivement aux autres États de l'Empire, le droit d'élire l'empereur. Quoiqu'il en soit, il est constant qu'en ce temps-là, et même avant, ces grands officiers jouissaient seuls du droit d'élire le chef de l'Empire. Dès les anciens temps, le duc de Bavière était archiéchanson de l'Empire, et avait en cette qualité une voix active dans les élections; mais Henri-le-Superbe, duc de Bavière, ayant aussi obtenu la Saxe (1127) avec la charge d'archimaréchal et le droit d'élection y annexé, on transporta la dignité d'archiéchanson et la voix que celui-ci avait dans les élections, à la Bohème, par la raison que le prince bavarois ne pouvait réunir en sa personne ni deux grands offices, ni deux voix dans le collège des électeurs. Lorsqu'après la proscription de Henri-le-Lion, la Bavière fut séparée de la Saxe et conférée, l'an 1180, à Othon de Wittelsbach, la charge d'archiéchanson et la dignité électorale ne retournèrent plus à la Bavière; mais on laissa l'une et l'autre à la Bohème. Depuis 1190 le comte palatin du Rhin était en jouissance du droit d'élire l'empereur, parce que la dignité d'archisénéchal ou d'archiécuyer de Bouche (*Erztruchsess*), dont étaient auparavant revêtus les ducs de Franconie et de Souabe, fut transférée au Palatinat du Rhin. Othon-l'Illustre, duc de Bavière reçut en 1227 le Palatinat avec la dignité électorale. Les fils de ce prince partagèrent, l'an 1255, la succession paternelle et se disputèrent le droit de suffrage dans les élections [1]).

[1]) Par le traité de Pavie du 4 août 1329, il fut statué que la Bavière et le Palatinat auraient alternativement une voix active dans les élections. Mais la décision de l'empereur Charles IV du 22 mai 1354, la convention du 27 décembre 1355, et la bulle d'or qui fut publiée l'année suivante, exclurent la Bavière du droit d'élection, et l'adjugèrent

Richard de Cornouailles et Alphonse de Castille prirent les marques de leur nouvelle dignité; cependant il n'y eut que le premier de ces princes qui vint en Allemagne. Il aborda, le 1 mai 1257, à Dordrecht, et de là se rendit à Aix-la-Capelle où il fut couronné, le 17 du même mois. La plus grande partie des seigneurs et des villes d'Allemagne, éblouis et séduits par les grands trésors que le prince anglais apportait, se déclarèrent pour lui. Il avait déjà entamé aussi des négociations avec quelques villes d'Italie, afin de s'assurer un chemin pour son expédition romaine. Quant au roi Alphonse, son compétiteur au trône germanique, la guerre qu'il faisait aux Sarrasins l'empêchait de quitter son royaume; il promit cependant de passer en Allemagne dans deux ans au plus tard, pour y exercer en personne les fonctions de sa nouvelle dignité. Il chercha à épouvanter Richard et ses adhérents par des menaces qu'ils ne firent que mépriser, et le pape répondit d'un ton dérisoire aux lettres que le monarque castillan lui adressa, pour l'intéresser en sa faveur. Cependant le pontife ne rompit pas ouvertement avec Alphonse; mais il se reserva à un autre temps de se déclarer définitivement. Le principal motif de sa prédilection pour Richard était l'espoir d'expulser, par le secours de ce prince, Mainfroi de la possession de Naples et de Sicile. Le roi Richard avait, en fort peu de temps, prodigué les sommes énormes qu'il avait apportées d'Angleterre, aux Grands d'Allemagne et d'Italie. Comme il acquérait de plus en plus la conviction peu flatteuse, que l'intérêt seul attachait les princes à sa personne, il résolut de faire un voyage en Angleterre, pour lever de nouveaux fonds.

pour toujours au Palatinat. Ce ne fut qu'après que le comte palatin Frédéric V eut perdu la charge d'archisénéchal et le droit de suffrage y attaché, pour avoir embrassé le protestantisme, que le duc Maximilien I de Bavière fut de nouveau investi de l'un et de l'autre l'an 1623.

sur les domaines qu'il y possédait. Un bouleversement avait eu lieu dans ce royaume, par suite duquel le roi Henri III avait été forcé de remettre le gouvernement entre les mains de la Noblesse du pays (11 juin 1258). Ce Souverain avait prié son frère Richard de venir promptement le secourir contre ces seigneurs séditieux; mais il paraît que celui-ci se soit plus occupé à se procurer l'argent dont il avait besoin, qu'à rétablir l'ancien ordre des choses dans sa patrie. Au mois de janvier 1259, il fit voile pour l'Angleterre et revint en Allemagne, au printemps de l'année suivante, chargé de nouveaux trésors qu'il employa à augmenter le nombre de ses partisans. Tout alla bien aussi longtemps qu'il eut de l'argent; mais dès qu'il commença à en manquer, il vit déchoir sa puissance, et l'attachement, que les Allemands lui avaient montré jusqu'alors, se changea en mépris. Ce revers lui fit prendre le parti de passer une seconde fois en Angleterre, où il demeura depuis l'automne 1260 jusqu'en été 1262. À son retour en Allemagne, il trouva l'archevêque Guernard de Mayence engagé dans une dispute si violente avec Philippe de Hohenfels, gouverneur royal dans les provinces rhénanes, que ce prélat avait déjà pris ses arrangements pour l'élection d'un nouvel anticésar. La voix publique nommait *Conradin*, comme celui à qui l'on destinait la couronne d'Allemagne. Mais Urbain IV, qui avait remplacé Alexandre IV sur le trône pontifical, l'an 1261, s'empressa de lancer d'avance une bulle d'excommunication contre tous les princes qui contribueraient directement ou indirectement à l'élevation du jeune Conradin sur le trône germanique. Le prompt retour du roi Richard fit avorter le projet conçu, et la réconciliation de ce prince avec l'archevêque Guernard rendit la tranquillité à l'Allemagne. Le roi Ottocare de Bohème avait été le seul, qui eût fait parvenir à Richard et au pape des informations claires et

certaines sur le dessein qu'on méditait relativement à Conradin. Pour le récompenser de ce service important, Richard l'investit, le 9 août 1262 à Aix-la-Chapelle, des duchés d'*Autriche* et de *Styrie*, comme fiefs vacants de l'Empire, mais sans demander préalablement l'approbation des princes de l'Empire, indispensablement réquise pour la validité d'une telle disposition.

De nouveaux troubles survenus en Angleterre engagèrent Richard à entreprendre, au mois de février 1263, un troisième voyage dans sa patrie. À peine y fut-il arrivé, qu'une guerre ouverte commença entre le roi Henri et ses turbulents feudataires. Dans la bataille qu'on se livra, le 14 mai 1264, près de Lewes dans la province de Sussex, les rois Henri et Richard furent vaincus et faits prisonniers; ils ne recouvrèrent leur liberté qu'en septembre 1265, après la victoire que le prince royal Édouard remporta sur les rebelles près d'Eresham, dans le cours du mois précédent. Enfin le calme fut rétabli en Angleterre par la médiation de Richard, au mois de juin 1267.

Pendant cette troisième et longue absence du roi Richard, son rival Alphonse de Castille renouvela vivement ses sollicitations, pour obtenir la couronne de roi de Germanie et celle d'empereur romain. Tant que le pape Alexandre IV, tout dévoué à Richard, avait existé, les efforts d'Alphonse avaient été infructueux; mais Urbain IV, successeur de ce pontife, paraissait pencher du côté du roi de Castille. Il engagea les deux princes rivaux à soumettre leurs prétentions respectives à son jugement. Alphonse promit de s'en rapporter à la décision du pape. Richard prétexta son séjour en Angleterre pour ne pas comparaître à l'ajournement (2 mai 1264). Le pape Urbain étant venu à mourir, au mois d'octobre suivant, Clément IV, qui lui succéda, fixa aux deux rois plusieurs termes pour l'examen de leur contestation, lequel toutefois n'eut

jamais lieu, parce que des obstacles imprévus survinrent chaque fois qu'on voulait s'occuper de cette affaire. Dans l'entrefaite, Clément IV descendit aussi au tombeau (29 novembre 1268), et durant les trois années qui suivirent sa mort, les cardinaux ne purent s'accorder sur le choix de son successeur. Peu de mois après l'exaltation de Grégoire X, qui avait enfin été élu pape (1 septembre 1271), le différend entre Alphonse et Richard fut terminé par la mort de ce dernier prince.

Pendant ce temps-là, les peuples de la basse Italie avaient été témoins d'un attentat, dont on n'avait pas encore d'exemple. Mainfroi était solidement établi sur le trône des Deux-Siciles. Les papes semblaient avoir abandonné pour toujours leurs prétentions sur ce royaume. Tous les Gibelins d'Italie étaient entièrement dévoués à Mainfroi, et les défaites que ce prince avait fait éprouver aux Guelfes ses ennemis, le garantissaient de toute agression de leur part. Alexandre IV avait déjà excommunié Mainfroi, l'an 1259, et Urbain IV son successeur avait non-seulement renouvelé cet anathème, mais il avait encore engagé, l'an 1264, Charles d'Anjou, comte de Provence et frère du roi Louis IX, à s'emparer du royaume de Sicile par la force des armes. Ce projet, dont les suites furent aussi avantageuses à la France que préjudiciables à l'Empire germanique, ne mûrit que sous le pontificat de Clément IV. Au mois de mai 1265, Charles d'Anjou s'embarqua à Marseille et se rendit à Rome, pendant qu'une armée française passait les Alpes pour se porter en Italie. Le pape fit prêcher une croisade formelle contre Mainfroi qu'il qualifiait de tyran de Sicile. Il investit, le 29 mai 1265, Charles d'Anjou de la Sicile et l'en couronna roi, le 6 janvier de l'année suivante, après que ce prince lui eut prêté foi et hommage. Ce fut alors qu'on régla, que les rois de Sicile

n'accepteraient jamais la couronne impériale [1]. Dans le cours de la même année, Charles d'Anjou avec ses troupes entra dans les États siciliens et prit S. Germano d'assaut. Mainfroi comptait sur la fidélité de ses sujets, mais il fut deçu dans son attente; car la plus grande partie de la nation se laissa gagner par les émissaires de Charles d'Anjou et se déclara pour les Français. Cet abandon affaiblit tellement l'armée napolitaine qu'elle fut contrainte d'aller se retrancher sous Bénévent. Le prince Charles ne tarda pas à l'y chercher et à lui livrer bataille. Mainfroi fut vaincu et tué (26 février 1266). En peu de temps les Français furent maîtres des deux Siciles. Bientôt après, Charles d'Anjou s'empara aussi d'une partie de la Toscane, dont il fut nommé, par le pape Clément, gouverneur *par intérim* jusqu'à la décision du différend qui subsistait encore alors entre Richard et Alphonse au sujet de la couronne impériale.

Cependant les Gibelins dans toute l'Italie restèrent inébranlables dans leur attachement aux princes de la famille de Hohenstaufen, et une grande partie des peuples de l'Apulie et de la Sicile furent aussi bientôt las du gouvernement de leur nouveau dominateur. Les Guelfes, protégés par Charles d'Anjou, levèrent partout la tête, et firent souffrir aux Gibelins les plus cruelles persécutions. Ces derniers députèrent en 1267 vers Conradin de Souabe, pour l'engager à venir à leur secours et reconquérir le trône de ses pères. Ce prince, dernier rejeton de la Maison de Hohenstaufen, se trouvait à cette époque dans une situation pénible et critique. Le roi Richard avait confirmé, l'an 1262, à l'égard de Conradin, l'arrêt de Guillaume de Hollande, par lequel celui-ci avait déjà dé-

[1]) Cette condition a été si exactement observée dans la suite, que Charles-Quint ne monta sur le trône impérial, qu'après y avoir été autorisé par une dispense de la Cour de Rome.

claré, dix ans auparavant, Conrad IV, père du jeune prince, déchu de son duché de Souabe. Les efforts, que les amis et partisans de la famille de Hohenstaufen firent pour procurer à Conradin la couronne de Germanie, au lieu d'être utiles à ce prince, lui furent fort nuisibles, attendu qu'ils lui attirèrent des ennemis nouveaux et violents, et l'induisirent lui-même à commettre des actions indiscrètes et précipitées, qui éloignèrent ceux qui avaient embrassé ses intérêts. Les biens allodiaux de la famille avaient déjà été, pour la plus grande partie, arrachés à son père. Conradin fut obligé d'engager ce qui en restait, en partie pour vivre selon son rang, en partie pour faire face aux dépenses de ses noces avec Brigitte de Misnie (1266), et en partie pour payer la dot de sa mère Élisabeth qui s'était mariée, l'an 1259, avec le comte Meinard de Tyrol. Lorsque Conradin se décida à passer en Italie, où il était attendu avec ardeur par les Gibelins et les mécontents de l'Apulie et de la Sicile, ses domaines patrimoniaux se trouvaient dans des mains étrangères, et lui-même était entièrement appauvri. Au mois de septembre 1267, il se mit en route pour l'Italie. Il était accompagné de son oncle maternel Louis-le-Sévère, duc de Bavière, de son beau-père Meinard de Tyrol, de son ami intime Frédéric, fils du margrave Herman de Bade, et d'un grand nombre de chevaliers et Nobles allemands, qui n'avaient rien à perdre chez eux et espéraient gagner beaucoup en pays étranger. Au commencement d'octobre, Conradin arriva à Vérone avec une armée d'environ 10,000 hommes. Il y resta presque trois mois dans l'inaction, ce qui lui porta beaucoup de préjudice; car l'argent ayant commencé à lui manquer, ses soldats vendirent leurs armes et leurs chevaux, et retournèrent pour la plupart en Allemagne. Le duc de Bavière et le comte de Tyrol eux-mêmes abandonnèrent leur malheureux parent et reprirent le chemin de leurs États.

Enfin au mois de janvier 1268, Conradin continua sa marche vers la basse Italie avec le peu de troupes qui lui restaient, sans se laisser arrêter par les foudres que le pape Clément IV lança sur lui et ses adhérents. La cavalerie allemande, commandée par Frédéric de Bade, se rendit par la Toscane à Pise, et Conradin s'embarqua à Finale sur des vaissaux pisans pour la même ville, où il aborda le 7 avril, et se vit bientôt entouré d'une infinité d'Italiens, qui de toutes les parties de la péninsule vinrent se ranger sous ses drapeaux. À l'approche de Conradin, Charles d'Anjou avait évacué la Toscane et était retourné dans son royaume, pour apaiser les mouvements révolutionaires qui s'étaient manifestés en Apulie. Conradin, pour complaire aux Pisans ses amis, fit une invasion dans le pays de Lucques; après quoi il marcha à Sienne. Le 25 juin 1268, ses troupes remportèrent une victoire complète sur un corps ennemi, dans la vallée de l'Arno. La plupart des villes, qui n'avaient point de garnison française ou qui n'étaient pas contenues par des citadelles, se déclarèrent pour Conradin. En Sicile, toutes les villes, excepté Messine et Palerme, avaient déjà, en secret ou publiquement, pris parti pour le prince de Souabe. Celui-ci marcha, à côté de Viterbe, où le pape Clément s'était enfermé, comme en triomphe vers la capitale de la chrétienté. Les Gibelins et les habitants de Rome, qui avaient de vives querelles avec ce pontife, reçurent Conradin dans leur ville avec les plus grands honneurs. Le 10 août, le prince poursuivit sa route vers les frontières napolitaines. Une grande partie de la Noblesse italienne l'accompagnait. Une flotte, composée de 24 galères pisanes, parut sur les côtes de la Sicile et repoussa la flotte royale qui était d'une force supérieure à la sienne.

Charles d'Anjou était occupé à faire le siège de No-

cera qui s'était révoltée, lorsque Conradin s'approcha avec son armée, devenue maintenant très-considérable. Le roi rassembla ses troupes près d'Aquila, et marcha à la rencontre de l'ennemi qui s'était campé dans la plaine de Tagliacozzo. Le 26 août, on se livra une bataille décisive. Conradin eut d'abord l'avantage sur son adversaire; mais au moment où il croyait déjà triompher, et où ses troupes n'étaient plus occupées qu'à piller le camp ennemi et à poursuivre les fuyards, Charles d'Anjou reparut tout à coup avec un corps de réserve qu'il avait tenu caché derrière la hauteur, tandis qu'un nombreux détachement de l'armée française, sortant subitement d'une embuscade, assaillit l'ennemi par derrière. Cette attaque fut si brisque que les soldats de Conradin, qui étaient dispersés çà et là, ne purent se rallier. Ils combattirent alors, en troupes isolées, avec beaucoup de courage; mais ils furent enfin battus de toutes parts, et il n'y eut qu'un petit nombre qui se sauva par la fuite. Conradin et Frédéric de Bade, avec une suite peu nombreuse, échappèrent au carnage. Ces princes, par crainte d'être découverts, se déguisèrent en palefreniers et arrivèrent à Astura, petite ville de la campage de Rome. Ils s'embarquèrent pour la Sicile; mais ils furent atteints en route et conduits en prison à Naples. Le roi Charles convoqua les Grands de son royaume et les députés des villes, pour faire le procès au prince captif, et contre l'opinion de la majorité, il le condamna à perdre la vie. Conradin de Souabe, dernier rejeton de l'illustre famille de Hohenstaufen, et Frédéric de Bade avec treize Nobles autrichiens et italiens de distinction, furent décapités sur la place publique à Naples (26 octobre 1268). Frédéric fut exécuté le premier. Conradin, qui l'aimait tendrement, ramassa sa tête et reçut en la baisant le coup de la mort.

CHAPITRE VII.

L'Autriche sous Ottocare II, roi de Bohème. Guerres de ce prince avec le roi Béla IV, au sujet des possessions autrichiennes. Fin du grand interrègne de l'Empire (1251-1273). Tableau de la situation, où se trouvaient les différents États de l'Europe dans cette période.

Après la mort de l'empereur Frédéric II et de Herman de Bade (1250), les troubles et la confusion, qui régnaient en Autriche, augmentaient de plus en plus. Les peuples de cette contrée, pour qui l'apparition de Léopold-l'Illustre avait été l'aurore d'un beau jour, et dont le repos et le bonheur n'avaient été depuis que rarement altérés par des événements désastreux, voyaient de nouveau une étoile maligne planer sur leur patrie. Le roi Conrad de Germanie ne s'occupait que des affaires de l'Italie. La Noblesse autrichienne était divisée en deux partis. D'un côté étaient *Hadémar de Liechtenstein*, *Othon de Haslau*, les seigneurs de *Pottendorf*, de *Preuss* et de *Waisen*; et de l'autre côté *Henri de Liechtenstein*, les *Chunring*, les *Veldsperg*, les *Sunneberg* et les *Meissau*. Chaque parti s'efforçait d'affaiblir, d'opprimer l'autre, et de gagner la supériorité. Des faides et guerres particulières, des brigandages et des excès en tout genre, désolaient le pays. Pour sortir de cette espèce d'anarchie, les États résolurent d'élire eux-mêmes un duc. Dans cette vue ils s'assemblèrent en 1251 à Vienne; mais, n'ayant pu s'accorder sur la personne à choisir, ils se séparèrent sans avoir rien

conclu. Gertrude de Bade, effrayée des troubles qui agitaient l'Autriche, s'était réfugiée en Misnie avec son fils Frédéric, qui partagea plus tard la malheureuse destinée de Conradin de Souabe, comme on l'a vu à la fin du chapitre précédent. Gertrude accoucha (1251) chez sa tante Constance à Meissen d'une fille qui fut nommée *Agnès*. Après le départ de la princesse, aucun parti ne s'intéressa plus pour elle, et on paraissait déjà avoir oublié la courte régence de Herman de Bade, son époux. Enfin, dans une nouvelle assemblée, tenue à Tribensée non loin de Tuln, les États convinrent de choisir pour leur duc l'un des fils de la margrave Constance de Misnie. Une députation, composée de Henri de Liechtenstein, du seigneur de Habesbach, de l'abbé du couvent des Écossais à Vienne, Philippe, et du prévôt Ditmar de Closterneuburg, fut envoyée en Misnie, pour prier le margrave Henri de donner aux Autrichiens pour duc un de ses fils, à son choix. Mais à leur passage par Prague, les députés furent retenus, avec toute la politesse possible, par le vieux roi Venceslas de Bohème, qui avait déviné où ils allaient. Il les invita à sa table, et le lendemain il fit introduire solennellement les députés dans le palais royal par des chevaliers bohèmes. Là, ce prince, après leur avoir demandé quel était le but de leur voyage, les engagea, par de pressantes représentations, par des menaces et par des présents, à proposer pour duc à leurs concitoyens son fils *Prémislas-Ottocare*, devenu prince héréditaire de Bohème par la mort d'Uladislas, son frère aîné. Cependant ce prince s'était bien mal recommandé par la conduite déloyale qu'il avait tenue peu auparavant envers son père. Les Bohèmes s'étant soulevés 1248, parce que le roi Venceslas voulait forcer les Etats à soutenir l'anticésar Guillaume de Hollande contre l'empereur Frédéric II, avaient offert la couronne de Bohème à Ottocare. Ce prince, ébloui par la brillante per-

spective qu'on lui présentait, céda aux instances des États qui le proclamèrent roi. Venceslas, se voyant abandonné des Grands et du peuple, abdiqua en faveur de son fils, et se retira en Misnie, auprès du margrave Henri, dont il sollicita l'appui contre Ottocare. Ce dernier ne jouit pas longtemps de son honteux triomphe; car peu de temps après, une grande partie de la nation bohème se déclara ouvertement pour le roi Venceslas et fut secondée par beaucoup de mécontents qui, réunis aux renforts qu'ils reçurent de la Misnie et de l'Autriche, formèrent une armée considérable, avec laquelle Venceslas se rendit maître de Prague. Ottocare se soumit à son père, qui lui pardonna et lui céda même le margraviat de Moravie. Mais peu de temps après, le prince se laissa induire par ses courtisans à former de nouvelles prétentions téméraires; ce qui offensa tellement son père, qu'il le fit arrêter et livra ces mauvais conseillers au bourreau. Cependant il rendit, après une courte détention, la liberté à son fils et le renvoya en Moravie.

Les députés autrichiens retournèrent à Vienne, où ils rendirent compte de leur mission aux États. Comme l'aîné des princes misniens n'avait encore atteint que sa onzième année, et que par conséquent on ne pouvait attendre de lui ni un gouvernement énergique dont le pays délabré avait tant besoin, ni une protection efficace contre les attaques dont l'Autriche était menacée de la part de la Bohème et de la Hongrie, les États se laissèrent facilement persuader à reconnaître Ottocare pour leur Souverain. Ce qui contribua beaucoup aussi à décider l'affaire, ce fut l'approche du prince bohème, qui était entré en Autriche, à la tête d'une armée. La Noblesse se déclara pour lui, et il reçut l'hommage de la ville de Vienne. Dans cet état de choses, la princesse Gertrude crut devoir employer tous les moyens possibles, pour faire valoir les prétentions de son fils

Frédéric. Elle quitta Meissen et retourna en toute diligence en Autriche. Mais, comme elle ne fut que froidement reçue dans le pays, et que personne ne voulut embrasser sa cause, la princesse, voyant tous ses projets déconcertés, prit le parti de passer en Hongrie; elle recommanda son fils au roi Béla IV, et céda ses droits sur l'Autriche et la Styrie à ce monarque.

Les habitants de cette dernière province aspiraient à être libres et indépendants de l'Autriche. À ces fins, ils élurent pour leur duc Henri de Bavière, gendre de Béla IV. Mais le roi de Hongrie avait d'autres vues sur la Styrie; il voulait donner ce pays à son propre fils Étienne. Par conséquent il se garda bien d'acquiescer à la demande que lui fit le prince bavarois de l'aider à se mettre en possession du duché de Styrie. Cependant il paraît, que le Roi lui donna quelque espoir sur la souveraineté du pays au-dessus de l'Ens. Afin d'avoir un droit apparent à l'héritage autrichien, le roi Venceslas de Bohème proposa, en bon politique, d'unir son fils Ottocare à la princesse Marguerite, soeur aînée de Frédéric II, dernier duc d'Autriche. Cette princesse, qui était déjà alors âgée de 56 ans, consentit, après une longue hésitation, à cette alliance mal assortie. Le pape confirma les prétendus droits de Marguerite sur les États autrichiens, et cette princesse, après avoir consommé son mariage à Hainbourg (8 avril 1252), les transporta a son époux. Ottocare se hâta d'aller occuper la haute et la basse Autriche, dont il se vit bientôt maître, de même que d'une partie de la Styrie. Mais, comme Béla IV avait destiné cette province à son fils, ainsi qu'il a été dit plus haut, il en résulta une guerre entre la Hongrie et la Bohème. Bèla envahit inopinément avec une armée considérable la basse Styrie, où il avait des partisans qui lui facilitèrent la conquête de ce pays. L'archevêque Philippe de Salzbourg, l'un des fils du duc Ber-

nard de Carinthie, en sa qualité de suzerain des domaines salzbourgeois en Styrie, disputa, il est vrai, les armes à la main, une grande étendue de terrain aux Hongrois; mais il fut bientôt obligé de se retirer avec ses troupes. Le roi de Hongrie avait promis à la princesse Gertrude de la marier avec un prince de sa Maison et de lui procurer alors la possession de l'Autriche. Mais Gertrude donna en 1252 sa main à Romain, prince de Halics et de Russie, fils de Daniel Romanowitsch, roi de Halics. Cependant, comme ce dernier épousa encore dans la même année Constance, fille de Béla IV, Gertrude entra par ce mariage également en rapport de parenté avec le monarque hongrois. Gertrude et son époux établirent leur résidence à Judenbourg en Styrie. Leur union fut de courte durée; car dès la seconde année le prince Romain abandonna son épouse qui était enceinte. Elle mit en 1254 au monde une fille, appelée *Marie*. Une armée hongroise pénétra en Moravie, et une autre envahit l'Autriche. Cette dernière armée, ne trouvant nulle part de résistance, inonda tout le pays au delà de Tuln jusqu'à Melk. On saccagea quantité d'endroits et emmena un grand nombre de prisonniers en Hongrie. Ottocare se trouvait alors dans la haute Autriche, où était arrivé le duc Othon de Bavière, qui avait occupé, en faveur de son fils Henri, le pays jusqu'à l'Ens dont Béla IV lui avait concédé la possession. Mais Ottocare chassa les Bavarois et reprit les villes de Linz et d'Ens. Le prince bohème ne revint à Vienne qu'au mois de janvier 1253, où le roi de Hongrie avait déjà quitté avec son butin et ses captifs le pays dévasté. Pendant un court séjour qu'Ottocare fit à Prague, au mois d'avril suivant, ce prince acheta de l'évêque Bertoud de Passau, pour la somme de 3000 marcs d'argent, toutes les villes, bourgades et terres que cet évêché possédait en Autriche et en Styrie, et que le duc avait jusqu'alors tenues en fief de ce diocèse.

Dans le cours de la même année, deux fortes armées, composées de Hongrois et de Cumans, reparurent en Autriche et en Moravie. Au mois de mai, Béla entra avec une division de ses troupes en Styrie. Ottocare fut chassé de Léoben et des environs de Bruck; et le roi de Hongrie sut attirer de nouveau dans son parti les seigneurs styriens qui avaient embrassé celui de son adversaire. Dans le temps intermédiaire, la cavalerie hongroise et cumane avait pénétré jusqu'à Olmutz, d'où elle se répandit dans la plus grande partie de la Moravie, portant partout la terreur et la destruction. Enfin le roi Béla s'avança vers Vienne, à la tête de 80,000 hommes. Il commença le siège de la place, en attendant l'arrivée des renforts qu'il espérait recevoir de son gendre, le duc Henri de Bavière. La brave garnison de Vienne repoussa les attaques des Hongrois; l'archevêque Philippe de Salzbourg ferma aux Bavarois le passage par la haute Autriche, et le duc Henri se vit obligé de prendre un long détour par le Tyrol, la Carinthie et la Styrie; ce qui fit qu'il arriva beaucoup trop tard dans les environs de Vienne. L'entremise énergique du pape Innocent IV amena une suspension d'armes. Des plénipotentiaires s'assemblèrent à Presbourg et à Hainbourg, pour traiter de la paix, dont la mort du roi Venceslas (22 septembre 1253) et du duc Henri de Bavière [1]) facilita les négociations. Mais ce qui contribua surtout à mettre fin à cette guerre si désastreuse pour l'Autriche, ce fut le bruit qui se répandit, au commencement de l'année suivante, que les Mongols s'avançaient de nouveau vers l'Europe. La Cour de Rome, dans la vue de réunir tous les princes chrétiens contre ce peuple envahisseur et idolâtre, s'empressa de moyenner un accommodement entre

[1]) Après la mort de ce prince (1253), la Bavière fut partagée entre ses deux fils, Henri et Louis. Le premier eut la basse Bavière, et l'autre la haute Bavière avec le Palatinat du Rhin.

Béla et Ottocare. Par le traité de paix, conclu à Bude, le 3 avril 1254, la Styrie fut assurée à la Hongrie, et Ottocare resta en possession de l'Autriche au-dessus et au-dessous de l'Ens. Les Hongrois évacuèrent la Moravie, et Gertrude elle-même, que son époux Romain avait abandonnée dès qu'il eut perdu l'espoir de devenir duc d'Autriche, céda au roi Ottocare ses droits sur Mödling. En retour, on assigna à la princesse les revenus des villes de Léoben, de Knittelfeld, de Judenbourg en Styrie, et quelques autres endroits, afin de la mettre en état de vivre conformément à son rang. Béla confia l'administration de la Styrie à Étienne Subich qui gouvernait la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie, en qualité de Ban. La princesse Gertrude ayant, peu après, donné le jour à sa fille Marie, le roi de Hongrie la fiança à un fils de Subich pour lequel il avait une estime toute particulière. Dans cette même année, les Vénitiens cédèrent de nouveau Zara à la Hongrie.

Prémislas-Ottocare II, qui avait succédé, l'an 1253, à son père Venceslas, avait réuni sous son sceptre la *Bohème*, la *Moravie* et l'*Autriche*, par où il était devenu le plus puissant de tous les Souverains qui jusqu'alors eussent régné sur la Bohème, et un des plus grands monarques de l'Europe. Il commença son règne par dépouiller les seigneurs de leurs villes qu'il érigea en cités royales; ce qui lui attira la haine des Grands du royaume. Dans l'hiver 1254–1255, ce monarque, accompagné d'un grand nombre de princes, de prélats et de chevaliers, entreprit avec une armée de 60,000 hommes une croisade contre les Prussiens idolâtres. Il conquit et dévasta une grande étendue de terre jusqu'à la mer Baltique et abandonna ce pays aux chevaliers Teutons qui depuis longtemps faisaient la guerre à ces peuples païens. Par son ordre un château fort y fut construit, à côté duquel s'éleva dans la suite la ville de *Königsberg*, autrefois la capitale de la Prusse. De re-

tour dans ses États, Ottocare chercha à y faire accroître l'agriculture et la population. A ces fins il céda plusieurs districts sur la frontière de Bohême à des colons allemands qui vinrent s'y établir. Il agrandit Vienne, et entoura plusieurs villes de murailles.

Béla IV, non content d'avoir réuni la Styrie à son royaume, aspirait aussi à la possession de la Carinthie. Ulric III avait succédé au duc Bernard son père (1256). La mort lui ayant enlevé ses deux enfants, il ne lui restait pour héritier que son frère Philippe qui, déjà bien des années auparavant, avait été élu archevêque de Salzbourg. Comme ce prélat nourrissait toujours l'espoir de monter un jour sur le trône ducal de Carinthie, il avait remis d'un temps à l'autre de se faire sacrer, et négligé ainsi d'établir sur un fond solide son droit sur l'archevêché de Salzbourg. La suite en fut que le chapitre, par ordre du pape Alexandre IV, successeur d'Innocent IV (1254), procéda, l'an 1257, à une nouvelle élection et choisit pour son archevêque Ulric, évêque de Seckau. Henri, duc de la basse Bavière, soutenait ce dernier prélat contre Philippe de Carinthie, qui cherchait en vain à se maintenir dans la possession du pays de Salzbourg. Le roi Béla, comme beau-père et allié de Henri, s'était également déclaré pour l'archevêque Ulric et menaçait la Carinthie du côté de la Styrie; ce qui engagea le duc Ulric et son frère Philippe à demander l'assistance d'Ottocare contre les Hongrois et les Bavarois. Comme le roi de Bohême se flattait lui-même de l'espoir d'acquérir la Carinthie après la mort d'Ulric, si ce prince ne laissait pas d'enfants, il était par cette raison l'allié naturel des princes carinthiens et toujours prêt à les protéger contre le roi Béla, qui avait les mêmes vues sur leur pays. Par conséquent, il s'empressa de satisfaire à la demande du duc de Carinthie et de son frère, et envahit bientôt la Bavière,

tandis qu'il inquiétait en même temps les Hongrois en Styrie. A peu de distance de Frauenhofen dans la vallée dite *Vilzthal*, une armée bavaroise, supérieure en nombre à celle des Bohèmes, vint à la rencontre d'Ottocare; ce qui obligea ce prince, qui était en marche pour Landshut, à rétrograder vers Muhldorf. Mais il fut atteint dans sa retraite par les Bavarois qui le défirent à son passage de l'Inn. La rupture du pont acheva la destruction de l'armée bohème. La forteresse de Muhldorf, où le reste des Nobles et soldats vaincus avait trouvé un refuge, se rendit aux Bavarois, après neuf jours de siège. Ottocare se vit contraint de faire la paix et de céder à la Bavière les cantons de Schaerding, de Neubourg et de Ried en haute Autriche, qu'elle tenait occupés depuis la mort du margrave Herman et qu'Ottocare avait plusieurs fois réclamés en vain. Le roi de Bohème avait aussi fourni au prince Philippe de Carinthie des troupes auxiliaires, avec lesquelles celui-ci parcourut la province de Salzbourg. Plusieurs chevaliers styriens prirent part à ces courses de Philippe, par où ils offensèrent le roi Béla qui les punit rigoureusement. Cette sévérité excita en Styrie un mécontentement général que le roi Ottocare s'efforça d'alimenter, afin de se préparer un parti dans ce pays pour soutenir de futures entreprises. En 1258 les Styriens chassèrent le Ban Subich qui les gouvernait avec une dureté tyrannique. Béla, qui précisément dans ce temps-là faisait un voyage par la Styrie, fut surpris par les rebelles dans les environs de Marbourg, et il eut toute la peine possible pour leur échapper. Il rassembla promptement un corps de troupes, réduisit les Styriens et les punit de leur révolte. Le prince Étienne, qui avait enlevé de vive force la ville de Pettau, prit alors lui-même le gouvernement du duché de Styrie, que son père Béla lui avait destiné pour héritage.

En automne 1259, les feudataires salzbourgeois, qui pour la plupart s'étaient rangés du côté de leur nouvel archevêque Ulric, battirent le prince Philippe avec les troupes carinthiennes et bohèmes. Mais dans la nuit après ce combat, les vainqueurs, qui s'étaient tranquillement endormis sur leurs lauriers, furent surpris dans leur camp par une troupe de Carinthiens, sous les ordres du chevalier de Schärfenberg, et totalement anéantis. Ottocare attisa le feu au moyen de ses partisans, et finit par inciter les Styriens à une seconde révolte contre Béla IV. Le prince Étienne était absent en Hongrie, lorsque l'insurrection éclata. Il avait confié de nouveau l'administration de la Styrie au tyrannique Ban Subich. Les garnisons hongroises furent bientôt réduites. Pettau seul, où commandait Subich, se défendit avec obstination. Tous les Hongrois, qui se trouvaient dans le reste du pays, en furent expulsés au bout de onze jours. Les Styriens sollicitèrent l'appui d'Ottocare. Ce prince, qui s'était attendu à cette demande, se rendit lui-même en Styrie, au milieu de l'hiver 1260, et s'immisça dans les affaires du gouvernement de ce pays. Cependant, pour cacher ses vues et ne pas s'attirer le reproche d'avoir rompu la paix, il n'avait point amené des troupes. En conséquence, ayant appris que le prince Étienne était en marche avec un corps de Hongrois et de Cumans pour entrer en Styrie, Ottocare revint en toute diligence à Vienne. Étienne reparut dans son duché avec le fer de la vengeance. Plusieurs révoltés périrent par la main du bourreau, et un plus grand nombre encore de rebelles furent dépouillés de leurs biens et privés de la liberté. Ces mesures rigoureuses n'apportèrent aucun avantage à Étienne; car les deux comtes de *Hardegg* ayant, au printemps de l'année suivante, paru en Styrie avec un corps de volontaires qu'ils avaient enrôlés en Autriche, le prince hongrois avec ses troupes légères s'en retourna dans son pays.

Béla IV irrité regarda l'entrée des Autrichiens en Styrie comme une violation de la paix, et il fit les préparatifs nécessaires pour attaquer Ottocare avec toutes les forces de son royaume. Mais le roi de Bohème, de son côté, employa tous ses efforts pour commencer avec sûreté la grande lutte où il allait être engagé. Il fit fortifier beaucoup d'endroits sur les frontières et pria ses amis, le duc Ulric de Carinthie, le margrave Othon de Brandebourg, les princes silésiens Henri et Uladislas, l'archevêque Philippe de Salzbourg, les évêques de Prague et d'Olmutz, et autres puissants seigneurs, de lui prêter assistance. Au mois de juin 1260, les différents corps de troupes se concentrèrent dans la grande plaine dite *Marchfeld*, sur les bords de la Morave (*March*), qui séparait les combattants des deux partis. Les forces d'Ottocare se montaient à 100,000 hommes, parmi lesquels il y avait 7000 cavaliers harnachés. Cette armée était divisée en trois grands corps. Sur l'aîle droite, l'évêque d'Olmutz avec les Moraves et les ducs silésiens de Breslau et d'Oppeln avec leurs troupes auxiliaires, s'étendaient dans la plaine le long des bords de la Morave et notamment dans le canton où sont situés Marcheck et Kroissenbrunn. Le margrave Othon de Brandebourg et les comtes de Hardegg avec leurs Autrichiens formaient l'aîle gauche, et s'appuyaient, près de Laa, sur la Theya. Le roi Ottocare, qui se trouvait au centre, était campé avec les forces principales de la Bohème derrière le Russbach. Quant à l'armée hongroise, elle était, indépendamment des différentes nations qui vivaient réunies sous le sceptre du roi de Hongrie, formée de Galiciens et de Russes, commandés par le roi Daniel, de Polonais et de Tatars sous les ordres des ducs Boleslas de Cracovie et de Lesko de Lanczics, de Bulgares et de Serbiens qui avaient pour chef le prince Rostislas de Bosnie. On éva-

luait cette armée combinée à 140,000 hommes. Vers la fin du mois de juin 1260, le prince Étienne passa la Morave avec 10,000 Cumans. Son dessein était de surprendre le corps des Moraves et des Silésiens; mais il se trompa d'une manière inconcevable dans la direction de sa route, marcha toujours davantage en avant vers le Nord et vint à heurter le camp des Brandebourgeois et des comtes de Hardegg. Ces derniers allèrent avec trois cents cavaliers autrichiens à la rencontre des Hongrois. Étienne sut, par ses manoeuvres, les attirer près de Staatz dans une embuscade, où ils furent entourés et massacrés. Ottocare arriva trop tard pour les soutenir; néanmoins il força le prince hongrois à repasser la Morave. Les deux armées ennemies, séparées de nouveau par cette rivière, restèrent campées vis-à-vis l'une de l'autre jusqu'à la mi-juillet. Pendant ce temps-là, on avait entamé des négociations qui eurent, non pas la paix, mais un défi formel pour résultat; c'est-à-dire que le roi de Bohème fit offrir aux Hongrois le libre passage de la Morave, afin que l'on pût se livrer dans le *Marchfeld* une bataille décisive. On conclut un armistice de quatre jours, et il fut stipulé que le combat ne commencerait qu'après que les Hongrois auraient entièrement effectué leur trajet et rangé leur armée en ordre de bataille. Mais le prince Étienne rompit la trêve, dans l'espoir que, les troupes ennemies n'étant pas préparées au combat, il pourrait les surprendre et anéantir. Le 12 juillet, les Hongrois s'avancèrent vers les positions occupées par les Allemands, et les attaquèrent inopinément. Étienne assaillit avec l'avant-garde hongroise et les Cumans le camp des Bohèmes au Russbach. Ottocare, à la tête de sa cavalerie, accourut au secours des siens et repoussa le prince Étienne, qui fut blessé. L'armée principale des Hongrois fut vaincue près de Kroissenbrunn et jetée au delà de la Morave. Les Hongrois éprouvèrent

une perte très-considérable; on prétend qu'il en périt au delà de 14,000 dans la dite rivière. Dès que le roi Béla, qui était resté avec la réserve sur la rive opposée, vit la déconfiture de son armée, il prit promptement la fuite. Ottocare poursuivit les fuyards au delà de la Morave jusqu'à Presbourg.

Cette défaite et le bruit qui courut de nouveau, que les Mongols étaient sur point d'envahir encore une fois la Hongrie, portèrent Béla IV à la condescendance. Il fit proposer la paix à Ottocare, qui chargea le margrave de Brandebourg et le duc de Carinthie d'en négocier les conditions. Le traité fut conclu en peu de jours. Le roi de Hongrie céda à Ottocare toute la Styrie. Béla le jeune, deuxième fils du roi de Hongrie, fut fiancé à Cunégonde, fille du margrave de Brandebourg et de Béatrice, soeur d'Ottocare. Les troupes hongroises évacuèrent Pettau; quatre comtes suprêmes (*Obergespänne*) de Hongrie furent livrés comme ôtages au roi de Bohème, et les deux Souverains s'engagèrent en outre l'un envers l'autre, que celui, qui le premier troublerait la tranquillité, payerait 10,000 marcs d'argent au chef de l'Église, qui avait garanti la paix.

Au mois d'avril de l'année suivante (1261), Béla IV, accompagné de la reine Marie, de ses deux fils, du duc Rostislas de Bosnie, du roi Étienne Urosch de Serbie, et de Daniel, roi de la Russie méridionale (Galicie), se rendit à Vienne, où le traité de paix fut signé par les rois de Hongrie et de Bohème. On célébra ensuite les fiançailles du prince Béla et de Cunégonde de Brandebourg. On concerta aussi le mariage d'Ottocare avec la petite-fille de Béla IV et fille du duc Rostislas qui portait également le nom de Cunégonde. Le roi de Bohème avait, comme on sait, épousé Marguerite, veuve de Henri, fils de Frédéric II, et soeur du duc Frédé-

ric d'Autriche; mais cette princesse n'avait servi à Ottocare que d'instrument, pour exécuter ses projets d'agrandissement. Dès qu'il se crut suffisamment affermi dans la possession des États autrichiens, il résolut de se séparer d'une épouse dont il était las depuis longtemps, et qui d'ailleurs dans son âge avancé de 56 ans ne pouvait plus lui donner d'héritier. Le pape consentit à ce divorce sous prétexte que Marguerite, ayant été religieuse à Trèves, ne pouvait pas validement se marier. Cette princesse, bien qu'elle n'eût jamais prononcé ses voeux, fut obligée de céder à la force. On lui donna la ville de Krumau sur le Kamp et Grafenberg pour son entretien, et lui assigna pour résidence la ville de Crems, où elle termina sa carrière, l'an 1267. L'ingratitude, avec laquelle Ottocare traita Marguerite, dont la main seule lui avait procuré un droit apparent sur la possession des duchés d'Autriche et de Styrie, affaiblit beaucoup l'attachement que les peuples de ces contrées portaient à ce prince, et ce d'autant plus qu'il commençait à tyranniser ses nouveaux sujets. La princesse Gertrude fut dépouillée, avec la plus grande injustice, de toutes ses possessions en Styrie et reléguée à Feistritz. Le mariage arrangé par le roi Béla entre Marie, qu'elle avait eue de son époux Romain, et le prince Étienne, fils du Ban Subich de Croatie, servit à Ottocare de prétexte pour accuser cette dernière princesse d'être plus portée pour les Hongrois que pour les Bohèmes. À la fin Gertrude fut contrainte de quitter le pays. Elle se réfugia en Misnie auprès de la margrave Constance, et passa le reste de ses jours dans la solitude d'un couvent saxon.

Au congrès des Souverains à Vienne, on arrêta aussi l'union de Cathérine, fille aînée d'Étienne, futur roi de Hongrie, avec Dragutin, prince héréditaire de Serbie. La fiancée reçut pour dot la Sirmie avec Belgrade. Les

fêtes dans la capitale d'Autriche furent interrompues par l'annonce qu'une armée de Tatars, de Lithuaniens et de Russes, conduite par deux Kans mongols, venait de ravager les districts de Sandomir et de Cracovie, et avait pénétré par la petite Valachie dans les montagnes de Transylvanie. Le roi Béla se rendit en toute diligence de Vienne aux frontières orientales de son Empire, attaqua ces ennemis et les défit si totalement, qu'on évalua leur perte à 50,000 hommes. Après cette victoire, le roi de Hongrie revint promptement à Presbourg, où l'on célébra, le 25 octobre 1261, les noces d'Ottocare et de Cunégonde de Bosnie. Ces deux époux furent couronnés à Prague, le 25 décembre suivant. Le 9 août 1262, Ottocare reçut de Richard, roi de Germanie, à Prague l'investiture de ses États héréditaires, la Bohème et la Moravie, ainsi que des duchés d'Autriche et de Styrie, fiefs vacants de l'Empire.

Dans le cours de cette même année, le roi de Hongrie ôta au prince Étienne l'Esclavonie et donna cette province au jeune Béla, son fils favori. Béla IV voulait qu'Étienne se contentât de la Transylvanie et de la Cumanie; mais ce prince, qui se sentait lésé dans ses droits, ne se prêta point à cet arrangement. Il rassembla des troupes, et exigea d'abord qu'on lui accordât la souveraineté indépendante sur les pays qu'on lui avait concédés, et qu'on étendît son territoire jusqu'au fleuve tibisque (Teisse). Plus tard il s'arrogea le pouvoir souverain en Hongrie, et déclara son père déchu du trône. Il y eut entre les troupes du Roi et celles du prince quelques petits combats, dans lesquels ces dernières eurent l'avantage; ce qui engagea les archevêques du royaume à ménager un accommodement. Étienne fut confirmé dans la dignité de *Roi le jeune*, ainsi que dans son gouvernement de Transylvanie et de Cumanie; ses partisans, qui étaient répandus

par toute la Hongrie, obtinrent une parfaite amnestie. Le pape Urbain IV sanctionna en 1263 cette convention, et prononça d'avance un arrêt d'excommunication contre celui qui le premier romprait ce traité de pacification. Vers la même époque mourut Agnès, épouse divorcée de Frédéric, duc d'Autriche, qui s'était ensuite mariée avec le duc Ulric III de Carinthie. Cette princesse légua au roi Béla, son cousin, quelques terres en Carniole, qu'elle avait ou héritées comme domaines de la Maison d'Andechs, ou eues en dot lors de son mariage avec le duc de Carinthie. Le roi de Hongrie donna ces nouvelles propriétés à Thomas Bogud, Ban d'Esclavonie. Le duc Ulric épousa alors la princesse Agnès, fille de Gertrude et de Herman de Bade. Comme il n'eut point d'enfants non plus de ce mariage, il légua dans la suite (1267) par acte testamentaire son duché à son oncle Ottocare, sans en avoir reçu auparavant la permission de l'empereur et des États de l'Empire germanique dont relevait la Carinthie. La lutte entre les deux archevêques de Salzbourg continuait toujours. Le duc Henri de Bavière et le roi de Bohème prirent parti, celui-ci pour Philippe de Carinthie, et celui-là pour Ulric. Quelque temps après, ces deux princes se disputèrent aussi l'avouerie des pays salzbourgeois, sur laquelle Henri formait des prétentions, mais que le pape conféra à Ottocare. Vers la fin de 1263, le pays de Salzbourg fut, pour la plus grande partie, occupé par les troupes bohèmes. Ulric renonça à ses droits sur cet archevêché, et Philippe, voyant qu'il avait peu d'espoir d'entrer en possession de ce pays, s'en consola par celui de devenir patriarche d'Aquilée. En 1265 le prince silésien Ladislas, cousin du roi de Bohème, fut désigné par le pape pour occuper le siége archiépiscopal de Salzbourg. Ottocare alors chassa les Bavarois entièrement de ce pays. Ensuite il entreprit une expédition dans la Bavière même,

saccagea Deckendorf, Regenstauf, Nittenau et plusieurs autres endroits jusque vers Ratisbonne, et retourna par Egre en Bohème. La garnison autrichienne de Passau dévasta les terres bavaroises sur l'Inn jusqu'à Braunau. Le duc Henri se vengea de ces ravages par des invasions dans la haute Autriche. Cette guerre destructive, et également funeste aux deux nations hostiles, dura presque toute l'année 1266, jusqu'à ce qu'enfin le pape s'interposa pour faire la paix. Par le traité qui fut conclu, Ottocare resta en possession du district d'Egre qu'il avait conquis.

Le prince Rostislas, gendre de Béla IV, avait cessé de vivre, l'an 1262. Son fils aîné Michel devint Ban de Machov, et Béla le cadet Ban de Bosnie. Le roi bulgare Mytzès, protégé de Rostislas, se voyait pressé par un puissant Serbien, nommé Constantin Tochus que la majorité des boyards de Bulgarie avait proclamé roi. Comme Mytzès ne pouvait s'attendre à être efficacement soutenu par les fils de Rostislas, vu l'insignifiance de leurs forces, le prince Étienne marcha, l'an 1263, à son secours avec un corps de Transylvains. Pendant son absence, la reine-mère, qui avait une prédilection marquée pour son fils cadet Béla, le fit inaugurer par les Grands de Croatie et de Dalmatie à Knin, en qualité de leur duc, et elle laissa assez apercevoir l'intention de placer aussi ce prince sur le trône de Hongrie, après la mort de Béla IV son père. C'est pourquoi Étienne, dès qu'il fut de retour de Bulgarie, arma de nouveau contre son père. L'entremise du pape Urbain IV empêcha encore une fois les hostilités d'éclater.

L'année suivante, on célébra, tant à Presbourg qu'au camp d'Ottocare près de Fichament, les noces du prince Béla et de Cunégonde de Brandebourg avec une pompe extraordinaire. Le roi et la reine de Hongrie accompagnèrent ensuite les nouveaux mariés à Bihacz en Esclavo-

nie, lieu de leur résidence. Le prince Étienne n'assista point aux fêtes nuptiales de son frère, parce que précisément en ce temps-là les Tatars-Nogaïs menaçaient la Transylvanie d'une invasion, du côté de la Moldavie. D'ailleurs, il était bien aise d'avoir un prétexte de ne pas se trouver avec son frère et son père qu'il haïssait également, celui-ci pour sa partialité et celui-là à cause de la préférence que lui donnaient ses parents. Cette haine s'accrut au point, qu'il en résulta enfin (1265) une guerre ouverte entre Béla IV et Étienne son fils. Ottocare envoya au roi de Hongrie des troupes auxiliaires bohèmes et autrichiennes. Dans le commencement, le prince Étienne remporta quelques avantages, et le général autrichien Henri Preussel fut tué. Mais bientôt un grand nombre de seigneurs abandonnèrent le parti d'Étienne et passèrent du côté du Roi. Le prince perdit une grande bataille. Son épouse et ses enfants, qui habitaient le château de Patack, tombèrent au pouvoir des troupes royales. Béla IV, pour punir son fils Etienne de sa révolte, le déclara déchu de la succession au trône. Cependant le cardinal Guy, légat du pape, parvint à réconcilier, l'an 1267, le prince Étienne non-seulement avec son père, mais encore avec le roi Ottocare. Les deux rois et les seigneurs spirituels et séculiers s'assemblèrent sur une île du Danube, dans le voisinage de Presbourg. Là, ils signèrent et jurèrent la paix, le 25 juillet, et on renouvela la sentence d'excommunication contre celui qui troublerait le repos public.

Vers la même époque, Constantin Tochus expulsa l'inactif Mytzès de l'Empire bulgare, après quoi il inquiéta aussi le bannat de Machov; ce qui détermina Étienne à agir énergiquement en faveur de ces princes ses parents. En conséquence, il franchit en 1268 le Danube, enleva Widdin et se rendit maître de tout le pays jusqu'à Ternowa. Peu après son retour de cette expédition, il

maria sa seconde fille Marie à Charles-le-Paralytique, prince de Salerne, héritier de la couronne de Sicile; on fiança en même temps Ladislas, jeune fils d'Étienne, avec Isabelle, soeur du prince Charles. La mort de Béla le jeune, arrivée à cette époque, rétablit la bonne intelligence entre le roi de Hongrie et son fils Étienne. La reine Marie ne survécut qu'un an à son enfant favori, et le vieux roi Béla IV les suivit tous deux dans la tombe, le 5 mai 1270.

Étienne V, qui avait déjà été couronné, l'an 1246, futur roi de Hongrie, reçut alors pour la seconde fois la couronne royale, après qu'il eut solennellement juré de maintenir les privilèges et les droits du clergé et de la Noblesse. Il prit en même temps le titre de *roi de Bulgarie*. Bientôt après, il fit la guerre au roi de Bohème pour le sujet suivant. La princesse Anne, soeur d'Étienne et veuve du prince Rostislas, avait soigné Béla IV son père pendant les derniers jours de sa maladie. Dans cette occasion elle avait diverti les joyaux de la couronne et les avait envoyés au roi Ottocare, son gendre, en Bohème, pour les lui garder. Étienne V réclama ces objets précieux; mais Ottocare refusa de les restituer. Étienne, qui entretenait déjà une haine profonde contre Ottocare, fut tellement aigri de ce procédé déloyal, qu'il résolut d'en tirer une pleine et entière vengeance. Il se rendit à Cracovie, sous prétexte d'aller visiter le tombeau de S. Étienne. Là, il conclut, le 26 août 1270, avec Boleslas V le Chaste, duc de Pologne, son beau-frère, une alliance contre le roi Ottocare. Mais pendant l'absence d'Étienne, il se forma une conspiration en Hongrie. La princesse Anne était à la tête des conjurés, qui avaient en vue de placer son fils Béla, Ban de Bosnie, et depuis la mort de son frère Michel, aussi Ban de Machov, sur le trône de Hongrie. Mais le prompt retour du roi Étienne ayant empêché l'exécution de ce projet téméraire, Anne s'enfuit en Autriche avec tous ses ad-

hérents. Un grand nombre de fidèles serviteurs de Béla IV avaient embrassé le parti de cette ambitieuse princesse, parce que le dévouement qu'ils avaient montré au père, ne leur avait attiré que des persécutions de la part du fils. Le comte Henri de Gussingue, qui était un des plus grands terriers dans le comitat d'Eisenbourg, était un des principaux chefs de la conspiration. Ce seigneur et ses amis remirent à Ottocare leurs châteaux forts de Guns, de Schlaining, de Saint-Guy, de Bernstein, de Gertze et autres. Toutes ces places reçurent pour garnison des troupes bohèmes et autrichiennes. Le roi de Hongrie demanda l'évacuation de ces places fortes, ainsi que l'extradition des réfugiés; et il réclama en outre de nouveau les diamants dont la princesse Anne s'était emparée; mais Ottocare ne satisfit à aucune de ces demandes.

Comme dans l'entrefaite le duc Ulric III avait terminé sa carrière (1269), le roi de Bohème, qu'il avait institué son héritier, était alors occupé à prendre possession de la Carinthie et de la Carniole, à quoi le prince Philippe cherchait à mettre des entraves. Celui-ci avait, sur la recommandation du roi de Bohème et par l'entremise très-active d'Ulric III, effectivement obtenu le patriarchat d'Aquilée, qu'il avait tant désiré; mais après la mort du duc de Carinthie, le chapitre métropolitain d'Aquilée révoqua, apparemment par ordre de la Cour de Rome, l'élection de Philippe, et nomma à sa place un comte Raimond de Thurn. Le prince, se voyant privé de deux dignités ecclésiastiques, dont il avait été revêtu, réclama alors les États de son frère Ulric, dont il prétendait avoir été injustement dépouillé, et intrigua pour empêcher Ottocare de s'en rendre maître. Ce Souverain qui, par ses démêlés avec le roi Étienne, était dans le commencement retenu sur les bords du Danube, ayant été instruit des manoeuvres du prince Philippe, envoya Ulric de Liechtenstein avec un

corps de troupes en Carinthie et en Carniole. Ce vaillant capitaine prit Laibach d'assaut, après un siège de trois jours; ce qui produisit un si bon effet, que la plupart des villes de Carniole ouvrirent leurs portes aux troupes d'Ottocare. Pendant cela, ce prince, craignant que le roi Étienne ne fît cause commune avec Philippe de Carinthie, avait offert de rendre les joyaux de la couronne de Hongrie et de terminer à l'amiable tous ses différends avec le Souverain de ce royaume. Une trêve fut conclue entre Étienne et Ottocare. Celui-ci en profita pour se rendre dans les provinces nouvellement acquises et achever de les soumettre (1270). Le prince Philippe, n'entrevoyant aucun espoir d'entrer en jouissance des États de son frère, les abandonna à Ottocare, moyennant une pension assez modique que le Roi s'engagea à lui payer. On lui assigna Crems pour résidence; il y mourut l'an 1271, et fut inhumé dans l'église des Dominicains en cette ville, avec l'épitaphe qu'il avait été duc, évêque et patriarche. Agnès, veuve du duc Ulric III, renonça également à toutes ses prétentions et épousa un comte Ulric de Heunbourg en Carinthie. Cette affaire arrangée, Ottocare se fit investir de tous les fiefs ecclésiastiques en Carinthie, en Carniole et en Frioul, qui relevaient du patriarche d'Aquilée, de l'archevêque de Salzbourg et de l'évêque de Frisingue. Quant au duché de Carinthie même, qui était un fief mouvant de l'Empire, il fallait, pour en être possesseur légitime, qu'il en fût formellement investi par l'Empereur, et ce du consentement des États de l'Empire; mais Ottocare n'avait jamais ni demandé, ni obtenu cette investiture, comme le duc Ulric avait aussi disposé de ses États en faveur d'Ottocare, sans y avoir été autorisé par Richard, roi de Germanie.

Étienne V, à qui l'accroissement de la puissance d'Ottocare faisait ombrage, profita de l'absence de ce prince, pour rompre l'armistice. Dans l'hiver 1270-1271, il en-

vahit l'Autriche et la Styrie avec une armée de 50,000 hommes. Le roi de Bohème, averti de ces hostilités, quitta sans délai la Carinthie, pour retourner en Autriche. Comme il n'avait avec lui qu'une faible escorte, Étienne apposta quelques troupes sur la montagne de Semmering et dans le défilé de Schottwien, afin de se saisir de la personne d'Ottocare, qui devait traverser ces lieux pour se rendre à Vienne. Mais le roi de Bohème, ayant été prévenu encore assez à temps de l'embûche qu'on lui tendait, changea sa route. Partant de Judenbourg, il s'enfonça dans les montagnes à gauche et atteignit, par les alpes impraticables et couvertes de neige de Mariazell, le canton de Lilienfeld, d'où il gagna, en longeant la Trase, les bords du Danube et de là la Bohème. Pendant que ce prince faisait parvenir à tous ses vassaux bohèmes et autrichiens l'ordre de se tenir prêts pour commencer la campagne au printemps prochain, Étienne V fit dévaster les contrées frontières de l'Autriche et de la Styrie, et retourna ensuite en Hongrie, emmenant plus de 20,000 prisonniers. La conclusion d'une trêve, qui devait durer jusqu'aux fêtes de pâques, interrompit les hostilités. On entama des négociations. Mais le roi de Bohème exigea alors le payement de l'amende de 10,000 marcs d'argent, imposée par la convention de 1261 à celui qui troublerait la paix, et en outre une somme égale pour dédommagement des dévastations faites en Autriche. Il menaça, en cas de refus, d'aider le prince Étienne, fils du roi André II et de Béatrice d'Este, à monter sur le trône de Hongrie. Ottocare refusa aussi opiniâtrement l'extradition de la reine Anne sa belle-mère et de ses amis, ainsi que la restitution des trésors dont cette princesse s'était saisie. Par conséquent, la guerre commença de nouveau.

Dès le mois de janvier 1271, un corps de cavaliers autrichiens avait fait une irruption en Hongrie. Mais la

glace du lac de Neusiedel s'étant rompue, 40 Nobles et 800 cavaliers furent engloutis. Bientôt après, les Cumans recommencèrent leurs courses dévastatrices en Moravie. Vers la fin du mois de mars de la même année, le roi Ottocare avait rassemblé, en partie dans les environs de Wienerisch-Neustadt, et en partie dans le Marchfeld sur la rive gauche du Danube, une armée de 100,000 hommes. Elle était composée de ses vassaux de Bohème, de Moravie, d'Autriche, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, ainsi que des troupes auxiliaires de Brandebourg, de Silésie, de Misnie et de Thuringe. Dans les premiers jours du mois suivant, Ottocare passa la Morave. Presbourg fut enlevé, pillé, incendié, et on fit main basse sur les habitants. Toutes les terres, situées entre le Danube, la Morave et la Waag, furent cruellement ravagées. Une infinité d'endroits, parmi lesquels étaient les châteaux forts de Theben, de Stampfen, de S. George, de Pössling, de Tyrnau, de Bibersbourg, tombèrent au pouvoir de l'armée combinée. Ensuite Ottocare franchit la Waag, occupa Neutra et fit faire des courses jusqu'à la rivière de Gran; après quoi il revint à Presbourg, traversa le Danube et se rendit maître d'Altenbourg et de Wieselbourg dont il fit détruire les fortifications. Après cette expédition, il alla camper sur la rive gauche de la Rabnitz. Le roi de Hongrie attendit que son adversaire passât cette rivière, pour lui livrer bataille. Mais Ottocare, loin d'en avoir l'intention, espérait au contraire qu'Étienne franchirait ce fleuve le premier. De cette manière, les deux armées restèrent pendant plusieurs jours dans l'inaction, en face l'une de l'autre, jusqu'à ce que le roi Ottocare, las en apparence de cette longue hésitation, s'éloigna des bords de la Rabnitz. Par une feinte retraite, il vint à bout d'enhardir l'armée ennemie à tenter le passage de la Rabnitz. Mais à peine les Hongrois eurent-ils mis pied sur la rive gauche de cette

rivière, que le roi de Bohème les attaqua vivement et les força de repasser le fleuve avec grande perte (le 21 mai 1271). Cette victoire fut suivie de la prise de Raab et d'Oedenbourg. Ottocare aurait peut-être encore fait d'autres conquêtes, si le manque de vivres ne l'avait contraint d'évacuer le pays dévasté. L'armée victorieuse arriva, avec un grand nombre de prisonniers, dans les environs de Vienne, où les troupes auxiliaires et la plupart des vassaux furent congédiés.

Pendant que le roi de Bohème triomphait en Hongrie, le duc Henri de Bavière était entré hostilement dans la haute Autriche, alors dégarnie de troupes, et avait entièrement saccagé les environs de Vöcklabruck et de Wels; mais il avait déjà repassé l'Inn avant le retour d'Ottocare. Étienne V qui, pour s'assurer en cas de besoin l'appui des Grecs, venait de marier la princesse Anne, sa fille cadette, à Andronic, prince héréditaire de l'Empire byzantin, suivit l'armée germanique avec 30,000 Cumans. Voulant tirer vengeance des ravages que les Allemands avaient exercés dans son royaume, il fit brûler, dans le Marchfeld et dans une grande partie de la Moravie, tous les villages, et mena les habitants par troupeaux en Hongrie. Ottocare, au lieu de protéger ses États par la force de ses armes, envoya l'évêque Brunon d'Olmutz, pour ouvrir des négociations. Le traité de paix, qui fut conclu à Prague, le 14 juillet 1271, mit fin à cette lutte furieuse. On convint, que la délimitation des deux Empires resterait la même que sous le règne de Béla IV. Le roi Étienne renonça, tant pour lui que pour ses héritiers, à ses prétentions sur la Styrie, la Carinthie, la Carniole et la Marche vénède, ainsi qu'à l'extradition des réfugiés hongrois et des joyaux dérobés. En retour, Ottocare rendit toutes les conquêtes qu'il avait faites dans la dernière campagne, et évacua aussi les châteaux et endroits qu'il avait occupés dans

le comitat d'Eisenbourg. Le prince Philippe de Carinthie renonça encore une fois à ses droits sur la succession de Carinthie et de Carniole. Les margraves Henri de Misnie et Othon de Brandebourg, le roi Charles I de Sicile et le duc Henri de Bavière, comme garants de la paix, confirmèrent le traité, les deux premiers pour Ottocare, et les deux derniers pour Étienne. On inséra des deux côtés dans le traité de paix les noms de tous les princes alliés ou amis, qui furent compris dans la réconciliation. On remarque parmi eux Étienne Urosch, roi de Serbie avec son fils Dragutin, gendre du roi Étienne V; Béla, Ban de Bosnie et de Machov, neveu de ce monarque; le prince Léon de Halics, qui avait succédé à son père Daniel l'an 1266, et Svatislas, prince de Bulgarie. Le même acte de pacification fut aussi sanctionné, le 5 mai 1272 par le pape Grégoire X; et pour assurer encore davantage la tranquillité, on stipula, que celui des deux princes contractants qui troublerait la paix, serait excommunié par les évêques de son propre royaume. Cependant, malgré toutes ces garanties, à peine une année était-elle écoulée que le feu de la guerre s'alluma de nouveau.

En 1272, Étienne V marcha au secours de son gendre Dragutin, qui était en guerre avec le roi Urosch son père. Mais, pendant qu'il défendait les intérêts de son parent en Serbie, ses propres États étaient inquiétés par la conspiration de quelques magnats, qui cherchaient depuis longtemps à persuader au Roi de former une alliance de famille avec le comte helvétien *Rodolphe de Habsbourg*, mais qui n'avaient pas été écoutés. Le Chef des mécontents était le comte Joachim Pescari, Ban d'Esclavonie. Les conjurés profitèrent de l'éloignement d'Étienne pour enlever André, son deuxième fils, qu'ils conduisirent par Vienne en Allemagne auprès de Rodolphe. Celui-ci

adopta le jeune prince pour fils, et le fiança à sa fille Clémence. À la nouvelle de cette action hardie, Étienne V, ne respirant que la vengeance, quitta sans délai la Serbie pour retourner dans son royaume; mais il mourut en route des suites de la chaleur et des fatigues (1 août 1272).

Ladislas III, fils aîné d'Étienne V, n'avait pas encore atteint sa douzième année lorsqu'il reçut la couronne royale. Son frère André resta à la Cour de Rodolphe de Habsbourg, qui l'éleva comme son gendre futur. Rodolphe et le comte Pescari s'étant en vain efforcés de procurer à André la couronne de Hongrie, on fit une convention, par laquelle ce jeune prince obtint le titre de duc d'Esclavonie. La reine Elisabeth et plusieurs seigneurs ecclésiastiques et séculiers prirent les rênes de l'État pendant la minorité du Roi. Le duc Béla, Ban de Bosnie, et le comte Joachim de Pescari eurent aussi part à la régence. Par haine contre ce dernier seigneur, les comtes Égide et Grégoire de Budamér livrèrent les comitats de Presbourg et d'Eisenbourg, confiés à leur garde, au roi Ottocare, qui fit occuper Presbourg et les autres places fortes dans ces provinces. Pour les récompenser de leur trahison, ce Souverain, outre les présents considérables qu'il leur fit en argent, leur assigna annuellement 2000 marcs sur le produit des villes de Laa, de Closterneubourg, de Stockerau et de Grenzenstein (Kreuzenstein). Cette libéralité envers les nouveaux transfuges piqua vivement le comte Henri de Gussingue, l'un des conjurés qui s'était sauvé en Autriche; et l'envie qu'il en eut l'aigrit tellement contre Ottocare, qu'il prit le parti de rentrer dans sa patrie, où Ladislas et la Régence lui firent une bonne réception, à cause de sa puissance et de ses richesses. Les Grands qui tenaient le gouvernail du royaume se disputaient le pouvoir exécutif, et chacun d'eux agissait dans un esprit différent. Quelques-uns voulaient con-

traindre leur jeune roi à renoncer à sa fiancée sicilienne et à épouser Clémence, fille de Rodolphe de Habsbourg, destinée à son frère. D'autres avaient même dessein de priver Ladislas du trône et d'y placer le duc Béla de Bosnie et de Machov, beau-frère du roi de Bohème. Il paraît que ces deux princes, de même que les deux comtes de Budamér, aient eu connaissance de ces projets. Ce qui est certain, c'est qu'un jour, où toute la Cour était assemblée dans l'île de Marguerite ou *des lièvres* près de Bude, le comte de Gussingue accusa publiquement le duc Béla du crime de haute trahison et le tua dans la chaleur de la dispute qui s'éleva à ce sujet.

Cependant le comte Égide de Budamér s'était fortément repenti d'avoir trahi sa patrie. Il se détermina à réparer sa première perfidie par une seconde. En conséquence, il s'échappa de la Cour d'Ottocare, et fit tomber Presbourg et sa garnison bohème entre les mains des Hongrois. Le comte Pescari, qui était alors tout-puissant, éleva le comte Budamér à la dignité de Ban de Machov et de Bosnie, et nomma le comte de Gussingue Ban d'Esclavonie. Ces événements exaspérèrent encore davantage le roi de Bohème, qui avait déjà déclaré vouloir venger d'une manière éclatante le meurtre du duc Béla son beau-frère, attentat qu'il regardait comme un outrage fait à sa dignité. Mais les Hongrois le prévinrent et commencèrent eux-mêmes les hostilités.

Au mois de février 1273, plusieurs corps hongrois envahirent la Moravie, l'Autriche, la Styrie et la Carinthie, ravagèrent ces provinces et emmenèrent un grand nombre d'habitants, pour les établir dans les contrées de la Hongrie qui, depuis l'invasion des Mongols, étaient les plus dépeuplées. Mais presque dans le même temps une division de 10,000 Autrichiens franchit la Leitha et enleva Raab par surprise. Un corps de 2000 Moraves passa la March

et la Waag; ils prirent S. George et Neutra, brûlèrent cette dernière ville et s'en retournèrent chez eux, chargés d'un riche butin. Pendant l'été, des troupes nombreuses de guerriers se rendirent, de toutes les parties de l'Empire bohème, au camp retranché qu'occupait Ottocare près de Laa sur la Theya. Mais à peine la moitié des forces qu'on attendait était arrivée au lieu de sa destination, lorsque le comte Henri de Gussingue passa la March ou Morave avec 30,000 Hongrois. Ce Général intrépide défit et tua Durrenholz, capitaine du pays de Carinthie et de Carniole, qui était allé avec l'avant-garde de l'armée bohème à la rencontre des ennemis. Les Hongrois voltigèrent pendant deux jours autour du camp des Bohèmes; mais ils n'osèrent entreprendre une attaque. Les Allemands, de leur côté, se sentant encore trop faibles pour risquer une bataille, ne quittèrent point leur position; ce qui engagea le comte Henri à repasser la Morave, après qu'il eut cruellement ravagé le pays. Vers la fin de *juillet* de la même année, Ottocare traversa la Morave, à la tête de 60,000 hommes, et pénétra en Hongrie. Il s'avança jusqu'à la Waag sans trouver d'opposition. Ceci fait présumer que le plan du comte Henri de Gussingue était d'attirer Ottocare dans l'intérieur du pays, afin de pouvoir opérer en dos de son ennemi; ce qui était d'autant plus facile à exécuter, que le roi de Bohème en s'avançant ne s'arrêtait pas à réduire les places fortes, mais les laissa derrière lui. C'est pourquoi Ottocare, qui reconnaissait le danger, ne voulut pas entreprendre le passage de la Waag. Il concentra son armée dans un camp près de Tyrnau, et garda cette position jusqu'au commencement du mois de septembre.

Dans l'intervalle arrivèrent les pontons et les instruments de siège qu'on avait fait venir de l'Autriche et de la Bohème. On jeta un pont sur le Danube près de Presbourg

qui, de même que S. George, s'était rendu après un court siège. L'armée d'Ottocare passa ce fleuve et s'étendit entre la Leitha et la Raab. Ces cantons avaient été en grande partie abandonnés par les habitants, et les troupes allemandes y purent à peine trouver de quoi subsister. Plusieurs places fortes se soumirent au monarque victorieux. À Raab, ce prince arma chevaliers son fils Venceslas et cinquante jeunes gens de la Noblesse. Au delà de la rivière de Raab était postée l'armée hongroise, prête à combattre; mais le roi de Bohème, qui n'osait s'éloigner davantage de ses frontières, ni livrer bataille, rétrograda vers le lac de Neusiedel; il s'empara d'Oedenbourg, fit raser Brodersdorf, Purbach et Ste Marguerite, forteresses frontières, et continua ensuite sa retraite vers l'Autriche.

Cependant Richard, roi de Germanie, après avoir fait un séjour de cinq ans en Angleterre, revint en Allemagne, au mois d'août 1268. Ce prince ne songeait pas à venger sur le roi Charles I de Sicile l'assassinat de Conradin et de Frédéric de Bade, et ne paraissait aucunement sentir l'injure atroce faite à la nation germanique. Peut-être même éprouvait-il une satisfaction secrète d'être délivré d'un rival qui avait quelque droit au trône d'Allemagne, et que les Gibelins avaient voulu, plus d'une fois, lui opposer comme anticésar. Le mépris que les princes de l'Empire lui témoignèrent, et le peu de pouvoir dont il jouissait, le dégoûtèrent enfin entièrement de l'Allemagne. Il en partit de nouveau, le 3 août 1269, et n'y revint plus; car il mourut, le 2 avril 1271, dans son château de Berkamstede en Angleterre.

Après la mort de Richard, il y eut un véritable interrègne de deux ans et demi, pendant lequel les princes de l'Allemagne arrachèrent tout ce qu'ils pouvaient du Domaine impérial. Les empereurs suivants ne jouirent plus

comme auparavant des péages établis sur le Rhin, ils furent obligés de les abandonner au comte palatin et aux archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, qui s'étaient approprié ces droits. Les différents biens royaux, répandus dans les duchés, restèrent aux ducs qui s'en étaient emparés. Le clergé cessa de contribuer, comme c'était usage, à l'entretien de la Cour impériale. Les anciennes villes impériales s'affranchirent des tributs qu'elles devaient payer aux empereurs. Les Juifs, qui jusque-là avaient été valets de la Chambre impériale, devinrent sujets du prince dans les terres duquel ils étaient domiciliés. Les mines, les amendes et autres droits fiscaux passèrent au fisc des États. De manière que les empereurs n'eurent plus, pour soutenir la dignité impériale, que les revenus de leur propre héritage et les subsides qu'ils recevaient de temps en temps des villes et des États d'Italie.

Comme le droit du plus fort l'emportait alors sur tout autre, et que chacun faisait ce que son intérêt ou sa fantaisie lui inspirait, plusieurs princes ou seigneurs, qui étaient moins avides que les autres, ou trop faibles pour se défendre contre leurs voisins, se liguèrent entre eux, soit pour se maintenir en paix, soit pour accabler leurs ennemis, et ils se firent à cette occasion des donations réciproques de leurs États, au défaut d'hoirs mâles. C'est ce qu'on appela *confraternité héréditaire*. Le plus ancien traité de cette nature est celui qui subsiste entre les ducs de Saxe et les landgraves de Hesse. Il fut conclu sous le règne de Frédéric II, et sanctionné plus tard par l'empereur Rodolphe I.

Ce fut aussi pendant l'interrègne que les villes anséatiques augmentèrent leurs privilèges et leur puissance. La ligue anséatique n'était d'abord qu'une alliance que Lubeck conclut en 1241 avec quelques villes voisines pour la sûreté du commerce; quelque temps après, d'au-

tres villes riches et commerçantes de l'Allemagne entrèrent dans cette confédération. Enfin, les plus florissantes cités de divers pays de l'Europe, attirées par les avantages que produisait cette association pour le commerce, obtinrent aussi d'y être admises; ce qui rendit cette ligue si puissante qu'elle avait des fonds suffisants pour entretenir des forces militaires qui en imposèrent même aux Têtes couronnées. On a compté jusqu'à 80 villes anséatiques, dont les principales étaient: Lubeck, Cologne, Brunswick, Danzig, Hambourg, Brême, Londres, Bergen en Norwège, et Bruges en Flandre. Dans la suite il n'y avait plus que Lubeck, Hambourg, Brême et Danzig qui portaient encore le nom de *villes anséatiques*.

La Noblesse immédiate fut la seule à qui l'interrègne ne procura aucun avantage; jusqu'à cette époque elle était libre et indépendante, parce que les empereurs la protégeaient contre les ducs. Mais dès que ces derniers furent une fois affermis dans leur souveraineté, ils assujettirent tous les Nobles répandus dans leurs Etats, parce qu'ils prétendaient, que tout ce qui est dans le territoire est aussi du territoire (*quidquid in territorio est de territorio*). Il n'y eut que la Noblesse de Franconie et de Souabe, ainsi que celle des environs du Rhin, qui conserva son indépendance. La première n'en fut redevable qu'à l'extinction de la Maison de Hohenstaufen qui possédait les deux duchés précités, circonstance favorable dont les Nobles de ces contrées profitèrent pour rétablir leur immédiaté; et ceux dans les environs du Rhin ne restèrent, à ce qu'il paraît, dans la jouissance de la leur, que par suite de la ligue que les États de ces cantons formèrent pendant l'interrègne, pour s'opposer aux usurpations et prévenir les désordres que l'anarchie occasionnait dans les autres pays de l'Allemagne.

Ce fut enfin pendant cet interrègne que les vicariats

de l'Empire, attachés au Palatinat et à la Saxe, prirent leur vraie consistance. Il est vrai, que le comte palatin et le duc de Saxe jouissaient déjà de cette prérogative avant l'interrègne; mais, le trône germanique n'étant jamais resté si longtemps vacant, l'exercice de l'autorité vicariale s'était jusque-là bornée à peu de chose. L'interrègne fournit aux vicaires, et surtout à Louis-le-Sévère qui, réunissant le Palatinat du Rhin à la Bavière, était le plus puissant prince de l'Allemagne, une occasion favorable pour étendre les droits de leur dignité et en exercer le pouvoir dans toute sa plénitude.

Cependant au milieu de cette anarchie, on vit naître en Allemagne les premiers principes du droit public. Les grands officiers constituaient, comme nous l'avons vu, le collège électoral. Les princes, affermis dans leur souveraineté, composèrent le collège des princes, et les villes libres impériales celui des villes. Voilà les trois Ordres politiques qui formèrent depuis la constitution de l'Empire germanique.

Dans l'état déplorable où se trouvait l'Allemagne, le pape Grégoire X, guidé par un esprit bien différent de celui de ses prédécesseurs, qui ne faisaient que fomenter les troubles dans ce pays, menaça de pourvoir lui-même à l'Empire, si les princes tardaient plus longtemps à mettre fin à l'interrègne. Les États d'Allemagne auraient pu se tirer d'affaire en se réunissant tous en faveur d'Alphonse de Castille, qui avait déjà été élu une fois roi des Romains par quelques-uns d'entre eux. Mais outre que ce prince ne s'était jamais montré en Allemagne, le pape Grégoire, qui ne l'aimait pas, s'efforça de persuader aux États de n'avoir aucun égard à l'élection du roi de Castille. Les princes alors jetèrent les yeux sur Ottocare, roi de Bohème, et lui envoyèrent une députation, à la tête de laquelle se trouvait l'archevêque de Cologne,

pour lui offrir de nouveau la couronne impériale. L'évêque de Prague et George de Drazits lui conseillèrent de l'accepter; mais les autres seigneurs des pays soumis au roi Ottocare ne partagèrent point ce sentiment. Ils appréhendaient que ce Souverain, qui avait déjà fort restreint leurs possessions, leurs droits et leur influence, n'y portât encore plus d'atteinte s'il accroissait en puissance. Les Bohèmes surtout prévoyaient que, si le Roi était revêtu de la dignité impériale, leur pays serait encore davantage inondé d'Allemands, à qui Ottocare avait concédé beaucoup de terres et de privilèges, et pour qui ce monarque n'était déjà que trop favorablement disposé. En conséquence, André de Rzizan, qui était l'organe des États, adressa au Roi, dans leur assemblée, un discours plein d'adulation et de fierté; il lui dépeignit la couronne impériale plutôt comme un fardeau que comme une dignité avantageuse; il lui représenta qu'en acquiescant à la demande des États d'Allemagne, il deviendrait bientôt un objet de jalousie pour eux; que, sa puissance et sa gloire étant déjà rénommées dans toutes les parties du monde, il n'avait pas besoin du vain titre d'empereur pour être le premier monarque de la terre. Ottocare, séduit par ces paroles flatteuses, se rendit aux voeux des États, et après avoir fait des présents magnifiques aux députés de la Diète de l'Empire, il les congédia en les chargeant de témoigner aux princes électeurs toute sa reconnaissance pour leurs intentions bienveillantes à son égard. Néanmoins, on est fondé à croire, que le roi Ottocare ne tarda pas à se repentir de son refus précipité; car, ayant appris peu de temps après que les princes d'Allemagne, réunis à Franc-fort-sur-le-Mein, avaient élu le comte *Rodolphe de Habsbourg* roi des Romains (29 septembre 1273), il s'opposa non-seulement à cette élection, mais il fit encore déclarer par Bertoud de Linange *(Leiningen)*, évêque

de Bamberg, et son ambassadeur à la Diète, qu'il ı
connaîtrait jamais Rodolphe pour chef de l'Empire g
nique. Ottocare avait reçu la nouvelle de l'élevat
comte de Habsbourg dans le camp près de Raab,
fut là le motif principal qui l'engagea à interrom
marche victorieuse, et à retourner dans ses États.

Nous touchons enfin à l'époque, où l'Autriche
en partage à cette illustre Maison, qui changea entiè
et fixa pour jamais les destinées de ce pays, qui
de l'état précaire et subordonné où il se trouvait dep
d'années, qui de province dépendante qu'il était l
dit la métropole d'un grand nombre de royaumes et d
et en fit enfin une des plus solides et des plus puis
monarchies de notre hémisphère. Mais avant d'e
à cette ère si brillante et si heureuse pour les peu
l'Autriche, je ferai un exposé sommaire des prin
événements qui eurent lieu dans les autres pays de
rope, depuis la fin de la dernière période.

La première croisade tira l'*Empire grec* de l'a
où il était plongé. Alexis-Comnène, qui régna ju
1118, sut mettre des bornes aux progrès des Turc
déjà depuis longtemps inondaient les provinces asia
de l'Empire byzantin, dès Antioche jusqu'aux conf
l'Arménie. Jean II Comnène, son fils et successe
combattit avec une valeur héroïque que ces ennemis ı
ne purent s'empêcher d'admirer. Ce prince confia, en
rant (1143), l'empire à son fils cadet Manuel-Co
qui était aussi seul digne de succéder à un tel père
nuel, qui avait été deux fois uni à des Françaises, c
avoir aussi des droits sur l'empire d'Occident,
avec le pape et prit à sa solde une armée française.
avec lui s'éteignit l'esprit guerrier qui s'était ranim
les Grecs, et l'ancien esprit de mutinerie avait rep
place sur le trône byzantin. Le jeune Alexis-Comnè

succéda à son père, l'an 1180, périt de la main de
corégent Andronic-Comnène (1183), qui fut lui-même
dans une émeute populaire qui plaça sur le trône Isaac-
nge II, issu de la Maison comnène du côté maternel.

Les Grecs s'étaient trouvés extrêmement choqués de
que Manuel-Comnène I avait pris à sa solde des trou-
s françaises. La haine que leur inspirait cette milice
angère s'accrut au point que, dans la sédition dont
lexis II fut la victime, la populace furieuse assaillit et
assacra les légats du pape et la plus grande partie des
ançais. Cette perfidie, mais plus encore sans doute
pulence et la faiblesse des Byzantins, excitèrent chez
peuples occidentaux l'envie de tenter de nouvelles en-
prises contre l'Orient. Il ne leur fallait pour cela qu'une
casion favorable qui ne se fit pas attendre longtemps.
éjà l'île de Chypre avait été détachée de l'Empire grec
r un prince comnène, Isaac-l'Ange; déjà les Bulgares
les Valaques, mécontents de ne pas recevoir la même
lde et de ne pas jouir du même rang que les Grecs,
étaient déclarés indépendants sous un roi particulier, lors-
e l'empereur Isaac-l'Ange II fut précipité du trône et en-
rmé dans une tour par son frère Alexis (1195); ce qui
t la dernière cause du démembrement de l'Empire grec,
'on va voir bientôt partagé en plusieurs petits États.
e jeune Alexis, fils d'Isaac-l'Ange, s'était soustrait aux
rsécutions de son cruel oncle, en se réfugiant en Si-
e auprès de sa soeur Irène, épouse de Philippe de
ouabe, roi des Romains. Comme il avait appris en
ute que plusieurs princes chrétiens étaient prêts à s'em-
rquer pour la terre sainte, il les engagea par de gran-
s promesses à délivrer son père, et à tirer vengeance
tyran qui l'avait traité avec tant d'ignominie. Boniface,
mte de Montferrat, et le doge de Venise, Henri Dan-
lo, firent la conquête de Constantinople pour Alexis et

son père aveugle. Mais le premier de ces deux princes n'ayant pas voulu remplir les engagements qu'il avait pris envers ses protecteurs, l'armée des Latins menaça de s'emparer de nouveau de la capitale. Dans cette conjoncture fâcheuse, le peuple excité par Murcuphle (ou selon d'autres Murzuphle ou Murzufle), ministre infidèle de l'empereur, se souleva et demanda un Souverain plus âgé de régner; sur quoi Murcuphle ordonna de jeter Alexis dans un cachot, et l'ayant fait étrangler, il se déclara lui-même empereur. Le malheureux Isaac-l'Ange II ne survécut pas longtemps à son fils.

Les Français et les Vénitiens, indignés de cette atroce perfidie, tournèrent leurs armes contre Murcuphle et son parti, et après avoir pris Constantinople d'assaut (1204), ils convinrent d'élire un nouvel empereur parmi eux et de partager l'Empire. Leur choix tomba sur *Baudouin, comte de Flandre* et *de Hainaut*. Les provinces européennes de l'Empire grec furent réparties de la manière suivante: I. le quart de ces contrées, ou la Thrace, fut le lot de l'empereur Baudouin, à qui l'on concéda en outre une espèce de suzeraineté sur les pays grecs conquis et encore à conquérir; II. les trois autres quarts furent partagés en deux moitiés, dont on donna l'une aux Vénitiens et l'autre à la Noblesse française et lombarde: 1) le margrave Boniface de Montferrat eut avec le titre de *roi de Thessalonique*, la ville de ce nom et les terres qui en dépendaient; on y ajouta encore l'île de Candie, mais il la céda aux Vénitiens, en échange des cantons occidentaux de la Macédoine qu'il leur était trop difficile de conquérir et de conserver; 2) les îles de l'Archipel, une partie du Péloponnèse et quelques villes sur l'Hellespont échurent aux Vénitiens. Quant aux possessions grecques en Asie, elles devinrent le partage des princes byzantins qui, pendant le morcèlement de l'Empire, s'étaient

sauvés par la fuite. Théodore-Lascaris I, gendre de l'empereur Alexis III, prit occupation de Nicée, au nom de son beau-père, et fonda, deux ans après, moyennant la réunion de cette ville avec la Bithynie, la Phrygie, la Mysie, l'Ionie et la Lydie depuis le Méandre jusqu'à la mer Noire, l'empire de Nicée. Deux princes de la Maison comnène, Alexis et David, petits-fils de l'empereur Andronic-Comnène, s'approprièrent, sous le titre de Despotes, la souveraineté du Pont et de Paphlagonie. Les descendants d'Alexis formèrent (on ignore à quelle époque) de ces deux pays réunis l'empire de Trapézonte. En sorte que la monarchie grecque se trouva divisée en trois Empires: 1) celui des Latins, 2) celui de Nicée et 3) celui de Trapézonte, sans compter plusieurs petites principautés, comme Corinthe, Rhodes, l'Epire, Philadelphe etc. qui s'étaient également détachées de la grande masse des pays grecs, et furent insensiblement englouties par des États plus puissants.

Dès son origine, l'empire de Nicée, secondé par les Bulgares (Valaques), combattit vaillamment les Latins, sous ses empereurs Théodore-Lascaris I (1204-1221) et Jean III Ducas, dit aussi Vatacès (1221 à 1255). Sous le gouvernement de ce dernier, l'empire de Nicée accrut déjà beaucoup sa puissance; les Bulgares furent restreints à leurs limites actuelles, c'est-à-dire à la côte méridionale du Danube, et les Latins perdirent Thessalonique. Pendant les règnes de Théodore-Lascaris II (1255-1259) et de Jean IV Lascaris (1259), l'état des choses ne subit aucun changement; mais à peine Michel IV Paléologue [1]) fut-il assis sur le trône de

[1]) Il était parent éloigné de la Maison impériale, par sa mère qui était une soeur de l'épouse de l'empereur Théodore-Lascaris. Jean IV Lascaris, héritier légitime de la couronne, dont il était le tuteur, fut exclu par lui de l'empire.

Nicée, qu'il attaqua, conjointement avec les Génois, ennemis héréditaires des Vénitiens, les dominations latines; et la conquête de Constantinople que son général Stragegopule enleva de vive force, l'an 1261, rétablit l'ancien Empire grec. Baudouin II de Courtenai, qui occupait alors le trône byzantin, s'enfuit en Italie, et vingt jours après Michel-Paléologue fit son entrée triomphale dans la capitale d'Orient.

En *Espagne*, par les conquêtes que les rois chrétiens avaient faites sur les Mores, ces derniers se trouvaient confinés à l'extrémité méridionale de cette péninsule, où ils ne possédaient plus que le royaume de Grenade, qui leur fut enfin enlevé aussi sous Ferdinand-le-Catholique, vers la fin du XVème siècle.

En *Portugal*, les règnes qui suivirent celui d'Alphonse I se passèrent en démêlés avec les papes et les évêques, ainsi qu'en guerres avec les voisins, dont celle qui eut lieu sous Alphonse III (1249-1251) fut la seule remarquable, attendu que ce prince réunit la plus grande partie de l'Algarve au Portugal.

L'*Angleterre* était parvenue à un haut degré de grandeur. Outre l'Irlande, que Henri II, successeur du roi Étienne († 1154), avait conquise (1172), ce prince possédait de son chef la Normandie et la Bretagne avec les comtés d'Anjou, de Tourraine et du Maine. Éléonore, son épouse, répudiée par Louis VII, roi de France, lui apporta encore en dot la Guienne, la Gascogne et le Poitou, au moyen de quoi les Anglais se virent dominateurs de près de la moitié de la France.

La *France* était en guerres continuelles avec les Anglais, depuis le temps de la révolution qui fit monter sur le trône d'Angleterre Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, et comme tel vassal de la France. La rivalité, qui commença dès lors entre ces deux nations, fut

la principale cause de ces guerres. Elles se multiplièrent dans la suite et devinrent presque perpétuelles au temps du roi Louis VII le Jeune qui, par son imprudent divorce, perdit plusieurs belles provinces de son royaume. Au reste, le règne de ce prince ne se fit remarquer que par la croisade qu'il entreprit en Palestine. Mais celui de son fils Philippe II, surnommé Auguste (1180-1223) fut un des plus glorieux règnes de la monarchie française. Ce Souverain réprima l'insolence de divers mutins qui se préparaient à troubler la tranquillité du royaume, ainsi que les attentats de quelques Grands contre son autorité royale et la propriété de l'Église. Ensuite il se rendit en Afrique pour combattre les ennemis de la Foi. À son retour de la croisade, il s'empara de la Normandie, pendant la captivité du roi Richard d'Angleterre. Après la mort de ce héros, il fit la guerre à Jean-sans-terre, successeur de Richard, qui était soutenu par l'empereur Othon et par un grand nombre de ducs et comtes puissants. La victoire mémorable que Philippe-Auguste remporta sur les princes coalisés, à la journée de Bouvines, mit fin à cette guerre. Louis VIII, son fils et successeur, se distingua pendant le peu d'années de son règne (1223-1226), par ses exploits en Palestine, dans la guerre contre les Anglais, et dans son expédition contre les Albigeois. Le règne de son fils Louis IX, connu depuis sous le nom de Saint-Louis, fut éclatant. Ce prince gouverna ses États avec une intelligence, une équité, une douceur et une énergie, qui le firent admirer même de ses ennemis. Il confirma les droits des communes, réorganisa toutes les parties dérangées de son royaume, mit un frein à l'ambition et à la cupidité des Grands et soutint avec fermeté les prérogatives de la couronne. Après avoir ainsi assuré le bon ordre et la paix dans son royaume, Louis IX passa en Palestine pour secourir la terre sainte. Ses armes eurent d'abord quelques

succès; mais il éprouva bientôt de grands revers. Il fut vaincu près Damiette et fait prisonnier. Son courage et ses vertus charmèrent tellement les Sarrasins, qu'ils le relâchèrent moyennant une rançon de deux cent mille besans d'or (500,000 livres de France). Malgré cette disgrâce, il entreprit plus tard une expédition contre les Mahométans. Elle lui fut encore plus funeste que la première; car, une maladie épidémique s'étant répandue dans son camp devant Tunis dont il faisait le siège, il en fut atteint lui-même et mourut près de cette ville, l'an 1270. Le malheureux succès de cette dernière croisade guérit les princes et les peuples de la manie de ces guerres, appelées saintes, qui les agitait depuis plus d'un siècle et demi.

Le *Danemark*, que nous avons vu, dans la période précédente, à la merci des Vendes ou Vénèdes païens des côtes de la Baltique, fut purgé de ces barbares sous le règne de Valdémar I, qui tint en 1157 les rênes du gouvernement. Par ses ordres l'archevêque Absolon de Lund, qui était tout à la fois le ministre, l'amiral et le général du roi, rassembla une armée considérable, avec laquelle il chassa non-seulement les Vendes du territoire danois, mais attaqua encore les îles et les côtes de la mer Baltique, et conquit en peu de temps des forteresses importantes en Poméranie, ainsi que dans les pays de Mecklembourg et de Holstein. Par suite de ces conquêtes, Valdémar prit le titre de *roi des Vendes*. Canut VI, son fils et successeur (1182), subjugua plusieurs princes slavons en Poméranie et dans le pays de Mecklembourg, comme entre autres les comtes de Schwerin et de Holstein. En 1196 il s'empara de l'Estonie et étendit peu à peu ses conquêtes depuis l'Elbe jusqu'à la Vistule. Valdémar II, qui lui succéda en 1202, fit de nouvelles conquêtes en Livonie, en Courlande et en Prusse, en sorte que la Danemark devint rapidement le

plus puissant royaume du Septentrion européen. Mais cette préponderance disparut avec la même célérité. La rigueur, avec laquelle les rois de Danemark gouvernaient leur vaste Empire et surtout les cantons des Vendes, les rendit odieux à leurs sujets, et lorsque le comte Henri de Schwerin, las enfin de ce gouvernement tyramique, leva l'étendard de la révolte, tous les mécontents se liguèrent pour secouer le joug qui les opprimait. En 1223 les Allemands réunis remportèrent une bataille décisive. Le roi Valdémar fut fait prisonnier par le comte de Schwerin, qui ne lui rendit la liberté qu'au bout de trois ans. Pendant sa captivité, Valdémar perdit la plupart de ses nouvelles conquêtes dont il ne garda qu'une partie de l'Estonie. Il affaiblit encore lui-même sa puissance en partageant ses États entre ses trois fils Éric, Abel et Christophe. Cette séparation fit la cause de longues guerres et de grands troubles, qui firent encore déchoir davantage la puissance royale en Danemark.

En *Norwège*, le partage qu'on avait fait du royaume entre les fils du roi Magnus III, fut, comme en Danemark, une source de discordes perpétuelles. La Cour de Rome voulut profiter de la confusion générale qui régnait en Norwège, pour mettre ce royaume, devenu chrétien sous Olaf I (1023), dans la dépendance du Saint-Siège. Ayant été pris pour juge des différends qui divisaient les rois norwégiens Sigurd et Ingo (1151), le pontife romain se fit déclarer, par le cardinal-légat Breckspère, suzerain du royaume. De cette manière l'hiérarchie s'introduisit en Norwège, où elle prit bientôt de si fortes racines, que déjà en 1164 le clergé s'arrogea le droit d'oindre et de couronner les rois, et dressa une capitulation que chacun d'eux devait signer avant de recevoir le sacre. Ce gouvernement hiérarchique ne finit que sous le règne de Hako V (1217-1262), qui réunit de nouveau tout le pays en un royaume,

et l'agrandit même encore par la conquête de l'Islande et du Groenland.

La *Suède* n'offrait pas un aspect plus riant. Après la mort d'Éric surnommé *le Saint* (1160), ses descendants et ceux de Suerker se disputèrent, durant tout un siècle, les armes à la main, la couronne de Suède. Suerker, pour s'affermir sur le trône, avait solennellement reconnu la suzeraineté du pape (1153) et s'était engagé à lui payer un tribut annuel. Éric le Saint, qui régna 1155-1160, autorisa, par une loi particulière, ses sujets à faire donation de tous leurs biens à l'Église; et Charles Suerkerson, qui le suivit sur le trône (1161-1168), déclara même le clergé franc d'impôts et exempt de la juridiction des laïques. Ces deux familles rivales s'étant éteintes par la mort d'Éric IX (1250), le trône de Suède échut à la race des Folcungiens dans la personne de Valdémar I, fils de Birger et de la soeur du dernier roi, Éric IX. Son fils Magnus-Ladislas, couronné en 1276, introduisit le premier une forme régulière dans le gouvernement et prit le titre de *roi des Suédois et des Goths.*

La *Prusse*, qui était encore idolâtre, fut dans cette période le théâtre d'une lutte affreuse, semblable à celle que la Saxe avait eu à soutenir jadis contre l'empereur Charlemagne. Les Prussiens, malgré tous les efforts que les Polonais et autres peuples voisins avaient faits pour dompter et convertir ce peuple incivilisé et païen, avaient non-seulement maintenu leur indépendance et leur religion, mais ils furent encore vainqueurs de l'ordre du Glaive de Livonie qui, par ordre du pape, vinrent au secours de Conrad I, duc de Masovie, prince du sang royal de Pologne. Ils ravagèrent les États de ce prince et le forcèrent à leur payer tribut. Le duc Conrad, se sentant trop faible pour tenir seul tête à ces redoutables voisins, fit un traité d'alliance avec les chevaliers de l'ordre Teutonique, revenus

de la croisade en Palestine, où ils s'étaient fait une grande réputation de valeur. Afin de s'assurer à jamais leur protection contre les Prussiens, il leur céda le territoire de Culm, situé sur les confins de la Prusse, et consentit en outre à leur laisser la jouissance de toutes les conquêtes qu'ils pourraient faire dans la suite sur ce peuple païen. L'empereur Frédéric II et le pape Grégoire IX confirmèrent cette donation, en cas que les chevaliers teutons parvinssent à soumettre et à christianiser les Prussiens. Les chevaliers teutons, encouragés par la belle perspective qu'on leur faisait entrevoir, et d'ailleurs remplis de zèle pour la Foi, s'empressèrent de quitter Venise, où ils se trouvaient avec leur grand-maître, et se mirent en marche vers les frontières de la Prusse, qu'ils envahirent vers l'an 1230. La lutte entre ces religieux guerriers et les Prussiens fut fort meurtrière, à cause de la résistance opiniâtre de ce peuple qui, extrêmement jaloux de sa liberté, et abhorrant le christianisme, préférait la mort à la servitude et au baptême. Quoique les chevaliers teutons fussent soutenus par le Brandebourg, par la Pologne, par la Bohème et par les chevaliers du Glaive, qui en 1238 s'unirent aux chevaliers teutons, pour ne plus faire qu'un seul ordre sous deux grands-maîtres, cette guerre n'en dura pas moins au delà d'un demi siècle (1230-1283), et ravit à la Prusse presque toute sa population lettonienne. La plus grande partie périt par le fer des chevaliers teutons; le reste abandonna pour la plupart le pays et alla rejoindre dans les contrées de l'Orient et du Nord d'autres tribus de leur nation. L'ordre Teutonique, s'étant enfin emparé de toute la Prusse, dépouillée de ses habitants, fit venir des colonies de différents pays de l'Europe, pour la repeupler et y établit son siège principal.

La *Russie*, toujours partagée entre plusieurs petits Souverains, était déchirée par des troubles intestins. Les

et l'agrandit même encore par ... sion de l'envahir et ...
du Groenland. ... e prince Alexandre, ...

La *Suède* n'offrait pas ... il est vrai, ces barbares ...
la mort d'Éric surnommé ... n'en continuèrent pas ...
dants et ceux de Suerke ... conquis Novogorod, Kiew,
siècle, les armes à la ... ieper et la Vistule, ils ...
ker, pour s'affermir s ... l'an 1237. Elle gémit sous ...
connu la suzeraineté ... siècles, et n'en fut délivrée que
lui payer un tribut ... nd-duc Jean-Basilovitsch. Indé-
1160, autorisa, p ... sservissement où la tenaient les
donation de tous ... encore à souffrir les ravages et
kerson, qui le ... liers du Glaive, qui étaient d'intel-
même le clergé ... l'ordre Teutonique en Prusse, et cette
des laïques. ... encore augmentée par la succession
la mort d'Éri ... i se supplantaient les uns les autres
des Folcung ... oyable. Le prince Alexandre, à qui
Birger et d ... porta sur les chevaliers teutons près de
nus-Ladis ... 41, fit donner le surnom de *Newsky*,
forme ré ... chef des Mongols, le grand-duché de
des Sué ... smit à ses descendants, qui le possé-
La ... extension primitive jusqu'au commence-
période ... siècle.
que la ... l'esprit qui dominait en Lombardie gagna
Charl ... *Tuscie* (anciennement appelée *Étrurie*
les P ... *oscane*). Ce margraviat était fort déchu
dom ... et de son crédit par les différentes révo-
non- ... éprouvées. Depuis l'empereur Henri VI
mais ... e appartenait à la Maison de Hohenstau-
Livo ... ayant acheté de Guelfe VI, dernier mar-
rad I ... les domaines de la comtesse Mathilde.
Ils ra ... Pise, Sienne et Lucques, qui étaient les
payer ... la Tuscie, surent se prévaloir de l'op-
tenir ... soustraire aux lois des empereurs. En
liance ... se formèrent en États libres, indépen-

ues et Pise paraissent, déjà dans le Xme siècle première de ces villes ne fit et n'acquit jamais une grande e s'éleva fort rapidement et de- geux pour le négoce et la marine, iens qui vinrent s'y fixer de Gènes des Arabes, et par les relations com- ablit au temps des croisades, une cité Elle tint pendant un long temps la pre- mi les villes de Tuscie; mais les dissen- et les longues guerres avec Florence affai- iblement ses forces et les épuisèrent enfin au le se vit obligée de se soumettre avec son ter- a domination des Florentins.

a république de *Venise*, par sa brave marine et bile politique, augmenta beaucoup dans le cours de ériode ses possessions, son crédit et son influence. *Michieli II*, qui avait remplacé Dominique Moro- r le siège ducal, l'an 1156, se conduisit dans des tances fort difficiles en habile homme d'État. Il se- Alexandre III contre l'antipape Victor III, soutint lanais contre l'empereur Frédéric I, humilia le pa- e d'Aquilée, et lui imposa un tribut honteux. Plus es et d'embarras lui causèrent les démêlés où Ve- t engagée avec l'empereur grec Manuel-Comnène. publique avait d'abord secondé ce monarque dans la qu'il fit au roi Étienne III de Hongrie; mais comme aignait de perdre toutes ses possessions dans la ie, conquise par les Byzantins, elle s'était ensuite vec le roi Étienne [*]. Cette circonstance et le refus plus tard Venise de prendre part à la guerre que

r le chap. I. de la troisième Époque.

Mongols ou Tatars en prirent occasion de l'envahir et de la soumettre à leur domination. Le prince Alexandre, fils du grand-duc Jaroslas, défit, il est vrai, ces barbares en plusieurs rencontres; mais ils n'en continuèrent pas moins leurs incursions, et après avoir conquis Novogorod, Kiev, et tous les pays entre le Nieper et la Vistule, ils rendirent la Russie tributaire, l'an 1237. Elle gémit sous ce joug pendant plus de deux siècles, et n'en fut délivrée que vers l'an 1477 par le grand-duc Jean-Basilovitsch. Indépendamment du cruel asservissement où la tenaient les Mongols, la Russie eut encore à souffrir les ravages et les vexations des chevaliers du Glaive, qui étaient d'intelligence avec ceux de l'ordre Teutonique en Prusse, et cette misère publique était encore augmentée par la succession des grands-ducs, qui se supplantaient les uns les autres avec une rapidité incroyable. Le prince Alexandre, à qui la victoire qu'il remporta sur les chevaliers teutons près de la Néwa, l'an 1241, fit donner le surnom de *Newsky*, obtint de Batou, chef des Mongols, le grand-duché de Vladimir et le transmit à ses descendants, qui le possédèrent dans son extension primitive jusqu'au commencement du XIVème siècle.

En *Italie*, l'esprit qui dominait en Lombardie gagna enfin aussi la *Tuscie* (anciennement appelée *Étrurie* et aujourd'hui *Toscane*). Ce margraviat était fort déchu de sa puissance et de son crédit par les différentes révolutions qu'il avait éprouvées. Depuis l'empereur Henri VI (1191), la Tuscie appartenait à la Maison de Hohenstaufen, Frédéric I ayant acheté de Guelfe VI, dernier margrave de Tuscie, les domaines de la comtesse Mathilde. Mais Florence, Pise, Sienne et Lucques, qui étaient les principales cités de la Tuscie, surent se prévaloir de l'opportunité pour se soustraire aux lois des empereurs. En 1208, ces villes se formèrent en États libres, indépen-

dants les uns des autres. Lucques et Pise paraissent, d'après des rapports vagues, déjà dans le Xème siècle comme républiques; mais la première de ces villes ne fit que des progrès fort lents et n'acquit jamais une grande importance, tandis que Pise s'éleva fort rapidement et devint, par son site avantageux pour le négoce et la marine, par les réfugiés liguriens qui vinrent s'y fixer de Gènes pendant les ravages des Arabes, et par les relations commerciales qu'elle établit au temps des croisades, une cité très-florissante. Elle tint pendant un long temps la première place parmi les villes de Tuscie; mais les dissentions intestines et les longues guerres avec Florence affaiblirent insensiblement ses forces et les épuisèrent enfin au point, qu'elle se vit obligée de se soumettre avec son territoire à la domination des Florentins.

La république de *Venise*, par sa brave marine et son habile politique, augmenta beaucoup dans le cours de cette période ses possessions, son crédit et son influence. *Vital Michieli II*, qui avait remplacé Dominique Morosini sur le siège ducal, l'an 1156, se conduisit dans des circonstances fort difficiles en habile homme d'État. Il secourut Alexandre III contre l'antipape Victor III, soutint les Milanais contre l'empereur Frédéric I, humilia le patriarche d'Aquilée, et lui imposa un tribut honteux. Plus de peines et d'embarras lui causèrent les démêlés où Venise fut engagée avec l'empereur grec Manuel-Comnène. La République avait d'abord secondé ce monarque dans la guerre qu'il fit au roi Étienne III de Hongrie; mais comme elle craignait de perdre toutes ses possessions dans la Dalmatie, conquise par les Byzantins, elle s'était ensuite alliée avec le roi Étienne [1]. Cette circonstance et le refus que fit plus tard Venise de prendre part à la guerre que

[1] Voir le chap. I. de la troisième Époque.

Manuel-Comnène faisait à la Sicile, irritèrent tellement ce Souverain contre cette République, qu'il lui enleva quatre villes en Dalmatie et captura plusieurs vaissaux vénitiens, richement chargés. Le doge partit avec une flotte et reprit les quatre villes dont les Grecs s'étaient emparés. L'empereur Manuel ayant alors témoigné le désir d'entrer en négociation, le doge Michieli envoya de Scio, où il voulait passer l'hiver, des ambassadeurs à Constantinople. Les négociations échouèrent par la perfidie des Grecs, et la peste qui éclata dans l'île de Scio détruisit presque entièrement l'armée vénitienne. Le reste des troupes revint à Venise et y apporta la contagion, qui fit les plus affreux ravages dans la ville. Le peuple, dans son désespoir, se souleva contre le doge qui, malgré le courage qu'il montra, perdit la vie dans la mêlée, où il s'était jeté. Le malheur, qui venait de frapper la République, conduisit à un ordre fixe d'éléction et à une restriction de la puissance du Chef de l'État. On adjoignit au doge un petit Conseil de trois membres, pris dans les six quartiers de la ville (*Sestieri*). Un tribunal de trois juges décidait en dernière instance, jusqu'à ce qu'il fut remplacé par une Cour supérieure d'appel particulière, composée de quarante assesseurs (*Quarantani*). On ôta au doge l'administration des revenus et des dépenses de l'État, et on la confia à trois employés de la Chambre des Comptes, auxquels furent adjoints trois autres fonctionnaires publics, qui étaient chargés de faire l'enquête de la fortune de chaque citoyen (*Inquisitori*). Le Grand-Conseil (*Serenissimo maggior Consiglio*) de 470-480 Nobles et bourgeois, choisis chaque année par douze électeurs, était investi de l'autorité suprême. Lorsqu'il s'agissait de délibérer sur des affaires importantes et secrètes, le doge invitait tels et autant de Nobles qu'il voulait, à l'aider de leurs conseils; on les appelait *Pregadi*, pour désigner qu'ils

avaient été priés d'assister aux délibérations du Grand-Conseil. Après cette révolution, *Sébastien Ziani* fut élu doge (1173). Son gouvernement commença sous des augures sinistres. L'empereur grec, enhardi par sa bonne fortune, fit arracher les yeux à Henri Dandolo, ambassadeur de Venise, sans que la République fût en état de venger cet acte de barbarie. Ce fut à l'alliance seule de Venise avec le roi de Sicile, qu'elle fut redevable de la paix que lui accorda l'empereur byzantin. Les finances de la République se trouvaient dans un tel délabrement qu'on fut obligé de faire un emprunt, et l'influence de Venise était presque réduite à rien. Néanmoins, cette République devint à la même époque la protectrice du pontife Alexandre III qui, fortement pressé par l'antipape Pascal III et l'empereur Frédéric I, chercha et trouva un refuge à Venise. Cet État libre entra dans la ligue des villes lombardes contre l'empereur; le doge défit entre Pirano et Perenzo avec 30 galères la flotte impériale, consistant en 75 vaisseaux, que commandait Othon, fils de l'Empereur. 48 vaisseaux furent conquis, et le prince lui-même fut fait prisonnier. Mais on renvoya ce dernier à son père avec des propositions de paix, et on conclut bientôt un traité, en vertu duquel Alexandre III fut reconnu pape légitime. Après la conclusion de la paix, l'empereur Frédéric I vint à Venise et se réconcilia avec le pontife romain. Le doge obtint du pape, pour récompense des services qu'il lui avait rendus, plusieurs droits honorables, entre autres une baque et avec celle-ci, comme le pontife disait, l'empire de la mer, avec laquelle le doge et ses successeurs devaient se marier chaque année (1177), ce qui a eu lieu depuis régulièrement jusqu'à la fin de la République, vers la fin du XVIII[ème] siècle. On voit encore dans l'arsenal de Venise quelques fragments, et un modèle en petit du *Bucentaure*, nom du vaisseau que montait le doge, quand il fai-

sait la cérémonie d'épouser la mer. Le doge Sébastien Ziani étant mort l'an 1178, *Orio Malapiero*, qui avait déjà une fois refusé le dogat, monta sur le siège ducal. Il chercha à reconquérir Zara [1]), que les Hongrois tenaient occupée; mais il échoua dans cette entreprise. En revanche il eut le bonheur de récupérer, par un traité qu'il fit avec l'empereur Andronic, toutes les possessions que l'empereur Manuel-Comnène avait enlevées à Venise dans l'Archipel et la mer Noire. Le doge Malapiero résigna 1192, et *Henri Dandolo*, le même que l'empereur grec avait fait aveugler, mais qui avait en partie récouvré la vue, fut élu à sa place. Le nouveau doge punit d'abord les Pisans qui s'étaient emparés de la ville de Pola sur la côte de l'Istrie, et conclut ensuite (1201) avec les croisés français une convention, par laquelle il s'engagea à les transporter dans la terre sainte. Mais comme ces croisés, qui arrivèrent à Venise, l'année suivante, ne pouvaient pas payer la somme stipulée pour leur transport, le doge leur proposa de conquérir avant tout Zara et de céder cette ville à la République, moyennant quoi il leur accorderait du crédit. Les Français s'étant prêtés à cet arrangement, l'armée croisée, forte de 40,000 hommes, et répartie sur 500 vaisseaux, sortit, en octobre 1202, des lagunes, malgré toutes les remontrances que fit l'ambassadeur romain au nom du pape. La flotte, que Dandolo, âgé de 94 ans, accompagnait en qualité de commandant des Vénitiens, arriva dans le voisinage de Zara qu'elle enleva aux Hongrois, après un siège de 51 jours. Les fortifications de la place furent rasées et la ville livrée au pillage; mais par rapport au butin il s'éleva entre les Français et les Vénitiens une dispute sanglante,

[1]) Cette ville, comme il a déjà été rapporté, s'etait affranchie 1169 de la domination de la République; les habitants avaient chassé la garnison vénitienne, et conclu une alliance défensive avec la Hongrie.

qui dura huit jours et coûta la vie à un grand nombre de croisés. Le doge se trouvait à Zara, où il avait l'intention de passer l'hiver, lorsque Alexis, fils de l'empereur grec Isaac-l'Ange, vint dans cette ville et le pria de rétablir son père sur le trône. Comme la demande du prince byzantin fut appuyée par l'ambassadeur de l'empereur Philippe de Souabe, et qu'on fit, au nom de ce monarque, de grandes promesses au doge, celui-ci se détermina à secourir Alexis et son père, bien que plusieurs voix s'élevassent parmi les croisés contre une telle entreprise, et que le pape leur enjoignît sévèrement de passer sans retard en Palestine pour la délivrance de la terre sainte. J'ai déjà décrit dans l'article de la Grèce cette fameuse expédition, dont la prise de Constantinople et le démembrement de l'Empire grec furent les résultats. Venise avait, il est vrai, eu pour sa part une grande partie de la terre ferme et plusieurs îles de la Grèce; mais elle devait encore auparavant conquérir les provinces qui lui avaient été assignées. Au nombre des villes, qui étaient échues en partage à la République, se trouvait aussi Adrianople. Mais à peine cette ville était occupée par les Vénitiens que la révolte éclata dans tout le voisinage. Les troupes de Venise ayant été chassées, l'empereur Baudouin et le doge Dandolo accoururent de Constantinople pour reprendre Adrianople; mais cette ville avait appelé à son secours le roi des Bulgares qui vainquit, le 14 avril 1205, l'armée croisée. Baudouin fut blessé et pris par les Bulgares. Il mourut au bout de trois jours. Dandolo retourna à Constantinople, où il cessa de vivre, le 14 juin 1205. Le courage personnel de ce prince et la grande considération qu'il s'était acquise, donnèrent de l'inquiétude à la Seigneurie vénitienne. Le sénat établit une commission de cinq membres qui étaient chargés de proposer, avant chaque élection d'un doge, la réforme des abus qu'ils

avaient remarqués. Ces cinq fonctionnaires étaient appelés censeurs ou examinateurs du serment du doge, et devaient le juger après sa mort. *Pierre Ziani*, qui succéda au doge Dandolo (1205-1228), fit aussitôt tous les préparatifs pour se mettre en possession des parties de l'Empire grec qui étaient échues en partage à Venise. Marino Zeno se rendit, comme podestat, avec cinq sénateurs à Constantinople, et une flotte de 31 galères mit à la voile pour prendre possession des îles grecques, promises à la République. Les Vénitiens s'emparèrent de l'île de Corfou, occupèrent quelques places en Morée et se rendirent maîtres de la Candie, après une faible résistance. Venise prit aussi une part fort active à la sixième croisade; elle envoya non-seulement sa flotte et son armée en Palestine, mais transporta encore les troupes du roi de Hongrie en Asie. En retour, ce Souverain céda à Venise tous ses droits sur les villes de Dalmatie qui étaient déjà au pouvoir de la République. Après la mort du doge Ziani (1228), le choix d'un successeur balança longtemps entre *Rénier Dandolo* et *Jacques Tiepolo*. Le sort décida enfin en faveur de ce dernier (1229-1249). Sous le gouvernement de ce prince, la République fut envéloppée dans les querelles entre les empereurs de Nicée, de Trapézonte et l'empereur latin de Constantinople. Ce dernier réclama l'assistance de Venise qui, liée aux intérêts de l'Empire latin, ne put se dispenser de satisfaire à cette demande. Mais comme les Candiotes, qui encore sous la régence de Ziani avaient plusieurs fois tenté de se soustraire à la domination vénitienne, s'étaient de nouveau révoltés, la République avait besoin de toutes ses forces pour contenir les séditieux, et ce ne fut qu'assez longtemps après qu'elle put envoyer quelques galères à Constantinople qui était déjà assiégée par les empereurs de Nicée et de Trapézonte, ainsi que par le roi des Bulga-

res. Les podestats Guerini et Gussoni battirent la flotte grecque, fort supérieure à celle de Venise, et rendirent ainsi l'empereur Baudouin II victorieux de ses ennemis. Deux ans après, la flotte de Venise décida encore une fois la victoire pour l'empereur latin contre celui de Nicée. En 1242 la République se vit obligée de tourner de nouveau ses armes contre l'île de Candie, qui était en pleine insurrection contre les Vénitiens. Cette lutte fut continuée pendant dix-huit ans avec des succès variés; au bout de ce temps cette grande et fertile île succomba, par la raison que ses négociateurs avaient moins de dextérité à manier les affaires que ceux de Venise, et que Alexis Kalergi, le principal moteur de la rebellion, fut gagné par des privilèges et des dignités pour la métropole. Dans la querelle que les factions des Guelfes et des Gibelins firent naître à cette époque-là en Italie, le gouvernement vénitien se conduisit avec une sage politique et prudence. Il est vrai, que le fils du doge Pierre Tiepolo, qui était à la tête des Milanais, ayant été fait prisonnier par Ezzelin, partisan de l'Empereur, fut décapité par ordre de Frédéric II; mais ce nonobstant Venise, après la mort de ce Souverain (1250), n'écouta point les excitations du pape contre le fils excommunié du monarque défunt, et soutint même les prétentions de ce prince sur Naples. En revanche Venise déchargea toute sa colère sur Ezzelin, dont la place d'armes, Padoue, fut conquise et détruite. En 1249 Jacques Tiepolo, rongé par le chagrin que lui causait la triste destinée de son fils, s'était démis de sa dignité et avait été remplacé par *Marino Morosini* (1249-1252), auquel succéda *Rénier Zeno* (1252-1268). Sous la régence de ce prince, Venise fut engagée (1256) dans une guerre contre Gènes, à cause d'un acte de violence que les Génois s'étaient permis à Accon (Saint-Jean-d'Acre) contre les Vénitiens qui se trouvaient dans

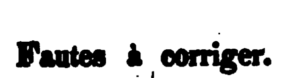
avaient remarqués. Ces cinq fonctionnaires étaient appelés censeurs ou examinateurs du serment du doge, et devaient le juger après sa mort. *Pierre Ziani*, qui succéda au doge Dandolo (1205-1228), fit aussitôt tous les préparatifs pour se mettre en possession des parties de l'Empire grec qui étaient échues en partage à Venise. Marin Zeno se rendit, comme podestat, avec cinq sénateurs à Constantinople, et une flotte de 31 galères mit à la voile pour prendre possession des îles grecques, promises à la République. Les Vénitiens s'emparèrent de l'île de Corfu, occupèrent quelques places en Morée et se rendirent maîtres de la Candie, après une faible résistance. Venise prit aussi une part fort active à la sixième croisade; elle envoya non-seulement sa flotte et son armée en Palestine, mais transporta encore les troupes du roi de Hongrie en Asie. En retour, ce Souverain céda à Venise tous ses droits sur les villes de Dalmatie qui étaient déjà au pouvoir de la République. Après la mort du doge Ziani (1228), le choix d'un successeur balança longtemps entre *Rénier Dandolo* et *Jacques Tiepolo*. Le sort décida enfin en faveur de ce dernier (1229-1249). Sous le gouvernement de ce prince, la République fut envéloppée dans les querelles entre les empereurs de Nicée, de Trapézonte et l'empereur latin de Constantinople. Ce dernier réclama l'assistance de Venise qui, liée aux intérêts de l'Empire latin, ne put se dispenser de satisfaire à cette demande. Mais comme les Candiotes, qui encore sous la régence de Ziani avaient plusieurs fois tenté de se soustraire à la domination vénitienne, s'étaient de nouveau révoltés, la République avait besoin de toutes ses forces pour contenir les séditieux, et ce ne fut qu'assez longtemps après qu'elle put envoyer quelques galères à Constantinople qui était déjà assiégée par les empereurs de Nicée et de Trapezonte, ainsi que par le roi des Bulga-

celle de grand-chancelier de la République, qui était ministre de la justice, assistait aux assemblées du sénat, mais sans y avoir une voix, était élu par le Grand-Conseil et indépendant du doge. Il fut en même temps statué, que ce grand-chancelier serait chaque fois choisi parmi les secrétaires, qui n'appartenaient jamais aux grandes familles.

Le royaume de *Naples* et de *Sicile* était le seul État d'Italie, où le gouvernement monarchique s'était maintenu dans toute sa pureté et toute sa vigueur. Depuis la mort déplorable de Conradin, Charles d'Anjou régnait paisiblement sur ces belles et fertiles contrées. Mais vers la fin de sa carrière, ce prince fut accablé par des ennemis intérieurs et extérieurs, qui vengèrent d'une manière terrible le sang illustre et innocent que son ambition avait fait verser, et lui enlevèrent une grande partie de ses riches possessions, comme on le verra dans la suite de cette histoire.

FIN DU SEPTIÈME CHAPITRE DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

Fautes à corriger.



Page 17 ligne 2 en bas d'Uladibel lisez de Vladibei.

» 29 » 9 1006 lisez 1009.

» — » 10 Orséol lisez Urséolo.

» 69 » 10 Rainaud lisez Renaud.

» 70 » 2 en bas les troupes lisez ses troupes.

» 87 » 4 Flandres lisez Flandre.

» 96 » 10 rengérent lisez rangèrent.

» 218 » 8 en bas Alphonse II lisez Alphonse I.

» 228 » 6 anciennes, annales lisez anciennes annales.

» 372 » 1 en bas Marmarosch lisez Marmaros.

» 386 » 18 en bas Peu d'année lisez Peu d'années.

» 403 » 15 Ils est lisez Il est.

À

SON EXCELLENCE

M. LE BARON CHARLES DE KUBECK,

MEMBRE DES ÉTATS DU TYROL, DE LA BOHÈME, DE LA MORAVIE ET DE LA SILÉSIE, GRAND-CROIX DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LÉOPOLD D'AUTRICHE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE S. ÉTIENNE DE HONGRIE, CHEVALIER DE L'ORDRE IMP. RUSSE DE S. ALEXANDRE-NEWSKY, GRAND-CROIX DE L'ORDRE

On prie de remplacer la dédicace de cet ouvrage, la Carte Nr. 2 et la dernière feuille du premier volume, dans lesquelles il y a des fautes d'omission ou d'impression, par les pièces ci-jointes.

CET OUVRAGE A ÉTÉ DÉDIÉ

COMME UN TRIBUT DE RECONNAISSANCE POUR SES BONTÉS, ET COMME UN HOMMAGE DÛ À SES ÉMINENTES QUALITÉS ET TALENTS

par l'Auteur.

N° 2.

SCLAVINI

PANNONIA

GEPIDÆ

Reliquia HERVLOR

LONGOBARD

LONGOBARDI

NORICUM

BOJOARIVM

FRANCIS

FRANCIA SVBA

RHETIA

ISTRIA

SCLAVINI

La Norique et la Pannonie sous les Francs et les Lombards.

tait, comme corsaire, sa patrie. Mais cela n'empêcha point les Vénitiens de l'élire doge après la mort de son père. *Candiano IV* renouvela, il est vrai, d'anciens traités avec l'empereur Othon I, maître de l'Italie, et étendit le commerce avec l'Orient; mais il tint une conduite si violente et si désordonnée, qu'il s'attira la haine de toutes les classes de la nation. Pour se prémunir contre tout danger, Candiano s'entoura d'une garde. Mais cette démarche impolitique, loin de pourvoir à sa sûreté, révolta tellement les bourgeois de la ville, qu'ils excitèrent une émeute et assassinèrent le doge (976). Dans ce tumulte populaire, le palais ducal, l'église de S. Marc et plusieurs centaines de maisons devinrent la proie des flammes. *Pierre Urséolo*, qui succéda à Candiano IV, fit rebâtir la résidence du doge et le temple de S. Marc; il vainquit les Sarrasins et se retira, après deux ans de règne, dans un couvent. En 978 *Victor Candiano V* monta sur le trône ducal; mais ayant abdiqué dès l'année suivante, il fut remplacé par *Memmo*, homme sans énergie. Sous cette régence, les dissentions intérieures s'éveillèrent de nouveau. La maison des Morosini était à la tête du parti grec; les Caloprini étaient les chefs du parti allemand; le doge vacillait entre les deux factions et ne savait quel conseil prendre. Cette discorde pensa devenir funeste à la république vénitienne; car l'empereur Othon II, excité par les Caloprini, qui avaient quitté Venise, coupa à cette ville toute communication avec le continent et la réduisit à la plus triste extrémité. Mais la mort subite d'Othon II amena la levée du siège et sauva Venise.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

Fautes à corriger.

Page 17 ligne 23 ne doutant lisez ne se doutant.
» 18 dans la note 1 *Lombardi* lisez *Longobardi*.
» 21 ligne 17 Aricomiques lisez Arécomiques.
» 23 ligne 21 *Sigorèse* lisez *Sigovèse*.
» — ligne 23 d'abondonner lisez d'abandonner.
» 24 ligne 8 cents lisez cent.
» 25 ligne 7 réuissent lisez réussissent.
» 31 ligne 19 *Gauloniens* lisez *Cauloniens*.
» — ligne 8 en bas conclu lisez conclue.
» 50 dans la note ligne 3 en bas 816 lisez 865.
» 181 ligne 11 dans la Bretagne lisez en Bretagne.
» 238 ligne 8 Tassilon lisez Tassillon.
» 272 ligne 4 en bas le prévaricateurs lisez les prévaricateurs.
» 305 ligne 11 quitté lisez quitte.
» 348 ligne 21 et 22 entreprénant lisez entreprenant.
» 353 ligne 7 en bas Lebod lisez Lebed.


Stanford University Libraries
3 6105 013 891 499

